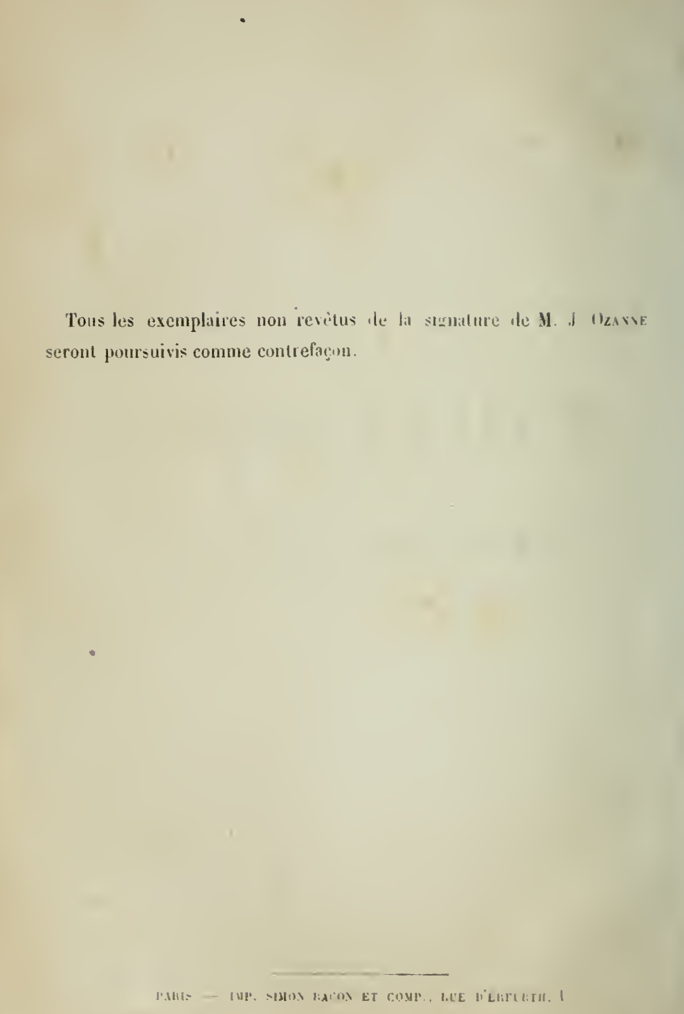


PROVERBES

DRAMATIQUES

DE THÉODORE LECLERCQ



PARIS — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1



Mme CARRÉ.

POUR DIEU, TAISÈZ-VOUS.

OEUVRES COMPLÈTES

PROVERBES

DRAMATIQUES

DE THÉODORE LECLERCQ

NOUVELLE ÉDITION AUGMENTÉE DES PROVERBES INÉDITS

PRÉCÉDÉE DE NOTICES

PAR MM. SAINTE-BEUVE ET MÉRIMÉE

Membres de l'Académie française

ORNÉE DE 78 CHARMANTES GRAVURES SUR ACIER D'APRÈS LES DESSINS
DE MM. ALFRED ET TONY JOHANNOT

TOME QUATRIÈME

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE
4-6, RUE VOLTAIRE, 4-6

LA BONNE MAMAN

OU

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.

PERSONNAGES :

MADAME CARRÉ.
MADAME DUBREUIL, fille de madame Carré.
VICTORINE, fille de madame Dubreuil.
M. LE COMTE DU ROSNAY, ami de madame Carré.
LA BARONNE DE CRÉDICOURT.
LE COMTE DE BRETIGNAC.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris, dans la maison de madame Dubreuil.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME CARRÉ, VICTORINE.

MADAME CARRÉ. Ta mère a donc changé son jour, ma chère Victorine?

VICTORINE. Non, ma bonne maman; nous recevons toujours le mardi, mais maman vous a priée de venir ce soir...

MADAME CARRÉ. Parce que vous avez quelque chose d'extraordinaire; de la musique, peut-être? Tout cela est fort joli, mon enfant; mais les grandes réunions commencent terriblement à me fatiguer.

VICTORINE. Aussi, maman, ne resterez-vous dans le salon que le temps que vous voudrez. Vous savez bien que cette pièce-ci est votre refuge.

MADAME CARRÉ (lui donnant une boîte). Tiens, petite, vois si ces bracelets sont aussi jolis que ceux dont tu me parlais l'autre jour.

VICTORINE (ouvrant la boîte). Oh ! vraiment, ils sont bien plus jolis.

MADAME CARRÉ. Tant mieux. Cela prouve que j'ai encore du goût.

VICTORINE (baisant la main de madame Carré). Vous savez qu'il est convenu que je ne dois plus vous remercier.

MADAME CARRÉ (embrassant Victorine). Comme tu voudras.

VICTORINE (baissant la voix). Bonne maman (elle regarde de tous côtés), j'aurais quelque chose à vous dire ; mais c'est que j'ai peur que maman, qui doit avoir fini sa toilette, ne vienne pendant ce temps-là.

MADAME CARRÉ. Alors dépêche-toi.

VICTORINE. On doit vous présenter ce soir un monsieur....

MADAME CARRÉ. A moi ! Pourquoi faire ?

VICTORINE. C'est un comte qui me recherche en mariage.

MADAME CARRÉ. Est-ce que vous avez rompu avec monsieur Édouard de Latour ?

VICTORINE. Non, ma bonne maman.

MADAME CARRÉ. Eh bien ?

VICTORINE. Maman assure que cela ne fait rien et que l'on peut toujours recevoir ce monsieur, pourvu que ce ne soit pas un mardi, parce que monsieur Édouard vient tous les mardis.

MADAME CARRÉ. Vraiment, ma chère enfant, ta mère est quelquefois... Enfin ta mère est ta mère ; ce n'est pas cela que je veux dire. Il ne me paraît pourtant pas bien, quand on a accueilli un jeune homme, de chercher à en attirer un autre. Lequel des deux préfères-tu ?

VICTORINE. Vous sentez bien, ma bonne maman, qu'après la manière dont je vous ai parlé de monsieur Édouard, je ne pourrais pas vous dire que j'aime mieux monsieur le comte. Je suis seulement fâchée que monsieur le comte, qui jusqu'ici avait refusé tant de mariages, se soit décidé si promptement pour moi.

MADAME CARRÉ (prenant le menton de Victorine). Je crois

sans peine qu'il s'est décidé pour toi ; tu es si gentille! Mais sois sûre qu'il sait aussi que tu seras bien riche un jour.

VICTORINE. Il paraît que cela lui est égal.

MADAME CARRÉ. Vous allez donc donner congé à monsieur Édouard?

VICTORINE. O Dieu! pauvre monsieur Édouard!

MADAME CARRÉ. Il n'y a pas de milieu, ce me semble.

VICTORINE. Lui qui est si gai, si bon, si aimable; lui qui a tant de confiance en moi! Je ne consentirais jamais à lui faire ce chagrin-là; il serait capable d'en mourir.

MADAME CARRÉ. Que comptes-tu faire?

VICTORINE. Je suis encore bien jeune, bonne maman; rien ne presse, on peut voir.

MADAME CARRÉ. Non, ma bonne amie, on ne peut pas voir; c'est de la coquetterie. De mon temps on aurait pas su ce que cela signifiait. Il est vrai que vous vivez dans un autre monde que celui où j'ai été élevée ; mais quand il a été convenu que j'épouserais monsieur Carré, quoique ce ne fût qu'un marchand de bois, mes parents n'auraient pas retiré leur parole pour un duc et pair.

VICTORINE. Voici maman. Je vous en prie, ne paraissez instruite de rien.

MADAME CARRÉ. N'aie pas d'inquiétude.

SCÈNE II.

MADAME CARRÉ, VICTORINE, MADAME DUBREUIL.

MADAME CARRÉ. Dis-moi donc, ma fille, qu'est-ce que c'est que ce nouveau mariage que tu veux faire faire à Victorine?

MADAME DUBREUIL. Comment! elle n'a pas pu attendre que je vous en parlasse moi-même?

MADAME CARRÉ. Ce n'est pas par elle que je le sais. Et puis, écoute donc, madame Dubreuil, quand ce serait par elle que je le saurais, ce ne serait pas un crime. Il faut toujours bien que je le sache.

MADAME DUBREUIL. Oui, maman ; mais si elle a commencé par vous donner des préventions?...

MADAME CARRÉ. Quelles préventions veux-tu qu'elle m'ait données? Je trouve seulement singulier, puisque vous aviez trouvé un petit jeune homme qui était charmant, que vous ne vous en soyez pas tenues là. Après cela je puis me tromper.

MADAME DUBREUIL. La personne que vous verrez ce soir est dans une position beaucoup plus avantageuse que monsieur Édouard de Latour. C'est un officier bien né qui va être nommé chef d'escadron au premier jour.

MADAME CARRÉ. A-t-il de la fortune?

MADAME DUBREUIL. Maman, ce n'est pas la première question à faire pour une alliance comme celle-là.

MADAME CARRÉ. Dans toutes les alliances, quand il y a de l'argent d'un côté, il n'est pas mal qu'il y en ait de l'autre, à moins qu'une inclination mutuelle...

MADAME DUBREUIL. Si vous ne regardez pas comme une valeur, un titre, l'état que Victorine tiendra dans le monde, la facilité d'obtenir des grâces....

MADAME CARRÉ. Tout cela est bel et bon. Aussitôt que Victorine m'a dit que c'était un comte, je me suis doutée que c'était à notre fortune qu'on en voulait. D'où le connaissez-vous?

MADAME DUBREUIL. Il est déjà venu ici plusieurs fois.

MADAME CARRÉ. Il faut prendre un parti. Te plaît-il à toi, Victorine? (Victorine baisse les yeux.) Elle ne dit rien ; tu vois bien qu'il ne lui plaît pas. (A Victorine.) Tu aimes mieux M. Edouard? (Victorine baisse encore les yeux.) Elle ne répond pas, c'est clair comme le jour. (A madame Dubreuil.) Ainsi, tu forcerais son choix ; et pourquoi? Je te le demande.

MADAME DUBREUIL. Mais, maman, je ne veux rien forcer du tout. Les choses n'ont été amenées au point où elles sont qu'après que nous en avons eu causé ensemble, nous deux Victorine; et vous me voyez tout étonnée du rôle de victime qu'elle cherche à jouer ce soir.

VICTORINE. La vérité est que je ne croyais pas que cela

irait si vite. Il n'a d'abord été question que du désir que ce monsieur avait de venir ici; ensuite vous m'avez dit qu'il serait possible qu'il pensât à moi, mais sans m'en demander davantage.

MADAME DUBREUIL. Je ne m'amuserai pas, vous croyez bien, Victorine, à plaider contre vous devant maman ; mais il est certain que vous avez souri à l'idée de devenir comtesse de Bretignac.

MADAME CARRÉ. Juste ciel ! je parierais que c'est encore un Gascon. Ils envahiront tout, jusqu'à ma petite-fille.

MADAME DUBREUIL. Songez, maman, que monsieur de Bretignac dont je vous parle tient réellement à une vraie famille de Gascogne.

MADAME CARRÉ. Est-ce qu'il y a quelque chose de vrai dans ce pays-là, madame Dubreuil? Ah! si ton pauvre père vivait encore, et qu'on lui parlât d'avoir une petit-gendre gascon ! Ce n'est pas qu'il ne trouvât les Gascons fort amusants; mais il n'avait pas la moindre confiance en eux. Malheureusement je tiens de lui pour cela.

MADAME DUBREUIL. C'est bon pour plaisanter..

MADAME CARRÉ. Donne-toi au moins le temps de réfléchir.

MADAME DUBREUIL. Vous aimez beaucoup qu'on réfléchisse.

MADAME CARRÉ. Tu as peut-être le défaut contraire. Ah çà ! nous pourrons parler de ce monsieur *gnac* devant monsieur du Rosnay?

MADAME DUBREUIL. Monsieur du Rosnay est comme de la famille. Donnez-nous donc de ses nouvelles. Comment se porte-t-il ?

MADAME CARRÉ (avec intérêt). Pas bien, cela m'inquiète. Il est pourtant allé dîner aujourd'hui chez un de ses vieux compagnons d'armes, et je viens de lui envoyer ma voiture pour l'amener ici. Il aurait besoin de plus de distraction qu'il n'en prend.

MADAME DUBREUIL. Il y a longtemps que je suis de cet avis-là.

MADAME CARRÉ. Sais-tu quelle est sa manie à présent? C'est d'aller loger autre part que dans ma maison. Comme depuis vingt ans qu'il y est, les loyers sont augmentés, et

que je n'ai jamais voulu entendre ce qu'il m'a dit là-dessus, il a chargé son domestique de lui chercher en cachette un autre logement.

VICTORINE. Quoi! ma bonne maman, monsieur du Rosnay quitterait votre maison?

MADAME CARRÉ. Ah! ah! ma chère enfant, il y a des petites délicatesses de fortune, de fierté.... C'est un si digne, un si brave homme!

MADAME DUBREUIL. Monsieur du Rosnay d'un côté, ma mère de l'autre! vous mourriez tous les deux.

MADAME CARRÉ. Il serait bien avancé dans une maison étrangère. Quoique son domestique soit dans mes intérêts, on ne se fait pas une idée de tout ce qu'il faut inventer pour le tromper, tant il craint d'avoir des obligations à qui que ce soit. Je l'ai pourtant apprivoisé depuis quelque temps avec monsieur Dutheil, mon médecin; il consent à lui parler un peu de sa santé. Mais que de peines pour en venir là!

MADAME DUBREUIL. A-t-on enfin augmenté sa pension de retraite?

MADAME CARRÉ. Oh bien oui! Tu connais monsieur du Rosnay, jamais il ne saura faire de démarches pour lui.

MADAME DUBREUIL. Il doit être cependant serré de près dans sa fortune.

MADAME CARRÉ. Il ne s'en doute pas. C'est mon secret.

SCÈNE III.

MADAME CARRÉ, MADAME DUBREUIL, VICTORINE, MONSIEUR DU ROSNAY.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Monsieur le comte du Rosnay. (Il sort.)

M. DU ROSNAY. Bonsoir, mesdames. Bonsoir, mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ. Regardez-moi donc, monsieur du Rosnay. Il me semble que vous êtes bien rouge.

M. DU ROSNAY (à madame Dubreuil). Est-ce que je suis rouge?

MADAME DUBREUIL. Mais non, maman.

MADAME CARRÉ. Vous avez peut-être eu trop chaud chez monsieur de Mordon?

M. DU ROSNAY. On a eu soin de moi comme si vous eussiez été là. Que c'est bon de vieux amis, madame Carré!

MADAME CARRÉ. A qui le dites-vous, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY. Nous avons ri comme des jeunes gens.

MADAME CARRÉ (d'un air de satisfaction). C'est vrai que je vous trouve bon visage. De quoi donc avez-vous ri?

VICTORINE (avançant un siége). Monsieur du Rosnay, voici un fauteuil.

M. DU ROSNAY. Ah çà, mademoiselle Victorine, est-ce que vous allez recommencer votre bonne maman et me gâter comme elle le fait?

MADAME CARRÉ. Effectivement, vous êtes bien facile à gâter. Asseyez-vous, asseyez-vous.

M. DU ROSNAY. De grâce, laissez-moi comme je suis.

MADAME CARRÉ. C'est que j'ai à vous consulter, et je voudrais vous voir à votre aise. Supposons, monsieur du Rosnay, qu'une dame qui a une fille à marier ait trouvé pour Victorine.....

(Tout le monde rit.)

MADAME DUBREUIL. Maman ne sait pas supposer.

MADAME CARRÉ. C'est vrai. Je suis plus libre quand je dis les choses comme elles sont. J'avoue que j'aime monsieur Édouard, et que je serais fâchée qu'on le sacrifiât pour monsieur de Bretignac, que je n'ai jamais vu. Et vous, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY. Je ne suis pas encore très au fait.

MADAME DUBREUIL. Il doit venir ce soir ici un jeune homme qui se nomme le comte de Bretignac. Il est possible qu'il ait des vues sur Victorine, nous n'en savons rien... Mais comme on ne peut pas compter sur monsieur Édouard de Latour avant que son père, qui avait pris des engagements dans une autre famille, ait trouvé moyen de les rompre.....

VICTORINE. Je crois bien qu'ils doivent être rompus à l'heure qu'il est, maman.

MADAME CARRÉ. Tu vois, cette petite est plus au courant

que toi. Monsieur de Latour le père a connu monsieur Carré; il sait que c'était une des plus belles réputations dans le commerce des bois.....

MADAME DUBREUIL. Maman, ne parlez pas si souvent de votre commerce...

MADAME CARRÉ. Laisse-m'en parler au moins devant monsieur du Rosnay. Il n'y a pas non plus de quoi être si honteuse d'avoir fait un commerce qui nous a valu quarante mille livres de rentes. Voilà ce que je crains : si ta fille épousait monsieur de Bretignac et qu'elle devînt comtesse, ce serait encore pis, je n'oserais plus dire un mot. Qui donc vous a mis dans la tête votre monsieur de Bretignac?

MADAME DUBREUIL. Sa famille est de la connaissance de madame de Crédicourt.

MADAME CARRÉ. Il ne manquait plus que cela. Monsieur du Rosnay, vous ne venez pas assez souvent ici pour avoir rencontré madame de Crédicourt, j'en suis fâchée; vous m'auriez dit ce que vous en pensiez. Quant à moi, elle ne me plaît guère.

MADAME DUBREUIL. Vous ne pourriez pas dire pourquoi, maman.

MADAME CARRÉ. Tu as raison; mais on a un instinct qui fait qu'on se sent de l'éloignement pour certaines personnes. Madame de Crédicourt est trop légère pour son âge.

MADAME DUBREUIL (en riant). Je n'ai jamais vu maman aussi frondeuse qu'aujourd'hui.

M. DU ROSNAY. Allons, allons, madame Carré, vous me reprochez quelquefois d'être maussade.

MADAME CARRÉ (à M. du Rosnay et à madame Dubreuil, tandis que Victorine s'arrange devant une glace). Je ne suis pas maussade. Si je pouvais croire que monsieur de Bretignac fût véritablement amoureux de Victorine.....

MADAME DUBREUIL. C'est une chose à peu près sûre.

MADAME CARRÉ. Il faudrait encore que Victorine n'eût pas d'éloignement pour lui.

MADAME DUBREUIL (lui montrant Victorine, qui est toujours devant la glace). Regardez-la donc. Pour qui prend-elle tant de soin?

MADAME CARRÉ. Pauvre petite! c'est tout naturel. Une entrevue a beau déplaire, on ne veut pas faire peur.

UN DOMESTIQUE (à madame Dubreuil). Madame, voici plusieurs personnes qui arrivent.

(Il sort.)

MADAME DUBREUIL. Maman, vous permettez que je vous laisse dans votre salon ? (A Victorine.) Avez-vous fini, Victorine? Venez avec moi.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ. Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, monsieur du Rosnay?

M. DU ROSNAY. Je pense que vous vous tourmentez trop.

MADAME CARRÉ. Mais cependant, quand je vois ma fille sur le chemin de ressembler à madame Abraham de *l'École des Bourgeois*, et toute prête à donner Victorine à un comte qui n'a rien, sur la recommandation de madame de Crédicourt qui est une singulière caution, ce n'est pas agréable.

M. DU ROSNAY. Alors expliquez-vous avec madame Dubreuil; dites-lui que ce mariage ne vous convient pas.

MADAME CARRÉ. Vous savez le mal que nous nous sommes donné, monsieur Carré et moi, pour amasser notre fortune; n'est-il pas cruel de penser qu'elle ne servira qu'à enrichir des petits Bretignac, qui ne sauront seulement pas où était situé notre chantier?

M. DU ROSNAY. Vous voyez de trop loin. Quand on fait sa fortune, est-ce bien à ses arrière-petits-enfants que l'on pense?

MADAME CARRÉ. A la bonne heure; mais je suis certaine que monsieur Édouard ne rougirait pas de nous; au lieu que votre comte de Bretignac, qui est accoutumé à vivre de l'air du temps, ça doit mépriser le travail et ceux qui ont travaillé.

M. DU ROSNAY. Je vous le répète, refusez votre consentement.

MADAME CARRÉ. Oui; et puis ce mariage avec monsieur Édouard n'a qu'à mal tourner, j'en serai responsable.

M. DU ROSNAY. Pour n'être responsable de rien, ne vous mêlez de rien.

MADAME CARRÉ. On peut bien demander des conseils.

M. DU ROSNAY. Sans doute; mais je voudrais avant tout vous voir plus tranquille. Vous voulez arranger un avenir à perte de vue; cela n'est pas raisonnable. Votre fortune vous a déjà servi à marier madame votre fille d'une manière avantageuse; elle aidera encore à l'établissement de mademoiselle Victorine. Voilà une fortune qui vous aura servi à tout ce qu'elle pouvait vous servir. Le reste n'est que du tourment en pure perte.

MADAME CARRÉ. Je me tais, je me tais; vous m'accuseriez de trop de prévoyance, et vous blâmeriez encore ce que je pourrais vous dire. Laissons aller les choses; Victorine en décidera. Vous ne m'en voulez plus?

M. DU ROSNAY. De quoi vous en voudrais-je, mon Dieu?

SCÈNE V.

MADAME CARRÉ, M. DU ROSNAY, MADAME DE CRÉDICOURT.

MADAME DE CRÉDICOURT. Puisque madame Carré ne veut pas paraître dans le salon, il faut bien venir la chercher ici.

MADAME CARRÉ. Monsieur du Rosnay, madame est madame de Crédicourt.

MADAME DE CRÉDICOURT. Monsieur s'appelle du Rosnay? Ce nom-là ne m'est pas inconnu. Du Rosnay ! Eh ! mon Dieu ! c'était le nom d'une de mes amies intimes à Bruxelles. (Madame Carré tousse pour couvrir la voix de madame de Crédicourt, qui n'y fait pas attention.) Une petite femme charmante, qui nous donnait des soupers délicieux.

(M. du Rosnay montre une très-grande impatience.)

MADAME CARRÉ. Madame la baronne, il fait bien humide ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT. Très-humide. Cette petite ma-

dame du Rosnay..... (M. du Rosnay sort, après avoir fait un geste d'impatience.) Qu'est-ce donc qu'il a, ce monsieur?

MADAME CARRÉ (avec émotion). C'est de sa femme que vous parliez.

MADAME DE CRÉDICOURT. Ah! c'est drôle.

MADAME CARRÉ. Une femme qu'il idolâtrait. Il n'a émigré qu'à cause d'elle, parce qu'elle voulait à toute force émigrer.

MADAME DE CRÉDICOURT. Je me rappelle. Il y avait un chevalier d'Espérat qui avait émigré aussi à la même époque.

(Elle rit.)

MADAME CARRÉ. Ce qui vous paraît si gai a fait le malheur de sa vie. C'est ce qui l'a engagé à passer en Russie, où il est resté jusqu'à ce qu'il ait pu revenir en France.

MADAME DE CRÉDICOURT. Pauvre homme! Mais quelle folie aussi de s'aviser d'être jaloux de sa femme dans un temps où rien ne vous y obligeait! C'est donc un original?

MADAME CARRÉ. Madame, je vous demande la permission d'aller voir ce qu'il est devenu. Je le connais; il serait possible que le peu de mots que vous avez prononcés lui eussent fait beaucoup de mal.

MADAME DE CRÉDICOURT. Après plus de trente ans! (Elle va au fond du théâtre.) Tranquillisez-vous, madame; je le vois établi sur un bon canapé, où il peut se livrer en pleine liberté à toute l'amertume de ses regrets. Parlons de quelque chose de plus nouveau. Madame Dubreuil a dû vous instruire de nos projets pour Victorine.

MADAME CARRÉ (d'un air de discrétion). Madame, cela ne me regarde pas.

MADAME DE CRÉDICOURT. Depuis quand le mariage d'une petite-fille ne regarde-t-il plus sa grand'mère? Dites plutôt que vous pencheriez pour monsieur Édouard de Latour. Je le sais; et vraiment, madame Carré, il y a assez d'argent dans votre famille pour que vous cherchiez à présent à y faire entrer quelque chose de mieux.

MADAME CARRÉ. Qu'est-ce qu'il y a de mieux, madame, qu'une fortune bien acquise?

MADAME DE CRÉDICOURT. Un titre.

MADAME CARRÉ. Un titre! quelle plaisanterie! Un titre est

joli pour se faire annoncer dans un salon ; mais, passé cela, je n'y vois pas d'autre avantage.

MADAME DE CRÉDICOURT. Cependant, pour les personnes raisonnables, un sang transmis pur et sans tache depuis plusieurs générations...

MADAME CARRÉ. Par des Lucrèces, n'est-il pas vrai ? Et encore, voyez ce qui est arrivé à Lucrèce. Entre femmes, tenez, il ne faut pas parler de cela, madame de Crédicourt. D'ailleurs, si vous mettez tant de prix à l'illustration de monsieur de Bretignac, pourquoi voulez-vous le marier à la petite-fille d'anciens marchands de bois?

MADAME DE CRÉDICOURT. C'est vous qui savez que vous avez été marchande de bois. Qui est-ce qui se le rappelle ? Vous avez quarante mille livres de rentes, il n'y a rien de plus noble. Madame votre fille est veuve d'un magistrat ; je ne connais personne qu'on puisse comparer à Victorine pour les grâces et le caractère. Qu'y a-t-il donc de si étonnant à ce que monsieur le comte de Bretignac en soit devenu éperdument amoureux ?

MADAME CARRÉ. Malgré mon âge, ce mot d'*amour* me fait encore sourire. Vous me répondez que monsieur de Bretignac est réellement amoureux ?

MADAME DE CRÉDICOURT. Vous croyez bien que je m'y connais.

MADAME CARRÉ. Oh ! oui, oui.

MADAME DE CRÉDICOURT. Eh bien ! madame Carré, si vous voulez le bonheur de votre petite-fille, vous ne pouvez pas mieux choisir. J'ai vu Alfred venir au monde. Sa grand'mère, madame du Rosnay et moi en émigration, nous étions les trois inséparables. Comment donc ! on nous appelait les trois Grâces. C'était un temps affreux ; c'est souvent celui que je regrette le plus.

MADAME CARRÉ. A-t-il encore un père, une mère?

MADAME EE CRÉDICOURT. Personne que des cousins, des alliés.

MADAME CARRÉ. Et sa fortune?

MADAME DE CRÉDICOURT. Rien. Son grade, des espérances.

SCÈNE VI.

MADAME CARRÉ, MADAME DE CRÉDICOURT, MADAME DUBREUIL, M. DE BRETIGNAC, VICTORINE.

MADAME DUBREUIL. Maman, je vous présente monsieur le comte de Bretignac.

(Madame Carré et M. de Bretignac se saluent.)

MADAME CARRÉ (à madame Dubreuil). Ma bonne amie, que fait monsieur du Rosnay?

MADAME DUBREUIL. Il cause avec différentes personnes, maman.

MADAME CARRÉ. Il cause; ah ! tant mieux.

MADAME DE CRÉDICOURT. Monsieur le comte, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez rencontré ces jours derniers quelqu'un qui vous avait parlé de madame Carré?

M. DE BRETIGNAC. C'est madame la marquise de Valigny.

MADAME CARRÉ. Je suis très-reconnaissante de son souvenir. C'est une des personnes à qui mon mari aimait le mieux avoir affaire. A-t-elle toujours ses beaux bois du Morvan?

M. DE BRETIGNAC. Je ne pourrais pas vous le dire, madame.

MADAME CARRÉ. Pendant vingt ans, monsieur Carré en a acheté presque toutes les coupes.

MADAME DUBREUIL (riant d'un air contraint). Vous saurez, monsieur de Bretignac, que maman est très-fière d'avoir été marchande de bois.

MADAME CARRÉ. Il faut bien être fier de quelque chose. D'ailleurs, ma fille, entre madame de Valigny et nous, c'était elle qui était la marchande.

M. DE BRETIGNAC. Madame a raison. Le commerce des bois doit être...

MADAME CARRÉ. Fort désagréable, monsieur, surtout dans les commencements, quand on veut tout voir par soi-même et qu'on reste depuis huit heures du matin jusqu'à la chute du jour...

MADAME DUBREUIL. Maman, ce sont des détails...

M. DE BRETIGNAC. Qui sont très-intéressants pour moi, je vous assure.

MADAME CARRÉ. Non, ce n'est pas fort intéressant; mais, quand on ne se connaît pas, c'est une conversation comme une autre.

MADAME DUBREUIL. Maman, monsieur le comte m'a priée de vous demander pour lui la permission de vous rendre une visite.

MADAME CARRÉ (avec embarras). Monsieur, assurément..... Est-ce que monsieur du Rosnay ne viendra pas par ici, madame Dubreuil?

MADAME DUBREUIL (bas à sa mère). Maman, vous n'avez pas besoin de monsieur du Rosnay pour répondre à monsieur le comte.

MADAME CARRÉ. Madame de Valigny doit avoir une fille mariée, ce me semble, une demoiselle Clara? A-t-elle fait un bon mariage?

M. DE BRETIGNAC. Vous avez une mémoire excellente, madame. Quoique fort riche, elle a épousé un homme sans fortune.

MADAME CARRÉ. C'est extraordinaire. Madame de Valigny est pourtant une personne raisonnable.

(Madame Dubreuil tire madame Carré par sa robe d'un côté, Victorine la tire de l'autre.)

MADAME DE CRÉDICOURT. Et c'est parce qu'elle est raisonnable qu'elle n'a pas voulu faire le malheur de sa fille, qui aimait beaucoup le jeune homme qu'elle a épousé.

MADAME CARRÉ. Il faut que je parle à Victorine.

(Elle attire Victorine à un coin du théâtre.)

MADAME DUBREUIL (bas à M. de Bretignac). Maman n'y entend pas plus de finesse, il faut vous y accoutumer.

MADAME CARRÉ (à Victorine). Tu me fais faire le plus sot métier du monde. Je ne veux pas m'engager que tu ne m'aies dit ton dernier mot. Qu'en penses-tu?

VICTORINE. Dame! maman, ne vous paraît-il pas aimable?

MADAME CARRÉ. Il faudrait qu'il fût bien maladroit pour

ne pas le paraître au moins aujourd'hui. Mais enfin renonces-tu à monsieur Edouard?

VICTORINE. Bonne maman, que feriez-vous à ma place?

MADAME CARRÉ. C'est impatientant, ma chère amie. J'ai peur que tu ne sois indécise comme moi, et légère comme ta mère. (Haut.) Je vais au salon.

SCÈNE VII.

MADAME DUBREUIL, MADAME DE CRÉDICOURT, MONSIEUR DE BRETIGNAC, VICTORINE.

M. DE BRETIGNAC (à madame Dubreuil). Madame votre mère ne me voit pas d'un œil favorable.

MADAME DUBREUIL. Que cela ne vous effarouche pas, monsieur le comte.

MADAME DE CRÉDICOURT. Elle nous a quittés sans doute pour aller consulter son oracle. Cet ascendant de M. du Rosnay sur elle me paraît une chose bien singulière. (En riant.) Si Victorine n'était pas là, je vous ferais une question.

MADAME DUBREUIL (très-sérieusement). Ma mère a transporté à monsieur du Rosnay tout le respect qu'elle avait pour mon père, dont il était le meilleur et le plus ancien ami.

MADAME DE CRÉDICOURT. Prenez donc garde que je ne blâme jamais rien. D'ailleurs, à l'âge qu'ils ont! Mais monsieur du Rosnay a été militaire, puisqu'il a servi en Russie; pourquoi n'est-il pas employé quelque part? ça ferait encore un excellent lieutenant de roi.

M. DE BRETIGNAC. Il est certain qu'après les espérances flatteuses que madame a bien voulu me permettre, il est cruel de voir mon bonheur à la merci d'une influence étrangère. Je suis dans une position fort délicate. Les ménagements que demandent les convenances vis-à-vis de madame Carré, pour les personnes qui ne me connaissent pas, auront l'air d'être dictés par l'intérêt.

MADAME DE CRÉDICOURT. Quelle folie! qui est-ce qui pourrait penser cela?

M. DE BRETIGNAC. Je puis affirmer cependant que si, en renonçant à tout ce qu'elle aurait l'intention de faire pour mademoiselle Victorine, j'étais sûr d'obtenir son consentement.....

MADAME DUBREUIL. Mais non, mais non. Ma mère ne permettra jamais qu'on marie sa petite-fille sans lui faire des avantages; monsieur du Rosnay serait le premier à s'y opposer. Elle s'était accoutumée à d'autres idées; il faut lui laisser le temps d'en adopter de nouvelles; elle les adoptera.

M. DE BRETIGNAC. Vous sentez bien, madame, que, n'ayant pas de fortune positive, je dois craindre toutes les interprétations. A peine osé-je parler des sentiments que m'a inspirés mademoiselle votre fille. Je ne me fais pas meilleur qu'un autre. Peut-être si j'apprenais qu'un officier qui n'a qu'un nom et son grade recherche en mariage une jeune personne d'une famille riche, et qu'on me dît qu'il ne la recherche que parce qu'il la trouve adorable, je ne pourrais pas m'empêcher de sourire. Pourquoi ne craindrais-je pas que le monde eût la même pensée à mon égard?

MADAME DE CRÉDICOURT. Vous êtes d'une ingénuité puérile, mon cher comte. Il ne faut pas jouer son bonheur sur ce qu'on dira ou ce qu'on ne dira pas.

M. DE BRETIGNAC. Je le sais bien, et pourtant cela m'a toujours gêné dans le peu de conversations que j'ai eues avec mademoiselle Victorine. Elle ne peut pas se douter du charme que je trouve en elle; elle a pu croire que je ne rendais pas assez de justice au naturel et à la délicatesse de son esprit; que sa beauté me paraissait vulgaire. Pourquoi? parce qu'une maudite barrière d'argent se trouvait entre nous deux.

MADAME DE CRÉDICOURT. Que ce langage est vrai!

M. DE BRETIGNAC. Je suppose même que mademoiselle Victorine ne m'eût pas inspiré des sentiments aussi vifs que ceux que j'éprouve pour elle, je vous demande pardon, mademoiselle, de parler ainsi devant vous (c'est la première fois); ne serait-ce pas encore le comble de la félicité pour moi que de devenir le fils d'une personne aussi distinguée que madame Dubreuil? Je n'ai jamais eu de famille; c'est tout au plus si

j'ai connu ma mère... et j'en retrouverais une telle que mon cœur l'a rêvée tant de fois.

MADAME DUBREUIL (avec affection). Monsieur de Bretignac, il faut que vous alliez parler vous-même à monsieur du Rosnay.

MADAME DE CRÉDICOURT. Vous connaissez tant de monde au ministère de la guerre; faites-lui des offres de service.

MADAME DUBREUIL. Il a une pension qu'on devait augmenter.

MADAME DE CRÉDICOURT. Promettez-lui de la faire doubler, de la faire quadrupler; que nous importe?

M. DE BRETIGNAC. Il est peut-être désintéressé.

MADAME DE CRÉDICOURT. Qui est-ce qui est désintéressé? (M. de Bretignac lui fait un signe; elle s'approche de lui.) Elles n'ont pas fait attention.

MADAME DUBREUIL (à M. de Bretignac). Plus j'y pense, et plus je trouve essentiel que vous voyiez M. du Rosnay. Je vais vous le présenter.

M. DE BRETIGNAC. Je ferai là-dessus tout ce qui vous plaira.

MADAME DE CRÉDICOURT. Puis-je garder la petite comtesse?

MADAME DUBREUIL. Mais certainement.

(Elle sort avec M. de Bretignac.)

SCÈNE VIII.

MADAME DE CRÉDICOURT, VICTORINE.

MADAME DE CRÉDICOURT. Ce pauvre comte est bien tourmenté.

VICTORINE. Et moi aussi.

MADAME DE CRÉDICOURT. Vous l'aimez donc un peu?

VICTORINE. Ce n'est pas cela; mais je ne croyais pas que ce mariage dût se décider ce soir.

MADAME DE CRÉDICOURT. Tant mieux, si cela se peut. (Victorine soupire.) Je n'ai pas encore pu vous deviner, ma chère enfant. Avez-vous besoin de conseils comme votre grand'maman? Prenez-moi pour votre monsieur du Rosnay,

donnez-moi votre confiance, vous verrez que vous vous en trouverez bien.

VICTORINE. Aller si vite lorsque le père de monsieur Édouard rompt des engagements qu'il avait contractés pour son fils ! On aurait dû au moins le prévenir !

MADAME DE CRÉDICOURT. Il recevra un billet de part comme les autres. (Victorine la regarde avec un léger frémissement.) Ne faut-il pas aussi lui demander son consentement? Je sais bien qu'en prolongeant cette incertitude, vous pourriez avoir encore quelques soirées agréables. Tenir des rivaux en présence, c'est assez amusant ; mais où cela vous mènerait-il? Il faudrait toujours en finir. Sachez prendre une résolution une fois pour toutes. Je ne vois pas ce qu'il y a de si tentant à s'appeler madame de Latour. Il me semble qu'il faut être grosse et commune pour s'appeler madame de Latour.

VICTORINE. La mère de monsieur Edouard, qui s'appelle madame de Latour, est mince et a l'air très-distingué.

MADAME DE CRÉDICOURT. Epousez monsieur Edouard. Il est certain qu'il mettra bien de l'argent par-dessus celui que vous lui aurez apporté ; vous aurez des voitures, des chevaux ; vous pourrez vous faire faire des toilettes bien chères pour aller où tout le monde va ; mais la cour deviendra un pays étranger pour vous. Le salon de madame votre mère est rempli ce soir de tous les nôtres ; est-ce que cela ne vous paraît pas mieux que la société que vous recevez d'habitude?

VICTORINE. Comme je n'y suis pas encore faite...

MADAME DE CRÉDICOURT. Vous vous y ferez bien vite, comme on se fait à tout ce qui est bon. Vous êtes née comtesse ; n'allez pas contre le vœu de la nature. Un habit de cour vous siéra à merveille. Je voudrais déjà être au jour de votre représentation, vous voir avec du rouge, beaucoup de rouge.

VICTORINE. C'est bien laid.

MADAME DE CRÉDICOURT. Il faut cela, c'est l'étiquette. Vous aurez les diamants de madame votre mère.

VICTORINE. Ma bonne maman m'a aussi promis les siens.

MADAME DE CRÉDICOURT. Monsieur le comte ne manquera pas d'en mettre dans votre corbeille. Ce sera quelque chose

d'assez rare qu'une femme présentée sans avoir fait d'emprunt, rien qu'avec des diamants de famille.

VICTORINE (soupirant). Oui... mais...

MADAME DE CRÉDICOURT. Expliquez-vous. Je ne sais pas deviner. Qu'y a-t-il encore de nouveau?

VICTORINE (avec explosion). Tenez, madame, si monsieur Edouard était comte, je ne désirerais plus rien au monde.

MADAME DE CRÉDICOURT. C'est pitoyable, mon enfant, il faut que je vous le dise. Comment! vous nous laissez convoquer le ban et l'arrière-ban des personnes les plus recommandables, sans vous soucier de l'esclandre que cela peut causer!

VICTORINE (piquée). Ces personnes seraient encore plus recommandables qu'elles ne le sont, je ne vois pas ce qui pourrait les compromettre d'être venues chez ma mère.

MADAME DE CRÉDICOURT (d'un ton patelin). Réfléchissez donc qu'elles n'y sont venues qu'à cause de ce mariage.

VICTORINE. Si l'on a cru m'engager par là, on a eu grand tort. Nous n'avions pas encore parlé, puisque même ma bonne maman n'a rien su que ce soir. On n'avait qu'à imiter notre discrétion.

MADAME DE CRÉDICOURT (lui prenant la main). Je crois qu'elle se fâcherait.

VICTORINE. Ce serait avoir une singulière idée de nous que de penser que nous nous trouvons très-honorées d'avoir reçu telle ou telle personne plutôt que telle ou telle autre.

MADAME DE CRÉDICOURT. Qui vous parle d'être très-honorée, ma chère amie?

VICTORINE. Certainement je n'entrerai jamais par grâce dans aucune famille.

MADAME DE CRÉDICOURT. Voilà sa petite tête aux champs. Au surplus, j'aime assez qu'on prenne les choses de travers, cela prouve de l'imagination. Où voit-elle que nous croirions lui faire grâce, quand au contraire nous n'éprouvons pour elle que de la reconnaissance? Oui, de la reconnaissance. Depuis le temps que nous désirons marier monsieur de Bretignac sans avoir pu fixer son choix sur aucun des partis que nous lui avons offerts, nous sommes dans le ravissement de ce que l'amour enfin a triomphé de lui.

VICTORINE (secouant la tête). L'amour !

MADAME DE CRÉDICOURT. Oh ! pour cela, il n'y a pas à en douter, c'est de l'amour et du véritable amour. Si vous éprouviez pour lui ce que vous croyez éprouver pour un autre, vous ne vous y tromperiez pas. Je suis sa confidente, et je puis vous affirmer qu'il en perd la tête. Il y a bien aussi de la vanité dans tout cela. Comme depuis un temps immémorial les comtesses de Bretignac ont toujours passé pour des modèles de perfection, il a à cœur de soutenir cette gloire de famille.

VICTORINE (souriant). Quelle flatterie !

MADAME DE CRÉDICOURT. C'est la vérité. Dans une grande partie de la Gascogne c'est encore un dicton reçu en parlant d'une femme qu'on veut faire valoir : « Elle a la grâce des dames de Bretignac. »

VICTORINE. Vous aimez donc beaucoup monsieur le comte, madame, que vous le défendez avec tant de chaleur ?

MADAME DE CRÉDICOURT. Je ne le défends pas, il n'a pas besoin d'être défendu ; mais je vous vois hésiter, et cela me fait de la peine. Vous avez assez d'esprit pour qu'on puisse vous parler raison ; mettez-vous bien dans la tête que le mariage ne se compose que de deux choses : l'amour d'abord, ensuite l'estime. Eh bien ! qu'est-ce donc ? Quand on aime un peu moins longtemps, on estime un peu plus vite, voilà tout. J'ai estimé monsieur de Crédicourt presque aussitôt mon mariage ; je ne m'en suis pas plus mal trouvée.

VICTORINE. Voici ma bonne maman avec monsieur du Rosnay ; ils vont me faire des questions. Rentrons au salon.

MADAME DE CRÉDICOURT. Rentrons au salon.

(Elle sort avec Victorine, après avoir salué madame Carré et M. du Rosnay.)

SCÈNE IX.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ. Madame de Crédicourt obsède cette pauvre enfant.

M. DU ROSNAY. Me voilà ici; que voulez-vous me dire?

MADAME CARRÉ. J'ai cru voir que vous ne vous amusiez pas des conversations que l'on vous tenait, et j'ai voulu vous en débarrasser.

M. DU ROSNAY. Vraiment, madame Carré, j'en suis très-reconnaissant; mais vous vous occupez trop de moi.

MADAME CARRÉ. Me suis-je trompée? Vous n'êtes pas fort, monsieur du Rosnay, vous avez besoin de ménagement. Je me suis déjà repentie vingt fois de vous avoir fait venir à cette soirée. N'est-ce pas qu'on vous impatientait?

M. DU ROSNAY (riant malgré lui). Vous êtes bien la femme la plus...

MADAME CARRÉ. Dites tout ce que vous voudrez, ça m'est égal. Eh! mon Dieu, monsieur du Rosnay, on est trop heureux à notre âge d'avoir quelqu'un qui s'intéresse à nous. Pour peu que j'aie la moindre chose, vous faites une belle figure aussi. Ce pauvre monsieur Carré s'y entendait mieux que moi; il ne vous tourmentait pas tant; mais chacun a sa manière.

M. DU ROSNAY. On ne peut pas se fâcher contre vous.

MADAME CARRÉ. Qu'est-ce qu'ils vous disaient donc?

M. DU ROSNAY. Je vous conterai cela.

MADAME CARRÉ. Le salon de ma fille a l'air d'une invasion d'étrangers; des comtes, des marquis, des baronnes, des vicomtesses... Elle doit être enchantée, elle a toujours visé à cela.

M. DU ROSNAY. Il faut la laisser faire.

MADAME CARRÉ. Oui; mais c'est que je crains qu'elle n'en soit déjà aux confidences avec tous ces nouveaux-venus.

M. DU ROSNAY. J'ai cru m'en apercevoir aussi à quelques petites choses.

MADAME CARRÉ. Quand je vous le disais. Je parie que c'est cela qui vous aura contrarié. Madame Dubreuil a tout plein d'esprit, mais elle est parfois un peu inconséquente. Un mot jeté en l'air ne lui paraît souvent qu'une gentillesse. Pour ces gens-là, qui doivent être aux écoutes par intérêt pour leur monsieur de Bretignac, on devrait prendre garde à tout.

M. DU ROSNAY. Ils sont venus me dire que je ne devais pas avoir de quoi vivre.

MADAME CARRÉ. En vérité!

M. DU ROSNAY. A peu près. Ils veulent me faire rentrer en activité, à mon âge! ils veulent faire augmenter ma pension.

MADAME CARRÉ. Vous avez dû rire. Vous m'avez répété tant de fois que, pour les gens de cour, puiser partout où il y a à prendre leur paraissait une chose si naturelle! Ils vous parlaient comme ils se parlent entre eux.

M. DU ROSNAY. Je ne veux pas passer pour un homme à plaindre; c'est une fausseté, je ne le suis pas. Vous savez mieux que personne que je ne me prive de rien.

MADAME CARRÉ. Vous avez tant d'ordre!

M. DU ROSNAY. C'est qu'au contraire je n'en ai pas.

MADAME CARRÉ. Georges en a pour vous, cela revient au même.

M. DU ROSNAY. Il est sûr que mon bon Georges est une providence. Je ne devine rien à sa manière d'administrer mes finances; il trouve moyen de faire face à tout. Vous ne m'en avez jamais paru assez surprise.

MADAME CARRÉ. Laissons cela. De quoi allez-vous vous embarrasser? Vous avez remarqué sans doute une vieille dame, presque aussi vieille que nous, et qui est si singulièrement mise.

M. DU ROSNAY. C'est la marquise de Verfeuil.

MADAME CARRÉ. Eh bien! cette marquise de Verfeuil s'était imaginée triompher de moi. « Qu'est-ce donc, ma bonne dame Carré? m'a-t-elle dit en m'abordant de l'air d'une reine qui veut bien s'humaniser; on prétend que vous ne nous aimez pas? » Je l'ai regardée comme vous savez que je regarde quelquefois. « Madame Carré, a-t-elle repris alors d'un ton beaucoup plus convenable, est-il vrai que vous n'aimiez pas la noblesse? — Moi, madame! Qui est-ce qui peut dire cela? Il y plus de quarante ans que je suis liée avec monsieur le comte du Rosnay, dont assurément la noblesse en vaut bien une autre. — Sans contredit; mais monsieur du Rosnay passe pour être un tant soit peu philosophe. — Philosophe!» Je l'ai laissée là.

M. DU ROSNAY. C'est brusque.

MADAME CARRÉ. Vous appeler philosophe!

M. DU ROSNAY. Ce n'est point une injure.

MADAME CARRÉ. Cela n'empêche pas que je voudrais que tout le monde vous ressemblât; la France serait bien plus tranquille.

M. DU ROSNAY. Je vois que nous allons tomber dans la politique.

MADAME CARRÉ. Non, monsieur du Rosnay; mais je ne puis pas vous cacher que je suis contrariée de tout ce qui se passe ici. Ma petite Victorine, que l'on éblouit comme un pauvre oiseau qu'on veut faire tomber dans un filet; sa mère qui devrait avoir plus d'expérience et qui se livre elle-même avec un abandon inconcevable; ce mariage que je vois s'avancer, s'avancer...

SCÈNE X.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, VICTORINE.

VICTORINE (accourt d'un air très-ému et remet une lettre à madame Carré). Bonne maman, une lettre qu'on vient de me donner de la part de monsieur Édouard. C'est la première que je reçois de lui, je n'ai pas osé l'ouvrir, et je vous l'apporte.

MADAME CARRÉ. Bonté divine! comme te voilà, mon enfant! Calme-toi donc. Que crois-tu qu'il y ait dans cette lettre?

VICTORINE. Je n'en sais rien, bonne maman; mais j'ai peur qu'il ne se doute de toutes nos folies.

(Elle s'assied en pleurant.)

MADAME CARRÉ. Ne pleure pas; nous allons voir. Tu l'aimes donc encore?

VICTORINE. Oh! ma bonne maman, délivrez-moi de monsieur de Bretignac; c'est tout ce que je demande.

MADAME CARRÉ. Pourquoi ne t'es-tu pas expliquée tantôt?

VICTORINE. C'est vrai. Monsieur Édouard doit être bien mécontent.

MADAME CARRÉ. S'il faut être témoin que tu n'as jamais hésité entre lui et monsieur de Bretignac, j'en suis témoin.

VICTORINE (l'embrassant). Ma bonne maman, que vous êtes indulgente !

MADAME CARRÉ. Pourvu que tu ne changes plus.

VICTORINE (avec une émotion toujours croissante). Vous n'avez pas d'inquiétude à avoir; mes réflexions sont trop bien faites. J'ai profité d'un instant où ils m'ont laissée libre, pour m'asseoir seule dans un coin du salon. Là, j'ai fermé les yeux, et je me suis vue comtesse avec un habit de cour, beaucoup de rouge, des diamants; j'étais nommée quêteuse; un duc me donnait la main, mon nom était mis dans les journaux. Tous ces messieurs et toutes ces dames que monsieur de Bretignac et madame de Crédicourt nous ont amenés m'accablaient de ces compliments à bout portant dont ils m'ont donné ce soir un échantillon, et cependant je pleurais.

MADAME CARRÉ. Tu pleurais!

VICTORINE. Je pensais que tout cela n'était que de la vanité; qu'il faudrait pour ainsi dire renoncer à vous, à maman...

MADAME CARRÉ. Et puis à monsieur Édouard.

VICTORINE. Et puis à monsieur Édouard. Que des compliments, des flatteries n'étaient pas de l'amitié, de la confiance; que ma vie n'allait plus dater que du jour de mon mariage; que tous nos parents, qui ont toujours été si bons pour moi, que monsieur du Rosnay surtout, ne me regarderait peut-être que comme une idiote qui s'était laissé prendre à un sot orgueil, et qui méritait d'en être punie; que si j'étais malheureuse, personne ne me plaindrait...

MADAME CARRÉ. Tais-toi donc, tais-toi donc. Personne ne te plaindrait!...

M. DU ROSNAY. Et cette lettre que vous tenez, vous ne voulez donc pas la lire?

MADAME CARRÉ. Il noublie rien, ce bon monsieur du Rosnay. (Elle lui présente la lettre). Tenez, la voici, ouvrez-la.

M. DU ROSNAY. Je ne puis pas ouvrir une lettre qui est adressée à mademoiselle Victorine.

MADAME CARRÉ. C'est que je n'ai pas mes lunettes.

M. DU ROSNAY. Voulez-vous les miennes?

(Il lui donne ses lunettes.)

VICTORINE. Comme le cœur me bat!

MADAME CARRÉ. Attends un peu, nous allons voir.

(Elle ouvre la lettre et lit.)

« Mademoiselle,

« Enfin je suis libre. » Voilà déjà un bon commencement. » Mon père est dégagé de sa parole. J'aurais été vous porter » moi-même cette heureuse nouvelle si je n'avais craint de » rencontrer chez vous un monsieur de Bretignac qui y est » reçu depuis quelque temps. Dans la position incertaine où » j'étais, je n'ai pas l'injustice de blâmer la conduite de » madame votre mère; mais jugez de ce que j'ai dû souf- » frir. » (A Victorine.) Il ne t'avait jamais parlé de cela?

VICTORINE. Jamais.

M. DU ROSNAY (attendri). C'est un excellent jeune homme.

MADAME CARRÉ (à Victorine). Entends-tu ce que dit monsieur du Rosnay, que c'est un excellent jeune homme?

M. DU ROSNAY. Vous n'avez pas fini.

MADAME CARRÉ. Non, il y a encore quelque chose. (Elle lit). « Grâce au ciel, me voilà sauvé; aussi demain, sans plus » tarder, irons-nous, mon père et moi, demander votre main » à madame Dubreuil et à votre bonne maman avec tout le » cérémonial requis en pareille circonstance. Depuis long- » temps je ne dormais guère; mais certainement cette nuit je » ne dormirai pas. A demain matin.

» Le plus heureux des hommes,

» ÉDOUARD DE LATOUR. »

Cela a-t-il le sens commun? Cette lettre n'est pas pour moi; mais cette confiance, cette bonne foi, cette candeur de ce pauvre enfant, me rendent tout je ne sais comment. Va chercher ta mère, Victorine, je veux lui parler tout de suite; n'est-ce pas, monsieur du Rosnay? Il n'y a plus à balancer. Va, ma petite, va.

VICTORINE. Oui, ma bonne maman.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

MADAME CARRÉ. Vous avez toujours aimé Édouard, c'est une justice que je puis vous rendre. J'avais une frayeur horrible en ouvrant cette lettre. Voyez donc, au moment où Victorine venait de me prier de la dégager avec monsieur de Bretignac, si Édouard eût rompu de son côté! O mon Dieu!

(Elle se laisse tomber sur un siége en mettant ses mains devant sa figure.)

M. DU ROSNAY. Bien! faites-vous du mal à plaisir.

MADAME CARRÉ. C'eût été affreux.

M. DU ROSNAY. Quand les choses s'arrangent comme vous le désirez, à quoi sert de supposer ce qui serait arrivé si elles eussent tourné autrement?

MADAME CARRÉ. On n'est pas maîtresse de cela, monsieur du Rosnay.

M. DU ROSNAY. Il faudrait pourtant en être maîtresse, madame Carré. Quoique je sois censé le plus calme de nous deux, il n'en est pas moins vrai que vous n'avez pas une agitation sans que je ne la partage. Épargnez-moi du moins celles qui sont inutiles.

MADAME CARRÉ (se levant). Serait-il possible, monsieur du Rosnay? Vous ne m'aviez jamais dit cela. Comment, depuis tant d'années, vous avez partagé toutes les agitations que j'ai eues? Vous avez dû me trouver bien égoïste.

M. DU ROSNAY. Je croyais toujours que vous vous corrigeriez.

MADAME CARRÉ. Mais non, je vous trouvais l'air si impassible que je ne me gênais pas. J'espérais même quelquefois vous amener à fermenter avec moi.

M. DU ROSNAY. Je fermentais en dedans.

MADAME CARRÉ. Ah! que j'y prendrai garde à l'avenir! C'est une bonne leçon.

M. DU ROSNAY. A présent, songez que vous attendez madame votre fille pour une explication sérieuse, que vous devez

lui parler avec sang-froid, et que si vous conserviez l'émotion où vous êtes, vous pourriez manquer votre but.

MADAME CARRÉ. La fâcher peut-être?

M. DU ROSNAY. Mais certainement.

MADAME CARRÉ. Comme tout ce que vous dites est juste! Plus j'y pense et plus cette explication me paraît difficile à cette heure. Vous resterez là au moins?

M. DU ROSNAY. Ce ne serait pas convenable.

MADAME CARRÉ. Vous me laisserez seule dans une circonstance aussi embarrassante?

M. DU ROSNAY. L'amitié que vous avez pour moi vous fait illusion ; mais je ne suis qu'un étranger pour votre famille.

MADAME CARRÉ. Vous un étranger!

M. DU ROSNAY. Entre nous c'est comme un blasphème; mais pour votre famille, c'est la vérité.

MADAME CARRÉ. Si je m'en rapportais à quelques mots que j'ai entendus ce soir, aux prévenances dont vous avez été l'objet, aux offres de services qu'on vous a faites, je parierais qu'il y a dans le salon de ma fille plus d'une personne qui jurerait.....

(Elle rit.)

M. DU ROSNAY. Qui jurerait quoi?

MADAME CARRÉ (toujours riant). Que vous ne m'êtes pas si étranger que vous le dites.

M. DU ROSNAY. Expliquez-vous.

MADAME CARRÉ. Je mettrais ma main au feu que beaucoup de ces gens-là s'imaginent que nous sommes mariés ensemble, par exemple.

M. DU ROSNAY. Mariés!

MADAME CARRÉ. Oui, mariés; et que s'ils en avaient la certitude, peut-être seraient-ils moins pressés de conclure. (Elle regarde dans la coulisse.) Monsieur du Rosnay, mon cher monsieur du Rosnay, j'aperçois madame de Crédicourt et son protégé qui viennent par ici. Voulez-vous me laisser faire? Soyez sûr que c'est une inspiration.

M. DU ROSNAY. Prenez-y garde.

MADAME CARRÉ (à voix basse). Les voilà qui entrent, ne dites plus rien.

SCÈNE XII.

MADAME CARRÉ et MONSIEUR DU ROSNAY, sur le devant du théâtre; MADAME DE CRÉDICOURT et MONSIEUR DE BRETIGNAC dans le fond.

MADAME DE CRÉDICOURT (arrêtant M. de Bretignac). Ils causent ensemble, n'avançons pas.

MADAME CARRÉ (élevant la voix). Victorine a la fortune de son père ; celle de sa mère lui reviendra un jour à elle ou à ses enfants ; c'est toujours un très-beau parti.

(M. du Rosnay montre le plus grand étonnement, madame Carré lui fait signe de se taire.)

M. DU ROSNAY. C'est que vraiment je ne conçois pas.....

MADAME CARRÉ. Mon avis est de ne déclarer notre mariage qu'après le sien.

M. DU ROSNAY. Ne déclarer notre mariage qu'après celui de mademoiselle Victorine?

MADAME DE CRÉDICOURT (bas à M. de Bretignac). Qu'est-ce que je vous disais?

M. DE BRETIGNAC. C'est clair.

MADAME CARRÉ. Il me semble que ma proposition n'a pas besoin d'autre explication. (Bas.) Pour Dieu, taisez-vous.

MADAME DE CRÉDICOURT (à M. de Bretignac). Eh bien ! que comptez-vous faire?

M. DE BRETIGNAC. C'est tout fait ; je me retire.

(Il sort ; madame de Crédicourt le suit.)

SCÈNE XIII.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY.

M. DU ROSNAY. Ah ! madame Carré !

MADAME CARRÉ. Ne me grondez pas ; j'ai fait un chef-d'œuvre. Ils sont partis.

M. DU ROSNAY. Je suis désolé. Ne crût-on qu'un seul instant à cette folie, c'est encore trop.

MADAME CARRÉ (avec gaîté). Vous êtes galant.

M. DU ROSNAY. On ne doutera pas que ce stratagème ne vienne de moi.

MADAME CARRÉ. Il est vieux comme le temps. Parler haut pour punir des curieux, on n'a pas fait autre chose depuis le commencement du monde. Je suis étonnée que cela réussisse encore.

M. DU ROSNAY. Vous qui ne mentez jamais.

MADAME CARRÉ (riant). Bast!

SCÈNE XIV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, MADAME DUBREUIL.

MADAME DUBREUIL. Maman, qu'avez-vous fait?

MADAME CARRÉ. Qu'y a-t-il donc?

MADAME DUBREUIL. M. de Bretignac vient de me tenir je ne sais quels discours sans suite; il parle de mystère qu'on lui a fait; vous êtes mêlée là-dedans, monsieur du Rosnay aussi. Madame de Crédicourt, de son côté, prétend qu'il est humiliant pour elle d'avoir été mise en avant sans qu'on l'ait instruite de choses que tout le monde sait. Que leur avez-vous dit?

MADAME CARRÉ. Je ne leur ai pas ouvert la bouche.

MADAME DUBREUIL. C'est cependant par vous qu'ils ont l'air d'avoir appris ce qu'ils savent. Si vous voyez mon salon, on dirait d'une ruche effrayée. C'est un bourdonnement, des allées, des venues, des mots à l'oreille, des regards que je ne pourrais pas définir. Il faut pourtant bien qu'il y ait un motif.

SCÈNE XV.

MADAME CARRÉ, MONSIEUR DU ROSNAY, MADAME DUBREUIL et VICTORINE.

VICTORINE. Maman, savez-vous que tout le monde s'en va?

MADAME DUBREUIL Je n'ose pas retourner là-dedans. Mettez-moi du moins au fait, que j'aie quelque chose à leur dire.

MADAME CARRÉ. Monsieur du Rosnay, que faut-il faire?

M. DU ROSNAY. Leur souhaiter le bonsoir.

VICTORINE (après avoir regardé dans la coulisse). Il n'y a bientôt plus personne.

MADAME DUBREUIL (à Victorine). C'est pourtant vous, mademoiselle, qui êtes cause de cet affront.

MADAME CARRÉ. Où vois-tu un affront là-dedans? Ce sont des gens qui sont venus et qui s'en vont. Ils ne disent pas adieu; ce n'est plus la mode.

MADAME DUBREUIL. Sans les hésitations continuelles de Victorine.....

M. DU ROSNAY. Elle a hésité comme on doit hésiter dans toutes les choses sérieuses.

MADAME DUBREUIL. Enfin, monsieur du Rosnay, vous ne pouvez pas dire qu'il n'y ait pas de sa faute.

MADAME CARRÉ. Pas du tout. S'il y a quelqu'un de coupable, c'est moi, ou plutôt c'est monsieur de Bretignac. Tu parais étonnée; tu vas l'être bien davantage. Tu croyais bonnement que c'était à ta fille qu'il en voulait; c'était à ta mère, ma chère amie.

MADAME DUBREUIL. A vous!

MADAME CARRÉ. Je t'en fais juge. Il est entré un moment dans cette pièce, et au lieu d'avancer jusqu'à nous, ce qui était assez naturel, croyant apparemment que nous ne l'avions pas aperçu, il s'est tenu, avec madame de Crédicourt, là, au fond, contre la porte. Je ne sais pas pourquoi je me suis amusée alors à parler à monsieur du Rosnay comme s'il était mon mari. Je ne pensais pas que cela dût déplaire à monsieur de Bretignac; cependant quand j'ai tourné la tête, il avait disparu. Donc c'était de moi qu'il était amoureux.

MADAME DUBREUIL. Je n'ai pas le droit de vous faire de reproches, maman; mais je crois que, quand on veut marier une fille, il est quelquefois dangereux de pousser trop loin les épreuves.

MADAME CARRÉ. Je suis de ton avis; mais dans ce cas-là il

faut prendre un mari tout éprouvé. Tiens, lis cette lettre.

(Elle lui donne la lettre d'Edouard.)

MADAME DUBREUIL (après l'avoir lue). Elle est bien.

MADAME CARRÉ. Elle est parfaite. Voilà un amoureux, du moins.

MADAME DUBREUIL. Comme les autres peut-être.

MADAME CARRÉ (avec enjouement). Je suis si rassurée sur le compte de celui-là, que je ne me dédis pas des propositions que j'ai faites à monsieur du Rosnay.

M. DU ROSNAY (de même). Mais moi je les refuse.

MADAME CARRÉ. J'ai un bon caractère, je ne m'en fâche pas. J'y mets une condition cependant, c'est que vous ne ferez plus chercher de logement en cachette.

M. DU ROSNAY (riant). Vous saviez cela !

MADAME CARRÉ. Je suis plus fine que je ne le parais.

MADAME DUBREUIL. Ne plaisantez pas, maman, c'est très-vrai.

MADAME CARRÉ (avec bonhomie). Tu dis cela à cause de ma ruse avec monsieur de Bretignac. Si tu savais ce que c'est que d'être contrariée sans oser s'expliquer! L'intérêt que je porte à Victorine m'avait rendue clairvoyante; il m'était démontré qu'on ne voulait de ma pauvre enfant qu'avec toutes ses perfections, c'est-à-dire sa fortune, celle de sa mère et la mienne; tu n'en étais pas aussi persuadée que moi. Que faire? J'ai peut-être été un peu vite, mais

IL FAUT CASSER LE NOYAU POUR EN AVOIR L'AMANDE.



MAITRESSE GIRAUD

TU SERAS UN EXCELLENT MARI

L'INSOUCIANT

OU

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.

PERSONNAGES :

MAÎTRESSE GIRAUD, fermière.
MÈRE MÉDARD, ancienne meunière.
FRANÇOIS, PIERRE, garçons de ferme.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente le devant d'une ferme.

SCÈNE I.

MAITRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MAITRESSE GIRAUD. Tenez, mère Médard, ne me parlez pas pour lui, c'est inutile ; une fermière ne peut pas garder chez elle un garçon qui se conduit de cette manière là. Je lui ai donné son compte ; il s'en ira, et je n'y penserai plus.

MÈRE MÉDARD. Vous n'y penserez plus? ah ! comme je crois ça !

MAITRESSE GIRAUD. Vous trouvez donc que je dois lui passer toutes ses sottises?

MÈRE MÉDARD. Je ne trouve rien, moi, maîtresse Giraud ; prenez bien garde que je ne trouve rien ; mais je dis que vous y penserez plus que vous ne voudrez.

MAITRESSE GIRAUD. Un garçon de ferme qui, dans cette saison-ci, devrait toujours être sur pied dès quatre heures du

matin, et qu'on est souvent obligé de faire réveiller à six heures.

MERE MÉDARD. C'est un paresseux; il a tort, mais c'est égal.

MAITRESSE GIRAUD. Qui ne se plaît qu'au cabaret.

MÈRE MÉDARD. Que voulez-vous?

MAITRESSE GIRAUD. Et je ne sais où encore.

MÈRE MÉDARD. C'est possible.

MAITRESSE GIRAUD. L'argent de cet héritage qu'il m'avait donné à garder, ah! bien oui, il m'en reste grand'chose!

MÈRE MÉDARD. Tant pis pour lui.

MAITRESSE GIRAUD. Si c'était pour s'acheter du linge, des effets...

MÈRE MÉDARD. Il n'est peut-être pas glorieux.

MAITRESSE GIRAUD. Lui! c'est ce qui vous trompe. Allez, allez, il sait bien qu'il est beau garçon. Le dimanche, quand il est requinqué, si vous le voyiez se regarder dans mon miroir; il n'en finit pas.

MÈRE MÉDARD. Tout ça ne s'appelle pas des crimes.

MAITRESSE GIRAUD. Vous le garderiez donc, vous, à ma place?

MÈRE MÉDARD. Je suis trop vieille pour savoir ce que je ferais; mais il a cinq pieds huit pouces.

MAITRESSE GIRAUD. Allons, voisine, voilà que vous allez croire comme les autres.

MÈRE MÉDARD. Enfin il les a.

MAITRESSE GIRAUD. Qu'est-ce que ça fait?

MÈRE MÉDARD. Vous ne pouvez pas dire non plus que ce ne soit pas un honnête homme.

MAITRESSE GIRAUD. Il ne fait que son devoir.

MÈRE MÉDARD. Comme vous y allez! Peste! un homme de cinq pieds huit pouces qui fait son devoir, c'est deux belles qualités.

MAITRESSE GIRAUD. S'il n'était pas aussi menteur qu'il l'est, je crois que je lui pardonnerais tout le reste; mais il ne peut pas dire deux mots de vérité.

MÈRE MÉDARD. C'est tout simple. Il fait des sottises; il vous craint; il ment.

MAITRESSE GIRAUD. Il me craint!

MÈRE MÉDARD. Oui, il vous craint, parce qu'il vous aime.

MAITRESSE GIRAUD. En effet, c'est un gaillard bien sensible.

MÈRE MÉDARD. Il l'est à sa manière. Il n'en est pas moins vrai que depuis hier je l'ai vu deux fois; il m'a paru tout changé.

MAITRESSE GIRAUD. Il était ici mieux qu'il ne sera dans aucune ferme, bien sûr.

MÈRE MÉDARD. Vous êtes veuve; vous pouvez lui donner tant de douceurs.

MAITRESSE GIRAUD. Pour un homme qui se conduirait comme il faut, ce serait si naturel.

MÈRE MÉDARD. Pourquoi, au juste, le renvoyez-vous?

MAITRESSE GIRAUD. Parce que voilà cent fois qu'il me promet de se corriger, et qu'il a encore dépensé dix écus ce mois-ci, sans vouloir me dire à quoi. Comment ça finira-t-il? car enfin, il n'aura pas toujours dix écus à dépenser dans un mois.

MÈRE MÉDARD. Alors il ne les dépensera plus. Jusqu'ici, c'est de son argent.

MAITRESSE GIRAUD. Il fera donc des dettes?

MÈRE MÉDARD. Il s'arrangera. Du temps que j'étais meunière, j'avais aussi un garçon qui était un panier percé; tant qu'il ne m'a pas fait de tort, je n'ai rien dit. Vous avez trois autres valets de ferme, savez-vous seulement s'ils ne sont pas dans le même cas?

MAITRESSE GIRAUD. C'est toujours bien dur, ma voisine, après toutes les attentions que j'ai eues pour cet homme-là. Il ne savait où donner de la tête quand je l'ai pris; dans les fermes on n'aime pas à employer des militaires, surtout au moment qu'ils sortent du régiment; ça a perdu l'habitude du travail; on ne sait pas s'ils pourront jamais s'y remettre. Qui est-ce qui a la patience d'attendre? Personne. J'ai l'ai pourtant eue, moi, cette patience-là; voyez comme j'en suis récompensée.

MÈRE MÉDARD. Je vous ai connu des querelleurs; je vous ai connu des fripons; il n'est ni l'un ni l'autre.

MAITRESSE GIRAUD. Fripon, je ne dis pas; mais pour que-

relleur, il ne faudrait pas lui chercher noise. Un jour que j'allais à la ville avec lui, il s'est emporté contre un roulier; si je n'avais pas été là, il le tuait sur la place.

MÈRE MÉDARD. Vous le garderez; je vois d'ici que vous le garderez.

MAITRESSE GIRAUD. Vous voyez mal, mère Médard. Je lui rends justice, mais je n'en veux plus. Il me tourmente trop; il me donne trop de chagrins. J'ai d'autres choses à faire que de penser continuellement à un garçon de ferme. Qu'il devienne ce qu'il voudra; je veux être tranquille. (A Pierre qui entre.) Qu'est-ce que voulez, Pierre?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, PIERRE.

PIERRE. Rien, not'maîtresse. Seulement, comme il paraît que monsieur François va ficher le camp.....

MAITRESSE GIRAUD. Pourquoi dites-vous monsieur François?

PIERRE. Dame! je dis monsieur François parce que..... enfin..... j'avons toujours dit comme ça.

MAITRESSE GIRAUD. Après; parlez; voyons; continuez.

PIERRE. C'est que je lui ai demandé, et il paraît que ça lui est égal, que ce soit moi qui le remplace plutôt qu'un autre. Ainsi, not' maîtresse, c'est à vous de voir.

MAITRESSE GIRAUD. Je le remplacerai par qui je voudrai; je n'ai d'ordres à recevoir de personne.

PIERRE. C'est pas un ordre non plus; c'est la chose de dire.

MAITRESSE GIRAUD. Vous, premier garçon de ferme!

PIERRE. Sans me vanter, j'en vaudrais ben un autre.

MAITRESSE GIRAUD. Vous êtes trop brutal avec les chevaux.

PIERRE. Quand ils me manquent, faut pourtant ben les corriger. C'est ça que monsieur François y allait aussi de main morte, lui.

MAITRESSE GIRAUD. Je ne vous parle pas de monsieur François.

PIERRE. Les chevaux ont tant de malice! Si on ne sait pas s'en faire respecter, on ne peut plus en venir à bout. D'ailleurs, gn'y a jamais que moi qui fasse le pansement du matin ; et, demandez, tout le monde vous dira que c'est le plus difficile.

MAITRESSE GIRAUD. Ce n'est pas vrai, parce que les mouches piquent moins que dans le reste de la journée. Vous ne dites ça que pour me faire entendre que François se lève tard. Je vous vois venir.

PIERRE. Ma fine! je n'y pensais seulement pas.

MAITRESSE GIRAUD. Je vous connais.

PIERRE. Si vous me connaissez, not' maîtresse, vous devez savoir que je ne bois pas, au moins; que je ne suis pas dépensier non plus. Tout ce que je gagne, je le mets sur moi ben gentiment. Ça fait de l'honneur dans une ferme.

MAITRESSE GIRAUD. J'ai quelqu'un en vue.

PIERRE. Ah! c'est autre chose. Si c'est comme ça, prenez que je n'ai rien dit.

(Il sort.)

MAITRESSE GIRAUD. Quel mauvais caractère que cet animal-là !

MÈRE MÉDARD. Pas du tout. Il sait que vous renvoyez François parce qu'il est buveur, paresseux, sans ordre; il n'a pas ces défauts-là ; il croit que ça suffit pour le remplacer : c'est un innocent.

MAITRESSE GIRAUD. Il y a des instants, ma voisine, où, si je m'écoutais, je crois, en vérité, que j'enverrais la ferme à tous les diables. A la mort de mon mari, c'est une grande sottise que j'ai faite de continuer le bail. J'aimerais mieux une maisonnette grande comme la main avec un petit jardin que je cultiverais moi-même, que tout cet attirail de garçons qui ne valent pas mieux les uns que les autres.

MÈRE MÉDARD (riant). Les garçons, les garçons vous donnent bien du tintoin, à ce qu'il paraît. Eh bien, voisine, malgré tous vos dépits, je ne vous plains pas. Tâchez de deviner pourquoi. Au revoir.

(Elle sort).

MAITRESSE GIRAUD (seule). Elle ne me plaint pas! Qui est-

ce qui la prie de me plaindre? Cependant, quand je vas me trouver seule dans cette ferme, je ne vois pas que je serai si heureuse. Je ne peux pas le garder ; rien ne lui fait, ni les conseils, ni les reproches, ni la bonne volonté qu'on a pour lui. Il est d'une si grande insouciance!.... Insouciance! Si c'est vrai, comme on le dit, qu'il en conte à toutes les filles..... Je voudrais en être bien sûre; je paierais je ne sais quoi pour ça. D'un autre côté, j'étais accoutumée depuis si longtemps à le voir aller et venir, à lui donner des ordres, à lui parler de toutes sortes de choses..... Il aimait à causer avec moi ; c'était visible. Il est gai ; il n'est pas méchant. Pour moi, en personne, je n'ai rien à lui reprocher. Je le gronde quelquefois ce pauvre garçon, que j'en ai honte moi-même; il m'écoute sans souffler le mot. Un grand diable comme ça! Enfin, il avait cet héritage ; il pouvait le garder, le dépenser sans me rien dire; non, il me l'a apporté tout de suite. Il se craint lui-même. Si on pouvait être sûre qu'il se corrigera, ce serait une bonne action à faire, cependant, que de le retirer du désordre. Il n'y a que moi qui puisse essayer ça. Quand nous nous serons quittés, je ne devine pas ce qu'il pourra devenir. Ça fait trembler. Ah! mon Dieu le v'là.

SCÈNE III.

MAITRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

(François s'avance lentement, les yeux fixés sur la maîtresse Giraud.)

FRANÇOIS. Eh bien, maîtresse, ça tient-il toujours?

MAITRESSE GIRAUD. Toujours.

FRANÇOIS. Vous n'avez pas fait d'autres réflexions?

MAITRESSE GIRAUD. Je vous ai dit que pour cette fois c'était très-sérieux.

FRANÇOIS. Ainsi, il n'y a plus d'espoir.

MAITRESSE GIRAUD. Non.

FRANÇOIS. C'est dommage.

MAITRESSE GIRAUD. Je crois effectivement que ça vous fait bien de la peine.

FRANÇOIS. Oui, ça me fait de la peine. Mais enfin, si c'est votre dernier mot.....

MAITRESSE GIRAUD. Malgré toute l'envie qu'on en aurait, il est impossible de rien faire de vous; vous le voyez vous-même. Quel air ça a-t-il dans cette ferme, quand il est clair comme le jour que je vous passe cent fois plus qu'il ne faudrait pour en faire renvoyer un autre?

FRANÇOIS. C'est les mauvaises connaissances; il y a trop de mauvaises connaissances.

MAITRESSE GIRAUD. Je le crois bien; vous les choisissez exprès.

FRANÇOIS (souriant). Non; c'est qu'elles sont plus gaies que les autres. Mais c'est égal; je ne veux plus en voir. Ils me mangent tout.

MAITRESSE GIRAUD. Je suis lasse de vous entendre toujours répéter la même chose.

FRANÇOIS. Vous ne savez pas comment tout ça se fait. On rencontre un ami; il dit: « Ah! v'là François; il va me payer à boire. » On n'ose pas dire: « Je ne veux pas. » Quand il a bu, il dit: « T'es un brave, toi, François; prête-moi donc cent sous. » Je ne suis pas content; mais que faire? On aurait l'air de ne pas avoir cent sous.

MAITRESSE GIRAUD. La belle raison pour un homme de votre âge!

FRANÇOIS. C'est comme ça.

MAITRESSE GIRAUD. Comment ferez-vous quand vous n'aurez plus rien?

FRANÇOIS. Ah! mais dame...

MAITRESSE GIRAUD. Voilà ce qu'il y a de désolant.

FRANÇOIS. Je ne sais pas pourquoi ça vous fait plus de peine qu'à moi. N'y prenez pas garde.

MAITRESSE GIRAUD. N'y prenez pas garde! Comme s'il était possible de voir quelqu'un qui se perd à plaisir sans que ça fasse du chagrin!

FRANÇOIS (un peu ému). Pauvre petite mère! je ne vous accuse pas non plus; il n'y a pas de votre faute, bien au contraire. M'en avez-vous dit! Mais il ne faut pas vous rendre malade; est-ce que je le mérite?

MAITRESSE GIRAUD. Ne dites donc pas qu'il ne faut pas se rendre malade. Est-on maîtresse de ça? Si vous aviez jamais aimé seulement le quart de.....

FRANÇOIS. Je ne dis rien, moi; mais je sais bien que depuis deux jours je ne suis pas trop à mon aise.

MAITRESSE GIRAUD. Ça devrait pourtant te faire réfléchir, François. Tu serais si heureux si tu voulais!

FRANÇOIS. Il est sûr que je ne retrouverai jamais ce que je perds.

MAITRESSE GIRAUD. Et pour qui le perds-tu? là, je te le demande : pour des misérables qui ne te regarderont pas du moment que tu n'auras plus rien à leur donner.

FRANÇOIS. Ce n'est pas faux ce que vous dites là.

MAITRESSE GIRAUD. Il ne te reste que cent quatre-vingts francs sur ton héritage.

FRANÇOIS. Quoi! encore tant que ça?

MAITRESSE GIRAUD. Ça te mènera loin! Il n'y aura pas de quoi épouser toutes les filles à qui tu promets le mariage.

FRANÇOIS (un peu déconcerté). Je promets le mariage! Qui est-ce qui vous a fait de si beaux contes?

MAITRESSE GIRAUD. Est-ce vrai, oui ou non?

FRANÇOIS. Ah! je promets le mariage!

MAITRESSE GIRAUD. Puisque je le sais, conviens-en du moins. Tu vois bien, tu ne veux pas répondre.

FRANÇOIS. Il paraît que vous connaissez des gens qui sont bien aimables pour moi.

MAITRESSE GIRAUD. As-tu promis le mariage, ou ne l'as-tu pas promis?

FRANÇOIS. A qui est-ce que j'ai promis le mariage?

MAITRESSE GIRAUD. A Thérèse Blondel, par exemple.

FRANÇOIS. Si je savais ceux qui vous ont dit ça.....

MAITRESSE GIRAUD. Il ne s'agit pas de savoir ceux qui m'ont dit; ont-ils fait un mensonge?

FRANÇOIS. Comment voulez-vous qu'on puisse garder votre amitié, si vous écoutez tout le monde?

MAITRESSE GIRAUD. Tu ne réponds pas. C'est toujours ta même manière de rompre les chiens. Tu voudrais faire une querelle aux autres, et tu ne veux pas me répondre à moi.

Voyons, parle, puisque je le sais; avoue donc quelque chose dans la vie. Je ne te dirai rien; je serai contente. Tiens, François, c'est ton entêtement qui me fait plus de peine que tous tes autres défauts.

FRANÇOIS. Il n'y a pas d'entêtement. Que voulez-vous que je vous dise?

MAITRESSE GIRAUD. Tu avoues donc?

FRANÇOIS. Puisque vous le savez.

MAITRESSE GIRAUD. Eh bien, voilà au moins quelque chose; voilà de la franchise. Puisque tu es en train, qu'est-ce que tu disais l'autre soir à Catherine Perrot au tournant du bois de la Roche?

FRANÇOIS. Vous m'avez vu?

MAITRESSE GIRAUD. Oui, je t'ai vu.

FRANÇOIS. Je lui disais des bêtises, quoi! comme on en dit à toutes les filles.

MAITRESSE GIRAUD. Tu lui promettais peut-être aussi le mariage?

FRANÇOIS. C'est bien possible; je ne me le rappelle pas; il faut toujours leur promettre quelque chose. Mais si c'est ça qui vous chagrine, la vérité que je puis jurer devant Dieu, c'est que je ne suis amoureux de personne.

MAITRESSE GIRAUD (d'un ton de reproche). Comme tu dis ça à pleine voix!

FRANÇOIS (lui prenant les mains). Ah! pauvre petite mère! vous comprenez bien.

MAITRESSE GIRAUD. Je ne comprends que trop.

FRANÇOIS. Si je ne vous aimais pas, je serais déjà parti. Qu'est-ce qui me retiendrait? Est-ce que je souffrirais qu'un autre me parlât comme vous me parlez, me grondât comme vous me grondez? Je ne sais pas si je le supporterais de ma mère. Mais vous, c'est vous; j'y suis accoutumé; ça ne me fait rien.

MAITRESSE GIRAUD. A la bonne heure. Tu ne m'avais jamais rien dit comme ça.

FRANÇOIS. Parce que je ne suis pas un flatteur, moi; je ne sais pas faire d'embarras. Quand il n'y aurait que cette ferme, qui était comme ma maison, où j'étais choyé comme un

prince, où, quand je n'avais pas fait trop de sottises, je trouvais toujours bon visage, comment voulez-vous que je ne la regrette pas? Je n'ai jamais été aussi heureux qu'ici; je ne le serai jamais autant; parbleu! je le sais bien; mais c'est ma faute; je ne puis pas me plaindre.

MAITRESSE GIRAUD. Si tu ne t'en allais pas encore?

FRANÇOIS. Comme vous voudrez.

MAITRESSE GIRAUD. Tu serais bien content?

FRANÇOIS. Ça ne se demande pas.

MAITRESSE GIRAUD. Me promettrais-tu au moins de faire ton possible pour être plus sage?

FRANÇOIS. Je vous ai promis tant de fois!

MAITRESSE GIRAUD. Je ne sais pas, mais j'ai meilleure espérance.

FRANÇOIS. Essayez encore. Qui sait?

MAITRESSE GIRAUD. Quand tu voudras boire, je te donnerai du vin; il sera meilleur que celui de tes cabarets, et tu n'en auras du moins que ce qu'il te faudra.

FRANÇOIS. Qu'elle est gentille! Elle croit que c'est la même chose. Tant que je le pourrai, je ferai tout ce que vous voudrez; je ne peux pas mieux dire.

MAITRESSE GIRAUD. Et puis, mon petit François, à cause des autres, tâche aussi d'être plus matinal.

FRANÇOIS. Je tâcherai; mais je suis diantrement dormeur.

MAITRESSE GIRAUD. Vois pourtant, quand on y met de la franchise, comme tout devient facile. Ne mens plus. A quoi que ça sert? Tout ce que tu me diras, je te le pardonnerai; mais il faut me le dire.

FRANÇOIS. C'est le plus gênant; un homme fait tant de choses!

MAITRESSE GIRAUD. Puisque tu seras sûr de ne pas être grondé.

FRANÇOIS. Pas trop sûr.

MAITRESSE GIRAUD. Veux-tu que je te le signe tout à l'heure?

FRANÇOIS. Les signatures, ça ne sert de rien. Si j'avais fait une bonne farce et que je vienne vous la conter, mon papier à la main, je voudrais bien vous voir.

MAITRESSE GIRAUD. Tu as tort, François ; je ne te dirais rien.

FRANÇOIS. Alors, autant que je ne vous dise rien non plus, moi, ça reviendra au même.

MAITRESSE GIRAUD. Je sais bien à peu près ce que tu peux faire.

FRANÇOIS. Je suis bambocheur, voilà tout.

MAITRESSE GIRAUD. Tu l'as été, François; mais tu ne le seras plus.

FRANÇOIS. Tant mieux.

MAITRESSE GIRAUD. Quel est le militaire qui n'a pas fait des siennes ?

FRANÇOIS. N'est-ce pas donc ?

MAITRESSE GIRAUD. Il faut bien que jeunesse se passe.

FRANÇOIS. Si j'osais, je vous embrasserais.

MAITRESSE GIRAUD. Cajoleur !

FRANÇOIS. Non, ma foi ! je ne cajole pas. Voulez-vous que je vous embrasse ?

MAITRESSE GIRAUD. Pas comme cela tout de suite ; je veux encore attendre.

FRANÇOIS. Vous avez tort, ça nous remettrait tout à fait comme il faut.

MAITRESSE GIRAUD. Oui, je t'en souhaite ! Nous ne sommes pas plus tôt tout à fait comme il faut, que tu recommences.

FRANÇOIS. C'est vous qui allez recommencer.

MAITRESSE GIRAUD. Non, non, mon François, n'aie pas peur.

FRANÇOIS. Pourquoi ne voulez-vous pas que je vous embrasse ?

MAITRESSE GIRAUD. Songe donc qu'il n'y a qu'un instant nous étions au moment de nous quitter.

FRANÇOIS. Puisque cet instant-là est passé.

MAITRESSE GIRAUD. C'est égal.

FRANÇOIS. Je le vois, vous me gardez encore rancune.

MAITRESSE GIRAUD. Rancune ! joliment. Si tu pouvais lire dans mon cœur..... Que je suis faible ! et pour qui ? Pour un méchant garnement qui ne mérite pas la moitié de l'intérêt qu'on prend à lui.

FRANÇOIS. Trouvez-en beaucoup de méchants garnements comme moi, qui seraient tout prêts à se jeter au feu pour vous!

MAITRESSE GIRAUD. Ça m'avancerait bien! Ne te jette pas au feu; conduis-toi seulement comme tu dois le faire.

FRANÇOIS. C'est convenu. J'ai envie de prendre votre bouquet.

MAITRESSE GIRAUD. Tu es impatientant pour toujours rire. Prends-le, et finis-en.

FRANÇOIS (lui prenant son bouquet). Pour le coup, je puis vous embrasser. (Il l'embrasse.) Pauvre petite mère!..... Ah çà! voilà l'heure de mes chevaux; il n'y a pas à dire, il faut que je m'en aille.

MAITRESSE GIRAUD. Ils attendront un peu; j'ai encore à te parler.

FRANÇOIS. Je reviendrai, je reviendrai.

(Il sort.)

MAITRESSE GIRAUD (seule). Certainement on ne peut pas dire que ce ne soit pas là le fond d'un bien honnête garçon. Il est plus content de rester qu'il ne veut le laisser voir. Il est si glorieux! Ce n'est pas un défaut dans un homme; ça montre du cœur. Cette idée de prendre mon bouquet et de vouloir m'embrasser! Il m'aime; mais il garde ça pour lui; jamais je ne le saurai positivement. (Elle rit.) C'est un scélérat. Connaît-il les femmes!

SCÈNE IV.

MAÎTRESSE GIRAUD, MÈRE MÉDARD.

MÈRE MÉDARD. C'est encore moi, maîtresse Giraud. Eh bien! ce François, le garde-t-on, ou ne le garde-t-on pas?

MAITRESSE GIRAUD (négligemment). Définitivement, je crois que je le garde, mère Médard.

MÈRE MÉDARD. Allons donc, dites-nous donc ça! La maîtresse Cloquet en avait comme envie.

MAITRESSE GIRAUD. La maîtresse Cloquet! Il resterait longtemps chez elle! Il faut nourrir son monde quand on veut avoir de bon sujets.

MÈRE MÉDARD. Je n'entre pas là-dedans.

MAITRESSE GIRAUD. Non, non, mère Médard, un homme qu'on a eu huit mois chez soi, on a beau le renvoyer, on aime encore à savoir qu'il sera bien là où il ira. Pardine! je crois de reste que la maîtresse Cloquet serait terriblement fière d'avoir un valet de ferme de cette tournure-là; j'en suis fâchée pour elle, il faudra qu'elle s'en passe. C'est un homme entendu, un fin laboureur, bien meilleur fermier que ne l'a jamais été mon défunt; je ne suis pas assez sotte pour le laisser aller autre part.

MÈRE MÉDARD. C'est ce que je vous disais.

MAITRESSE GIRAUD. D'ailleurs, nous nous sommes expliqués : il convient qu'il a été jeune; mais c'est fini, bien fini; j'en répondrais à présent comme de moi-même; on ne se trompe pas là-dessus.

MÈRE MÉDARD. Jamais.

MAITRESSE GIRAUD. Qu'est-ce qu'il me faut? quelqu'un qui fasse aller ma ferme. J'ai ce quelqu'un-là, et je m'en déferais! Il a été un peu dépensier; c'est-il une raison? Ah! mon Dieu, François chez la maîtresse Cloquet! Ça ne tombe pas sous le sens.

MÈRE MÉDARD. De sorte qu'il vous a demandé pardon?

MAITRESSE GIRAUD. Il me l'a demandé sans me le demander; mais c'était encore mieux. Je suis fâchée que vous ne l'ayez pas entendu. Un homme qui a été militaire, ça ne peut pas s'y prendre comme un paysan, vous comprenez bien.

MÈRE MÉDARD. Ça fait une grande différence.

MAITRESSE GIRAUD. Ce qu'il y a de certain, c'est que la maîtresse Cloquet peut aller chercher ailleurs. Cette vieille folle!

MÈRE MÉDARD. On n'est pas folle pour avoir besoin d'un garçon de ferme.

MAITRESSE GIRAUD. Vous êtes trop bonne, vous, mère Médard; vous ne voyez pas qu'elle aurait été enchantée de me jouer ce tour-là. Mais elle se trompait encore; François n'aurait pas été chez elle. On n'a pas François parce qu'on le veut; François n'est pas embarrassé de lui; François sait bien qu'il peut choisir. S'il avait tant de chagrin de quitter

d'ici, ce n'était pas de peur de ne pas savoir ce qu'il deviendrait; mais il y a des endroits où on se trouve bien.

MÈRE MÉDARD (avec gaîté). Des fermières qui plaisent plus que d'autres.

MAITRESSE GIRAUD. C'est tout simple.

MERE MÉDARD. Mais sans doute. Adieu, voisine. J'aime mieux vous voir comme ça que comme vous étiez tantôt.

(Elle sort.)

MAITRESSE GIRAUD (seule). Demandez-moi un peu! Cette maîtresse Cloquet! Est-ce traître! A présent que je sais ça, François mettrait le feu à la ferme que je ne le laisserais pas s'en aller; je déteste trop les fermières qui cherchent à enlever les garçons des autres. J'ai eu tort aussi de me plaindre de lui; je ne devais en parler à personne; voilà ce qui les encourage toutes à vouloir me l'ôter. C'est une leçon. (A François qui entre.) Arrive donc, François; arrive donc!

SCÈNE V.

MAITRESSE GIRAUD, FRANÇOIS.

FRANÇOIS (accourant). J'arriverai tant que vous voudrez. Je suis si content! Rien ne m'ennuie comme le chagrin.

MAITRESSE GIRAUD (après l'avoir regardé quelque temps). Tu serais bien étonné si je te disais quelque chose.

FRANÇOIS. Il faut savoir quoi.

MAITRESSE GIRAUD. Mais non; c'est trop tôt.

FRANÇOIS. Toujours des méfiances!

MAITRESSE GIRAUD. C'est peut-être une si grande folie.

FRANÇOIS. Ça m'ira d'autant mieux.

MAITRESSE GIRAUD. Si je t'épousais?

FRANÇOIS. Moi?

MAITRESSE GIRAUD. Oui. Ça te ferait-il plaisir?

FRANÇOIS. J'ai peur que vous ne me fassiez des reproches un jour.

MAITRESSE GIRAUD. Voilà comme tu réponds? Si je n'ai pas peur, moi?

FRANÇOIS. Mon père m'a toujours dit que je ne serais rai-

sonnable qu'à trente ans ; je les aurai le 12 juillet de l'année prochaine.

MAITRESSE GIRAUD. Et tu voudrais attendre !

FRANÇOIS. Qu'en pensez-vous? Ça ne serait-il pas plus sûr? Je ne crains rien tant que de passer pour un trompeur.

MAITRESSE GIRAUD. Tu ne le seras pas, François! tu ne le seras pas! c'est moi qui t'en réponds.

FRANÇOIS. En vérité?

MAITRESSE GIRAUD. Je ne t'ai jamais connu comme aujourd'hui. Tu as un cœur parfait.

FRANÇOIS. On ne dirait pas ça de tout le monde.

MAITRESSE GIRAUD. Tu seras un excellent mari.

FRANÇOIS (la prenant à bras le corps). Oh ! Quant à ça...

MAITRESSE GIRAUD. Ce n'est pas comme tu l'entends, François.

FRANÇOIS. Pourtant, petite mère...

MAITRESSE GIRAUD. Non, François. Si tu ne devais être bon mari que comme tu l'as dans l'idée, je n'aurais seulement pas pensé à toi. Tu seras bon mari parce que tu as jeté ton feu, que te voilà raisonnable, que je n'ai plus de craintes à avoir.

FRANÇOIS. Quand je disais que je me corrigerais! Vous voyez bien ; ça m'arrive au moment où je m'y attendais le moins.

MAITRESSE GIRAUD. Toi, François, tu serais incapable de rendre une femme malheureuse. Mais bien convenu que tu ne parleras plus aux filles; c'est fini à présent.

FRANÇOIS. Une fois marié, qu'est-ce que je pourrais leur dire? D'ailleurs, un fermier! Ce sera gentil tout de même que tu sois ma petite femme; je n'en serai pas fâché, parce que je pourrai me lever à l'heure que je voudrai. Quand nous marions-nous?

MAITRESSE GIRAUD. Tu as tes papiers?

FRANÇOIS. Ah! mon Dieu, rien ne nous arrête.

MAITRESSE GIRAUD. Remercie-moi donc, au moins.

FRANÇOIS (avec malice). Faut-il vraiment que je te remercie? (Il l'embrasse). Tiens, voilà ton remercîment. Mais nous

ferons une noce, une belle noce. Il n'y a pas à dire; je ne veux pas avoir l'air de nous cacher.

MAITRESSE GIRAUD. De quoi donc nous cacher? Ah! n'aie pas peur. Je voudrais bien savoir où sont les fermiers de ce pays-ci qui ont meilleure mine que toi. Va, va, je n'ai pas envie de faire les choses à la sourdine. Certainement que nous aurons une noce, et je cours de ce pas chez monsieur le curé, afin qu'il nous mène ça bon train. Au revoir, mon homme.

FRANÇOIS (seul). Ce matin, je n'étais bon qu'à pendre; elle m'épouse ce soir. Il n'y a rien comme une tête de femme qui a un peu d'expérience. Les jeunes filles ne vont pas si vite :

LE BOIS SEC BRULE MIEUX QUE LE VERT.



Mr DUFLOS.

SIGNEZ MADEMOISELLE

L'ORPHELINE

OU

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT.

COMÉDIE-PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES :

MADAME D'YVARI.
LE COLONEL SINCLAIR.
EMMA, jeune créole.
M. DUFLOS, notaire.
MADEMOISELLE MODESTE, gouvernante.
RENÉ, domestique du colonel.
ROUSSEAU, autre domestique.

La scène se passe dans un château.

Le théâtre représente un salon.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MADEMOISELLE MODESTE.

On ne dirait jamais que j'ai déjà fait deux fois ce matin moi-même ce salon de campagne. Il y a de la poussière partout. Il fait tant de vent! (Elle appelle.) Rousseau!... Si le nouveau maître arrivait et qu'il vît cette pièce dans l'état où elle est, il s'imaginerait qu'on n'a pas de soin. (Elle appelle.) Rousseau!... Un monsieur de Paris, ça doit être si près regardant. (Elle appelle.) Rousseau !

SCÈNE II.

MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

ROUSSEAU. Eh bien ! le voilà Rousseau. Que lui voulez-vous donc de si pressé ?

MADEMOISELLE MODESTE. Donne vitement un coup de balai ici.

ROUSSEAU. Ce n'est que cela. Je croyais que le feu était à la maison.

(Il sort.)

MADEMOISELLE MODESTE. Je voudrais déjà savoir quelle figure a notre jeune maître. Un colonel ! ça doit être beau, ça doit être aimable, ça doit être galant. (A Rousseau, qui rentre avec un balai.) Rousseau, je ne veux plus qu'on m'appelle gouvernante. C'était bon du temps de notre vieux ; mais cela ne ressemblerait à rien à présent que ce château appartient à un jeune homme. Je serai concierge, femme de charge, comme on voudra, mais pas gouvernante. (Elle brosse les siéges tandis que Rousseau balaie.) Nous allons voir du changement, mon garçon, un grand changement.

ROUSSEAU. Tant pis. Je nous trouvais bien comme nous étions.

MADEMOISELLE MODESTE. Avec le défunt.

ROUSSEAU. Je ne pense plus au défunt ; il y a six mois qu'il est mort ; mais avec mademoiselle Emma qui est une maîtresse si gentille. J'aurais voulu n'en changer jamais.

MADEMOISELLE MODESTE. Mademoiselle Emma n'a jamais été notre maîtresse. Le défunt l'a instituée gardienne de ses biens jusqu'à ce que son neveu vînt les réclamer ; mais voilà tout. Ce n'est qu'une étrangère.

ROUSSEAU. Étrangère ! une demoiselle que monsieur aimait comme sa fille, qu'il soignait comme la prunelle de ses yeux, et qui ne lui a jamais rien côuté, oui-da ; car je suis témoin que monsieur a dit plus de vingt fois que le père de mademoiselle Emma, en lui envoyant sa fille pour la faire

élever en France, lui avait fait toucher en même temps une très-grosse somme d'argent.

MADEMOISELLE MODESTE. Mais il n'y a pas de secret à cela, mon enfant, puisque c'est dans le testament.

ROUSSEAU. Eh bien donc, pourquoi l'appelez-vous une étrangère? Une étrangère est quelqu'un qui n'a rien, qu'on élève par charité, une personne qui est à charge enfin.

MADEMOISELLE MODESTE. Une étrangère est une personne qui n'est pas de la famille.

ROUSSEAU. Une belle raison! Elle aurait été plus riche à elle seule que notre défunt maître et son neveu tout ensemble, si son père ne s'était pas noyé, lui et tout son bien, en revenant d'Amérique.

MADEMOISELLE MODESTE. Assurément.

ROUSSEAU. C'est donc la preuve que je dois m'intéresser à elle plus qu'à ce neveu qui va venir prendre sa place, d'autant que je n'ai pas grande idée de lui. Il y a une chose certaine d'abord, c'est que son oncle ne l'aimait pas.

MADEMOISELLE MODESTE. Le défunt n'aimait personne.

ROUSSEAU. Il aimait mademoiselle Emma.

MADEMOISELLE MODESTE. Elle est si patiente!

ROUSSEAU. Voilà dix ans que vous êtes dans cette maison, et vous ne connaissez pas le colonel! Cependant monsieur lui a écrit assez souvent pour l'engager à venir.

MADEMOISELLE MODESTE. Un militaire a des occupations.

ROUSSEAU. Dans les petits grades; mais un colonel! S'il avait eu un peu d'âme, est-ce qu'il aurait abandonné ainsi un pauvre vieillard?

MADEMOISELLE MODESTE. Il est vrai que le pauvre vieillard était si aimable!

ROUSSEAU. Mon Dieu! mademoiselle Modeste, vous lui en voulez terriblement, et je ne vois pourtant pas qu'il vous ait si mal traitée. Il vous a laissé une assez jolie rente pour l'avoir tourmenté comme vous avez fait; moi qui étais moins ancien, il ne m'a pas oublié non plus; et quand il avait tant de raisons pour déshériter son neveu, il lui laisse toute sa fortune; ce n'est pas là un monstre.

MADEMOISELLLE MODESTE. Parce que tu ne comptes pour

rien le mauvais sang que j'ai fait tout le temps que je l'ai servi. Va, va, j'ai bien gagné ma rente; s'il t'a donné quelque chose, c'est qu'il ne pouvait pas l'emporter. Reste donc son neveu ; pardi ! monsieur le colonel n'attendait pas après cela.

ROUSSEAU. Il n'a pourtant pas renoncé à la succession.

MADEMOISELLE MODESTE. Pourquoi y aurait-il renoncé? Mais tu vois qu'il ne s'est pas beaucoup pressé pour venir en prendre possession. (Avec un air de satisfaction.) Il va affermer ses terres, à coup sûr ; un colonel ne peut pas rester ici ; il gardera seulement le château pour venir s'y divertir de loin en loin avec ses amis ; et le reste du temps, nous serons comme les maîtres. Le dimanche, nous ferons danser les paysans devant la grille, comme faisait mademoiselle Emma, et je compte bien aller à l'église dans le banc réservé.

ROUSSEAU. Je n'ai pas l'imagination aussi flatteuse que vous. Aussi ai-je averti Marie, si monsieur le colonel s'avisait de vouloir faire l'agréable avec elle, de ne pas barguigner à lui demander son compte. Je me charge de lui trouver une autre place, moi.

MADEMOISELLE MODESTE. Quand il ferait l'agréable avec Marie, que t'importe?

ROUSSEAU. Écoutez, mademoiselle Modeste, Marie est une pauvre fille ; elle ne doit pas en savoir davantage.

MADEMOISELLE MODESTE. Ah ! mais, Rousseau, te voilà dans les plus grands principes. Tu vas peut-être me trouver trop parée, à mon tour.

ROUSSEAU. Pour vous, il n'y a pas de danger.

MADEMOISELLE MODESTE. Comment l'entends-tu, Rousseau ?

ROUSSEAU. Vous avez de l'expérience.

MADEMOISELLE MODESTE. Tu n'en sais rien, Rousseau. Mais j'ai au moins un instinct qui me dit qu'il faut aller selon le vent. Le défunt était triste, maussade ; il nous faisait tous damner pour racheter ses vieux péchés ; je m'étais faite revêche pour avoir au moins l'avantage de pouvoir crier aussi de temps en temps. A présent ce n'est plus cela ; voici un jeune homme, et je reprends mon caractère ; je redeviens aimable,

gaie, bonne ; je me pare. (Elle se promène en se donnant des grâces.) Tu aimes mieux cela, j'en suis sûre.

ROUSSEAU. Ça m'est à peu près égal.

MADEMOISELLE MODESTE (lui donnant un petit soufflet). Tu mens, Rousseau.

SCÈNE III.

EMMA, ROUSSEAU, MADEMOISELLE MODESTE.

EMMA (des clefs à la main). Tenez, Rousseau, voici des clefs que vous donnerez à monsieur Sinclair aussitôt son arrivée. (A mademoiselle Modeste.) En voici d'autres pour vous, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE. Mais, mademoiselle, il me semble que rien ne pressait ; vous n'allez pas nous quitter tout de suite ?

EMMA. Pardonnez-moi, j'attends madame d'Yvari, qui doit venir me prendre pour m'emmener chez elle.

MADEMOISELLE MODESTE. Vous ne verrez pas monsieur?

EMMA. Pas aujourd'hui... Au surplus, je n'en sais rien. Je ferai ce que madame d'Yvari me dira de faire.

MADEMOISELLE MODESTE. Je vous prie, mademoiselle, de croire que cette séparation est un grand chagrin pour nous.

ROUSSEAU. Pour moi, du moins, mademoiselle, et pour cette pauvre Marie, qui n'ose pas venir vous faire ses adieux, tant elle a pleuré ce matin.

EMMA. Elle a tort. Je ne vais qu'à une lieue d'ici.

ROUSSEAU. C'est égal, mademoiselle, nous ne vous entendrons plus chanter; nous ne vous verrons plus ni danser ni courir ; nous ne pourrons plus rien faire pour vous. Quelle désolation ! Enfin, j'ai encore plus de courage que Marie, je puis vous parler, au lieu qu'elle ne le pourrait pas. Votre cadeau lui a encore renouvelé son chagrin. Et moi, mademoiselle, par quoi donc ai-je mérité tout cet argent que vous m'avez donné? Je l'ai reçu sans savoir ce que je faisais; il est encore sur mon coffre.

EMMA (riant). Il faut le mettre dedans, mon pauvre Rousseau ; il y sera mieux.

ROUSSEAU. C'est singulier ce que c'est que l'attachement ! Pardon, mademoiselle, j'ai beau savoir que vous vous en allez, je ne peux pas le croire. Ça va être un autre qui sera notre maître ; vous ne nous serez plus de rien ! les jambes m'en tremblent. Nous étions si bien accoutumés à mademoiselle, et nous craignons tant qu'il n'en soit pas de même avec monsieur Sinclair.

MADEMOISELLE MODESTE (d'un ton d'importance). Rousseau, voilà de ces choses qu'on ne doit jamais dire. On peut regretter mademoiselle, sans qu'il soit besoin pour cela de chercher à déprécier un maître que nous ne connaissons pas encore.

EMMA (gaîment). Oui, oui, Rousseau, vous n'êtes pas assez savant pour votre position.

MADEMOISELLE MODESTE. N'est-il pas vrai, mademoiselle? Au lieu de se permettre des jugements téméraires sur monsieur, occupons-nous d'abord de lui plaire.

EMMA (régardant la toilette de mademoiselle Modeste). Vous prêchez d'exemple, car vous n'avez rien négligé pour cela.

MADEMOISELLE MODESTE. Mademoiselle plaisante sur ma toilette.

EMMA. Non, vraiment ; elle est de devoir.

ROUSSEAU (à part, en s'en allant). Elle n'a pas perdu sa gaîté ; c'est toujours ça.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

EMMA, MADEMOISELLE MODESTE.

MADEMOISELLE MODESTE. Quoique je n'aurai plus l'honneur de demeurer avec mademoiselle, je la prie de croire que je serai toujours à son service pour tout ce qui pourra dépendre de moi.

EMMA. Je vous suis obligée.

MADEMOISELLE MODESTE. J'ai bien pensé qu'à l'âge de ma-

demoiselle, il ne serait pas convenable qu'elle demeurât dans la maison d'un jeune homme, puisque moi-même j'ai hésité quelque temps sur ce que j'avais à faire. Mais mademoiselle peut compter sur un appartement au château toutes les fois que le colonel sera absent. (Emma sourit.) Madame d'Yvari passe pour être très-impérieuse, très-exigeante, et mademoiselle ne sait pas encore ce que c'est que d'être chez les autres.

EMMA. Il entre bien dans mes projets de n'être jamais chez personne.

MADEMOISELLE MODESTE. Ah! que vous ferez bien! Du temps du défunt, j'aurais souvent payé bien cher la liberté d'aller respirer sous un autre toit que le sien.

EMMA. J'avais toujours cru que vous lui étiez fort attachée.

MADEMOISELLE MODESTE. S'il m'eût traitée comme il traitait mademoiselle, assurément je serais une ingrate de parler ainsi; mais il y avait une grande différence. Enfin, ce qui est passé est passé, après la pluie vient le beau temps, comme on dit.

EMMA (lui donnant une bourse). Cela me rappelle que j'avais sur moi cette bourse que je vous destinais comme une gratification pour le temps que vous m'avez servie.

MADEMOISELLE MODESTE (prenant la bourse). Mais, mademoiselle...

EMMA. Vous viendrez m'avertir aussitôt que madame d'Yvari sera arrivée.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

MADEMOISELLE MODESTE, un peu après, ROUSSEAU.

MADEMOISELLE MODESTE (ouvrant la bourse). C'est de l'or! Elle a toujours été généreuse, c'est une justice qu'on est forcé de lui rendre. Pauvre enfant!... Elle est en âge de raison.... Lui faire des observations, ce serait l'humilier. Dieu m'en préserve! elle est déjà assez à plaindre.

(Elle met la bourse dans sa poche.)

ROUSSEAU. Voilà le valet de chambre du colonel qui arrive

en courrier, pour avertir que son maître sera ici dans une heure.

MADEMOISELLE MODESTE. Où est-il? L'as-tu fait rafraîchir? Est-ce un jeune homme? A-t-il l'air aimable? (Elle se met devant une glace.) Rousseau, vois un peu si la pointe de mon fichu est bien dans le milieu de mon dos, et mets-y cette épingle. (Elle lui donne une épingle). Réponds-moi donc.

ROUSSEAU. A quoi?

MADEMOISELLE MODESTE. Quelle figure a ce valet de chambre?

ROUSSEAU. Il a la figure de quelqu'un qui est las? Mais, tenez, le voici.

SCÈNE VI.

RENÉ, MADEMOISELLE MODESTE, ROUSSEAU.

RENÉ. Vous êtes sans doute quelque chose dans cette maison, madame?

MADEMOISELLE MODESTE. On m'appelle mademoiselle Modeste, monsieur. J'avais toute la confiance de notre défunt maître.

RENÉ (se tournant vers Rousseau). Vous lui apparteniez sans doute aussi?

ROUSSEAU. Oui, monsieur.

RENÉ. Eh bien! mon garçon, allez présenter les respects du colonel à mademoiselle Emma, et portez-lui cette lettre dont je suis chargé pour elle.

(Rousseau prend la lettre et sort.)

SCÈNE VII.

RENÉ, MADEMOISELLE MODESTE.

RENÉ. Quel âge a mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE. Dix-huit ans à peu près.

RENÉ. Est-il vrai qu'elle soit jolie?

MADEMOISELLE MODESTE. On le dit. Moi, je ne la trouve pas mal.

RENÉ. Et son caractère?

MADEMOISELLE MODESTE. Est-ce qu'on a du caractère à cet âge-là? Mademoiselle Emma est fière et pas confiante le moins du monde.

RENÉ. Est-ce quelle vous cachait quelque chose?

MADEMOISELLE MODESTE. Je ne crois pas qu'elle eût rien à cacher.

RENÉ. Il n'y avait pas quelque soupirant dans les environs?

MADEMOISELLE MODESTE. Pour cela, pas du tout.

RENÉ. Mon maître en avait l'idée.

MADEMOISELLE MODESTE. Il ne connaît pas mademoiselle Emma. Elle a beau être gaie, elle est comme moi, elle est très-difficile. Il ne faut pas croire que, parce qu'on est agréable et d'un abord prévenant, on soit femme à se jeter à la tête. J'étudie les gens d'abord.

RENÉ (à lui-même). Je crois que mon maître n'en sera pas fâché.

MADEMOISELLE MODESTE. Ne sera pas fâché de ce que j'étudie les gens?

RENÉ. Je vous demande pardon, mais je pense à autre chose.

MADEMOISELLE MODESTE. C'est fort mal de penser à autre chose quand je vous parle.

RENÉ. Ainsi mademoiselle Emma n'a pas d'amoureux?

MADEMOISELLE MODESTE. Pas plus que moi. Ce n'est pas que si on eût voulu les écouter....

RENÉ. Il s'en était donc présenté quelques-uns?

MADEMOISELLE MODESTE. Plus de dix, et presque tous régisseurs.

RENÉ. Des régisseurs pour mademoiselle Emma!

MADEMOISELLE MODESTE. Qui vous parle de mademoiselle Emma?

RENÉ. De qui parlez-vous donc?

MADEMOISELLE MODESTE. C'est moi qui ai refusé des régisseurs.

RENÉ. A propos de quoi me dites vous cela ?

MADEMOISELLE MODESTE (avec humeur). C'est afin que vous le sachiez.

RENÉ (la regardant avec étonnement). A la bonne heure. Je vais faire un tour dans la maison en attendant mon maître. (A part en s'en allant.) Cette demoiselle Modeste ne me paraît pas avoir la tête bien saine.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MADEMOISELLE MODESTE, ensuite MADAME D'YVARI et EMMA.

MADEMOISELLE MODESTE. Qu'est-ce qu'il a donc ce jeune homme-là ? Il était fatigué ; il faut attendre.

EMMA. Partirons-nous tout de suite, madame, ou faut-il faire dételer vos chevaux ?

MADAME D'YVARI. Ne m'aviez-vous pas demandé comme une grâce de venir vous prendre avant l'arrivée du jeune Sinclair ? Son voyage est-il retardé ?

EMMA. Il sera ici avant une heure. Voici le billet dont son courrier était chargé pour moi.

(Elle lit.)

« Mademoiselle,

» Depuis dix ans vous n'avez entendu parler de moi que » par mon oncle, et vous devez en avoir entendu dire bien » du mal ! » C'est vrai.

MADAME D'YVARI. Bast ! le bonhomme Sinclair disait toujours la même chose. Continuez.

EMMA (lisant). « Cela me rend timide pour me présenter » devant vous. »

MADAME D'YVARI. Un colonel timide ! c'est curieux.

EMMA (lisant). « J'ai calculé mon voyage pour arriver à » l'heure du dîner, espérant que vous aurez la bonté de » m'admettre au nombre des convives que vous pouvez avoir » en ce moment, ce qui vous épargnerait ainsi qu'à moi » l'embarras d'une première entrevue. Si vous me refusez, » je ne ferai que traverser le château pour me rendre à la

» ville, où j'attendrai vos ordres. » Je vous demande maintenant ce que je dois faire.

MADAME D'YVARI. Rien de plus simple ; nous l'attendrons et nous lui donnerons à dîner. Jusqu'à la conclusion des affaires que vous avez à débattre, vous êtes toujours ici chez vous. Il y a de la grâce à lui à se l'être rappelé, et j'en tire un augure favorable. Nous devons le ménager pour vos intérêts ; un refus serait dangereux ; et si nous fuyions à son approche, il s'imaginerait que nous le craignons.

EMMA (à mademoiselle Modeste). Vous avez entendu, mademoiselle Modeste? Faites-moi le plaisir d'aller dire que j'attends du monde, et qu'on soit prêt à servir dans une heure.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCÈNE IX.

EMMA, MADAME D'YVARI.

MADAME D'YVARI. Mon avis avait toujours été d'attendre le colonel de pied ferme, et de savoir tout de suite les arrangements qu'il doit prendre.

EMMA. Quoi ! sans lui donner le temps de respirer?

MADAME D'YVARI. Il respirera tant qu'il voudra.

EMMA. Alors je suis tranquille.

MADAME D'YVARI. Laissez-vous donc conduire, ma chère. Voudriez-vous traiter ceci comme un roman ? Les affaires doivent se faire comme des affaires. J'ai mandé à Duflos, le notaire du vieux Sinclair et le mien, de se trouver ici ce matin, et je l'attends pour concerter avec lui les mesures à prendre en cas de tergiversations de la part du colonel.

EMMA. C'est un assaut que nous lui préparons.

MADAME D'YVARI. Vous êtes par trop légère, il faut que je vous le dise. Cette circonstance est pourtant très-importante pour vous; il y va de votre avenir. Vous ne pouvez pas vous déshabituer d'être créole.

EMMA. Ce serait difficile.

MADAME D'YVARI. Vous regardez l'existence comme un jeu d'enfant. Il y a cependant des choses qui demandent de la

réflexion. Je ne connais de durable dans ce monde que les stipulations bien faites. J'ai perdu deux maris, à peine m'en suis-je aperçue. Pourquoi? parce que mes parents, dans le premier contrat de mariage, moi dans le second, nous avions prévu toutes les clauses qui pouvaient assurer ma tranquillité.

EMMA. Je ne croyais pas tant de vertu aux écritures des notaires.

MADAME D'YVARI. Tout est pourtant là, mon enfant. Le sentiment, les délicatesses en affaires sont des choses pitoyables. J'ai repoussé un mariage d'inclination, moi, positivement parce que c'était un mariage d'inclination, et que je prévoyais qu'il y aurait du laisser-aller. Il ne faut pas de laisser-aller; retenez cela comme maxime générale.

EMMA. Certainement je ne l'oublierai pas.

MADAME D'YVARI. Jusqu'à ce que tout soit terminé entre vous et monsieur Sinclair, vous êtes respectivement dans la position de deux ennemis.

EMMA. Vous m'effrayez.

MADAME D'YVARI. Quel étrange testament a fait ce vieux fou! Il vous chérissait, il ne vous laisse rien; il se contente de reconnaître qu'il vous doit, puis voilà tout. Redites-moi donc comment cela est arrangé.

EMMA. Vous allez me gronder. Je sais fort bien l'article qui me concerne, quand il m'arrive d'y penser; mais quand je veux l'expliquer, cela m'est impossible.

MADAME D'YVARI. Je ne vous gronderai pas; mais en vérité, quand on voit tous les jours tant de gens qui s'évertuent à expliquer des choses qu'ils ne savent pas, j'ai peine à comprendre que vous ne puissiez pas expliquer ce que vous prétendez savoir.

EMMA. Voulez-vous que j'aille vous chercher le papier où tout cela est écrit?

MADAME D'YVARI. Allez-y, mon cœur, et tâchez d'accoutumer tout doucement votre mémoire à retenir ce qui vaut la peine d'être retenu. Vous n'avez plus ce vieux monsieur Sinclair qui n'a jamais été bon que pour vous, et qui vous gâtait depuis le matin jusqu'au soir; vous n'avez plus de parents, je pourrais presque dire plus d'amis.

EMMA. Je commence à le croire.

MADAME D'YVARI. C'est donc une raison pour ne pas être aussi insouciante que vous l'êtes. De toutes les personnes qui venaient ici et qui ont pensé à vous donner un asile après la mort de M. Sinclair, j'étais sans contredit celle qui pouvait le faire avec plus de fruit pour vous. Ma maison est honorable; il y règne un ton et des manières dont vous pourrez profiter; mais pour vos affaires d'intérêt je ne puis pas m'en mêler toute seule; il faudra bien que vous m'aidiez.

EMMA. Je vais d'abord aller chercher le papier que vous me demandez. (A part.) Voilà une protection qui commence à me faire trembler.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

MADAME D'YVARI.

Qu'il serait commode de ne rien faire que d'après la raison! Mais le monde est là qui vous impose de grands sentiments qu'il faut bien avoir l'air d'adopter pour sa propre considération, et dont souvent on ne tarde pas à se repentir. Patience! avec une tête aussi légère que celle d'Emma, il faudrait que j'eusse bien du malheur si les torts étaient de mon côté le jour inévitable où il faudra nous séparer.

SCÈNE XI.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI. Ah! bonjour, monsieur Duflos. J'avais peur que vous ne m'eussiez oubliée.

M. DUFLOS. Ma mémoire n'a pas assez mauvais goût pour cela.

MADAME D'YVARI. Vous autres notaires, vous avez tant d'affaires, et d'affaires imprévues..... Eh bien! le colonel arrive; un de ses gens est déjà ici. Il nous a fait demander à dîner; vous serez des nôtres; nous avons tant besoin de vos lumières!

M. DUFLOS. Elles pâliront devant les vôtres.

MADAME D'YVARI. Ne plaisantez pas. S'il ne fallait que vouloir dans les affaires, je n'aurais besoin de personne assurément. Mais il y a des formes, souvent de la mauvaise foi. Ce serait bien le moment de revoir ce testament. Je ne sais pas ce qui distrait Emma ; mais je parierais qu'elle a oublié qu'elle était sortie pour le chercher.

M. DUFLOS. Je l'ai sur moi.

(Il tire un papier.)

MADAME D'YVARI. Voilà ce qui s'appelle un homme exact.

M. DUFLOS. Prévoir tous vos désirs est mon unique affaire.

MADAME D'YVARI. Et de la littérature avec cela!..... Voyons le testament.

M. DUFLOS (lisant entre ses dents). Hum, hum, hum. (Haut.) Ah ! m'y voici.

« Bien que je n'aime pas, et que je n'aie jamais aimé mon » neveu Charles-Hippolyte Sinclair..... » C'est la haine des Atrides.

MADAME D'YVARI. En affaires, je ne m'attache qu'au positif. Passez les phrases.

M. DUFLOS. « Comme il est mon plus proche parent, et que » tous les biens que je possède me viennent de notre famille » commune, je l'institue mon légataire universel, à la charge » de payer les pensions que je fais à mes domestiques. »

MADAME D'YVARI. Quelle sottise de laisser des pensions à ces gens-là ! Je dis au contraire aux miens : Aimez-moi bien de mon vivant, car après moi vous n'aurez rien.

M. DUFLOS. Cependant l'espoir de ne pas être oubliés les tient en respect ; ils sont plus attachés.

MADAME D'YVARI. Pas du tout. On les paie en conséquence, tant pour être aimé, tant pour être respecté. Continuez.

M. DUFLOS. « Que je fais à mes domestiques, et d'acquitter » (ceci nous regarde) et d'acquitter la seule dette que je reconnaisse et dont je fais la déclaration dans les termes suivants :

» Lorsque ma chère Emma de Castelbon me fut envoyée » par son père, il me fit tenir une somme de quarante mille

» francs que j'étais autorisé à dépenser pour son éducation.
» Ce père, mon meilleur ami, ayant péri avec toute sa fortune
» deux ans après, en repassant en France, ma femme et moi
» nous décidâmes que nous ferions les frais de l'éducation de
» notre bien-aimée, et que les intérêts de la somme qui lui
» appartenait seraient replacés chaque année à son profit. »

MADAME D'YVARI. Fort bien.

M. DUFLOS. « Quoique cela n'ait jamais été fait d'une ma-
» nière distincte, je ne m'en reconnais pas moins débiteur du
» principal et des intérêts.

» Ma volonté expresse est que ma bien-aimée Thérèse-
» Emma de Castelbon reste dans ma terre de Langel, qu'elle
» en jouisse comme d'une chose lui appartenant, sans devoir
» aucun compte à personne, jusqu'au jour où mon neveu
» viendra en prendre possession, et aura dans la journée
» même.....

MADAME D'YVARI. Dans la journée même! je le savais bien.

M. DUFLOS. « Et aura dans la journée même réglé avec ma
» bien-aimée Thérèse-Emma, de manière qu'elle soit satis-
» faite, et qu'elle le signe dans un acte passé par-devant
» notaire. »

MADAME D'YVARI. C'est clair comme le jour. Je n'aurais pas cru le vieux Sinclair capable d'une rédaction aussi nette. Cette chère enfant! c'est plus de soixante mille francs qui lui reviennent. Au surplus, on ne peut pas mieux placer un bienfait. Je ne devine pas sur quoi le colonel pourrait chicaner.

M. DUFLOS. Il est militaire, mademoiselle Emma est si jolie! Mars a-t-il jamais rien contesté à Vénus?

MADAME D'YVARI. Il n'y avait pas d'affaires dans ce temps-là. Est-ce que vous ne trouvez pas ce testament sans réplique? Songez donc que me voilà chargée d'une petite idole qui a été élevée comme une princesse, et qu'on ne peut pas trop marier au premier venu. L'intention du testateur me paraît péremptoire.

M. DUFLOS. Je n'y vois aucune clause coercitive cependant. On indique bien au colonel ce qu'il doit faire; on ajoute que

mademoiselle Emma ne signera aucun acte devant notaire que dans le cas où elle serait satisfaite; mais si le colonel élève des difficultés, mademoiselle Emma, qui ne pourra être satisfaite, ne signera rien, et tout restera là.

MADAME D'YVARI. Elle a bien cette lettre que le vieux Sinclair mourant lui a remise pour ne l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

M. DUFLOS. Sans doute; mais que contient cette lettre?

MADAME D'YVARI. Je n'en sais rien. Je l'aurais ouverte vingt fois, moi. Je me méfie tant de ce vieux Sinclair, que je ne serais pas étonnée qu'il détruisît par cette lettre tout ce qu'il a fait dans le testament. Il est bien ridicule à Emma de ne pas me donner la satisfaction de briser le cachet de ce méchant chiffon de papier.

M. DUFLOS. Elle ne doit l'ouvrir qu'à la dernière extrémité.

MADAME D'YVARI. Qui est-ce qui sera juge de cette dernière extrémité? Je vais monter chez elle et vous l'envoyer. Tâchez, monsieur Duflos, de lui mettre quelques grains de raison dans la tête et de lui faire comprendre que, malgré toute la bonne volonté que je puis avoir pour elle, son sort ne sera cependant que ce qu'elle le fera.

(Elle sort.)

SCÈNE XII.

MONSIEUR DUFLOS.

Il est impossible de montrer plus d'empressement à sortir d'une bonne action; et, avant de l'avoir reçue chez elle, madame d'Yvari voudrait déjà que la petite créole en fût dehors. Ah! s'il était permis à un notaire d'être amoureux comme un autre homme, malgré l'incertitude du sort de cette jeune personne, je l'épouserais, moi. Aucun de mes confrères, à vingt lieues à la ronde, ne pourrait se vanter d'avoir une femme comme la mienne. De la grâce, de l'amabilité, des talents; ce serait tout à fait comme une femme de notaire de Paris. Mais la dot n'est pas hors de tout conteste, et je ne voudrais pas

me brouiller avec le colonel. Un homme riche, qui peut s'arrondir dans ce pays-ci, n'est pas un client à dédaigner. Tout est dilemme dans ce monde. La voici. Combien elle est jolie!

SCÈNE XIII.

EMMA, M. DUFLOS.

EMMA. Madame d'Yvari m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur Duflos.

M. DUFLOS. Eh! qui ne le désirerait pas, mademoiselle?

EMMA. C'est sans doute d'affaires sérieuses. Mais puisque vous et madame d'Yvari vous les entendez si bien, et que moi je les comprends si mal, à quoi puis-je vous servir?

M. DUFLOS. Vous les comprendriez mieux que Thémis elle-même, si vous le vouliez réellement.

EMMA. On veut que je sois intéressée, je ne le suis pas; que j'aie des inquiétudes, ce n'est pas dans mon caractère. On me peint monsieur Sinclair comme un homme dont je dois me méfier; j'attends au moins que je l'aie vu. Il est certain que son oncle a voulu assurer mon sort; s'il s'est trompé dans l'expression de sa volonté, s'il n'a pas choisi de termes assez précis, que puis-je y faire?

M. DUFLOS. Mais ceux qui s'intéressent à vous plus que vous ne vous y intéressez vous-même ne doivent-ils pas vous couvrir de leur égide?

EMMA. Je ne puis mieux vous prouver ma reconnaissance qu'en vous laissant absolument le maître de faire tout ce que vous voudrez.

M. DUFLOS. C'est qu'il faudrait au contraire que vous eussiez l'air d'agir seule, de votre propre mouvement, sans parler aucunement des conseils que vous recevriez de nous.

EMMA. Je ne vois pas pourquoi. Vous êtes notaire; je vous charge de traiter pour moi une affaire qui est de votre ressort; rien n'est si naturel.

M. DUFLOS. Pardonnez-moi. Que vous preniez un intermédiaire, rien n'empêche le colonel d'en prendre un de son côté; alors c'est à l'infini. Au lieu qu'une jolie personne...

EMMA. Ma prétendue beauté serait un faible argument, je crois, contre un homme capable de méconnaître les intentions du testateur. D'ailleurs je ne veux pas de grâce. Quelque sort que le ciel me réserve, je serai heureuse, pourvu que je sois tranquille.

M. DUFLOS. Nous sommes loin de l'âge d'or malheureusement, et la tranquillité est un bien qu'on ne peut plus avoir sans les dons de la fortune.

EMMA. Eh bien! monsieur Duflos, tâchez de m'avoir les dons de la fortune.

M. DUFLOS. Je ne vous cache pas qu'il me serait pénible de débuter avec monsieur Sinclair par des hostilités.

EMMA (souriant). Je comprends. Mais cette raison est peut-être aussi la mienne pour éviter de traiter directement avec lui.

M. DUFLOS. Votre position est toute différente, et vous n'avez rien à ménager.

EMMA (avec gaîté). Je ris, parce que je vois que toute notre conversation se bornera à ce que vous me permettiez de faire mes affaires moi-même.

M. DUFLOS (embarrassé). Ce n'est pas cela.

EMMA. A peu près. Monsieur Sinclair y gagnerait assurément.

M. DUFLOS. Mais il ne faut pas qu'il y gagne.

EMMA. Lui ou moi, qu'importe?

M. DUFLOS. Cela fait une grande différence. Ne méprisez donc pas ainsi les faveurs de Plutus. Le dieu d'hymen et lui sont presque inséparables. Comme notaire, je suis à même de voir que le mérite seul ne décide plus les unions : un peu d'or complète bien des charmes; et cela est si vrai que ce qu'on appelle mariage d'inclination est presque toujours blâmé dans un homme dont l'état demande de la gravité.

EMMA. Je ne vois alors qu'un parti à prendre, monsieur Duflos : c'est, dans la supposition où je voudrais me marier, de faire des vœux pour que le ciel m'adresse un mari qui ne soit pas grave.

M. DUFLOS (avec expression). Et vous êtes cependant comblée de tous les dons qui peuvent assurer le bonheur.

EMMA. Sauf le plus précieux de tous, la fortune.

M. DUFLOS. Je n'hésite plus, mademoiselle. Autorisez-moi seulement à traiter avec monsieur Sinclair comme un homme à qui vous voulez bien laisser des espérances, et j'ai la conviction que mes efforts, encouragés par une récompense aussi belle, ne seront pas sans succès.

EMMA (sérieusement). Vous avez eu tort d'hésiter si longtemps à me parler ainsi, monsieur; j'aurais cessé plus tôt de recourir à votre assistance. Sans être aussi romanesque que le prétend madame d'Yvari, je ne puis cependant me défendre de quelque humiliation, en pensant aux combats que vous avez eus à soutenir avant de me faire une proposition qui, plus désintéressée, m'aurait paru fort honorable.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

M. DUFLOS, seul.

(Il parcourt le théâtre.)

Elle s'en va! Qu'est-ce que cela veut dire? Elle ne m'a donc pas compris? Que parle-t-elle d'humiliation? Il est impossible de mettre plus de réserve que je n'en ai mis. Je m'engageais à l'épouser sans être assuré de sa fortune; on ne peut pas mieux faire. Après tout, c'est peut-être un service qu'elle me rend; je n'avais pas assez mûri cette idée, et les résolutions subites pèchent toujours par quelque chose.

SCÈNE XV.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI. Que s'est-il donc passé entre vous et Emma! Elle est venue me retrouver avec une figure toute singulière; et, sur la première question que je lui ai faite, elle s'est mise à rire comme une petite folle, sans que j'aie pu en tirer un seul mot. Je finirai par croire qu'il n'y a rien dans cette tête-là. Êtes-vous au moins convenus de quelque chose ensemble?

M. DUFLOS. De rien.

MADAME D'YVARI. De rien! mais que pense-t-elle qu'elle deviendra si le colonel se refuse à tout arrangement?

M. DUFLOS. Elle vivra tranquille.

MADAME D'YVARI. Chez moi?

M. DUFLOS. Apparemment.

MADAME D'YVARI. C'est fort commode. Monsieur Duflos, il faut absolument mettre les fers au feu auprès de monsieur Sinclair. De quoi s'agit-il? de plus ou moins d'intérêts pour cette somme de quarante mille francs; car voilà tout. Elle aura toujours de quoi vivre tranquille. Pensez donc que je ne puis pas me vouer à traîner continuellement une jeune personne avec moi; je n'étais pas destinée à cela, puisque le ciel ne m'a pas donné d'enfant; surtout une indolente qui ne s'émeut de rien, qui ne sera bonne à rien. Et puis, elle voudra se marier; elles veulent toutes se marier. Vous en a-t-elle parlé?

M. DUFLOS. Peu.

MADAME D'YVARI. Vous voyez bien; elle y songe déjà. Ah! juste ciel! dans quel embarras me suis-je fourrée!

SCÈNE XVI.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE.

MADAME D'YVARI (à mademoiselle Modeste). Qu'est-ce?

MADEMOISELLE MODESTE. Madame, je viens vous prévenir que monsieur le colonel est arrivé. Il est monté dans une chambre, avec Rousseau, pour quitter son habit de voyage, et vous allez le voir paraître dans l'instant.

MADAME D'YVARI. Lui avez-vous parlé?

MADEMOISELLE MODESTE. Oui, madame, j'ai eu cet honneur-là. C'est un beau brun, avec des moustaches les plus jolies du monde, et qui a l'air excessivement gracieux.

MADAME D'YVARI. Il a l'air gracieux. Entendez-vous, monsieur Duflos? C'est toujours bon. (A mademoiselle Modeste.) Vous a-t-il questionnée sur mademoiselle Emma?

MADEMOISELLE MODESTE. Je le crois bien, madame. Mais Rousseau, qui est hardi comme un page aujourd'hui, ne m'a pas laissée répondre, et je suis sûre qu'il va ennuyer monsieur tout le temps qu'ils seront ensemble. Certainement j'aurais fait l'éloge de mademoiselle aussi bien que Rousseau pourra le faire ; mais je n'aurais pu m'empêcher d'ajouter quelques mots sur la bonté de madame.

MADAME D'YVARI. Sait-il que nous sommes-ici, monsieur Duflos et moi ?

MADEMOISELLE MODESTE. Oui, madame. Il a vu les chevaux de madame et le cabriolet de monsieur Duflos, et il a eu la politesse de demander à qui ils appartenaient ; je me suis permis alors de lui répondre que c'étaient les chevaux de madame la baronne d'Yvari et le cabriolet de monsieur Duflos, le plus habile notaire du département. Il a daigné sourire.

MADAME D'YVARI. C'est au mieux, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE. Madame veut-elle que je monte chez mademoiselle?

MADAME D'YVARI. Oui, oui. Dites-lui de descendre au salon tout de suite.

(Mademoiselle Modeste sort.)

SCÈNE XVII.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI. Nous allons donc nous trouver en face de ce terrible adversaire ! Il a la prétention d'être gracieux ; cela me donne de l'espoir. J'aime assez en affaires les gens qui se piquent de politesse et de belles manières ; on en tire toujours meilleur parti. Lui parlerez-vous d'abord tout seul ? lui parlerons-nous tous les deux ? ou faut-il qu'Emma soit présente à ce premier entretien ?

M. DUFLOS. J'aimerais mieux être quelques instants tête à tête avec lui.

MADAME D'YVARI. Comme vous voudrez, monsieur Duflos. Au fond, c'est peut-être mieux ; mais convenons bien de nos faits. Il ne s'agit plus de refuser quelques qualités à Emma ;

Il faut qu'elle les ait toutes, la montrer environnée d'un intérêt général, cela lui imposera; parler beaucoup de l'attachement extraordinaire que le vieil oncle avait pour elle, me peindre comme lui continuant les mêmes sentiments et prête à faire tous les sacrifices pour soutenir les droits de mon enfant d'adoption. Il a dû prendre des renseignements sur moi depuis que je lui ai écrit au nom d'Emma, et je compte qu'il fera quelques réflexions avant d'entrer en lice avec une personne extrêmement bonne, mais infatigable pour la réussite de ce qu'elle s'est mis dans la tête.

M DUFLOS. C'est à peu près cela que je voulais lui dire.

MADAME D'YVARI. Ajoutez que sur cinq procès que j'ai eus, je n'en ai perdu qu'un.

M. DUFLOS. Nous verrons si c'est nécessaire.

MADAME D'YVARI. Que j'ai des connaissances partout, et que la justice ne me refuse presque rien.

M. DUFLOS. Peut-être ne serons-nous pas obligés d'aller jusque-là.

MADAME D'YVARI. Ce sont des préliminaires qui ne nuisent jamais, monsieur Duflos.

M. DUFLOS. S'il est aussi gracieux qu'on le dit, il ne faut pourtant pas lui inspirer le désir de résister.

MADAME D'YVARI. Vous avez raison, vous avez raison. J'avais oublié qu'il se piquait d'être gracieux. Mais vous verrez bien vite jusqu'où va sa gracieuseté, et dans le cas où ce ne serait que des grimaces....

M. DUFLOS. Soyez sans inquiétude.

MADAME D'YVARI. Je ne veux ni ne puis garder Emma indéfiniment; il faut donc qu'elle ait les moyens de s'établir, et ces moyens-là, il n'y a que l'exécution du testament qui puisse les lui donner; donc il faut que le testament s'exécute.

SCÈNE XVIII.

EMMA, MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI. Venez donc, ma chère amie. Je craignais

que vous ne descendissiez pas à temps. Il est bon que le colonel vous trouve entourée de ceux qui prennent intérêt à vous. Sur mon invitation, monsieur Duflos nous fait le plaisir de rester à dîner.

EMMA. Je l'en remercie bien sincèrement.

M. DUFLOS. Ah! mademoiselle!...

MADAME D'YVARI. Vous êtes un peu pâle.

EMMA. J'avoue que je ne suis pas sans émotion. Un nouveau propriétaire dans cette maison me rappelle des souvenirs....

MADAME D'YVARI. J'aurais cru que vous vous seriez occupée de votre toilette.

EMMA. Ah ! madame, celle que j'avais faite pour aller chez vous suffit. Que n'y sommes-nous déjà !

MADAME D'YVARI. Je ne vous conçois pas ; gaie quand il faut être sérieuse, triste quand il faudrait au moins paraître calme.... On n'est jamais sûr de rien avec vous. Allons, ma chère petite, faites bonne contenance, ou je ne saurai plus moi-même quel accueil faire au colonel.

SCÈNE XIX.

MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS, EMMA, LE COLONEL SINCLAIR.

ROUSSEAU (annonçant). Monsieur le colonel Sinclair.

(Il sort. — Le colonel salue madame d'Yvari, ensuite Emma en la regardant avec curiosité, puis M. Duflos. — Un moment de silence.)

LE COLONEL. Aux lettres pleines de sensibilité que j'ai reçues de madame d'Yvari, je ne puis douter que je n'aie l'honneur de la saluer. Dans une circonstance douloureuse pour moi et pour tous les amis de mon oncle, elle n'aura pas voulu abandonner l'enfant de son adoption. Je la prie d'agréer la vive expression de ma reconnaissance.

MADAME D'YVARI. Monsieur le colonel, il est des devoirs qui portent en eux-mêmes leur récompense. Monsieur votre

oncle était très-aimé dans cette province, et nos sentiments se réunissent sans effort sur l'objet de son affection.

LE COLONEL. Il n'y a rien pour moi dans cette justice, madame; mais je m'efforcerai....

MADAME D'YVARI. Vous donnez à mes paroles un sens qu'elles n'avaient pas, colonel. (Moment de silence.) Je vous présente monsieur Duflos, notaire de monsieur votre oncle, et honoré de la confiance de tous les grands propriétaires de ce département.

LE COLONEL. J'espère qu'à ce titre j'aurai le droit d'offrir la mienne à monsieur.

M. DUFLOS. Mon plus grand désir sera de la justifier.

(Moment de silence.)

MADAME D'YVARI. Votre voyage s'est fait heureusement, colonel?

RENÉ (une serviette sous le bras). Ces dames sont servies.

(Il sort. — Le colonel s'avance pour présenter la main à Emma; mais il s'arrête et l'offre à madame d'Yvari. M. Duflos donne la sienne à Emma, qui est restée rêveuse pendant toute cette scène.)

ACTE II.

SCÈNE I.

RENÉ, seul, ensuite LE COLONEL.

RENÉ. Je crois bien que les signes que monsieur vient de me faire étaient pour m'indiquer de venir dans ce salon. Il est si impatient qu'il trouvera moyen de quitter la table avant tout le monde, dans l'espoir que j'ai découvert de quoi satisfaire sa curiosité. Je n'ai pourtant pas grand'chose à lui dire. Chacun de ceux à qui je parle est bien plus pressé de se vanter que de répondre à mes questions.

LE COLONEL. Voyons, René, sois bref; que sais-tu?

RENÉ. Qu'il est impossible, monsieur, que vous trouviez nulle part un jardinier qui entende mieux le jardinage, un cocher qui connaisse mieux les chevaux, un cuisinier qui fasse mieux la cuisine, une gouvernante enfin qui sache mieux gouverner que tous ceux que vous trouverez ici.

LE COLONEL. Pas de mauvaises plaisanteries. Comment parlent-ils de mademoiselle Emma? Ils doivent bien la regretter, s'ils pensent tous comme ce garçon que j'ai vu tantôt, et qui me paraît un excellent sujet.

RENÉ. Ah! mon colonel, n'eût-elle que le mérite d'avoir établi l'ordre qui règne dans cette maison, je ne connaîtrais pas de femme qu'on pût lui comparer.

LE COLONEL. Il y a donc beaucoup d'ordre?

RENÉ. C'est admirable. Et un ton de douceur entre eux dont on sent bien qu'ils ont l'habitude et qu'ils ne jouaient pas à cause de moi. Pas un mot, pas une brusquerie.... Je n'avais pas idée de cela.

LE COLONEL. Je ne sais pas si tu éprouves la même chose que moi, mais il me semble qu'on respire ici un air de bonheur. Le dîner m'a paru excellent. La conversation n'était pas bien vive; eh bien! j'y prenais beaucoup d'intérêt. Cette jeune personne qui faisait les honneurs de ma table avec tant de grâce et de timidité, le croirais-tu? cela m'enchantait. Il est sûr qu'une maîtresse de maison est bien plus indispensable à la campagne qu'à Paris. (René sourit.) Tu ris comme un imbécile; ce n'est pas cela que je veux dire.

RENÉ. Pourquoi monsieur votre oncle, qui désirait tant de vous voir marié, ne vous donnait-il pas sa terre un peu plus tôt? Cela lui aurait épargné bien des lettres.

LE COLONEL. Mon oncle! mon oncle ne savait pas ce qu'il voulait; ses désirs étaient toujours des menaces. As-tu remarqué la peine qu'elle se donnait pour me voir sans me regarder?

RENÉ. Qui, monsieur?

LE COLONEL (avec humeur). La baronne, apparemment?

RENÉ. C'est de mademoiselle Emma que monsieur voulait parler; mais la baronne faisait bien de même. Il n'y avait que ce monsieur qui fût vraiment à son aise. Il a dû être

bien content de vous, car vous riiez à chaque mot qu'il disait.

LE COLONEL. Cela tenait à la disposition où j'étais. Ces beaux esprits qui ne s'aperçoivent de rien, et qui vont tout droit devant eux, sont excellents dans de certains moments. Sans lui, je crois qu'il y aurait eu de grands intervalles de silence.

RENÉ. Et cependant vous avez des choses essentielles à vous dire.

LE COLONEL. Nous aurons le temps.

RENÉ. Pas trop, monsieur. Madame la baronne a déjà donné à son cocher l'ordre d'atteler aussitôt que nous aurons dîné. Elle est très-poltronne en voiture, et elle veut s'en aller avant la nuit.

LE COLONEL. C'est bon. Voici ces dames, va-t'en.

(René sort.)

SCÈNE II.

MADAME D'YVARI, LE COLONEL, EMMA, MONSIEUR DUFLOS.

MADAME D'YVARI. En vous voyant quitter la table si vite, colonel, nous avions craint que vous ne fussiez indisposé.

LE COLONEL. Ce serait jouer de malheur, un jour comme celui-ci. J'avais quelques ordres à donner à mon domestique.

MADAME D'YVARI. Vous pouvez ici commander en maître.

LE COLONEL. Mon plus grand bonheur est de m'y regarder comme un proscrit qu'on veut bien accueillir.

MADAME D'YVARI. C'est d'une extrême délicatesse. Il est certain qu'aux termes du testament, vous êtes encore chez mademoiselle ; mais vous n'avez qu'un mot à dire, et vous serez chez vous.

LE COLONEL (à Emma). M'ordonnez-vous de dire ce mot terrible, mademoiselle ?

EMMA. Tout ce qui vous donnera la liberté qui vous appartient, et me rendra la mienne, doit, ce me semble, nous convenir à tous les deux.

MADAME D'YVARI. Il est impossible de s'exprimer mieux que mon Emma, et je suis persuadée que le colonel l'a parfaitement comprise.

LE COLONEL. Certainement, et je ne crois pas qu'il soit en effet une position plus étrange que celle où nous met le caprice de mon oncle. Moi, qu'il regardait comme un étranger, peut-être comme un ennemi, il m'oblige à ne paraître ici que pour en éloigner dans les vingt-quatre heures sa fille chérie, celle à qui il a dû dix années de bonheur, la seule personne enfin qui, avec une douceur angélique, ait pu supporter ce qu'il y avait de bizarrerie dans son caractère. Je sais le respect que vous portez à sa mémoire, mademoiselle; mais vous ne pouvez nier qu'il ne fût bizarre.

EMMA. Comme je l'ai toujours vu de même, je pourrais dire avec sincérité que je ne m'en suis jamais aperçue.

LE COLONEL. Quel éloge vous faites de vous sans vous en douter! Ainsi, vous supporteriez les défauts de l'époux que le ciel vous destine, par cela seul que vous l'auriez toujours vu ainsi?

EMMA. C'est à quoi je ne m'engagerais pas.

MADAME D'YVARI. Que dites-vous donc, mon cœur?

EMMA. Je dis la vérité, madame. Je vivais ici dans la solitude, je n'avais pas de point de comparaison; si j'étais mariée, je vivrais dans le monde, et les défauts d'un mari pourraient me frapper sans que je le voulusse.

LE COLONEL. Je n'y avais pas pensé; mais votre réflexion n'en est pas moins judicieuse.

MADAME D'YVARI. Et surtout assez déplacée. On ne dit pas de ces choses-là, à moins d'avoir pris le parti de ne jamais se marier.

LE COLONEL. C'est peut-être l'intention de mademoiselle?

EMMA. Ne m'interrogez plus; je craindrais de répondre encore avec trop de franchise.

MADAME D'YVARI. La franchise, mon enfant, n'est un défaut que parce qu'elle n'entre pas dans les usages du monde; vous saurez cela un jour. Mais, colonel, le temps presse; le testament de votre oncle ne vous donne que vingt-quatre heures, et l'on m'attend chez moi.

LE COLONEL. C'est pour cela, madame, que j'ai quitté la table, afin de donner des ordres à mon domestique. Ne voulant pas qu'on puisse m'accuser d'avoir décidé avec trop de promptitude des intérêts qui ne sont pas seulement les miens, ne pouvant supporter l'idée qu'on puisse conclure de mon arrivée le départ de la personne qui a bien voulu me faire un aussi bon accueil, je vais me rendre à la ville, où je coucherai. Je demanderai à mademoiselle la permission de me présenter demain.

M. DUFLOS. Cette affaire est si simple, monsieur le colonel.

LE COLONEL. Il me semble que le testament m'accorde vingt-quatre heures à compter de mon arrivée.

M. DUFLOS. On ne prétend pas le nier.

LE COLONEL. Eh bien! monsieur, pourquoi voulez-vous que je n'en profite pas? Le temps porte conseil.

MADAME D'YVARI. Je croyais, monsieur le colonel, que vous ne prendriez conseil que de l'équité, et que vous feriez entrer dans vos considérations la démarche que j'ai faite en venant chercher Emma. Qu'il vous plaise d'aller à la ville, nous ne nous y opposons pas; mais il est impossible qu'elle reste plus longtemps dans cette maison, dès que vous y avez paru.

M. DUFLOS. Doucement, madame. Monsieur peut avoir à exprimer des volontés qu'il ne voudrait confier qu'à un homme qui, j'ose le dire, s'est acquis une réputation de conciliateur.

LE COLONEL (à part). L'ouverture est excellente pour gagner du temps. (Haut à Emma). Acceptez-vous, mademoiselle, M. Duflos pour vous représenter?

EMMA. Sans nulle difficulté, monsieur, plus il entrera dans vos intentions, et plus il acquerra de droits à ma reconnaissance.

LE COLONEL. Si j'en abusais?

EMMA. Peut-être ai-je tort de le dire; c'est tout ce que je crains et ce que je ne supporterais pas.

MADAME D'YVARI. L'expression est menaçante; mais j'aime à voir que vous commenciez à sentir qu'il y a du positif dans la vie. Nous vous laissons, messieurs, et nous ne doutons pas de votre prudence.

M. DUFLOS. Vous pouvez être très-rassurée.

(Madame d'Yvari et Emma sortent.)

SCÈNE III.

LE COLONEL, M. DUFLOS.

M. DUFLOS. J'espère bien, monsieur le colonel, que vous ne voyez en moi ni un avoué ni un avocat; à peine suis-je un notaire. Je suis tout simplement un homme du monde offrant son impartialité pour mettre d'accord deux personnes pour qui j'ai une égale considération.

LE COLONEL. Il suffit de vous avoir vu un instant, monsieur Duflos, pour ne craindre de vous rien qui ressemble à de la chicane.

M. DUFLOS. J'ai toujours cherché à couvrir de fleurs le sol aride que je suis condamné à cultiver.

LE COLONEL. Il me semble que dans un aussi beau pays, sous un ciel aussi serein, les manières doivent être plus douces, les humeurs moins âcres que partout autre part. Dans mon enfance, je n'avais pas remarqué jusqu'à quel point la végétation était admirable.

M. DUFLOS. C'est que la propriété est comme une seconde nature, monsieur le colonel. Mais venons au sujet que nous avons à traiter. Avez-vous arrêté le mode d'arrangement que vous voulez faire avec mademoiselle Emma?

LE COLONEL. Elle est bien jolie et me paraît avoir un charmant caractère.

M. DUFLOS. Pour cela... il est certain...

LE COLONEL. Vous avez l'air de répondre avec hésitation.

M. DUFLOS. Moi! point du tout. Mais qui peut repondre affirmativement sur une femme? et une jeune personne de l'âge de mademoiselle Emma n'est pas encore une femme. Non pas que je ne la croie douée des qualités les plus essentielles; elle a même des talents, à ce qu'on dit; car, pour moi, je m'y connais si peu! son caractère ne manque pas de gaîté; elle cause avec agrément... sur certains sujets... et je ne lui reprocherais, comme on reproche quelque chose à une

jolie femme, que de s'être fait une dignité qui n'est peut-être pas assez en harmonie avec sa position.

LE COLONEL. Ce serait alors sa position qui aurait tort.

M. DUFLOS. Je ne dis pas le contraire. Elle était née pour jouir d'un sort brillant; mais à quoi sert un bon esprit, si ce n'est à se soumettre aux arrêts du destin? Après tout, ce n'est pas une raison pour lui refuser la justice qu'on lui doit, et je me plais à croire que vous trouverez du plaisir à lui en donner la preuve. Il ne peut y avoir de discussion que sur la somme des intérêts.

LE COLONEL. Quelle était sa société?

M. DUFLOS. Monsieur votre oncle d'abord, et toutes les personnes qui venaient le voir. Oh! mais monsieur le colonel, il ne faut pas vous imaginer que vous soyez ici dans un pays perdu; nous avons parmi nous beaucoup de gens du premier mérite, et de ce mérite qui ne blesse personne, parce qu'il ne cherche pas à se produire au grand jour.

LE COLONEL. On ne le découvre pas moins au premier coup d'œil.

M. DUFLOS. Je ne parle pas de moi; je sais si bien ce qui me manque! mais c'est à coup sûr la province de France où il y a le moins de provinciaux. Nous en jugerez si, comme je l'espère, vous vous fixez parmi nous.

LE COLONEL. Un militaire ne peut guère se fixer nulle part.

M. DUFLOS. Un militaire comme vous a toujours un domicile. Et quel autre plus agréable pourriez-vous choisir? En achetant la futaie qui est à droite de votre avenue et la ferme du Grand-Pré que monsieur votre oncle voulait avoir, votre château se trouverait juste au milieu de votre propriété.

LE COLONEL. Cela est tentant. Mais qu'est-ce que c'est que madame la baronne d'Yvari qui va donner l'hospitalité à mademoiselle Emma?

M. DUFLOS. Madame la baronne d'Yvari est une de mes clientes.

LE COLONEL. Est-ce le choix de mademoiselle Emma qui a déterminé cette retraite?

M. DUFLOS. Peut-être pas absolument. Cela s'est arrangé dans un moment si triste qu'elle n'avait pas de volonté.

LE COLONEL. Et pensez-vous qu'elle soit bien auprès de cette dame?

M. DUFLOS. Oui, si cela ne dure pas trop longtemps. Une maison qui fait les honneurs de la province; quarante mille livres de rente au moins. Nous parlions de futaie tout à l'heure, madame la baronne a les plus belles que je connaisse.

LE COLONEL. C'est fort avantageux pour madame la baronne; mais cela pourrait ne pas suffire au bonheur de mademoiselle Emma.

M. DUFLOS. Ce que je voulais en conclure, c'est que, de quelque manière que vous interprétiez le sort que monsieur votre oncle a voulu faire à cette demoiselle, elle sera au moins très-convenablement auprès de madame la baronne.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, MADAME D'YVARI, M. DUFLOS.

MADAME D'YVARI. Eh bien! messieurs, êtes-vous d'accord sur quelque chose?

LE COLONEL. Nous sommes d'accord sur tout.

MADAME D'YVARI. Sur tout? Oh! mais voilà qui est parfait.

M. DUFLOS. Nous n'avons encore rien terminé.

MADAME D'YVARI. Que me disait donc le colonel? Élève-t-il des difficultés?

LE COLONEL. Dieu m'en préserve!

MADAME D'YVARI. Cependant si vous ne faites aucune objection? (A M. Duflos). Vous, monsieur Duflos, expliquez-vous au moins.

LE COLONEL. La conversation de monsieur Duflos nous a un peu entraînés hors de notre sujet, et il vous dira lui-même que ce n'était pas sans effort que nous y revenions chacun de notre côté.

MADAME D'YVARI. Colonel, je suis persuadée que vous êtes fort aimable. Dans le temps que j'habitais Paris, j'ai connu beaucoup de militaires qui vous ressemblaient : c'était la même grâce, la même légèreté, la même insouciance dans les

affaires sérieuses; mais ces militaires ne se voyaient qu'à l'Opéra-Comique, où tout cela était fort en place. Pour nous, qui ne jouons pas la comédie, nous préférerions quelque chose de plus sérieux et qui répondît davantage à l'opinion que nous devons avoir de votre délicatesse.

LE COLONEL. Je ne crois pas, madame, avoir rien fait qui puisse motiver une opinion contraire. Vous voulez resserrer encore la règle déjà si courte des vingt-quatre heures à laquelle mon oncle a eu la cruauté de me soumettre; mais pouvez-vous me donner en même temps cette promptitude de décision que je n'ai jamais eue pour rien?

MADAME D'YVARI. C'est un grand malheur.

LE COLONEL. Certainement, c'est un grand malheur; mais il ne tient qu'à vous d'en faire cesser les effets.

MADAME D'YVARI. Expliquez-vous.

LE COLONEL. Daignez, madame, suppléer à tout ce qui manque à mon caractère lorsqu'il s'agit de régler des intérêts. Mademoiselle Emma a choisi monsieur Duflos; prononcez pour moi. Je m'engage à ratifier tout ce que vous aurez décidé.

MADAME D'YVARI. Monsieur le colonel, cette conduite vous fera beaucoup d'honneur dans le voisinage, et détruira, je n'en doute pas, les préventions que les longues plaintes de votre oncle ont pu élever contre vous.

LE COLONEL. Monsieur Duflos a dû préparer un acte.

M. DUFLOS. Pressés comme nous l'étions par le testament, cette précaution était indispensable. Il n'y a que la somme à régler; je l'ai laissée en blanc.

LE COLONEL. Je ne veux intervenir que pour signer.

MADAME D'YVARI. C'est au mieux. Venez, monsieur Duflos, venez. Nous aurons bientôt fini, et je puis demander mes chevaux.

LE COLONEL. Ah! madame, quel empressement à me punir de ma confiance!

MADAME D'YVARI. Ne sommes-nous pas voisins?

LE COLONEL. Vous êtes mille fois trop bonne; mais des raisons de convenance peuvent m'empêcher de profiter de votre invitation tant que mademoiselle Emma sera dans votre château. Il y aurait défaut de délicatesse de ma part à montrer

au milieu de votre société, et en sa présence, un homme de mon âge qui n'aurait sans doute fait pour elle qu'un acte de justice, mais qu'un engouement pourrait taxer de générosité.

MADAME D'YVARI. C'est toujours un avantage que d'avoir le beau rôle de son côté.

LE COLONEL. Ce peut être aussi un motif pour en redouter l'éclat. Parlons sans détour. Le testament de mon oncle semblait indiquer que les intérêts à régler se débattraient entre mademoiselle Emma et moi; nous avons voulu tous les deux nous soustraire à ce qu'il y a de pénible, de ridicule même dans cette position; mais mon oncle désirait que j'eusse une conversation avec elle, et je la réclame.

MADAME D'YVARI. Vous n'en faites pas sans doute une condition au pouvoir que vous venez de me donner!

M. DUFLOS. Mais, madame, il n'est pas contre les lois que deux parties se trouvent ensemble pendant que des tiers travaillent à les concilier. De quoi s'agit-il? que nous en finissions; que vous puissiez retourner chez vous avant la nuit, comme vous en avez le désir. Mademoiselle Modeste accompagnera mademoiselle Emma; monsieur le colonel aura la satisfaction d'avoir accompli une chose qu'il croit avoir été dans les intentions de son oncle; tout cela n'a rien que de très-régulier.

MADAME D'YVARI. Allons, monsieur, qu'il soit fait ainsi que vous l'avez dit. Il n'y a de bonnes affaires que celles qui sont terminées; et puisque je me suis embarquée dans celle-ci, il faut bien que j'en sorte.

(Elle sort avec M. Duflos.)

SCÈNE V.

LE COLONEL, seul.

C'est étonnant comme la tête d'un homme peut fermenter en quelques minutes! Cette madame d'Yvari me déplaît. Quel acharnement à poursuivre une affaire qui, après tout, n'est pas une affaire! Que m'importent quelques mille francs de plus ou moins? jamais je n'avais compté sur cette succession.

Ce qui m'occupe, c'est le sort de cette jeune personne vraiment intéressante. Elle sera très-mal chez une femme altière, qui ne sait pas même déguiser combien elle se repent des engagements qu'elle a pris. Je conçois bien qu'il ne m'est pas permis d'être son protecteur ; mais est-ce une raison pour l'éloigner sans que j'aie pu lui parler, sans me laisser le temps de combattre les préventions qu'elle a dû recevoir contre moi? Si elle pouvait deviner combien je suis capable de bons conseils et de persévérance, peut-être serait-ce une consolation pour elle d'entrevoir que je ne cesserai de veiller sur son avenir. Aux soins que mon oncle a pris de son enfance, notre famille n'est-elle pas devenue la sienne? et faudrait-il que j'eusse soixante ans pour avoir le droit d'empêcher qu'on ne la rendît malheureuse? Malheureuse! pour qui donc serait le bonheur! Mais quelle confiance pourra-t-elle prendre dans un homme dont elle n'a jamais entendu dire que du mal, et qui vient comme un ennemi la chasser d'une maison où s'est enfermée toute son existence, où tout le monde la chérit, et qu'elle embellit à un point qu'il m'est impossible de penser un moment que cette maison soit à moi? Si elle en sort, ce qui me paraît inévitable, nous en sortirons tous les deux. Quand elle verra se réaliser la résolution que je prends de ne jamais y revenir, il faudra bien qu'elle me pardonne le mal que je lui fais sans le vouloir. Oui, c'est là ce que je désirerais, et mes idées commencent à se débrouiller. Obtenir d'Emma qu'elle me juge ce que je suis réellement, qu'elle m'accorde un peu de confiance, ce n'est pas trop exiger sans doute ; et cependant que ne donnerais-je pas pour réussir !

SCÈNE VI.

EMMA, LE COLONEL, MADEMOISELLE MODESTE.

(Au moment où entre Emma, le colonel s'avance, lui prend la main pour l'amener sur la scène, après avoir indiqué à mademoiselle Modeste de s'asseoir sur un fauteuil près de la porte.)

LE COLONEL. Si mes affaires m'avaient permis de venir ici du vivant de mon oncle, nous ne serions pas étrangers l'un à

l'autre; je ne serais pas réduit à vous demander pardon des efforts que j'ai faits pour obtenir que vous vouliez bien m'accorder un moment d'entretien. Notre position est vraiment singulière.

EMMA. Très-singulière.

LE COLONEL. Je n'en parle pas sous le rapport qui a pu mêler nos intérêts. J'espère, mademoiselle, que vous n'avez jamais douté de mon équité.

EMMA. Jamais, monsieur.

LE COLONEL. De toute autre personne, cette réponse ne serait qu'une justice; de votre part, je la regarde comme une générosité à laquelle j'attache le plus grand prix. Vous ne saurez jamais combien je tiens à mériter votre estime; sans doute j'ai beaucoup de préventions à combattre..... Vous gardez le silence; vous craignez de vous livrer à cette franchise qu'on vous a reprochée tantôt devant moi. N'est-il pas vrai que je suis mal dans votre esprit?

EMMA. Si vous m'eussiez fait cette question du vivant de votre oncle, j'aurais répondu oui, sans hésiter.

LE COLONEL. Et maintenant?

EMMA. Maintenant, j'ai appris à ne pas croire sur la foi des autres; et six mois écoulés depuis que nous l'avons perdu ont été pour moi un temps de révélation.

LE COLONEL. Expliquez-vous de grâce.

EMMA. On dit que je suis légère, parce qu'il m'est plus facile d'accepter un malheur que de le redouter; mais croyez, je vous prie, que je ne manque pas de réflexion. En voyant ceux qui semblaient ne respirer que pour votre oncle attaquer aujourd'hui son humeur, blâmer ses actions, ne pas même cacher leur jalousie de l'amitié qu'il me portait, j'ai pensé que si mon bienfaiteur n'était pas aussi parfait qu'il m'avait paru, il serait possible que son neveu ne méritât pas tout le mal qu'on disait de lui.

LE COLONEL. Ainsi vous êtes disposée à me juger.....

EMMA. Comme si je n'avais jamais entendu parler de vous.

LE COLONEL. Sans prévention?

EMMA. Sans aucune prévention.

LE COLONEL. C'est me ranger dans la classe générale, et je

n'ai qu'à vous remercier de cette faveur. Je voudrais pourtant que vous fussiez bien persuadée que si j'ai tant tardé à venir rendre mes respects à mon oncle, il n'y a eu un peu de négligence de ma part qu'une fois, deux tout au plus. Les devoirs de ma profession sont impératifs. Mais en me rappelant combien ses instances étaient vives, j'éprouve des remords pénibles que je n'ose confier qu'à vous.

EMMA. Il ne faut rien exagérer; et je dois vous avouer que quand votre oncle insistait tant pour vous attirer ici, il cédait aux caprices d'un enfant gâté. J'avais envie de vous voir, et je l'en tourmentais.

LE COLONEL. Vous aviez le désir de me voir?

EMMA. On parlait si souvent de vous!

LE COLONEL. Je conçois; cela excite la curiosité.

EMMA. Surtout lorsqu'on est jeune comme je l'étais alors.

LE COLONEL. Ainsi, depuis que vous avez cessé d'être jeune, c'était de son propre mouvement que mon oncle m'appelait auprès de lui, et vous n'êtes pour rien dans les dernières lettres qu'il m'a écrites? Cette question paraît vous déplaire. Pardonnez-moi de l'avoir faite.

EMMA. Votre question ne me déplaît pas; elle m'embarrasse. En le voyant décliner, j'aurais désiré qu'il eût auprès de lui le plus proche de ses parents. On ne résiste que de loin aux volontés d'un vieillard. Si vous eussiez été ici, il vous aurait aimé.

LE COLONEL. Ah! mademoiselle, voilà mon crime; je ne me le pardonnerai jamais. Si j'eusse rempli mes devoirs envers lui, nous aurions été ses enfants; vous me regarderiez comme un frère, et j'aurais acquis le droit de vous protéger. A votre âge, avec un esprit qui étonne, mais qui ne peut devancer l'expérience; avec une franchise dont le charme ne doit durer que pour celui qui obtiendra toute votre confiance; avec une figure qui s'embellit encore de toutes vos qualités, que deviendrez-vous dans un monde où chacun ne pense qu'à soi, ne veut, n'estime rien que pour soi; où le bien même s'interprète à mal; où les premiers mouvements, souvent bons, ont moins de durée que quand ils sont mauvais? Madame d'Yvari, par exemple, croyez-vous qu'elle vous aime? moi je n'en

crois rien. Je ne l'aime pas, et je souffre de vous voir aller dans cette maison.

EMMA. Si le testament de votre oncle ne m'avait pas obligée de vous attendre ici, de vous y recevoir, je n'aurais pas été conduite à accepter la bienveillance qu'elle m'a montrée et dont j'ai l'intention de ne pas abuser longtemps.

LE COLONEL. Que deviendrez-vous?

EMMA. Que serais-je devenue sans les bontés de votre oncle? La fortune que je lui dois suffit pour me permettre de choisir le seul asile qui convienne à ma situation.

LE COLONEL. Sans y prendre d'engagement?

EMMA. Que sais-je? l'avenir est si long!

LE COLONEL. Ah! n'y pensez jamais..... sans me consulter comme vous consulteriez un frère. Y consentez-vous?

EMMA. Oui. Je consens à vous écrire. Vous me protégerez par respect pour sa mémoire.

LE COLONEL. Par respect pour tout ce qu'il chérissait en vous. Je serai le tuteur de votre fortune; elle restera hypothéquée sur cette terre; vous y tiendrez au moins par quelque chose. Vous étiez si bien ici que je m'en veux d'être la cause qui vous en éloigne. Cette idée m'est insupportable. Si mon oncle m'eût consulté!.... Il ne vous aimait pas comme je vous aurais aimée à sa place.

SCÈNE VII.

LE COLONEL, EMMA, MADAME D'YVARI, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE, dans le fond du théâtre.

MADAME D'YVARI. Nos opérations sont terminées, monsieur le colonel; l'acte est tout prêt; il ne s'agit plus que d'en prendre lecture et de le signer.

LE COLONEL. Déjà?

M. DUFLOS. Comment n'aurions-nous pas terminé promptement? Nous n'avions qu'un même intérêt, et nous avons souvent oublié laquelle des deux parties adverses nous étions chargés de défendre. Madame la baronne a quelquefois plaidé

pour mademoiselle Emma, tandis que moi je soutenais votre cause.

LE COLONEL. Vous êtes trop obligeant.

M. DUFLOS. Voulez-vous que je vous fasse connaître le contenu de l'acte?

LE COLONEL. C'est à mademoiselle Emma qu'il faut le demander.

EMMA. J'aimerais mieux signer sans lire.

LE COLONEL. Moi de même. Il y a quelque chose de si triste dans le fond de cette affaire! D'ailleurs une marque absolue de confiance n'est pas trop pour acquitter ce que nous devons aux soins obligeants de madame.

MADAME D'YVARI. Vous ne me devez rien, monsieur, et mon cœur suffit pour payer tout ce que j'ai fait pour cette aimable enfant. (A mademoiselle Modeste.) Mademoiselle, faites demander ma voiture, s'il vous plaît.

(Mademoiselle Modeste sort.)

M. DUFLOS (présentant la plume à Emma). Signez, mademoiselle.

EMMA (refusant de prendre la plume). Je ne sais si ce que je vais faire est bien ; mais, madame, il me semble que c'est le moment de parler de cette lettre.

LE COLONEL. Quelle lettre?

EMMA. Elle me fut remise par mon bienfaiteur avec ordre de ne l'ouvrir que dans le cas où j'aurais à me plaindre des procédés de son neveu. N'ayant point à me plaindre, cette lettre ne m'appartient plus, la voici.

LE COLONEL (prenant la lettre). Je ne croyais pas avoir mérité une précaution aussi injurieuse. J'aurais voulu du moins que la preuve m'en eût été épargnée.

EMMA. J'hésitais, et je suis affligée maintenant de vous avoir déplu. Vous m'avez demandé de la confiance, j'ai pensé qu'il aurait toujours fallu vous le dire plus tard.

LE COLONEL. Quel amour-propre révolté ne serait pas apaisé par des paroles aussi douces? Emma, donnez-moi votre main comme à un frère, et pardonnez-moi.

EMMA. De tout mon cœur, si le tort est de votre côté.

LE COLONEL. Oui, oui, mille fois de mon côté; et pour m'en

punir je veux subir entièrement l'humiliation à laquelle mon oncle m'a exposé. (Il ouvre la lettre et lit.) « Ceci est mon codicille. »

M. DUFLOS. Un codicille! Voulez-vous bien, monsieur le colonel, que je vous épargne la peine de le lire? Cela rentre dans mes attributions.

LE COLONEL (lui remet le papier). Tenez, monsieur.

M. DUFLOS (lisant). « Dans le cas prévu par mon testament,
» où Charles-Hippolyte Sinclair, mon neveu et l'héritier de
» tous mes biens, ne réglerait pas dans les vingt-quatre heu-
» res les intérêts de ma bien-aimée Emma de Castelbon, de
» manière à ce qu'elle se déclare satisfaite, j'entends et ma
» volonté expresse est que ma terre de Langel appartienne en
» propre, avec tout ce qu'elle comporte, à ma bien-aimée
» Thérèse-Emma, pour l'acquit de ma conscience, ne me
» croyant pas injuste envers celui qui aurait manqué de jus-
» tice. »

LE COLONEL. Quelles expressions! et par quelle action de ma vie ai-je pu les mériter?

MADAME D'YVARI. Calmez-vous, monsieur le colonel. Les vieillards ont le privilége de pouvoir être quelquefois bizarres sans offenser; et, s'il faut tout dire, votre oncle usait souvent de ce privilége. L'heure avance, signons.

LE COLONEL. Non, madame. Rien ne pourrait maintenant me contraindre à le faire. Je me refuse à tout arrangement.

MADAME D'YVARI. Y pensez-vous, monsieur, et prétendez-vous me jeter dans tous les embarras d'un procès?

LE COLONEL. J'ai juré de ne jamais plaider.

M. DUFLOS. Mais réfléchissez bien, monsieur le colonel, que si vous ne signez pas un compromis, cette terre devient dans quelques heures, et sans que rien puisse s'y opposer, la propriété de mademoiselle Emma.

LE COLONEL. Eh bien! monsieur, quel inconvénient trouvez-vous à cela? Est-ce que mademoiselle n'a pas prouvé qu'elle était capable d'administrer une terre, de faire les honneurs d'une maison? Est-ce à nous, qu'elle a reçus avec tant de grâce, tant de bonté, à lui contester la justice que tout le monde lui rend?

M. DUFLOS. J'ai cru qu'il était de mon devoir de vous faire sentir toutes les conséquences.....

LE COLONEL. Les conséquences se déduisent d'elles-mêmes : mademoiselle devra la fortune qu'elle mérite à la mauvaise opinion que mon oncle avait de moi, à l'irascibilité de mon caractère que tout soupçon offense; elle ne m'aura aucune obligation. Tout sera pour le mieux.

EMMA (au colonel). Monsieur... mon frère, vous m'avez promis vos conseils quand je les réclamerais.

LE COLONEL. Ne m'en demandez pas, je ne suis plus votre frère. Si votre délicatesse souffre de posséder une propriété depuis si longtemps dans ma famille, regardez-moi en me permettant d'espérer qu'un jour vous me la rendrez.

EMMA (à madame d'Yvari). Madame, que faut-il que je réponde ?

MADAME D'YVARI. Il ne demande que la permission d'espérer, vous ne pouvez pas le lui défendre.

EMMA. Mais c'est prendre un engagement. Si vite! sans avoir le temps de la réflexion !

LE COLONEL. Je le vois, les préventions qu'on vous a données contre moi subsistent toujours.

EMMA. Non, non, ne le croyez pas. Toute ma crainte est de ne pouvoir justifier une confiance dont je suis plus touchée que je ne puis le dire.

MADAME D'YVARI. Nous vous cautionnerons s'il le faut, mon Emma. Ma chère enfant, que je suis fière du bonheur qui vous arrive! N'insistez pas, colonel; quand vous la connaîtrez comme nous, vous saurez combien il lui faut peu de paroles pour se faire entendre.

LE COLONEL. Elle ne m'en a pas dit une seule dont le souvenir puisse s'effacer de ma mémoire.

SCÈNE VIII.

MADAME D'YVARI, EMMA, LE COLONEL, MONSIEUR DUFLOS, MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ, ROUSSEAU, et quelques domestiques, hommes et femmes, qui restent au fond du théâtre comme pour faire leurs adieux à Emma.

RENÉ. La voiture de madame la baronne est avancée.

LE COLONEL. Et quoi! madame, vous persistez à nous séparer si vite?

MADAME D'YVARI. Oui, mon cher colonel. J'étais venue la chercher, maintenant je l'enlève. En paraissant ici, vous l'en avez chassée : ce n'est pas galant.

LE COLONEL. Mais elle est chez elle, et je vais partir pour la ville.

EMMA (en souriant). C'est sur quoi je compte. Même en me retirant, je vous refuse un asile. Vantez à présent la manière dont je fais les honneurs d'une maison!

LE COLONEL (à tous les domestiques). Mes enfants vous ne perdrez pas votre douce, votre bonne maîtresse; elle ne s'absente que momentanément. Liberté tout entière aujourd'hui, et livrez-vous à la joie.

EMMA. Oui, mes amis, de la joie et pas de désordre. Vous y veillerez, mademoiselle Modeste.

MADEMOISELLE MODESTE. Si le bonheur que j'éprouve me laisse toute ma raison. Ah! ma chère demoiselle!

LE COLONEL. Vous aurez donc la bonté de me conduire à la ville, monsieur Duflos?

M. DUFLOS. C'est bien de l'honneur pour moi. Mon cabriolet n'est pas élégant, mais il est grand et solide.

LE COLONEL. Vous me montrerez ma maison; car j'ai au moins une maison dans ce pays-ci.

MADAME D'YVARI. Et fort bien meublée, grâce aux soins d'Emma.

EMMA. Rousseau vous suivra pour vous donner les indications dont vous aurez besoin. Vous le garderez tant qu'il vous sera nécessaire.

LE COLONEL. Votre prévoyance s'étend à tout; vous avez deviné qu'il me fallait un confident. (Se tournant vers Rousseau.) J'aime Rousseau, c'est un bon enfant, et nous causerons ensemble.

ROUSSEAU. Tant que monsieur voudra. Il y a de quoi.

MADAME D'YVARI (au colonel). Je compte sur le plaisir de vous voir demain.

LE COLONEL. Il n'y a pas de doute. A quelle heure déjeunez-vous?

MADAME D'YVARI. A dix heures.

LE COLONEL. Je ne me ferai pas attendre.

(Il offre sa main à la baronne, qui lui fait signe de prendre celle d'Emma.)

EMMA (aux domestiques, en prenant le bras du colonel). Adieu, adieu; je reviendrai vous voir tous les jours.

LE COLONEL. Et moi souvent, en attendant mieux.

(Ils sortent tous, à l'exception de René et de mademoiselle Modeste.)

SCÈNE IX.

MADEMOISELLE MODESTE, RENÉ.

MADEMOISELLE MODESTE. C'est un mariage, monsieur René.

RENÉ. Et un mariage qui ne sera pas long à se faire, je vous en réponds.

MADEMOISELLE MODESTE. Ah! vraiment, que votre maître est aimable! Je n'entendais pas bien sa conversation avec mademoiselle; mais qu'il avait les yeux doux..... et une voix si tendre, si pénétrante..... Mademoiselle a fait un beau rêve.

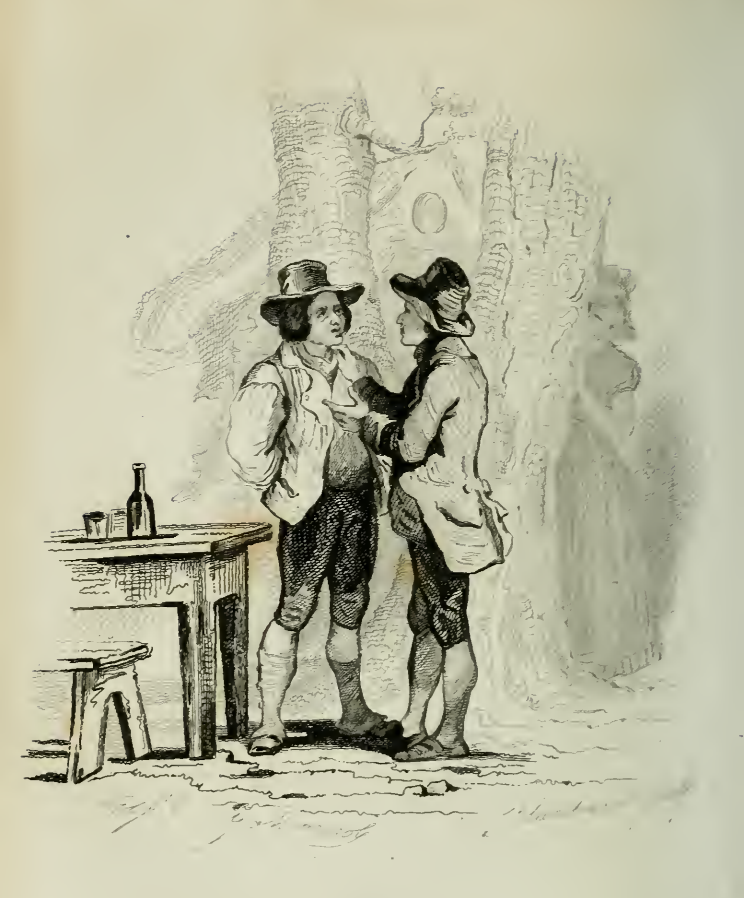
RENÉ. Dame, si toutes les femmes qui rêvent lui ressemblaient!

MADEMOISELLE MODESTE. Il faut encore du bonheur, soyez-en sûr. Quand je pense que ce matin même elle était quasi abandonnée! Pauvre agneau!

RENÉ.

A BREBIS TONDUE DIEU MESURE LE VENT





THOMAS.

VOUS N'ETES DONC PAS JALOUX !

LA

MÉCHANTE LANGUE

OU

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.

PERSONNAGES :

MATHURIN, fermier.
MADAME MATHURINE, femme de Mathurin.
THOMAS, autre fermier.
GERVAIS, garçon de ferme.

La scène se passe dans un village.

Le théâtre représente le devant de la ferme de Mathurin.

SCÈNE I.

THOMAS, seul.

Ferai-je t'i ben de me marier? Ferai-je t'i ben de rester garçon ? V'là bentôt dix ans que je me demande ça, et je n'en suis pas plus avancé. Je n'ai qu'à dire, pardine ! je ne manquerai pas de femmes; j'en trouverai cent pour une. J'sis riche; par ainsi je serai un mari parfait ! alles voudront toutes de moi..... Oui, mais peut-être seulement à cause que je s'is riche, et c'est tout le contraire que je voudrais. Ma lubie serait d'avoir une femme qui m'aimît pour moi tout seul, et n'aimît jamais que moi; c'est difficile à trouver. J'ai beau charcher, y a toujours quéuque chose à redire. Tant que vous faites l'amoureux auprès d'une jeunesse, c'est tout sucre et tout miel; alle est douce, alle est bonne, alle est prévenante, que

c'est un charme. Sa mère, qui ne la gâte pas, a ben soin de vous dire que la petite n'a qu'un défaut; qu'alle est trop soigneuse, trop rangeuse, trop travailleuse. L'eau vous en viant à la bouche; vous donnez là-dedans comme un nigaud ; et pis, au bout de queuque temps de mariage, il se trouve que ce n'est plus ça ; tout est sens dessus dessous dans votre maison. Madame est toujours à caqueter dans le voisinage ; alle ne veut pas rester cheux alle ; alle se pare tous les jours mieux qu'alle ne devrait se parer même pour le dimanche. Que le mari essaie de dire un mot, ce petit mouton qu'on lui avait fait si gentil, ne jette plus qu'un cri depis le matin jusqu'au soir. C'est pas exagéré ; j'ai vu ça cent fois.

Faut être de bon compte, j'ai vu aussi de braves femmes, aimant ben leur mari, soignant ben leux enfants ; toujours de bonne himeur, ne querellant jamais, remplissant tous leux petits devoirs sans faire d'embarras et sans vouloir passer pour meilleures que les autres ; mais aussi une trouvaille comme ça, c'est un quine à la loterie.

Je peux me tromper ; j'ai dans l'idée que Tharèse, la fille à Mathurin, serait à peu près ce quine-là. D'abord alle est jolie, et pis alle est toujours ben tenue, ben propre ; alle gracieuse tout le monde. Jamais ça ne passe près de vous sans vous faire une révérence, queuquefois deux. « Bonjour, monsieur Thomas. Comment vous en va aujourd'hui ? Ce n'est pas grand'-chose ; eh ben, de sa part, ça fait plaisir. Le malheur, c'est qu'alle a un amoureux qu'est de son âge ; car ces jeunes filles, ça a beau vous faire des politesses, ça regarde à l'âge, pas moins. Si je pouvais brouiller tout ça ; si je pouvais... mais v'là mon rival... ne faisons frime de rien.

SCÈNE II.

THOMAS, GERVAIS, portant une bouteille et deux verres.

GERVAIS. Bonjour, monsieur Thomas.

THOMAS. Bonjour, Gervais. T'as l'air triste, mon garçon.

GERVAIS. Je n'ai pas sujet d'être gai, vraiment.

THOMAS. Ah ! ah ! monsieur l'amoureux, vos affaires ne

vont pas comme vous voudriais. De quoi t'avises-tu aussi d'aimer une fille plus riche que toi?

GERVAIS. Alle m'aime ben, moi qui suis pauvre.

THOMAS. Sais-tu que ça n'est pas honnête de courtiser une fille sans que ses parents le sachent?

GERVAIS. Ils ne le savent que trop, monsieur Thomas. Comment ne le sauraient-ils pas? Je leux répète tous les jours.

THOMAS. Qu'est-ce qu'ils disent?

GERVAIS. Madame Mathurine dit que j'ai raison : alle est si bonne c'te chère madame Mathurine! Alle nous aime tant! Pourvu que je lui donne beaucoup de petits-enfants, c'est tout ce qu'alle demande.

THOMAS. Oui; mais monsieur Mathurin?

GERVAIS. Monsieur Mathurin, lui, c'est autre chose.

THOMAS. Il ne tiant pas aux petits-enfants?

GERVAIS. Non, monsieur Thomas; et c'est dommage.

THOMAS. Oui, c'est dommage.

GERVAIS. Monsieur Thomas, vous devriais ben lui parler. Il va venir tout à l'heure boire un coup avec vous; v'là du vin que j'apporte exprès pour ça. Dites-lui donc un mot pour mamzelle Tharèse et pour moi. Vous qu'avez de l'esprit, vous savez ben ce qu'il faut que vous disiais. Monsieur Mathurin est bon; il ne faut que lui faire entendre raison.

THOMAS. Monsieur Mathurin est bon; madame Mathurine est bonne; tu es bon aussi, à coup sûr; Tharèse n'est pas méchante non plus, comment se fait-il que vous ne puissiez pas vous arranger?

GERVAIS. Nous nous arrangerions ben, Tharèse et moi, ce n'est pas l'embarras; mais sa mère veut que monsieur Mathurin y consente.

THOMAS. Ça me paraît assez juste.

GERVAIS. Pisque ça vous paraît juste, monsieur Thomas, tâchez donc alors de nous faire réussir. Tharèse en aura ben de la joie; et moi donc! je vous regarderai comme un second père. Adieu, monsieur Thomas. Je m'en vas à cette fin que monsieur Mathurin ne se doute pas que nous nous entendons ensemble.

(Il sort.

SCÈNE III.

THOMAS, seul, et un peu après, MATHURIN.

THOMAS. Oui, oui, nous nous entendons joliment. Ce qu'il vient de me dire me donne encore plus d'envie de lui couper l'herbe sous le pied. Ce serait agriable, à mon âge, de débusquer un beau marle comme ça. Pas moins y a du risque. Y a du pour, y a du contre.

MATHURIN. Quoi que vous devisez donc là tout seul, voisin Thomas?

THOMAS. C'est toujours ma vieille chanson que je répète, père Mathurin : ferai-je t'i ben de me marier? ferai-je t'i ben de rester garçon ?

MATHURIN. Savez-vous ben que v'là une chanson qui pourrait devenir un tantinet ridicule pour peu que vous la chantiais encore queuque temps.

THOMAS. Que voulez-vous? je suis tâtonneux comme tous les diables.

MATHURIN. C'est pour ça qu'i faut vous marier.

THOMAS. Aveuc qui?

MATHURIN. Parbleu ! aveuc une fille.

THOMAS. Aveuc une fille, aveuc une fille, c'est bentôt dit; mais aveuc laquelle?

MATHURIN. Tenez, asseyons-nous. Nous deviserons de ça plus à notre aise quand nous serons à table. (Ils s'asseyent et se versent du vin.) I demande aveuc laquelle, comme s'il manquait de filles dans le village! Je ne vous parle pas de Thérèse; sa mère s'est mis dans la tête de la donner à Gervais, not' garçon de farme, et faudra ben que je finisse par le vouloir aussi. En attendant, je dis que non; mais je vois ma pauvre enfant qui pleure, sa mère qui soupire, Gervais qu'a l'air d'un imbécile; et tout ça me fend le cœur, voyez-vous.

THOMAS. Vous ferez pourtant une sottise, père Mathurin. Vous avez du bien; vous n'avez qu'une fille; il vous faut un gendre qui soit riche aussi.

MATHURIN. Allez donc parler comme ça à not' femme; alle

vous répondra que c'est justement parce que j'avons de quoi, que nous pouvons donner à Thérèse un mari qui n'ait rien.

THOMAS. Parguenne! vot' femme est drôle. Queuque je lui ai fait pour qu'alle cherche à me jouer un tour comme celui-là?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, GERVAIS, dans le fond du théâtre.

GERVAIS (à part). Je ne peux pas tenir à voir comment monsieur Thomas parle pour moi.

MATHURIN. Vous pensiais donc à Thérèse?

THOMAS. Certainement que j'y pensais, et ça me tarabuste tarriblement d'être obligé de n'y plus penser. C'est-i pas un guignon! la seule fille qui me convenait!

MATHURIN. Que ne vous expliquiais-vous plus tôt, au lieu de répéter votre chanson! Moi aussi je vous aurais ben aimé pour gendre; mais que je parle de ça à c't' heure, on va faire un beau sabbat. Vous êtes un cruel homme avec vos tâtonnements. Y a encore un an que Thérèse et Gervais ne se connaissaient seulement pas.

THOMAS. C'est que je vois d'ici que votre fille fera positivement une femme comme il me la faut.

GERVAIS (à part). Voyez-vous le traître! Courons avertir madame Mathurine; il n'y a qu'elle qui puisse nous sauver. (Il sort.)

THOMAS. Tharèse est mon affaire.

MATHURIN. Parce qu'elle ne sera pas pour vous. Si je vous l'avions offerte, vous n'en auriais peut-être pas voulu.

THOMAS. Alle est si ben élevée!

MATHURIN. Elle l'était tout aussi ben y a un an.

THOMAS. Si polie, si avenante! O mon Dieu, que madame Mathurine me fait de tort! D'abord je le dis ouvertement, si je n'épouse pas votre fille, je n'en épouserai jamais d'autre.

MATHURIN (riant). Vous épouserez une veuve.

THOMAS. Je ne crois pas ça.

MATHURIN. Et pourquoi pas?

THOMAS. Parce que je ne voudrais pas quelle me fît enrager

avec son défunt, comme c'est l'usage; qu'elle me répétît toute la journée que c'était un homme charmant, qui lui faisait sans cesse des cadeaux, qui lui obéissait d'un clin d'œil, qui la laissait maîtresse de tout, quand le plus souvent c'était tout le contraire. Mais c'est égal; le mort sert à tourmenter le vivant, et, pour une femme, c'est toujours ça.

MATHURIN. Vous en savez trop long, voisin; vous resterez garçon.

THOMAS. C'est vot' fille, c'est Tharèse qu'il me fallait.

MATHURIN. Je n'en sais trop rien. Elle aurait ben pu vous parler de Gervais comme les veuves parlent de leur défunt.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MATHURINE, d'abord dans le fond.

THOMAS. Êtes-vous au moins sûr qu'alle l'aime autant que vous le dites?

MATHURIN. Dame! écoutez donc, quant à ce qui est de moi, je ne m'y entends guère; en général, ce sont les femmes qui se connaissent à tout ça, et Mathurine m'a assuré plus de cent fois que Thérèse et Gervais avaient un amour tarrible l'un pour l'autre.

MATHURINE (s'avançant). Et je suis prête à le répéter. Ces pauvres enfants! ça fait pitié rien que de les voir. Si j'étais la maîtresse, je ne barguignerais pas longtemps. Gervais n'a pas de bien; queuque ça fait? il en gagnera. Est-ce que j'étions plus avancés que lui quand j'avons pris c'te farme? Avec de l'économie et du travail, on vient à bout de tout (Elle fait la révérence à Thomas.) Vot' servante, monsieur Thomas. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis?

MATHURIN (à part). V'là une question ben tombée.

MATHURINE. Not' Thérèse n'est pas vaniteuse. La chère fille! qu'elle soit contente du côté du cœur, elle n'en demandera pas davantage. Faut la connaître comme je la connais; faut voir dans son pauvre petit cœur comme j'y vois. Elle n'a rien de caché pour sa mère; elle me conte tous ses chagrins, et je pleure queuquefois tout autant qu'elle. Je me rappelle si ben

ce qu'on souffre à c't âge-là. Tu ne te le rappelles plus, toi, Mathurin; les hommes ça n'a pas de mémoire. Et vous, voisin Thomas, avez-vous jamais su ce que c'était que l'amour?

MATHURIN. Allons, voisin, répondez.

MATHURINE. Je suppose qu'on donne un mari riche à not' enfant; car c'est toujours c'te richesse que vous recherchez, vous autres; à coup sûr, ce sera un vieux, un homme qui serait son père; quand on est jeune, on n'est pas encore riche; ou ben ce sera un jeune homme, si on veut, dont les parents seront arrondis. Qu'est-ce qu'il arrivera? que les parents de ce jeune homme voudront peut-être que not' Thérèse aille habiter cheux eux; un vieux non plus ne voudra pas demeurer avec nous. De toutes façons, nous n'aurons plus d'enfant. Au bout d'un an, nous serons des étrangers pour elle; elle ne viendra plus nous voir que par visites, et nous vieillirons, Mathurin et moi, sans que ça nous ait servi à rien d'avoir une fille. Dites donc comme moi, voisin.

MATHURIN. N'est-ce pas qu'elle dégoise joliment not' femme?

MATHURINE. Choisissons Gervais. C'est un brave garçon, qu'est franc, gai, travailleur, qui nous respecte, qui nous aime, et qui sera reconnaissant de ce que je ferons pour lui. Nous prendrons avec nous sa pauvre mère, et nous ne ferons tous qu'une famille. Thérèse ne brillera pas tant; eh ben, elle ne brillera pas tant; ce n'est pas une nécessité. Mais comme elle sera heureuse, en récompense! Elle n'aura autour d'elle que des gens qui l'aimeront, qui la chériront; et puis vois donc, mon homme, queulle joie pour nous! Tous les ans, un petit garçon ou une petite fille.

MATHURIN. Entendez-vous, voisin, ma femme à qui il faut un petit garçon ou une petite fille tous les ans!

MATHURINE. Si on pouvait dire : « Y a un autre mari pour elle dans le village. » Mais n'y en a pas. Ainsi faudra donc la quitter, nous en séparer! Penses-tu à ça, Mathurin?

MATHURIN. Comment! n'y a pas d'autre mari que Gervais dans le village?

MATHURINE. Non, et tu le sais tout aussi ben que moi.

MATHURIN. Charchons donc.

MATHURINE. Nous avons assez cherché, qu'i me semble.

MATHURIN. Et le voisin Thomas, tu ne le comptes pour rien?

MATHURINE (riant aux éclats). Ah! ah! ah! ah! c'est ben trouvé. Lui qui a déjà manqué de m'épouser dans le temps! Faut le garder pour une des filles à Thérèse.

THOMAS. Vous êtes toujours plaisante, dame Mathurine.

MATHURINE. Vous ne voyez pas que c'est une malice de mon mari pour ne pas me répondre?

THOMAS. Et si ce n'était pas une malice; si c'était la vérité?

MATHURINE. Avec quel sérieux il dit ça! Ne dirait-on pas qu'il parle pour de bon?

THOMAS. Certainement je parle pour de bon.

MATHURINE. Vous ne m'attraperais pas; je vous connais pour un goguenard.

THOMAS. N'y a pas de goguenarderie à ça.

MATHURINE. Allons donc.

THOMAS. La preuve, c'est que je vous demandons Tharèse pour femme.

MATHURINE. Je ne vous écoute pas.

THOMAS. Je vous jure cependant.....

MATHURINE. Vous me jureriais d'ici à demain, que ce serait tout de même. Vous n'êtes pas fait pour le mariage; sans ça, est-ce que vous seriais encore garçon?

THOMAS. On écoute les gens, du moins.

MATHURINE. On n'a jamais été obligé d'écouter les gens qui se moquaient.

THOMAS. C'est que je ne me moque pas.

MATHURINE. Ta, ta, ta, ta; je suis aussi fine que vous. Au revoir, voisin.

(Au lieu de sortir, elle se cache derrière des arbres, et se montre de temps en temps aux spectateurs.)

THOMAS (d'un air menaçant). C'est comme ça! Ah ben! nous allons te le rendre.

MATHURIN. V'là les femmes qui n'ajoutont plus de foi à ce que vous dites; c'est signe de retraite, ça, voisin.

THOMAS. De retraite tant que vous voudrais; mais je ne

me tiens pas pour battu. Vot' fille Tharèse s'expliquera, et elle y regardera peut-être à deux fois avant de devenir la femme d'un pauvre diable de parfarance au plus riche fermier de l'endroit.

MATHURIN. Songez donc que sa mère est de son parti.

THOMAS. Voirement, vot' femme l'aime ben, au moins, ce Gervais.

MATHURIN. C'est un si bon enfant!

THOMAS. Et puis il est ben tourné.

MATHURIN. C'est le plus joli garçon du village.

THOMAS. Les femmes s'intéressent toujours aux jolis garçons.

MATHURIN. C'est assez naturel.

THOMAS. Vous trouvez ça naturel; vous n'êtes donc pas jaloux?

MATHURIN. Quoi que vous entendez par là?

THOMAS. C'est une idée qui m'est venue tout à l'heure.

MATHURIN. Sur quoi?

THOMAS. Vous savez; on a queuquefois des idées saugrenues.

MATHURIN. Après?

THOMAS (regardant fixement Mathurin). Je ne sais pas si je me trompe, mais j'ai pensé souvent que ce Gervais vous ressemblait beaucoup, en plus jeune, ça va sans dire.

MATHURIN (riant). Est-ce qu'il serait par hasard aussi beau garçon que moi?

THOMAS (sur le même ton). Oh! oui, pour le moins. Vot' femme, qui vous a épousé par amitié dans le temps, a peut-être remarqué ça. De manière qu'i pourrait ben se faire....

MATHURIN. I pourrait ben se faire....

THOMAS. Oui, que sans y penser, sans s'en douter, à cause de la ressemblance seulement... je ne sais peut-être pas ce que je dis.

MATHURIN. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne sais pas ce que vous voulez dire.

THOMAS. Vous devriais ben, voisin, me corriger d'être aussi soupçonneux que je le suis sur le compte des femmes.



MATHURIN. Vous ne l'êtes pas sur le compte de Mathurine, au moins?

THOMAS. Pour ça, non. Mais je crois qu'elle n'est pas tant pressée que vous le croyais d'avoir Gervais pour gendre. Avez-vous remarqué qu'elle répète toujours qu'il n'a pas de fortune? Et puis cette histoire de prendre sa mère avec vous, ça n'a-t-il pas l'air d'une ruse pour vous dégoûter tout à fait?

MATHURIN. Vous trouvez des ruses à tout. Entendons-nous donc. Vous dites qu'elle l'aime, et vous dites qu'elle n'en veut pas.

THOMAS. Oui, pour gendre.

MATHURIN. Elle en veut peut-être pour son amoureux!

THOMAS. S'il ne vous ressemblait pas tant.

MATHURIN. La bonne drôlerie! Mathurine qu'aurait un amoureux!

THOMAS. Les maris ne croient jamais ça. Madame Mathurine est une brave femme, mais elle est femme, et par conséquent, elle doit être un tantinet coquette. Elle ne serait peut-être pas fâchée d'essayer si elle pourrait plaire encore à un jeune homme, en tout bien tout honneur, s'entend.

MATHURIN. Vous ne valez pas le diable, vous autres libartins; vous jugez toujours les femmes sur celles que vous avez connues.

THOMAS. Eh ben! ça n'empêche pas; si j'étais marié, je voudrais essayer si je me trompe, rien que pour savoir.

MATHURIN. A quoi que ça vous avancerait?

THOMAS. A ne pas être dupe. Il y a de vieilles inventions toutes faites là-dessus; j'en emploierais une.

MATHURIN. Queulles inventions qu'il y a?

MATHURINE (à part). Écoutons ben.

THOMAS. On dit à sa femme : « Mathurine, j'sis obligé d'aller à la ville pour parler au sujet d'un marché de blé que j'ai fait; je ne reviendrai que demain. » Après on se cache chez un voisin, comme qui dirait à ma farme; et puis, à la nuit, quand on vous croit ben loin, vous rentrez à la maison..... Et puis..... dame! que voulez-vous que je vous dise? On voit souvent de drôles de choses.

MATHURINE (toujours à part). O le Satan !

MATHURIN. Qu'est-ce qu'on voit?

THOMAS. On voit madame Mathurine qui cause avec Gervais, qui lui dit tout ci, tout ça : « Mon petit Gervais, m'aimes-tu ben? Je te trouve joli garçon ; et moi, comment me trouves-tu? Gervais répond ; madame Mathurine répond après ; et, de réponse en réponse, y a queuquefois de quoi rire.

MATHURINE (toujours à part). Il me vient une idée. Ah ! messieurs les marauds, rira ben qui rira le dernier.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MATHURIN, THOMAS.

MATHURIN. Je ne vois pas qu'il y ait tant de quoi rire à ça.

THOMAS. Si fait, si fait. N'y a, au contraire, rien de plus drôle.

MATHURIN. Je n'aime pas ce qui sent la manigance.

THOMAS. Queuque vous risquez? madame Mathurine est honnête.

MATHURIN. Eh ben, alors, à quoi bon?

THOMAS. Ça fera du moins que vous pourrez me river mon clou.

MATHURIN. Dire que je vas à la ville quand ça n'est pas vrai !

THOMAS. Bast! les femmes ne mentent jamais, n'est-ce pas? Quand nous nous en mêlerions un peu aussi.

MATHURIN. Mathurine n'aime pas que je la quitte. Elle est toujours chagrine quand je vas à la ville.

THOMAS. Elle est toujours chagrine? Si j'étais marié, je ne voudrais pas que ma femme fût chagrine quand j'irais à la ville. C'est presque signe qu'il y a queuque anguille sous roche.

MATHURIN. D'ailleurs je ne saurai jamais faire toute cette tragédie-là.

THOMAS. Je m'en charge. Ce que je vous demande seulement c'est de ne pas me démentir ; ce n'est pas difficile. La v'là ; laissez-moi faire.

SCÈNE VII.

MATHURIN, THOMAS, MATHURINE.

MATHURINE. Vous êtes encore à boire, vous autres?

THOMAS. Ah! mon Dieu, non. Je nous désolons au contraire, le voisin et moi.

MATHURINE. Sur quoi donc que vous vous désolez?

THOMAS. Sur ce qu'il est obligé d'aller à la ville, au sujet d'un marché de blé qu'il a fait.

MATHURINE. C'est-i vrai, ça, Mathurin?

THOMAS. Puisque je vous le dis, voisine.

MATHURINE. C'est donc venu comme un accident? Tout à l'heure il n'en était pas question. Parle donc, Mathurin; tu prendras la bourrique pour ne pas te fatiguer.

THOMAS (à part). Elle donne là-dedans.

MATHURINE (à part). I me croit sa dupe. (Haut à Mathurin.) Tâche de revenir de bonne heure, au moins.

THOMAS. Ne l'attendais pas aujourd'hui; i ne reviendra que demain.

MATHURINE. Que demain! Il a donc ben affaire? Je veux aller avec toi, d'abord je ne veux pas te quitter si longtemps. Que demain! Je mourrais d'ici à ce temps-là.

THOMAS (bas à Mathurin). Voyez-vous la simagrée! Queu que je vous disais?

MATHURINE. Nous emmènerons Gervais.

MATHURIN (avec humeur). Quoi que tu dis de Gervais?

MATHURINE. Je dis que nous l'emmènerons avec nous, pour qu'il ne s'ennuie pas, ce pauvre garçon.

MATHURIN (même ton). Je ne veux emmener personne.

MATHURINE. Tu n'iras pas tout seul. N'y a pas de sûreté à cause du bois.

THOMAS. Pourquoi voulez-vous qu'il ait peur du bois?

MATHURINE. C'est vrai qu'i ne faut pas aller si loin pour trouver de mauvais garnements.

THOMAS. Queu qu'elle entend par là?

MATHURINE (d'un ton patelin). Vous l'accompagnerez, voisin Thomas, vous qui êtes un si bon ami.

THOMAS (à part). On dirait qu'elle se doute.

MATHURINE. Je vas toujours te chercher ta blouse pour te tenir chaud en route.

MATHURIN. Je n'ai besoin de rien.

MATHURINE. Alors, mon petit homme, pars pu tôt que pu tard, pour être arrivé avant la nuit.

THOMAS (bas à Mathurin). Elle voudrait déjà vous voir ben loin.

MATHURINE. Mathurin, j'ai là un chiffon de lettre pour madame Langlois de la poste ; veux-tu t'en charger? Je ne devais l'envoyer que demain ; mais puisque voilà une occasion, elle l'aura plus vite. Prend ben garde de la perdre, au moins.

THOMAS. Donnez, voisine. (Bas à Mathurin.) Prenez toujours. Nous trouverons ben moyen de l'envoyer. (Haut.) Allons ; venez-vous-en. Adieu, madame Mathurine.

(Il entraîne Mathurin qui s'échappe pour parler à sa femme.)

MATHURIN (bas à Mathurine). Écoute, Mathurine, retiens ben ce que je vas te dire : tout le temps que je serai dehors, ne quitte pas not' fille Thérèse.

MATHURINE. N'aie pas peur, va ; je saurai ben l'empêcher de parler à Gervais.

MATHURIN (à part). Gervais! et toujours Gervais! (Il va pour s'en aller et revient.) Embrasse-moi, ma femme. N'est-ce pas que tu m'aimes? T'aurais tort de me faire du chagrin. Adieu. Embrasse-moi encore. (A par en s'en allant.) C'est mauvais ce que je fais. N'y a plus à s'en dédire.

(Il sort avec Thomas.)

SCÈNE VIII.

MATHURINE, seule.

Je devrais peut-être en rester là ; c'te lettre que j'ai donnée à Mathurin devrait me suffire ; i verront dedans que je connaissais tous leux complots. Me soupçonner d'avoir Gervais

pour amoureux! Voyez donc un peu ce vilain Thomas! le démon n'est pas pire. Et Mathurin! Mathurin! mon homme enfin, qui donne dans ce trébuchet-là! Je serais tentée d'en rire, si ça ne me faisait pas tant de peine. Du courage! Ils n'ont pas tant barguigné pour me jouer le tour qu'ils me jouent. Pourquoi que j'aurais plus de pitié qu'eux! I doivent rôder ici à l'entour; commençons leur punition. (Elle appelle). Gervais! Gervais!

SCÈNE IX.

MATHURINE, GERVAIS.

GERVAIS. Me v'là, dame Mathurine.

MATHURINE. Tiens, mon enfant; ôte ce qui est sur c'te table. (Gervais reste les bras pendants sans faire attention aux ordres de Mathurine.) Tu n'entends pas?

GERVAIS (comme sortant d'une rêverie). Quoi qu'il y a, not' maîtresse?

MATHURINE. Je te dis d'ôter ce qui est sur c'te table.

GERVAIS (même jeu). Oui, not' maîtresse.

MATHURINE. I perd la tête, c'est sûr.

GERVAIS. O mon Dieu! not' maîtresse, qu'il y a de méchantes gens! Mamzelle Tharèse pleure que ça fait peine à voir. Je suis ben fâché à c'te heure de li avoir tout conté.

MATHURINE. J'te l'avais défendu.

GERVAIS. Je n'ai pas pu me retenir, madame Mathurine. Elle me regarde toujours dans les yeux pour voir si je li cache queuque chose; elle a vu que je li cachais ça, il a ben fallu li dire.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, MATHURIN, dans le fond.

MATHURINE (à part). J'aperçois mon jaloux; c'est bon. (Haut.) Je n'suis pas si heureuse, moi, mon petit Gervais; car à coup sûr, tu ne me dis pas tout.

GERVAIS. Oh! ma fine, si fait.

MATHURINE. Je gagerais que non.

GERVAIS. Vous perdriais, not' maîtresse.

MATHURINE Tu m'aimes donc ben?

GERVAIS. Si je vous aime! Vous ne saurez jamais combien je vous aime. Je voudrais tant seulement que vous me disiais de me jeter au feu pour vous.

MATHURINE. Au feu ! mon pauvre Gervais; et qu'est-ce que je deviendrais sans toi, mon enfant?

GERVAIS. Vous êtes la reine des femmes.

MATHURINE. Si tu m'avais vue à seize ans, j'étais la plus jolie fille de tout le pays.

GERVAIS. Margoi! gn'y en a encore guère qui vous dégotent.

MATHURINE. Mathurin, dans ce temps-là, passait des journées entières à me regarder. Dame! c'est vrai que je n'ai plus la taille si fine; on voit que je suis une maman.

GERVAIS. Ça n'empêche pas que l'autre jour, à la fête, on vous prenait pour la sœur de mamzelle Tharèse.

MATHURINE (lui donnant un petit soufflet). Taisez-vous, menteur.

GERVAIS. Vrai, madame Mathurine, je ne badine pas. Mais j'ai ben soin de dire aux gens qui vous trouvent belle: « Vous voyez ben, elle est encore plus bonne. »

MATHURINE. J'aime quand tu me parles comme ça. Mathurin ne m'a jamais rien dit de si gentil. Ce n'est pas étonnant; il ne prend garde à rian, cet homme-là; il ne voit rian.

MATHURIN (toujours dans le fond). Hom!

MATHURINE. Tu as beau faire hom! ce que je dis est la vérité.

GERVAIS. I voit pourtant ben quand je parle à mamzelle Tharèse.

MATHURINE. Il est plus jaloux de sa fille que de sa femme. Si j'avais été coquette, j'aurais pu avoir des amoureux à foison; ça lui aurait été ben égal. (A part.) Que je voudrais voir la mine qu'il fait!

GERVAIS. Ne croyez pas ça. Quand vous avez votre beau juste garni de velours noir, il est ben fiar, allez.

MATHURINE. Et toi, comment me trouves-tu avec mon juste de velours noir?

GERVAIS. Je suis presque aussi fiar que maître Mathurin.

MATHURINE. Ça ne m'étonne pas; car rien ne me fait plus de plaisir à moi que quand je te vois ben mis. Je veux te donner un chapeau neuf; ça te manque. Et puis j'ai acheté une cravate pour Mathurin; je ne lui en ai pas encore parlé; ça sera pour toi. Si on te demande d'où ça te viant, tu diras que tu les as gagnés à la loterie.

GERVAIS. Ah! madame Mathurine, gn'y a queuque chose que j'aimerais ben mieux que la cravate et le chapeau.

MATHURINE. Et queu que c'est donc? T'as qu'à parler.

GERVAIS. C'est mamzelle Tharèse.

MATHURINE (à part). Pauvre garçon! (Haut.) Pourquoi que t'as tant d'envie de te marier?

GERVAIS. Vous devez ben le savoir, dame Mathurine.

MATHURINE. T'es si jeune, Thérèse aussi. M'est avis que vous pourriez ben encore attendre un an ou deux.

GERVAIS. Un an ou deux!

MATHURINE. Mathurin ne veut pas que not' Thérèse se marie plus tôt. Mais laisse faire; tu ne t'ennuieras pas pendant ce temps-là. Je t'enverrai à toute les fêtes avec le gousset bien garni; je te prêterai la bourrique pour que tu ne te fatigues pas et que tu puisses danser tout à ton aise.

GERVAIS. Un an ou deux! Ah! pauvre Gervais! ah! pauvre mamzelle Tharèse! Un an ou deux!

MATHURINE. Ce n'est pas moi qui veux ça, mon garçon; c'est Mathurin.

MATHURIN (s'avançant avec colère). Vous en avez menti, madame la cajoleuse. Ah! ah! v'là donc comme vous vous conduisez quand je n'y suis pas? Il y a une heure que j'écoute vos belles sornettes. Vous ne voulez pas que Thérèse se marie avant deux ans! Et moi, je veux qu'elle se marie, et tout de suite, et avec Gervais encore, pour vous faire enrager.

GERVAIS. Courons porter c'te bonne nouvelle à Tharèse.

(Il va pour sortir et revient.) Mais, madame Mathurine, c'est-i ben sûr ce que not' maître dit là? (Bas.) I ne me paraît pas trop dans son bon sens.

MATHURINE. Reste là, Gervais. Il faut que tu entendes tout jusqu'à la fin.

MATHURIN. Queu que vous lui chuchotez encore?

MATHURINE. Rien, mon petit homme.

MATHURIN. Vot' petit homme! Il est ben temps de m'appeler vot' petit homme après ce que je viens de voir.

MATHURINE. Queu que t'as donc vu?

MATHURIN. Moi qu'étais si tranquille, qui ne me doutais de rien!

MATHURINE. Eh bien! de quoi donc que tu te doutes à présent? Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MATHURIN. La trompeuse! Ne dirait-on pas d'une innocente? Ah! les femmes! Non, les femmes ne valent pas.... (A Thomas qui entre.) Venez, voisin. Vous n'avez dit que trop vrai.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, THOMAS.

THOMAS (d'un ton mielleux). Quoi qui gn'y a donc, voisin? Vous me paraissez soucieux.

MATHURINE (à part). Le bon apôtre! (Haut.) V'là monsieur Thomas qu'est juste, lui; il va te faire entendre la raison. Vous le croyais ben loin, vous voisin; moi aussi. Eh ben! pas du tout; il était là qui m'écoutait causer avec mon garçon de farme. Il faut croire que son voyage ne pressait pas ben fort.

MATHURIN. Elle se moque de moi encore.

THOMAS. Voyons, voyons, voisin, expliquons-nous.

MATHURINE. C'est ça, expliquons-nous. On voit que le voisin est un brave homme qui aime à mettre la paix dans les ménages.

THOMAS (embarrassé). Sans contredit.

MATHURINE. Voirement, nous ne le savons que trop.

MATHURIN. I ne la remettra jamais dans le nôtre. C'est fini. Mathurine, v'là le premier chagrin que tu me donnes ; mais c'est pour la vie.

MATHURINE. Écoute donc, Mathurin, ceci passe la plaisanterie au moins. J'ons voulu badiner, et puis c'est tout. Mais puisque tu le prends comme ça, je vas te conter....

MATHURIN. J'en ons assez entendu ; je ne voulons pas en savoir davantage.

THOMAS (bas à Mathurin). Laissez-la dire ; c'est encore queuque nouveau tartagème.

MATHURINE. Ce bon monsieur Thomas, je parie qu'i te parle pour moi.

MATHURIN. Lui, ben au contraire.

THOMAS. Ne croyez pas ça, au moins, dame Mathurine.

MATHURINE. Je vous connais trop, voisin Thomas ; n'ayez pas peur.

GERVAIS (à part). En vérité si j'y comprends goutte.

MATHURIN (d'un ton de reproche à Thomas). Pourquoi que vous m'avez conseillé ce conseil? J'étais heureux ; il fallait me laisser comme j'étais. (Avec attendrissement.) Ah ! voisin, vous ne savez pas ce qu'elle disait à Gervais. Mais, non, je veux pas le répéter. Ce garçon ne l'a pas compris, Dieu merci ! il faut que ça reste entarré. Je vas recéder mon bail ; je vas quitter le pays : je ne sais pas ce que je ferai, mais tout m'est égal. Mathurine, c'est toi qui seras cause que je mourrai.

MATHURINE. Ah ! juste ciel ! queu que j'ai fait? Mathurin, mon ami, tranquillise-toi. Je t'aime toujours de même ; je n'ai jamais aimé que toi ; c'est la vérité comme si le ciel m'entendait. J'ai entendu les beaux conseils qu'on te donnait ; j'ons voulu te punir de les avoir écoutés ; je n'ons voulu que ça, pas autre chose. Si tu ne me crois pas, lis plutôt la lettre que t'as sur toi.

MATHURIN. Queulle lettre?

MATHURINE. C'te lettre pour madame Langlois, que je t'ai remise tantôt. C'était pour toi que je l'avais faite.

MATHURIN (tirant doucement la lettre de sa poche). Voyons c'te lettre, quoique je ne me fie plus à rien.

MATHURINE. Songe que je te l'ai remise avant ton prétendu voyage.

MATHURIN (avant d'ouvrir la lettre). Mathurine, crois-tu que ça me remettra l'esprit? j'ons ben besoin de ne pas croire ce que j'avons vu.

MATHURINE. Lis, lis; je n'ons pas d'inquiétude.

MATHURIN (hésitant toujours à ouvrir la lettre). Voisin, elle a l'air ben sûre de son fait. Mais, Mathurine, pourquoi qu'elle est adressée à madame Langlois?

MATHURINE. C'était une finesse pour te la faire prendre, et que tu fusses ben sûr que je savais tous vos complots d'avance.

MATHURIN. Eh ben! là, je te crois. Vlà qu'est dit; je ne veux rien lire. Embrassons-nous, veux-tu?

MATHURINE. Non, non, mon homme; lis, lis toujours. Elle n'est pas que pour toi d'ailleurs.

GERVAIS (à Mathurine). Je peux aller avertir mamzelle Tharèse, à présent. I me semble ben qu'il n'y a plus rien à craindre.

MATHURINE. Va, va, mon garçon.

(Gervais sort.)

SCÈNE XII.

MATHURIN, MATHURINE, THOMAS.

MATHURINE. Lis donc. T'as encore l'air d'avoir peur de lire.

MATHURIN. Non, Mathurine, non, ma femme. Tiens, regarde plus tôt. (Il lit.) « J'avertis Mathurin que le voisin Thomas est un coq...

(Il s'interrompt.)

THOMAS. Queu que je suis? (Il lit par-dessus l'épaule de Mathurin.) Un coquin. » Merci, voisine, (Il continue.) « qu'a une langue de démon et un esprit de Satan. » Ben obligé.

MATHURIN. Il ne faut pas en voir davantage.

MATHURINE. Pourquoi donc? Ah! le voisin ne s'effraie pas de si peu.

MATHURIN (lisant des yeux.) Tiens! v'là le chapeau, v'là la

cravate... Jusqu'à la bourrique. (Il rit). O la bonne farce! Comment! tu savais d'avance que tu dirais tout ça?

MATHURINE. Sans doute, je le savais.'

MATHURIN. T'es une bonne tête de femme, en vérité. (Il lit haut.) « Et surtout rappelle-toi ben qu'il est toujours sage à un homme marié de se méfier des vieux garçons. »

THOMAS. Et aux vieux garçons de se méfier des femmes qui ont trop d'expérience.

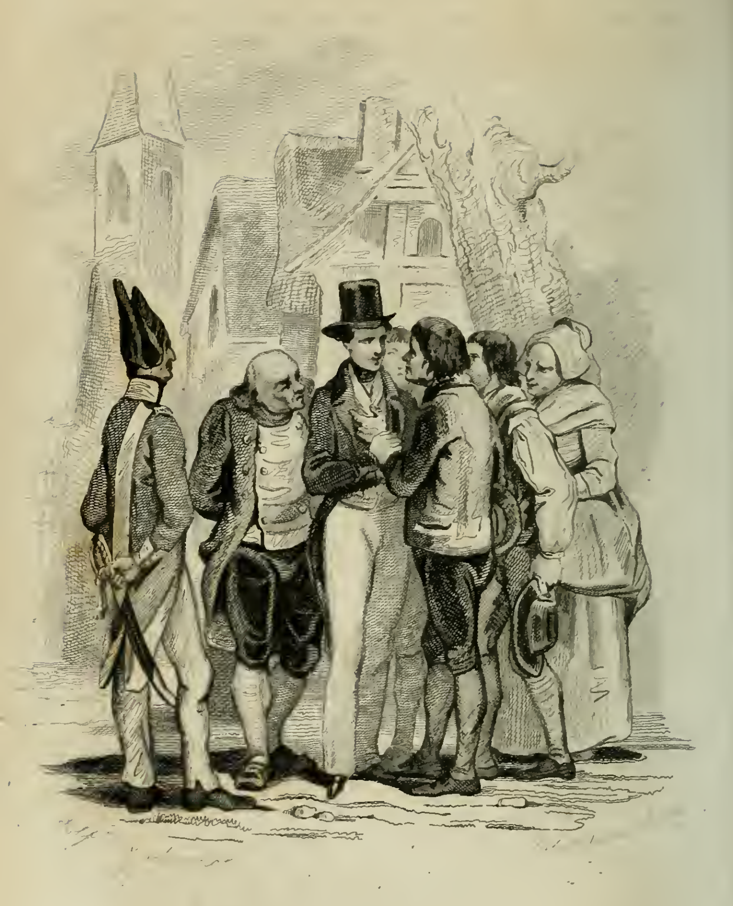
(Il sort.)

MATHURIN. Il a voulu nous faire ben du mal, mais tu lui as donné une bonne leçon.

MATHURINE.

QUI MAL VEUT, MAL LUI TOURNE.





MAITRE FEUILLET.

OUI OU NON Y A T IL DES COUPS D ETAT

LE

COMITÉ DIRECTEUR[1]

OU

LE MONDE EST BIEN VIEUX,

IL Y A LONGTEMPS QU'IL A DES YEUX.

PERSONNAGES :

MADAME DE SAINT-CHÉRON.
CHRISTINE, nièce de madame de Saint-Chéron.
FIRMIN.
MADEMOISELLE DUNOYER, gouvernante de Christine.
M. DALIVOIX.
M. CALLOU, commis.
MAÎTRE FEUILLET, fermier.
UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.
LUBIN, GÉRARD, LA MÈRE BELLAIT, CAMUS, paysans.

Le théâtre représente une place de village ; on aperçoit sur un des côtés la porte de l'église.

SCÈNE I.

CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER, un peu en arrière.

CHRISTINE (à demi-voix). Ah! Firmin, vous me faites bien de la peine.

FIRMIN. En quoi donc, ma chère Christine?

[1] Je n'ai pas l'habitude de mettre des notes à mes proverbes. J'aurais volontiers retranché celui-ci de ma collection par la difficulté que j'ai trouvée moi-même à remonter vers les idées dans lesquelles il a été écrit. C'était bien peu de temps avant les journées de juillet; et si tout le monde avait alors le pressentiment d'une

CHRISTINE. En ce que vous dites trop vite ce que vous pensez.

FIRMIN. Je vous assure que c'est plus fort que moi. Mon Dieu ! j'en suis quelquefois bien fâché après.

CHRISTINE. Par exemple, à déjeuner, pourquoi avez-vous été parler des préfets? Est-ce que les préfets vous regardent? Ils sont assez à plaindre! Mettez-vous à leur place. Les ordres qu'on leur donne ne leur conviennent peut-être pas plus qu'à vous; mais il faut vivre.

MADEMOISELLE DUNOYER. Vous n'entrez pas à l'église, mademoiselle ?

CHRISTINE. La messe ne doit pas être encore commencée, mademoiselle Dunoyer. D'ailleurs nous attendons ma tante.

FIRMIN (à Christine). Est-ce que vous croyez que votre oncle tient beaucoup aux préfets?

CHRISTINE. Je ne sais plus ce qu'il pense. Depuis que les députés qu'il avait tant contribué à faire nommer comme royalistes par excellence se sont tournés contre un ministère qu'ils trouvent trop royaliste, mon oncle me paraît déconcerté. Ce qui me frappe le plus, c'est l'embarras qu'il éprouve pour parler avec ma tante qui va toujours sur ses premiers errements, sans même se douter combien elle le contrarie.

FIRMIN. Malheureusement, il n'y a pas que dans votre famille qu'on ne s'entend plus. Pour moi, sans votre tante et ce petit curé qui me font perdre patience, je crois que je pourrais me taire. Ils s'imaginent me faire beaucoup de chagrin en m'appelant libéral; ils seraient bien heureux si on pouvait leur donner un nom. Qu'est-ce qu'ils sont?

CHRISTINE. Ils sont fous, j'en conviens.

FIRMIN. Votre tante est folle, mais le curé sait bien où il va.

CHRISTINE. Vous vous imaginez cela. C'est le fils d'un de nos fermiers, un petit paresseux que mon oncle s'est amusé à

catastrophe prochaine, personne n'avait la prévoyance de ses résultats. Le caractère distinctif de tout moment qui précède une révolution, est l'impossibilité qu'éprouve la société à se comprendre. Le *Comité directeur* peut rappeler cette situation, et c'est ce qui m'a décidé à le conserver.

faire élever dans le temps qu'il craignait qu'on ne manquât de prêtres

FIRMIN. Il est plus avancé que votre oncle à présent, soyez-en sûre.

CHRISTINE. Il nous ménage beaucoup au moins.

FIRMIN (d'un ton ironique). Vous devez en être bien reconnaissante.

CHRISTINE. Dans ce temps-ci, Firmin, il ne faut pas être difficile. Voyez combien les gens qui passent toute l'année dans leurs terres sont obligés de se tenir sur le qui-vive. Enfin, je n'ose plus aller à la messe le dimanche sans un fichu comme celui que vous me voyez, qui me monte jusqu'aux oreilles. Encore Jacquot (je dis Jacquot par un reste d'habitude), encore notre petit curé trouve-t-il que la mousseline est bien transparente.

FIRMIN. Il faudra qu'il la choisisse lui-même à l'avenir.

SCÈNE II.

CHRISTINE, FIRMIN, MADAME DE SAINT-CHÉRON, MADEMOISELLE DUNOYER.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Que faites-vous donc là, ma nièce, au lieu d'être à l'église?

CHRISTINE. Le second coup n'est pas encore sonné, ma tante.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Je reconnais bien monsieur le curé; il attend que nous soyons dans notre banc. Au moment de sortir, votre oncle s'est senti un peu mal à la tête; c'est ce qui m'a retardée. Il ne viendra pas.

FIRMIN. Si j'allais lui tenir compagnie, madame?

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Non, non, c'est inutile. Vous seriez enchanté de saisir cette occasion de ne pas assister à la messe; mais vous y assisterez. Ecoutez, Firmin, vous êtes le filleul de mon mari; il sait bien que vous aimez Christine. Quoique votre fortune vaille celle de ma nièce, vous n'êtes pas noble; dans nos idées cela pourrait faire quelque chose; pourquoi vous occuper de politique? Vous serez bien avancé

quand mon mari vous aura dit : « Je ne veux pas pour mon neveu d'un homme qui pense aussi mal que vous. »

(On entend sonner la cloche de l'église.)

MADEMOISELLE DUNOYER. Madame, voilà le second coup.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Entrons.

(Ils entrent dans l'église.)

SCÈNE III.

MAÎTRE FEUILLET, un peu après, M. CALLOU.

MAITRE FEUILLET. Si ma femme pouvait vendre, au marché de mardi, notre vieille vache cent cinquante francs, en achetant la petite taure de la mère Bellait cinquante francs, dans dix-huit mois nous aurions une bête qui voudrait deux fois celle dont nous voulons nous défaire.

M. CALLOU. Maître Feuillet, voudriez-vous me rendre le service de voir si Lubin n'est pas à l'église? Je ne l'ai pas prévenu que je viendrais aujourd'hui; il n'y a personne à la maison, et je suis à la porte de chez moi.

MAITRE FEUILLET. C'est qu'en effet c'est une rareté que de vous voir ici le dimanche matin. Ordinairement vous restez ce jour-là à la ville pour assister à la messe militaire, afin d'être reluqué par le préfet et par les autres autorités. Vous faites morgué ben! Quand on est employé à la préfecture, faut donner dans ces malices-là, n'est-ce pas donc?

M. CALLOU. Avec le préfet et les autorités qu'on a à cette heure, il n'y a pas de malice qui tienne, maître Feuillet; on aurait eu beau faire de la fausse monnaie toute sa vie pour ce parti-là, aussitôt qu'on dit : « En voilà assez », ils vous renvoient.

MAITRE FEUILLET. Ils vous ont donc renvoyé?

M. CALLOU (essayant de sourire). Dieu merci! (En soupirant.) Voulez-vous voir si Lubin est là?

MAITRE FEUILLET. Ah! vous n'êtes plus commis! Qu'est-ce que vous avez donc fait de suspect?

M. CALLOU. J'ai assisté à un banquet que tous les honnêtes gens du département ont donné à un de nos députés.

MAITRE FEUILLET. Un banquet, dites-vous? C'est donc mauvais, un banquet?

M. CALLOU. Ce n'aurait été qu'une sérénade, ç'aurait été la même chose.

MAITRE FEUILLET. Une sérénade! un banquet! Nous sommes heureux ici; nous ne savons pas ce que c'est que tout ça. Je vais aller voir après Lubin.

SCÈNE IV.

M. CALLOU, seul.

J'avais commencé par être honnête homme; il fallait continuer à être honnête homme. J'aurais perdu ma place un peu plus tôt, c'est vrai, mais je l'aurais perdue avec les honneurs de la guerre; au lieu qu'à présent tout le monde trouvera que c'est bien fait. Ils ne pourront jamais garder d'hommes un tant soit peu raisonnables. Certainement, en y mettant de la prudence, la contre-révolution pouvait se faire comme autre chose; mais ils veulent jouir tout de suite, sans plan, sans mesure, comme des corneilles qui abattent des noix. Cela saute aux yeux de tout le monde. Et ils disent que c'est le comité directeur!

SCÈNE V.

M. CALLOU, LE BRIGADIER DE GENDARMERIE.

LE BRIGADIER. Votre serviteur, monsieur Callou. On m'a dit vous avoir vu passer devant la gendarmerie; et comme j'ai été hier à la préfecture sans vous trouver, je n'ai pas été fâché de la circonstance. Nos dernières instructions sont solides au moins! Ventrebleu! Sur quelle herbe ont-ils donc marché à Paris! C'est de plus terrible en plus terrible. Vous verrez qu'ils finiront par compromettre les gendarmes.

M. CALLOU. Il ne faut pas vous faire illusion, brigadier, le plus fort est fait depuis longtemps.

LE BRIGADIER. Quand je songe que le nouveau préfet qu'on

a envoyé pour faire l'opinion du département n'a pas un seul de ses domestiques qui pense un peu bien, sans seulement qu'il s'en doute, et que c'est tout le monde comme ça! Je vous demande un peu ce qu'il pourra faire. Ça annonce des malheurs, à ce que disent les anciens de chez nous. J'ai épousé une fille qui a de quoi. Qu'est-ce que vous feriez à ma place?

M. CALLOU. Il faudrait être à votre place pour vous donner un bon conseil. S'il doit doit y avoir de la résistance, si on refuse les impôts, comme le bruit en court, ceux qui auront abandonné le gouvernement les premiers auront peut-être bien fait.

LE BRIGADIER. Si on savait! Là, de vous à moi (ne prenez pas garde à mon uniforme), croyez-vous que de la façon qu'ils vont ils puissent réussir? J'ai confiance en vous; nous nous connaissons depuis si longtemps! Pour vous mettre à votre aise, je vais vous dire ce que je ne dirais à personne. On se tait encore; mais il y a un vent qui souffle; on s'attend à quelque chose. Quand nos paysans causent entre eux, pour peu qu'ils m'aperçoivent, chacun tire de son côté en prenant l'air bête. Pour nous, c'est significatif.

M. CALLOU. Ce qu'il y a de plus significatif, c'est l'ingratitude des gens qu'on a soutenus parce qu'on ne pouvait pas se douter qu'ils fussent aussi faux qu'ils le sont.

LE BRIGADIER. Depuis que j'ai fait un bon mariage, je ne sais pas, mais je pense tout autrement que quand je n'avais que ma solde. Il me semble que c'est naturel. Ceci bien entre nous au moins. Si vous me voyiez avec les paysans, corbleu! ils doivent croire que je suis un diable (il rit); c'est l'état. Tant qu'on le fait, faut le faire. Que me conseillez-vous? Avec ça que ma femme est grosse.

M. CALLOU. Ah! votre femme est déjà grosse!

LE BRIGADIER. Dame! écoutez donc, je l'aime bien; mais si je venais à la perdre, je veux m'assurer quelque chose, surtout si je quitte l'arme. Avec un petit bambin, je serai toujours sur mes pieds, n'est-il pas vrai?

(Il rit.)

SCÈNE VI.

M. CALLOU, LE BRIGADIER, MAITRE FEUILLET, LUBIN.

MAITRE FEUILLET. Tenez, monsieur Callou, voilà Lubin. Le drôle ne voulait pas me croire; pour un rien il serait resté.

M. CALLOU (à Lubin). Tu aimes donc bien la messe?

MAITRE FEUILLET. Il aime bien Jacqueline, dites plutôt. Il ne peut lui parler que là.

M. CALLOU. Va à la maison. Tu ouvriras partout pour donner de l'air, et tu auras soin que la mère Blancheton vienne me parler.

(Lubin s'en va.)

MAITRE FEUILLET. Monsieur Callou, j'ai pensé, puisque vous n'avez plus votre place.....

LE BRIGADIER. Comment! comment! monsieur Callou n'a plus sa place?

M. CALLOU (au brigadier). Je vous conterai cela. (A maître Feuillet.) Eh bien! à quoi avez-vous pensé?

MAITRE FEUILLET. Si vous vouliez vous défaire de votre moulin; il y a six mois que vous ne pouvez pas trouver à l'affermer; je m'en arrangerais.

M. CALLOU. C'est bien le cas de le garder, au contraire; je l'exploiterai moi-même.

MAITRE FEUILLET. Vous!

M. CALLOU. Pourquoi pas?

LE BRIGADIER. Est-ce que vous l'avez rendue votre place? ou si c'est.....

M. CALLOU (avec humeur). On me l'a ôtée.

LE BRIGADIER (se grattant l'oreille). Diable! diable! ça en dit plus que tout le reste. Si on se met à ôter les places aux gens comme vous, c'est qu'on veut aller loin; car certainement vous n'avez jamais été récalcitrant, tant qu'on n'a été en avant que pour ainsi dire. Ça m'embrouille.

M. CALLOU. Ah çà, messieurs, je suis bien votre serviteur. Monsieur le brigadier, vous prendrez le parti que vous vou-

drez ; mais ne dites pas que je vous ai donné des conseils, parce que je ne vous en donne pas.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MAÎTRE FEUILLET, LE BRIGADIER.

LE BRIGADIER. Savez-vous ce qui lui a fait retirer sa place?

MAITRE FEUILLET. Il parle d'un ban..... d'un ban..... d'un banquet et d'un député ; v'là à peu près.

LE BRIGADIER. Quoi ! ce serait par rapport à ce banquet qui a eu lieu il y a huit jours ! Mais ce député était un ultra ! Apparemment qu'il ne l'est pas assez pour ce qu'on veut faire. C'est à y perdre la tête. Quand je pense que c'est lui qui m'a fait nommer brigadier ! Si j'avais été de rang à dîner avec lui, j'y aurais dîné, moi, de bonne foi, comme un imbécile. Ah ! c'est là le crime de monsieur Callou ! En vérité, je n'y comprends rien.

MAITRE FEUILLET. Que ça ne fasse pas baisser le prix des vaches, c'est tout ce que je demande. J'en ai une à vendre au marché de mardi.

LE BRIGADIER. Vous ne pensez qu'à votre intérêt, vous, maître Feuillet.

MAITRE FEUILLET. A quoi pensez-vous donc, vous, monsieur le brigadier?

LE BRIGADIER. Je pense que je vais attendre monsieur de Saint-Chéron au sortir de la messe. C'est un fier royaliste, lui ; je verrai bien ce qu'il me dira.

MAITRE FEUILLET. Il n'est pas à la messe tout justement. Il n'y a que madame de Saint-Chéron et mademoiselle Christine.

LE BRIGADIER. En ce cas-là, je vas pousser jusqu'au château.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MAÎTRE FEUILLET, MADAME DE SAINT-CHÉRON, CHRISTINE, FIRMIN, MADEMOISELLE DUNOYER.

MAITRE FEUILLET. Ça lui va ben de me reprocher d'être intéressé. Est-ce qu'il ne faut pas payer le percepteur? Si on ne payait pas le percepteur, qui est-ce qui les paierait eux autres?

MADAME DE SAINT-CHÉRON (entrant sur la scène). Vous avez quelqu'un qui vous monte la tête, Firmin.

FIRMIN. Où verrais-je ce quelqu'un-là? je ne vous quitte pas; je ne lis que vos journaux; je ne connais pas d'autres personnes que celles que vous connaissez.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Le comité directeur est si adroit!

FIRMIN. Le comité directeur est un mot qu'on a inventé pour déconcerter ceux dont on redoute le bon sens.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Joli bon sens que celui qui vous fait faire des contorsions de possédé dans une église!

CHRISTINE. Ah! ma tante, des contorsions de possédé!

FIRMIN. J'ai seulement eu un moment de surprise quand j'ai entendu le curé dire en chaire à ses paroissiens qu'il les ferait bien obéir maintenant, parce qu'il avait pour lui la force civile.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. C'est l'autorité civile qu'il aurait dû dire, je le sais bien; mais cela valait-il de sauter sur place comme vous l'avez fait?

MAITRE FEUILLET. Pardon, madame. Qu'est-ce que les curés ont donc de nouveau?

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Ah! c'est vous maître Feuillet? Je ne vous vois jamais à la messe.

MAITRE FEUILLET. Ma femme et ma fille y vont.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Mais vous!

MAITRE FEUILLET. Monsieur le curé m'en veut; il m'a déjà apostrophé une fois; je n'ai pas envie qu'il recommence..... Ce n'est pas ce qu'il me dit; ça m'est ben égal; nez à nez, je

ne ferais qu'en rire; mais quand tous les yeux se fisquent sur vous, on n'aime pas ça.

FIRMIN. Voilà le comité directeur, madame; il n'y en a pas d'autre. A force d'abuser de tout, on fait que chacun se retire.

MADEMOISELLE DUNOYER. Il me semble qu'on ne devrait pas avoir le droit de se retirer.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Bien, bien, très-bien, mademoiselle Dunoyer. On ne devrait avoir le droit de rien, pour mieux dire, excepté le droit de faire ce qu'on vous dirait de faire.

FIRMIN. Ce serait très-commode pour ceux qui auraient le droit de dire.

CHRISTINE (à demi-voix). Firmin, allez-vous recommencer?

MAITRE FEUILLET (à part). Il est gentil, le petit monsieur; je le comprends toujours bien.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, M. DALIVOIX, très-vieux et marchant avec peine.

M. DALIVOIX. (Il parle haut comme les gens sourds.) Je suis heureux, madame la comtesse; je craignais de ne pas vous retrouver ici. Sans façon, voulez-vous me donner à dîner aujourd'hui, à moi et à deux jeunes gens qui me sont arrivés de Paris? Deux jeunes gens charmants, absolutistes jusque dans la moelle des os, et qui, après avoir fait exécuter des ordres qu'ils ont reçus pour cette province, se retireront bien dévotement dans un couvent de la Trappe.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Il faut nous les amener. Comment donc, monsieur Dalivoix! des trappistes en herbe! Il faut nous les amener.

M. DALIVOIX. J'ai aussi l'intention de montrer à monsieur le comte certaines lettres que j'ai et qui lui feront grand plaisir.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Il faudra que je les voie avant, monsieur Dalivoix! Je ne sais pas ce qui se passe dans la tête

de mon mari; mais depuis quelque temps surtout, il s'en faut bien qu'il soit aussi ferme que nous l'avons connu.

M. DALIVOIX (à maître Feuillet qui rit). Qu'a-t-il donc à rire, ce maître Feuillet? Retirez-vous en arrière. Ce que nous disons vous regarde-t-il ?

MAITRE FEUILLET (d'un ton goguenard). Peut-être ben, monsieur Dalivoix.

(Ici plusieurs paysans et paysannes sortent de l'église; les uns ne font que traverser le théâtre, les autres s'arrêtent et paraissent causer ensemble.)

M. DALIVOIX (toujours à maître Feuillet). Allons, laissez-nous, et allez avec les vôtres. (Maître Feuillet se retire un peu en arrière.) Madame la comtesse, j'ai l'avantage, moi, d'être toujours ce que j'ai été, un véritable chevalier sans peur et sans reproche. Quand on en sera aux coups de main, je le prouverai.

(Il trébuche.)

FIRMIN (le soutenant). Monsieur Dalivoix, conservez-vous pour ce moment-là.

M. DALIVOIX. Jeune homme, jeune homme, on peut avoir les jambes faibles et l'âme forte. Je veux que le peuple ne soit que ce qu'il doit être, rien.

MAITRE FEUILLET (au paysans à demi-voix). Il veut que le peuple ne soit rien.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Ne parlez pas si haut, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX (parlant encore plus haut). Ah ! ah ! madame, le moment est venu de ne plus nous cacher; il faut bien qu'ils s'accoutument à ce langage-là ; bientôt on ne leur en parlera plus d'autre. Oh bien oui ! Vous verrez, vous verrez mes lettres. Nous voulons en finir une fois pour toutes avec la démocratie.

MADAME DE SAINT-CHÉRON. C'est bon, c'est bon, monsieur Dalivoix. Je vous attends à dîner.

M. DALIVOIX. Nous pouvons montrer les dents ; vous verrez mes lettres; vous entendrez mes petits jeunes gens. Les petits enragés !

MADAME DE SAINT-CHÉRON. Prenez donc garde, monsieur

Dalivoix. Firmin, donnez le bras à monsieur Dalivoix jusque chez lui. Je compte sur vos deux jeunes gens, monsieur Dalivoix. Viens, Christine. A tantôt, monsieur Dalivoix.

(Elle sort avec Christine et mademoiselle Dunoyer.)

FIRMIN. Appuyez-vous sur moi, monsieur Dalivoix.

M. DALIVOIX. Je crois que ce n'est pas un appui bien sûr, libéral que vous êtes ; mais le temps n'est pas bien loin où ce sera vous qui aurez besoin de vous appuyer sur moi.

FIRMIN. Pauvre monsieur Dalivoix !

(Ils sortent tous les deux.)

SCÈNE X.

MAITRE FEUILLET, GÉRARD, LA MÈRE BELLAIT, CAMUS, et autres paysans et paysannes.

MAITRE FEUILLET. J'aime ce monsieur Firmin; il ne se fâche pas, lui. Cependant le vieux l'a appelé libéral; c'est une fameuse sottise tout de même.

LA MÈRE BELLAIT. Savez-vous que si le vieux était plus jeune, il ne serait pas trop bon?

GÉRARD. S'il était plus jeune, il ne radoterait pas tant. Il dit que le peuple n'est rien. Le peuple! est-ce que ce n'est pas nous?

MAITRE FEUILLET. Certainement, c'est nous.

CAMUS. Et la démocratie! qu'est-ce qu'il entend par là?

MAITRE FEUILLET. La démocratie, je crois ben que c'est encore une manière de peuple, c'est tout ce qui ne tient pas aux nobles ou aux prêtres.

CAMUS (sautant et se frappant les mains). Bon ! v'là que je ne suis pas de la démocratie !

LA MÈRE BELLAIT. Est-il imbécile !

CAMUS. On tient à un oncle quand on en a un, n'est-il pas vrai ?

GÉRARD. Après?

CAMUS. Eh bien ! dès que je tiens à un oncle qui s'est habillé en capucin pour demander l'aumône, je ne suis pas de la démocratie.

GÉRARD. Est-ce qu'un capucin est un noble, nigaud ?

CAMUS. Non, mais il ne fait rien, il porte une robe, il a toujours l'air de dire des prières ; c'est un prêtre.

LA MÈRE BELLAIT. Ne donne pas là-dedans, Camus ; crois-moi, ne donne pas là-dedans. Pardine ! va, y a déjà assez de gens qui cherchent à s'en faire accroire.

GÉRARD. C'est vrai que depuis queuque temps surtout, c'est comme une maladie. Ce vieux Dalivoix qui a à peine de quoi vivre, et qui était si poli autrefois ; le percepteur des contributions ; not' maire, qui n'est que le fils d'un petit épicier ; jusqu'à Mathurin, le garde-champêtre, ils font tous les dévots par orgueil et pour que le curé leur parle comme à des gens d'importance.

LA MÈRE BELLAIT. Ce sera ben pis à présent que le curé nous a dit que par-dessus le pouvoir spirituel il avait encore... Quoi donc qu'il a dit qu'il avait encore ?

CAMUS. La force civile. Je l'ai bien retenu.

LA MÈRE BELLAIT. Voyez-vous comme ça gagne ? Je ne sais pas ben au juste ce que c'est que la force civile ; mais rien qu'au ton qu'il avait...

GÉRARD. La force, c'est-à-dire qu'il pourra nous faire tout ce qu'il voudra.

LA MÈRE BELLAIT. Son père, qui me doit depuis deux ans une charretée de fumier qu'il ne peut pas me payer ; et dire que le fils pourra nous faire tout ce qu'il voudra !

GÉRARD. Il ne veut déjà plus que la foire de mardi se tienne sur cette place.

MAITRE FEUILLET. Où se tiendra-t-elle donc ?

GÉRARD. Il ne l'a pas dit.

MAITRE FEUILLET. Est-ce que c'est lui le maître de ça ? C'est le maire.

CAMUS. Le maire ! c'est ben trouvé ! Le maire ! Le maire se taira, v'là tout ce qu'il fera. Est-ce que le maire est notre homme ? Est-ce nous qui l'avons choisi ? Le connaissons-nous seulement ? Si nous étions sur une grand'route on ne se moquerait pas de nous comme on fait. Ils sont instruits sur les grand'routes ; leurs curés ont beau crier, on ne leur retire pas leur danse comme on nous a retiré la nôtre.

LA MÈRE BELLAIT. Ne m'en parlez pas ; il faut à présent que nos filles fassent deux lieues si elles veulent prendre un peu de divertissement. Ça revient la nuit à travers champs, pêle-mêle avec des garçons qui n'ont que trop souvent un petit coup de vin dans la tête ; quand n'y a pas de lune, ça fait trembler. Ne valait-il pas mieux garder une danse dans le village, sous nos yeux ? On était là du moins ; et quoiqu'on ne puisse pas tout voir, on empêchait le principal.

GÉRARD. Changer la place du marché à la veille d'une foire ! quelle rage ! Sans dire où elle se tiendra encore ! C'est qu'en conscience si je devine où ils la mettront. Le peuple a beau n'être rien, faut-il qu'il puisse vendre ce qu'il a à vendre. Et qu'il n'y ait personne pour entendre nos raisons !

MAITRE FEUILLET. Si monsieur Callou n'avait pas perdu sa place à la préfecture...

LA MÈRE BELLAIT. Il a perdu sa place ! ah ! le pauvre cher homme ! C'est moi qui lui a vendu la chèvre qu'il a.

CAMUS. Pauvre cher homme ! Pauvre cher homme tant que vous voudrez. Ça n'empêche pas qu'il était terriblement taquin pour la conscription.

MAITRE FEUILLET. On ne peut pas être dans les places sans être taquin. Mais il paraîtrait pourtant que monsieur Callou ne l'était pas encore assez au goût du nouveau préfet qui vient de nous arriver. Je ne sais pas où ils ont été détarrer celui-là ; mais il faut croire que c'est un démon ; le brigadier ne sait quasi plus sur quel pied danser.

LA MÈRE BELLAIT. C'est peut-être ça qui fait que monsieur de Saint-Chéron lui-même n'est plus aussi farme, au dire de sa femme.

CAMUS. Lui qui nous jetait not' chapeau par terre quand il nous arrivait de passer auprès de lui sans le saluer.

GÉRARD. Et qui nous menaçait de coups de canne quand nous oubliions de l'appeler monsieur le comte, ou sa femme madame la comtesse.

CAMUS. Y en a ben qui font les glorieux tant qu'ils n'ont pas peur.

LA MÈRE BELLAIT. Si la peur pouvait le prendre, ça ne serait peut-être pas mauvais pour nous.

MAITRE FEUILLET. Il est peut-être ben possible qu'il trouvît que ça devient mauvais pour tout le monde. Monsieur de Saint-Chéron est un homme qui voit loin tout de même. Son cocher m'a dit que plus de vingt fois, à Paris, il s'était expliqué sur ce qu'on embrouillait les affaires.

GÉRARD. Il est certain que si c'est à Paris comme c'est ici, si leur curé se mêle de ce qui ne le regarde pas; s'il leur change leur place de marché sans seulement vouloir leur dire où ils le tiendront; s'il leur vend tout ce qu'il leur vend aussi cher que le nôtre nous le vend, quand il est payé pour le donner pour rien.....

CAMUS. Si on leur jette leur chapeau par terre, faute de saluer leurs comtes ou leurs comtesses; car ils doivent en avoir aussi chez eux, je suppose.....

MAITRE FEUILLET. Tiens! s'ils en ont! C'est là qu'on les fait.

GÉRARD. Faut être juste; la moutarde finit par monter au nez.

MAITRE FEUILLET. Et le percepteur donc que vous oubliez; un percepteur tourmentant qui fait des frais pour la moindre chose qu'on retarde. Dans un pays où il y a autant de monde, on se plaint d'abord ben gentiment, tout doucement, les uns aux autres; mais, dame! on sent bien que si l'occasion venait on se plaindrait plus fort.

LA MÈRE BELLAIT. A qui se plaindrait-on? v'là ce que je demande.

MAITRE FEUILLET (embarrassé). A qui se plaindrait-on?.... à qui se plaindrait-on?

LA MÈRE BELLAIT. Oui, à qui peut-on demander justice?

MAITRE FEUILLET. Je ne pourrais pas le dire positivement. Tout ça s'entend. Le curé s'entend avec le maire, le maire avec le sous-préfet, le sous-préfet avec le préfet, le préfet..... je ne sais pas, avec ceux qui le paient. Y a ben le juge de paix; mais ça coûte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LE PÈRE CHAUVEAU.

LE PÈRE CHAUVEAU (d'un air triomphant). De quoi que vous parliez, vous autres? Je parie que vous ne vous doutez pas de ce que je sais.

MAITRE FEUILLET. Alors dites-nous-le, père Chauveau; ça fait que nous le saurons aussi.

LE PÈRE CHAUVEAU. C'est que c'est une nouvelle qui vaut son pesant d'or; on ne paiera plus de contributions.

MAITRE FEUILLET. Quand ça donc?

LE PÈRE CHAUVEAU. Bientôt. Ceux qui continueraient seraient dupes; on assure que ça va être aboli.

GÉRARD. Ah! par exemple, croyez ça et buvez de l'eau.

LA MÈRE BELLAIT. Avec quoi paierait-on les autorités?

LE PÈRE CHAUVEAU. Est-ce que ça nous regarde? Apparemment elles se trouvent assez riches; elles n'ont plus besoin de gagner.

CAMUS. On les payait si cher! Pour peu qu'elles aient fait des économies depuis qu'elles reçoivent des gages, elles peuvent bien travailler pour rien à présent. Leur besogne n'est déjà pas si fatigante. Mon frère, qui a été deux ans chez un sous-préfet, répète à qui veut l'entendre, qu'excepté de faire des députés, son maître ne faisait rien que de dormir ou jouer de la musique.

GÉRARD. C'est égal, père Chauveau, on s'est gaussé de vous. Toutes les autorités aiment l'argent, les grandes comme les petites.

LE PÈRE CHAUVEAU. A la bonne heure! je le veux ben. Continuez de bailler vos écus au percepteur, si vous en avez de trop; il les recevra, ce n'est pas l'embarras; quand ce ne serait que par l'habitude. Mais ce sera de l'argent jeté à l'eau, je vous en avartis, et si ben jeté à l'eau que, si les contributions reviennent par la suite des temps, ce qui n'est pas impossible, on vous les demandera tout comme aux autres. Ce

que vous aurez donné ne servira de rien; et on vous dira : Tant pis pour vous.

MAITRE FEUILLET. Mais enfin de qui savez-vous cette nouvelle?

LE PÈRE CHAUVEAU. N'y a pas besoin de la savoir de personne, puisque, excepté dans ce village-ci, tout le monde la sait. Le curé de la Santonnière a dit en chaire qu'il n'y aurait que les impies qui ne paieraient pas.

MAITRE FEUILLET. Nous ne sommes pas des impies; mais s'il ne s'agissait que de ça...

GÉRARD. On pourrait essayer.

CAMUS. Quand c'est tout le monde, qu'est-ce qu'on risque? V'là le brigadier qui vient par ici; je suis un farceur, laissez-moi faire.

SCÈNE XII.

MAITRE FEUILLET, GÉRARD, CAMUS, LA MÈRE BELLAIT, LE PÈRE CHAUVEAU, LE BRIGADIER.

CAMUS (élevant la voix sans avoir l'air de voir le brigadier). Je n'écoute pas tout ça, moi. J'aime monsieur le percepteur. Tant que j'aurai la liberté de lui donner mon argent, tant qu'il me fera l'amitié de le recevoir, je n'en demanderai pas davantage. Y a-t-il rien de plus agréable, pour vingt et un francs qu'il m'en coûte par an, que d'avoir quatre ou cinq brimborions de quittances et d'avertissements? Ça me fait de la lecture.

LE BRIGADIER. Est-ce que Camus est devenu fou?

CAMUS. Parbleu, je sais bien qu'il y en a qui voudraient, en surplus de ces quittances et de ces avertissements, voir un peu arranger notre chemin qui est si mauvais; d'autres demanderaient autre chose, comme qui dirait un petit pont au gué de la Madeleine, qu'on ne peut pas traverser quand il a fait de l'orage; mais ce sont des gens intéressés, qui veulent toujours avoir quelque chose en échange de ce qu'ils donnent. Je ne suis pas de ce calibre-là, moi.

LE BRIGADIER. Taisez-vous donc, Camus. A qui en avez-

vous? Est-ce à cause des bruits qui courent que vous faites toutes ces extravagances?

CAMUS. Quels bruits?

LE BRIGADIER. Sur l'impôt.

CAMUS (éclatant de rire). Je voulais vous faire avouer la chose.

LE BRIGADIER. Comme je ne m'en mêlerai pas, que je me destitue, que je redeviens bourgeois, parlez tout à votre aise.

GÉRARD. Pa ta ta! Parlez tout à votre aise! Comme c'est pressé, devant un gendarme! fiez-vous-y.

LE BRIGADIER. Vraiment, Gérard, je ne sais pas ce que vous entendez. Pour un brigadier de gendarmerie, il me semble pourtant que je n'ai jamais fait beaucoup plus que mon devoir; je m'en rapporte à maître Feuillet. (Maître Feuillet ne dit rien.) A la mère Bellait qui est une si brave femme. (La mère Bellait ne dit rien.) Je suis chargé de veiller à la religion et à la morale; est-ce ma faute? Si vous saviez les ordres qu'on nous transmet sur le dimanche et les processions, vous seriez étonnés que je ne vous aie pas tourmentés plus que je ne l'ai fait.

CAMUS. Dites-moi donc, monsieur le brigadier, est-ce que vous seriez malade, par hasard? Vous v'là si doux que c'est inquiétant. Jusqu'ici ce n'était pas trop votre défaut d'habitude, ce me semble.

LE BRIGADIER (d'un ton d'emphase). Au moment d'abdiquer mon grade et mon état, quand je vais descendre au rang de simple particulier, il est tout naturel que je cherche à me concilier l'estime et la confiance de mes concitoyens.

GÉRARD (bas aux autres paysans). C'est une frime qu'il fait; tenons-nous toujours bien.

MAITRE FEUILLET. Si c'est vrai qu'on ne paie plus de contributions, ma fine! je pardonne à tout le monde.

LE PÈRE CHAUVEAU. Si, si! Il n'y a pas de si. On ne les paiera plus.

LE BRIGADIER. Entendons-nous, mes amis; on les paie encore.

LA MÈRE BELLAIT. Là, voyez-vous comme le brigadier était de bonne foi? Il veut qu'on les paie encore.

LE BRIGADIER. Monsieur de Saint-Chéron m'a expliqué...

MAITRE FEUILLET. Ecoutons, écoutons ce que monsieur de Saint-Chéron a expliqué.

LE BRIGADIER. Monsieur de Saint-Chéron est un royaliste à toute épreuve.

CAMUS. V'là qu'est bon. Après?

LE BRIGADIER. Ses sentiments sont authentiques.

GÉRARD. Vous cherchez des détours.

LE BRIGADIER. Je vous dis que non, puisqu'il devait recevoir à dîner aujourd'hui le curé, monsieur Dalivoix et ces deux petits moines qui sont arrivés hier de Paris, et qu'il m'a chargé d'aller les avertir de ne pas se déranger.

LA MÈRE BELLAIT. Queu que tout ça nous fait?

LE BRIGADIER. Ça vous fait qu'il y a chez lui, au contraire, le député auquel on a donné un banquet pour lequel le préfet...

CAMUS (l'interrompant). Auquel, pour lequel... Est-ce que nous entendons c'te politique-là, nous?

MAITRE FEUILLET. Monsieur de Saint-Chéron dit-il qu'il faut payer ou qu'il ne faut pas payer?

CAMUS. S'il dit qu'il ne faut pas payer, nous l'écouterons; s'il dit qu'il faut payer, nous demanderons à d'autres.

GÉRARD. C'est là le fond de l'affaire.

LE BRIGADIER. Vous ne voulez pas m'écouter.

LE PÈRE CHAUVEAU. Il ne faudrait qu'un mot.

LE BRIGADIER. Un député sait les lois, puisque c'est lui qui les décide.

CAMUS. Eh ben! le député de monsieur de Saint-Chéron a-t-il décidé qu'on paierait les contributions?

LE BRIGADIER. Il a décidé qu'on les paierait jusqu'à ce qu'on les ait remplacées par des coups d'Etat?

CAMUS. Y en a-t-il déjà des coups d'Etat?

LE BRIGADIER. Je ne crois pas.

LA MÈRE BELLAIT. Qu'est-ce qu'on attend donc?

LE BRIGADIER. C'est assez long à faire, à ce qu'il paraît.

GÉRARD. Il ne s'agit que d'y mettre beaucoup de monde.

LE BRIGADIER. Il faut encore que ce soit du monde qui connaisse cette besogne-là.

LE PÈRE CHAUVEAU. Vous verrez que ce ne sera encore qu'une attrape-nigaud. On ne paiera plus; je le sais; c'est un bruit général : par ainsi, je m'y tiens.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, FIRMIN.

MAITRE FEUILLET. Ah ! monsieur Firmin ne nous trompera pas, lui. Voyons, monsieur Firmin, dites-nous oui ou non, y a-t-il des coups d'Etat ?

FIRMIN (reculant d'étonnement). Mes amis, qui est-ce qui peut vous entretenir de choses pareilles ?

CAMUS (d'un air joyeux). C'est égal. N'est-ce pas qu'il y en a ?

FIRMIN (ne pouvant s'empêcher de rire). Il a l'air enchanté ! Vous perdez donc la tête ?

LE PÈRE CHAUVEAU. Le brigadier voudrait nous faire croire qu'il n'y en a pas encore.

FIRMIN. Comment ! père Chauveau, vous aussi ?

LA MÈRE BELLAIT. Mais, monsieur Firmin, moi de même. Nous en voulons tous. Pour ma part, c'est douze écus que ça m'économisera.

GÉRARD. Et moi donc, près de quarante écus ! c'est tentant.

FIRMIN (au brigadier). Mettez-moi donc au fait. J'y perds mon latin.

LE BRIGADIER (s'efforçant de sourire). Imaginez-vous, monsieur, qu'ils comptent sur les coups d'Etat pour ne plus payer de contributions.

FIRMIN. Ah ! bah !

LE BRIGADIER. Ils sont drôles dans ce pays-ci.

FIRMIN. Mais comment ces bruits-là sont-ils arrivés jusqu'à eux ?

LE BRIGADIER. La plupart des curés prêchent là-dessus. Nous n'avons pas reçu l'ordre de faire taire les curés.

FIRMIN. Ils se mêlent de tout.

LE BRIGADIER. Et puis comme le député qui doit dîner chez votre parrain a parlé avec lui de coups d'Etat, j'ai dit à ces

bonnes gens qu'on les trompait, et qu'il faudrait payer jusqu'à ce qu'il y ait des coups d'Etat.

FIRMIN. Je comprends; ils ont ensuite arrangé cela à leur manière. (Il rit.) J'en suis fâché, mes amis; mais par la confiance que vous avez en moi, loin de désirer des coups d'Etat, je vous engage à faire des vœux pour qu'on ne se porte pas à cette extrémité.

LA MÈRE BELLAIT (aux paysans). Qu'est-ce que je vous ai dit?

FIRMIN. Avec le bon sens que vous avez, mère Bellait, vous n'avez pas pu désirer cela.

GÉRARD. Moi, j'ai dit aussi : « Croyez ça et buvez de l'eau. » Vous vous le rappelez, mère Bellait; c'était trop joli.

MAITRE FEUILLET. Sans le père Chauveau qui a commencé...

LE PÈRE CHAUVEAU. Le père Chauveau n'a rien commencé; on le lui avait dit avant, et comme on dit une vérité.

FIRMIN. Je vous crois de reste, père Chauveau; d'autres que vous s'y sont laissé prendre. On a aujourd'hui une manière de dire des extravagances avec un sérieux qui déconcerte les meilleures têtes. Mais, réfléchissez; serait-il possible à un gouvernement de se passer d'argent, avec toutes les dépenses qu'il a à faire?

CAMUS. Qui dit gouvernement dit queuque chose de si malin!

FIRMIN. Pas tant que vous croyez. Le gouvernement, en définitive, n'a pas d'autres ressources que l'argent que nous lui donnons. Vous ne vous imaginez pas qu'il soit sorcier.

GÉRARD. Nous n'en savons rien.

FIRMIN. Oh! bien, moi, je vous certifie qu'il n'est pas sorcier. Comment ferait-il sans impositions?

LE PÈRE CHAUVEAU. Sans vous démentir, monsieur Firmin, y a pourtant déjà eu un temps comme ça, je l'ai vu. On avait fait des assignats, et personne alors ne payait de contributions. Des coups d'Etat et des assignats, c'est peut-être la même chose.

FIRMIN. Qui diable aurait deviné ce rapprochement? Vous

n'y entendez rien, Chauveau ; je vous expliquerai cela plus tard.

GÉRARD. Malgré tout, le bonhomme Chauveau n'est pas persuadé. (Il rit.) Ah! ah! ah! le bonhomme Chauveau qui a donné là-dedans!

(Tous les paysans se mettent à rire.)

LE PÈRE CHAUVEAU (en colère). Riez tant que vous voudrez. Oui, j'ai donné là-dedans; je n'en démords pas, et j'y donne encore.

(Il sort; Gérard, la mère Bellait et maître Feuillet le suivent en riant.)

SCÈNE XIV.

FIRMIN, CAMUS, LE BRIGADIER.

CAMUS. Monsieur Firmin, il s'en vont en riant; ils font ben; rire est toujours une bonne chose; mais moi, j'ai dans l'idée qu'il y a queuque anguille sous roche. Ces coups d'Etat ça ne peut pas n'être qu'une bêtise. On n'invente pas de ces inventions-là dans les villages. D'où ça est-il venu?

FIRMIN. Vous le saurez peut-être trop tôt.

LE BRIGADIER. J'ai cru deviner, d'après ce que monsieur de Saint-Chéron et le député se disaient, que pour faire aller les coups d'Etat, il faudrait employer la force brutale. La force brutale, ce serait nous.

FIRMIN. Oui, si vous agissiez brutalement.

LE BRIGADIER. Je suis marié; je suis arrondi; ma femme est grosse; j'ai réfléchi; je quitte l'uniforme. Qu'en pensez-vous?

FIRMIN. Je pense que si vous faites cela, on dira que c'est le comité directeur qui vous l'aura conseillé.

CAMUS. V'là ce que je voulais vous demander. Queu que c'est donc au juste que ce comité directeur? Depuis queuque temps nous n'entendons parler que de ça. Qu'est-ce qu'est là-dedans?

FIRMIN. Ceux qui veulent et ceux qui ne veulent pas, ceux qui menacent et qui ont peur, ceux qui n'ont pas peur et qui

vont en avant ; c'est l'ancien et le nouveau régime ; la charte et le pouvoir absolu, la sottise et la raison, la cupidité et le désintéressement ; c'est monsieur Dalivoix, monsieur de Saint-Chéron ; c'est vous, c'est moi ; c'est tout le monde.

LE BRIGADIER. Quelle confusion ! Qui est-ce qui pourra démêler tout cela ?

FIRMIN. Le temps.

CAMUS. Il est goguenard, monsieur Firmin ; je crois cependant comprendre ce qu'il veut dire.

FIRMIN. En vérité ?

CAMUS. Sans doute. Les gens qui s'appellent le gouvernement, ne sachant plus comment s'y prendre à présent qu'ils ont tout embrouillé, tâchent de rejeter ça sur d'autres, et de remonter sur l'eau en nous faisant queuque méchanceté en cachette ; mais

LE MONDE EST BIEN VIEUX,

IL Y A LONGTEMPS QU'IL A DES YEUX.



Mme BOUVARD.

LOLOTTE REGARDE-MOI DONC MIEN, MIEN MIEN

LA

MATINÉE D'UN PRÉLAT

OU

VANITÉ DES VANITÉS! TOUT EST VANITÉ.

PERSONNAGES :

L'ARCHEVÊQUE.
MADAME DE BERTHENAIS, sa petite-nièce.
MADAME BOUVARD, femme de charge.
LAURENT, valet de chambre.
LE CHEF DE CUISINE.
SIMON, domestique.
DENISE, jeune servante.
FRANCELET, concierge.
M. LOVEL, peintre.
MADAME DUFOUR, marchande de dentelles.
UN MARCHAND DE SOIERIES.
UN JEUNE PRÊTRE.
MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

La scène se passe à l'archevêché.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT. De grâce, madame Bouvard, finissons-en, laissez-moi. Vous êtes toujours à me menacer d'être renvoyé par monseigneur. Qu'est-ce que ça me ferait d'être renvoyé? Je n'ai pas besoin d'être valet de chambre pour vivre, Dieu merci !

MADAME BOUVARD. Pas tant de vivacité, mon enfant.

LAURENT. Oh! je sais bien que dans une maison comme

celle-ci on doit toujours paraître doucereux ; ce n'est pas mon caractère. Il faut que je dise ce que je pense ; jamais vous ne me ferez approuver ce qui me paraît ridicule. Certainement j'aime monseigneur Son Éminence parce qu'elle est bonne ou qu'il est bon (je m'embrouille toujours là-dedans). Si elle avait, ou s'il avait un état comme tout le monde, qu'on pût être franchement ce qu'on est, sans être obligé de faire des grimaces comme vous en faites tous, je jurerais bien de mourir à son service ; c'est un brave homme, et, pour un prêtre, il n'est pas trop tracassier. Mais votre grand-vicaire, je ne puis pas le souffrir.

MADAME BOUVARD. Et c'est justement le grand-vicaire qu'il faut aimer, ou du moins qu'il faut avoir l'air d'aimer. Qu'est-ce que ça coûte ? Entre nous, Laurent, le grand-vicaire est le véritable archevêque ici, voyez-vous. Monseigneur est un saint prélat, c'est un des plus grands princes de l'Église qu'il y ait jamais eu ; mais il s'en faut bien, pour mener un diocèse, qu'il en sache autant que monsieur le grand-vicaire

LAURENT. Ça ne me regarde pas. Qu'un valet de chambre connaisse bien toutes les habitudes, toutes les petites manies de son maître, qu'il l'habille, le rase, le coiffe à sa fantaisie, il n'y a pas de diocèse là-dedans.

MADAME BOUVARD. Vous avez grandement raison, mon cher Laurent ; mais dame ! je ne puis pas vous dire : un palais archiépiscopal, c'est un mélange de spirituel et de temporel ; c'est tout différent des autres services.

LAURENT. Alors on quitte quand ça ne convient pas.

MADAME BOUVARD. On quitte.... on quitte.... Qu'est-ce qui vous manque ici ?

LAURENT. Comment, madame Bouvard, vous voulez que je voie de sang-froid mettre à la porte toute une brave famille comme celle de Francelet notre concierge ; et ça parce que ce pauvre homme a mangé un restant de ragoût un jour qui s'est trouvé par hasard être un jour de vigile et jeûne ?

MADAME BOUVARD. Laurent, Laurent, ah ! je vous en prie, si vous ne voulez pas que nous nous fâchions, n'entamez jamais avec moi des matières de cette importance.

LAURENT. Ah bast ! vous me faites rire avec votre impor-

tance. Ces gens-là sont-ils assez riches pour jeter de côté ce qu'ils ont de reste? Ils travaillent dès cinq heures du matin; ils balaient, ils lavent, ils frottent, ils essuient, ils se donnent un mal de galériens, tandis que nous dormons encore bien tranquillement; est-ce à nous de leur faire un crime de manger ce qu'ils trouvent sous la main?

MADAME BOUVARD. Faire gras un jour de vigile! pensez-y donc; chez un archevêque! Laurent, il faut être de bonne foi, c'est trop fort. Monseigneur lui-même est encore à jeun. A propos de ça, je veux savoir ce qu'on lui a préparé pour son déjeuner. Il va être affamé; il y a près de deux heures qu'il est dans cette cathédrale; l'air y est très-vif. (Elle sonne, un domestique vient.) Faites venir le chef. (Le domestique sort.) C'est mon bonheur que de voir manger Son Éminence; pour son âge elle a un estomac si charmant!

SCÈNE II.

LAURENT, MADAME BOUVARD, LE CHEF.

LE CHEF. Vous m'avez fait demander, madame Bouvard?

MADAME BOUVARD. Qu'est-ce que vous aurez à donner à monseigneur quand il va revenir de la cathédrale?

LE CHEF. On y a songé, madame Bouvard; soyez sans inquiétude, on y a songé.

MADAME BOUVARD. Mais encore?

LE CHEF. Vous voulez donc absolument savoir? Eh bien! potage coulis d'écrevisses.

MADAME BOUVARD. Après.

LE CHEF. Turbot sauce au homard.

MADAME BOUVARD. Allez donc.

LE CHEF. Pâté de saumon aux truffes.

MADAME BOUVARD. Est-ce que c'est tout?

LE CHEF. Il y a encore des côtelettes d'esturgeon en papillottes; pâtisserie et dessert si on en demande; mais cela ne me regarde pas, c'est le chef d'office.

MADAME BOUVARD. Ayez soin que tout soit prêt aussitôt que monseigneur arrivera.

LE CHEF. Tout sera prêt; ne craignez rien, on sait son affaire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME BOUVARD, LAURENT.

MADAME BOUVARD. Ce sera assez pour prendre patience jusqu'au dîner.

LAURENT. Si ce pauvre Francelet avait eu un déjeuner comme cela à la place de son méchant haricot de mouton, il aurait bien pris patience aussi, j'en suis sûr.

MADAME BOUVARD. Vous ne pouvez pas dire que monseigneur ne se soumet pas; il n'y a rien de gras dans tout ce qu'on vient de nous nommer. Otez la soumission; supposez que chacun puisse faire à sa guise, il n'y a plus de péchés; alors il n'y a plus de religion. J'ai été bercée là-dedans, je connais tout cela comme ma poche.

LAURENT. Je m'en vas, je m'en vas, parce qu'il y a des choses qui me démontent.

MADAME BOUVARD. Vous êtes donc pour la révolte?

LAURENT. Un haricot du mouton, une révolte!

MADAME BOUVARD. Tout est dans le précepte *Abstiens-toi.*

LAURENT. Monseigneur s'abstient-il avec le déjeuner qu'il va faire?

MADAME BOUVARD. Il s'abstient comme un archevêque.

LAURENT. Ceux qui n'ont pas le bonheur d'être archevêques devraient s'abstenir encore moins; il ne sont pas tenus à donner l'exemple.

MADAME BOUVARD. Laurent, vous me faites frissonner.

LAURENT. Cela ne m'empêchera pas de parler à monseigneur. Ce n'est pas lui qui a renvoyé Francelet, c'est le grand-vicaire. Je m'y prendrai de toutes les façons pour me faire écouter; je verrai du moins ce que Son Éminence me dira.

MADAME BOUVARD. Heureusement pour vous Son Eminence n'est pas trop fine, mauvais sujet, sans cela elle devinerait bien vite d'où vous vient ce beau zèle.

LAURENT. Achevez donc. N'allez-vous pas dire que je m'intéresse à Francelet parce que je suis amoureux de sa fille ? Il n'y a rien comme une maison de prêtre pour voir de l'amour partout. Certainement Sophie Francelet est une belle brune ; mais fût-elle laide comme je ne sais quoi, je n'en trouverais pas moins que le grand-vicaire se mêle de ce qui ne le regarde pas.

MADAME BOUVARD. Voulez-vous bien vous taire, imprudent que vous êtes? Parler ainsi d'un grand-vicaire! *Jesus! Maria!* j'aimerais mieux dire du mal de tous les saints.

SCÈNE IV.

MADAME BOUVARD, LAURENT, DENISE.

DENISE. Votre servante, madame Bouvard, et toute la compagnie. Je viens de remettre à la cuisine une truite saumonée que madame envoie à monseigneur ; mais j'ai bien du chagrin : madame m'avait aussi donné une lettre, je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

MADAME BOUVARD. Ce n'était peut-être pas très-important.

DENISE. Je crois bien que si, au contraire, m'est avis qu'il était question de reliques que madame voulait emprunter à monseigneur, pour un grand mal d'yeux qu'elle a depuis plus de huit jours.

LAURENT. Des reliques pour un mal d'yeux, mon enfant!

DENISE. On en avait prêté à madame qui auraient dû être bien bonnes, puisqu'elles étaient de saint Oculi lui-même.

MADAME BOUVARD. Saint Oculi, ma fille! que dites-vous donc ? Oculi est le nom d'un dimanche de carême ; il n'y a a pas de saint de ce nom-là.

DENISE. Pardonnez-moi, madame Bouvard, il y a un saint de ce nom-là, j'en avais déjà entendu parler ; d'ailleurs madame en a des reliques.

MADAME BOUVARD. Ces reliques l'ont-elles guérie?

DENISE. Non.

MADAME BOUVARD. Voilà tout ce que je voulais savoir.

DENISE. Oh ! mais ça ne dit rien. Nous nous doutons bien

à présent pourquoi elles n'ont pas guéri madame ; on les a laissées plusieurs jours dans un tiroir qui sentait le camphre ; c'est à coup sûr ça qui leur a ôté leur vertu.

LAURENT. Regardez-moi bien en face, ma chère petite. Vous ne badinez pas?

DENISE. De quoi badiner, monsieur?

MADAME BOUVARD. De grâce, Laurent, taisez-vous.

LAURENT. Du camphre qui ôte la vertu d'un dimanche de carême!

MADAME BOUVARD. Quand on ne sait pas, on peut bien prendre le nom d'un dimanche de carême pour le nom d'un saint; ce n'est pas un péché; il n'y a pas de crime là-dedans; au contraire. Les erreurs de ce genre-là viennent toujours d'un fond respectable. (A Denise.) Tranquillisez-vous, ma ma belle; je me charge de votre commission auprès de Son Eminence.

DENISE. Vous êtes bien bonne, madame Bouvard. On a parlé à madame des reliques de sainte Claire, qu'on dit très-souveraines pour les yeux. Si monseigneur se trouvait en avoir, par hasard...

MADAME BOUVARD. Attendez donc; je crois bien que oui.

DENISE (joignant les mains). Dieu! quel bonheur! Madame va-t-elle être contente!

(Elle sort.)

SCÈNE V.

LAURENT, MADAME BOUVARD.

LAURENT. Savez-vous, madame Bouvard, qu'avec le sang-froid que vous avez, c'est vraiment dommage que vous ne soyez que femme de charge?

MADAME BOUVARD. Laurent, je suis ce que je suis; je ne me plains pas. De ce que monseigneur vous laisse dire tout ce que vous voulez, vous auriez tort de croire qu'il n'aime pas aussi qu'on ait l'air sérieux quand il le faut. La maîtresse de cette jeune fille est une dame fort riche, qui a le bon esprit de donner la moitié de son bien à l'Eglise. Monseigneur en fait grand cas.

LAURENT. Il ne dit peut-être pas ce qu'il pense.

MADAME BOUVARD. Par quel raison ne dirait-il pas ce qu'il pense? Ecoutez, Laurent, je vous répéterai toujours la même chose : quand on ne sait pas prendre l'allure d'une maison dans laquelle on sert, on passe pour un mauvais serviteur.

SCÈNE VI.

LAURENT, MADAME BOUVARD, SIMON.

SIMON. Alerte! alerte! en avant! Voici monseigneur qui arrive.

LAURENT. Je vais aller le déshabiller.

(Il sort.)

MADAME BOUVARD. Et moi, donner un coup d'œil à la cuisine. Vous, Simon, préparez vite le couvert dans cette pièce. J'ai remarqué qu'au printemps Son Eminence la préfère à la salle à manger, à cause des fenêtres qui donnent sur le jardin. Vous trouverez tout ce qu'il faut dans cette armoire.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

SIMON, seul.

(Il se met à couvert.)

Chacun se croit en droit de me commander ici; c'est très-original. Je passe pour être aux ordres de tout le monde; on me regarde comme le dernier des derniers. Cependant, si je voulais!... Avec quelque invention que je trouverais, cette grosse maman de femme de charge et ce beau monsieur le valet de chambre seraient bientôt forcés d'aller faire leurs embarras autre part. J'ai commencé par le commencement. C'était le concierge à qui j'en voulais le plus. Sa place convient si joliment à mon oncle! Il faut d'abord penser à l'essentiel. Pour les autres, leur moment viendra à son tour. Je suis sûr de mon affaire. Monseigneur ne voit que par les yeux du grand-vicaire ; le grand-vicaire ne voit que par mes yeux.....

(Il rit.) On doit le croire sorcier d'être arrivé tout juste au moment que les autres mangeaient leur ragoût. J'ai bien conduit ma barque. Sophie Francelet est trop rechignée. Qu'est-ce que c'est que la fille d'un concierge à qui on ne peut pas faire la moindre plaisanterie? Ma cousine, à la bonne heure, ça entend tout. Aussi monsieur le grand-vicaire, dès qu'il l'a vue, n'a pas pu s'empêcher de dire : « Voilà une petite mère qui se porte bien; » et il riait dans sa barbe. C'est ce qu'il faut. Quel fier service, tout de même, je rends à mon oncle de lui faire avoir cette place! D'un autre côté, ça me sera avantageux aussi. Il est très-agréable de ne pas avoir à se méfier du concierge; il voit tout ce qui entre et tout ce qui sort.

SCÈNE VIII.

MADAME BOUVARD, SIMON.

MADAME BOUVARD. Eh bien! mons Simon, le couvert est-il mis *secundum?*

SIMON. Regardez, madame Bouvard.

MADAME BOUVARD. Ah! ah! Il y a bien quelques petites choses à dire. Cette fourchette et cette cuiller sont trop près de cette assiette, mon garçon; le verre aussi; cela n'a pas de grâce; et cette salière qui est au bout de la table! Supposez que monseigneur veuille la prendre lui-même, il sera donc obligé d'allonger le bras?

SIMON (à part). Madame Tracas!

MADAME BOUVARD. Tenez, baissez le store à moitié de la croisée. Je vais tâcher de mettre tout cela un peu plus en ordre.

SIMON (à part.) Il n'y a jamais que ce qu'elle fait qui soit bien fait. (Haut, d'un air patelin, après avoir baissé le store.) Est-ce comme cela, madame?

MADAME BOUVARD. Pas trop mal. A présent, ouvrez-moi ces rideaux en entier..... A merveille. Venez ici à cette heure; prenez ce paravent..... bien..... étendez-le derrière le fauteuil de Son Eminence..... plus que cela, plus que cela. Songez

donc que cette porte va s'ouvrir cent fois, et que l'air pourrait arriver jusqu'à monseigneur..... C'est à ravir. Oh! petit à petit, on finira par faire quelque chose de vous.

SIMON (à part.) Ce ne sera pas elle toujours. (Reprenant l'air patelin.) Madame a-t-elle encore quelque chose à me commander?

MADAME BOUVARD. Attendez que je récapitule. Le store, les rideaux, le fauteuil, le paravent. Ah! juste ciel! et un coussin sous les pieds que nous oublions; et un autre pour mettre derrière le dos de son Eminence!

SIMON (apportant les deux coussins). (A part.) On dirait d'une femme en couches. (Haut.)Voici l'un, et voici l'autre, madame Bouvard.

(Il va pour sortir.)

MADAME BOUVARD. Encore un moment, donc. Où allez-vous? Qui vous a dit que c'était fini? Ne faut-il pas arranger le feu?.... Placez aussi cette bouilloire de façon seulement que l'eau puisse dégourdir. Son Eminence souffre si souvent des dents! Ah! c'est un terrible mal.

SIMON (à part.) Hum! bonne comédienne.

MADAME BOUVARD. Par ma foi, je ne vois plus rien, mon petit Simon, et je puis vous rendre votre liberté. Dites, s'il vous plaît, qu'on se dépêche de dresser; monseigneur ne peut tarder à venir.

SIMON. Non, car je crois que je l'entends.

(Elle sort.)

MADAME BOUVARD (seul). Je sais de tes nouvelles, bon capon. Ah! c'est pour placer ton oncle à l'archevêché que tu fais renvoyer Francelet. Nous verrons. Si tu rends compte à monsieur le grand-vicaire, d'autres me rendent compte, à moi.

SCÈNE IX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE (il entre, appuyé sur le bras de Laurent). Une fière séance, madame Bouvard! Deux grandes heures! Cet

abbé Papion officie bien : je ne dis pas le contraire ; mais il y met un temps ! C'est à mourir.

MADAME BOUVARD. J'entends bien souvent sa messe, et je puis assurer à monseigneur qu'il ne fait pas toujours les choses aussi en conscience ; il est même assez suivi à cause de cela ; mais, dame, devant Son Eminence...

L'ARCHEVÊQUE (en riant). Oui, oui ; à tous seigneurs, tous honneurs. Allons, allons, mon déjeuner, je l'ai bien gagné.

(Quatre domestiques apportent chacun un réchaud qu'ils placent sur la table ; ils sont suivis de quatre autres qui servent le déjeuner.)

MADAME BOUVARD (découvrant les plats). Cela a bien bonne mine.

L'ARCHEVÊQUE. Je ne veux pas de soupe, qu'on remporte la soupe. Et Lolotte ?

MADAME BOUVARD. Elle est dans ma chambre, monseigneur ; je vais aller la chercher, la pauvre petite bebête.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE. Laurent, dites-leur de s'en aller, je n'ai besoin que de vous. (Les domestiques s'en vont.) Voilà donc enfin un pâté de saumon ! Y a-t-il assez longtemps que j'en demande un !

LAURENT. Monseigneur ne veut donc pas me donner une bonne parole pour Francelet ?

L'ARCHEVÊQUE. Il n'a que ce qu'il mérite, Francelet. Ne pas pouvoir faire maigre un seul jour !

LAURENT. Quel pauvre gras a-t-il fait, monseigneur !

L'ARCHEVÊQUE. Je n'entre pas là-dedans ; il a fait gras. L'imbécile, qui ne sait seulement pas se cacher du grand-vicaire. (Madame Bouvard entre avec une petite chienne.) Viens, ma Lolotte ; viens, mon petit bichon. Allons, allons, pas de folies, mademoiselle. Oui, oui, je sais que tu m'aimes bien. Là, là, assez, assez. Madame Bouvard, cherchez-lui donc quelque chose.

MADAME BOUVARD. Lolotte, Lolotte... Ah ! elle ne quittera pas monseigneur. Ma petite Lolotte ! voilà qui est bien bon ; ah ! comme c'est bien bon !

(Elle présente du pâté à la chienne.)

L'ARCHEVÊQUE. C'est drôle, elle n'en veut pas. Est-ce qu'on lui a donné à manger ce matin?

MADAME BOUVARD. On aurait beau lui offrir tout ce qu'on voudrait, il faut que monseigneur soit là pour la décider.

L'ARCHEVÊQUE. Chère mignonne, je n'ai pensé qu'à elle tout le temps de la messe. Tiens, Lolotte, c'est ton maître qui te le donne; mange. *Mien, mien, mien.* Faites-lui donc *mien, mien, mien,* madame Bouvard.

MADAME BOUVARD (se met à genoux, prend une assiette, et a l'air de vouloir manger dedans pour exciter la chienne). *Mien, mien, mien,* oh! que c'est bon! *mien, mien, mien.* Elle est dans ses caprices. Lolotte, regarde-moi donc, *mien, mien, mien.*

L'ARCHEVÊQUE. En général, j'ai remarqué qu'elle n'aimait pas le poisson.

LAURENT. Monseigneur, Votre Eminence permet-elle que Francelet ait l'honneur de lui parler?

L'ARCHEVÊQUE. Est-ce qu'il est là?

LAURENT. Oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. Non, non, je ne veux pas.

LAURENT (d'un ton suppliant). Ah! monseigneur!

L'ARCHEVÊQUE. Qu'est-ce qu'il a à me dire?

LAURENT. Entrez, Francelet.

SCÈNE X.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT, FRANCELET.

L'ARCHEVÊQUE. J'en suis bien fâché, Francelet, mais la règle doit être pour tout le monde; je ne puis pas souffrir chez moi des infractions pareilles.

FRANCELET (tout tremblant). Si monseigneur voulait me faire la grâce de m'entendre.

L'ARCHEVÊQUE. Il n'y a pas d'excuse.

LAURENT (bas à Francelet). Allez toujours, allez toujours. (Il se met à côté de madame Bouvard, et paraît n'être occupé qu'à faire manger Lolotte.) *Mien, mien, mien.*

FRANCELET. Monseigneur ne sait peut-être pas que j'ai eu les fièvres pendant six semaines.

L'ARCHEVÊQUE. Non, je ne le sais pas.

LAURENT (toujours à genoux auprès de madame Bouvard) Le pauvre diable a été longtemps entre la vie et la mort. (Bas à madame Bouvard.) Dites donc un mot aussi. *Mien, mien, mien.*

MADAME BOUVARD. Monseigneur aime tant son monde qu'on n'a pas osé lui en parler; mais la vérité est que nous avons eu tous bien de l'inquiétude pour Francelet.

L'ARCHEVÊQUE. Vous ne l'avez plus, la fièvre?

FRANCELET. Monseigneur, voilà plus de quinze jours que j'en suis tout à fait quitte.

L'ARCHEVÊQUE. C'est égal, tenez-vous toujours un peu plus loin. Après, où voulez-vous en venir?

FRANCELET. Monseigneur, que le médecin m'avait fait une ordonnance comme quoi je ferais bien de me nourrir de viande autant que je pourrais, pour restaurer les forces.

L'ARCHEVÊQUE. Une ordonnance ne suffit pas, il fallait prendre une dispense.

LAURENT. Il a cru que les gens de monseigneur étaient dipensés de droit.

L'ARCHEVÊQUE. L'avez-vous cru réellement, Francelet?

FRANCELET (à qui Laurent fait un signe de tête). Mais, oui, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. Je ne vous gronderai pas pour cela; mais soyez persuadé, mon enfant, que du bon maigre est aussi restaurant que bien d'autres choses. (A madame Bouvard.) La petite mange-t-elle?

MADAME BOUVARD. Elle pignoche, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. Comment, à vous deux vous n'êtes pas plus habiles que cela?

LAURENT. Demain, monseigneur, elle ne se fera pas tant prier; il y aura de la viande de boucherie, du gibier, de la volaille.

L'ARCHEVÊQUE. Demain! demain! Elle peut mourir de faim d'ici à demain.

LAURENT. Si Francelet avait encore de son ragoût?

L'ARCHEVÊQUE (à Francelet). Avez-vous encore de votre ragoût!

FRANCELET. Je n'en sais rien, monseigneur. Dans la souleur que ma femme a eue quand j'ai été surpris par monsieur le grand-vicaire, je crois bien qu'elle a tout jeté dans les cendres.

MADAME BOUVARD. Je vais y aller voir.

(Elle sort.)

L'ARCHEVÊQUE. Suivez madame Bouvard, Francelet, et ne vous désolez pas. Laurent, coupez-lui un morceau de ce pâté.

LAURENT. Tenez, Francelet, en voilà une bonne tranche. (Bas.) Ça s'arrangera, ça s'arrangera; c'est moi qui vous le promets.

FRANCELET. Monseigneur, tout ce que je puis dire à Votre Éminence, c'est que j'attendrai les ordres de monseigneur; mais je la prie de considérer que je suis père de famille, et que par conséquent ce serait un terrible coup...

L'ARCHEVÊQUE. J'y penserai, j'y penserai.

FRANCELET. Oui, monseigneur.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE. Pauvre Lolotte! Elle aussi, elle attend son sort. Cette sotte de madame Francelet qui jette tout dans les cendres.

LAURENT. Monseigneur ne saura jamais la peur que leur a faite monsieur le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est un beau talent qu'il a; je voudrais l'avoir, moi.

LAURENT. Vous n'auriez jamais le courage de persécuter les gens comme il le fait.

L'ARCHEVÊQUE. Quand c'est pour leur salut qu'on persécute les gens, on doit être sans pitié.

LAURENT. Eh bien! moi, monsieur, je serais drôle; je leur dirais : « Ah! tu consens à être malheureux dans l'autre

monde ; c'est différent ; alors, vis comme tu l'entendras dans celui-ci. »

L'ARCHEVÊQUE. Taisez-vous, Laurent ; si vous étiez archevêque, vous ne diriez pas cela.

SCÈNE XII.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT, MADAME BOUVARD.

MADAME BOUVARD (une assiette à la main). Nous avons notre affaire ! Les braves gens que ces Francelet !

L'ARCHEVÊQUE. Voyez donc, voyez donc comme la petite bête se jette là-dessus.

MADAME BOUVARD. Je sais bien que, pour mon compte, je les regretterai beaucoup.

LAURENT. Tout le monde les regrettera.

MADAME BOUVARD. D'autant que leur remplaçant ne passe pas généralement pour être un bon sujet.

L'ARCHEVÊQUE. Est-ce qu'ils ont déjà un remplaçant ?

MADAME BOUVARD. Oui, monseigneur. Je me suis laissé dire que c'était l'oncle de Simon, un de vos valets de pied.

L'ARCHEVÊQUE. Ah !

MADAME BOUVARD. Un vilain homme que je déteste parce qu'il ne vient jamais de fois voir son neveu qu'il ne soit accompagné d'un chien affreux, qui court tout de suite après Lolotte.

L'ARCHEVÊQUE. Chère Lolotte ! J'espère bien que vous y avez veillé, madame Bouvard ?

MADAME BOUVARD. Monseigneur peut-il me faire cette question-là ?

L'ARCHEVÊQUE. Reste comme tu es, ma Lolotte, crois-moi, tu es cent fois plus heureuse. Je ne veux pas de l'homme au chien ; très-décidément, je n'en veux pas. On en trouvera assez d'autres.

MADAME BOUVARD. Ajoutez à cela que c'est une espèce de charlatan qui fait métier d'avoir des secrets pour toutes sortes de maladies.

(Un domestique remet une lettre à Laurent et lui parle bas.)

LAURENT (présentant la lettre à l'archevêque). Monseigneur, c'est de la part de madame la marquise douairière de Trasigny.

MADAME BOUVARD. Je me doute de ce que c'est. Elle a déjà envoyé ce matin une jeune fille qui a apporté une truite saumonée magnifique.

L'ARCHEVÊQUE. Donnez-moi ma loupe.

MADAME BOUVARD. Dans sa lettre, elle doit demander à Votre Éminence de vouloir bien lui prêter pour quelque temps des reliques de sainte Claire. Elle a grand mal aux yeux.

L'ARCHEVÊQUE (lisant). Voilà une bonne âme. Il ne s'en refait pas beaucoup de pareilles, malheureusement. Laurent, portez cette lettre à l'abbé Frédoux, et dites-lui de voir à contenter la marquise. Il se chargera de remettre lui-même les reliques, entendez-vous? et il aura soin d'en tirer une reconnaissance. Au surplus, il entend ces choses-là à merveille. Allez. (Laurent s'en va.) Vous dites donc, madame Bouvard, que cet homme est un charlatan?

MADAME BOUVARD. Je ne reviens pas de ce que monsieur le grand-vicaire ait pu être sa dupe; monsieur le grand-vicaire qui est un homme si fin, si spirituel, qui a une si grande habitude de lire dans le fond des âmes!

L'ARCHEVÊQUE. Madame Bouvard, vous devenez bien complimenteuse; vous devriez pourtant vous rappeler que je n'aime pas les flatteurs.

MADAME BOUVARD. Je ne crois pas flatter monsieur le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE. Personne ne l'estime plus que moi; mais il peut se laisser tromper comme un autre; il n'est pas infaillible. Pour être infaillible, il faut une grande expérience; il n'y a que l'âge qui donne cela. Moi, qui vous parle, je n'ai pas toujours été comme je suis aujourd'hui.

MADAME BOUVARD. Quoi! vraiment, monseigneur?

L'ARCHEVÊQUE. Mais non, certainement.

SCÈNE XIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Madame de Berthenais! monsieur Lovel!

MADAME DE BERTHENAIS (baisant la main de l'archevêque). Bonjour, mon oncle. Mon Dieu! que je vous ai plaint ce matin à la cathédrale! il y faisait un froid insupportable; je n'ai pas pu rester jusqu'à la fin.

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes heureuse, vous, ma petite nièce; vous pouvez vous en aller quand vous voulez.

MADAME DE BERTHENAIS. Permettez-vous que j'aie l'honneur de vous présenter monsieur Lovel?

L'ARCHEVÊQUE. Je suis enchanté de voir monsieur. (A M. Lovel.) Le portrait de ma petite-nièce, que vous avez fait dernièrement, est une des plus belles choses que j'aie vues; mais serez-vous aussi bien inspiré quand il s'agira de ma vieille figure?

MADAME DE BERTHENAIS (bas à M. Lovel). Force compliments.

M. LOVEL. Monseigneur, je ne serais pas digne du nom d'artiste si je me trouvais sans inspiration pour rendre des traits aussi nobles, aussi gracieux que ceux de Votre Éminence.

L'ARCHEVÊQUE. Vous allez me demander bien du temps. Un prélat qui veut faire son devoir n'a pas beaucoup de loisir.

MADAME DE BERTHENAIS. Cher oncle, il est très-louable de se sacrifier à son diocèse; mais ne doit-on rien faire pour sa famille? Il y a un siècle que vous me promettez ce portrait.

L'ARCHEVÊQUE. N'avez-vous pas celui que j'ai donné dans le temps à ma sœur, à votre grand'mère?

MADAME DE BERTHENAIS (bas avec impatience à madame

Bouvard). Il va encore recommencer! Aidez-nous donc un peu, madame Bouvard, car nous n'en sortirons pas.

MADAME BOUVARD. Ce portrait-là, monseigneur, ne peut plus être de mise aujourd'hui; vous n'étiez pas archevêque alors.

L'ARCHEVÊQUE. Non; mais j'étais un jeune abbé bien fringant, bien joli. (Il soupire.) Ah! cela avait aussi son mérite.

MADAME DE BERTHENAIS. Eh bien! mon oncle, je vous trouve mieux à présent que vous n'êtes sur le portrait que j'ai.

M. LOVEL. Si c'est la peinture que j'ai vue chez vous, madame, il n'y a pas de doute.

MADAME BOUVARD. Quand monseigneur se donne la peine d'officier lui-même, ce n'est qu'un cri dans la cathédrale. C'est seulement dommage que Son Éminence soit obligée d'être à jeun, comme de juste, parce que ça la rend un peu pâle; il ne lui manque que cela.

MADAME DE BERTHENAIS. Et si mon oncle avait de plus beaux ornements, ce serait bien autre chose encore!

L'ARCHEVÊQUE. Que voulez-vous donc que j'aie de plus beau, petite mondaine?

MADAME DE BERTHENAIS. Je vous le dirai plus tard, cher oncle..... J'attends des marchands qui vont venir vous tenter.

L'ARCHEVÊQUE (souriant). Ils ne me tenteront pas.

MADAME DE BERTHENAIS. Nous verrons. D'abord je veux, pour votre portrait, tout ce qu'un archevêque peut avoir de plus beau.

MADAME BOUVARD. Madame, monseigneur sera-t-il jusqu'en bas?

MADAME DE BERTHENAIS. Oui, oui, en pied.

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes folle, petite.

MADAME DE BERTHENAIS. Je ne veux rien perdre de mon grand-oncle.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENTS, LAURENT; un peu après, MADAME DUFOUR.

LAURENT (à madame de Berthenais). Une dame qui demande après madame.

MADAME DE BERTHENAIS. C'est sans doute madame Dufour. (Allant à la porte.) Justement. Entrez, entrez, madame Dufour. (A l'archevêque.) Mon oncle, madame est une marchande de dentelles qui va vous faire voir un rochet.

L'ARCHEVÊQUE. Mais j'en ai plus qu'il ne m'en faut.

MADAME DE BERTHENAIS. Vous n'avez rien de moderne, et c'est comme si vous n'aviez rien. Vous nous montrerez tout de suite ce que vous avez de plus beau, madame Dufour, et monsieur Lovel nous donnera son goût.

L'ARCHEVÊQUE. Madame Bouvard, faites-moi donc le plaisir d'aller chercher mes rochets pour qu'on puisse au moins comparer. (Madame Bouvard sort.) Et vous, Laurent, dites qu'on ôte cette table et qu'on en place une autre devant moi.

(Laurent fait venir des domestiques qui exécutent l'ordre de l'archevêque.)

MADAME DE BERTHENAIS. Rien ne fait plus d'honneur à un prélat qu'un beau rochet, parce que c'est une chose que toutes les femmes peuvent apprécier.

MADAME BOUVARD. Voici ce que monseigneur a demandé.

(Elle range les rochets sur le dos de plusieurs fauteuils.)

L'ARCHEVÊQUE. On ne peut pas dire le contraire, ces dentelles sont magnifiques.

MADAME DE BERTHENAIS. Elles sont anciennes, mon oncle.

L'ARCHEVÊQUE. Mais je suis ancien aussi, moi.

MADAME DE BERTHENAIS. Je ne sais pas pourquoi vous avez la fureur de vous vieillir.

L'ARCHEVÊQUE. Demandez à mes cheveux blancs.

MADAME DE BERTHENAIS. Des cheveux blancs n'ont jamais rien signifié.

M. LOVEL. J'ai une nièce de dix-huit ans dont les cheveux ont blanchi en une nuit.

L'ARCHEVÊQUE. De dix-huit ans! Mais enfin elle a conservé de bons yeux; et moi je ne puis pas me passer de lunettes.

MADAME DE BERTHENAIS. Comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE (souriant). Elle va me persuader que je suis un jeune homme, après avoir perdu la moitié de mes dents.

MADAME DE BERTHENAIS. J'en ai deux que je suis au moment de me faire ôter.

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes de la famille, ma chère enfant, nos dents ne tiennent pas, c'est vrai. Voyons vos dentelles, madame Dufour.

LAURENT (à madame de Berthenais). Madame, un marchand d'étoffes.

MADAME DE BERTHENAIS. Bien, bien; qu'il entre. Mon oncle, c'est pour un camail.

L'ARCHEVÊQUE. Quoi! il me faut un camail aussi avec tous ceux que j'ai déjà!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENTS, UN MARCHAND D'ÉTOFFES.

MADAME DE BERTHENAIS. Madame Bouvard, apportez un des camails de mon oncle; je veux qu'il convienne lui-même qu'il n'en a pas un qui soit véritablement bien fait.

L'ARCHEVÊQUE. Apportez un de mes camails, madame Bouvard. Que voulez-vous que je vous dise?

(Madame Bouvard sort.)

MADAME DE BERTHENAIS. Tout ce qu'il y a d'un peu jeune dans l'épiscopat a tant de recherche aujourd'hui, que je ne vois pas pourquoi vous ne feriez pas de même. On peut avoir les principes les plus austères et un camail qui ait bonne façon. (Prenant une pièce d'étoffe.) Regardez, regardez, mon oncle; quelle jolie nuance!

(Elle pose l'étoffe sur la table.)

L'ARCHEVÊQUE. Cela me paraît lilas.

MADAME DE BERTHENAIS. Du tout, du tout; c'est violet. (Au marchand.) N'est-ce pas, monsieur?

LE MARCHAND. C'est ce que nous fournissons le plus habituellement à tous nosseigneurs les évêques et archevêques.

L'ARCHEVÊQUE. Pour joli, c'est joli; je ne dis pas le contraire.

M. LOVEL. En peinture, ce sera très-avantageux.

L'ARCHEVÊQUE. Voilà qui est décisif. Si on me trouve trop coquet, ce sera votre faute, ma nièce.

MADAME DE BERTHENAIS. Les dentelles, à présent.

L'ARCHEVÊQUE. Monsieur Lovel, votre nièce vous tourmente-t-elle comme cela?

M. LOVEL. Elle a de commun avec madame qu'elle aime beaucoup son oncle.

L'ARCHEVÊQUE. Alors montrez-moi vos dentelles, madame Dufour. Il faut bien faire quelque chose pour les personnes qui nous aiment. Dépliez cette étoffe, Laurent; madame étendra ses dentelles dessus; j'en jugerai mieux. (Il met ses lunettes.) Il est sûr que mes vieux rochets jurent auprès de cela. Qu'en pensez-vous, Laurent?

LAURENT. Monseigneur s'y connaît mieux que moi; ce n'est pas mon état.

MADAME BOUVARD (à madame de Berthenais). Madame, voici un camail.

MADAME DE BERTHENAIS. Bon. Laurent, vous allez l'essayer, et mon oncle conviendra que j'ai raison.

(Laurent revêt le camail.)

L'ARCHEVÊQUE. Je ne résisterai pas à l'évidence; c'est tout ce que je puis promettre.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉCENTS, UN JEUNE PRÊTRE.

LE JEUNE PRÊTRE. Monseigneur, j'apporte à la signature de Votre Éminence la minute d'une circulaire aux curés du diocèse.

L'ARCHEVÊQUE. On ne me laissera donc pas respirer! Qu'est-ce qu'il y a dans cette circulaire?

LE JEUNE PRÊTRE. Monseigneur, je n'en sais rien. Monsieur l'abbé Frédoux l'a fait faire sur les ordres de monsieur le grand-vicaire.

L'ARCHEVÊQUE. C'est différent. (A madame Bouvard.) Donnez-moi de quoi signer, et vous écarterez un peu ces dentelles, afin qu'il ne leur arrive pas d'accident.

(Il signe, et rend le papier au jeune prêtre qui s'en va.)

SCÈNE XVII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, M. LOVEL, MADAME DUFOUR, LE MARCHAND D'ÉTOFFES, LAURENT, et MADAME BOUVARD.

L'ARCHEVÊQUE. Eh bien, ma nièce, ce camail?

MADAME DE BERTHENAIS. Voyez, mon oncle; je l'ai raccourci avec des épingles : ne fait-il pas mieux?

L'ARCHEVÊQUE. Monsieur Lovel, qu'en pensez-vous?

M. LOVEL. Il est certain que c'est plus dégagé.

MADAME DE BERTHENAIS. Mon oncle est au moins aussi grand que Fénelon, et je suis sûre que ses camails ont quatre doigts de plus que ceux de l'archevêque de Cambrai, à en juger par les tableaux où il est représenté. Fénelon avait du goût; il avait deviné qu'un camail trop long ôte toute l'élégance de la taille. Il faut jouir de ses avantages. (A Laurent.) Avancez donc un peu, Laurent. (Laurent obéit.) Là, mon oncle, soyez de bonne foi, n'est-ce pas que c'est mieux?

L'ACHEVÊQUE. Je crois bien que oui, ma chère enfant; mais ce dont je ne reviens pas, c'est qu'une petite femme comme vous ait été songer à cela. C'est touchant. Regardez bien, madame Bouvard, ce que demande ma nièce. (Laurent va pour ôter le camail.) Un instant donc, Laurent; qu'est-ce qui vous presse? laissez-le encore, il faut que je m'y accoutume. Levez un peu le bras droit; c'est très-bien; oh! c'est très-bien. Il est certain, comme dit monsieur Lovel, que c'est plus dégagé, beaucoup plus dégagé.

MADAME BOUVARD. Je connais de bonnes âmes qui suivent toutes les bénédictions de monseigneur, à qui ça va faire un plaisir !

MADAME DE BERTHENAIS. Par exemple, il faudra avoir soin d'attacher la ceinture plus haut. Vous comprenez, Laurent?

MADAME BOUVARD. Oh ! mais moi, madame, je comprends très-bien. Il est tout simple que le camail tombant moins bas, on doit remonter la ceinture. C'est physique.

M. LOVEL. Quand monseigneur veut-il commencer à me donner séance?

L'ARCHEVÊQUE. Je ne puis guère vous répondre, monsieur Lovel; vous voyez comme mon temps se passe. C'est tous les jours de même.

MADAME DE BERTHENAIS. Essayons de commencer mardi, mon oncle, dans votre bibliothèque, le jour y est très-beau; personne n'y entre.

L'ARCHEVÊQUE. Il y a plus de six mois que la clef en est perdue; ce sera une occasion pour la faire ouvrir.

MADAME DE BERTHENAIS. Vous entendez, monsieur Lovel? Mardi.

L'ARCHEVÊQUE. Mon camail sera-t-il fait pour ce jour-là?

LAURENT. Il n'y a qu'à le donner à mademoiselle Francelet, et lui dire qu'on le veut absolument; elle est si bonne ouvrière !

MADAME DE BERTHENAIS. On ne commencera pas par le camail, d'ailleurs.

L'ARCHEVÊQUE. Nous n'avons rien décidé non plus pour les dentelles. Vous êtes charmante, ma chère petite nièce; mais vous êtes comme toutes les personnes qui ont beaucoup d'imagination, vous oubliez souvent l'essentiel.

MADAME DE BERTHENAIS. Mon oncle, madame Dufour aura la complaisance de vous laisser son carton; de cette façon-là, vous pourrez choisir tout à votre aise.

MADAME DUFOUR. Monseigneur peut le garder autant que cela lui fera plaisir.

LE MARCHAND. C'est comme ces étoffes, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. C'est bien, c'est bien, mes enfants. On en aura grand soin; madame Bouvard, je vous les recommande.

LE MARCHAND. Quand monseigneur aura besoin d'autre chose, je prie Son Éminence de ne pas m'oublier. Je suis en correspondance à Paris avec une des maisons les mieux assorties de tout ce qui concerne l'Église, depuis le plus haut jusqu'au plus bas clergé.

L'ARCHEVÊQUE. Je suis charmé de savoir cela.

LE MARCHAND. Tissus d'or et d'argent pour chapes, chasubles, étoles; je me charge aussi de la fourniture des pierres d'imitation pour mitres, ostensoirs, etc.

L'ARCHEVÊQUE. Des pierres fausses!

LE MARCHAND. C'est considérable la quantité qu'on en emploie aujourd'hui. J'ai des gants brodés, des bas brodés, des souliers brodés.

L'ARCHEVÊQUE. Je ne vous oublierai pas. En voilà assez.

MADAME DE BERTHENAIS (à M. Lovel, à madame Dufour et au marchand). Mon oncle désire que nous nous retirions.

M. LOVEL. Monseigneur, à mardi.

(Il sort.)

MADAME DUFOUR. Monseigneur, j'ai l'honneur d'être votre très-humble servante.

(Elle sort avec le marchand d'étoffes.)

SCÈNE XVIII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME DE BERTHENAIS, LAURENT et MADAME BOUVARD.

MADAME DE BERTHENAIS. Votre portrait en pied, dans mon salon, sera pour faire mourir de chagrin madame de Rémira qui n'a dans le sien que quelques croûtes d'aïeux que certainement nous ne voudrions pas avouer.

L'ARCHEVÊQUE. Avec tout cela, petite, vous ne vous apercevez pas que vous m'entraînez toujours dans des dépenses considérables.

MADAME DE BERTHENAIS. C'est moi qui pourrais vous faire ce reproche, mon cher oncle.

L'ARCHEVÊQUE. Vous!

MADAME DE BERTHENAIS. Sans doute. N'avez-vous pas fait rebâtir l'aile qui manquait à mon château ? Ce n'est pas par vanité, je le sais bien ; c'est par esprit de famille...

L'ARCHEVÊQUE. Je ne pouvais pas laisser incomplet le berceau de nos aïeux ; mais cela m'a coûté cher, près de cinquante mille écus.

MADAME DE BERTHENAIS. Il faut que je le meuble à présent ; voyez où cela va me conduire.

L'ARCHEVÊQUE. On y pourvoira, méchante espiègle ; on y pourvoira.

MADAME DE BERTHENAIS (lui baisant la main). On ne peut rien vous dire, bon oncle. Mais pour votre appartement, par exemple, c'est nous qui nous en chargeons ; mon mari et moi nous l'avons bien décidé. Ne nous contrariez par là-dessus.

L'ARCHEVÊQUE. Je ne veux rien de somptueux, pensez-y ; rien qui sente le luxe. C'est très-sérieux.

MADAME DE BERTHENAIS (avec enjouement). Du luxe ! Non, non, cher oncle, pas de luxe. C'était bien notre intention. Du velours rouge tout uniment (Bas à son oreille), pour n'avoir rien à changer quand vous serez cardinal.

(Elle baise la main de l'archevêque et sort.)

SCÈNE XIX.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE. Il est impossible d'être plus aimable que madame de Berthenais. (Il prend sa loupe et regarde les dentelles qui sont devant lui.) Je suis charmé qu'elle m'ait fait laisser ces dentelles. Devant les marchands, on est toujours gêné. Celle-ci me plaît beaucoup. Etendez-la donc sur votre tablier, madame Bouvard, et faites-la plisser un peu. (A Laurent.) Tenez, Laurent, quoique vous ne vous y connaissiez pas, venez ici.

LAURENT. Elle me paraît bien belle, monseigneur, mais mademoiselle Francelet dirait bien ce qu'il en est.

L'ARCHEVÊQUE (se tournant du côté où sont étalés ses

rochets). Oh ! que cela me semble vieux à présent ! (Il rit.) Ah ! ah ! ah ! que c'est lourd, que c'est embrouillé de dessin ! Il n'y a que la mode, c'est vrai ; en tout, il n'y a que la mode. Tiens ! cette pauvre Lolotte que j'ai éveillée. Veux-tu voir les dentelles aussi, toi, Lolotte ?

MADAME BOUVARD. Je crois, monseigneur, qu'il serait assez prudent de la faire sortir ; il y a longtemps qu'elle est ici.

(Un domestique paraît à la porte et parle bas à Laurent.)

LAURENT. Monseigneur, une demoiselle qui demande à parler à Votre Eminence.

L'ARCHEVÊQUE. Quelle demoiselle ?

LAURENT. Je crois bien que c'est la fille de celui qu'on veut nous donner pour concierge.

L'ARCHEVÊQUE. A-t-elle son vilain chien avec elle ? Madame Bouvard, pour plus de sûreté, emmenez toujours Lolotte. Je suis trop accessible, on en abuse. Sauvez Lolotte, madame Bouvard, sauvez Lolotte.

(Madame Bouvard sort avec la petite chienne.)

LAURENT. Monseigneur ne peut certainement pas avoir à son service de plus honnêtes gens que les Francelet.

SCÈNE XX.

L'ARCHEVÊQUE, LAURENT, MADEMOISELLE VÉRONIQUE.

L'ARCHEVÊQUE (d'un ton d'humeur). Que me voulez-vous, mademoiselle ? Je finirai par faire fermer ma porte. Que me voulez-vous ? répondez.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE (prenant l'air intimidé). Mon Dieu, monseigneur, j'avais cru qu'en me présentant devant Votre Eminence sous les auspices de monsieur le grand-vicaire...

L'ARCHEVÊQUE. Pour me demander quoi ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE (même jeu). Si ma démarche est inopportune, si j'ai eu le malheur de déplaire à Votre Eminence...

L'ARCHEVÊQUE. M'expliquerez-vous ce que vous me voulez ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Monseigneur excusera la timi-

dité d'une jeune personne que le destin a reléguée dans une classe qui n'était pas faite pour elle.

L'ARCHEVÊQUE. Qui êtes-vous donc?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Nous tenons à une ancienne famille, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. Votre nom?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Duchemin, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. Je ne connais pas d'ancienne famille de ce nom-là.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Mon grand-père et mon bisaïeul étaient pourtant chirurgiens pédicures à Bordeaux ; ils avaient en grande partie la pratique du parlement. Monseigneur doit avoir entendu parler de ce parlement-là, un des meilleurs du royaume; les trois quarts de ces messieurs avaient des cors aux pieds. Sans l'intrigue et la calomnie, mon père aurait succédé à ses ancêtres; c'étaient mille écus par an, et Votre Eminence ne nous verrait pas réduits à l'extrémité où nous sommes.

L'ARCHEVÊQUE. Que puis-je faire à cela?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Pardon, monseigneur; mais le bruit courait que Votre Eminence avait donné congé à monsieur Francelet, son concierge.

L'ARCHEVÊQUE. Ce n'est pas encore décidé.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. C'est différent. Alors il est inutile de dire à monseigneur que mes parents et moi nous avons l'habitude de faire maigre plus de la moitié de l'année, par esprit de pénitence d'abord, et ensuite par goût, la Providence ayant permis que nous préférassions le maigre au gras. Nous ne nous faisons pas un mérite de cette faveur spéciale, mais ce serait du moins une certitude de ne jamais nous trouver en contravention sur les choses de devoir.

L'ARCHEVÊQUE. Le premier des devoirs est de ne pas traîner partout avec soi un vilain chien qui ne cherche qu'à faire des sottises. Et puis, mademoiselle, permettez-moi de vous le dire, je vous trouve furieusement recherchée pour la fille d'un portier.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Si c'est à cause de ma mise que monseigneur a la bonté de me faire cette observation, j'oserai lui répondre que jusqu'ici je n'ai point encore été la fille d'un

portier, et que, même dans le cas où Son Eminence nous ferait la grâce de nous admettre à son service, ce qu'on appelle portier chez le vulgaire prend tout naturellement le nom de concierge dans un palais archiépiscopal. D'ailleurs, monseigneur, j'attache peu de prix à ma toilette ; le goût que l'on peut y remarquer n'est que le résultat de mes occupations habituelles. Vouée aux arts dès ma plus tendre jeunesse...

L'ARCHEVÊQUE. Vous êtes vouée aux arts ? Et à quels arts, s'il vous plaît ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Au dessin, monseigneur ; je dessine des académies.

L'ARCHEVÊQUE. Des académies ! Quoi ! d'après nature ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE (baissant les yeux). Oh ! rien que d'après la bosse, monseigneur.

SCÈNE XXI.

L'ARCHEVÊQUE, MADEMOISELLE VÉRONIQUE, LAURENT, MADAME BOUVARD.

MADAME BOUVARD. Nous aurons le camail et le rochet pour demain matin ; Sophie Francelet vient de me les promettre.

LAURENT. Cela ne m'étonne pas.

L'ARCHEVÊQUE. C'est une très-bonne nouvelle. (A mademoiselle Véronique.) Dites-moi, mademoiselle, êtes-vous habile en couture ?

MADEMOISELLE VÉRONIQUE (souriant d'un air de supériorité). Monseigneur doit savoir que ce n'est pas le faible des femmes artistes.

MADAME BOUVARD (bas à Laurent). Quel est donc son faible, à cette demoiselle ?

LAURENT. Les acadamies d'après la bosse.

MADAME BOUVARD. Sainte Vierge ! (A l'archevêque.) Monseigneur, ce n'est pas ce qu'il nous faut ici ; car je devine que mademoiselle est la fille de monsieur Duchemin, qui veut supplanter nos bons Francelet.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. On ne cherche à supplanter

personne, madame. On a l'honneur d'être connu de monsieur le grand-vicaire, et quand monsieur le grand-vicaire vous a dit une chose, on peut croire qu'on ne supplante pas en demandant une place qu'on croyait vacante.

L'ARCHEVÊQUE. J'aviserai, mademoiselle.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Je supplie seulement Votre Eminence...

MADAME BOUVARD (à mademoiselle Véronique). Monseigneur a dit : J'aviserai ; il n'y a plus rien à ajouter.

MADEMOISELLE VÉRONIQUE. Cependant...

LAURENT (la conduisant doucement vers la porte). Monseigneur a dit : J'aviserai.

(Mademoiselle Véronique sort avec les signes du plus violent dépit.)

SCÈNE XXII.

L'ARCHEVÊQUE, MADAME BOUVARD, LAURENT.

L'ARCHEVÊQUE (essayant des dentelles sur sa soutane). C'est un chef-d'œuvre d'orgueil que cette demoiselle.

MADAME BOUVARD. Ah ! monseigneur, d'après ce qu'on dit, c'est un chef-d'œuvre de tant d'autres choses !

LAURENT. Quand on compare cela avec cette bonne Sophie Francelet !

MADAME BOUVARD. Taisez-vous donc, Laurent. Qui est-ce qui pense à les comparer ?

L'ARCHEVÊQUE. Vanité de naissance, vanité de talents...

MADAME BOUVARD. Et vanité de coquetterie que vous oubliez, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE (toujours occupé de ses dentelles). Que non, que non, je ne l'oublie pas. C'est cela qui m'a le plus choqué. Je ne vais pas jusqu'aux mœurs ; mais un soin extrême de parure dénote toujours une grande futilité de caractère. C'est une remarque que j'ai faite depuis longtemps. A laquelle de ces deux broderies donneriez-vous la préférence, madame Bouvard ?

MADAME BOUVARD. A celle-ci, sans balancer, monseigneur.

L'ARCHEVÊQUE. J'en avais jugé comme vous. Il faut nous

y tenir. Je ne crois pas en avoir jamais de regrets. Serrez les autres, pour qu'il n'en soit plus question. (Se levant, et essayant encore la dentelle qu'il vient de choisir.) Ces épis, mêlés de grappes de raisin, sont un emblème d'abondance qui me plaît infiniment.

LAURENT. Je vais les descendre à mademoiselle Francelet, monseigneur. Pourrais-je en même temps les tranquilliser sur leur place ?

L'ARCHEVÊQUE. N'allons pas si vite, Laurent. Je veux parler au grand-vicaire.

MADAME BOUVARD (avec toutes les démonstrations de la joie). La famille Francelet nous restera ! Dès que monseigneur consent à plaider leur cause, elle est gagnée. Qui pourrait résister à monseigneur ! Tant d'onction ! tant d'éloquence ! tant de persuasion !

L'ARCHEVÊQUE. Il est vrai que je réussis assez dans ce que j'entreprends ; mais je ne dois pas en être fier ; c'est un don du ciel. Au surplus, la démarche de mademoiselle Duchemin n'aura pas été tout à fait perdue pour le grand-vicaire. Il me demande souvent des textes de sermons ; je veux lui en donner un qui, au train que prennent les mœurs, est d'une application journalière :

VANITÉ DES VANITÉS ! TOUT EST VANITÉ.



MR BEAUNOIR.

MADAME, VOUS NE DEVEZ PAS M'INTEFROMPRE

Le Tribunal de Famille T. X

LE TRIBUNAL DE FAMILLE

OU

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.

PERSONNAGES :

M. VERMONT.
MADAME VERMONT.
MADAME LORI, fille de M. Vermont, d'un premier lit.
M. LORI, gendre de M. Vermont.
MADAME DURAND, tante de M. Lori.
MADAME LEDOUX, autre tante de M. Lori.
M. BEAUNOIR, procureur du roi, oncle de madame Lori.
M. TAUPIN, parent de madame Lori.
BENJAMIN.

La scène se passe en province.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. VERMONT, MADAME VERMONT.

MADAME VERMONT. Enfin, monsieur, vous devez être satisfait. Monsieur Lori, votre gendre, veut bien s'en rapporter à la décision d'un tribunal de famille sur les griefs qu'il reproche à votre fille. Cet auguste tribunal s'assemble aujourd'hui, et, d'ici à une heure, nous allons avoir la comédie.

M. VERMONT. Peut-on appeler comédie une chose aussi sérieuse que celle-là ?

MADAME VERMONT. C'est vous qui l'avez rendue sérieuse. Si vous ne vous en fussiez pas mêlé, le mari et la femme se seraient arrangés comme cela arrive dans tous les ménages.

M. VERMONT. Je vous dis que non. Je n'avais marié ma fille, moi, que pour ne plus en être chargé, et c'est tout le contraire. Je n'ai jamais été plus occupé d'elle que depuis qu'elle est madame Lori.

MADAME VERMONT. Bast! bast! vous avez été occupé d'elle parce que vous l'avez bien voulu.

M. VERMONT. C'est pour m'impatienter sans doute que vous feignez d'oublier jusqu'où monsieur Lori voulait pousser cette affaire. Vous savez pourtant qu'il avait porté plainte contre ma fille, et que, sans les démarches que j'ai faites, notre famille pouvait être livrée au plus affreux scandale.

MADAME VERMONT. Il n'y aurait pas eu plus de scandale qu'il n'y en a maintenant.

M. VERMONT. Mais alors pourquoi tant de gens viennent-ils me dire : « Quoi! monsieur Vermont, vous laisserez poursuivre cette séparation? vous ne chercherez pas à faire entendre raison à votre gendre? votre fille n'est-elle pas votre fille? » Que répondre à cela? je vous le demande.

MADAME VERMONT. C'est embarrassant.

M. VERMONT. Avouez que c'est embarrassant. Il y a beaucoup de choses comme cela qu'on ne fait que pour les autres.

MADAME VERMONT. Et vous croyez que vous allez tout faire rentrer dans l'ordre au moyen de votre petit tribunal de famille?

M. VERMONT. J'aurai fait du moins ce que je peux faire ; et, ma foi! quand j'aurai donné cette satisfaction au public, il en adviendra ce qui pourra. Ce n'est pas que dans le fond de l'âme je ne préférasse voir ma fille et son mari vivre d'accord ensemble.

MADAME VERMONT. Ce serait mieux, mais c'est impossible.

M. VERMONT. Parce que le mari est un entêté.

MADAME VERMONT. Et parce que la femme...

M. VERMONT. La femme, la femme est peut-être un peu

légère; encore n'est-ce pas tout à fait sa faute. Vous savez notre convention de ne jamais parler d'elle ensemble; tenons-nous-y, je vous le demande en grâce. Vous êtes la maîtresse d'assister ou de ne pas assister à cette assemblée de famille; votre position vous autorise à ne faire là-dessus que ce que vous voudrez, puisque, quoique ma femme, vous n'êtes que la belle-mère de ma fille. Il est évident que vous n'avez jamais pu la souffrir.

MADAME VERMONT. A quelle époque, je vous prie, aurais-je pu prendre de l'amitié pour elle? Je ne l'ai presque jamais vue. C'était une très-grande fille quand vous m'avez épousée; elle était au couvent, où déjà on en était assez embarrasé; il fallait la marier bien vite. Il s'est présenté un beau jeune homme, riche et assez sot, un mari comme on est trop heureux d'en trouver; j'ai saisi l'occasion. Que pouvais-je faire de mieux?

M. VERMONT. Il ne faut pas revenir sur le passé. Mais si, au lieu de ne la faire sortir du couvent que pour la marier, vous vous fussiez un peu mêlée d'elle, si vous l'eussiez fait venir auprès de vous...

MADAME VERMONT. J'ai pour principe que c'est à ceux qui ont des enfants à s'en charger; quant à moi, je n'en ai pas, et je ne prendrai jamais sur moi la responsabilité de ceux des autres.

M. VERMONT. C'est un grand malheur pour ma pauvre Adèle d'avoir perdu sa mère.

MADAME VERMONT. Vous me faites pitié avec vos lamentations de père noble. C'est bien le moment de penser à ce que votre fille aurait pu être! Il faut penser à ce qu'elle est. Son mari ne vaut pas mieux qu'elle, j'en tombe d'accord; ainsi cela ne fait qu'un mauvais ménage. Mais comme elle a plus d'esprit que lui, il fallait les abandonner à eux-mêmes.

M. VERMONT. Abandonner ma fille, c'était autoriser les bruits que monsieur Lori et sa famille faisaient courir sur elle. Est-ce là ce que vous vouliez?

MADAME VERMONT. Moi, je ne veux rien du tout. Je la croirai même une Lucrèce, pour peu que cela vous fasse plaisir. Cependant votre singerie de tribunal n'empêchera pas que

son mari et elle ne se séparent, prositivement à cause de l'éclat que vous avez fait. Toute la ville se moquera de vous.

M. VERMONT. Que la ville s'arrange. Sans elle et les sots propos qu'on est venu me tenir, est-ce que j'aurais jamais songé à rien?

MADAME VERMONT. Vous voyez déjà que ce qu'il y a de mieux dans les deux familles n'a pas voulu se prêter à cette jonglerie.

M. VERMONT. Notre parent, monsieur Beaunoir, procureur du roi, a cependant promis de venir.

MADAME VERMONT. Partout où il peut parler et faire taire les autres, il n'a garde d'y manquer. Un procureur du roi!

M. VERMONT. Il est de ma famille, il est tout simple que vous ne l'aimiez pas. Je ne puis prendre ma revanche sur la vôtre, puisqu'elle m'est inconnue. Mais si je la connaissais, j'en parlerais à coup sûr avec plus de ménagements que vous ne faites de la mienne.

MADAME VERMONT. Que voulez-vous dire de ma famille? Sachez, monsieur, qu'elle valait la vôtre pour le moins. Les malheurs qu'elle a éprouvés et que je vous ai racontés tant de fois sont la cause de l'abandon dans lequel vous m'avez trouvée. Si l'on peut reprocher quelque chose à ma conduite, vous seul peut-être n'en avez pas le droit.

M. VERMONT. Ce n'est pas cela que je voulais vous dire.

MADAME VERMONT. Si on eût rendu justice à mon père, je ne serais pas aujourd'hui madame Vermont; je serais une beaucoup plus grande dame.

M. VERMONT. Allons, allons, en voilà assez.

MADAME VERMONT. Ma mère aurait pu être présentée à l'ancienne cour.

M. VERMONT. Je n'en fais nul doute.

MADAME VERMONT. Et mon frère avait été inscrit pour être page.

M. VERMONT. Je le sais.

MADAME VERMONT. Le sort m'avait réduite à jouer la comédie lorsque vous m'avez rencontrée; mais c'était en pays étranger. J'avais cédé à une impérieuse nécessité, sans rien perdre de la noblesse des sentiments qui m'avaient été inculqués dès l'enfance.

M. VERMONT. Je me rappelle que vous m'avez dit cela plusieurs fois.

MADAME VERMONT. Il ne vous manque plus que de divulguer que j'ai été comédienne.

M. VERMONT. Je vous jure que je n'en ai jamais soufflé le mot.

MADAME VERMONT. Ah! si mes parents revenaient au monde, qu'ils seraient étonnés de me voir ce que je suis!

M. VERMONT. Ils vous verraient la femme d'un honnête homme qui ne vous contrarie en rien, et qui vous fait jouir de quinze mille livres de rentes.

MADAME VERMONT. Je ne m'en prends pas à vous, mais à la bizarrerie de mon étoile. Avec monsieur Beaunoir, quelles sont les autres personnes qui composent votre tribunal?

M. VERMONT. Le digne monsieur Taupin.

MADAME VERMONT. Vous pourriez dire le sot monsieur Taupin. Ne me demandait-il pas hier si un tribunal de famille n'était pas, comme une commission militaire, quelque chose de paternel! Et ensuite?

M. VERMONT. Les dames Durand et Ledoux. Elles sont tantes de M. Lori, il m'a bien fallu les inviter.

MADAME VERMONT. En bonne conscience, monsieur, croyez-vous que cela ressemblera à quelque chose? A l'exception de nous deux, je ne vois que des commères et des imbéciles pour juger un mauvais sujet et une coquette. Qu'adviendra-t-il de là? que votre prétendu tribunal renverra les deux époux comme il sont venus, ou qu'il les séparera. S'il les sépare, que ferez-vous de votre fille? La recevrez-vous ici? Je vous déclare que je ne le souffrirai pas; arrangez-vous. Voici sans doute quelqu'un de vos juges, je vous laisse. Vous me ferez avertir quand il sera temps que je vienne.

(Elle sort.)

M. VERMONT (seul). Madame Vermont est insupportable pour sa manière de voir les choses. Je donnerais toute cette affaire au diable maintenant. Qu'il est difficile et quelquefois ennuyeux d'être père! On ferait mieux de se tenir tranquille.

SCÈNE II.

M. VERMONT, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND. Bonjour, monsieur Vermont. C'est un miracle au moins que de nous voir chez vous. Il y a bien trois ans que cela ne nous est arrivé.

MADAME LEDOUX Ma sœur, il ne faut pas faire de reproches à monsieur ; nous savons bien que ce n'est pas sa faute.

MADAME DURAND. Est-ce que ce n'est pas le mari qui doit être le maître dans une maison ?

MADAME LEDOUX. Oui ; mais ce n'est pas comme cela ici.

MADAME DURAND. C'est là le mal.

MADAME LEDOUX. Monsieur Vermont a toujours été très-poli avec nous.

MADAME DURAND. Et sa femme aussi, n'est-ce pas?

MADAME LEDOUX. Sa femme est sujette aux vapeurs; elle prétendait que nous lui donnions des redoublements. Il faut être indulgente pour les malades.

MADAME DURAND. Elle avait, ma foi, une voix de très-bonne santé quand nous l'avons entendue dire à son domestique : « Je ne veux jamais y être pour ces femmes-là. »

M. VERMONT. Madame Vermont ne peut pas avoir dit cela.

MADAME LEDOUX. Si, elle l'a dit.

MADAME DURAND. Au reste, elle n'a fait que nous prévenir.

MADAME LEDOUX. Brisons là, ma sœur. Monsieur Vermont a la tête assez bourrelée pour que nous ne cherchions pas à lui donner de nouveaux chagrins. Il pourrait croire que nous ne ressentons pas ses peines; et personne assurément n'y a été plus sensible que nous. Qui aurait pensé que cette petite Adèle, que nous avions vue naître, tournerait un jour comme elle a tourné?

MADAME DURAND. Ce qui arrive dans ce moment-ci n'est pas fort gai pour vous au moins, monsieur Vermont. A qui

la faute? Si, au lieu de vous remarier à une petite maîtresse, vous eussiez pris une femme comme la première madame Vermont, une femme à principes, une femme de ménage, votre fille aurait eu de meilleurs exemples devant les yeux.

MADAME LEDOUX. Ce n'est pas que madame Vermont actuelle n'ait de très-grandes qualités.

MADAME DURAND. Nommez-en donc une, ma sœur; je vous en défie.

MADAME LEDOUX. Que vous êtes vive, ma sœur !

M. VERMONT. La franchise de madame Durand va quelquefois un peu loin.

MADAME DURAND. Je sais qu'elle n'est pas du goût de tout le monde; mais pourquoi me cacherais-je d'en vouloir à madame Vermont? Ne devait-elle pas chercher à diriger ces jeunes gens? Elle qui a tant d'expérience, ne pouvait-elle pas s'en servir pour faire le bonheur de sa belle-fille?

MADAME LEDOUX (d'un ton attendri). Et par contre-coup celui de notre pauvre neveu.

MADAME DURAND. Un jeune homme que nous regardions comme notre fils!

MADAME LEDOUX. Que nous aimions plus que nous-mêmes, que nous avions pour ainsi dire élevé, puisqu'il avait eu le malheur de perdre ses parents à l'âge de dix-huit ans!

MADAME DURAND. Ces choses-là ne se pardonnent jamais.

M. VERMONT. Tout n'est pas désespéré.

MADAME LEDOUX. C'est bien avancé du moins; le cœur d'un père cherche toujours à se faire illusion, et vous êtes un si bon père!

M. VERMONT. Tout le monde sait combien j'aime ma fille.

MADAME LEDOUX. Il n'y a qu'une voix là-dessus. Vous aimez madame Lori comme nous aimons notre neveu.

MADAME DURAND. Oui, mais avec cette différence qu'il n'y a rien à lui reprocher à lui.

MADAME LEDOUX. Ma sœur, ma sœur, vous parlez à un père ; il faut avoir des égards.

MADAME DURAND. Des égards! Eh! qui vous empêchait d'en avoir plus tôt, ma sœur? Pourquoi donc alliez-vous de porte

en porte clabauder contre ce mariage avant qu'il se fît, et avez-vous continué depuis qu'il est fait? Je sais que cela ne vous empêchait pas de voir les jeunes gens et de les accabler de caresses. Ce n'est pas ma manière à moi. Je suis saint Jean-Bouche-d'Or; ce que je dis en arrière, je le dis aussi devant les gens. Je n'aime pas les trigauderies.

MADAME LEDOUX. Mais, ma sœur, à qui en avez-vous?

M. VERMONT. Vous n'y pensez pas, madame Durand.

MADAME LEDOUX. Son bon cœur l'emporte loin quelquefois. (A part.) Qu'elle est méchante!

MADAME DURAND. Ah! voilà qui est fini. Je n'en veux jamais aux gens des leçons que je leur donne.

MADAME LEDOUX. C'est bien vrai.

MADAME DURAND. Embrassons-nous, ma sœur.

(Elles s'embrassent.)

M. VERMONT (à part). Je ne croyais pas qu'elles s'aimassent autant. (Haut.) Mesdames, je suis obligé de vous quitter; nous ne nous reverrons peut-être qu'en assemblée. Je vous recommande bien d'apporter dans cette affaire toute la conciliation dont vous êtes capables; de penser surtout que ce sont nos enfants que nous allons juger, et qu'il faut si bien nous y prendre que nous n'en entendions plus parler.

SCÈNE III.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND. Quelle rage avez-vous donc, ma sœur, de vouloir toujours ménager la chèvre et le chou? A quoi ressemblent toutes les cajoleries que vous faites à monsieur Vermont? Un beau chef-d'œuvre de père vraiment! Que ne restait-il veuf au lieu de se remarier, à cinquante ans, à une coquette dont il ne se souciait plus, et qui le mène comme un Cassandre? Je crois bien que cette bégueule-là ne peut pas nous souffrir. Nous sommes connues, nous; on sait d'où nous venons. Mais elle! qui est-ce qui a jamais entendu parler de sa famille?

MADAME LEDOUX. On dit cependant qu'elle est de Paris.

MADAME DURAND. Quel titre de noblesse! Comment veut-on qu'une jeune personne se conduise bien, lorsqu'un père a la sottise de lui donner une semblable belle-mère?

MADAME LEDOUX. Quant à cela, la petite avait de bons commencements. Vous vous rappelez comme moi les lettres que l'on a interceptées à son couvent. Il est vrai qu'il y a un âge où l'on ne sait guère la conséquence des choses; mais faire faire une fausse clef, consentir à être enlevée, cela passe la permission.

MADAME DURAND. Elle n'était pas mariée alors, et je suis de fort bonne composition pour les filles et pour les veuves; mais quand on est en puissance de mari, ma sœur!

MADAME LEDOUX. Eh bien! ma sœur?

MADAME DURAND. C'est très-différent.

MADAME LEDOUX. Oui, ma sœur.

MADAME DURAND. Ah! que je la félicite d'être tombée à un homme comme le sien, un vrai nigaud qui n'a rien vu qu'on ne l'ait forcé de voir; et de n'avoir pas eu affaire à feu monsieur Durand, par exemple! Vous vous rappelez quel homme terrible c'était de son vivant?

MADAME LEDOUX. Et comme vous avez souffert avec lui!

MADAME DURAND. Point, ma sœur. Je me plaignais parce qu'il faut toujours qu'une femme se plaigne; mais je ne hais pas les hommes terribles, moi. Un mari comme notre neveu m'aurait fait pitié. C'est une poule qu'un homme comme cela.

MADAME LEDOUX. Tellement poule, qu'hier au soir encore il n'était pas très-éloigné de demander pardon à sa femme.

MADAME DURAND. Vous dites vrai?

MADAME LEDOUX. Très-vrai. Vous concevez bien que je n'ai pas manqué d'arguments pour lui remontrer le tort qu'il se ferait.

MADAME DURAND. Je le déshériterais s'il était capable d'une telle bassesse.

MADAME LEDOUX. Ma sœur, il est notre neveu.

MADAME DURAND. Il ne serait plus digne de l'être.

MADAME LEDOUX. C'est le seul rejeton de la famille.

MADAME DURAND. Peu m'importe. Je ne prétends pas que

ma fortune passe jamais aux enfants de la demoiselle Vermont.

MADAME LEDOUX. Cette idée-là n'est pas agréable, il faut en convenir. Mais, grâce au ciel, elle n'en a pas encore.

MADAME DURAND. Et s'ils venaient à se rapprocher?

MADAME LEDOUX. Ah! les rapprochements sont perfides.

MADAME DURAND. Je vous répète, ma sœur, que je le déshériterais.

MADAME LEDOUX. Et moi aussi. Je ne suis pas méchante, mais je crois que je le déshériterais.

MADAME DURAND. J'ai mon filleul Coco qui est un sujet charmant; je lui donnerais tout mon bien.

MADAME LEDOUX. Je laisserais le mien à mes deux petits orphelins.

MADAME DURAND. Rien n'est sot comme de penser qu'on doive sa fortune à un homme parce qu'il est votre neveu.

MADAME LEDOUX. Surtout lorsque vos affections se sont dirigées d'un autre côté; car ce n'est pas toujours le sang qui dirige les affections. N'êtes-vous pas de mon avis, ma sœur?

MADAME DURAND. Très-fort, ma sœur.

MADAME LEDOUX. C'était aussi le sentiment de ce bon monsieur Ledoux. Il ne voyait personne de sa famille.

MADAME DURAND. Il avait pris le bon parti.

MADAME LEDOUX. Un parent l'aurait fait fuir à cent lieues.

MADAME DURAND. Cela ne m'étonne pas.

MADAME LEDOUX. Il n'a fait un testament en ma faveur que par haine contre ses héritiers.

MADAME DURAND. Ah! si l'on n'était pas retenu par je ne sais quoi.....

MADAME LEDOUX. Si le monde n'était pas si malin!

MADAME DURAND. Je vous assure que Coco, mon filleul, ne craindrait pas la misère.

MADAME LEDOUX. Mes deux orphelins pourraient en adopter d'autres à leur tour.

MADAME DURAND. Il faut prendre une résolution, ma sœur.

MADAME LEDOUX. Faites, et je vous imiterai.

MADAME DURAND. On en dira ce qu'on voudra.

MADAME LEDOUX. Nous ne serons pas là pour l'entendre.

MADAME DURAND. Allons, ma sœur.

MADAME LEDOUX. Allons, ma sœur; puisque vous le voulez, mes deux petits orphelins auront ma fortune.

MADAME DURAND. Je ne suis pas mystérieuse, moi; mon testament en faveur de Coco est fait depuis longtemps.

MADAME LEDOUX. Je le savais, ma sœur.

MADAME DURAND. Vous le saviez! Par qui? Je n'en ai fait confidence qu'à Coco. Je le vois, vous êtes adroite à tirer les vers du nez. Ce garçon est naïf..... C'est affreux, ma sœur, c'est épouvantable! Pourvu que vous n'ayez pas fait un mauvais usage de l'inconséquence de cet enfant!

MADAME LEDOUX. Eh! mon Dieu, ma sœur, quelle idée avez-vous donc de moi?

MADAME DURAND. Eh! mon Dieu, ma sœur, je vous connais si bien! Il y a peut-être dans la ville cent personnes pour qui ce secret n'en est plus un.

MADAME LEDOUX. Quel intérêt aurais-je eu à le divulguer, puisque je suis dans le même cas? Mon testament en faveur de mes orphelins est déposé depuis un an chez un notaire de Paris.

MADAME DURAND. Ah! sournoise!

MADAME LEDOUX. M'en voulez-vous encore?

MADAME DURAND. Vous me déshéritiez à la sourdine.

MADAME LEDOUX. Je n'ai fait que suivre votre exemple. Voici monsieur Taupin. Remettez-vous, ma sœur; vous avez le visage tout en feu.

SCÈNE IV.

MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN.

M. TAUPIN. Les bonnes tantes sont les premières arrrivées. Qu'est-ce que l'on dit donc? Notre tribunal ne sera composé que de six personnes; c'est bien pauvre.

MADAME LEDOUX. Monsieur Vermont n'a pas fait des invitations très-pressantes.

M. TAUPIN. Je vous demande pardon; il est venu trois fois

chez moi. Il n'avait pas besoin de prendre tant de peines; je ne me fais jamais prier pour ces sortes d'affaires. N'est-on pas trop heureux de pouvoir contribuer à remettre la paix dans les familles? Mais rien que six personnes!

MADAME DURAND. C'est tout jugé d'avance, ce procès-là.

M. TAUPIN. Nous les renverrons les meilleurs amis du monde.

MADAME DURAND. Vous croyez?

M. TAUPIN. Sans doute. On fera un petit résumé des griefs réciproques.....

MADAME DURAND. Réciproques!

M. TAUPIN. Oui, oui, réciproques. Dans un ménage qui va mal, le mari n'a pas tous les torts.

MADAME DURAND. Mon neveu n'en a aucun.

M. TAUPIN. Quoi! vous donnez raison à Lori?

MADAME DURAND. Vous regardez peut-être sa femme comme une innocente?

M. TAUPIN. Tout ce que je puis dire, c'est qu'elle est fort aimable. Quoique je ne sois que son cousin, elle ne m'appelle jamais que son petit oncle, cette chère enfant!

MADAME DURAND. Voilà une grande cause de prévention en sa faveur.

M. TAUPIN. Mais oui; car je ne suis son oncle qu'à la mode de Bretagne. Au surplus, le jury décidera qui d'elle ou de son mari a tort ou raison.

MADAME LEDOUX. Le jury! quel jury?

M. TAUPIN. Est-ce que nous n'allons pas faire un petit jury? Tout ce qui m'inquiète c'est le choix d'un rapporteur. Mais, j'y pense, nous avons le procureur du roi. Ah! quel homme d'esprit que celui-là!

MADAME DURAND. Monsieur Beaunoir un homme d'esprit! Entendez-vous, ma sœur?

MADAME LEDOUX. Nous l'avons peu vu; mais, malgré sa grande réputation, tout ce que je puis dire, c'est que ma sœur et moi nous l'avons trouvé bien médiocre.

M. TAUPIN. Oh! mais avec des femmes!

MADAME DURAND. Comment! avec des femmes?

M. TAUPIN. Vous alliez peut-être le consulter sur quelque affaire?

MADAME DURAND. Assurément nous n'y allions pas pour ses beaux yeux.

M. TAUPIN. C'était le matin?

MADAME DURAND. Oui.

M. TAUPIN. Dans son cabinet?

MADAME DURAND. Après?

M. TAUPIN. Je parie qu'il était en négligé, en robe de chambre peut-être?

MADAME DURAND. Qu'est-ce que cela fait?

M. TAUPIN. Cela fait beaucoup. Quand il est en costume, c'est tout autre chose; il a une assurance, un aplomb, une profondeur, une netteté dans les idées..... Il est admirable. (Madame Durand et madame Ledoux rient aux éclats.) Je ne sais pas pourquoi vous riez; il y a beaucoup de gens comme cela. Moi enfin, moi qui vous parle, il est certain que quand je suis en redingote du matin, que je n'ai pas ma barbe faite, je dis très-souvent des niaiseries. Eh! voilà monsieur Beaunoir. Quand on parle du soleil, on en voit les rayons.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, M. BEAUNOIR.

M. BEAUNOIR. Salut au sieur Taupin. Mesdames, je suis votre serviteur. Il fait bien chaud aujourd'hui. L'atmosphère a une densité qui ne nous présage rien de bon; je crains de l'orage.

M. TAUPIN (bas à madame Durand). Comment le trouvez-vous?

M. BEAUNOIR. Les nuages ne suivent aucune direction, et mon baromètre a toutes les peines du monde à se fixer.

M. TAUPIN (toujours bas à madame Durand). Eh bien?

M. BEAUNOIR. Cependant, si le soleil ne se lève pas avant midi, nous pourrons avoir encore une belle journée, ce qui est toujours précieux dans cette saison-ci.

M. TAUPIN (toujours de même). Est-ce encore un homme médiocre?

MADAME DURAND (bas). Attendez donc. Il n'a parlé que de la pluie et du beau temps.

M. TAUPIN. Soyez juste, nous n'en parlerions pas comme cela. (Haut.) Monsieur Beaunoir, nous avez-vous préparé un petit plat de votre métier?

M. BEAUNOIR. Plaît-il?

M. TAUPIN. N'aurons-nous pas un discours de votre fabrique?

M. BEAUNOIR. Je veux voir quelle tournure ceci prendra.

M. TAUPIN. Vous n'avez donc rien d'écrit?

M. BEAUNOIR. A quoi bon écrire? Croyez-vous que je ne saurai pas bien improviser s'il y a lieu?

M. TAUPIN. Au moins vous serez favorable à notre Adèle. Je vous préviens que ces deux dames se préparent à l'accuser.

M. BEAUNOIR. Nous apprécierons les sujets de plainte.

M. TAUPIN. Des misères. C'est toujours ce dont nous avons tous entendu parler. Il n'y a rien de nouveau, et votre opinion doit être formée.

M. BEAUNOIR. Je n'ai pas d'opinion.

M. TAUPIN (bas à madame Durand). Quel beau caractère! (Haut.) Il ne faut pourtant pas intimider l'accusée. Pauvre petite femme! elle doit être bien troublée. Je crois l'entendre. C'est elle. Si vous m'en croyez, nous nous retirerons tous chez madame Vermont pour donner à cette chère enfant le temps de se reconnaître, et nous ne paraîtrons devant elle que quand son mari sera arrivé.

M. BEAUNOIR. J'approuve.

MADAME DURAND. Ménagements ridicules! il faudrait commencer l'interrogatoire sur-le-champ.

MADAME LEDOUX (bas à sa sœur). Que faites-vous, ma sœur? Nous-mêmes n'avons-nous pas besoin de nous recorder, afin de ne rien dire qui ne porte coup?

M. TAUPIN (à voix basse). Chère petite nièce! j'ai le cœur navré pour elle.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE VI.

MADAME LORI, BENJAMIN.

MADAME LORI (entre en riant). Vous n'avez pas le sens commun, mon petit cousin. N'était-ce pas assez de m'amener jusqu'à la porte, sans vouloir encore monter jusqu'ici?

BENJAMIN (avec chaleur). Non, ce n'était pas assez; et si vous aviez quelque amitié pour moi, vous me laisseriez vous servir d'avocat.

MADAME LORI. Le choix serait heureux.

BENJAMIN. Je ne me sens pas de colère, en pensant qu'une femme comme vous, ma belle cousine, va comparaître..... devant qui?

MADAME LORI. Vous ne vous sentez pas de colère!..... Vous êtes un enfant. Qui est-ce qui me forçait de venir, si je ne l'avais pas voulu?

BENJAMIN. Il fallait ne pas le vouloir. Vous exposer aux sarcasmes de votre belle-mère, aux calomnies des tantes de votre mari, et à l'éloquence d'un procureur du roi!

MADAME LORI. Cela me fera une bonne scène à raconter, et nous en rirons plus d'une fois ensemble.

BENJAMIN. Vous êtes heureuse d'avoir votre caractère.

MADAME LORI. C'est à peu près tout le bonheur que j'ai.

BENJAMIN (d'un ton de reproche). Vous n'en avez pas d'autre?

MADAME LORI. Vous m'y faites penser : j'ai encore celui d'être la cousine d'un étourdi qui me contrarie sans cesse, et qui ferait fort bien de ne pas rester plus longtemps ici.

BENJAMIN. Vous voulez donc que je m'en aille?

MADAME LORI. Oui, je le veux.

BENJAMIN. Je vous obéis bien malgré moi. Mais n'allez pas vous laisser intimider au moins.

MADAME LORI. Vous êtes fou!

BENJAMIN. Un à un, tous ces gens-là peuvent faire pitié; mais quand les sots sont rassemblés, cela ne laisse pas que d'avoir quelque chose d'effrayant.

MADAME LORI. Partout où il y a du monde, il y a toujours des sots rassemblés; et cela ne m'a jamais fait peur.

BENJAMIN. Songez bien que les deux tantes de monsieur Lori sont, chacune dans son espèce, les deux plus méchantes créatures que la terre ait portées.

MADAME LORI. Il croit m'apprendre cela.

BENJAMIN. Et que votre mari...

MADAME LORI (lui frappant légèrement sur la joue). Je sais aussi ce qu'est mon mari.

BENJAMIN (lui baisant la main). Adieu donc, ma belle cousine. A tantôt.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME LORI, seule, ensuite M. LORI.

MADAME LORI. Il est gentil, ce petit Benjamin; mais il est d'une jeunesse! Il a beau dire, les grands parents lui font encore de l'effet. Il voulait être mon avocat. Ah! mon Dieu, quel avocat! Où sont donc fourrés mes juges? On aura résolu de ne paraître que tous ensemble, afin de produire un plus grand effet. Ce sont de ces combinaisons profondes qu'ils doivent croire infaillibles. (A M. Lori qui entre.) Comment, monsieur, vous n'arrivez qu'à présent? Il est assez singulier que ce soit l'accusée qui montre le plus d'exactitude.

M. LORI. Pourquoi donc êtes-vous si parée?

MADAME LORI. Comme il est possible que je dîne en ville aujourd'hui, j'ai voulu m'épargner la peine de m'habiller deux fois.

M. LORI. Où dînez-vous donc?

MADAME LORI. C'est mon secret. Si le tribunal ne prononce pas notre séparation, je dînerai avec vous; s'il nous sépare, je dînerai en ville. De toutes façons, vous voyez que je n'ai pas de confidence à vous faire.

M. LORI. Il nous séparera.

MADAME LORI. Eh bien! je dînerai en ville.

M. LORI. Et il vous condamnera au couvent.

MADAME LORI. Je demanderai un sursis jusqu'à demain.

M. LORI. Je m'y opposerai.

MADAME LORI. Bast! vous n'avez seulement pas pu vous opposer à ce que ce tribunal s'assemblât.

M. LORI. J'étais loin de m'y opposer, puisque, au contraire, c'est moi qui l'ai provoqué.

MADAME LORI. Vous le croyez?

M. LORI. Qu'est-ce à dire, je le crois?

MADAME LORI. Je pourrais nommer le véritable auteur; et certainement ce n'est pas vous. Mais qu'importe!

M. LORI. Vous allez en débiter de belles contre moi.

MADAME LORI. Je pense au contraire à vous ménager.

M. LORI. Je vous en rends mille grâces. Quant à moi...

MADAME LORI. Vous, vous ne saurez que dire.

M. LORI. En vérité?

MADAME LORI. J'en suis sûre.

M. LORI. Nous verrons.

MADAME LORI. Nous verrons.

M. LORI. Madame Durand et madame Ledoux seront là.

MADAME LORI. Je serais très-fâchée qu'elles n'y fussent pas.

M. LORI. Je vois d'où vient votre assurance. Vous comptez sur M. Beaunoir.

MADAME LORI. Pour m'endormir.

M. LORI. Sur votre père, sur monsieur Taupin; mais madame Vermont votre belle-mère vous déteste encore plus qu'elle n'a d'aversion pour moi; et je la regarde au moins comme neutre.

MADAME LORI. D'une neutralité armée cependant.

M. LORI. Armée contre vous.

MADAME LORI. Contre nous deux.

M. LORI. Je voudrais que le jugement fût déjà prononcé.

MADAME LORI. Qui vous empêche de faire comme s'il l'était?

M. LORI. Taisez-vous, madame. Quand on a une conduite comme la vôtre...

MADAME LORI. Ah! monsieur, ne prenez pas ce ton-là, ou je pourrai bien tout dire.

M. LORI. Vous avez des adorateurs dans tous les quartiers de la ville.

MADAME LORI. Vous êtes bien fier de n'avoir d'engagements que dans les faubourgs.

SCÈNE VIII.

M. LORI, MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN (à la cantonade). Monsieur et madame Lori sont arrivés, le tribunal peut paraître. (Il passe auprès de madame Lori et lui serre la main.) Du courage, ma petite nièce ; vous avez de bons amis.

MADAME LORI. Oui, mon petit oncle.

M. TAUPIN (à part). Son petit oncle ! chère enfant, son petit oncle ! Non, quelque accusation qu'il y ait contre elle, je jure d'avance en mon âme et conscience que je ne la trouverai pas coupable.

(Il range trois siéges d'un côté du théâtre, trois de l'autre côté, un dans le fond pour madame Lori, et un autre sur l'avant-scène pour son mari.)

SCÈNE IX.

M. et MADAME VERMONT, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX, M. TAUPIN, M. et MADAME LORI.

M. BEAUNOIR (à madame Lori). Madame, voici votre place. (A M. Lori.) Et vous, monsieur, voici la vôtre.

MADAME DURAND (bas à madame Ledoux). Il ne faut pas nous laisser mener, ma sœur.

MADAME LEDOUX. Non, ma sœur.

MADAME DURAND. Il y a de la brigue.

MADAME LEDOUX. Je m'en suis aperçue.

MADAME DURAND. Nous la déjouerons.

M. BEAUNOIR. En place, mesdames [1].

[1] Les acteurs se placent de la manière suivante : à droite, madame Durand, madame Ledoux et M. Taupin ; à gauche, madame Vermont, M. Vermont et M. Beaunoir, de manière que M. Taupin et M. Beaunoir soient les plus près de madame Lori.

MADAME DURAND. L'accusée peut-elle s'asseoir?

MADAME LORI. Cela n'est plus une question, puisque je suis assise.

MADAME DURAND. On ne demande pas votre avis, madame.

M. BEAUNOIR. Paix donc!

MADAME DURAND. Pourquoi donc me tairais-je? Croyez-vous qu'il n'y aura que pour vous à parler? Je demande d'abord qui est-ce qui est président? Si ce n'est pas monsieur Vermont, je me nomme présidente, moi.

M. TAUPIN. Nous sommes convenus que ce serait monsieur Beaunoir.

MADAME DURAND. Je ne suis convenue de rien.

M. TAUPIN. Vous ne pourrez pas faire un discours.

MADAME DURAND. Tout aussi bien qu'un procureur du roi, peut-être.

M. BEAUNOIR. Madame, voulez-vous continuer sur ce ton-là? Je prendrai le parti de me retirer.

MADAME DURAND. Eh bien! monsieur, retirez-vous.

M. TAUPIN. Soyez donc raisonnable, madame Durand. Songez que madame Lori est sur la sellette.

MADAME LORI. Non vraiment; je suis sur un fort bon fauteuil, et vous pouvez arranger toutes vos petites affaires sans prendre garde à moi.

(Elle tire de l'ouvrage et se met à travailler. Madame Vermont le fait remarquer à M. Vermont.)

M. VERMONT. Que faites-vous donc, ma fille?

MADAME LORI. Je brode, mon père.

M. VERMONT. Est-ce ici le lieu de vous occuper à pareille chose?

MADAME LORI. Il me semble que tous, tant que vous êtes, vous vous apprêtez à broder plus ou moins sur mon compte.

MADAME DURAND. Il y a de belles choses à dire sur votre compte!

MADAME LORI. Des belles choses, ce serait trop. Une femme ne doit jamais faire parler d'elle, même en bien.

MADAME VERMONT. Ce n'est pas avec ce ton d'ironie que madame Lori espère capter la bienveillance de ses juges?

MADAME LORI. Pour vous, madame, je vous crois incorruptible.

M. LORI (à part). Bravo !

MADAME VERMONT. Je vous prie, madame, de vouloir bien me mettre hors de vos persifflages.

MADAME LORI. Ayez donc la bonté, madame, de ne pas vous occuper de moi plus que vous ne l'avez fait jusqu'ici.

M. VERMONT. Que tout cela finisse !

MADAME DURAND. Je commence par interpeller l'accusée sur un fait.

M. TAUPIN. Mais, madame.....

MADAME DURAND. Il faut d'abord qu'elle nous dise.....

M. TAUPIN. Monsieur Beaunoir, comme président, rappelez donc madame à l'ordre.

MADAME DURAND. L'ordre ! Qui a le droit ici de me donner des ordres?

M. BEAUNOIR. Madame, la majorité des voix m'ayant décerné la présidence, j'en maintiendrai les prérogatives.

MADAME DURAND. Et moi, je soutiendrai mes droits, qui sont ceux de tous les Lori.

M. TAUPIN. Mais la hiérarchie, madame?

MADAME DURAND. Allez vous promener avec vos mots que je ne comprends pas.

M. BEAUNOIR. Vous ne voulez donc pas absolument me permettre de faire un discours?

MADAME DURAND. Faites votre discours de votre côté; j'en ferai un du mien. D'abord, si vous espérez que je rabatte de me droits..... jamais.

MADAME LEDOUX. Ma sœur !

MADAME DURAND. Eh quoi ! ma sœur, ne faut-il pas nous laisser humilier ! Trouvez-vous que les Vermont ne nous en aient pas assez fait? C'est le moment de prendre notre revanche.

MADAME LEDOUX. Il faut cependant s'accorder sur quelque point.

MADAME DURAND. Sur rien. Je me soucie bien du procès ! (Madame Lori se met à rire.) Ce dont je me soucie, c'est de dire enfin ce que je pense, aux risques de donner à rire à

madame Lori, qui se conduit avec une indécence que son père devrait bien réprimer, s'il savait faire quelque chose.

MADAME VERMONT. Madame, vous sortez des bornes de votre mission en attaquant un des membres du tribunal.

MADAME DURAND. Vous êtes bien chatouilleuse, madame. Vous trouvez apparemment que monsieur Vermont est assez père comme cela, et vous seriez fâchée qu'il le fût davantage.

M. LORI (se frottant les mains). Bon ! voilà les juges aux prises ensemble. Ah ! que c'est amusant !

MADAME DURAND. Vous riez aussi, mon neveu?

M. LORI. Que voulez-vous que je fasse?

MADAME LEDOUX. Mon neveu, ne vous mêlez pas de cela. La chaleur de la discussion a pu entraîner votre tante un peu loin; mais ce n'est pas à vous à le faire observer.

MADAME DURAND. Je vous admire, madame Ledoux, avec votre chaleur de discussion. Vous m'approuveriez davantage sans doute, si je faisais pate de velours en égratignant.

M. TAUPIN. Cela peut nous mener jusqu'à demain.

MADAME DURAND. Et quand cela nous mènerait jusqu'à la semaine prochaine, monsieur Taupin?

M. BEAUNOIR. Laissons-la parler; il n'y a pas d'autre parti à prendre.

MADAME DURAND. Laissons-la parler ! ce ton ! Je parlerai si cela me plaît. Ne sommes-nous pas ici chacun pour notre compte? Laissons-la parler ! Eh bien ! je ne veux plus parler à présent.

M. TAUPIN. Avez-vous réellement fini?

MADAME DURAND. Oui, monsieur jury.

M. TAUPIN. Allons, monsieur Beaunoir, vous pouvez commencer.

MADAME DURAND. Mais du moins je n'écouterai pas.

(Elle met ses mains devant ses oreilles, de manière pourtant à laisser voir qu'elle entend fort bien.)

M. BEAUNOIR (après un moment de silence). « Assez et
» trop longtemps l'immoralité, digne suppôt d'un gouver-
» nement cupide, c'est-à-dire sans foi et sans honneur, en
» s'introduisant dans toutes les classes de la société, avait fini

» par corrompre et même par annuler entièrement ces germes » si précieux de pudeur et de bienséance que nous tenions » de nos aïeux, et qui les firent distinguer parmi tous les » peuples de l'univers. Dans cette affreuse subversion, le bien » était devenu mal, et, une conséquence nécessaire, le mal » était devenu bien. »

(M. Vermont s'endort.)

MADAME DURAND. De quel temps parle-t-il?

M. TAUPIN. Paix! C'est fort beau.

M. BEAUNOIR. « Le ciel, cependant, ne nous a pas déshé- » rités de sa clémence, et nous pouvons encore espérer » un heureux avenir. C'est à nous à seconder ses vues; » et, nouveaux Agamemnons, n'hésitons pas à sacrifier » nos affections les plus chères pour obtenir les vents favo- » rables qui doivent conduire le vaisseau du corps social à » bon port. »

MADAME LEDOUX (bas à madame Durand). Sacrifier nos affections les plus chères! Est-ce qu'il prendrait parti contre sa nièce?

MADAME DURAND. Voyons jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR. « Mais craignons de confondre l'innocent » avec le coupable; et puisque nous autres, hommes d'une » ère nouvelle, d'une ère de loyauté, de gloire et de pros- » périté, nous nous regardons comme les instruments dont » se sert la Providence pour séparer l'ivraie du bon grain, » ne donnons point l'exemple d'une précipitation à la fois » dangereuse et coupable. »

MADAME DURAND. Nous y voilà! En d'autres termes, faisons traîner cette affaire en longueur, tellement qu'il n'en soit plus question.

M. BEAUNOIR. Madame, vous ne devez pas m'interrompre.

MADAME LORI. Est-ce que madame Durand s'imaginerait, par hasard, que j'ai fort à cœur qu'il ne soit plus question de rien? Elle se tromperait beaucoup. Je désire, au contraire, que tout ceci finisse séance tenante. Je n'ai pas tous les jours autant de temps à perdre qu'aujourd'hui, et je ne répondrais pas de mon exactitude à me rendre à de nouvelles assignations.

MADAME DURAND. Oubliez-vous que vous êtes l'accusée?

MADAME LORI. Vous oubliez bien que vous êtes juge. Si je suis l'accusée, c'est que je l'ai bien voulu. Il ne tenait qu'à moi d'être à la place de monsieur Lori, et qu'il fût à la mienne; mais peu importe. De quoi s'agit-il? de nous séparer? Eh bien! qu'on nous sépare.

M. TAUPIN. Calmez-vous, ma petite nièce, et laissez-nous procéder avec ordre. Pour couper court, demandons à monsieur Lori de déduire ses griefs.

M. LORI. Oui, pour que madame se moque de moi.

MADAME LORI. Je vous promets de vous écouter avec beaucoup de curiosité.

M. LORI. Vous voyez bien déjà.

MADAME DURAND. Parlez, parlez, mon neveu; nous saurons vous soutenir.

M. LORI (se levant). J'accuse donc madame, *primo*..... *primo*, de n'avoir aucun égard pour son mari, et de ne me parler jamais qu'en riant; *secundo*, je l'accuse de m'accuser de n'être pas rangé dans ma conduite; *tertio*, et enfin..... *tertio*.....

MADAME LORI. *Tertio*.....

M. LORI. Vous croyez que je suis embarrassé? Eh bien! madame, je vous accuse, oui, je vous accuse d'être, contre l'usage de toutes les femmes, de la dernière dissimulation avec moi.

M. BEAUNOIR. S'il n'y a que cela il faut lever la séance.

MADAME DURAND. Il n'y a encore rien à lever, monsieur. (A M. Lori.) Cherchez donc un peu, mon neveu.

M. LORI. Parbleu! cherchez vous-même. Ne m'avez-vous pas promis de me seconder?

MADAME DURAND (à part). Le sot!

MADAME LEDOUX. Et monsieur Benjamin qui vient si souvent chez vous?

M. LORI. Monsieur Benjamin ne m'a jamais rien dit contre ma femme.

MADAME LEDOUX. Mais pourquoi vient-il si souvent?

M. LORI. Parce qu'il aime à jouer au trictrac, moi aussi, et que je le gagne toujours.

MADAME DURAND. Il n'y vient qu'à cause de cela ?

M. LORI. Ah çà, mais suis-je aussi en état d'accusation pour que vous me fassiez toutes ces questions ? Qu'a de commun monsieur Benjamin avec l'affaire qui nous occupe ?

MADAME DURAND. Celui-là est trop fort !

MADAME LORI. Que le tribunal est heureux que je me sois donné la peine de venir pour le tirer d'embarras ! Je ne procéderai pas avec autant de méthode, à beaucoup près, que monsieur Lori vient de le faire; mais je mettrai tous mes soins à ne pas fatiguer votre attention. Mon mariage avec monsieur Lori ne fut, comme vous le savez tous, que ce qu'on appelle un mariage de convenance, c'est-à-dire qu'il ne nous convenait ni à l'un ni à l'autre. Nous nous en aperçûmes en même temps; mais monsieur Lori s'en expliqua le premier. Il m'envoya promener ; j'aurais pu y aller, qu'il n'aurait encore rien à dire. Où est donc le procès ?

MADAME VERMONT. Il n'est pas possible de porter plus loin l'oubli des convenances. Vous dormez, monsieur Vermont ?

M. VERMONT (se réveillant). Non, non, je réfléchis. Qu'y a-il donc ?

MADAME DURAND. Il y a que votre fille est une impertinente qui nous manque de respect.

MADAME LORI. A vous, madame Durand ? Quelle erreur ! je n'ai jamais contesté celui qui vous est dû. C'est un bénéfice du temps.

M. LORI (à part, en riant). Attrape, madame Durand !

MADAME VERMONT. Monsieur Vermont, vous êtes père ; parlez-lui donc.

M. VERMONT. Ma fille !

MADAME LORI (à madame Vermont). De grâce, madame, n'abusez pas contre moi de l'ascendant que vous donnent sur mon père et votre illustre naissance, et vos rares vertus, et cet attachement si désintéressé dont vous avez toujours fait profession pour lui.

M. LORI (à part). Qu'elle est drôle ! mon Dieu, qu'elle est drôle !

MADAME VERMONT (à son mari). Vous ne voyez donc pas, monsieur, que c'est vous qu'on attaque dans ma personne ?

MADAME LORI. Non, madame, je ne vous identifie pas du tout avec mon père, et je sais aussi bien que qui que ce soit que depuis votre mariage avec lui il n'y a plus rien de commun entre vous deux.

(Tout le monde rit.)

M. LORI (à part). Je l'embrasserais !

MADAME VERMONT (à part). J'étouffe ! (A M. Vermont.) Vous êtes d'accord avec elle sans doute, monsieur, et vous approuvez ses insolentes déclamations ?

MADAME LORI. Il me semble, madame, que mon ton n'a rien de déclamatoire. Je ne suis pas assez maladroite d'ailleurs pour vouloir lutter de déclamation avec vous.

M. VERMONT (à madame Vermont). Ne croyez pas au moins, madame, que j'aie jamais rien dit à ma fille.

MADAME VERMONT (dans la dernière colère). Je ne me donnerai seulement pas la peine de vous répondre. Ne me suivez pas, monsieur ; je vous signifie que de ce moment je quitte votre maison.

M. VERMONT. Comment donc ! comment donc ! madame ! (A sa fille.) Ma fille, vous ne savez que me donner de l'embarras.

(Madame Vermont sort, son mari la suit.)

M. TAUPIN Quelle journée ! Suivons-les. Il faut que je voie à arranger cela.

(Il sort.

SCÈNE X.

M. et MADAME LORI, M. BEAUNOIR, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

M. BEAUNOIR. Ma nièce, je dois vous dire, avec l'impartialité qui me caractérise...

MADAME DURAND. Nous tiendrons bon jusqu'à la fin.

M. BEAUNOIR. Je dois vous dire avec l'impartialité qui me caractérise...

MADAME DURAND. J'ai aussi une mercuriale à lui faire, moi.

M. BEAUNOIR. Que l'esprit de révolte contre ses parents est un des signes précurseurs...

MADAME DURAND. Dans quelle voiture êtes-vous venue ici, madame ?

M. BEAUNOIR. Puisqu'il est impossible de dire un mot, je m'en vais.

MADAME LORI. Vous m'abandonnez, mon oncle ?

M. BEAUNOIR. Qui pourrait tenir tête à ces dames ?

MADAME LORI. Moi !

MADAME DURAND. Voilà bien de la présomption !

MADAME LORI. Tenez, mesdames, donnez-moi cause gagnée, croyez-moi ; ne me forcez pas d'appeler ma mémoire contre vous. Vous vivez si bien ensemble qu'il me serait pénible de rompre votre union. J'agis de bonne foi, comme vous voyez. Ne vous mêlez pas de ce qui me regarde. Pour moi, je vous réponds qu'il m'en coûtera peu de vous oublier.

M. BEAUNOIR. Vous avez affaire à forte partie, ma nièce ; mais vous me paraissez si sûre de votre fait que je vous quitte, ne voulant pas compromettre plus longtemps mon caractère dans un tel conflit de commérages.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

M. et MADAME LORI, MADAME DURAND, MADAME LEDOUX.

MADAME DURAND. Voyons qui de nous fera quitter place à l'autre. Vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai faite. Dans quelle voiture êtes-vous venue ici ?

MADAME LEDOUX. Dans la voiture de monsieur Benjamin.

MADAME LORI. Monsieur Benjamin n'a pas de voiture. C'était celle de son père, que madame Durand doit fort bien connaître, puisque c'est la même qui, il y a vingt ans, était tous les jours à ses ordres.

M. LORI (riant). Où va-t-elle se rappeler ces choses-là ?

MADAME DURAND (regardant son neveu). Mais voyez donc quel rôle il joue !

MADAME LEDOUX. Je ne chercherai pas à embarrasser madame ; mais je lui demanderai seulement d'où vient le nom

de petit cousin qu'elle donne à monsieur Benjamin. Serait-il de la famille, par hasard?

MADAME LORI. C'est une façon de parler, comme on dit généralement pour désigner vos deux orphelins, les enfants de madame Ledoux, quoiqu'on sache fort bien que monsieur Ledoux n'était pas leur père.

M. LORI. Jamais je ne me suis autant amusé.

MADAME DURAND (à M. Lori). Monsieur, faites vos réflexions. Si vous restez davantage avec cette femme, vous pouvez renoncer à mon héritage.

MADAME LORI. Il y a longtemps que j'ai prévenu monsieur qu'il n'a rien à perdre de ce côté, et que vos dispositions sont faites en faveur d'un mortel qui vous est plus cher.

MADAME DURAND. Mon neveu, que veut-elle dire?

MADAME LORI. Demandez à madame Ledoux.

MADAME DURAND. Ma sœur!

MADAME LEDOUX (embarrassée). En vérité, si je comprends...

MADAME LORI. Il faut donc que je vous remette sur la voie. Je vous ai prévenues, mesdames, de ne pas pousser les choses trop loin. Vous n'avez tenu aucun compte d'un avis prudent; ce n'est pas ma faute.

MADAME LEDOUX. Allons-nous-en, ma sœur.

MADAME DURAND. Non certainement.

MADAME LEDOUX. J'espère bien, madame, que vous n'abuserez pas d'un secret qui n'est pas le vôtre et que vous avez promis de garder.

MADAME LORI. Je vous demande pardon, madame Ledoux; vous me jugez plus favorablement que je le mérite. Je suis une ingrate; je vais abuser de la confiance que vous avez eue en moi; malheureusement j'y suis forcée. Votre motif était si louable! Vous n'avez fait l'aveu du testament de votre sœur que pour décider le mariage de monsieur Coco, son filleul, avec Maria, ma femme de chambre, qui ne l'aurait pas épousé sans cela.

MADAME DURAND. Qu'entends-je! Coco est marié!

MADAME LORI. Ce pauvre garçon en perdait la tête.

MADAME DURAND. Cela n'est pas possible! Et avec une

femme de chambre ! et c'est madame Ledoux qui s'est prêtée à cette infamie ! Au reste je la reconnais bien là. (A madame Ledoux.) Vous avez espéré qu'en apprenant ce mariage j'abandonnerais ce monstre de Coco, et que vous tourneriez à votre profit et à celui de vos... Ne remettez plus les pieds chez moi ; je ne veux vous voir de ma vie.

MADAME LEDOUX. Comment donc, ma sœur ?

MADAME DURAND. Ne m'appelez plus votre sœur ; je vous renie, et je vais divulguer partout l'histoire du testament que vous avez fait en faveur de vos deux magots. O ciel ! Coco marié !

(Elle sort avec tous les signes du désespoir.)

SCÈNE XII.

M. et MADAME LORI, MADAME LEDOUX.

M. LORI. Quoi ! ma bonne tante aussi m'avait déshérité ?

MADAME LEDOUX. Je suis maîtresse de mon bien, entendez-vous ? je ne le dois à personne. Je n'aurais pas fait ce testament, que je le ferais aujourd'hui pour me venger de vous et de votre femme, qui est bien la personne la plus noire, la plus...

MADAME LORI. Calmez-vous, madame Ledoux ; votre testament est un acte très-légitime, et je vous félicite de n'être plus obligée d'en faire un secret. Quant à votre rupture avec votre sœur, il me semble que cela change si peu de chose à l'amitié que vous aviez l'une pour l'autre, qu'à peine vous en apercevrez-vous. De quoi pourriez-vous donc m'en vouloir ?

MADAME LEDOUX (avec une fureur concentrée). Il ne vous manque rien, madame. Je n'ai jamais vu de femme plus complète que vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

M. et MADAME LORI, M. TAUPIN.

M. TAUPIN (qui a entendu les derniers mots de madame Le-

doux). Vous avez fait votre paix avec les tantes, à ce qu'il me paraît, puisque madame Ledoux vous fait des compliments. Tant mieux, tant mieux.

M. LORI. Vous vous y connaissez! Elles sont plus furieuses que jamais contre nous; et, pour comble de bonheur, ma femme a encore trouvé moyen de les brouiller toutes les deux ensemble.

M. TAUPIN. Est-il possible! Oh bien! je puis vous répondre que leur rancune tiendra longtemps, si elle est aussi bien enracinée que celle de madame Vermont contre son mari. Quelque chose que j'aie pu dire, et je sais tout ce que l'on peut dire en pareille circonstance, c'était comme si je n'eusse pas parlé. Il serait plaisant que vous fussiez les seuls qui sortissiez bons amis de ce tribunal.

M. LORI. C'est ce qui nous arrivera.

MADAME LORI. Non pas, monsieur. Votre caractère et trop incertain pour que je puisse jamais compter sur vous.

M. LORI. Tu aurais raison, ma chère Adèle, si je n'avais pas formé le dessein de me corriger.

MADAME LORI. Il est trop tard.

M. LORI. Accorde-moi seulement un délai d'un mois, et si tu ne trouves pas de changement dans ma conduite, si tu as encore à te plaindre de moi, je consens d'avance à tout ce que tu voudras.

MADAME LORI. Vous promettez plus que vous ne pourrez tenir.

M. LORI. Oh! que non. Comme je sais d'où vient tout le mal...

MADAME LORI. Vous le savez?

M. LORI. Oui, oui, je le sais.

MADAME LORI. Et d'où vient-il, s'il vous plaît?

M. LORI. Tu ne voudras pas en convenir.

MADAME LORI. Peut-être. Dites.

M. LORI. Tu as toujours été trop jalouse.

MADAME LORI (riant aux éclats). Moi!

M. LORI. Tu as beau rire; oui, toi.

MADAME LORI. Il faut que vous me le disiez aussi affirmativement pour que j'en sois sûre.

M. LORI. Si je ne te donne plus sujet de l'être, oublieras-tu le passé?

MADAME LORI. Mon petit oncle, que dois-je faire ?

M. LORI. Parlez pour moi, monsieur Taupin.

M. TAUPIN. Ma petite nièce, un peu d'indulgence, je vous en prie. Que je ne sois pas obligé de dire comme Titus : « J'ai perdu ma journée. »

MADAME LORI. De l'érudition! mon petit oncle, je n'ai jamais su résister à de l'érudition. J'y mets une condition pourtant, c'est que nous irons passer le mois d'épreuve à Paris, pour laisser aux propos le temps de se dissiper entièrement.

M. LORI. Comment donc! je suis trop heureux que tu m'offres cette occasion de faire une chose qui te soit agréable. Que j'étais sot, mon Dieu! de consentir à me séparer d'une petite femme comme elle! Je ne serais pas son mari, que je donnerais tout au monde pour le devenir. Elle est si drôle! elle a tant d'esprit!

M. TAUPIN. Ce n'est pas à moi qu'il faut dire cela ; je n'ai jamais varié sur son compte. N'est-il pas vrai, ma petite nièce?

MADAME LORI. C'est une justice que j'aime à vous rendre, mon bon petit oncle; au milieu de toutes les calomnies qui m'accablaient, vous m'êtes resté fidèle.

M. TAUPIN. Il n'est pas facile de m'en faire accroire.

M. LORI. Ni à moi non plus; je ne sais pas où j'avais la tête.

M. TAUPIN. Qui est-ce qui n'a pas ses moments d'erreur ?

M. LORI. Pauvre petite femme! je ne veux plus croire que toi. Embrassez-la, mon petit oncle.

M. TAUPIN (dans le dernier attendrissement). Allons, ne voilà-t-il pas que je suis aussi son petit oncle à lui! Ils me feront mourir. Vous êtes tous deux de charmants enfants, et bien dignes l'un de l'autre.

(Il embrasse madame Lori.)

M. LORI. Dès demain, nous partirons pour Paris.

MADAME LORI. Dès demain, ce serait trop prompt. Monsieur Benjamin doit y faire un voyage de quelques jours; il faut attendre qu'il soit revenu.

M. LORI. Pourquoi cela? Il viendra avec nous.

MADAME LORI. Ce n'est pas possible.

M. LORI. Quel empêchement y vois-tu? Notre calèche est assez grande.

MADAME LORI. Monsieur Taupin me comprend bien.

M. TAUPIN. A cause des mauvaises langues? De quelque façon que vous vous y preniez, espérez-vous les faire taire? Si elles ne disent pas une chose, elles en diront une autre.

M. LORI. Vraiment, nous serions bien bons de nous gêner pour elles. Au contraire, je trouve plaisant de les dérouter; on verra quel cas je fais de leurs sottises.

MADAME LORI. Vous avez tous deux plus d'expérience que moi; je dois m'en rapporter à vous. Mais voyez un peu, si j'avais manqué de présence d'esprit, quel triomphe j'apprêtais à ces méchantes femmes! Elles m'ont forcée d'allumer la guerre partout; vous savez si c'est dans mon caractère.

M. LORI. Tu as bien fait, tu as bien fait; ne te repens pas. Qu'elles se chamaillent et qu'elles nous laissent tranquilles; elles n'ont que ce qu'elles méritent. Elles y regarderont à deux fois maintenant avant de chercher à mettre le trouble dans les ménages. (Avec assurance.) Ah! diable!

ENTRE L'ARBRE ET L'ÉCORCE IL NE FAUT PAS METTRE LE DOIGT.



LE ROULIER.

IL SEMBLERAIT QUE JE NE SAIS PAS VIVRE

Le Voyage . . . t. II

LE VOYAGE

OU

QUI A COMPAGNON A MAITRE.

PERSONNAGES :

MADAME DEMBRUN.
M. FLAMET.
JÉRICHO, domestique de M. Flamet.
SUZANNE, femme de chambre, MARGUERITE, cuisinière, CLÉMENT, domestique, de Mme Dembrun.
UNE AUBERGISTE DE RAMBOUILLET.
JOSÉPHINE, fille de l'aubergiste.
UNE LIMONADIÈRE D'ÉPERNON.
COCO, fils de la limonadière.
UN ROULIER.
M. SÉNÈS.
MADAME SÉNÈS.
LUDOVIC, frère de madame Sénès.
ANTOINE, cocher de M. Sénès.

La première scene se passe à Paris, dans la maison de madame Dembrun.
La seconde à Rambouillet, dans une auberge vis-à-vis la poste aux chevaux ;
La troisième dans un café d'Épernon ;
La quatrième à Chartres, dans l'auberge tenant la poste ;
Et la cinquième dans une partie du parc de M. Sénès.

SCÈNE I.

(Paris. — Un salon.)

MADAME DEMBRUN, SUZANNE.

(Elles sont occupées toutes les deux à terminer des préparatifs de voyage.)

MADAME DEMBRUN. Vous m'assurez bien, Suzanne, que vous l'avez mise dans la voiture?

SUZANNE. Oui, madame, moi-même, il n'y a qu'un instant.

Elle est bien enveloppée, et dans le petit coffre de derrière, afin qu'on puisse la prendre quand on voudra s'en servir, sans être obligé de rien déranger.

MADAME DEMBRUN. Parfait. Ah! c'est que c'est un meuble si essentiel en voyage, surtout pour moi.

SUZANNE. Voilà huit jours que nous faisons des préparatifs ; voilà près de deux mois que je sais que nous irons à Baréges. Il est six heures du matin ; dans une demi-heure, trois quarts d'heure au plus tard, nous serons en route, et je ne reviens pas encore que madame aille chercher si loin des eaux avec la fraîcheur qu'elle a.

MADAME DEMBRUN. Fraîcheur, fraîcheur! c'est bientôt dit. Je connais bien ma fraîcheur; c'est une fraîcheur qui ne se soutient pas. Je viens de me lever, il n'est pas bien étonnant que mon teint soit reposé; mais tout à l'heure peut-être ce ne sera plus cela. Je veux une fraîcheur qui me dure, une fraîcheur qui me reste. Allez, allez, Suzanne, chacun sait bien ce qu'il lui faut.

SUZANNE. Ainsi les eaux de Baréges c'est pour être frais! Eh bien! monsieur Flamet, avec qui nous allons voyager, il veut donc être frais aussi, lui?

MADAME DEMBRUN. Monsieur Flamet est un savant qui s'occupe d'un grand ouvrage; il a besoin d'aller en Gascogne pour savoir la vérité sur plusieurs choses dont il veut parler; il s'arrêtera en chemin ; je ne suis pas pressée; j'aurai le temps de connaître le pays. Mais comme, en outre de sa science, il a encore des obstructions, il profitera du voisinage des eaux pour les prendre en même temps que moi.

SUZANNE. On disait que tous les savants étaient pauvres, monsieur Flamet a pourtant une calèche bien commode.

MADAME DEMBRUN. C'est cela qui m'a décidée. J'aurais été obligée d'en louer une; Dieu sait ce que j'aurais trouvé; au lieu qu'il ne m'en coûtera que ma part des frais de voyage.

SUZANNE. Et lui, ça lui est égal d'avoir une société.

MADAME DEMBRUN. Cela lui sera fort agréable, au contraire.

SUZANNE. C'est vrai.

(Clément entre.)

CLÉMENT. Madame, j'ai songé à une chose cette nuit; je ne

sais pas si j'ai eu raison : ce serait de profiter de ce que madame me laisse à Paris pour voir à me marier.

MADAME DEMBRUN. Le moment est bien choisi en effet.

CLÉMENT. Comme je n'aurai rien à faire...

MADAME DEMBRUN. Qui vous a dit cela? N'aurez-vous pas mon appartement à soigner ? Il y a des vers partout, des papillons en quantité; j'ai donné des ordres pour remettre à neuf ma chambre à coucher et le salon ; je ne veux pas que vous perdiez de vue les ouvriers. Quel temps prendriez-vous pour votre mariage?

CLÉMENT. Si c'est comme cela, madame, je n'y pense plus.

MADAME DEMBRUN. Avez-vous nettoyé les carcels et les autres lampes ? les avez-vous serrées dans l'office?

CLÉMENT. Oui, madame.

MADAME DEMBRUN. Vous n'avez plus rien à y mettre?

CLÉMENT. Non, madame.

MADAME DEMBRUN. Apportez m'en la clef.

(Clément sort.)

MADAME DEMBRUN (à Suzanne). Est-ce qu'il a une amoureuse?

SUZANNE. Il n'a rien du tout, madame.

MADAME DEMBRUN. Alors que vient-il donc me conter, cet imbécile-là?

CLÉMENT. Madame, voici la clef, voici les chevaux de poste, et voici ce monsieur.

M. Flamet entre.)

MADAME DEMBRUN. Bonjour, monsieur Flamet. Je suis toute prête, comme vous voyez; je parie que vous ne vous y attendiez pas?

M. FLAMET. Pardonnez-moi, madame.

MADAME DEMBRUN. Une femme qu'on n'a jamais vue que dans le monde, toujours élégante, toujours recherchée dans sa toilette, on doit craindre qu'elle ne soit bien petite-maîtresse. En voyage, moi, je suis un garçon, un véritable garçon.

M. FLAMET. Tant mieux.

MADAME DEMBRUN. Telle que vous me voyez, il y a déjà une heure que je suis sur pied.

M. FLAMET. Si vous êtes prête, les chevaux doivent être attelés, nous pouvons partir.

MADAME DEMBRUN. Quand vous voudrez. Clément, aidez Suzanne à descendre ce sac de nuit et ce carton.

(Clément et Suzanne sortent.)

MADAME DEMBRUN. Vous ne serez pas fâché d'avoir mon sac de nuit pour mettre sous vos pieds.

M. FLAMET. J'avais le mien.

MADAME DEMBRUN. Deux sacs de nuit, n'est-ce pas beaucoup?

M. FLAMET. Nous n'avons pas autre chose dans la voiture?

MADAME DEMBRUN. Absolument que cela, et le carton qu'on vient de descendre.

M. FLAMET. Votre femme de chambre montant sur le siége à côté de mon domestique...

MADAME DEMBRUN (éclatant de rire). Que dites-vous donc? Suzanne sur un siége de cocher! Elle ferait une belle mine, si elle vous entendait!

M. FLAMET. Vous comptez la mettre avec nous?

MADAME DEMBRUN. Il n'y a pas de doute. Vous ne connaissez pas Suzanne.

M. FLAMET. Tout ce que je sais, c'est qu'elle est bien grosse.

MADAME DEMBRUN. On croirait cela ; et bien ! dans une voiture on ne s'en aperçoit pas. Suzanne tient à une très-bonne famille de cultivateurs ; elle a du bien dans son pays; elle me sert plutôt par affection qu'autrement; et si jamais elle me quittait, ce ne serait que pour retourner chez elle. Vous voyez bien d'après cela que ce n'est pas une fille qu'on puisse aventurer sur un siége de cocher.

(Clément entre.)

CLÉMENT. Madame, est-ce tout?

MADAME DEMBRUN. Absolument tout. Prenez ce châle, mon ombrelle et ma petite boîte à ouvrage; vous les mettrez tout bonnement dans le filet. (A. M. Flamet.) De cette façon-là, nous n'en serons pas embarrassés.

CLÉMENT. Il n'y a pas de filet, madame.

M. FLAMET. Il doit y en avoir un; mon domestique aura cru inutile de l'attacher, je vais y aller voir.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN. Qu'est-ce donc que fait Marguerite, que je ne l'ai pas encore vue ce matin?

CLÉMENT. Elle apprête la chaufferette de voyage que madame a achetée pour si par hasard il faisait froid en route.

MADAME DEMBRUN. Il ne faut pas un siècle pour cela. J'allais oublier mon oreiller; il est sur le canapé de ma chambre, portez-le tout de suite.

(Clément sort; Suzanne entre.)

SUZANNE. Je viens de faire aussi mon petit emménagement. Il est drôle, ce monsieur; ça n'avait pas l'air de lui faire plaisir.

MADAME DEMBRUN. Bast, bast! il ne faut pas y prendre garde. Ne s'était-il pas mis dans la tête de vous faire monter sur le siége à côté de son domestique!

SUZANNE. Par exemple!

MADAME DEMBRUN. Vous jugez comme je lui ai répondu.

SUZANNE. C'est à l'anglaise, mais ça n'en est pas moins atroce. Exposer une femme à l'injure du temps, pendant tout un voyage, comme si c'était un chien! Il ne me plaît pas à moi ce monsieur-là, madame.

MADAME DEMBRUN. J'avais encore une autre raison que je ne lui ai pas dite; mais, en vérité, je ne suis pas d'âge à m'enfermer dans une voiture tête à tête avec un homme qui ne m'est rien du tout.

SUZANNE. Un homme que madame ne connaît presque pas.

(M. Flamet entre.)

M. FLAMET. Le filet est tendu; j'y ai placé moi-même votre châle, votre ombrelle, et la boîte à ouvrage.

MADAME DEMBRUN (frappant du pied en signe d'impatience). Mais Marguerite? Suzanne, voyez donc ce qu'est devenue Marguerite.

M. FLAMET. C'est votre cuisinière? elle vient d'apporter une chaufferette dans la voiture.

MADAME DEMBRUN. Elle a des clefs à me remettre; et puis ne faut-il pas que je lui répète toute mes recommandations? Faites-la venir, Suzanne. (Suzanne sort.) C'est étonnant ce qu'il y a à dire et à faire quand on quitte sa maison. Les hommes ne connaissent pas tout cela.

M. FLAMET (souriant). Non. En général, les hommes n'ont pas d'affaires.

MADAME DEMBRUN. Vous riez ! Mais c'est très-vrai. (A Marguerite qui entre.) Arrivez donc, Marguerite.

MARGUERITE. Me v'là, madame.

MADAME DEMBRUN. Vos clefs. (Marguerite lui remet plusieurs clefs qu'elle enferme dans un secrétaire.) Vous ne vous êtes pas trompée pour les étiquettes ?

MARGUERITE. Madame peut voir.

MADAME DEMBRUN. Ah çà ! Marguerite, je n'ai pas besoin de vous recommander de bien prendre garde à la maison. Vous surveillerez Clément pour qu'il ne s'absente que le moins possible. Si vous avez à vous plaindre de lui, faites-moi écrire. Vos confitures, cerises, abricots et groseilles, même quantité qu'à l'ordinaire. Mais surtout, Marguerite, ayez bien soin de Bibi. Pas de viande, toujours de la pâtée ; la petite muselière pour peu que vous la sortiez, ne fût-ce que sur le pas de la porte. (A M. Flamet.) C'est un grand sacrifice que je m'impose de ne pas emmener ma pauvre Bibi ; mais je me suis fait une loi de ne pas vous gêner.

M. FLAMET. Si nous partions?

MADAME DEMBRUN. J'oublie encore une foule de choses, j'en suis sûre. Au surplus, je vous écrirai, Marguerite. Mais Bibi, ma pauvre Bibi, je ne peux pas trop vous répéter cela.

MARGUERITE (montrant des draps qui sont sur un siége). Et ces draps que madame voulait emporter pour les auberges?

M. FLAMET (à part). Bonté du ciel ! (Haut.) Ils sont inutiles ; j'en ai fait mettre dans le coffre, et je les céderai volontiers à madame.

MADAME DEMBRUN. Est-ce bien sûr que vous en ayez fait mettre?

M. FLAMET. Très-sûr, très-sûr.

MADAME DEMBRUN. Alors partons, monsieur Flamet ; que voulez-vous que je vous dise?

(Clément entre.)

CLÉMENT. Madame, le postillon craint une chose qui est juste ; la voiture ne pourra pas passer sous la porte co-

chère avec cette grande boîte qu'on a attachée par-dessus la vache.

MADAME DEMBRUN. Vous auriez dû prévoir cela plus tôt.

CLÉMENT. Il fallait bien la mettre, puisque ce sont les chapeaux de madame.

MADAME DEMBRUN. Qu'on la détache avec précaution ; on sortira la voiture dans la rue, et on remettra la boîte ensuite. Veillez un peu à cela, monsieur Flamet ; ces gens-là sont si gauches !

M. FLAMET. Vous ne pourriez pas vous passer de cette boîte ?

MADAME DEMBRUN (riant). C'est bien là une question de célibataire ! Une femme se passer de chapeaux !

M. FLAMET (laissant percer de l'humeur). Dépêchons-nous, Clément.

(Il sort avec Clément.)

MADAME DEMBRUN (à Marguerite). Marguerite, vous êtes adroite ; je me méfie un peu de ce que vient de me dire M. Flamet au sujet des draps qu'il prétend avoir fait mettre dans le coffre ; prenez toujours ceux-ci, et pendant qu'il sera occupé de ma boîte, glissez-les sous son coussin, le coussin à gauche, vis-à-vis la place de Suzanne. Ne vous avisez pas d'en mettre de mon côté ; je n'en veux pas, je serais assise trop haut.

MARGUERITE. Laissez-moi faire, madame.

(Elle prend les draps et s'en va.)

MADAME DEMBRUN (seule). Je ne crois pas M. Flamet très-galant ; que m'importe ! je suis si peu exigeante. Mais je connais vingt femmes au moins qui l'auraient rendu bien malheureux dans un voyage comme celui que nous allons faire ensemble.

(Clément entre, et un peu après Marguerite.)

CLÉMENT. C'est fait, madame.

MADAME DEMBRUN. Quoi ! déjà ?

CLÉMENT. Ce monsieur est si adroit !

MADAME DEMBRUN. Il n'en a pas l'air.

MARGUERITE. Pour sa peine, je lui ai fait un bon petit siége avec les draps.

MADAME DEMBRUN. Il s'en apercevra peut-être.

MARGUERITE. Que non.

MADAME DEMBRUN. D'ailleurs, s'il en a réellement emporté, je les lui laisserai ; il n'aura pas à se plaindre.

CLÉMENT. Il vous attend en bas ; il a déjà fait placer mademoiselle Suzanne.

MADAME DEMBRUN. Allons, il n'y a plus à s'en dédire. Clément, descendez ce chapeau et ma pelisse. Adieu, Marguerite. Du soin, de la propreté et une grande surveillance. Aussitôt que je serai installée aux eaux, je vous enverrai mon adresse, afin que vous puissiez me donner des nouvelles de Bibi. Je m'en irai donc sans la voir, cette pauvre Bibi ! (Faisant un effort sur elle-même.) Allons, allons, il faut être raisonnable. Adieu, adieu, Marguerite.

(Elle sort avec Clément.)

MARGUERITE (seule). Quelle histoire qu'un voyage ! Je n'ai pas fait tant d'embarras, moi, quand je suis venue de mon pays, et me v'là tout de même. (Elle s'assied sur un canapé et se renverse sur un des coussins.) Ma fine, je ne suis pas fâchée d'avoir deux mois devant moi pour respirer.

(Clément entre.)

CLÉMENT. Ils sont enfin partis ! A la grâce de Dieu !

MARGUERITE. Voyez-vous, Clément, je fais la dame.

CLÉMENT (s'asseyant auprès d'elle). Et moi le monsieur.

(Il l'embrasse.)

MARGUERITE. Prenez donc garde.

CLÉMENT. J'ai fermé la porte de l'antichambre ; nous sommes ici comme au bout du monde.

(Il veut encore l'embrasser.)

MARGUERITE. Finissez, Clément. Si vous comptez prendre ce train-là, vous vous trompez.

CLÉMENT. Nous ne sommes que nous ; il faut bien rire un peu.

MARGUERITE. Qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui emmène madame ? Il me semble que je ne l'ai jamais vu ici.

CLÉMENT. Il y est venu deux ou trois fois depuis quelque temps. C'est un monsieur que madame rencontrait dans des maisons où elle va. Il a parlé qu'il voulait aller aux mêmes eaux où madame voulait aller ; alors ils ont trouvé que ce

serait moins coûteux de faire la route ensemble. Madame y a gagné le loyer d'une voiture, puisque ce monsieur en avait une, et moi j'y perds que j'aurais peut-être été avec elle.

MARGUERITE. Et votre bonne amie, qu'est-ce qu'elle serait devenue pendant ce temps-là?

CLÉMENT. Ce n'est plus ma bonne amie à présent. Le portier m'a fait une observation : « Qu'est-ce que vous allez faire? qu'il m'a dit; épouser une femme qui a quatre ans de plus que vous! Vous ne savez donc pas qu'une femme qui a quatre ans de plus que son mari, c'est comme si elle avait huit ans de plus? Les femmes sont toujours plus vieilles que les hommes. Si elle a huit ans de plus que vous, vous avez huit ans de moins qu'elle; c'est une différence de seize ans entre vous deux, c'est trop.

MARGUERITE. Quel diable de calcul me faites-vous là?

CLÉMENT. Il suffit que je le comprenne; d'ailleurs mon idée à présent est pour les cuisinières, pour les jolies petites cuisinières.

(Il la prend à bras le corps.)

MARGUERITE (se débarrasant). Oui, et mamzelle Suzanne vient de me dire que vous aviez demandé à madame la permission de vous marier.

CLÉMENT. Tiens, vous êtes bonne! c'était pour l'empêcher de me faire des sermons. Un homme qui pense à se marier, il n'y a pas besoin de lui prêcher la morale. Elle part tranquille du moins, la chère dame. (Il rit.) D'avoir cet appartement à nous seuls pendant deux mois, je ne sais pas, mais ça me paraît bien gentil! Et à vous? (Il rit plus fort.) Madame, qui a tant peur que nous ne laissions les vers manger ses matelas, il y aurait un bon moyen; ce serait de faire son lit tous les jours..... D'un autre côté, vous me direz : Faire un lit qui n'a pas été défait.... (Il l'entraîne avec lui sur le canapé.) Ah! la petite Marguerite!

MARGUERITE (prenant l'air sérieux). Assez de ces plaisanteries-là, monsieur Clément, entendez-vous? C'est bon pour un moment; mais n'faut pas que ça recommence.

CLÉMENT. D'être maîtres ici, comment, ça ne vous remue pas plus que ça, vous? C'est drôle. Moi, ça me remue, ça

me remue d'une manière tout à fait extraordinaire.... c'est-à-dire....

(On entend le bruit d'un fouet de poste.)

MARGUERITE (qui a couru à la croisée). V'là de quoi vous remuer bien autrement. Dieu me pardonne, c'est la calèche qui revient. Allez donc voir.

CLÉMENT. A l'autre, à présent.

(Il sort précipitamment.)

MARGUERITE (seule). Est-ce que madame aurait assez de son voyage? Elle en serait bien capable.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO. Que les femmes sont ennuyeuses!

MARGUERITE (lui faisant la révérence). Je vous suis obligée, monsieur.

JÉRICHO. Mettons que j'ai dit les vieilles femmes; ça ne vous regardera pas. C'est vrai; à peine touchions-nous à la barrière, que monsieur me dit de faire retourner le postillon, parce que votre maîtresse avait oublié quelque chose; c'est sa boîte aux drogues.

MARGUERITE. Où madame a-t-elle dit qu'était sa boîte?

JÉRICHO. Voici la clef de son secrétaire; vous y chercherez une autre clef qui est celle de l'armoire du salon, entre la cheminée et la fenêtre; c'est là que vous trouverez ce qu'elle demande.

MARGUERITE (ouvrant le secrétaire et ensuite l'armoire). Je suis étonnée qu'elle n'ait pas envoyé mamzelle Suzanne.

JÉRICHO. Vous en parlez bien à votre aise. De la façon qu'ils sont empilés dans la voiture, il faut bien qu'ils y restent. En vérité, si je sais comment ils en sortiront!

(Clément entre.)

CLÉMENT. Avez-vous trouvé, Marguerite?

MARGUERITE. Pas plus de boîte que sur la main.

CLÉMENT. Alors il faut prendre la clef du chiffonnier; si ce n'est pas dans le chiffonnier, vous chercherez, à ce que m'a dit madame, dans le dernier meuble qu'elle a fait faire.

MARGUERITE. J'ai toutes les clefs qu'elle m'indique, nous allons voir.

(Elle entre dans une autre chambre.

JÉRICHO. C'est singulier, monsieur Clément; je suis vieux, je ne devrais aimer que les vieilles; ce serait plus dans mon âge : eh bien! je ne sais comment ça se fait, plus je vais, moins je puis m'y accoutumer. Elles ont besoin de tant de choses! C'est un tourment perpétuel. Les jeunes, du moins, savent ce qu'il leur faut, c'est tout clair. Je vous demande un peu, des drogues pour voyager!

CLÉMENT. On peut tomber malade.

JÉRICHO. N'y a-t-il pas partout des médecins et des apothicaires? Dieu me préserve des maîtresses qui se mêlent de médecine! La première que j'ai servie était dans ce goût-là; pour un oui, pour un non, elle vous purgeait, elle vous mettait à la diète; elle appelait ça être bonne maîtresse. Elle aurait bien mieux fait de nous payer et de nous nourrir, comme ça se doit.

CLÉMENT. Vous avez bonne mémoire de vous ressouvenir de si loin.

JÉRICHO. Quand on est sur un siége tout seul, en plein air, que voulez-vous qu'on fasse? Il faut bien ruminer sur le temps passé. Votre maîtresse me rappelle si bien celle dont je vous parle, que c'est comme si je la voyais. C'est le même tàtillonnage; ça me fait trembler.

MARGUERITE (entre, une boîte sous le bras). J'ai enfin réussi. (Elle renferme dans le secrétaire les clefs qu'elle y avait prises.) Tenez, Clément, portez cette boîte à madame avec la clef de son trésor.

(Clément emporte la boîte et la clef.)

JÉRICHO. Au revoir, mamzelle Marguerite. Pourquoi n'êtes-vous pas venue avec nous, plutôt que mademoiselle Suzanne?

(Il sort.)

MARGUERITE (le regardant s'en aller). Ça l'aurait ben avancé. Il faut espérer, cette fois-ci, qu'ils ne reviendront plus. Je n'en jurerais pas, cependant.

(Clément entre en dansant.)

CLÉMENT. Marguerite, vite un bon déjeuner?

MARGUERITE. Pour qui?

CLÉMENT. Pour nous deux. C'est Bibi qui nous régale. Madame ne voulait-elle pas la prendre encore dans sa voiture?

Si vous eussiez vu l'air piteux dont ce pauvre M. Flamet m'a regardé en entendant ça, les larmes vous en seraient venues aux yeux. Ma foi! j'avoue que j'ai eu pitié de lui; j'ai fait un mensonge; j'ai dit que Bibi était sortie avec vous pour respirer l'air frais du matin.

MARGUERITE. Madame ne sait donc pas que c'est moi qui ai trouvé sa boîte?

CLÉMENT. Est-ce qu'ils peuvent rien savoir dans cette voiture? Ils sont déjà à moitié asphyxiés. Mademoiselle Suzanne a l'air d'une morte. Pas moins, M. Flamet a conservé assez de tête pour me glisser cette pièce de cent sous par reconnaissance.

MARGUERITE. C'est un brave homme.

CLÉMENT. Allons remercier Bibi.

MARGUERITE. La remercier! Pardine! vous avez ben de la conscience. Elle nous doit ben ça pour toutes les peines qu'elle nous donne, la vilaine bête qu'elle est.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

(Rambouillet. — Une petite auberge vis-à-vis la poste. — Au milieu de la salle une table couverte de différents plats.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE, L'HOTESSE, JOSÉPHINE.

MADAME DEMBRUN. J'avais toujours cru que Rambouillet était beaucoup plus loin de Paris.

M. FLAMET. Douze lieues.

MADAME DEMBRUN. Eh bien! mais nous avons fait ces douze lieues-là bien lestement. Je ne suis pas plus fatiguée que si je sortais de mon lit. Vous n'avez pas été incommodé d'avoir changé de place avec Suzanne? Un homme, qu'est-ce que ça lui fait d'être sur le devant ou sur le derrière d'une voiture?

L'HOTESSE. Madame veut-elle prendre quelque chose?

MADAME DEMBRUN. Pas moi; mais monsieur.

M. FLAMET. Vous ne déjeunez pas?

MADAME DEMBRUN. Je ne suis pas pressée. Quand nous aurons encore fait une poste ou deux, je verrai. Je prendrai peut-être un peu de café à la crème, mais sans nous arrêter. (A l'hôtesse.) Ce que je voudrais pour le moment, madame, ce serait une chambre un peu propre, si vous en avez une.

L'HOTESSE. Toutes celles que j'ai sont très-propres, madame, et même trop propres; car je sais ce qu'elles m'ont coûté à faire arranger.

MADAME DEMBRUN. Allons, tant mieux. Faites-m'en ouvrir une, et qu'on y porte du feu.

M. FLAMET. Du feu! au mois de juin! Est-ce que vous avez froid?

MADAME DEMBRUN. Je ne sais pas, mais c'est égal. Venez, Suzanne.

SUZANNE (fixant les yeux sur la table). Si madame mengeait un peu?

MADAME DEMBRUN (avec dédain). De ce qui est là-dessus? Je ne veux pas déranger les mouches. Pourquoi ne couvrez vous pas tout cela, madame? On fait à présent des cloches qui sont si commodes.

L'HOTESSE. C'est le déjeuner de la diligence qui va arriver.

MADAME DEMBRUN. Pour des voyageurs de diligence, c'est autre chose. (A Joséphine.) Petite, demandez au domestique un sac de nuit, rouge et vert, qui est dans la voiture. Mangez, monsieur Flamet; déjeunez à votre aise; je vous donnerai tout le temps.

(Elle sort avec Suzanne et l'hôtesse; Joséphine sort d'un autre côté.)

M. FLAMET (seul. Il se promène avec l'air de la plus grande contrariété; petit à petit il s'apaise, et finit par sourire.) Il faut prendre mon parti; c'est fait. Qui diable se serait imaginé qu'une femme d'une apparence si tranquille, d'un accueil si gracieux dans un salon, pût être une compagne de voyage aussi incommode? Ce qu'il y a de charmant, c'est qu'elle ne s'en doute pas le moins du monde.

(Jéricho sort.)

JÉRICHO. Monsieur, le postillon dit bien qu'il faut remonter les soupentes; ces deux dames sont si lourdes!

M. FLAMET. Vous avez une clef anglaise; faites-vous aider, et arrangez cela.

JÉRICHO. Est-ce que nous ne déjeunerons pas?

M. FLAMET. Si fait. Ainsi dépêchez-vous.

JÉRICHO. Que monsieur n'ait pas d'inquiétude. Je meurs de faim.

(Il sort.)

M. FLAMET (tournant autour de la table). Je ne sais pas si on peut disposer de ce qui est sur cette table. Madame Dembrun a emmené l'hôtesse et sa fille; il n'y a personne à qui parler. Le déjeuner de la diligence a fort bonne mine. (A l'hôtesse qui entre.) Ah! madame, je voulais vous demander ce que vous auriez à me donner.

L'HOTESSE. A moins que monsieur ne veuille quelque chose de chaud, tout ce qui est là est à son service.

M. FLAMET. C'est à merveille. Si, avec cela, vous pouvez faire faire un peu de soupe pour mon domestique qui en a l'habitude.....

L'HOTESSE. Nous avons toujours du bouillon tout prêt; ce sera l'affaire d'une minute. Monsieur désire-t-il que je lui mette une petite table auprès de la croisée? Il pourra, tout en déjeunant, avoir l'œil sur sa voiture. Ce n'est pas qu'il y ait le moindre danger; mais enfin il y a quantité de voyageurs qui tiennent à ça.

(Jéricho entre.)

M. FLAMET. Mon domestique va vous aider.

L'HOTESSE. Monsieur peut ne pas s'en donner la peine.

M. FLAMET. Jéricho, approchez cette table.

L'HOTESSE (mettant le couvert). Ça contentera l'épouse de monsieur, parce qu'elle a l'air de craindre qu'on ne touche à son petit bagage; c'est si naturel.

JÉRICHO. Comment! l'épouse de monsieur! Ce n'est pas l'épouse de monsieur.

L'HOTESSE. Pardon. Mais comme cette dame, quoique bien belle assurément, ne m'avait pas paru de la première jeu-

nesse, il ne m'était pas venu à l'idée que ce fût autre chose.

(Elle sort.)

JÉRICHO (éclatant de rire). Autre chose! monsieur, qu'est-ce qu'elle croit donc, cette folle-là?

M. FLAMET (riant aussi). Voulez-vous bien ne pas crier si haut, imbécile!

JÉRICHO. Dame! monsieur, c'est que c'est trop fort aussi.

L'HOTESSE (apportant un potage). Où vais-je mettre cela?

M. FLAMET. Mettez, mettez ici. Il mangera au bout de la table.

(Ils s'asseyent. Moment de silence.)

JÉRICHO. Monsieur! le bon potage!

L'HOTESSE (à Jéricho d'un air de satisfaction). N'est-ce pas, monsieur? Je ne dis pas pour le reste; mais pour le bouillon, je défie qu'on puisse en trouver de meilleur nulle part.

JÉRICHO. Vous devriez y goûter, monsieur.

M. FLAMET (prenant du potage). Voyons donc.

L'HOTESSE. C'est ma réputation ; je dois y tenir. Toutes les personnes qui viennent ici, les uns disent une chose, les autres une autre ; mais mon bouillon, ah ! mon bouillon, il n'y a qu'une voix.

(Joséphine entre.)

JOSÉPHINE (à Jéricho). Monsieur, cette dame vous demande.

JÉRICHO. Êtes-vous sûre que ce soit moi?

JOSÉPHINE. Oui, oui, le domestique.

JÉRICHO (d'un air chagrin, à son maître). Voyez donc un peu si ce n'est pas un sort?

M. FLAMET. Allez-y, mon garçon; ce ne peut pas être grand'chose.

JÉRICHO. Si nous eussions voyagé seuls! Ah! mon Dieu, pourtant!....

(Il sort.)

M. FLAMET. Et du vin, madame?

L'HOTESSE. Voilà la première fois qu'il m'arrive de l'oublier. Monsieur veut-il du Beaugenci, tout ce qu'il y a de meilleur?

M. FLAMET. Je m'en rapporte à vous.

L'HOTESSE. Joséphine, vite du Beaugenci, cachet noir. (Joséphine sort.) Quand je n'aurai plus de celui-là, je n'en aurai plus; mais ce sera dommage. C'est étonnant ce qu'il y a de voyageurs qui m'en font mettre dans leur voiture, parce que partout, en général, les auberges pèchent par le vin. Celui que vous allez boire est véritable tête de Beaugenci; nous n'en achetons jamais d'autre; mais toutes les années ne se ressemblent pas, malheureusement. Encore mon mari l'amène-t-il lui-même, rapport que les conducteurs sont si abominables!.. Qu'est-ce qu'elle fait donc cette morveuse-là? (Elle appelle.) Joséphine! il faut qu'il y ait quelque chose. (Elle appelle plus fort.) Joséphine! Ne vous impatientez pas, monsieur, je reviens tout de suite.

(Elle sort.)

M. FLAMET (se versant de l'eau). J'ai une soif de tous les diables. (A Jéricho qui entre.) Eh bien! mon pauvre Jéricho?

JÉRICHO. C'était pour avoir son nécessaire, parce que la voilà qui refait toute sa toilette.

M. FLAMET. Mangez, mangez, pendant que votre soupe est encore chaude.

JÉRICHO (tout en mangeant). On ne peut pas s'empêcher de rire. Elle est là-haut tout comme elle serait dans sa chambre à Paris, en peignoir, auprès de sa cheminée, et mademoiselle Suzanne qui lui arrange ses cheveux.

L'HOTESSE (apportant du vin). Vous avez attendu, monsieur; mais il n'y a pas de la faute de ma fille. Madame lui avait fait dire de tout quitter pour lui aller acheter un lacet; il y a loin; nous sommes à l'extrémité de la ville. Pourvu qu'elle en trouve seulement! (Elle va pour déboucher la bouteille; on entend sonner avec violence.) Allons! encore! (Donnant le tire-bouchon à Jéricho.) Tenez, monsieur, voulez-vous bien vous charger de cela? je vais voir ce que veut madame.

(Elle sort.)

JÉRICHO (débouchant la bouteille). Est-ce que ce n'est pas terrible, monsieur?

M. FLAMET. Je sais aussi bien que vous ce qui est terrible; ainsi ne m'impatientez pas davantage. Mangez.

JÉRICHO (après un moment de silence). J'ai été bien étonné quand j'ai vu monsieur sur le devant de la voiture. C'est donc que monsieur s'y trouve plus à son aise?

M. FLAMET. Mangez, Jéricho. Pour Dieu, taisez-vous. Je vous fais grâce de vos questions.

JÉRICHO (reculant son siége d'un air chagrin). Je n'ai plus faim; monsieur me parle comme si je voulais lui faire de la peine. Il est tout simple que je m'intéresse à monsieur.

M. FLAMET. Vous devez bien penser que sur un siége étroit, où je ne puis m'appuyer d'aucun côté de peur de casser les glaces, je suis moins à mon aise que dans le fond qui est large et bien garni. Mais quand on voit une figure qui est prête à rendre l'âme, et que cette figure vous dit que c'est parce qu'elle va en arrière, que voulez-vous qu'on fasse?

JÉRICHO. On lui laisse rendre l'âme. Pourquoi n'a-t-elle pas voulu se mettre à côté de moi? elle aurait été en avant. Une péronnelle comme ça déranger un maître! Si elle était jeune et jolie encore, je comprendrais; mais à son âge, faire la délicate! Je parierais que c'est sa maîtresse qui lui apprend ces façons-là.

M. FLAMET (souriant). Quelle sottise! sa maîtresse qui lui apprendrait à devenir jaune comme un coing!

JÉRICHO. Mon Dieu! monsieur, les vieilles femmes ont des recettes pour tout.

M. FLAMET (buvant). L'hôtesse ne nous a pas trompés; son vin est assez bon.

JÉRICHO. C'est ce que je voulais dire à monsieur.

M. FLAMET. Puisque vous avez fini, Jéricho, voyez donc un peu là-haut, sans faire semblant de rien.

JÉRICHO (se levant). Elle doit être prête maintenant, il faut espérer.

(L'hôtesse entre.)

L'HOTESSE. Monsieur, madame vous donne encore un petit quart d'heure.

M. FLAMET. Me donne! mais je n'en ai pas besoin; nous

avons déjeuné. J'allais lui faire demander au contraire si elle voulait qu'on mît les chevaux.

L'HOTESSE. Pas encore. Elle est presque en chemise ; il lui faut le temps de s'habiller. Si monsieur le désire, je puis lui faire ouvrir notre petit jardin ; il s'amusera, en attendant, à cueillir un bouquet pour madame. La semaine dernière, j'ai reçu ici un jeune monsieur qui était venu de Paris, pour voir le parc, avec une bien jolie personne, ma foi ! Ils ont fait beaucoup de dépense, qu'ils ont payée *rectà*, et ne demandaient-ils pas encore ce qu'ils me devaient pour quelques fleurs qu'ils emportaient. « Ah ! j'ai dit, pour le coup, ce serait trop. » Mais c'est égal ; le monsieur a donné je ne sais combien à ma fille. Les personnes généreuses trouvent toujours moyen d'être généreuses. A propos de ça, j'ai de bien bonne eau-de-vie de Cognac.

M. FLAMET. Le cœur vous en dit-il, Jéricho ?

JÉRICHO. Monsieur, ce n'est pas l'embarras, puisque nous n'avons rien à faire.

L'HOTESSE. Vous ne m'en ferez pas de reproches, j'en suis sûre.

(Elle sort.)

M. FLAMET (tirant sa montre). Midi moins un quart ! et nous voulons coucher à Châteaudun ! Du train que nous allons, nous n'y serons pas arrivés à minuit.

L'HOTESSE (apportant de l'eau-de-vie). Madame va descendre. (A M. Flamet.) Goûtez cela, monsieur.

(Elle verse ensuite à Jéricho.)

JÉRICHO (buvant). Je commence à me faire une raison.

M. FLAMET. Je pourrai bien monter sur le siége, à côté de vous, jusqu'à Épernon.

JÉRICHO. On vous aura tout à fait chassé de votre voiture.

M. FLAMET. Je respirerai du moins.

MADAME DEMBRUN (chantant dans la coulisse).

Que de peine dans la vie
Pour quelques moments heureux.

(Entrant en scène.) Vous ne pouvez pas dire que je sois gê-

nante. Trois grands quarts d'heure que je vous ai laissés pour déjeuner; c'est bien honnête.

M. FLAMET. On peut demander les chevaux.

MADAME DEMBRUN. Comment donc! mais certainement.

M. FLAMET. Vous n'avez plus rien à faire?

MADAME DEMBRUN. Je n'avais rien à faire. Seulement, pour ne pas vous tourmenter, je me suis amusée à mettre un corset, et j'ai bien fait. Il est certain que quand on n'est pas soutenue, on est moins à son aise.

M. FLAMET. Jéricho, les chevaux tout de suite.

JÉRICHO. Oui, monsieur, tout de suite.

MADAME DEMBRUN (à l'hôtesse). Madame, faites-moi le plaisir de presser tout doucement ma femme de chambre; c'est une excellente fille, mais elle est quelquefois bien longue à ce qu'elle fait.

L'HOTESSE. Je l'aiderai s'il le faut, madame.

(Elle sort.)

MADAME DEMBRUN (s'arrangeant devant une glace). J'ai toujours préféré les petites auberges aux grandes, les gens sont plus à vous. Je mange si peu, que je ne regarde pas à la cuisine. Pourvu que ce qu'on me donne soit propre, bien servi, que ça ait bon goût, c'est l'essentiel. Je tiens bien plus à ce qu'on ne me laisse manquer de rien. Et vous?

M. FLAMET (avec distraction). Hein?

MADAME DEMBRUN. Avec cela je crois que j'ai un talisman. Tout ce qui m'approche aime à m'être agréable. Cette femme et sa fille sont assurément des femmes bien communes; c'est égal, je suis sûre qu'elles ont été pour moi plus serviables qu'elles ne l'ont peut-être jamais été pour personne. Ne pensez pas que je leur en sache gré; c'est mon talisman. A Paris, partout où je vas, c'est un empressement inouï; si j'entre dans un magasin, le marchand ne me laissera pas sortir que je n'aie acheté quelque chose. Ils aiment à me vendre, c'est facile à voir.

M. FLAMET. Et votre femme de chambre? Les chevaux sont prêts.

MADAME DEMBRUN (appelant). Suzanne! Suzanne! Rien

n'est impatientant comme d'attendre. Appelez-la donc aussi, monsieur Flamet.

M. FLAMET. Mademoiselle Suzanne ! mademoiselle Suzanne !

L'HOTESSE (entrant). Elle descend, monsieur ; elle descend.

M. FLAMET. Qu'est-ce que je vous dois, madame?

L'HOTESSE. C'est six francs, monsieur.

MADAME DEMBRUN. Qu'avez-vous donc mangé pour six francs?

(M. Flamet paie l'hôtesse.)

L'HOTESSE. Il y a de plus le feu de madame; le lacet a été payé; et les deux bouteilles de vin que j'ai fait mettre dans la voiture.

MADAME DEMBRUN. Il me semble que ça pourrait bien passer comme ça.

M. FLAMET (donnant encore de l'argent à l'hôtesse). Je vais essayer de monter sur le siége d'ici à Épernon ; il n'y a que trois lieues, je verrai.

MADAME DEMBRUN. C'est d'autant mieux imaginé, qu'en vérité j'en avais déjà parlé à Suzanne. C'est très-singulier. Votre voiture n'est pas très-large, nous y sommes un peu gênés ; de cette façon-là, vous serez plus à votre aise et nous aussi. Je ne vous plains pas ; si j'étais homme, je n'aurais pas d'autre place.

JOSÉPHINE (un bouquet à la main). Madame veut-elle me permettre de lui offrir ce bouquet?

MADAME DEMBRUN (prenant le bouquet, en donne un petit coup sur la joue de Joséphine). Merci, petite. (A M. Flamet.) Vous le voyez, mon talisman fait son effet. Mais j'aperçois Suzanne, partons.

(Elle sort accompagnée de M. Flamet et de l'hôtesse.)

JOSÉPHINE (seule). Si j'avais su, je ne me serais pas tant piqué les doigts pour lui donner les dernières roses qui nous restaient. « Merci, petite! » Je me soucie bien de son merci.

SCÈNE III.

(Épernon. — Un café.)

MADAME DEMBRUN, M. FLAMET, SUZANNE.

M. FLAMET. Dès que c'est le seul café d'Épernon, il n'y pas à choisir.

SUZANNE. D'ailleurs il est fort bien.

MADAME DEMBRUN (avec ironie). Vous vous y connaissez! Est-ce qu'il n'y a personne dans ce beau café?

(M. Flamet frappe sur une table; la limonadière paraît.)

LA LIMONADIÈRE. Monsieur et mesdames, je suis bien votre servante; qu'y a-t-il pour votre service?

MADAME DEMBRUN. Avez-vous de l'eau bouillante?

LA LIMONADIÈRE. Non, madame, mais j'ai du feu, et dans une minute...

MADAME DEMBRUN. C'est pour faire du café.

LA LIMONADIÈRE. Alors, madame, c'est inutile; mon café est fait depuis ce matin.

MADAME DEMBRUN. Entendez-vous, Suzanne? du café fait depuis ce matin!

LA LIMONADIÈRE. Quoi donc, madame?

MADAME DEMBRUN. Le café ne se fait jamais qu'au moment de le prendre, ma chère dame.

LA LIMONADIÈRE. Ce serait une belle histoire avec des rouliers qui le plus souvent n'arrêtent pas leurs chevaux.

MADAME DEMBRUN. Des rouliers qui prennent du café! Vous doutiez-vous, monsieur Flamet, que les rouliers prissent du café?

LA LIMONADIÈRE. Pourquoi donc pas, madame? Il n'y a pas de loi qui les en empêche, je suppose.

MADAME DEMBRUN. Assurément non; mais vous ne le leur donnez pas tout pur?

M. FLAMET. Qu'importe! Ne perdons pas de temps, je vous prie.

MADAML DEMBRUN. Laissez-moi donc m'instruire. Vous voudriez qu'il n'y eût que vous de savant.

M. FLAMET. Si nous voulons arriver à Châteaudun avant la nuit....

MADAME DEMBRUN. Que vous êtes tourmentant avec votre Châteaudun! Il semblerait que nous voyageons par ordre supérieur, et que nos couchées nous sont imposées. Je suis de bonne humeur aujourd'hui, ainsi je ne veux pas qu'on me contrarie. Je reviens aux rouliers.

M. FLAMET (à part). Ah! Seigneur Dieu!

MADAME DEMBRUN (en souriant). Je ne suis pas fâchée de vous taquiner un peu. (A la limonadière.) Avouez, madame, que dans le café que vous leur donnez il entre bien quelque petite dose de chicorée.

LA LIMONADIÈRE. De la chicorée, madame! je ne sais seulement pas ce que c'est. Ce sont des inventions de Paris que cela.

MADAME DEMBRUN (bas à M. Flamet). Elle est vraiment singulière, cette femme-là; on ne peut rien lui dire. (Haut à la limonadière.) Mais c'est fort sain, je vous assure. C'est étonnant la quantité de personnes comme il faut qui en prennent et qui s'en trouvent très-bien.

M. FLAMET (d'un ton suppliant). Madame Dembrun! madame Dembrun!

MADAME DEMBRUN (sans l'écouter). Pour des rouliers qui boivent beaucoup, et qui en général ont le sang échauffé...

LA LIMONADIÈRE. Les rouliers, les rouliers ne boivent pas plus que d'autres, madame.

M. FLAMET (à la limonadière). Madame, faites-moi le plaisir, je vous prie, de vous occuper du déjeuner.

MADAME DEMRRUN. De quoi vous mêlez-vous? J'ai mon café, un café particulier qu'on prépare tout exprès pour moi chez Piébot; c'est le seul dont je sois sûre. Suzanne a un filtre dans son sac, elle va le faire elle-même; ainsi madame n'a absolument qu'à lui indiquer où elle trouvera ce qui lui est nécessaire.

LA LIMONADIÈRE. Il y a sept ans que je tiens cet établisse-

ment, je puis bien dire que c'est la première fois que pareille chose m'arrive.

MADAME DEMBRUN. Il ne faut pas prendre cela en mauvaise part, ma chère dame ; mon café est la seule manie que j'aie. C'est peut-être tout ce que je prendrai de la journée ; vous concevez que je doive tenir à ce qu'il soit bon.

M. FLAMET. Si c'est ainsi, mademoiselle Suzanne, faites donc le café tout de suite.

SUZANNE. Je ne sais pas où aller.

LA LIMONADIÈRE (ouvrant une petite porte). Entrez là-dedans, mademoiselle.

(Elle sort avec Suzanne.)

MADAME DEMBRUN. A-t-on idée d'une mégère comme celle-là ? Sans vous, vraiment, je n'aurais pas osé rester chez elle. A mesure qu'on s'éloigne de Paris, comme les gens deviennent grossiers ! Ordinairement ces êtres-là sont flattés quand on leur parle. Je le sais si bien que je leur en donne toujours le plaisir ; le moindre mot les satisfait ; mais avec une pareille harpie, il n'y a pas moyen. N'êtes-vous pas de mon avis ? Répondez-moi donc quelque chose. Vous ne prenez pas garde que c'est toujours moi qui fais les frais de la conversation.

M. FLAMET. Que puis-je faire de mieux que de vous écouter ?

MADAME DEMBRUN. C'est bien là une réponse dans le genre de celles que me faisait mon mari. En général, c'est étonnant combien vous avez de rapports ensemble. Je ne vous en ai jamais parlé, je crois ? Oh ! non, je ne vous en ai jamais parlé ; je n'aime pas à dire du mal des morts ; on prétend que cela porte malheur. Croiriez-vous que dans les derniers temps il aimait mieux me voir de l'humeur que de me voir en gaîté ? C'est à la lettre ; car j'ai de l'humeur quelquefois, et je ne suis guère aimable. Vous ne vous en douteriez pas. Il faut être naturel : quand je suis gaie, je suis gaie ; mais aussi quand je suis maussade, je ne me gêne pas davantage. Vous me verrez comme cela, il faut vous y attendre. Je vous gâte dans ce moment-ci. Riez donc. Quel terrible homme vous êtes !

M. FLAMET. Votre déjeuner ne vient toujours pas. (La limonadière entre.) Et ce déjeuner, madame, et ce déjeuner ?

LA LIMONADIÈRE (riant). Ah ! mon Dieu, s'il me fallait tout ce temps-là pour faire mon café, je ne risquerais rien. Voilà plus de dix fois que cette demoiselle fait repasser le sien sur le marc.

MADAME DEMBRUN. C'est bien, c'est bien ; vous me faites plaisir : je vois que Suzanne ne veut pas me tromper.

M. FLAMET (à la limonadière, avec tous les signes d'une humeur concentrée). Y a-t-il quelque chose à voir à Épernon, madame ?

LA LIMONADIÈRE. Quand on est d'un pays, on n'y trouve rien de curieux ; mais beaucoup de voyageurs vont visiter l'endroit où on lave les laines : c'est un ancien couvent dont on ne savait que faire, et qu'on a arrangé pour ça. Les personnes qui s'y connaissent trouvent que c'est bien arrangé.

M. FLAMET. Est-ce loin ?

MADAME DEMBRUN. J'espère bien que vous n'allez pas me quitter, monsieur Flamet ?

LA LIMONADIÈRE. C'est à la porte, monsieur. Vous suivez la rue tout du long, vous tournez à gauche, ensuite à main droite ; vous traversez le marché ; il y a un passage qui vous mène près de l'église ; vous longez, ça vous conduit à une place ; quand vous êtes à l'autre bout, vous allez toujours, et puis vous demandez.

MADAME DEMBRUN (riant avec affectation). Effectivement c'est à la porte, comme dit madame ; malgré cela, monsieur Flamet, vous n'irez pas.

M. FLAMET. Si vous déjeuniez au moins.

MADAME DEMBRUN. Ah ! répétez donc ; c'est absolument monsieur Dembrun. Il me semble que je l'entends.

(Suzanne entre.)

SUZANNE (une casserole et une cafetière à la main). Madame, voici votre café, et de la soi-disant crème.

LA LIMONADIÈRE. Comment ! de la soi-disant, mademoiselle !

M. FLAMET. Je ne sais pas ce qu'on lui trouve, elle a très-bonne mine.

MADAME DEMBRUN. Oui, c'est convenu, c'est convenu. D'ailleurs aujourd'hui j'ai juré de ne me plaindre de rien.

LA LIMONADIÈRE. Quand vous n'auriez rien juré, madame, je défierais qui que ce soit de trouver à redire à cette crème-là.

MADAME DEMBRUN. Vous avez du pain?

LA LIMONADIÈRE. Je serais bien malheureuse si je n'en avais pas. (Elle appelle.) Coco!

COCO (en dehors). Maman?

LA LIMONADIÈRE. Apporte le pain, mon bichon, avec un couteau, et ne te blesse pas.

MADAME DEMBRUN (riant). Le pain! ah! ah! ah! ah! le pain! Est-ce que vous n'avez pas de petits pains?

LA LIMONADIÈRE. Où y a-t-il des petits pains à cette heure-ci?

MADAME DEMBRUN. A Paris, je suppose.

LA LIMONADIÈRE. A Paris! à Paris! Nous ne sommes pas à Paris. (A M. Flamet.) Mais c'est vrai.

M. FLAMET (bas). Ne prenez pas garde.

COCO (apportant un pain de quatre livres). Est-ce que c'est pour elles?

(Il indique madame Dembrun et Suzanne.)

LA LIMONADIÈRE. Oui, mon lapin.

COCO (posant le pain sur la table). Tenez, v'là le pain et v'là le couteau.

MADAME DEMBRUN (d'un ton mielleux). C'est à vous ce joli enfant-là, madame?

LA LIMONADIÈRE. Oui, madame.

MADAME DEMBRUN. Il paraît bien espiègle. (A Coco.) Vous n'êtes plus d'âge à aimer les bonbons, mon petit ami?

COCO. Tout de même.

MADAME DEMBRUN. Alors tendez votre petite main, je vais vous en donner.

(Elle lui donne des bonbons.

COCO (après les avoir mis dans sa bouche). Pouah! que c'est mauvais!

(Il se met à pleurer.)

LA LIMONADIÈRE. Qu'avez-vous donc donné à mon enfant, madame?

MADAME DEMBRUN. Ce sont des pastilles de menthe.

COCO (pleurant plus fort). C'est des dragées d'attrape, maman, c'est mauvais comme tout.

LA LIMONADIÈRE. Bois de l'eau, mon chérubin, bois-en

beaucoup. (Elle lui verse de l'eau.) Je ne vous avais pas priée de lui donner des bonbons, madame. Il n'est pas élevé à cela. Bois toujours, mon petit; avale le plus que tu pourras.

MADAME DEMBRUN. Monsieur Flamet, expliquez donc à cette femme ce que c'est que des pastilles de menthe.

LA LIMONADIÈRE. Cette femme! (A Coco.) Comment te trouves-tu à présent, mon ange?

COCO (pleurant toujours.) Pas si mal que tout à l'heure, maman; mais il me semble toujours que ça me gargouille.

LA LIMONADIÈRE. Viens là-dedans te mettre devant le feu, je te frotterai le ventre.

(Elle emmène Coco.)

MADAME DEMBRUN. Il faut avouer, monsieur Flamet, que vous êtes d'un grand secours pour des femmes. Est-ce que vous ne pouviez pas imposer silence à cette harengère? Il ne doit venir personne chez elle. De quoi ça peut-il vivre? Avec la meilleure volonté du monde, moi qui ai l'habitude d'amadouer tous ces gens-là, je n'ai pas pu en venir à bout.

(Jéricho entre.)

JÉRICHO. Monsieur, j'avais peur de ne pas vous trouver. C'est qu'il n'y a pas à dire, en regardant la voiture, je viens de m'apercevoir qu'il fallait faire ficeler les ressorts. Le maréchal qui est là le dit bien aussi.

M. FLAMET. Le maréchal doit dire cela.

MADAME DEMBRUN. De grâce, monsieur Flamet, ne nous laissez pas seules; votre domestique suffit pour cela. Est-ce que vous vous connaissez en ressorts?

M. FLAMET. C'est pour votre sûreté plus que pour la mienne. Au surplus, je reviens tout de suite.

(Il sort avec Jéricho.)

MADAME DEMBRUN. Le voilà parti! Qu'en dites-vous, Suzanne?

SUZANNE. Ne m'en parlez pas, madame, c'est une horreur. Il voit l'état dans lequel est madame, et il la quitte pour ménager quelques méchants bouts de ficelle.

MADAME DEMBRUN. Il ne lui manquait plus que d'être avare.

SUZANNE. Madame se rappelle-t-elle qu'elle était presque au

moment de se fâcher contre moi tout à l'heure sur la route? Me trompais-je?

MADAME DEMBRUN. Je suis si indulgente!

SUZANNE. J'ai beau n'avoir jamais été mariée, je me connais en hommes peut-être mieux que celles qui l'ont été toute leur vie. D'abord, je les déteste, et ce n'est pas d'hier. Je les ai toujours vus malhonnêtes, grossiers et méprisants. Il faut être jeune pour plaire à ces messieurs, sans cela on n'est rien. Je sais bien pourquoi : les jeunes filles sont si niaises, on leur fait accroire tout ce qu'on veut.

(Un roulier entre.)

LE ROULIER (un peu ivre). Oh! eh! à la maison!

LA LIMONADIÈRE (accourant). Ah! c'est vous, maître Aubry! Qu'êtes-vous donc devenu depuis un siècle?

LE ROULIER (se grattant l'oreille). Dame, maman Gilbert, c'est vrai, je vous ai fait faux bond. (Il rit.) Est-ce qu'on ne s'embrasse pas aujourd'hui?

(Il l'embrasse.)

LA LIMONADIÈRE. Je ne connais pas de plus grand embrasseur que vous.

LE ROULIER. Ma femme ne dit pas de même. (Prenant une bouteille de vin sur le comptoir.) C'est-il toujours votre petit vin?

LA LIMONADIÈRE. Toujours.

LE ROULIER. Le plus souvent à présent je prends par Étampes. Il y a là dans une auberge une petite chienne de servante que ma femme a renvoyée? elle a eu grand tort. Vous savez que je vous dis toujours tout.

LA LIMONADIÈRE. C'est une belle préférence.

LE ROULIER. Une commère ben dodue, vous pouvez m'en croire, ben rondelette, et qui attire les chalands là où elle est; en veux-tu, en v'là.

SUZANNE (à madame Dembrun, d'un air effrayé). Madame! madame!

LE ROULIER. C'est ce qui s'appelle une fille conditionnée, je vous en réponds. Nos femmes nous font grand tort avec leurs jalousies, et elles n'y gagnent rien, ben sûr. Quant à moi, c'est comme pour le vin; plus j'en bois d'extraordinaire,

plus je reviens avec plaisir à ma piquette. Mais il me faut de l'extraordinaire ; sans ça, bernique.

SUZANNE (à demi-voix). Mais, madame !

MADAME DEMBRUN (de même). Que voulez-vous que j'y fasse ?

LA LIMONADIÈRE. Taisez-vous, mauvais sujet.

LE ROULIER. La petite drôlesse commence déjà à faire la farouche, même avec moi son ancien maître. (Suzanne se bouche les oreilles.) Si c'est vrai, ce qu'on dit, comment donc ! on parle jusqu'à un greffier.

LA LIMONADIÈRE. Vraiment !

LE ROULIER. On va même jusqu'à un notaire.

LA LIMONADIÈRE. Bah !

LE ROULIER (allumant sa pipe). Ça se conçoit, foi d'homme, ça se conçoit, parce que..... Si vous voyez ça, c'est des joues d'un ferme..... c'est des.....

MADAME DEMBRUN (vivement à la limonadière). Madame, si monsieur prétend continuer, je ne puis pas rester davantage.

LA LIMONADIÈRE. Monsieur est une pratique.

LE ROULIER. Qu'est-ce qu'elle a donc c'te dame ?

MADAME DEMBRUN. J'ai.... j'ai.... que vous devriez prendre garde devant qui vous parlez.

LE ROULIER (à la limonadière). Est-ce que j'ai dit quelque chose, madame Gilbert ?

LA LIMONADIÈRE. Je n'en sais rien, moi.

LE ROULIER. Il semblerait que je ne sais pas vivre.

MADAME DEMBRUN. Vous ne voyez pas que ma femme de chambre se bouche les oreilles.

LE ROULIER (éclatant de rire). Ah ! pardine, si elle se bouche les oreilles..... Je ne veux pas répondre, mais y aurait pourtant de quoi. Si c'était une jeune fille, je ne dis pas ; mais à son âge, où diable votre servante va-t-elle faire des simagrées !

SUZANNE. Servante !

LE ROULIER. Tiens, la v'là qu'entend.

SUZANNE. Des simagrées ! des simagrées ! grossier que vous êtes ! Vous croyez toujours avoir affaire à vos filles de cabaret.

LE ROULIER. Allez, allez, ne l'est pas qui veut, mamzelle caquet.

LA LIMONADIÈRE. Maître Aubry, soyez raisonnable.

LE ROULIER. Avec des poulettes de c't'acabit-là, ce n'est pas difficile.

MADAME DEMBRUN (à la limonadière). Si je restais à Épernon, je ferais des plaintes contre vous.

LA LIMONADIÈRE. Faites, madame.

MADAME DEMBRUN (furieuse). Levez-vous, Suzanne, et allons-nous-en. (M. Flamet entre). Vous devez être content, monsieur; vous nous avez choisi un bel endroit.

M. FLAMET. Plaît-il?

LE ROULIER. Monsieur, madame votre épouse ne sait ce qu'elle dit.

M. FLAMET. Expliquez-moi du moins.....

MADAME DEMBRUN. Vous l'auriez fait exprès, vous n'auriez pas fait pis.

M. FLAMET. Encore faudrait-il savoir de quoi il est question.

MADAME DEMBRUN. Laissez donc, laissez donc, monsieur; vous ne le savez que trop.

M. FLAMET. Je veux mourir sur l'heure....

LA LIMONADIÈRE. Quelle patience il faut avoir!

M. FLAMET. Voulez-vous me faire le plaisir de me dire?...

SUZANNE. Madame en sera malade.

MADAME DEMBRUN. Vous avez raison, Suzanne. Être insultée à ce point-là!

M. FLAMET. Comment donc, insultée! (Au roulier.) Serait-il vrai, monsieur, que vous eussiez manqué à madame?

MADAME DEMBRUN. Monsieur Flamet, vous n'êtes pas un homme si vous ne faites pas arrêter ce drôle-là.

LE ROULIER. Ah çà! mais, madame, si vous vouliez bien finir. Qu'appelez-vous un drôle?

MADAME DEMBRUN. Il n'y a pas d'obscénités qu'il n'ait dites et faites devant moi.

LA LIMONADIÈRE (bas à M. Flamet). C'est faux, monsieur, croyez-moi, c'est faux. Maître Aubry est un fermier qui fait des

charrois à son temps perdu ; mais c'est un homme incapable de manquer à un chat.

M. FLAMET (de même). C'est bon, c'est bon. Qu'est-ce que ces dames vous doivent ?

LA LIMONADIÈRE. Mon Dieu ! monsieur, elles ont pris si peu de chose ; ce sera ce que vous voudrez.

MADAME DEMBRUN. Monsieur Flamet, est-ce que par hasard vous demanderiez grâce pour moi ? Il ne manquerait plus que cela.

M. FLAMET. Du tout, du tout ; je reçois au contraire les excuses de madame. (Bas à la limonadière.) Laissez-la dire ; il y a des instants où elle n'a pas toute sa tête.

LA LIMONADIÈRE. Il fallait nous avertir plus tôt. (Au roulier.) C'est une folle.

LE ROULIER. Je suis bien fâché alors de lui avoir répondu. (Élevant la voix et saluant madame Dembrun.) Pardon, madame, je ne savais pas....

M. FLAMET (se hâtant de l'interrompre). La voiture est prête, allons la rejoindre. (A la limonadière, en lui donnant de l'argent.) Tenez, madame ; est-ce bien ?

LA LIMONADIÈRE. Trop bien, monsieur. Je vous suis obligée.

MADAME DEMBRUN (sortant avec M. Flamet). C'est devant un commissaire de police qu'il fallait mener ces gens-là.

LE ROULIER (à Suzanne qui lui fait la grimace). Charmante !

(Suzanne sort.)

LA LIMONADIÈRE. Il a fort à faire, ce pauvre monsieur ; je le plains.

LE ROULIER. Je le plains bien plus que vous, moi. Ma femme n'est peut-être pas une folle aussi finie que la sienne ; mais, ma foi ! si je n'avais pas de temps en temps des voyages pour me distraire, en vérité, madame Gilbert, je ne vous mens pas ; vous me croirez, si vous voulez ; aussi sûr comme j'ai une âme à sauver, dans des quarts d'heure j'ai beau me tenir à quatre, dire mon *Pater* et mon *Ave* en dedans de moi pour ne pas m'emporter, c'est queuquefois d'une force, d'une violence.... Je l'aime ben, c'est mon

devoir ; aussi faut que vous me connaissiez comme vous me connaissez pour que je vous dise ce que je vas vous dire. Oui, madame Gilbert, c'est la mère de mes enfants ; elle est ben entendue dans son ménage, ben propre, ben alerte, ben économe; elle a ben soin de moi, et cependant, quoique je ne sois pas méchant et que je n'aie jamais désiré de mal à personne, s'il plaisait à Dieu....

LA LIMONADIÈRE. Fi ! fi ! maître Aubry. Allons donc, allons donc, est-ce qu'on doit avoir des pensées pareilles ! Aidez-moi plutôt à emporter tout cela là-dedans.

LE ROULIER (l'embrassant). Oui, mon cœur.

(Ils sortent en emportant ce qui a servi au déjeuner de madame Dembrun.)

SCÈNE IV.

(Chartres. — Une salle de l'auberge de la poste. — M. Flamet est assis d'un côté du théâtre, Jéricho debout de l'autre côté.)

JÉRICHO. Monsieur, c'est drôle, les clochers de Chartres, je les voyais une heure avant d'arriver. (M. Flamet tire sa montre.) Si je savais que madame Dembrun restât longtemps dans cette chambre qu'elle a demandée, je prierais monsieur de me laisser aller voir la cathédrale. On dit qu'il n'y a rien au monde de plus magnifique.

M. FLAMET (avec une humeur concentrée). Il ne manquerait que cela.

JÉRICHO. Je croyais qu'elle allait redescendre tout de suite, moi. Une femme qui a fait six lieues et demie en voiture, il n'est pas extraordinaire qu'elle demande une chambre, c'est assez juste même ; mais on sait toujours à peu près le temps que ça doit durer.

M. FLAMET. Que voulez-vous !

JÉRICHO. C'est que s'il y a encore douze lieues d'ici à Chateaudun où nous devons coucher....

M. FLAMET. J'ai pris mon parti ; tout m'est égal.

JÉRICHO. Et ne pas vouloir qu'on attelle avant qu'elle l'ait permis ! Monsieur doit bien se repentir.

M. FLAMET. Ce qu'il y a de sûr, c'est que monsieur s'ennuie beaucoup de votre bavardage.

JÉRICHO. Je croyais vous faire passer le temps.

M. FLAMET. Puisque je suis résigné, il n'y a pas de temps à me fairer passer. Il est clair que ce voyage ne sera qu'un long supplice. Quand on le répéterait sans cesse, à quoi cela avancerait-il? Vous n'êtes pas dans la voiture, vous, d'ailleurs; vous ne pouvez pas savoir la moitié du mauvais sang que je fais. La conversation la plus insipide; et par-dessus le marché une femme de chambre qui, à chaque cahot, me brise les genoux avec les siens qui sont durs comme du bois. La vérité est que je souffre horriblement, et que j'aurais de la peine à me tenir longtemps debout.

JÉRICHO. Mon pauvre maître, est-ce que vous croyez qu'un peu d'eau et de sel ne vous ferait pas de bien? Une vilaine femme de chambre, passez-moi le terme, n'avoir pas plus de respect pour un homme aussi savant que monsieur! (M. Flamet ne peut s'empêcher de rire.) Mais c'est vrai! Vous briser les genoux ; c'est tout au plus si on l'endurerait d'une véritable dame.

M. FLAMET. Ne sont-ce pas elles qui descendent?

JÉRICHO. Oh! mon Dieu, oui. Je les reconnaîtrais à présent de cent lieues.

(Madame Dembrun et Suzanne.)

MADAME DEMBRUN (de l'air le plus gai). Monsieur Flamet, vous n'avez pas vu par hasard une grosse fille rousse qui sert dans cette maison? La drôle de créature! Elle nous a bien diverties, Suzanne et moi. N'est-ce pas, Suzanne? Quatre, cinq, six amoureux à la fois ne lui paraissent qu'une bagatelle. (Elle rit.) Que vous êtes sérieux! Vous ne riez donc jamais? C'est ce que je disais à Suzanne; nous ne vous avons jamais vu rire. J'ai tout oublié, je vous ai pardonné la scène d'Épernon, que voulez-vous de plus? Certainement, avec un autre homme, le roulier et la limonadière ne s'en seraient pas tirés comme cela; mais vous n'avez pas de caractère, ce n'est pas votre faute.

M. FLAMET. Peut-on faire mettre les chevaux?

MADAME DEMBRUN. Non.

M. FLAMET. Comment! non.

MADAME DEMBRUN. Non, monsieur Flamet. Jusqu'ici, je crois bien avoir fait tout ce que vous avez voulu; certainement, je vous défie de m'adresser aucun reproche; mais je vous déclare que rien ne pourrait me décider à risquer un orage au milieu d'une grand'route.

M. FLAMET. Où voyez-vous de l'orage?

MADAME DEMBRUN. Suzanne, répétez un peu ce que vous avez entendu dire au postillon.

SUZANNE. Oui, il a parlé d'orage.

MADAME DEMBRUN. Vous voyez bien; ces gens-là, qui sont toujours par voies et par chemins, s'y connaissent mieux que personne; et la grosse servante que j'ai consultée m'a bien dit aussi : « Madame, dans la saison où nous sommes, on ne peut répondre de rien. »

M. FLAMET. Et là-dessus nous allons passer la nuit à Chartres?

MADAME DEMBRUN. A Chartres ou ailleurs, je vous avouerai que ça m'est fort indifférent. Chartres est un endroit comme un autre. L'essentiel est d'être à l'abri. Un savant ne doit pas ignorer que rien n'attire le tonnerre comme une voiture qui court la poste.

SUZANNE. Je me rappellerai toute ma vie deux dames, à peu près de l'âge de madame et du mien, qu'on a apportées presque mortes chez mon père, d'avoir été renversées de voiture.

JÉRICHO. Par le tonnerre?

SUZANNE. Je ne m'en souviens pas; mais c'est un miracle qu'elles en soient réchappées.

MADAME DEMBRUN. Je veux bien croire au miracle pour les autres; je ne m'y fie pas pour moi.

M. FLAMET. Madame Dembrun, réfléchissez donc.

MADAME DEMBRUN. Ah! c'est tout réfléchi, monsieur Flamet. Quand j'ai la raison de mon côté, rien ne peut me faire céder. Il serait par trop ridicule d'aller aux eaux chercher la santé pour se faire tuer en route; on se ferait moquer de soi. Vous me regardez! Il semblerait que j'extravague. Si de nous deux il devait y en avoir un plus pressé que l'autre, ce de-

vrait être moi ; la saison des eaux n'a qu'un temps; au lieu que des recherches, on a toute l'année pour cela.

M. FLAMET. A ne parler qu'argent, notre voyage coûtera le double.

MADAME DEMBRUN. Qu'est-ce que cela vous fait? vous n'en payez que la moitié.

M. FLAMET. Cette moitié sera double.

MADAME DEMBRUN. Puisque j'y consens. Peut-on regarder à la dépense quand il y va de la vie? Je ne suis pas entêtée, mais pour cela, je tiendrai bon. Dans le fond de l'âme, vous êtes de mon sentiment, j'en suis sûre; vous ne devez pas avoir plus envie d'être tué qu'un autre. Si le temps ne se couvre pas d'ici à une heure, alors rien de mieux.

M. FLAMET (ouvrant la croisée). Mais, regardez-le donc ce temps !

MADAME DEMBRUN. Je ne m'y connais pas.

M. FLAMET. Il est d'une pureté admirable.

MADAME DEMBRUN. Pureté trompeuse. Pourquoi ce postillon, pourquoi cette servante, auraient-ils dit ce qu'ils ont dit ?

M. FLAMET. Pour vous faire rester dans leur auberge.

MADAME DEMBRUN (riant aux éclats). Est-ce que les postillons ont des auberges? C'est l'intérêt que ces braves gens ont pris à moi qui les a fait parler, n'en doutez pas. Je vous dis que j'ai un talisman ; vous ne voulez pas le croire. (Faisant l'agréable.) Mais vous en profiterez malgré vous; oui, monsieur Flamet, malgré vous, malgré vous. Suzanne, voyez donc si la grosse servante est occupée ; je ne serais pas fâchée de savoir si ce que je lui ai donné pour son mal de gorge lui a fait du bien.

(Elle sort avec Suzanne.)

M. FLAMET (ne pouvant plus se contenir). Ne me parlez pas, Jéricho, ne me dites rien, je vous le défends. (Il se promène à grands pas.) C'est à se jeter par la fenêtre ! Voir de l'orage du temps qu'il fait ! Et toujours triomphante, toujours la raison de son côté ! Ah ! sans le respect humain, quel plaisir on aurait à envoyer une pareille compagne à tous les diables !

JÉRICHO (ayant l'air de se parler à lui-même). J'y pensais.

M. FLAMET. Qui est-ce qui n'y penserait pas? Mais elle connaît tout le monde, elle est très-répandue, elle a une espèce de réputation d'agrément fondée sur je ne sais quoi; on l'a prise comme cela, et l'homme de qui elle se plaindrait serait un homme à pendre.

JÉRICHO. Comme en faisant tout ce que vous faites, on n'est pas sûr qu'elle ne se plaindra pas...

M. FLAMET. Avez-vous un moyen de m'en débarrasser?

JÉRICHO. Je ne sais pas si c'est un moyen de maître; mais moi, je n'en ferais ni une ni deux. A la première couchée, je déménagerais bien gentiment tout son petit butin, je le donnerais à serrer à la maîtresse de l'auberge; et au point du jour, pendant qu'elle dormirait encore, je demanderais les chevaux, et fouette, postillon.

M. FLAMET. O ciel!

JÉRICHO. Dame, monsieur, c'est ce que je ferais; après ça, je n'ai pas de conseils à donner à monsieur.

(Il se met à la fenêtre.)

M. FLAMET (se parlant à lui-même). Ce n'est pas l'embarras, je serai peut-être obligé d'en venir là. Je ne prévois pas que cela puisse finir autrement. Ma réputation n'est pas celle d'un tigre; on ne pourra croire que j'ai tous les torts. Mais quel ennui que d'être forcé, pour me disculper, de faire une relation de mon voyage! d'autant qu'elle aura un grand avantage sur moi; elle fera des grimaces, des lamentations, et puis elle mentira.

JÉRICHO (parlant par la fenêtre). Eh! bonjour, Antoine.

M. FLAMET. A qui dites-vous bonjour?

JÉRICHO. Monsieur, c'est au cocher de monsieur Sénès.

M. FLAMET. Ah! ah! faites-lui donc signe de venir. (Jéricho obéit.) En effet, la campagne de monsieur Sénès ne doit pas être loin d'ici. (Antoine entre.) Bonjour, mon garçon. Comment se portent votre maître et votre maîtresse?

ANTOINE. Monsieur leur fait beaucoup d'honneur; ils se portent bien.

M. FLAMET. Est-ce qu'ils sont à Chartres dans ce moment-ci?

ANTOINE. Non, monsieur. C'est moi qui suis venu ce matin

pour conduire à la diligence de Paris monsieur et madame Gérard, que monsieur doit connaître, et qui ont passé quinze jours à la maison. Je vais m'en retourner à présent avec la voiture.

M. FLAMET. A vide?

ANTOINE. J'ai un pain de sucre et dix livres de riz.

M. FLAMET. A quelle distance êtes-vous?

ANTOINE. On ne compte guère plus d'une lieue; et comme c'est sur la grand'route, c'est comme rien. Mais monsieur a une habitude : mes chevaux ne feraient que deux pas, il veut toujours qu'on les laisse reposer.

M. FLAMET. Ainsi c'est sur la grand'route même?

ANTOINE. Si bien sur la grand'route, que de la grille quelqu'un qui serait dans la diligence, on pourrait lui donner la main. Si monsieur remonte du côté de Châteaudun, il n'aura qu'à regarder sur la gauche, une belle maison avec de grands jardins et un colombier peint en briques, c'est nous.

M. FLAMET. Jéricho, il me prend une idée.

JÉRICHO. D'aller chez monsieur Sénès, je gage.

M. FLAMET. Qu'en pensez-vous, Jéricho?

JÉRICHO. Ma foi! monsieur ce sera une lieue de sauvée.

M. FLAMET. On ne peut pas deviner le temps que madame Dembrun fera durer son orage; du moins, comme cela, je pourrai prendre patience. Elle a parlé d'une heure; qui sait?

JÉRICHO. Est-ce que monsieur me laissera?

M. FLAMET. Il n'y a pas de doute; et même, Jéricho, je vous recommanderai, pendant mon absence, d'obéir à madame Dembrun comme vous avez l'habitude de m'obéir.

JÉRICHO. Monsieur va-t-il lui parler avant d'aller chez monsieur Sénès?

M. FLAMET. Vraiment non, elle trouverait moyen de m'en empêcher. Mais vous lui direz bien que je ne la retarderai pas d'une minute, et que je vais rester cloué à la grille dont nous a parlé Antoine. Surtout, Jéricho, quelque chose qu'elle fasse, quelque chose qu'elle vous dise, pas d'impatience, pas d'humeur; je vous en saurai gré. Si vous lui donniez la moindre contrariété, j'en serais inconsolable.

JÉRICHO. Partez sans inquiétude, monsieur. Ce sera la pre-

mière fois que j'aurai à souffrir par rapport à vous; j'en serai content, parce que c'est une occasion.

M. FLAMET. Au revoir, Jéricho, au revoir.

JÉRICHO. Votre serviteur, monsieur.

M. FLAMET. Je n'ai seulement pas demandé à Antoine s'il voulait se charger de moi.

ANTOINE. Ah! pardine, monsieur, c'est avec bien du plaisir.

(M. Flamet et Antoine sortent.)

JÉRICHO (seul). Je parie que je vais avoir du tapage. Ça me serait égal si monsieur ne m'avait pas tant recommandé de me contenir. Il ne veut pas être dans son tort. Quel brave homme! Voilà pourtant à quoi ça sert d'être savant, ça apprend à se posséder. Je ne suis pas savant, moi, il s'en faut diablement.

(Madame Dembrun entre.)

MADAME DEMBRUN. Jéricho, où va donc votre maître?

JÉRICHO. Chez monsieur Sénès, madame.

MADAME DEMBRUN. Je l'ai vu monter en voiture.

JÉRICHO. C'est la voiture de monsieur Sénès.

MADAME DEMBRUN. Et quand je voudrai partir?...

JÉRICHO. Nous le prendrons chez monsieur Sénès.

MADAME DEMBRUN (à Suzanne qui paraît). Suzanne, voici du nouveau; monsieur Flamet qui fait des visites! Nous allons à présent être obligées de courir après lui.

JÉRICHO. Il n'y a pas à courir, puisque l'habitation de monsieur Sénès...

MADAME DEMBRUN. Eh! laissez là votre monsieur Sénès. Croyez-vous que je sois une idiote? C'était concerté dès Paris, j'en mettrais ma main au feu. Je voulais prendre la route d'Orléans, pourquoi sommes-nous venus par celle-ci?

JÉRICHO. Parce qu'en général elle passe pour être plus douce aux voitures.

MADAME DEMBRUN. Dites plutôt parce qu'elle passe près de ce monsieur Sénès qu'on voulait voir à toute force. Au surplus, vous ne devez pas trahir votre maître; c'est à moi de voir le parti que j'ai à prendre.

JÉRICHO. Madame n'avait qu'à ne pas avoir peur de l'orage.

MADAME DEMBRUN. Alors c'est donc pour me punir que votre maître a fait cette escapade ?

JÉRICHO. Je n'ai pas dit cela.

MADAME DEMBRUN. En voilà assez.

JÉRICHO. C'est que je ne veux pas qu'on croie que monsieur fait des cachotteries. Monsieur est maître comme madame est maîtresse; pourquoi donc se cacherait-il?

MADAME DEMBRUN. En voilà assez, vous dis-je.

JÉRICHO. Monsieur est raisonnable, lui.

(Il sort.)

MADAME DEMBRUN. C'est d'une force à n'y pas tenir. Jusqu'au domestique que nous allons avoir contre nous à présent! Quelque patience qu'on ait, il est impossible de supporter pareille chose.

SUZANNE. Je ne me donne pas pour sorcière; mais j'aurais dit tout cela d'avance à madame.

MADAME DEMBRUN. Vous savez comme je suis, Suzanne; on me trompera tant qu'on voudra : aussi ne chercherai-je pas à m'excuser. J'avouerai que j'ai été sotte; sotte d'abord d'avoir consenti à m'embarquer dans une voiture qu'on m'avait envoyée trois jours d'avance, et qu'à la moindre inspection je devais trouver incommode.

SUZANNE. Ah! ne m'en parlez pas.

MADAME DEMRRUN. Ce ne serait encore rien, si nous eussions voyagé avec un homme un tant soit peu complaisant. Quand on doit faire deux cents lieues ensemble, je conçois qu'on ne s'astreigne pas à la dernière galanterie; mais se conduire comme monsieur Flamet! Prendre deux heures pour déjeuner, lui et son domestique, dans une bonne auberge, et ne trouver rien de mieux pour nous qu'un méchant estaminet, où il nous abandonne aux grossièretés d'une femme abominable et d'un roulier ivre mort!

SUZANNE. Et pourquoi nous quittait-il ? Pour ficeler sa voiture.

MADAME DEMBRUN. Vous n'étiez pas là; mais, un instant auparavant, ma société lui semblait tellement insupportable, qu'il parlait d'aller niaiser avec des laveuses de laine.

SUZANNE. Niaiser! Je ne crois pas que ce soit un homme qui niaise. Si on pouvait tout dire...

MADAME DEMBRUN. Qu'est-ce donc?

SUZANNE. Ah! madame, il y a des choses.....

MADAME DEMBRUN. Expliquez-vous.

SUZANNE. Madame n'avait donc pas demandé des renseignements? Il n'est pas possible que monsieur Flamet ne soit pas connu.

MADAME DEMBRUN. Il est très-connu, au contraire.

SUZARNE. Alors, madame, c'est que le monde est indigne; car on aurait dû prévenir madame.

MADAME DEMBRUN. Prévenir de quoi?

SUZANNE. Madame se rappelle sans doute qu'il était monté sur le siége, à côté de son domestique? Il était bien là....

MADAME DEMBRUN. Très-bien.

SUZANNE. En bon air, pouvant voir tout autour de lui; certainement il n'était pas possible d'être mieux. Par réflexion, il a parlé de poussière, de soleil; c'était un prétexte; il avait ses projets pour vouloir rentrer dans la voiture.

MADAME DEMBRUN. Quels projets?

SUZANNE (baissant les yeux). Ah! madame, c'est si scandaleux.

MADAME DEMBRUN. Scandaleux! Parlez donc.

SUZANNE. Eh bien! madame, c'était pour me serrer les genoux.

MADAME DEMBRUN (riant de toutes ses forces). Vous serrer les genoux! à vous! à vous?

SUZANNE (d'un ton piqué). Oui, madame, à moi, à moi Pourquoi donc pas?

MADAME DEMBRUN (riant toujours). Vous vous serez trompée, ma pauvre Suzanne; la voiture est si étroite qu'il n'est pas étonnant...

SUZANNE. Mais, madame, je dois m'y connaître; et je sais très-bien ce que je dis quand je dis qu'il me serrait les genoux. Il me les serrait évidemment.

MADAME DEMBRUN. D'après cela, il est capable de tout.

SUZANNE. De tout, madame, de tout. J'en ai la marque.

MADAME DEMBRUN. Un homme qui n'a pas plus de retenue... Mais songez donc, s'il eût été vis-à-vis de moi !

SUZANNE. Il est possible que le respect...

MADAME DEMBRUN. Il y a des gens qui ne respectent rien, Suzanne ; j'en ai connu.

SUZANNE. J'avais comme un pressentiment de ça, parce que, chaque fois que nous montions en voiture ou que nous en descendions, tout en ayant l'air de vouloir empêcher nos robes de toucher à la roue, il avait un certain geste qui ne me plaisait pas du tout.

MADAME DEMBRUN. Je n'y avais pas pris garde.

SUZANNE. Oh ! mais, moi, madame, je remarque tout.

MADAME DEMBRUN. Il faut nous en tenir là, Suzanne ; nous n'avons pas besoin de chercher autre chose. C'est tout simplement un homme immoral. Je suis furieuse contre lui. Faites-moi faire de l'eau de laitue ; je sens ma figure qui s'échauffe. Pour peu que je me mette en colère, cela ne manque jamais ; c'est ce qui me retient le plus souvent ; j'ai un teint perfide. Je suis sûre aussi que mon nez devient rouge.

SUZANNE. Non, madame, pas encore.

MADAME DEMBRUN. Oh ! bien, il ne tardera pas. Vite, vite, Suzanne, de l'eau de laitue.

SUZANNE. Oui, madame.

MADAME DEMBRUN. A telle fin que de raison, prenez en même temps la boîte que vous avez mise dans le petit coffre de derrière, et surtout ayez soin qu'on ne la voie pas.

SUZANNE. Que madame n'ait pas d'inquiétude, je la cacherai sous mon châle.

MADAME DEMBRUN. Le vilain homme ! voyez un peu à quoi il m'oblige ! Je remonte à ma chambre.

(Elles sortent toutes deux.)

SCÈNE V.

(Chez M. Sénès. — Un jardin avec une grille dans le fond.)

M. et MADAME SÉNÈS, M. FLAMET, LUDOVIC.

LUDOVIC. Monsieur Flamet, je suis de l'avis de ma sœur ;

cette dame n'est pas ce que vous voulez nous faire accroire.

MADAME SÉNÈS. Non, il y a dans son impatience quelque chose d'amoureux qui le trahit.

M. FLAMET. Ce quelque chose d'amoureux est une peur affreuse d'être encore grondé.

M. SÉNÈS. Cela revient à ce que nous disions ; c'est clair comme le jour. Consolez-vous, monsieur Flamet, le raccommodement n'en sera que plus agréable.

M. FLAMET (riant avec bonhomie). Vous êtes fou.

LUDOVIC. Monsieur Flamet aura beau faire, je la verrai.

M. SÉNÈS. J'espère bien que nous la verrons tous.

MADAME SÉNÈS. Il ne faut pourtant pas pousser la plaisanterie trop loin.

M. SÉNÈS. Ma femme a déjà peur.

MADAME SÉNÈS. Si cela devait faire réellement de la peine à monsieur Flamet...

M. FLAMET. Amusez-vous à mes dépens ; riez tant que vous voudrez ; vous êtes jeunes. Hier encore je riais aussi, moi.

LUDOVIC. Vous recommencerez à rire ce soir, monsieur Flamet. Après tout, votre sultane n'est pas un dragon.

M. FLAMET. Ma sultane !

M. SÉNÈS. Je vous répète que vous n'avez rien à vous reprocher. Cette dame n'étant pas décidée à repartir, ce que vous avez fait était tout simple.

M. FLAMET. J'aurais peut-être dû lui parler moi-même.

MADAME SÉNÈS. De quoi allez-vous vous inquiéter?

M. FLAMET. Une femme mérite toujours des égards.

LUDOVIC. Vous direz tout ce que vous voudrez, cette dame-là vous tient au cœur.

M. FLAMET. C'est que, voyez-vous, il y a près de deux heures que je suis ici.

MADAME SÉNÈS. Et vous vous ennuyez déjà ?

M. FLAMET. La vérité est que je ne jouis pas de votre société ; mon imagination est toujours sur cette route.

M. SÉNÈS. Que faut-il donc pour vous tranquilliser? J'ai mis deux hommes à travailler devant la grille, avec ordre de nous avertir à la moindre voiture qu'ils apercevraient de loin. Antoine est monté à cheval ; il doit aller jusqu'à Chartres,

s'il n'a rien rencontré d'ici là ; vous avez parlé aux postillons qui connaissent tous cette maison aussi bien que l'auberge de la Poste; de plus, votre domestique...

M. FLAMET. Pardon, pardon ; j'ai tort. Dans le fait, c'est vrai; elle ne peut pas être passée ; nous n'avons pas quitté cette place. N'est-ce pas, elle ne peut pas être passée?

MADAME SÉNÈS. Quel bon mari vous auriez fait!

M. FLAMET. Mais pas du tout; car si elle était ma femme, elle aurait été obligée de faire ce que j'aurais voulu.

(Monsieur, madame Sénès et Ludovic éclatent de rire.)

M. SÉNÈS. En voici bien d'un autre; elle aurait été obligée de faire ce qu'il aurait voulu!

M. FLAMET. Mais certainement. Si elle était ma femme!...

M. SÉNÈS. Il est d'une ingénuité incroyable. Mariez-vous donc une fois, monsieur Flamet, rien qu'une fois seulement ; je ne vous demande que cela ; vous saurez du moins ce que c'est qu'une femme.

MADAME SÉNÈS. Oui ; vous en parlez en connaissance de cause.

M. SÉNÈS. Loin de faire ce que voudrez, elle ne fera même pas ce qu'elle voulait faire, du moment qu'elle pourra se douter que cela vous conviendrait.

M. FLAMET. Et vous parlez ainsi devant madame ?

MADAME SÉNÈS (s'appuyant sur l'épaule de son mari). Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

M. FLAMET. Vous le contrariez donc quelquefois?

MADAME SÉNÈS. A coup sûr. Souvent sans le vouloir, il est vrai ; mais parfois aussi, je l'avoue, pour tenter un peu sa patience.

M. FLAMET (à M. Sénès). Et vous fâchez-vous?

M. SÉNÈS. Comme on se fâche quand on aime.

M. FLAMET. A votre âge, tout cela est charmant; mais, moi, c'est sans compensation.

LUDOVIC. On ne vous demande pas d'aveux, monsieur Flamet.

M. FLAMET (courant à la grille). Paix donc! N'avez-vous pas entendu le fouet du postillon ?

M. SÉNÈS. Pas le moins du monde.

MADAME SÉNÈS. Ni moi non plus.

LUDOVIC. Le moyen de nous faire croire qu'il n'a cette péoccupation-là que pour une vieille femme !

M. FLAMET. Un moment, un moment, monsieur Ludovic ; ne me faites pas parler. Je n'ai pas dit que cette dame fût vieille.

MADAME SÉNÈS. Voilà déjà quelque chose.

M. FLAMET. Elle n'a pas plus de cinquante ans.

LUDOVIC. Alors c'est un enfant, et le panier de fraises que j'ai fait cueillir pour elle arrivera comme de cire.

MADAME SÉNÈS. Son nom est donc un secret?

M. FLAMET. Je vous dirai que comme je me suis un peu égayé à ses dépens, je ne voudrais pas...

LUDOVIC. Egayé ! Vous ne vous êtes pas égayé du tout.

M. SÉNÈS. Le paladin le plus respectueux n'aurait pas été plus réservé que vous ne l'avez été.

(Antoine entre.)

LUDOVIC. Arrivez, arrivez, Antoine.

M. FLAMET. Cette dame vient-elle?

ANTOINE (s'essuyant le front). Non, monsieur ; elle s'en retourne.

M. FLAMET. Elle s'en retourne ! Quoi ! à Paris.

ANTOINE. Oui, monsieur, à Paris.

M. FLAMET. Mais...

M. SÉNÈS. Laissez-le conter. Voyons, Antoine ; vous voilà arrivé à Chartres.

ANTOINE. Eh bien donc, monsieur, dès en entrant dans la cour de la poste, la première chose que je vois, c'est beaucoup de monde et deux dames qui se démenaient comme je ne sais quoi, pendant qu'on décrochait une vache de dessus une calèche. Je demande ; on me répond que c'était l'épouse d'un monsieur Flamet, un savant de Paris, qui venait de le trouver aux genoux de sa femme de chambre, et qu'elle ne voulait plus voyager avec lui. (Tout le monde rit, excepté M. Flamet, qui paraît pétrifié.) Attendez donc, attendez donc ; vous allez voir. Le temps d'attacher mon cheval à l'écurie, ce n'était plus ça. La dame était devenue une dame que monsieur Flamet, toujours un savant de Paris, car pour l'instant il n'y a pas à

Chartres de nom plus connu que celui de M. Flamet, un savant de Paris. Je disais donc que la dame était devenue une dame que monsieur Flamet, un savant de Paris, avait enlevée de force, et que, comme par hasard, la justice venait de lui rendre justice, c'étaient ses effets à elle qu'elle faisait ôter pour s'en retourner chez elle par la diligence. Vous croyez peut-être que c'est tout?

M. SÉNÈS. Il n'y en a pas mal comme cela.

ANTOINE. Oh! bien oui. V'là-t-il pas qu'un homme qui avait l'air plus instruit que les autres assurait au contraire que c'était tout le contraire; que monsieur Flamet, un savant de Paris, qui ne pensait à rien de rien, avait voyagé sur sa bonne foi avec la dame; mais que quand il avait vu qu'elle commençait à lui faire trop les yeux doux sur la route, il avait mieux aimé s'enfuir et lui laisser tout son bagage. Ça paraissait plus clair, surtout en regardant la dame, qui n'était pas jeune, et qui était rouge comme une écrevisse, parce qu'en fait de ça, il est sûr et certain, pour ce qui est de moi, par exemple...

MADAME SÉNÈS. Assez, assez, Antoine.

ANTOINE. C'était en vérité risible à voir. La cour de l'auberge où une épingle ne serait pas tombée par terre, des voyageurs à toutes les fenêtres, des rires, des propos, et puis les diligences qui arrivaient, et qui voulaient savoir aussi... Mais la dame! oh! la dame! (Il rit.) Est-il possible! Tantôt c'étaient les effets de monsieur qu'elle voulait déménager, tantôt les siens; elle ne savait plus où elle en était, elle avait la tête perdue. Si elle n'en meurt pas, elle est forte cette dame-là.

M. FLAMET. Et Jéricho?

ANTOINE. Tiens, c'est vrai. Pardon, monsieur. J'oubliais qu'il m'avait donné une lettre pour monsieur.

(Il remet une lettre à M. Flamet.)

M. FLAMET (ouvrant la lettre). Vous permettez?

M. SÉNÈS. Comment donc!

M. FLAMET (lisant). « Monsieur,

« Je prends la liberté de vous écrire ces lignes rapport à ce

» que vous m'avez ordonné de lui obéir comme à vous-même,
» et qu'elle veut que je la suive à Paris, dont je ne suis pas
» fâché, pour ne pas quitter les effets et la voiture de mon-
» sieur, vu qu'elle est capable de tout, et que serai là pour
» la surveiller et la faire aller bon train ; car je ne serai pas
» aussi complaisant que monsieur, parce que je puis dire à
» monsieur que tout ce que vous avez vu n'est rien auprès de
» tout ce qu'elle a fait après le départ de monsieur, où tout
» le monde avait fini par lui rire au nez et hausser les épaules,
» de voir une femme de cet âge-là se mettre dans des états
» semblables.

» Je ne resterai à Paris que deux heures tout au plus, et je
» repartirai ensuite pour chez monsieur Sénès ; car pour ce
» qui est de revenir à Chartres en attendant, si j'ai un con-
» seil à donner à monsieur, je ne lui conseille pas, après le
» bruit que son nom a fait dans toutes les bouches. Je sais
» que tout cela fera bien des frais à monsieur ; mais, d'un
» autre côté, c'est un grand débarras, qui serait toujours de-
» venu de pis en pis, et que la bombe aurait toujours fini par
» éclater.

» Antoine, qui a vu tout, m'a promis de le raconter à mon-
» sieur, par lequel il verra que j'ai suivi ses ordres, quoique
» j'aurais été bien soulagé de pouvoir me mettre à mon aise
» un peu plus. Voilà pourquoi je finis en me disant,

» Votre très-humble serviteur, et
» très-obéissant domestique,

» THOMAS JÉRICHO. »

« *P. S.* Jusqu'à la femme de chambre qui a les genoux
» noirs, à ce qu'il paraît, et qui a eu la chose de les montrer
» aux filles de l'auberge et de leur dire que c'était mon-
» sieur. »

M. SÉNÈS. Ainsi, elle emmène voiture, effets, domestique ! La mésaventure est complète.

MADAME SÉNÈS (avec intérêt). Nous qui faisions des plaisanteries ! Je vous assure, monsieur Flamet, que je vous en demande bien sincèrement pardon.

LUDOVIC. Moi, j'ai un moyen efficace pour consoler monsieur Flamet. Je ne devais aller à Bordeaux que le mois prochain ; aussitôt que sa voiture sera de retour, qu'il me donne la place de cette dame, et je pars avec lui.

M. FLAMET (avec un emportement comique). Vous ! pas plus vous qu'un autre. Je ne veux de personne. Dans la colère où je suis contre cette maudite créature, je ne résisterais peut-être pas à la tentation de vous faire sentir à mon tour la vérité du proverbe :

QUI A COMPAGNON A MAITRE.



MME DE BRÉVAL.

JE VOUS CROYAIS UN PEU DE FIÈVRE

Le Désintéressement

LE

DÉSINTÉRESSEMENT

OU

PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES.

PERSONNAGES :

M. DE GIRSAC.
MADAME DE BRÉVAL.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

MONSIEUR DE GIRSAC et MADAME DE BRÉVAL.

M. DE GIRSAC. Vous allez à la cour, je n'y vais pas; c'est une affaire de goût. Il n'y a pas là de quoi nous brouiller.

MADAME DE BRÉVAL. Pourquoi n'y allez-vous pas?

M. DE GIRSAC. Pourquoi y allez-vous?

MADAME DE BRÉVAL. J'y vais.... j'y vais parce que c'est une cour. Depuis le Directoire, je n'ai jamais cessé d'aller à la cour; ma mère m'y menait, et j'en ai pris l'habitude.

M. DE GIRSAC. Voilà une raison sans réplique.

MADAME DE BRÉVAL. Voudriez-vous que j'eusse l'air de bouder? Bouder quoi? Je n'avais ni pensions ni faveurs; je n'ai seulement jamais su comment cela s'obtenait. Mais j'aime à me créer des devoirs; c'en est un que d'aller à la cour; cela donne bonne mine. Et puis j'ai de vieux domes-

tiques qui diraient : « Madame ne va pas à cette cour-ci ; madame allait aux autres ; il y a donc quelque chose? Elle est donc de l'opposition? » Ce serait pitoyable. Moi qui n'ai jamais été contre rien du tout. Je ne suis pas politique, mais j'aime la France. La misère est effroyable; il faut une cour pour le commerce.

M. DE GIRSAC. Madame de Bréval allant à la cour par considération pour le commerce! Me voilà tout à fait converti.

MADAME DE BRÉVAL. Ne plaisantez pas. Mon Dieu! vous serez converti quand vous aurez retrouvé sous le régime actuel les avantages que vous aviez sous l'autre. Mais croyez-vous que cela vienne vous chercher si vous restez chez vous?

M. DE GIRSAC. Madame de Bréval, s'il n'y eût pas eu des gens trop pressés, si nous fussions restés compactes, qu'il n'y eût pas eu de filtration comme on en voit chaque jour, notre absence aurait été remarquée, et l'on serait venu au-devant de nous; ce qui ferait une position toute différente.

MADAME DE BRÉVAL. On pouvait bien aussi vous laisser à l'écart.

M. DE GIRSAC. On nous aurait laissés à l'écart, nous! Il en est cette fois-ci comme dans les premiers temps de l'empire; on ne s'occupe que du noble faubourg. On a l'air d'en rire; mais il est certain que le faubourg Saint-Germain leur manque, et qu'il ne leur paraît jamais plus grand que quand ils ne le voient pas.

MADAME DE BRÉVAL. Comme tout ce qui paraît grand.

M. DE GIRSAC. Quant à moi, mon parti est pris, parce que je ne puis pas me séparer de l'idée que la noblesse est quelque chose; que c'est une obligation, une sorte d'engagement de ne pas trop se compromettre.

MADAME DE BRÉVAL. Des phrases, que cela; des phrases! La noblesse qui est une obligation, un engagement! Dans vos idées, monsieur de Bréval était bien noble, n'est-il pas vrai?

M. DE GIRSAC. Assurément.

MADAME DE BRÉVAL. Eh bien! quoiqu'il eût dans ses

armes pour devise : *Fais ton devoir*, comment le faisait-il ? Ecoutez donc, c'était mon mari ; je sais bien ce qu'il en était. On exagère la noblesse.

M. DE GIRSAC. Bréval avait une santé si délicate !

MADAME DE BRÉVAL. Alors ce n'était qu'un homme d'une santé délicate comme tous les hommes d'une santé délicate ; il n'avait donc rien de particulier. Je ne suis qu'une fille de finance ; je ris encore quand je pense à tout ce que me disait ma mère pour me déterminer à ce mariage : c'était un grand nom ; c'était une grande famille ; tout était grand. (Elle rit.) Ah ! mon Dieu !

M. DE GIRSAC. Vous lui apportiez une fortune considérable.

MADAME DE BRÉVAL. Immense ! Et je savais que son gouverneur pleurait du matin au soir de ce que son élève qui n'avait rien, mais rien à la lettre, faisait une telle folie.

M. DE GIRSAC. Ce gouverneur était un sot ; vous étiez fille unique, et une fille unique d'une grande fortune a toujours été noble. Madame de Girsac était un peu mieux que vous, peut-être...

MADAME DE BRÉVAL. Comment !

M. DE GIRSAC. Je veux dire qu'elle était née dans la robe.

MADAME DE BRÉVAL. Ah ! à la bonne heure. J'entendais tout autre chose ; et comme je me rappelais fort bien la couleur hasardée de ses cheveux....

M. DE GIRSAC. Elle était laide ; mais deux cent mille livres de rentes !

MADAME DE BRÉVAL (avec gaîté). Vous n'êtes que des spéculateurs, des industriels. En mariage, en politique, vous ne voyez que l'argent.

M. DE GIRSAC. Pas du tout, pas du tout.

MADAME DE BRÉVAL. Monsieur de Bréval jouait à la bourse ; monsieur de Bréval jouait dans les maisons de jeu. Les trois quarts de mes biens se sont en allés comme cela ; et à chaque perte un peu considérable qu'il ne pouvait pas me cacher, il voulait me consoler avec son nom, avec ses an-

cêtres. Ses ancêtres! Qu'est-ce que c'était? Moi qui connaissais sa mère!

M. DE GIRSAC. Madame de Bréval, si vous le prenez sur ce pied-là, si vous épluchez tout, il est certain qu'il n'y aura plus rien. J'ai, dans mon salon, un portrait de mon bisaïeul; je sais toute sa vie, qui est un modèle de vertus, et c'est pour moi une règle de conduite. Il était dévoué au sang de ses rois; il n'a jamais transigé avec ses devoirs; l'idée du parjure et de la félonie lui aurait fait horreur; il ne vivait et ne respirait que pour ses maîtres. Je suis son fils; assurément, je suis son fils! ne m'ôtez pas cette chère illusion; mon cœur est formé d'après le sien. Je m'exilerai, s'il le faut; je vivrai dans la retraite; mais je transmettrai à mes enfants ce feu sacré qui, croyez-moi, revivra un jour d'un nouvel éclat.

MADAME DE BRÉVAL. Donnez-moi votre main.

M. DE GIRSAC (tendant la main machinalement). Pourquoi faire?

MADAME DE BRÉVAL (après quelques moments de silence). Je vous croyais un peu de fièvre; mais je suis rassurée; votre pouls est très-calme. Nous autres femmes, qui en général sommes nerveuses, nous succomberions s'il nous fallait penser la moitié de ce que vous venez de me dire.

M. DE GIRSAC. Au temps où nous vivons, il est fort heureux d'avoir un caractère assez fort pour maîtriser ses sentiments.

MADAME DE BRÉVAL. Galimatias! Les sentiments! le caractère! Que faisiez-vous de tout cela quand vous alliez à la cour de Bonaparte? car vous y alliez.

M. DE GIRSAC. N'avais-je pas huit cent mille francs de bois à réclamer? Mais on m'a toujours rendu cette justice que je n'ai consenti à être chambellan qu'après le sacre.

MADAME DE BRÉVAL (riant). Ah! parlez-moi du sacre.

M. DE GIRSAC. Enfin c'était une époque. Quand le chef de la chrétienté....

MADAME DE BRÉVAL (riant plus fort). Voulez-vous bien vous taire. Cette dévotion qui lui prend par réflexion!

M. DE GIRSAC. Il n'en est pas moins vrai que tous les

bons esprits du temps regardaient cela comme le premier anneau qni devait rattacher le passé à un avenir brillant.

MADAME DE BRÉVAL. Eh bien ! cet avenir brillant a eu lieu ; il a fini ; un autre avenir a recommencé, qui n'a pas duré beaucoup davantage. Nous voici au troisième. Ce sont trois avenirs que j'ai déjà vus; et je pourrais dire quatre, si je comptais mon pauvre Directoire. Il faut en prendre son parti. Je serais pourtant fâchée que celui-ci fût aussi court que les autres, parce que, comme dit mon neveu, il est plus rationnel.

M. DE GIRSAC. Ah ! mon Dieu, rationnel ! Je ne sais pas trop ce que signifie rationnel ; mais si cela veut dire compréhensible, votre neveu est bien fin de comprendre un mot à tout ce que nous voyons.

MADAME DE BRÉVAL. Je ne parle de la cour que pour le fond des choses ; les détails n'y sont pas. Cela viendra.

M. DE GIRSAC. Comment donc ! on a déjà les épaulettes de laine.

MADAME DE BRÉVAL. Je le sais bien ; mais qu'est-ce que cela durera ? Si vous pouviez voir, d'ailleurs, ces pauvres épaulettes de laine ; comme elles nous regardent ; comme elles admirent que nous nous connaissions tous, que nous ne fassions qu'une même société ! Ils sont vraiment là comme des enfants perdus. Beaucoup n'y viennent, j'en suis sûre, que parce qu'ils avaient juré à leurs voisines qu'ils iraient à la cour ; et puis aussi parce qu'on leur avait parlé de trône populaire, et qu'ils voulaient voir ce que c'était qu'un trône populaire ; mais il est évident que cela ne les amuse pas, et qu'ils n'y retourneront guère. Si tout de suite nous y eussions été en masse imposante, ces gens-là ne sauraient déjà plus où se fourrer.

M. DE GIRSAC. Quoi ! vous ne sentez rien au fond du cœur pour les princes que nous avons perdus ?

MADAME DE BRÉVAL. Je vais vous faire frémir : rien du tout.

M. DE GIRSAC. Aucun regret ?

MADAME DE BRÉVAL. Je ne regretterais une cour que si elle était la dernière ; mais tant qu'une cour succédera à une cour,

qu'est-ce que cela me fait? Vous autres hommes dont la conduite est calculée, qui n'avez pas un dévouement qui n'ait son prix, c'est autre chose. Vous résistez ; vous vous faites prier, vous vous vendez.....

M. DE GIRSAC. Vous vous vendez est admirable!

MADAME DE BRÉVAL. C'est le mot. Voyez quelle différence avec les femmes! Madame de Fulgens qui, pour la partie sentimentale, vaut incomparablement mieux que vous, puisqu'elle avait résisté même à Bonaparte; madame de Fulgens, à qui il faut une monarchie de quinze siècles, ni plus ni moins, pour la décider à aller au bal; je l'ai vue au moment de conduire sa fille au Palais-Royal, parce qu'elle est mère, et qu'il faut qu'une jeune personne trouve à danser quelque part.

M. DE GIRSAC. Elle n'y est pourtant pas allée?

MADAME DE BRÉVAL. Non. La petite a eu le malheur d'attraper une entorse.

M. DE GIRSAC. Vous appelez cela un malheur?

MADAME DE BRÉVAL. Taisez-vous donc, monsieur de Girsac. Une entorse est peut-être la félicité parfaite?

M. DE GIRSAC. Madame de Fulgens reste pure.

MADAME DE BRÉVAL. Vous êtes fou. Pure pour qui? Qui est-ce qui se souciera de la pureté de madame de Fulgens? Qui est-ce qui y prendra garde?

M. DE GIRSAC. Ah! ah! madame de Bréval, c'est bientôt dit.

MADAME DE BRÉVAL. Est-ce que vous rêvez un retour, par hasard?

M. DE GIRSAC. On ne doit jamais parler de ses rêves.

MADAME DE BRÉVAL. Je sais qu'il y a des prédictions, des prophéties frappantes, de vieux livres inintelligibles où l'on trouve expliqué, clair comme le jour, tout ce qui doit nous arriver. C'est là que beaucoup de braves vont puiser le courage de résister à la tentation.

M. DE GIRSAC. Grâce au ciel, je suis au-dessus des enfantilges. Mais parlons à cœur ouvert. Supposez qu'on pût manquer à ses principes; et dites-moi, là, de bonne foi, ce qu'on pour-

rait aller faire dans une cour où l'on ne donne que des bals, des concerts et des drapeaux?

MADAME DE BRÉVAL. Mais attendez. Un trône a toujours besoin d'entourages, ne fût-ce que pour les cérémonies.

M. DE GIRSAC. Des dignités et des économies! c'est-à-dire des habits qui ne ressembleront pas à d'autres habits; car voilà tout alors. Où cela mène-t-il?

MADAME DE BRÉVAL. Voilà toujours ce qui vous arrive à vous autres boudeurs; vous ne savez jamais rien que quand il est trop tard. Il n'y aura pas d'abord d'émoluments, mais il y aura des indemnités.

M. DE GIRSAC. Des indemnités!

MADAME DE BRÉVAL. Sans doute on a déjà inventé cela pour les députés dont on a besoin, et qu'on veut favoriser sans les obliger à courir les chances scabreuses des élections. On ne leur donne pas de places soldées; on les indemnise.

M. DE GIRSAC. Je ne savais pas qu'on fût déjà aussi avancé.

MADAME DE BRÉVAL. Mais croyez donc que tout ce qui est bien se rétablira. Il est impossible qu'il y ait du vide dans des choses qui constituent essentiellement la monarchie. Jamais je ne me suis trompée à cet égard.

M. DE GIRSAC. Il est vrai qu'on a toujours admiré votre prévoyance.

MADAME DE BRÉVAL. Pourquoi? C'est que depuis mon pauvre directoire, je me suis toujours laissé conduire par un homme plus fort que les événements. Il m'écrivait à son arrivée à Londres : « Le peuple a tout fait en juillet; les doctri-
» naires ont tout fait en août; emparez-vous tous de la cour,
» et vous remplacerez les doctrinaires. »

M. DE GIRSAC. En vérité, vous seriez chargée de faire des recrues que vous ne vous y prendriez pas mieux.

MADAME DE BRÉVAL. Monsieur de Girsac, sommes-nous amis? Parlons-nous sans réserve?

M. DE GIRSAC. Pouvez-vous en douter?

MADAME DE BRÉVAL. Eh bien! à vous seul, bien en confidence, je vous dirai que j'ai toutes les certitudes possibles que la liste civile sera portée beaucoup plus haut qu'on ne croit généralement, et qu'on ne s'en tiendra pas à ne donner que

des bals, des concerts et des drapeaux. Je connais votre désintéressement; je sais qu'un aussi bon courtisan que vous ne boude pas sans nécessité, bien qu'il se ménage selon les circonstances. Attendrez-vous pour vous montrer que la liste civile soit connue! Voyez les interprétations. Vous avez des ennemis; ils vous accableront; vous tomberez à la merci de tous les grognards. Se montrer au contraire lorsqu'on ne peut être soupçonné, voilà ce que je trouve tout à fait digne de vous.

M. DE GIRSAC. Il est certain que, sous nos malheureux princes, j'ai eu souvent l'honneur de faire ma cour au chef actuel de l'État, et je n'ai jamais caché le prix que j'attachais aux marques de considération que j'en ai reçues. Il y a là un intérieur de famille qui m'a toujours profondément touché.

MADAME DE BRÉVAL. Quand on est sensible! A ce soir, n'est-ce pas? C'est convenu. Vous viendrez me prendre pour aller au Palais-Royal.

M. DE GIRSAC. C'est ce que je craignais en venant vous voir.

MADAME DE BRÉVAL (seule). Faisons fermer ma porte, de peur qu'il n'en arrive d'autres. Il faut convenir que j'ai un joli talent pour dorer la pilule. Si la liste civile veut avoir à sa cour autre chose que des parvenus, des gens d'affaires, autre chose que le commun des martyrs, il faudra qu'elle s'exécute; se cera dur pour elle, j'en conviens; mais les vrais nobles, les gens véritablement comme il faut ne se contentent pas de grimaces.

PAS D'ARGENT, PAS DE SUISSES.



ARTHUR.

PEUT-ON VOUS [illegible]

LE JUSTE MILIEU

OU

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.

PERSONNAGES :

MADAME DUPUIS.
ARTHUR.
MADEMOISELLE PITOU, tante de madame Dupuis.
MADAME FONTAVILLE.
FRANÇOIS, domestique.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME DUPUIS, FRANÇOIS.

(Mademoiselle Dupuis, après avoir examiné avec attention une robe fort élégante étalée sur plusieurs siéges, tire d'un écrin des boucles d'oreilles qu'elle essaie ; ensuite elle sonne.)

FRANÇOIS (entrant). Madame a sonné?

MADAME DUPUIS. Monsieur Dupuis est-il sorti?

FRANÇOIS. Oui, madame; monsieur est déjà parti pour la Bourse. Il a même recommandé de prévenir madame qu'il rentrerait peut-être un peu tard, à cause d'une assemblée de banquiers où il est obligé d'aller après.

MADAME DUPUIS. Vous direz à la caisse qu'on m'envoie le cours des rentes d'aujourd'hui, aussitôt qu'on l'aura reçu. Le cours des rentes d'aujourd'hui ; vous comprenez?

FRANÇOIS. Oui, madame; le cours des rentes d'aujourd'hui.

MADAME DUPUIS. Il faut aussi avertir Jagot de ne pas s'éloigner, parce que j'aurai besoin des chevaux ce matin; mais je ne prendrai que la calèche, afin que la berline reste prête pour ce soir. Je vais à la cour.

FRANÇOIS. Est-ce moi ou Henri qui suivra madame?

MADAME DUPUIS. Seulement Henri ce matin; mais tous les deux ce soir.

FRANÇOIS. C'est que si madame avait pu se passer de moi, à cause d'une noce où j'étais invité.....

MADAME DUPUIS. J'en suis bien fâchée; mais je ne puis pas n'avoir qu'un domestique derrière ma voiture quand je vais au Palais-Royal.

FRANÇOIS. Cependant, madame, excepté très-peu de dames.....

MADAME DUPUIS. Point d'explications; vous viendrez avec moi.

SCÈNE II.

MADAME DUPUIS, ARTHUR, FRANÇOIS.

ARTHUR. Comment vous portez-vous aujourd'hui belle dame?

MADAME DUPUIS. Ah! bonjour, monsieur Arthur. (A François.) Il n'y a donc personne là-dedans?

FRANÇOIS. Pardonnez-moi, madame; mais le plus souvent on n'annonce pas monsieur.

(Il va pour sortir.)

MADAME DUPUIS. Attendez. Sachez d'Hortense si j'ai une fraise, une collerette toute prête; si je n'en ai pas, elle en arrangera une sur-le-champ. Une fraise que l'on met autour du cou. Retiendrez-vous cela?

FRANÇOIS (d'un ton d'humeur). Oui, madame. Une fraise, comme des fraises.

MADAME DUPUIS. C'est bien, allez. (François sort.) — (A Arthur.) Avez-vous remarqué le ton que ces gens-là ont pris depuis la révolution?

ARTHUR. Ah ! dame ! c'est le ton de l'égalité, de la république, des étudiants.

MADAME DUPUIS. Je vous en prie en grâce, Arthur, ne me parlez pas des étudiants ; je les ai en horreur. On devrait fermer les écoles. N'y a-t-il pas assez de médecins et d'avocats ?

ARTHUR. J'étais tout à l'heure au café de Paris, tout près d'une table où il y avait de ces messieurs qui veulent la guerre, qui sympathisent avec les insurgés de tous les pays.

MADAME DUPUIS. Mon Dieu ! qu'ils aillent les rejoindre.

ARTHUR. Qui sont pour les peuples contre les tyrans.

MADAME DUPUIS. C'est-à-dire, qui ne demandent que l'anarchie et le pillage.

ARTHUR. C'est cela.

MADAME DUPUIS. Leurs vociférations soi-disant patriotiques ne sont autre chose que de l'envie contre tout ce qui a de la fortune, contre les classes élevées. Depuis que les nobles nous ont cédé la place, c'est à nous qu'on en veut. Quelle inconséquence ! Y a-t-il l'ombre de comparaison à faire ? La noblesse n'est qu'une fiction ; l'argent est réel.

ARTHUR. Malheureusement pour ces messieurs, cette réalité-là n'est qu'un rêve.

MADAME DUPUIS. On assure cependant qu'il y en a parmi eux qui ne manquent pas d'une espèce d'aisance.

ARTHUR. Alors ce sont des ambitieux.

MADAME DUPUIS. Il faut le croire. Ils ont beau déguiser cela sous des grands noms d'honneur national...

ARTHUR. L'honneur national est dans le crédit public.

MADAME DUPUIS. C'est frappant ce que vous dites là.

ARTHUR. Si la baisse eût continué, mon père pouvait se trouver dans le plus grand embarras.

MADAME DUPUIS. Mon mari n'était pas trop rassuré non plus. Il est pourtant épouvantable qu'une poignée de factieux puisse donner des craintes aussi sérieuses à des maisons comme les nôtres.

ARTHUR. Ils veulent nous faire peur des étrangers ! Comme si le premier besoin d'un peuple n'était pas la tranquillité intérieure !

MADAME DUPUIS. Savez-vous que vous devenez tout à fait politique ?

ARTHUR. On y est bien forcé ; le cours de la rente est subordonné à tout cela. Dites-moi donc pourquoi vous mettez ces boucles d'oreilles dès le matin ?

MADAME DUPUIS. Que vous êtes enfant ! Vous ne voyez pas que ce sont des diamants que j'ai fait remonter et que j'essaie. Comme je vais ce soir à la cour...

ARTHUR. Vous y êtes bien assidue, ce me semble.

MADAME DUPUIS. Beaucoup moins que vous dans certaine maison.

ARTHUR. Quelle certaine maison ?

MADAME DUPUIS. J'éclaircirai cela ; prenez-y garde.

ARTHUR. Je n'ai rien à craindre ; vous pouvez prendre toutes les informations que vous voudrez.

MADAME DUPUIS. S'il y avait encore un peu de hausse aujourd'hui, me conseilleriez-vous de vendre ?

ARTHUR. Attendez.

MADAME DUPUIS. J'ai quelquefois peur. Mon mari n'aurait qu'à découvrir que j'ai des économies et que je les place à son insu !

ARTHUR. Il ne peut pas s'en douter ; ce n'est pas sous votre nom.

MADAME DUPUIS. Venez donc ce soir au Palais-Royal.

ARTHUR. Je tâcherai.

MADAME DUPUIS (le forçant à se tourner de côté). Il s'en irait pourtant sans avoir regardé ma robe !

ARTHUR. Elle est d'un goût parfait.

MADAME DUPUIS. Je me ruine ; mais que voulez-vous ? Il n'y a que nous pour donner de l'éclat à tout ceci ; il faut bien s'exécuter.

ARTHUR. C'est très-politique.

MADAME DUPUIS. A soixante-quinze centimes de hausse, vous croyez que je ne ferai pas bien de vendre ?

ARTHUR. Il n'y a pas de nouveaux bruits de guerre ; pourquoi vous presseriez-vous ?

MADAME DUPUIS. Comme vous voudrez. Mais, je vous en prie, Arthur, venez ce soir.

ARTHUR. Peut-on vous résister ?

(Il lui baise la main et s'en va.)

MADAME DUPUIS (seule). Soixante-quinze centimes, plus le bénéfice que j'ai déjà fait et le trimestre que j'ai reçu, ce serait assez joli pour de l'argent qui n'avait pas d'emploi.

(On annonce mademoiselle Pitou.)

SCÈNE III.

MADAME DUPUIS, MADEMOISELLE PITOU.

MADEMOISELLE PITOU. Bonjour, Henriette.

MADAME DUPUIS. Bonjour, ma tante. Prenez un siége, s'il vous plaît.

MADEMOISELLE PITOU. Volontiers, car je n'en puis plus. Savez-vous que j'ai fini hier ma soixante-neuvième année, et qu'à l'heure où je vous parle, je suis dans ma soixante-dixième?

MADAME DUPUIS. A vous voir, on ne le croirait jamais.

MADEMOISELLE PITOU. Ah! ah! c'est bon à dire ; mais des événements comme ceux qui se passent vous avancent bien.

MADAME DUPUIS. Vous êtes donc toujours carliste?

MADEMOISELLE PITOU. Toujours, ma nièce. J'ai vécu dans l'amour de nos maîtres, et, si Dieu le permet, j'espère bien y mourir.

MADAME DUPUIS. C'est on ne peut pas mieux.

MADEMOISELLE PITOU. Je sais bien que c'est une plaisanterie de votre part ; vous êtes sans doute à la mode ; vous devez être révolutionnaire.

MADAME DUPUIS Révolutionnaire ! vous vous trompez beaucoup, ma tante ; je vais ce soir à la cour.

MADEMOISELLE PITOU. A votre cour ; car la nôtre n'est plus en France.

MADAME DUPUIS. Pauvre tante ! à quoi allez-vous penser ? Vos maîtres, comme vous les appelez, sont partis pour jamais.

MADEMOISELLE PITOU. On a été enchanté de l'abaissement des uns, parce qu'on a espéré prendre leur place ; on ne pense

pas qu'il y a plus bas des gens qui espèrent aussi prendre la place des autres.

MADAME DUPUIS. A quoi bon me dites-vous cela? je n'ai pris la place de personne.

MADEMOISELLE PITOU. Ma petite dame, ma petite dame, on a beau n'avoir jamais eu d'esprit, l'âge donne de l'expérience; et je vous vois avec peine vous embarquer dans des glorioles qui feront peut-être qu'un jour...

MADAME DUPUIS. Achevez.

MADEMOISELLE PITOU. Que de gens j'ai vus triompher, dont on s'est moqué ensuite! Dieu m'a fait naître marchande; je suis restée marchande tant que mes forces me l'ont permis. Vous êtes riche; eh bien! qui vous empêche d'être charitable? Quand la dynastie reviendra, elle n'aura pas de reproche à vous faire, du moins.

MADAME DUPUIS. Quand la dynastie reviendra! Vous pensez donc qu'elle reviendra?

MADEMOISELLE PITOU. Belle question! Si vous n'étiez pas révolutionnaire...

MADAME DUPUIS. Rien ne me paraît plaisant comme votre obstination à m'appeler révolutionnaire. Le mot est affreux.

MADEMOISELLE PITOU. Quoi! vous ne l'êtes pas?

MADAME DUPUIS. J'en suis à cent lieues.

MADEMOISELLE PITOU. Alors c'est donc vrai que ce que vous appelez la cour ne travaille que pour ramener la dynastie?

MADAME DUPUIS. Pas le moins du monde.

MADEMOISELLE PITOU. Dans ce cas-là, je ne me trompais pas; vous êtes pour la révolution.

MADAME DUPUIS. Seulement dans ce qu'elle a de raisonnable.

MADEMOISELLE PITOU. Je n'y comprends rien. Une révolution raisonnable aurait commencé par rappeler la dynastie. Vous riez. N'est-ce pas que c'est à cela qu'on vise? Vous ne voulez pas en convenir; mais avec moi, avec votre tante qui ne vit que dans cette espérance-là, si vous en savez quelque chose, dites-le-moi. En effet, pourquoi destituerait-on les gens qui se sont associés pour empêcher le retour de nos maîtres?

MADAME DUPUIS. Parce qu'un gouvernement ne doit pas permettre qu'il se forme un gouvernement dans le gouvernement.

MADEMOISELLE PITOU. Ainsi votre gouvernement serait contre la dynastie et contre ceux qui n'en veulent pas ! Tenez, ma chère petite, parlons plutôt d'autre chose.

MADAME DUPUIS. Comment ! ma tante, vous ne comprenez pas qu'on puisse se tenir entre les deux extrêmes?

MADEMOISELLE PITOU. En voilà assez, en voilà assez. Je sais bien qu'on parle d'un juste milieu ; mais vous entendez bien que je ne m'y laisse pas prendre. Songez donc que j'ai une étoile.

MADAME DUPUIS. Une étoile !

MADEMOISELLE PITOU. Oui, ma charmante, une étoile, qu'on voit parfaitement de la fenêtre de ma cuisine ; étoile qui n'existe que depuis le départ de la dynastie, et que Dieu a envoyée tout exprès pour rassurer les bons royalistes. Les affaires d'Italie lui ont donné l'éclat d'un soleil. Pourquoi vos ministres, qui ont amené les choses au point où elles sont, cherchent-ils encore à dissimuler? Qu'ils se déclarent ouvertement ; ils n'apprendront rien à personne.

MADAME DUPUIS. S'ils se déclaraient dans le sens que vous espérez, ma tante, croyez-vous que la banque, les grands capitalistes, les hautes classes enfin ne s'opposeraient pas à de pareils projets? Nous avons fait assez de sacrifices à l'ordre de choses actuel pour tenir à le conserver. Savez-vous que, pour ma part, j'ai donné quatre grands bals cet hiver, et que j'en donne encore un après-demain, sans compter tous ceux pour lesquels je me suis laissé nommer dame-commissaire? S'imaginer après cela que nous consentirions à voir revenir cette noblesse insolente et cupide qui nous a humiliés pendant quinze ans ; cette noblesse qui n'a plus de racine nulle part ; qui, pour toute prééminence, n'a que des ridicules et des vices! Non, ma chère tante, les peuples des grandes journées ne le souffriraient pas.

MADEMOISELLE PITOU. Vous parlez des grandes journées, et vous n'êtes pas révolutionnaire !

MADAME DUPUIS. Non, je ne le suis pas, car je hais la répu-

blique à la mort ; la liberté ne me paraît qu'une niaiserie, et l'égalité me suffoque. Je veux ce que nous avons.

MADEMOISELLE PITOU. Et qu'est-ce que vous avez, s'il vous plaît ? Pourriez-vous me faire l'amitié de me le dire?

MADAME DUPUIS. Nous avons, ma tante, nous avons d'abord un roi qui ne redoutera pas le jugement de ses contemporains.

MADEMOISELLE PITOU (éclatant de rire). Ah ! un roi qui a des contemporains ! Les contemporains d'un roi ! Est-ce qu'un vrai roi a jamais eu des contemporains? Un vrai roi n'a que des sujets. Et avec ce roi qui a des contemporains, qu'avez-vous donc encore ?

MADAME DUPUIS. Nous avons la liberté de conscience.

MADEMOISELLE PITOU. Moi, j'adore le pape.

MADAME DUPUIS. Vous adorez une créature ?

MADEMOISELLE PITOU. Le pape une créature ! y pensez-vous, ma chère? O mon Dieu ! où allons-nous? Appeler le pape une créature ! Vous êtes dans la voie de la perdition, mon enfant. (On annonce madame Fontaville.) Voilà du monde qui vous arrive; adieu, adieu ; je m'en vais. (A part en s'en allant.) Pauvre petite Henriette ! je suis toute tremblante.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME DUPUIS, MADAME FONTAVILLE.

MADAME FONTAVILLE (entrant). Quelle est donc cette dame qui sort ?

MADAME DUPUIS. C'est une ancienne marchande qui se croit obligée à me rendre une ou deux visites par an. C'est assez ennuyeux, parce qu'il me faut essuyer des conversations de l'autre monde : elle est carliste.

MADAME FONTAVILLE (souriant). Ne parlons pas de cela, ma chère Henriette. C'est comme solliciteuse que vous me voyez dans ce moment devant vous. Votre bal a toujours lieu après-demain ?

MADAME DUPUIS. Toujours, et j'espère bien que vous y viendrez.

MADAME FONTAVILLE. Oui, oui, ma bonne amie; n'ayez pas d'inquiétude.

MADAME DUPUIS. Ah ! à la bonne heure.

MADAME FONTAVILLE. Mais avouez qu'il est bien singulier que vous en soyez presque à la reconnaissance envers moi de ce que je viens à une fête chez vous.

MADAME DUPUIS. Je n'en suis pas encore tout à fait à la reconnaissance.

MADAME FONTAVILLE. C'est pire, c'est de l'étonnement. Et je vous demande pourquoi? Parce que votre mari est un honnête homme qui pense beaucoup à ses intérêts, et que le mien est un honnête homme qui pense beaucoup à son pays.

MADAME DUPUIS. Sans trop oublier ses intérêts cependant.

MADAME FONTAVILLE. C'est tout simple, vous devez croire cela. Dans le juste milieu où vous prétendez vous tenir, vous êtes tellement isolée de tout, que vous ne pouvez juger de rien. Prenez bien garde que je ne vous en veux pas, ma chère Henriette; j'approuve toujours qu'une femme pense comme son mari. Je venais vous demander une invitation pour un réfugié italien qui nous était recommandé, et qui nous est arrivé ces jours-ci.

MADAME DUPUIS. Un révolutionnaire !

MADAME FONTAVILLE. Oui, très-révolutionnaire, car il perd soixante mille livres de rentes pour avoir essayé de soustraire son pays à un joug qui était insupportable.

MADAME DUPUIS. Ils disent tous cela.

MADAME FONTAVILLE. Personne ne le nierait s'ils avaient réussi. Au surplus, votre ministère y a mis bon ordre.

MADAME DUPUIS. Mon ministère sait beaucoup de choses que nous ne savons pas.

MADAME FONTAVILLE. S'il pouvait seulement savoir ce que nous savons.

MADAME DUPUIS. D'ailleurs, il faut être de bonne foi, ma chère Mélanie; voilà assez de commotions : je veux pouvoir respirer. Je suis jeune, j'ai de la fortune, on me trouve quelque agrément; je vous avouerai que tout cela me détourne un peu du goût des révolutions.

MADAME FONTAVILLE. Qui est-ce qui a le goût des révolutions! Nous sommes du même âge; ma fortune est fixe, la la vôtre est d'industrie, ce qui m'empêche de les comparer; je n'ai donc pas plus envie qu'une autre de voir compromettre une pareille position. Malheureusement on peut le craindre à la manière dont on nous mène.

MADAME DUPUIS. On nous mène au moins aussi bien que les brouillons qui ne s'agitent que pour pouvoir puiser à pleines mains dans le trésor public.

MADAME FONTAVILLE. Et pensez-vous, ma chère, que vos gens actuels n'y touchent que du bout des doigts? Mais laissons cela, je vous prie; nous n'avons pas la prétention de nous convertir l'une l'autre, n'est-il pas vrai?

MADAME DUPUIS. Puisqu'on ne peut plus parler deux minutes de suite sans qu'il soit question de politique, je voudrais au moins, vu notre ancienne amitié, que nous pussions nous entendre sur quelque chose.

MADAME FONTAVILLE. Moi aussi je le voudrais bien; c'est impossible. Vous avez une confiance aveugle dans ce que vous regardez comme des hommes d'Etat; vous vous nourrissez de leur crème fouettée; les conversations que j'entends sont si substantielles!

MADAME DUPUIS. Vous les appellez substantielles parce qu'elles portent à l'irritation.

MADAME FONTAVILLE. Parce qu'elles portent à la réflexion.

MADAME DUPUIS. C'est trop triste de réfléchir toujours; ce n'est pas vivre.

MADAME FONTAVILLE. Répondez-moi donc pour mon Italien.

MADAME DUPUIS. S'il vient à Paris pour faire des émeutes.....

MADAME FONTAVILLE. Ne dirait-on pas qu'il n'y ait que Paris pour faire des émeutes, et que ceux qui les aiment ne trouveraient pas d'autres endroits pour satisfaire leur goût? Il y a des émeutes dans toute la France, il y en a dans l'Europe entière; mais il est convenu que celles de Paris sont les seules dont on doive s'effrayer.

MADAME DUPUIS. Paris est le siége du gouvernement.

MADAME FONTAVILLE. Dites : Paris est le siége d'une coterie qui perd tous les gouvernements. Les braves n'ont pas plus tôt remporté une victoire, que les intrigants inventent un système pour s'emparer du triomphe. Gare à ceux qui les écoutent, ils sont asphyxiés. Vous en êtes là, ma chère.

MADAME DUPUIS. Mais pas du tout.

MADAME FONTAVILLE (avec gaîté). Si fait, si fait. Vous revoudriez toutes le vieilleries à condition de vous y encadrer, vous et les vôtres. Prenez garde que je ne vous blâme pas; chacun va comme il l'entend.

MADAME DUPUIS. Il ne faut pas rendre les capitalistes plus ridicules qu'ils ne le sont, non plus. Que les nobles viennent à nous, nous les recevrons à bras ouverts. Nous ne sommes pas exclusifs comme eux.

MADAME FONTAVILLE. Recevez donc mon Italien à bras ouverts, car c'est un jeune homme d'une des premières familles de son pays.

MADAME DUPUIS. C'est un jeune homme, dites-vous?

MADAME FONTAVILLE. A peu près de l'âge d'un monsieur Arthur que j'ai vu plusieurs fois chez vous.

MADAME DUPUIS. Et d'une naissance illustre! Est-il bien?

MADAME FONTAVILLE. Il m'a paru grand; il a de bonnes manières; sa figure est noble et ne manque pas d'expression, quoique la nourrice de ma petite ait remarqué qu'il avait les yeux bleus.

MADAME DUPUIS. Je croyais qu'en général les Italiens étaient bruns.

MADAME FONTAVILLE. Aussi l'est-il; mais avec des yeux bleus. C'est une bizarrerie.

MADAME DUPUIS. C'est une grande beauté.

MADAME FONTAVILLE. Ah!

MADAME DUPUIS. Quel dommage qu'il ne lui reste plus rien!

MADAME FONTAVILLE. Je n'ai pas dit cela. Il perd bien soixante mille livres de rentes à peu près; mais ce n'était

pas toute sa fortuue. Il avait trouvé moyen de réaliser des fonds considérables dont il cherche l'emploi.

MADAME DUPUIS. Ah! tant mieux. Il faudra le mettre en rapport avec monsieur Dupuis qui se fera un plaisir de le guider.

MADAME FONTAVILLE (regardant la robe qui est sur des siéges). Voilà déjà votre robe de bal?

MADAME DUPUIS (faisant des mines). Mon Dieu, non. C'est tout bonnement une robe pour aller ce soir au Palais-Royal. Je ne peux pas m'en dispenser; j'ai été cet hiver à toutes les fêtes qu'on y a données.

MADAME FONTAVILLE. N'oubliez pas mon Italien, ma bonne amie. Ecrivez votre invitation tout de suite.

MADAME DUPUIS. Est-ce que vous allez vous en charger?

MADAME FONTAVILLE. Sans doute.

MADAME DUPUIS. Vous croyez qu'il ne serait pas mieux que je l'envoyasse porter chez lui par un de mes domestiques? C'est plus dans les formes, et les étrangers sont assez susceptibles là-dessus.

MADAME FONTAVILLE. Prenez donc garde que celui-là est un révolutionnaire, d'où je conclus qu'il doit fort peu se soucier des formes.

MADAME DUPUIS. Des révolutionnaires comme lui!

MADAME FONTAVILLE. Sont très-révolutionnaires, ne vous y trompez pas; c'est ce que vous appeliez tout à l'heure un brouillon dans toute la force du terme.

MADAME DUPUIS. J'ai dit un brouillon, parce que c'est le premier mot qui m'est venu à la bouche. Il est certain que dans un pays qui est par trop opprimé, on doit être tenté quelquefois de remettre à la raison les gens qui abusent du pouvoir; surtout quand on a du cœur et de l'élévation dans l'âme. Qui est-ce qui ne sait pas cela?

MADAME FONTAVILLE (lui prenant la main avec amitié). Si vous l'avez su, ma pauvre Henriette, il faut avouer du moins qu'il y a des instants où vous semblez l'oublier. Personne n'est tenu à avoir une mémoire imperturbable.

MADAME DUPUIS. Que vous êtes méchante!

MADAME FONTAVILLE. Moi ! oh ! point du tout. D'ailleurs je ne pourrais pas l'être avec vous ; vous n'êtes pas assez forte. Ah çà, voulez-vous, oui ou non, me donner cette invitation, ou seulement un imprimé? je le remplirai chez moi.

MADAME DUPUIS. En voici trois, quatre, si cela peut vous faire plaisir.

MADAME FONTAVILLE. Je n'en ai besoin que d'un.

MADAME DUPUIS (d'un ton caressant). Dites-moi, ma belle, aurons-nous votre mari?

MADAME FONTAVILLE. Il viendra avec moi pour vous présenter son proscrit ; et si des affaires l'empêchaient de rester, nul doute qu'il ne soit de retour pour me reconduire.

MADAME DUPUIS. Chère et bonne Mélanie, combien vous prenez de précautions pour me faire entendre que notre société n'est plus la vôtre !

MADAME FONTAVILLE. Est-ce nous qui avons rompu ? Si vous avez des ministres, nous les gênerions ; et c'est encore un souvenir d'amitié que de leur épargner cette contrariété chez vous. Tous les ministres ont la même maladie ; il y a des instants où je crois que cela tient aux murs des ministères. A chaque changement, il faudrait peut-être les gratter et les reblanchir, comme on fait pour les écuries. On fait tant de dépenses inutiles ; on devrait essayer celle-là.

MADAME DUPUIS. Sans plaisanterie, tâchez que votre mari reste à ma soirée. S'il ne le fait pas, je ne lui pardonnerai de ma vie.

FRANÇOIS. Mademoiselle Hortense demande si madame va s'habiller.

MADAME DUPUIS. Oui, oui, tout de suite. (A madame Fontaville). Il ne faut pas que cela vous chasse.

MADAME FONTAVILLE. Je m'en allais.

MADAME DUPUIS. A après-demain, donc.

MADAME FONTAVILLE. A après-demain.

(Elle sort.)

MADAME DUPUIS (seule). Le monde est vraiment étrange ! Pour ma tante, je suis révolutionnaire ; pour Mélanie et les siens, je vise à l'aristocratie ; et cela tout simplement parce

que je tiens à un gouvernement où je vais à la cour, et sous lequel mon mari fait d'excellentes affaires. C'est là tout mon juste milieu ; je ne donnerais pas un cheveu du reste. Que la France se plaigne d'avoir été trompée, elle a peut-être raison ; mais nous ne sommes pas la France.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE COMMENCE PAR SOI-MÊME.



GEORGETTE.

AH! MON DIEU QUE LE BON DIEU EST BON!

LA GRISETTE

OU

OU DIEU VEUT, IL PLEUT.

PERSONNAGES :

GEORGETTE, jeune ouvrière.
JULES.
LIONEL.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente la chambre de Georgette.

SCÈNE I.

GEORGETTE, JULES.

JULES. Tiens, Georgette, tu es si bonne fille que, malgré la peine que tu auras à me comprendre, il faut pourtant que tu m'écoutes.

GEORGETTE. Est-ce que c'est encore de politique que vous allez me parler?

JULES. Oui, ma petite Georgette.

GEORGETTE. Alors je vais prendre mon ouvrage; ça vous est égal?

JULES. Tout comme tu voudras. Je t'aime beaucoup plus que tu ne crois, Georgette.

GEORGETTE (souriant). Vous disiez que vous alliez parler politique.

JULES. Tu vas voir. La pension que me fait ma mère pour

suivre mes cours à Paris est bien juste; tu n'es pas logée comme je voudrais; tu manques de mille choses dans ta toilette, dans ton ménage.....

GEORGETTE (avec inquiétude). Où voulez-vous donc en venir, monsieur Jules?

JULES. On trouve que j'écris bien, que mon style a de l'originalité, de l'élégance, du piquant.

GEORGETTE. Je suis fâchée de ne pas m'y connaître.

JULES. Je t'avouerai que, moi, je le crois.

GEORGETTE. Vous devez savoir cela mieux que personne.

JULES. Par malheur, j'ai trop de conscience.

GEORGETTE. Est-ce qu'on peut en avoir trop?

JULES. Si j'étais seul, ma chère Georgette, j'écrirais dans toute la franchise de mes opinions; le public, à la longue, verrait bien que je suis de bonne foi; cela me suffirait. Mais je voudrais te rendre plus heureuse que tu n'es; et le sort d'un écrivain indépendant offre aujourd'hui plus de dangers que de ressources.

GEORGETTE. Dites donc tout de suite ce que vous voulez dire, monsieur Jules; j'ai une peur affreuse.

JULES. Quelle peur peux-tu avoir?

GEORGETTE (pleurant). Vous pensez à me quitter; c'est clair comme le jour.

JULES. Pas du tout, pas du tout; au contraire. Ecoute-moi donc.

GEORGETTE. J'étais malade dimanche dernier; vous avez été à Tivoli sans moi; j'avais quelque chose qui me disait qu'il m'en arriverait mal.

JULES. Si tu parles toujours.....

GEORGETTE. C'est ma punition; je m'y attendais. Ça ne pouvait pas finir autrement. Je l'ai mérité.

JULES. Georgette! Georgette!

GEORGETTE. Si quelque chose peut m'excuser, c'est que certainement il faut que vous m'ayez jeté un sort; car, sans cela, je ne vous aurais pas écouté plus qu'un autre. Mais dès les premiers mots que vous m'avez dits, il m'a semblé que je vous connaissais, tant je vous ai trouvé doux et honnête. Les autres hommes sont si hardis! Je ne voudrais pas vous répéter

tous les propos qu'on me tient chaque fois que je sors pour reporter de l'ouvrage, et cependant je me mets toujours bien simplement

JULES. Tu es si jolie !

GEORGETTE. C'est un mot que cela. Je suis jolie! Mais, si vous me quittez, à quoi cela me servira-t-il? Croyez-vous que je suivrai votre exemple, que je ferai une autre connaissance? Ah ! l'horreur !

JULES. Tais-toi donc, Georgette; tais-toi donc.

GEORGETTE (sanglotant). Non, monsieur Jules, je ne me tairai pas. Je veux que vous soyez bien sûre que jamais vous n'en retrouverez une autre comme moi. Qu'est-ce qu'il y a que nous nous connaissons? Il y aura déjà six mois le 4 du mois prochain. Eh bien ! je vous jure que je n'ai pas passé un seul moment sans m'occuper de vous. J'étais trop heureuse; cela ne pouvait pas durer. Je n'avais pas assez d'esprit pour vous; je le sentais bien. Aussi, quand vous m'avez dit, en plaisantant, que vous pourriez bien finir par m'épouser, vous rappelez-vous que je vous ai répondu : « Non, monsieur Jules, ça ne conviendrait pas; vous avez de l'éducation, il vous faut une demoiselle de famille? » Croyez bien que je mourais en vous disant cela. Etre votre femme ! ô mon Dieu !

JULES (très-ému). En vérité, Georgette, je ne sais plus ce que je voulais te dire.

GEORGETTE. Tenez, monsieur Jules, je vous demande une dernière grâce; écrivez-le-moi plutôt. Vous m'avez tant aimée que mon chagrin vous ferait trop de peine à voir; moi, je me gênerais pour ne pas trop vous affliger. Quand je n'aurai plus d'espoir, je veux du moins pouvoir pleurer tout à mon aise.

JULES (lui mettant la main sur la bouche). Ah çà ! Georgette, veux-tu bien finir? A quoi ressemble tout ce que tu me dis? Je te jure, foi d'honnête homme, que je ne t'ai jamais chérie avec plus de tendresse. Tu crois que c'est en plaisantant que je t'ai parlé mariage; tu verras un jour si c'était en plaisantant. Avec de l'esprit, puisque tu trouves que j'en ai, comment peux-tu croire que je serais assez aveugle pour ne pas apprécier un cœur comme le tien? Il faut laisser parler les

gens avant de se mettre martel en tête comme tu viens de le faire.

GEORGETTE (avec tous les signes de la joie). Mon cher monsieur Jules! Ah! si je savais m'exprimer comme vous, vous seriez étonné de la force avec laquelle je vous aime. Vous ne pouvez pas vous en douter. Vous parlez de ma toilette, de mon ménage; qu'est-ce que c'est que cela? ce n'est rien du tout.

JULES. Nous autres hommes, Georgette, notre plus grand plaisir, quand nous aimons une femme, c'est de lui faire des présents.

GEORGETTE. Vous me croyez donc coquette?

JULES. Tu en es à cent lieues. Je veux seulement t'amener aux rêves qui me passent par la tête depuis quelque temps.

GEORGETTE. C'est drôle! moi, quand je suis contente, je ne rêve jamais.

JULES. Tu fais bien.

GEORGETTE. Et quels sont vos rêves, à vous?

JULES. Tu te rappelles qu'il y a eu une révolution au mois de juillet dernier?

GEORGETTE. Est-ce que je puis l'oublier, avec la cicatrice que vous avez à la main?

JULES. Cette révolution a donné naissance à plusieurs partis, mais surtout à deux : l'un qui pense qu'il faudrait que cette révolution eût franchement toutes ses conséquences; l'autre qui voudrait au contraire qu'on lui donnât le moins de suite possible.

GEORGETTE. Que vous avez de jolis cheveux!

JULES. Tâche de suivre un peu ce que je te dis, tu verras où je veux en venir.

GEORGETTE. Oui, monsieur Jules; parlez tant que vous voudrez.

JULES. Mon opinion à moi est du côté de ceux qui demandent que le changement soit complet. Cela me paraît plus net, plus clair; j'y vois moins de prise pour les intrigants; et, ma chère Georgette, il y a tant d'intrigants!

GEORGETTE. Je connais bien quelqu'un qui ne l'est pas, et qui ne le sera jamais

JULES. Lionel, ce jeune homme que nous avons rencontré l'autre jour sur le boulevard, est venu me voir hier matin.

GEORGETTE. Je ne l'aime pas ; il a l'air trop effronté.

JULES. Il est lié avec plusieurs personnes qui, sans rien avoir, trouvent pourtant le moyen de vivre de la manière la plus agréable.

GEORGETTE. Comment font-ils donc ?

JULES. Ils écrivent pour le gouvernement.

GEORGETTE. Est-ce que vous pourriez écrire pour le gouvernement, vous?

JULES. Oui, si je comprenais quelque chose à ce qu'il veut faire.

GEORGETTE. Vous y comprendriez bien autant qu'eux.

JULES. C'est qu'ils n'y comprennent rien non plus.

(On entend frapper.)

GEORGETTE (à voix basse). On frappe. Mon Dieu! monsieur Jules, cachez-vous un peu, je vous prie.

JULES. Bah, bah ! est-ce que tu ne peux pas avoir un cousin, un frére, un parent? Je puis être une personne qui t'a procuré de l'ouvrage.

GEORGETTE. Pour peu que vous me donniez une raison, je la trouve toujours bonne. Je vais ouvrir.

SCÈNE II.

GEORGETTE, JULES, LIONEL.

JULES. Tiens! c'est toi, Lionel?

LIONEL. Oui, mon cher, ne te trouvant pas chez toi, j'ai fait tant d'instances auprès de ton portier, qu'il a fini par se laisser arracher l'adresse de madame.

JULES. Pas de mauvaises plaisanteries, Lionel.

LIONEL. Elle est logée comme une divinité ! Un peu haut ; mais l'Olympe n'était pas au rez-de-chaussée. Comme tout cela est bien tenu !

JULES. Qu'est-ce que tu avais à me dire?

LIONEL. La suite de notre conversation d'hier, mon enfant. J'ai comme un remords de penser qu'avec le talent qu'on te

reconnaît, tu ne fasses pas une meilleure figure dans le monde. Ah! si je savais seulement l'orthographe!

JULES. Tu es fou.

LIONEL. Les raisons ne me manqueraient jamais; je n'ai pas d'opinions. Je tancerais ou je caresserais tour à tour les républicains, les carlistes, les vainqueurs de juillet; ceux qui veulent le passé, ceux qui espèrent dans l'avenir; je serais sévère ou tendre, suivant qu'on me le commanderait, et je roulerais sur l'or, et j'aurais une bonne voiture dans laquelle je promènerais mademoiselle Georgette.

(Il se frotte les mains.)

JULES (remarquant l'embarras de Georgette). Ne l'écoutez pas.

LIONEL. Laisse-moi seulement te faire faire connaissance avec des lurons qui n'ont pas d'autre métier; tu seras honteux de toi-même. Tu verras de quelle manière ils traitent ces misérables qui ont toujours été ennemis du trône et de l'autel.

JULES (riant malgré lui). Veux-tu finir!

LIONEL. Qu'est-ce que cela leur fait? Les trônes les paient très-généreusement; l'autel ne les a jamais beaucoup gênés; ils vont leur train. Tu veux que les journées de juillet aient été une révolution; pour eux révolution et restauration ne sont qu'une comédie dont on a fait une nouvelle distribution de rôles. Eh bien! ce n'est pas gênant. Ils traitent les nouveaux acteurs comme ils traitaient les anciens; ils leur donnent les mêmes louanges qu'ils donnaient aux autres; je trouve cela un métier parfait.

JULES. D'où je conclus que si tu savais l'orthographe, tu n'aurais pas de conscience.

LIONEL. Pas le moins du monde. La vie honorable est trop chère à Paris. Quand on n'a pas de revenus, il faut se vendre.

JULES. Se vendre à ceux qu'on a vaincus!

LIONEL. Il n'y a pas de vaincus; il n'y a pas de vainqueurs; il y a un budget. Quand on peut en prendre sa part, on a tort de ne pas le faire. Toutes les utopies doivent viser là. Malheureusement, mon éducation a été trop négligée pour

que je puisse me mettre sur les rangs, mais j'y pousse tous ceux de mes amis qui savent tenir une plume; cela m'assure au moins de bons déjeuners.

JULES. Ce que je ne comprends pas, c'est comment ils peuvent se monter la tête pour écrire en faveur de sottises qu'ils blâment intérieurement.

LIONEL. Ils tâchent de se donner de l'humeur contre ceux qui ne veulent pas être leurs dupes; quand ils y sont parvenus, cela leur sert d'opinions.

JULES. Et ces gens-là sont fiers?

LIONEL. Très-fiers tant que l'argent abonde, et gais comme moi quand ils sont aux expédients. Mademoiselle Georgette a l'air de m'écouter avec attention.

JULES. Je t'assure bien que non.

GEORGETTE. Pardonnez-moi, monsieur Jules.

LIONEL. A la bonne heure. Diable! savez-vous qu'avec l'ordre qu'il a, Jules pourrait bien un jour vous donner un bon carrosse?

GEORGETTE (avec émotion). Un carrosse, monsieur! Pourquoi me parlez-vous d'un carrosse? Si je montais jamais dans un carrosse, il faudrait que ce fût celui de mon mari; ainsi, voyez.

LIONEL. Qu'elle est gentille! Elle a ses petits préjugés, J'aime les préjugés à la folie; c'est si rare à présent.

JULES. En voilà assez, Lionel; Georgette a autre chose à faire qu'à écouter nos conversations; laissons-la libre. Si tu le veux, je sortirai avec toi.

LIONEL. Je comptais sur elle pour te décider; c'est ce qui m'enchantait de pouvoir vous trouver ensemble. (A Georgette.) Vous l'aimez bien, mademoiselle Georgette, et vous n'avez pas tort : c'est le meilleur garçon que j'aie jamais connu; il ne lui manque qu'un peu d'aisance. Pourquoi voulez-vous qu'il s'en prive?

GEORGETTE. Rien ne manque à monsieur Jules. (Lionel sourit.) Non, monsieur. Monsieur Jules ne demande rien, ni moi non plus. S'il faisait le métier que vous lui vantez, il serait obligé d'aller dans le grand monde; il aurait toujours la tête occupée de choses dont il ne pourrait pas me parler;

nous aimons mieux rester nous deux, rien que nous deux. N'est-ce pas, monsieur Jules?

LIONEL. En vérité, elle m'impose. Mais, mademoiselle Georgette, ce métier-là, puisque nous avons commencé par l'appeler un métier, se fait absolument comme on veut, chez soi, sans voir personne. Vous avez votre thème, vous le remplissez; tout est dit. Il serait là, sur votre petite table, à s'extasier sur des mesures qu'il ne comprendrait pas; il se battrait les flancs pour vanter le ministre qui lui serait recommandé ce jour-là; et son travail fini, il serait le maître d'en faire la satire et de l'envoyer imprimer où bon lui semblerait, avec la simple précaution de déguiser son écriture. C'est arrivé un million de fois.

JULES. Je conçois; cela soulage.

LIONEL. Beaucoup. Il y a de quoi mourir de rire quand il leur arrive de faire entre eux la charge de leurs patrons. L'importance, la morgue, les airs capables qu'ils se donnent sont parfois du plus haut comique, parce qu'ils ont soin de laisser percer la nullité à travers tout cela. C'est d'un vrai, d'un naturel à tourner la tête. Tout ça connaît le genre ministre sur le bout de son doigt.

JULES. Ce sont des serviteurs bien fidèles.

LIONEL. Comme tous les serviteurs. On ne peut pas non plus abdiquer tout à fait son bon sens; il faut bien s'entretenir de temps à autre, sans quoi on finirait par devenir tout à fait stupide.

JULES. Je rirais bien s'il leur venait une bonne fois un véritable ministre, un Sully, par exemple.

LIONEL. Ils flatteraient Sully comme un autre, jusqu'à sa disgrâce. Ces déplacements continuels ont bien avancé les esprits. Je voudrais que tu consentisses à te trouver seulement une heure avec eux. Que risques-tu? N'es-tu pas de force à te défendre? Viens, je sais l'endroit où plusieurs d'entre eux doivent déjeuner ce matin; ils t'amuseront.

GEORGETTE (à Jules, qui a l'air de la consulter). Monsieur Jules, croyez-moi, n'y allez pas.

LIONEL. Je vous réponds, mademoiselle Georgette, qu'il y trouvera beaucoup de plaisir.

GEORGETTE (soupirant). C'est égal, monsieur : les choses qui font le plus de plaisir, quand on sent qu'on a tort de les faire, c'est toujours un grand tourment.

LIONEL. Vous avez tous les deux des idées singulières, il faut l'avouer. Vous voyez des ogres partout. (Il cherche dans ses poches et en tire plusieurs papiers.) Je voudrais retrouver une chanson qu'ils chantaient hier; vous verriez combien ces ogres-là sont apprivoisés. Elle est toute d'opposition et de la méchanceté la plus bouffonne..... Ah ! voici une lettre que ton portier m'avait chargé de te donner.

JULES (prenant la lettre). C'est de mon oncle.

LIONEL. Sans ma chanson, je l'aurais oubliée.

JULES (parcourant la lettre). Lionel, laisse-nous; j'ai à lui parler. Va-t'en, va-t'en.

LIONEL. Écoute, au moins....

JULES (continuant de lire). De grâce, laisse-moi, c'est épouvantable!

LIONEL. Qu'est-ce qui est épouvantable ?

JULES. De chanter des chansons contre des gens qui nous paient, et de rester ici quand tu vois que cela me contrarie.

LIONEL. Ne te fâche pas, ne te fâche pas; je m'en vais. Mademoiselle Georgette, j'ai l'honneur de vous saluer.

(Il sort.)

SCÈNE III.

JULES et GEORGETTE.

JULES (à Georgette qui suit tous ses mouvements d'un air d'inquiétude). N'aie donc pas l'air que tu as, Georgette. Cette lettre est la plus heureuse lettre que nous puissions recevoir. (Il baise la lettre.) Cher bon oncle! Baise-la aussi, ma Georgette.

GEORGETTE (baise machinalement la lettre en regardant toujours Jules d'un air inquiet). Je ne sais pas ce que je fais. Vous avez pourtant l'air bien content.

JULES. C'est la suite de la correspondance que j'avais avec mon oncle. Je craignais de t'en parler tant que je ne savais

pas comment cela tournerait; mais à présent qu'il n'y a plus rien à craindre, écoute. (Il lit.)

« Mon bon ami, tu as répondu fort net à la question que » je te faisais sur ta Georgette. Elle est dévouée et non pas- » sionnée. Tout était pour moi dans cette distinction. » — Comprends-tu, Georgette?

GEORGETTE. Non, monsieur Jules.

JULES (continue de lire). « Je l'aime aujourd'hui presque » autant que tu l'aimes; tu ne peux pas exiger davantage. » D'après ce que tu m'en as écrit, elle me rappelle si bien ta » pauvre tante que j'ai perdue! Eh bien! mon ami, cette » tante que tu as vue si distinguée, si remarquable par son » bon esprit, par son excellente conduite, un aveu que je » n'ai jamais fait à personne, elle n'avait pas une position » plus brillante que Georgette quand je l'ai épousée, et elle a » fait trente ans le bonheur de ma vie. Sa reconnaissance » pour moi ne s'est pas démentie un seul instant. C'est un » avantage que j'ai eu sur beaucoup de maris dont les femmes » croient ne rien leur devoir parce qu'elles ont apporté une » dot qui le plus souvent ne suffit pas au quart de leur dé- » pense.

» Je pars après-demain pour Paris, afin de connaître ta » Georgette par moi-même, et je ne la quitterai qu'après » votre mariage. »

GEORGETTE (avec la plus vive émotion). Mariage!

JULES. Mariage; oui, Georgette. Lis plutôt.

GEORGETTE. Attendez un instant. Mariage! Bien sûr, je ne rêve pas; mes yeux sont ouverts; je vous vois; vous tenez une lettre. (Elle se laisse tomber à genoux.) Ah! mon Dieu! que le bon Dieu est bon!

JULES (lui présentant la lettre). Lis, lis, Georgette.

GEORGETTE (essuyant ses yeux). Je ne puis rien distinguer. Mais je m'en rapporte bien à vous, monsieur Jules; vous ne m'avez jamais trompée.

JULES (reprenant sa lecture). « Une fois ma résolution » prise, j'ai voulu te l'écrire tout de suite; je n'aime pas les » coups de théâtre. Pour ta mère, il est censé que Georgette » a douze mille francs, et elle les aura, car je les lui donne

» en mémoire de ma pauvre femme. Ce sera un secret entre » nous. J'ai compté qu'avec la succession de ton père dont il » est temps de te mettre en possession, plus deux mille cinq » cents francs par an que j'y ajouterai, si vous voulez rester à » Paris, vous pourrez y vivre; mais ici, combien vous seriez » riches !

» Je ne te dis cela qu'en passant. Je deviens vieux ; tu es » mon seul enfant, mon unique héritier; je suis d'humeur » facile, tu le sais; vous causerez de cela ensemble. »

GEORGETTE. Et si j'allais ne pas plaire à votre oncle?...

JULES. Est-ce qu'il ne te plaît pas, lui?

GEORGETTE. C'est une providence pour nous. Vous dites souvent que je suis superstitieuse; quand je rapproche cette lettre de la conversation de monsieur Lionel, il me semble que c'est Dieu qui est venu à notre secours.

JULES. Comme tu voudras. Ainsi nous quitterons Paris. Je te préviens que ma mère est un peu difficile à vivre.

GEORGETTE. Et cela vous fait souffrir peut-être?

JULES. Oh! non ; j'y suis accoutumé. Mais toi?

GEORGETTE. Si vous ne souffrez pas, de quoi souffrirais-je?

JULES. Bon petit ange! Laisse ton ouvrage, habille-toi, sortons. Ne nous quittons pas un moment jusqu'à l'arrivée de mon oncle.

GEORGETTE (joignant les mains). Mon cher monsieur Jules, je voudrais être seule, réfléchir à ma situation nouvelle. Comprenez-vous?

JULES. Adieu, ma chère enfant, adieu, adieu. Tiens, garde cette lettre; c'est ton contrat.

(Il lui donne la lettre et s'en va.)

GEORGETTE (seule). Si on m'eût prédit un si grand bonheur, je n'aurais pas voulu le croire, et pourtant il n'y a rien de plus réel :

OU DIEU VEUT, IL PLEUT.



Mme DE CÉNIS.

…IEU MADAME …

PAIR OU NON.

PERSONNAGES :

M. GIGOT.
MADAME GIGOT.
CLÉMENTINE, leur fille.
M. ROBERT, beau-frère de M. Gigot.
MADAME DE CÉNIS.
M. LEGRAND, tapissier.
ANNETTE, jeune servante.
UN DOMESTIQUE.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

M. GIGOT, seul.

Si la liste a été envoyée au *Moniteur*, à coup sûr dans ce moment-ci je suis pair de France. J'ai la parole du ministre. Il n'y a pas d'exemple d'un ministre qui ait manqué à sa parole. Ah ! ah ! Il est vrai que depuis vingt ans que je suis membre du conseil général de mon département, tous les ministres, aux époques d'élections surtout, m'ont promis de bien belles choses ; mais c'était pour mon département, ce n'était pas pour moi ; et le temps leur a manqué sans doute Comme le ministre d'hier est encore celui d'aujourd'hui, et qu'il s'agit de moi, cette fois c'est une affaire faite.

Pair de France ! C'est qu'il n'y a pas à dire, quand je serai pair de France, je serai pair de France comme tous ceux qui ont été pairs de France. Ce n'est pas que je me rappelle bien au juste les noms de ceux qui ont été pairs de France autre

fois ; je ne me rappelle même pas trop ceux d'aujourd'hui. On en a tant mis, on en a tant ôté ! C'est égal, c'est toujours le premier corps de l'État. Arrive qui plante ; en se prêtant à tout, on y reste.

Dans mon enfance, un pair de France, comme ça semblait grand ! Mais dame ! quand le roi aura dit que je suis pair, s'il veut dire un peu plus tard que je suis duc, on aura beau se moquer, je serai duc et pair. C'est comme un miracle.

Si j'étais duc et pair, et que l'ancien régime revînt, je regretterais encore plus de n'avoir qu'une fille. Ah ! bast, en me mettant bien avec l'ancien régime qui redeviendrait encore une fois le nouveau, il ne me refuserait pas de faire passer mon titre à un gendre qui prendrait mon nom. Mon diable de nom ! j'y suis accoutumé ; mais il faut avouer qu'il est gênant pour représenter. Le duc Gigot ! Va pour le duc Gigot. Il y a bien eu des ducs Bouillon ; on s'y était fait. Gigot, Bouillon ; Bouillon, Gigot ; je n'y vois pas grande différence.

(Il s'approche de la cheminée, et se regarde dans la glace en riant.)

Dans les premiers temps que je serai pair de France, il me semble que je ne pourrai pas passer devant une glace sans être tenté de me faire quelques politesses. Dans le fait, je ne serai plus moi, je serai un autre. Je suis fou. Si on m'entendait ! Quand on est seul avec soi, et qu'on est heureux, comme on fait des enfantillages !

SCÈNE II.

M. GIGOT, M. ROBERT.

M. ROBERT. Bonjour, mon cher beau-frère. Qu'est-ce qu'on dit donc ? Vous allez être pair de France ?

M. GIGOT. Ce doit être à peu près fait.

M. ROBERT. J'arrive de mes forges ; je ne me doutais guère de cela.

M. GIGOT. Comme de la famille, vous devez vous en réjouir.

M. ROBERT. Pas trop. Je ne sais pas, cela me paraît ridicule.

M. GIGOT. Allons, voilà le libéral.

M. ROBERT. Non, non ; mon libéralisme ne descend pas

jusque-là. Il faut bien passer quelques fantaisies à chaque gouvernement. La chambre des pairs est une chose de fantaisie; mais je n'aimerais pas à vous y voir, parce que je n'y trouve pas de raison.

M. GIGOT. Ne suis-je pas un honnête homme?

M. ROBERT. Ce n'est pas une raison.

M. GIGOT. Suis-je un intrigant?

M. ROBERT. Non, sans doute, et c'est ce qui me fait vous dire ce que je vous dis.

M. GIGOT. Puisqu'il y a des pairs de France, il faut bien que quelqu'un le soit.

M. ROBERT. Oui, mais pas vous. D'abord que veut dire pair de France?

M. GIGOT. Cela veut dire... cela veut dire... Il me semble que cela veut dire des gens qui sont pairs entre eux, qui sont égaux entre eux, pour parler votre langage.

M. ROBERT. Ce n'est déjà pas vrai; car, outre qu'il y a des titres qui les séparent, tous n'ont pas au même dégré la capacité, les connaissances, voire même l'esprit d'intrigue. Dans tous les corps, il y a toujours des hommes plus ou moins corrompus, vous l'avouerez.

M. GIGOT. Halte-là, monsieur Robert. Je ne dois pas permettre qu'on parle ainsi d'une institution à laquelle je vais avoir l'honneur d'appartenir.

M. ROBERT. Le prenez-vous sur ce ton, monsieur Gigot? Mon Dieu, qu'à cela ne tienne. J'ai prêché d'exemple; je n'ai jamais voulu être d'aucune corporation, par la raison que je ne pouvais pas choisir mes camarades, et qu'il y a des camarades dont je serais très-fâché de passer pour être le complice.

M. GIGOT. Orgueil que tout cela, envie des supériorités. Le libéralisme n'est pas autre chose.

M. ROBERT. Vraiment, si je voulais me croire supérieur même à vous, qui m'en empêcherait? Vous espérez quelque chose d'un ministre; moi, je n'espère rien d'aucun d'eux. Ils ne peuvent pas me faire de bien; pour du mal, je ne dis pas; aujourd'hui le mal est si facile à faire! En attendant, j'ai le plaisir de dire tout ce que je veux.

M. GIGOT. Ce plaisir-là est souvent le plaisir de dire bien des sottises.

M. ROBERT. Ce sont du moins des sottises que je pense.

M. GIGOT. Tenez, mon frère, ne nous échauffons pas, parce que dans des temps de politique comme ceux-ci on risque de se brouiller avec les gens qu'on aime le mieux, et qu'une fois brouillés on ne se rapproche plus. Je pourrai peut-être un jour penser comme vous ; vous pourrez peut-être penser comme moi ; ça nous est déjà arrivé vingt fois; mais nous n'en resterions pas moins brouillés avec des opinions pareilles. Quelle duperie!

M. ROBERT. Ils auront beau vous nommer tout ce qu'ils voudront, vous n'en serez toujours pas moins un brave homme. Ils sentent bien qu'il leur en faut quelques-uns comme cela.

M. GIGOT. C'est déjà quelque chose qu'ils le sentent. Ma parole d'honneur, je n'ai pas d'ambition. S'ils n'avaient pas mis dans leur loi que tous les membres de conseils de départements pourraient être pairs, l'idée ne m'en serait jamais venue. Songez donc que j'ai des droits ; je date de la création.

M. ROBERT. De la création du monde?

M. GIGOT. Non ; de la création des conseils de départements. Après cela, n'allez pas vous imaginer qu'en sortant du château je me croirai un courtisan de Louis XIV ; que le ciel m'en préserve! ni que j'irai raconter avec emphase, comme je le vois faire à quelques-uns, que le roi m'a dit ceci, que la reine m'a dit cela, que les princes et les princesses m'ont dit autre chose. A quoi bon? Je tâcherai de marier ma fille. J'avais toujours attendu que je fusse dans une position pour penser à l'établir ; ce sera le moment. La fille d'un pair de France, voyez-vous! pas pour les gens de votre caractère, mais pour beaucoup d'autres, c'est encore quelque chose. Je suis parti de bien loin : vous avez épousé ma sœur ; vous savez quelle a été notre légitime. Vous avez fait des entreprises, vous avez été heureux ; moi, j'ai fait des entreprises, j'ai tout perdu.

M. ROBERT. Cela n'empêche pas que vous ne soyez plus riche que moi aujourd'hui.

M. GIGOT. Comment suis-je plus riche? C'est grâce à la fortune de ma femme. Je suis un des grands propriétaires de mon département, grâce à ma femme. Vous ne vous faites pas idée combien il est pénible de n'être quelque chose que grâce à sa femme. Quand je serai pair de France, que diable! il faut espérer que ce ne sera plus grâce à elle. C'est surtout ce qui m'a tenté.

M. ROBERT. Ce sera en partie grâce à la fortune qui vous est venue par elle.

M. GIGOT. C'est désolant, ce que vous dites là, parce qu'il y a un fonds de vérité que je cherche à me dissimuler quelquefois. Que vous êtes heureux, mon cher ami, de n'avoir rien reçu de la vôtre! Vous ne lui entendez pas répéter sans cesse : Ma maison, ma terre, mes gens, ma voiture. C'est au point que quand la mienne dit : Ma fille, je suis quelque temps à me ravoir avant de penser que j'y suis au moins pour moitié. Si on me nomme pair de France, ce sera bien moi qui le serai, pour le coup. Elle ne pourra pas me dire : Ma pairie.

M. ROBERT. Pourquoi pas?

SCÈNE III.

M. GIGOT, M. ROBERT, MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT. Ah! je suis tout sens dessus dessous, monsieur Gigot. (A M. Robert.) Bonjour, monsieur Robert. Imaginez-vous, monsieur Gigot, que mademoiselle Delaroche du Bois de la Tour, qui me quitte, a la certitude qu'il y a plus de mille promesses de pairie comme la vôtre qui courent les rues dans ce moment, et qu'aucune ne sera réalisée. On n'a plus peur, on manque de parole à tout le monde. (A M. Robert.) Vous êtes donc ici? vous vous êtes bien porté dans votre voyage?... S'il en est ainsi, je retourne à la légitimité ; c'est comme si c'était fait.

M. ROBERT. Quoi! ma sœur, vous êtes à ce point maîtresse de vos opinions? vous pouvez les faire ainsi aller et venir à votre volonté?

MADAME GIGOT. Comment! aller et venir! On va presque

toujours comme on vous pousse. Quand il n'en coûte pas plus que cela pour être pair, on y consent. Mais, outre qu'il est de très-bon goût pour une femme de ne pas sortir de ce qui est légitime, il serait très-ridicule, selon moi, d'aller se cramponner à un gouvernement dont on ne ferait pas partie. Ce serait consentir à n'être que peuple. Qui est-ce qui peut consentir à cela?

M. ROBERT. Au lieu d'être pair, au lieu d'être peuple, restez spectateur, faites-vous juge.

MADAME GIGOT. Ajoutez donc : Faites-vous républicain.

M. ROBERT. Républicain, si vous voulez.

MADAME GIGOT. Démagogue, terroriste.

M. ROBERT. Terroriste ! Ne l'est pas qui veut ; car cela tenterait bien quelques-uns de nos messieurs d'aujourd'hui. Mais qu'importent les noms ! Vous avez une fille à marier, je commencerais par là.

MADAME GIGOT. C'est justement par là que je veux finir.

M. ROBERT. Vous ne craignez pas qu'elle ne se lasse d'attendre ?

MADAME GIGOT. Nous attendons bien, nous.

M. ROBERT. Ce que vous attendez et ce qu'elle attend sont deux choses fort différentes.

MADAME GIGOT. Monsieur Gigot, voyez donc vos prometteurs. Il est inconcevable que des gens que vous m'avez fait obliger dans un temps où certes il y avait bien quelques risques à courir, se permettent à l'heure qu'il est de s'amuser à vos dépens, comme s'ils n'avaient jamais entendu parler de vous.

M. GIGOT. Il ne faut pas rappeler les services qu'on a rendus, madame Gigot.

MADAME GIGOT. Ce n'est pas une personnalité, on peut choisir. Assurément chacun sait bien qu'il y a dans le gouvernement plus d'un fonctionnaire qui n'a pas toujours eu sous la main le pauvre argent dont il avait besoin.

M. ROBERT. C'est bien pour cela qu'ils sont entrés dans le gouvernement.

MADAME GIGOT. Si vous êtes pair, je trouve à marier ma fille au fils d'un pair, d'un pair nouveau, d'un pair comme

nous. C'est un homme qui sent le besoin d'une aristocratie, d'une aristocratie moderne, et qui, en la doublant tout d'un coup par ce mariage, prétend que ça la vieillirait d'autant.

M. GIGOT. Il est certain qu'il faut une aristocratie moderne. Vous en conviendrez vous-même, mon cher Robert. La vieille est trop contestée ; elle ne s'appuie sur rien ; on ne sait plus ce que cela veut dire. Et, d'un autre côté, on ne peut pas concevoir un peuple sans hiérarchie.

MADAME GIGOT. Ce serait tout bonnement le chaos. De penser qu'avec ma fortune je ne serais que l'égale de ma fruitière ou de mon épicier !

M. ROBERT. Ou de moi qui ne serai jamais d'aucune aristocratie.

MADAME GIGOT. Vous, monsieur Robert, n'êtes-vous pas un savant, un industriel dont le nom est européen ? De bonne foi, vous regardez-vous comme l'égal de ceux que je viens de nommer et de ceux qui n'ont jamais pu rien faire par eux-mêmes ?

M. GIGOT (à part). Bon ! ceci est à mon adresse.

M. ROBERT. A vrai dire, je n'ai pas encore eu le temps de me comparer à personne ni de comparer personne à moi. J'y pourrai peut-être penser un jour. Adieu, adieu. Je vous laisse à vos grandes affaires et vous souhaite une heureuse chance.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MONSIEUR et MADAME GIGOT.

MADAME GIGOT. Qu'il y a de fierté dans cette humilité-là !

M. GIGOT. Je le trouve un peu bourgeois.

MADAME GIGOT. Oui, de ces bourgeois qui se croiront encore plus que vous quand vous serez pair de France. Avec l'engouement qu'on a de nos jours pour le mérite personnel, on détruit l'ordre social sans pouvoir rien mettre à la place.

M. GIGOT. Jusqu'ici Robert n'a pas détruit grand'chose ; mais, de ce qu'il trouve que tout va de travers, faut-il qu'il dise que tout va bien parce qu'il ne sait pas ce qui viendra à la place ?

MADAME GIGOT. On se tait alors.

M. GIGOT. Il ne veut rien; il faut penser à cela.

MADAME GIGOT. Sans des bavards comme lui, et surtout sans votre infernale liberté de la presse, on ne saurait pas la moitié du mal qui se fait.

M. GIGOT. Si on nous laissait de côté, malgré les assurances qu'on nous a données, vous pourriez bien changer de langage.

MADAME GIGOT. Si on nous laissait de côté, dites-vous? Si on nous laissait de côté! ce serait le comble de l'infamie. Au surplus, on peut tout attendre d'une coterie qui ne prêche l'ordre public que pour mettre le désordre partout; qui ne connaît de loi que son caprice, et qui a la fatuité de croire que cela pourra durer longtemps.

M. GIGOT. Vous parliez de la liberté de la presse.

MADAME GIGOT. Tant que la liberté de la presse ne fera que reprocher la violation des engagements les plus respectables, elle aura raison. Allez donc faire un tour chez ce ministre, et si vous ne pouvez pas l'aborder, voyez au moins dans les bureaux.

M. GIGOT. J'y pensais.

(Il sort.)

SCÈNE V.

MADAME GIGOT, seule, ensuite MADAME DE CÉNIS et CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT. Quelle indolence! Jamais monsieur Gigot ne réussira à rien. Il y a longtemps que j'aurais dû prendre mon parti là-dessus. Il n'a pas cette activité, cette puissance de volonté indispensables dans un homme politique. J'y aurais suppléé; car je lui dois cette justice qu'il reconnaît ma supériorité. Quand il sera pair, me consultera-t-il encore? Sans doute; l'habitude est prise, et puis cela est dans le caractère. Si le contraire arrivait cependant, notre bonheur pourrait bien en être troublé. Ma fille m'en a déjà fait faire la réflexion. Il est vrai qu'elle a ses petites raisons pour que ce soit moi qui dispose d'elle. Nous verrons, nous verrons.

MADAME DE CÉNIS. Eh! bonjour, ma chère. Est-on enfin pairesse?

MADAME GIGOT. Pas encore, madame.

MADAME DE CÉNIS. Tant mieux!

MADAME GIGOT. Tant mieux!

MADAME DE CÉNIS. Sans doute, puisque je viens vous faire une proposition. C'est un mariage pour Clémentine.

CLÉMENTINE. Alors, madame, vous n'auriez pas dû m'engager à passer avec vous auprès de maman. Les petites filles ne doivent entendre parler de ces choses-là que quand elles sont tout à fait arrêtées.

MADAME DE CÉNIS. Les petites filles comme vous, ma chère Clémentine, peuvent entendre parler de tout. Mes propositions, d'ailleurs, ne sont pas des protocoles; c'est tout de suite oui ou non. C'est vous que je veux marier; votre dot ne dépend que de votre mère; vous êtes les deux seules intéressées dans cette affaire; voilà pourquoi j'ai voulu vous réunir. L'établissement est honorable, très-honorable : reste à savoir si les conditions vous conviendront.

MADAME GIGOT. Quelles sont ces conditions?

MADAME DE CÉNIS (tirant un papier de sa ceinture). Je les ai écrites, j'ai si peu de mémoire; tranquillisez-vous, elles sont fort simples. (Elle lit.) PREMIER ARTICLE. Pas de pairie nouvelle, ni titres, ni honneurs, ni emplois qui viendraient de ceci.

MADAME GIGOT. De ceci!

MADAME DE CÉNIS. Oui, du gouvernement actuel; cela se comprend. SECOND ARTICLE. Un nom qui signifie quelque chose, si on n'en a pas.

MADAME GIGOT. Si on n'a pas de nom!

MADAME DE CÉNIS. Sans doute. Vous n'avez pas de nom; le vôtre n'en est pas un, vous en conviendrez. Mais votre terre s'appelle le Perthuis; vous vous appellerez madame du Perthuis, afin que Clémentine soit mademoiselle du Perthuis.

MADAME GIGOT. Cela peut se faire?

MADAME DE CÉNIS. Cela se fait depuis des siècles. De plus, ils viennent de prendre une décision qui vous permettrait

de vous faire duchesse si le cœur vous en disait. Nous, nous nous en tenons à la vérité; nous gardons les titres que la nature nous a donnés; nous nous en contentons. Mais si j'étais bourgeoise, peut-être essaierais-je comme une autre pour voir comment cela m'irait. TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE. Une dot de vingt-mille livres de rentes.

MADAME GIGOT. Comment dites-vous?

MADAME DE CÉNIS. Une dot de vingt mille livres de rentes.

MADAME GIGOT. La moitié de mon revenu! Ce parti est donc bien merveilleux?

MADAME DE CÉNIS. Le jeune homme n'a rien, voilà pourquoi il demande cela. Il veut pouvoir se soutenir jusqu'au retour des princes; mais alors s'ouvrira devant lui un immense avenir. C'est cet avenir que je vous propose.

MADAME GIGOT. C'est cet avenir que je refuse; il ne me semble pas aussi prochain que vous paraissez le désirer.

MADAME DE CÉNIS. Je vous plains de ne pas croire à l'évidence. Vous avez des bluettes de pairie qui vous éblouissent pour le moment; j'en suis fâchée. Tout ce que je vous demande, c'est de vous rappeler que je vous avais donné la préférence; car je suis sûre d'être prise au mot dans une maison où je vais aller en sortant d'ici.

MADAME GIGOT. C'est qu'apparemment vous vous expliquerez là un peu mieux que vous ne le faites ici.

MADAME DE CÉNIS. Pas une parole de plus. Mais ce sont des gens qui ne se laissent pas fasciner, et qui trouvent que, déception pour déception, encore est-il préférable, pour un pays aussi grand que la France, d'être trompé par un gouvernement légitime qui y met des formes, qui y met de la grâce, qui n'emploie que des agents à peu près connus; que cela est préférable, dis-je, à cette cupidité toute nue, à cette grossièreté du plus mauvais goût qui ne sait rien pallier, rien adoucir, et qui met en première ligne des gens de la dernière espèce. Adieu, madame Gigot.

MADAME GIGOT. Adieu, madame.

(Madame de Cénis sort.)

SCÈNE VI.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE.

MADAME GIGOT. L'intrigante! A-t-elle l'air sûre de son affaire! Y aurait-il en effet quelque chose qui se préparerait? Elle n'aurait pas tant d'assurance si elle ne savait rien. Qu'en penses-tu, Clémentine?

CLÉMENTINE. Ah! maman, je m'arrange pour ne rien penser; dans la position où je suis, c'est ce qui me paraît le plus sage.

MADAME GIGOT. Demander vingt mille livres de rentes sur parole! Mais c'est que, même à la condition de son avenir immense, je ne pourrais pas les donner. Vingt mille livres de rentes! c'est tout au plus s'il m'en resterait autant pour moi. Et une chose qu'il ne faut pourtant pas oublier, mon enfant, j'ai ton père.

CLÉMENTINE. Je ne l'oublie pas non plus, maman.

MADAME GIGOT. Quand il s'agit de mariage, on taxe les fortunes sans penser aux charges. D'ailleurs, je suis humiliée d'entendre ainsi marchander ma fille.

CLÉMENTINE. Il me semble, au contraire, maman, qu'on ne veut de moi qu'à prix fixe. Pauvre Anatole! Il n'y a que lui qui me prendrait pour rien.

MADAME GIGOT. Anatole est un excellent sujet, qui vaudra son père, s'il ne le surpasse, et qui ne sera pas aussi vain de son mérite personnel. S'il était mon fils, j'en serais fière.

CLÉMENTINE. Et de moi, maman, ne l'êtes-vous pas?

MADAME GIGOT. Tu as du caractère, c'est ce que j'estime le plus dans une femme. Tenons-nous-en à nos conditions. Je n'ai pas refusé ton cousin; il devait voyager pour visiter les grands établissements de l'Europe; tu étais encore bien jeune, et cependant tu n'as pas hésité à me promettre d'accepter un mari si je te l'ordonnais. Je ne sais comment cela s'est fait; Anatole revient dans quinze jours, et tu es fille encore, sans que j'aie rencontré en toi aucun obstacle à ma volonté.

CLÉMENTINE. Nous sommes si heureuses ensemble! nous nous entendions si bien!

MADAME GIGOT. Parce que tu te laisses conduire. Es-tu bien sûre que ton cousin ne sera pas aussi orgueilleux que son père?

CLÉMENTINE. Ah! maman, si mon oncle est orgueilleux, ce n'est pas à vous de vous en plaindre. Il vous regarde comme l'honneur de la famille. Parmi les célébrités qui se rassemblent chez lui, c'est à qui vous fera la cour. Comme ses yeux brillent quand il vous présente quelqu'un! comme il jouit de l'aisance avec laquelle vous prenez part à toutes les conversations! Je suis dans la confidence de mon oncle plus que vous ne pensez, et je puis vous dire que vous êtes la seule femme qui ait de l'empire sur lui.

MADAME GIGOT. Il ne me consulte pour rien; c'est singulier.

UN DOMESTIQUE (annonçant). Madame, le tapissier.

MADAME GIGOT. Faites entrer. (A Clémentine.) Je l'avais fait demander pour renouveler le cabinet de ton père. Mais s'il n'est pas nommé....

CLÉMENTINE. Eh bien! maman, ça lui fera une distraction.

SCÈNE VII.

MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, MONSIEUR LEGRAND.

MADAME GIGOT. Monsieur Legrand, vous êtes venu un peu trop tôt. C'est pour le cabinet de mon mari, et je ne suis pas encore entièrement décidée. J'attends la solution de quelque chose pour cela.

M. LEGRAND. Le cabinet de monsieur a pourtant grand besoin d'une réforme.

MADAME GIGOT. Le cabinet d'un homme qui n'est rien.

M. LEGRAND. Mon Dieu! madame, tous les jours nous sommes appelés chez des personnes qui n'étaient rien et qui parviennent tout d'un coup. Quand on a les moyens, on fait bien mieux de s'y prendre d'avance; l'ouvrage est plus soi-

gné, et nos ouvriers ne sont pas obligés de passer les nuits.

MADAME GIGOT. Je sais bien que ce cabinet est composé de bric et de broc; j'y ai fourré tous les meubles dont je ne savais que faire. Pour y mettre de l'ensemble, quelle couleur choisirons-nous?

M. LEGRAND. C'est toujours la même chose. Pour les dames, des couleurs tendres, des couleurs indécises; et pour les hommes graves, ou qui doivent passer pour l'être, comme qui dirait les gens en place, du vert ou du cramoisi.

MADAME GIGOT. Est-ce que le coton se teint bien en vert?

M. LEGRAND. Ah! madame, du coton! Je me suis fait une loi de ne jamais contrarier mes administrés... mais du coton!

MADAME GIGOT. Qu'appelez-vous vos administrés?

M. LEGRAND. Que madame ne prenne pas cela en mauvaise part. Dans notre clientèle nous faisons une distinction : les mauvaises pratiques et les administrés; nos administrés sont ceux qui nous paient.

(Clémentine ne peut s'empêcher de rire.)

MADAME GIGOT. Tais-toi donc, Clémentine. J'en reviens aux cotonnades.

M. LEGRAND. Croyez-moi, madame, toute cotonnade est de la véritable drogue. La soierie d'ailleurs n'est-elle pas une des branches les plus importantes de l'industrie française? dans ce moment surtout où nos manufactures sont si à plaindre! Le coton vient des Indes; une grande partie se fabrique en Angleterre; ce sont des prix connus; tout le monde peut calculer ce qu'il en faut pour un ameublement : les franges, les bordures n'ont aucune valeur; il n'y a pas d'eau à boire. Je suis Français, moi, madame; je ne m'en cache pas; la soierie est française; je prêche pour mon pays.

MADAME GIGOT. Je n'ai rien promis à monsieur Gigot; mais comme tu dis, ma Clémentine, ce sera une distraction pour lui. Je ne veux pourtant pas que cette distraction me ruine. Monsieur Legrand, allons voir ce que nous déciderons.

(Elle sort avec M. Legrand).

SCÈNE VIII.

CLÉMENTINE, un peu après, ANNETTE.

CLÉMENTINE. Faites donc bien des bassesses pour être administrateur, pour pouvoir dire un jour ou deux : « Mes administrés », voilà les marchands qui vous enlèvent jusqu'à cette gloire! Il faudra incessamment que les hommes en place inventent d'autres impertinences pour se distinguer.

ANNETTE. Enfin, mamzelle, je peux donc vous parler! Monsieur a-t-il sa place?

CLÉMENTINE. Laisse-moi tranquille. Est-ce que je m'occupe de cela?

ANNETTE. Je vas vous dire pourquoi je m'en occupe, moi. Si monsieur a cette affaire qu'on dit, il sera dans ce qu'on appelle le pouvoir; alors il voudra que j'épouse mon sergent de ville, et j'aimerais mieux épouser mon héros de juillet.

CLÉMENTINE. Pour une petite fille que nous avons amenée de la campagne, et qui n'est ici que depuis six mois, sais-tu que tu es bien heureuse d'avoir comme cela deux amoureux!

ANNETTE. Bast! j'en aurais trois si je voulais. Est-ce que ma cousine ne m'en a pas déterré un troisième? C'est le frère de son mari, un chouan qui se cache chez elle parce qu'il a été obligé de s'enfuir de son pays. Mais celui-là, je ne comprends pas ce qu'il me dit; c'est un Bas-Breton; il parle comme à la messe. Mon cousin est obligé de s'expliquer pour lui à ma cousine, qui me le répète; vous sentez ben, mamzelle, que ça ne fait pas d'effet du tout.

CLÉMENTINE. Il t'a donné son cœur bien vite, ce me semble.

ANNETTE. Ce garçon qui ne sort pas, songez donc, mamzelle. Mais c'est-il pas singulier? De quelque côté que je me retourne, c'est tous états à tuer ou à se faire tuer.

CLÉMENTINE. Peut-être que cela s'apaisera ; attends un peu. Personne ne te force à te marier tout de suite.

ANNETTE. On n'a pas besoin d'être forcée pour ça. J'aime mon héros de juillet; mais c'est un petit diable; je le lui dis à lui-même, il a trop d'ambition. Parce qu'il avait été assez heu-

reux pour renverser un gouvernement, il a voulu en renverser un autre; ça n'a pas si bien tourné. On a beau dire, pour un ouvrier ébéniste, c'est toujours honorable, n'est-ce pas? d'autant qu'il a été acquitté. Comparez donc ça à un sergent de ville !

CLÉMENTINE. Mais, Annette, tu es folle.

ANNETTE. Non, mamzelle; car si le sergent de ville ne m'avait pas dit qu'il aurait la croix à la première émeute, ce qui me tentait pour sortir avec lui le dimanche, je l'aurais envoyé promener. On prétend qu'il n'y aura plus que des attentats ; ce n'est pas de la gloire pour les sergents de ville; je ne veux plus de lui. L'ébéniste me va mieux; il est adroit dans son état; c'est un homme à s'établir d'un jour à l'autre. Qu'en dites-vous, mamzelle?

CLÉMENTINE. Je ne t'écoute pas; je ne sais pas ce que tu me dis.

ANNETTE. Le chouan a déjà une médaille; mais c'est comme s'il n'en avait pas : il est obligé de la cacher.

CLÉMENTINE. Tais-toi. Voilà mon père; il ne paraît pas de bonne humeur.

SCÈNE IX.

MONSIEUR et MADAME GIGOT, CLÉMENTINE, ANNETTE.

MADAME GIGOT. Vous avez vu la liste?

M. GIGOT. J'ai vu la liste.

MADAME GIGOT. Et vous n'y êtes pas?

M. GIGOT. Et je n'y suis pas.

MADAME GIGOT. Laisse-nous, Annette.

ANNETTE (en s'en allant). Bonne nouvelle pour mon ébéniste; c'est lui que j'épouserai.

(Elle sort).

M. GIGOT. Aussi le gouvernement peut-il bien devenir ce qu'il voudra; je m'en soucie comme il se soucie de la France. Et ces gens-là prétendent qu'on leur soit dévoué! Comment donc! tant qu'ils ne sont pas assurés dans leur position, ils sont charmants à voir; ce sont des poignées de main, des

effusions. « Nous comptons sur vous, répètent-ils à tout venant, nous comptons sur vous. » Oui, mais comptez sur eux, les traîtres ! C'est tout comme leurs prédécesseurs.

MADAME GIGOT. Laissez en paix leurs prédécesseurs, monsieur Gigot.

M. GIGOT. C'est absolument la même chose. Écoutez-les, ils vous diront que c'est très-différent, parce que ce sont eux et que ce ne sont plus les autres. Je donnerais le choix pour une épingle. Et toi, Clémentine ?

CLÉMENTINE. Moi, en fait de pouvoir je ne reconnais que celui de ma famille.

M. GIGOT. Tous les autres sont absurdes.

MADAME GIGOT. Vous n'allez pas par quatre chemins.

M. GIGOT. Le plaisant, c'est de les entendre affirmer que la France est ingouvernable. Qu'en savent-ils ? Dans quel temps ont-ils essayé de la gouverner ?

MADAME GIGOT. Fort bien. Il ne vous manque plus que de prêcher la propagande.

M. GIGOT. Quand je prêcherais la propagande ! Je ne m'effraie pas des mots, moi. Qu'est-ce que c'est donc que la propagande ? C'est de dire aux peuples qu'ils ne sont pas des troupeaux de moutons, et que les rois sont autres que des bergers. Voilà toute la propagande qu'il y a, je n'en connais pas d'autre. Cela me paraît très-raisonnable.

MADAME GIGOT. Vous n'avez pas été qu'au ministère, j'en suis sûre.

M. GIGOT. J'ai passé aussi chez mon beau-frère en revenant.

MADAME GIGOT. A la bonne heure.

M. GIGOT. M. Robert est un homme de sens ; il m'a expliqué mot à mot ce que j'avais l'intention de faire si j'eusse été nommé. Je suis fort de l'avis de Machiavel : « Le premier soin d'un homme qui reçoit une faveur est de se mettre en garde contre le pouvoir qui la lui a accordée. » Certainement je ne me serais jamais prêté à n'être qu'une machine. Tu n'en doutes pas, toi, mon enfant ?

CLÉMENTINE. Non, mon père.

M. GIGOT. Se seraient-ils imaginé, par exemple, que je me

serais contenté d'un vain titre? Ah ! parbleu, oui ! Je n'oublie pas mon origine, je suis du peuple.

MADAME GIGOT. Finissez donc, monsieur Gigot.

M. GIGOT. Je suis du peuple; c'est la vérité. Il n'y a que Clémentine ici, elle sait bien d'où nous sortons. Je vois des faquins qui se croient élevés de dix pieds parce qu'un vent passager les a soulevés de quelques lignes. Attendez donc un peu, nosseigneurs les nobles pairs à vie; la plupart de ceux qu'on avait faits pour l'éternité ne le sont déjà plus d'aucune façon. L'auriez-vous sitôt oublié, par aventure? Là ! là ! ne vous pressez pas tant de grossir votre voix, ne portez pas la tête si haut. Qui sait ce que vous serez demain?

CLÉMENTINE. Mon père, cela vous est si indifférent; n'y mettez pas tant de chaleur.

M. GIGOT. Tu ne vois pas que je ris intérieurement. En effet, y a-t-il comédie qui vaille cela? Le gouvernement vous dit : « Ah ! ah ! messieurs, vous voulez donc que j'aie la majorité? vous y tenez absolument? Eh bien ! je ne choisirai que des sujets, de bons sujets pour me la faire. »

MADAME GIGOT. Pourquoi alors vouliez-vous être du nombre de ces bons sujets?

M. GIGOT. Pourquoi, madame? pourquoi? il est singulier que ce soit vous qui me demandiez pourquoi. C'était pour être enfin quelque chose dans ma maison ; c'était pour avoir chez moi une importance quelconque, pour contribuer à l'établissement de ma fille par du clinquant, puisque je ne peux pas le faire d'une manière plus solide. (Clémentine prend la main de son père.) C'était là toute mon ambition, ma chère enfant : mais si tu n'es pas une grande dame, tu seras du moins une heureuse femme. Tu épouseras mon neveu, ton cousin Anatole. Je le veux, ce sera; je n'en démordrai pas. Je suis le maître, enfin.

MADAME GIGOT (du ton le plus calme). Qui vous dit que vous n'êtes pas le maître, puisque j'y consens?

M. GIGOT (étonné). Ah ! bah !

MADAME GIGOT. Tu ne me remercies pas, Clémentine?

CLÉMENTINE. Pardonnez-moi, maman. Mais à vous dire

vrai, je savais que vous et mon père vous aimiez tant Anatole, que je n'ai jamais eu de craintes bien sérieuses.

MADAME GIGOT. Et tu avais raison. Il a pu passer par quelques têtes des rêves de vanité, je n'en sais rien ; quant à moi, jamais je n'aurais consenti à jouer ton bonheur à

PAIR OU NON.





Mme DE GENNETINES.

EST-CE QU'IL EST EN UNIFORME ?

LES DEUX SŒURS

OU

BONNE JOURNÉE FAIT QUI DE FOU SE DÉLIVRE.

PERSONNAGES :

MADAME DELORME.
MADAME DE GENNETINES, sœur de madame Delorme.
LÉONIDE, fille de madame Delorme.
M. DE NORMONT.
UN GÉNÉRAL.
FERNAND, fils du général.
MADELAINE, femme de charge chez madame Delorme.
DELPHINE, femme de chambre de madame de Gennetines.
SIMON, domestique de madame de Gennetines.

La scène se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

LÉONIDE, MADELAINE.

LÉONIDE. Ma bonne, maman m'a chargée de savoir si tu n'avais rien oublié de ce qu'elle t'a recommandé hier pour ma tante.

MADELAINE (avec ironie). Pour madame votre tante la marquise?

LÉONIDE (gaîment). Oui, ma bonne, pour madame la marquise, ma tante.

MADELAINE. Elle a amené deux domestiques et une femme

de chambre ; on pourrait croire que cela doit lui suffire pour son service ; mais ce n'est qu'un embarras de plus pour nous. La singulière maîtresse et la sotte femme de chambre !

LÉONIDE. Ah ! ma bonne, ma bonne ! maman ne veut pas qu'on parle de ma tante.

MADELAINE. Qu'est-ce que cela prouve ? que madame pense comme nous. Madame nous a-t-elle jamais défendu de parler d'elle ?

LÉONIDE. Maman a toujours vécu à la campagne, elle en a tous les goûts ; ma tante, c'est différent. Son premier mari lui a laissé une grande fortune ; le second lui a donné un titre. Isolée maintenant, elle vient nous voir après quinze ans de séparation. Ses habitudes ne sont pas les nôtres ; nous lui devons bien un peu de complaisance.

MADELAINE. Sans doute, si elle voulait avoir la même complaisance pour nos habitudes. En bonne conscience, mademoiselle, croyez-vous que madame la marquise puisse se plaire à la campagne ?

LÉONIDE. Elle n'en sait rien elle-même. Je crois que c'est un essai qu'elle a voulu faire. Personne, à ce qu'il paraît, ne passe plus l'été à Paris ; la marquise croirait se manquer à elle-même d'y rester. Avant d'acheter une terre, elle a pensé à nous pour faire l'expérience de la vie de campagne. C'est du moins ce que j'ai cru deviner.

MADELAINE. Ainsi c'est nous qui devons subir l'expérience ?

LÉONIDE. De la patience, ma bonne, de la patience. Outre ce que maman t'a recommandé hier au soir, aie soin de faire placer ce canapé près de la cheminée et de préparer un bon feu. Ma tante se plaint du froid.

MADELAINE. Dans les premiers jours de septembre, par le plus beau soleil du monde ! On obéira, mademoiselle, on obéira. Mais quand nous nous retrouverons entre nous, nous serons tous bien heureux.

LÉONIDE (à part, en s'en allant). Pour cela, c'est bien vrai.

SCÈNE II.

MADELAINE, et un peu après, SIMON.

MADELAINE (seule). Nous serons bien heureux, oui, si madame la marquise n'a pas troublé l'accord de la maison avant son départ. J'ai peur qu'elle n'ait pour mademoiselle Léonide des vues qui ne s'accorderaient pas avec des arrangements que je crois arrêtés; mais madame est si raisonnable et si ferme dans ses volontés, tout en paraissant céder toujours, que cela ne laisse pas que de me rassurer. (A Simon qui entre.) Vous voilà à propos, monsieur Simon; aidez-moi un peu à pousser ce canapé auprès de la cheminée.

SIMON. Avec plaisir, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE. C'est pour votre maîtresse, au moins; sans cela je n'aurais pas osé vous le demander. Est-ce que chez vous, à Paris, elle est toujours couchée comme ici?

SIMON. Madame ne s'occupe jamais, de façon que pour faire quelque chose elle change de place à chaque instant; elle va, elle vient, elle s'assied sur un siége, et puis sur un autre; elle essaie des chiffons; elle se mire dans toutes les glaces. Ici vos glaces sont trop élevées; voilà à coup sûr pourquoi elle reste couchée sur un canapé.

MADELAINE. Et que ce soit la sœur de madame!

SIMON. Oui. N'est-ce pas que c'est drôle? Votre maîtresse qui me paraît une personne si sans façon, si peu coquette!

MADELAINE. Ah dame! pour mener une maison comme celle-ci, on n'a pas le temps de perdre du temps.

SIMON. C'est vrai qu'elle est bien menée, votre maison. Dans mon pays, il y a aussi des châteaux, mais il s'en faut qu'ils soient tenus et qu'on y ait tout à discrétion comme ici. Pas moins, je parierais bien que madame la marquise ne s'y plaira pas longtemps.

MADELAINE. Elle regrettera bientôt les amis, les connaissances qu'elle a laissés à Paris.

SIMON. Oh! pardine, oui, regretter ses amis, ses connais-

sances! Ça lui dure longtemps! Elle en change tous les quinze jours.

MADELAINE. Vous badinez!

SIMON. Que voulez-vous? pour peu qu'elle croie apercevoir dans un homme qui vient chez nous de quoi faire un troisième mari, la voilà qui ne pense plus qu'à ça. Elle le cajole, elle lui chuchote je ne sais quoi : on dirait que c'est une affaire bâclée, tant ils paraissent bien ensemble. Mais comme elle voudrait faire cette folie-là le plus raisonnablement possible, elle calcule. Alors, de son côté, le monsieur calcule aussi ; c'est assez juste. Quelque bien conservée que se prétende une femme, ce n'est toujours qu'une femme conservée, et un monsieur qui a un peu de délicatesse ne l'épouse pas pour rien ; de sorte qu'il ne revient plus, et c'est un autre.

MADELAINE. Il n'y a que Paris pour tout ça. En attendant que je sois marquise aussi, moi, je vais toujours faire du feu.

SIMON. Si vous voulez, mademoiselle Madelaine, j'irai vous chercher du bois?

MADELAINE. Ah! par exemple, monsieur Simon!

SIMON. N'avez-vous pas peur que ça ne me donne trop de mal?

(Il sort.)

MADELAINE. C'est jeune, ma foi! je le laisse faire. Pour celui-là, si on lui a défendu de parler de sa maîtresse, on ne peut pas dire qu'il soit obéissant.

SIMON (apportant tout ce qu'il faut pour faire du feu). Ai-je été longtemps?

MADELAINE. Assurément non. Mais dites-moi donc un peu, monsieur Simon, tous les jeunes gens de Paris sont-ils aussi complaisants que vous pour les vieilles femmes?

SIMON. Les femmes qui veulent bien avoir leur âge, moi je les adore. On n'est pas obligé de penser comment on leur parlera pour ne pas leur dire ce qu'on pense. Quand mademoiselle Delphine, notre femme de chambre, a son bonnet avec des rubans roses, il faut que je lui trouve quinze ans. Je ne lui trouve que des rubans roses. Mais allez donc lui conter ça.

MADELAINE. Elle se fâcherait?

SIMON. Bien mieux, c'est que ça fâcherait madame. Madame, qui se donne quarante ans qui en valent au moins quarante-cinq, ne voudrait pas qu'on trouvât vieille une femme de chambre qui en a trente-trois ou trente-quatre.

SCÈNE III.

MADELAINE, SIMON, DELPHINE.

DELPHINE. Où avez-vous donc les oreilles, Simon? Madame vous a sonné deux fois.

SIMON. Je n'ai pas entendu; ce n'est pas extraordinaire : à la campagne, on est d'un côté, on est d'un autre. Et puis, il y a tant de sortes de bruits.

DELPHINE. En voilà assez. Allez vitement au potager, vous demanderez une bonne poignée de cerfeuil que vous m'apporterez.

(Simon s'en va.)

MADELAINE. Est-ce que votre dame a quelque chose, mademoiselle Delphine?

DELPHINE. Non, mais elle se sert souvent de cerfeuil; c'est très-rafraîchissant. Mon Dieu, mademoiselle Madelaine, que j'ai donc eu de peine ce matin pour avoir ma crème! J'avais pourtant dit que je voulais la trouver tous les jours à huit heures sur la table de l'office.

MADELAINE. C'est qu'on est pas mal sens dessus dessous aujourd'hui à cause de la lessive.

DELPHINE. On ne fait pas la lessive avec de la crème. Pour peu que je ne prenne pas mon café aussitôt que je suis levée, je puis compter sur une migraine atroce pour toute la journée. Veillez à cela, mademoiselle Madelaine.

MADELAINE. Il me faut veiller à tant de choses depuis que vous êtes ici, que, quand je perdrais un peu la tête, il ne faudrait pas m'en vouloir.

DELPHINE. Sans vous en vouloir, madame la marquise serait très-fâchée que son monde ne trouvât pas chez sa sœur tout ce dont nous avons besoin.

MADELAINE. Il me semble que jusqu'ici on ne vous a rien refusé.

DELPHINE. Parce qu'il y a une foule de choses dont on ne vous parle pas; on sait que ce serait inutile. Je n'ai pas de lit de plume, par exemple.

MADELAINE. Ni moi non plus.

DELPHINE. C'est possible; mais quand on y est accoutumé, c'est une grande privation. J'ai aussi la porte de ma chambre qui bat continuellement, et qui m'empêche de dormir toute la nuit.

MADELAINE. Je dirai au domestique de l'arranger.

DELPHINE. Ce garçon qui sert si drôlement?

MADELAINE. Oui.

DELPHINE. Ce n'est pas ce garçon-là qu'il faut; c'est un serrurier. Au surplus, en parlant de ce garçon, vous lui direz que madame la marquise n'entend pas que ses chevaux soient mis dans la même écurie que les vôtres, et que, s'il n'y a pas d'autre endroit, on ait à les laisser dans la grange où son cocher les a établis.

MADELAINE. On doit rentrer du fourrage demain ou après-demain.

DELPHINE. Cela est fort égal à madame la marquise, qui n'a pas envie de perdre des chevaux qui lui ont coûté plus de quatre mille francs. C'est comme son cocher qu'on a été loger je ne sais où. Pourquoi ne pas l'avoir mis dans notre corridor? On y a bien mis Simon. Un cocher est plus à considérer qu'un valet de pied.

MADELAINE. On l'a logé là pour qu'il fût plus à même de ses chevaux.

DELPHINE. Ce n'est pas une raison ; ce n'est pas une raison du tout, mademoiselle Madelaine.

SIMON. Voici votre cerfeuil. Je viens de rencontrer monsieur le vicomte, qui m'a demandé où vous étiez.

DELPHINE. Quel ennuyeux homme pour me harceler toujours!

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SIMON, MADELAINE.

SIMON. Comprenez-vous ce qu'elle veut faire entendre par là, mademoiselle Madelaine?

MADELAINE. Ma foi! non.

SIMON. Elle veut faire entendre que monsieur le vicomte la harcelle, la tourmente, parce qu'il est amoureux d'elle.

MADELAINE. Ah! bah!... C'est peut-être une bêtise que je vais vous dire; mais, monsieur le vicomte, j'avais cru un moment que c'était pour votre dame.

SIMON. Parce qu'elle l'a amené avec elle? Cela ne signifie rien. Madame ne peut pas se passer de quelqu'un qui l'admire, qui la traite en jolie femme. Elle a eu peur de ne pas trouver cela à la campagne, et à tout hasard elle a pris le vicomte. Je ne crois pas que ce soit autre chose. Le vicomte a plus de cinquante ans; songez donc. Après tout, je n'en sais rien.

MADELAINE. Les vicomtes, c'est comme les marquis, c'est noble?

SIMON. Si vous voulez.

MADELAINE. C'est qu'un noble ne peut pas faire l'amour à une femme de chambre, ce me semble.

SIMON. De l'amour comme ça, tout le monde peut le faire; ce n'est pas fatigant. C'est de l'appeler méchante, de lui pincer un peu le bras, de la tirer par son tablier, de lui faire des niches, des espiègleries, pour avoir l'air d'un jeune homme. Mais la preuve que ce n'est pas sérieux, c'est que notre cocher est le premier à en rire avec elle.

MADELAINE. Votre cocher?

SIMON. Mais sans doute.

MADELAINE. Est-ce que?...

SIMON. Ça saute aux yeux.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES. Décidément, Madelaine, je finirai par croire que Simon vous fait la cour.

MADELAINE. Monsieur Simon est trop poli, madame, pour se moquer de moi à ce point-là.

(Elle sort avec Simon.)

MADAME DE GENNETINES. Vous trouvez donc, en vérité, que j'ai meilleur teint qu'à Paris?

M. DE NORMONT. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de comparaison.

MADAME DE GENNETINES. Je le trouve aussi. Dans le fait, il faut bien qu'il me serve à quelque chose d'être venue à la campagne. Je l'ai toujours eue en horreur. Mais il y avait un siècle que je n'avais vu madame Delorme. J'ai beau faire, c'est ma sœur, sa fille est ma nièce; j'ai voulu essayer si je pourrais m'accoutumer à vivre en famille. Je crains que non. Madame Delorme est si nulle!

M. DE NORMONT. Elle ne m'a pas fait cet effet-là.

MADAME DE GENNETINES. C'est que vous ne voulez pas en convenir. Madame Delorme n'a jamais été qu'une très-honnête femme; voilà absolument tout. Elle a fait le bonheur de monsieur Delorme; il y avait bien quelque mérite à cela, car moi je l'aurais jeté par la fenêtre. Mais puisqu'elle était devenue veuve, ne pouvait-elle pas prendre un peu plus d'essor? Elle n'a qu'une fille, et toute sa prétention est d'en faire une femme de ménage comme elle.

M. DE NORMONT. Il ne faut rien dire de la petite, elle est très-gentille.

MADAME DE GENNETINES. Gentille comme un enfant qui dit tout ce qui lui passe par la tête; mais ce n'est pas élevé, ça n'a aucune idée du monde.

M. DE NORMONT (souriant). Mon neveu la formera.

MADAME DE GENNETINES. Elle est encore d'âge, Dieu merci!

M. DE NORMONT. Je suis étonné que, depuis huit jours que nous sommes chez madame votre sœur, vous ne lui ayez pas encore dit un mot de mon neveu.

MADAME DE GENNETINES. Réfléchissez donc que, quoique sœurs, nous sommes presque étrangères l'une à l'autre. Depuis mon premier mari, c'est tout au plus si je l'ai vue trois fois. C'est comme une nouvelle connaissance que nous faisons ensemble.

M. DE NORMONT. Votre petite espiègle de nièce est si bien l'affaire d'Arthur !... Cette terre est d'un grand rapport?

MADAME DE GENNETINES. Ma sœur pourrait y vivre noblement.

M. DE NORMONT. Et vous ne croyez toujours pas que ce jeune Fernand, qui vient si souvent ici, ait des vues sur mademoiselle Léonide?

MADAME DE GENNETINES. Lui, ô ciel! il en est à cent lieues. C'est un jeune homme très-distingué, qui aime l'esprit, qui aime la grâce, qui me plaît beaucoup.

M. DE NORMONT. Vous savez ce que c'est que l'amour?

MADAME DE GENNETINES. Si je le sais!

M. DE NORMONT. Il ne faut qu'un moment.

MADAME DE GENNETINES. Mais quelle folie! je ne pense pas du tout à ce jeune homme.

M. DE NORMONT. Ce n'est pas cela que j'entends non plus; mais il pourrait penser à Léonide.

MADAME DE GENNETINES. Il l'a vue venir au monde.

M. DE NORMONT. Enfin je désirerais que vous parlassiez à madame votre sœur.

MADAME DE GENNETINES. Je lui parlerai, soyez sans inquiétude.

M. DE NORMONT. Plus tôt que plus tard.

MADAME DE GENNETINES. Faut-il tout vous dire? Je vous avouerai que dans sa rusticité ma sœur m'impose un peu.

M. DE NORMONT. C'est singulier. Vous êtes son aînée pourtant.

MADAME DE GENNETINES. D'où le savez vous? Est-ce qu'elle vous paraît plus jeune que moi?

M. DE NORMONT. Vous avez le privilége de paraître plus jeune que tout le monde ; ainsi ce n'est pas cela.

MADAME DE GENNETINES. Oui, tâchez de vous excuser par des fadeurs. Madame Delorme a un gros teint, la marche lourde, des mains ignobles. Il faut une grand sagacité pour distinguer la différence d'âge imperceptible qu'il peut y avoir entre nous deux.

M. DE NORMONT. Voilà une querelle qui va tout à fait changer le sujet de notre conversation.

MADAME DE GENNETINES. Ce n'est point une querelle. Je vous remercie, au contraire, d'avoir voulu me donner une leçon dans le cas où j'aurais pu me croire un peu plus aimable que madame Delorme.

SCÈNE VI.

MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT, MADAME DELORME, LÉONIDE.

MADAME DELORME. Ma sœur, je viens vous demander si vous voulez que je fasse servir le déjeuner.

MADAME DE GENNETINES. Nous sommes à vos ordres, ma sœur.

LÉONIDE (à M. de Normont, qui veut lui baiser la main). Monsieur ne me prenez pas les mains ; je viens de toucher de l'absinthe.

M. DE NORMONT. Et pourquoi faire touchez-vous de l'absinthe, s'il vous plaît?

LÉONIDE. Pour en donner à la mère d'un petit garçon qui a des vers.

MADAME DE GENNETINES. Nous n'avons pas besoin de connaître la maladie de ce petit garçon, ma chère Léonide.

LÉONIDE. Ma tante, monsieur de Normont veut toujours tout savoir.

MADAME DE GENNETINES. Il est vrai que c'est assez sa prétention.

MADAME DELORME. Va, Léonide, donner ordre à ce que l'on serve le déjeuner tout de suite.

M. DE NORMONT. Je vais l'accompagner. (Bas à madame de

Gennetines.) Tâchez donc de trouver moyen de dire un mot de mon neveu.

(Il sort avec Léonide.)

SCÈNE VII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DE GENNETINES. Vous n'avez donc pas de sonnettes dans votre maison, ma sœur?

MADAME DELORME. Pardonnez-moi, ma sœur. Dans ma chambre, que je vous ai cédée, il y en a. Léonide en a dans la sienne. C'est une précaution pour la nuit; car dans le jour les domestiques sont si éparpillés...

MADAME DE GENNETINES. Comme les miens ne s'éparpilleront pas, j'ai toujours pris sur moi de faire demander votre serrurier. Il faut d'ailleurs des verrous à ma chambre; il en faut à mon cabinet. Delphine a aussi quelque chose à faire chez elle. Je n'ai jamais vu de château en si mauvais état que le vôtre.

MADAME DELORME. Grâce pour mon pauvre château!

MADAME DE GENNETINES. J'ai dit aussi qu'on fît venir de la ville votre tapissier. Vous n'avez de bourrelets ni à vos portes ni à vos fenêtres. Je m'étonne vraiment que vous ne soyez pas perclue de rhumatismes.

MADAME DELORME. Tout ferme parfaitement.

MADAME DE GENNETINES. Pour vous. Apparemment nous ne sommes pas de même nature.

MADAME DELORME. Nous sommes au moins de la même famille; c'est ce qui me console.

MADAME DE GENNETINES. Moi, je m'en étonne quelquefois, tant il y a de différence dans nos goûts.

MADAME DELORME. Qu'importe! si nous sommes heureuses chacune à notre manière.

MADAME DE GENNETINES. Est-ce que vous êtes heureuse?

MADAME DELORME. Et vous, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES. Il me faut du monde, de la société, des gens qui parlent.

MADAME DELORME. J'ai tout cela.

MADAME DE GENNETINES. Où c'est-il donc ?

MADAME DELORME. Dans mon voisinage. Vous connaissez déjà monsieur Fernand ; vous verrez son père aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES. Est-il aussi bien que son fils?

MADAME DELORME. C'est un général.

MADAME DE GENNETINES. Il y a tant d'espèces de généraux ! A-t-il de bonnes manières? est-ce un homme de bonne compagnie?

MADAME DELORME. Vous en jugerez.

MADAME DE GENNETINES. Eh bien ! et les autres?

MADAME DELORME. Les autres viendront à leur tour; je n'ai pas voulu vous accabler tout d'un coup.

MADAME DE GENNETINES. Vous avez eu tort. Accablez-moi au contraire, je ne demande pas mieux. Il me semble que je suis bonne à montrer.

MADAME DELORME. Je ne puis pas avoir vingt personnes ici tous les jours.

MADAME DE GENNETINES. Pourquoi cela? C'est le seul agrément de la campagne. La première fois que j'irai à la ville, je tâcherai de vous avoir votre évêque. Il se trouve être de ma connaissance, et on dit qu'il aime assez à dîner dans les environs.

MADAME DELORME. Ah! je vous en prie, ma sœur, ne m'engagez pas dans des liaisons qu'on ne peut plus rompre ensuite, si on le désire. Je reçois mon curé, c'est déjà bien assez ; et encore est-ce à condition qu'il ne me parlera pas comme à une ouaille. Mais des évêques, qui est-ce qui peut les empêcher de parler comme ils veulent?

MADAME DE GENNETINES. Il est singulier, madame Delorme, que moi qui ai fait quatre-vingts lieues pour venir vous voir, je ne puisse rien obtenir de vous. Quelle tentation voulez-vous que cela me donne pour revenir?

MADAME DELORME. Si nous devions toujours rester ensemble, madame de Gennetines, je m'efforcerais de me plier à vos habitudes; mais quand vous m'aurez quittée, qu'est-ce que je ferai de tout ce monde que vous m'aurez amené?

MADAME DE GENNETINES. Vous me le conserverez.

SCÈNE VIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME, MADELAINE.

MADELAINE. Mon Dieu, madame, venez bien vite. Ne voilà-t-il pas notre Pierre et le cocher de madame la marquise qui se battent ensemble !

MADAME DELORME. Je vais aller voir ce que c'est.

(Elle sort.)

MADAME DE GENNETINES (à Madelaine qui va pour suivre sa maîtresse). Restez donc, mademoiselle. Ces choses-là n'arrivent qu'à moi. Une maison singulièrement tenue ! Bien m'a pris d'amener un cocher robuste.

MADELAINE. Par bonheur, notre Pierre le vaut pour le moins.

MADAME DE GENNETINES. Comment ! mademoiselle, est-ce que vous approuveriez votre paysan, par hasard ?

MADELAINE. Je suis bien sûre que ce n'est pas lui qui a commencé.

SCÈNE IX.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, MADELAINE, et un peu après, DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES. Monsieur Fernand, savez-vous que nous avons la guerre civile ici ?

FERNAND. Rassurez-vous, madame, je suis arrivé au moment de la pacification. L'ordre le plus parfait règne dans la basse-cour.

DELPHINE (accourant). Madame, madame, ils ont à moitié tué ce pauvre Baptiste.

FERNAND. Mais non, il n'a reçu qu'un coup un peu fort dans la mâchoire. Ce Pierre est un diable.

DELPHINE. Dites que c'est un scélérat, monsieur.

MADELAINE. Notre Pierre un scélérat! Je m'en vais; il y a des choses qu'on ne peut pas entendre.

(Elle sort.)

MADAME DE GENNETINES. Je ne m'attendais guère, en venant chez ma sœur, à y voir assassiner mes gens.

DELPHINE. Si madame voulait aller dans la chambre de Baptiste, ça le tranquilliserait.

MADAME DE GENNETINES. A-t-il du sang?

DELPHINE. C'est cent fois pis, madame; le dessous de son œil est déjà tout noir.

MADAME DE GENNETINES. Que voulez-vous que j'y fasse? Cela regarde le chirurgien.

DELPHINE. Madame lui donnerait des paroles de consolation, et les paysans du moins n'oseraient plus se moquer de lui.

MADAME DE GENNETINES. Je suis extrêmement nerveuse, monsieur Fernand; que me conseillez-vous?

FERNAND. De ne pas vous déranger. Madame votre sœur, qui est si bonne, est auprès de lui.

MADAME DE GENNETINES. Mais je ne veux pas que vous me croyiez moins bonne que ma sœur. Elle est plus aguerrie que moi, cela ne se donne pas. Ranimez ce feu, Delphine, et vous irez me chercher un châle. Je suis si bouleversée. (Elle se regarde dans une glace.) Voyez plutôt, monsieur Fernand, si je n'ai pas l'air d'une morte.

FERNAND. Vous êtes comme à votre ordinaire.

MADAME DE GENNETINES (minaudant). Voulez-vous dire que j'ai toujours l'air d'une morte?

FERNAND. Je vous le dirais que vous ne le croiriez pas.

MADAME DE GENNETINES. Il est certain que je suis trop impressionnable.

DELPHINE. Madame ne viendra donc pas voir Baptiste?

MADAME DE GENNETINES. Il me semblait vous avoir déjà dit que non. (Delphine sort.) Voilà l'inconvénient d'avoir des basses-cours près d'un château; je ne conçois pas cette manie-là. Aussitôt que vous avez une basse-cour, il vous faut des paysans pour la conduire; et je ne connais rien de plus exécrable que cette engeance-là.

(Delphine rentre.)

DELPHINE. Voilà le châle de madame.

MADAME DE GENNETINES. Ne le pliez pas tant, il m'enveloppera davantage. Vous serrerez aussi un peu la coulisse de mon bonnet. (Après avoir obéi à sa maîtresse, Delphine s'en va. Madame de Gennetines s'étend sur un canapé.) Tout ce qui est scène me fait froid. Je suis très à plaindre d'être comme cela. Mais dites-moi, n'est-ce pas aujourd'hui que monsieur votre père doit nous faire une visite?

FERNAND. Oui, madame.

MADAME DE GENNETINES. J'ai très-grande envie de le connaître pour juger s'il répondra à l'idée que vous m'avez donnée de lui.

FERNAND. Je ne crois pas vous en avoir beaucoup parlé.

MADAME DE GENNETINES. Non, mais il est tout naturel de penser que le père d'un jeune homme aussi distingué que vous doit être un homme fort remarquable.

FERNAND. Nous n'avions guère vécu ensemble avant la mort de ma pauvre mère.

MADAME DE GENNETINES. Vous avez été militaire pourtant. Vous n'étiez pas sous les ordres de monsieur votre père?

FERNAND. Non, madame. Il a toujours craint que l'indulgence paternelle ne nuisit à mon apprentissage de soldat.

MADAME DE GENNETINES. Je comprendrais cela pour beaucoup de jeunes gens; mais quand on a le bonheur d'avoir un fils comme vous, c'est être bien rigoureux. Vous ne me dites peut-être pas tout. Le rôle de mentor est parfois gênant, et un grand garçon à qui il faut donner l'exemple, quand on est soi-même un vert galant... Mais de quoi vais-je me mêler? Vous aimiez beaucoup votre mère? Je sais que vous l'avez perdue il y a trois mois. On dit que c'était une personne parfaite.

FERNAND. C'était la meilleure amie de madame votre sœur; c'est faire son éloge en deux mots.

MADAME DE GENNETINES. De bonne foi, madame Delorme peut donc plaire à quelqu'un? Ne vous étonnez pas de ma question. Je disais tout à l'heure à monsieur de Normont que, quoique sœurs, c'est tout au plus si nous nous connaissions. Elle me paraît avoir si peu de liant dans le caractère.

FERNAND. Vous disiez fort bien ; vous ne la connaissez pas.

MADAME DE GENNETINES. Je ne lui en fais pas un crime ; ce n'est pas sa faute. N'ayant jamais été jolie, elle n'a pas reçu de ces louanges, de ces compliments qu'on a la sottise de n'accorder qu'à la figure, mais qui n'en adoucissent pas moins singulièrement toutes les habitudes d'une femme. Et puis je crois qu'elle aime un peu l'argent.

FERNAND. Madame Delorme ! c'est la providence de ce pays.

MADAME DE GENNETINES. Ce qui me faisait dire cela, c'est que pour une providence je la trouve bien misérablement meublée. Il n'y a rien de confortable chez elle ; pas seulement une glace à pied. Je ne l'ai pas surprise ; elle savait que je devais venir ici, elle aurait dû s'informer de ce qu'il est indispensable d'avoir, quand on reçoit quelqu'un qu'on a intérêt de bien recevoir.

FERNAND. Madame la marquise, nous autres gens de campagne, nous sommes de singulières gens quand nous traitons nos amis comme nous voudrions être traités chez eux, nous ne croyons pas qu'ils puissent demander davantage.

MADAME DE GENNETINES. Il ne faut pourtant pas perdre de vue, monsieur Fernand, que, par ma position dans le monde, je puis être fort utile à l'établissement de Léonide ; que par conséquent les égards qu'on me montrerait ne seraient pas tout à fait en pure perte. Mon organisation est pitoyable, je le sais bien ; je suis trop petite-maîtresse ; on m'a tant gâtée ! Car j'ai été très-jolie ; vous ne vous en douteriez pas.

FERNAND. Mais je suis certain que vous l'êtes encore.

MADAME DE GENNETINES. Oh ! non. J'étais trop sensible ; la sensibilité m'a tuée. Il faut que je vous montre un portrait de mon bon temps ; il est dans ma chambre ; je vais vous le chercher. Vous me direz si vous y retrouvez encore quelque chose. Mes flatteurs prétendent qu'il a l'air fait d'hier ; mais je ne les crois pas.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

FERNAND, et un peu après, LÉONIDE.

FERNAND. Je ne connais rien d'insupportable comme d'avoir affaire à quelqu'un qui ne parle que de soi. On ne sait que dire. Que me veut-elle? et que m'importe sa beauté d'autrefois?

LÉONIDE. Il paraît que vous vous plaisez beaucoup avec ma tante, monsieur Fernand.

FERNAND. Beaucoup, c'est le mot. Mais je crois cependant que si elle n'était pas votre tante, je n'aurais pas tout à fait autant de patience que j'en ai avec elle.

LÉONIDE. Pourquoi avez-vous de la patience? qui vous prie d'en avoir? Personne ne vous y force; tâchez plutôt de lui déplaire. Savez-vous ce qui arrive pendant ce temps-là? C'est que monsieur de Normont me fait de petites confidences sur un mariage pour moi qui le rendrait le plus heureux des hommes. Il craint bien que vous n'y mettiez quelque obstacle; mais il espère que ma tante trouvera moyen de parer à cela. Et il rit; et il est charmant.

FERNAND. Comment! parer!

LÉONIDE. Est-ce que je sais? Ma tante s'imagine qu'elle peut faire de nous tout ce qu'elle voudra; me marier à son monsieur de Normont, par exemple, et vous épouser après.

FERNAND. Vous n'y pensez pas, Léonide.

LÉONIDE. Je suis bien sûre que cela ne se fera pas; mais nous en aurons l'ennui, si vous persistez à vouloir lui plaire.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DELORME.

MADAME DELORME. Où est donc ta tante, Léonide?

FERNAND. Elle est sortie un instant pour aller me chercher son portrait.

LÉONIDE. Son portrait! vous voyez bien, monsieur Fernand, que je n'étais pas si loin de la vérité. Son portrait! Est-ce pour vous le donner? Maman ne veut pas qu'on parle de ma tante, et je vous assure, maman, qu'il faudrait pourtant bien s'entendre un peu.

MADAME DELORME. Nous nous entendons très-bien.

LÉONIDE. Si vous saviez ce que m'a dit monsieur de Normont.

MADAME DELORME. Il me l'a dit aussi ; un mariage pour toi. N'est-ce pas cela ?

LÉONIDE. Je suis contente du moins, parce que vous lui aurez répondu.

MADAME DELORME. Que j'étais fort honorée; que nous en reparlerions plus tard.

LÉONIDE. Mais, maman, lui laisser croire que je pourrais l'épouser!

MADAME DELORME. Je suis mieux instruite que toi. Ce n'est pas pour lui qu'il te demande; c'est pour son neveu.

FERNAND. Alors, ma chère Léonide, cela devient plus raisonnable.

LÉONIDE. Pouvez-vous badiner, monsieur Fernand, sur un pareil sujet!

MADAME DELORME. Fernand me comprend à merveille. Que veux-tu? Que nous allions confier à un étranger ce que nous n'avons pas encore jugé à propos de dire au père de Fernand. Ne devons-nous pas attendre la fin de son deuil? Ma sœur, bien certainement, ne sera plus avec nous à cette époque-là. Je lui écrirai alors; et ce qui ne sera pour elle qu'une nouvelle fort indifférente, serait dans ce moment-ci un sujet de tourments continuels.

LÉONIDE. Ah! maman, je vous y prends.

MADAME DELORME. Taisez-vous, petite fille.

LÉONIDE. Et si monsieur de Normont se croit en droit de me faire la cour pour son neveu?

MADAME DELORME. Ceci regarde Fernand, ma bonne amie, c'est à lui de répondre.

FERNAND. J'ai beau me consulter, je ne m'imagine pas que je serais très-jaloux.

LÉONIDE. Même si je recevais un portrait?
FERNAND. Oui, pourvu qu'il fût d'autrefois.

SCÈNE XII.

MADAME DELORME, FERNAND, LÉONIDE, MADAME DE GENNETINES.

(Cette dernière s'arrête un instant à la porte, et cache une miniature qu'elle tient à la main.)

MADAME DE GENNETINES. Je vous croyais à table.

MADAME DELORME. Sans vous, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES. Contrariée comme je le suis, ce n'est pas ce que je mangerai qui vaut la peine de changer de place.

MADAME DELORME. Qu'est-ce donc qui vous contrarie?

MADAME DE GENNETINES. Tout, ma sœur. Et quand il n'y aurait que de voir mes gens assassinés par les vôtres.....

MADAME DELORME. L'accident de votre cocher n'aura aucune suite.

MADAME DE GENNETINES. Excepté pour le paysan qui s'est battu contre lui, car je viens de lui faire signifier son congé par ma femme de chambre.

MADAME DELORME. Vous êtes plus prompte que moi à faire signifier des congés.

MADAME DE GENNETINES. Il me semble que c'est une satisfaction qui m'est bien due. Je déjeunerai ici. Mon domestique me mettra une petite table, et vous m'enverrez ce que vous voudrez.

MADAME DELORME. A la bonne heure.

(Elle va pour sortir avec Fernand et Léonide.)

MADAME DE GENNETINES. J'espère que vous n'allez pas me laisser toute seule, et que quelqu'un au moins restera avec moi. J'aurais l'air d'être en pénitence.

LÉONIDE. Voulez-vous qu'on vous envoie monsieur de Normont?

MADAME DE GENNETINES. Non, ma chère amie. Que voulez-

vous que je dise à monsieur de Normont? Quand on ne mange pas, on aime à avoir à qui parler. Si monsieur Fernand veut me tenir compagnie...

LÉONIDE (bas, avec humeur). C'est cela.

FERNAND. Je suis trop heureux, madame, de la préférence que vous voulez bien m'accorder.

LÉONIDE (bas à Fernand). Monsieur Fernand, songez-y sérieusement; si vous ne trouvez pas moyen de vous fâcher avec ma tante, je me fâcherai avec vous.

MADAME DELORME. Viens, Léonide. Ma sœur, je vais vous envoyer votre domestique.

(Elle sort avec Léonide,)

SCÈNE XIII.

MADAME DE GENNETINES, FERNAND, un peu après, SIMON.

MADAME DE GENNETINES. Vous aimez beaucoup ma sœur, monsieur Fernand ; mais la trouvez-vous absolument ce qu'elle devrait être avec moi? Elle me traite comme un enfant qui a des caprices et qu'on ménage par indulgence. Je lui dis que je veux déjeuner dans cette pièce ; elle me répond qu'elle va m'envoyer mon domestique préparer mon couvert, sans insister davantage pour me faire changer d'avis.

FERNAND. C'est embarrassant. Vous lui avez fait entendre que tout vous contrariait.

MADAME DE GENNETINES. Tout ce qui est contrariant. J'ai quitté Paris parce que, dans des circonstances comme celles-ci, il est du plus mauvais air d'y rester continuellement; on ne devrait même pas s'y montrer du tout; mais je n'étais pas embarrassée de savoir où j'irais. J'ai choisi la maison de ma sœur; et sans m'attendre à y être traitée comme une divinité, je croyais devoir y compter pour quelque chose; que ce serait une occasion pour madame Delorme de sortir un peu de ses habitudes, et même qu'elle mettrait quelque vanité à ne pas trop me cacher à tous les yeux. Au lieu de cela, elle se contente de me donner le vivre et le couvert. En vérité, ce n'était pas la peine de faire un voyage aussi fatigant.

(Simon entre et prépare une table.)

FERNAND (prenant la miniature que madame de Gennetines a placée sur la cheminée). C'est le fameux portrait?

MADAME DE GENNETINES. Il est coiffé à faire horreur.

FERNAND. Je ne prends garde qu'à la figure, qui est charmante.

MADAME DE GENNETINES. C'est un témoin de ce que j'ai été.

FERNAND. Vous n'aimez pas la flatterie?

MADAME DE GENNETINES. Je l'ai toujours eue en aversion.

FERNAND. Alors, je n'ose pas vous dire ce que je pense.

MADAME DE GENNETINES. Dites, oh! dites, monsieur Fernand; de votre part, rien ne peut blesser.

FERNAND. C'est que ce portrait est encore frappant de ressemblance.

MADAME DE GENNETINES. J'ai envie de le faire recoiffer à la mode. (Simon approche une table.) Eh! mais, mon Dieu! qu'est-ce que tout cela? des côtelettes, du pâté, des œufs frais, pour une personne qui ne veut prendre que du thé! Il est vrai que vous êtes là, et que vous avez peut-être bon appétit, vous, monsieur Fernand? Simon, dites à Delphine de me faire du thé; rien que du thé noir. Elle en trouvera dans la boîte de Chine qui est sur ma console. (Simon s'en va.) Voulez-vous que je vous serve, monsieur Fernand? Voici une côtelette qui a une mine charmante! C'est dommage de n'avoir pas faim.

FERNAND. Essayez.

MADAME DE GENNETINES. Croyez-vous? (Elle prend une côtelette.) Il est certain que d'être à table avec une personne dont l'esprit vous convient, c'est tout autre chose que d'être avec des ennuyeux. Je suis faite pour l'intimité, moi; et voyez un peu quel malheur! sur deux maris, je n'en ai pas eu un avec lequel j'aie pu complétement sympathiser. Voulez-vous que je vous serve du pâté?

FERNAND. Si vous en prenez.

MADAME DE GENNETINES. Je ferai tout ce que vous voudrez; nous sommes si bien! La vie de campagne ne vous ennuie pas?

FERNAND. Il faut être si riche pour vivre à Paris.

MADAME DE GENNETINES. Si riche! non ; mais il faut de la fortune. Vous me versez du vin, je n'en bois jamais.

FERNAND. Peut-être cela vous fera-t-il du bien.

MADAME DE GENNETINES. Je suis sans défense. Allons, à votre santé! Cet imbécile de monsieur de Normont avait arrangé dans sa tête que vous deviez être l'amant de Léonide. « Quelle pauvreté! lui ai-je répondu. Monsieur Fernand, qui a été à même de faire des comparaisons, n'a pas pu s'attacher à une petite fille qui est assez gentille, mais qui n'a aucune éducation, aucun talent. »

FERNAND. Si elle n'a pas de talents, ce serait sa faute; car elle a eu bien des maîtres.

MADAME DE GENNETINES. Elle a eu des maîtres!

FERNAND. Tous les tableaux que vous voyez ici sont d'elle.

MADAME DE GENNETINES. Vraiment! Je ne me connais pas en peinture, malheureusement; mais la peinture, c'est toujours dans le système de sa mère; c'est un talent de recluse. Elle n'est pas musicienne?

FERNAND. Pardonnez-moi ; elle joue très-agréablement de la harpe et du piano.

MADAME DE GENNETINES. Je n'en ai pas vu dans la maison.

FERNAND. Comme c'est assez volontiers le matin qu'elle étudie, de peur de vous incommoder, elle les a fait transporter à l'autre extrémité du bâtiment.

MADAME DE GENNETINES. Vous m'avouerez que ma sœur est inconcevable de ne pas m'avoir dit un mot de tout cela.

FERNAND. Vous allez me faire faire une indiscrétion. On vous prépare la surprise d'un concert pour lundi.

MADAME DE GENNETINES. Y aura-t-il du monde à ce concert?

FERNAND. Ce sera une véritable fête.

MADAME DE GENNETINES. Ce que c'est que les cachotteries! Il était possible que je n'eusse rien à mettre pour ce jour-là, et je n'aurais pas eu le temps de faire venir de votre ville ce qui aurait pu me manquer.

FERNAND. Enfin, vous voilà avertie.

MADAME DE GENNETINES. Par bonheur, le ciel m'a créée prévoyante, et j'ai apporté de quoi faire face à tout.

SIMON. Madame, c'est le thé.

MADAME DE GENNETINES. Dites qu'on le tienne chaud; je n'y suis pas encore.

SIMON. Je vais changer d'assiettes.

MADAME DE GENNETINES. Faites ce que je vous dis. Vous voyez bien que nous ne vous avons pas attendu pour changer d'assiettes. (Simon sort.) Il y a des instants où les domestiques sont insupportables. Dites-moi, monsieur Fernand, vous jouez dans ce concert?

FERNAND. Mais oui.

MADAME DE GENNETINES. Vous êtes donc un virtuose?

FERNAND. Je ne fais pas manquer ma partie.

MADAME DE GENNETINES. Vous devez bien faire tout ce que vous faites; vous êtes si rempli de goût! Voilà pourquoi on ne me persuadera jamais que vous ayez jamais pu penser à Léonide. Vous n'y avez pas pensé, n'est-ce pas?

FERNAND (à part). Quel supplice!

MADAME DE GENNETINES. Vous avez dix ans de plus qu'elle; ce serait ridicule. Grave et raisonnable comme vous le paraissez, je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous prissiez une femme un peu moins jeune que vous.

FERNAND (à part.) C'est trop fort. (Haut, et d'un air contraint.) Je n'y verrais pas d'inconvénient non plus.

MADAME DE GENNETINES. Donnez-moi de cette compote; nous allons partager ce biscuit. Une femme aimante...

FERNAND. Pour vivre seule à la campagne avec un mari, c'est la première condition.

MADAME DE GENNETINES. Il n'y aurait pas de nécessité de vivre continuellement à la campagne.

FERNAND. Je vous l'ai dit, Paris me fait peur. Ici, je suis réellement ce que je vous ai paru, très-sage, très-raisonnable; j'ai de l'ordre, de l'économie; aucune folle dépense ne vient me tenter. Mais aussitôt que mon pied a touché le maudit pavé de la capitale, je ne me reconnais plus; je deviens prodigue, bourreau d'argent; je ne sais pas si cent mille francs par an pourraient me suffire.

MADAME DE GENNETINES. Cent mille francs par an!

FERNAND. Il ne s'agit pas d'aisance à Paris; il faut de l'éclat.

MADAME DE GENNETINES. Une maison où il y a une voiture, un nombre de domestiques suffisant...

FERNAND. C'est comme tout le monde; rien ne vous distingue.

MADAME DE GENNETINES. Tout le monde n'a pas voiture.

FERNAND. Tout le monde l'a eue, chacun à son tour. Ce sont les fêtes, les folies, les brillantes assemblées que vous recevez chez vous qui seules peuvent vous soulever de la foule. Une voiture! qu'est-ce que c'est qu'une voiture? une voiture est commode pour la personne qui l'a; mais on n'est pas tenu de lui en savoir gré.

MADAME DE GENNETINES. Je m'étonne qu'il puisse y avoir deux hommes si différents dans le même homme.

FERNAND. Je le crois bien; je m'en étonne moi-même.

SIMON (apportant le thé). Le général, qui est dans la salle à manger, demande après monsieur son fils.

FERNAND. Permettez-vous, madame, que je vous quitte un instant?

MADAME DE GENNETINES. Tout le temps que vous voudrez, monsieur....

FERNAND (à part en riant). Mes cent mille francs par an ont fait merveilles.

MADAME DE GENNETINES (se parlant à elle-même). Cent mille francs par an! Venez donc au milieu des bois pour trouver des jeunes gens qui ne peuvent pas vivre à moins de cent mille francs par an! (A Simon.) Desservez tout cela, et ne laissez que ce qu'il faut pour prendre le thé. Avez-vous vu ce général?

SIMON. Oui, madame, c'est un gros papa de général qui a, ma foi, bonne mine. Pour brave, il doit l'être, car ses épaulettes sont fièrement grosses.

MADAME DE GENNETINES. Est-ce qu'il est en uniforme?

SIMON. En grande tenue complète, jusqu'au chapeau galonné.

MADAME DE GENNETINES. A la bonne heure! c'est un

homme qui sait vivre. Dépêchez, dépêchez, Simon, et vous irez dire à Delphine de m'apporter tout de suite une autre collerette et mon bonnet à rubans bleus. (Simon va pour sortir.) Vous lui demanderez aussi mon châle blanc.

SIMON. Oui, madame.

MADAME DE GENNETINES. Et d'autres souliers.

SIMON. Une collerette, un bonnet à rubans bleus, un châle blanc et des souliers.

MADAME DE GENNETINES. C'est cela. (Simon sort.) Je vois avec un certain plaisir qu'il y a encore des gens pour lesquels une femme titrée n'est pas une personne qu'on croie pouvoir traiter tout à fait sans cérémonie. Je ne sais pas si ma sœur en fera la réflexion. Elle est si bornée !

SCÈNE XIV.

MADAME DE GENNETINES, DELPHINE.

MADAME DE GENNETINES. Approchez, approchez, Delphine. Je suis fâchée de ne pas vous avoir fait dire de m'apporter mon pot de rouge.

DELPHINE. Madame en a assez pour le matin.

MADAME DE GENNETINES. Je n'en ai pas trop.

DELPHINE. Non, madame; madame est bien. (Elle aide sa maîtresse à s'habiller.) Ce pauvre Baptiste à la fièvre, tout de même.

MADAME DE GENNETINES. Puisque j'ai fait congédier ce paysan, ne me rompez pas la tête.

DELPHINE. C'est qu'il a répondu que madame n'était pas la maîtresse de le renvoyer.

MADAME DE GENNETINES. Il a répondu ce qu'il a voulu; je ne veux pas être tracassée dans ce moment-ci.

DELPHINE. Ce bonnet est celui qui va le mieux à madame.

MADAME DE GENNETINES. Si ma sœur voulait conserver cet homme, je quitterais plutôt la maison.

DELPHINE. Madame aurait bien ri tout à l'heure. Baptiste ne revient pas que madame puisse mettre d'aussi petits sou-

liers que ça. C'est extraordinaire dans un cocher; sa plus grande beauté, pour une femme, c'est un petit pied.

MADAME DE GENNETINES. Tranquillisez ce pauvre garçon, Delphine, et assurez-le bien que je ferai ce que je dois faire.

DELPHINE. Il n'en faudra pas davantage pour le guérir.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL, FERNAND.

LE GÉNÉRAL. Madame la marquise, je n'ai voulu paraître devant vous que sous les auspices de mon fils, pour lequel je sais que vous avez infiniment de bontés.

MADAME DE GENNETINES. Je ne fais que lui rendre justice, général; mais si je me fusse attendue à une visite d'apparat comme celle-ci, je ne me serais pas permis de vous recevoir dans un aussi grand négligé.

LE GÉNÉRAL. Le fait est, madame la marquise, que, depuis la mort de ma femme, pour éviter de me mettre en noir comme un notaire ou un avocat, je ne quitte plus le harnais militaire.

MADAME DE GENNETINES. Je suis plus rigoureuse que vous. Dans mes deux veuvages, il ne m'est pas venu un seul instant l'idée de transiger avec la sévérité de mon costume. Il faut dire que je suis blonde, et que le grand deuil est le fard des blondes.

LE GÉNÉRAL. C'est tout différent.

FERNAND. Vous savez, mon père, que j'ai une répétition ce matin pour le concert de lundi.

LE GÉNÉRAL. Allez, allez, mon fils. Comme c'est en l'honneur de madame la marquise que ce concert doit se donner, je me garderais bien d'y mettre des entraves.

FERNAND (à part en s'en allant). Ils pourront parler deuil tout à leur aise.

SCÈNE XVI.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL.

MADAME DE GENNETINES. Vous êtes toujours en activité, général?

LE GÉNÉRAL. Oui, madame, et depuis bien longtemps. J'ai été soldat de la république, sous le premier consul.

MADAME DE GENNETINES. Vous êtes donc républicain?

LE GÉNÉRAL. Sous le premier consul le gouvernement avait déjà un chef. D'ailleurs, en entrant dans la carrière, j'ai commencé par me dire : Te voilà soldat, tu dois être passif. Le premier consul est devenu empereur; il le méritait bien, il faut en convenir.

MADAME DE GENNETINES. Nous lui avons pardonné.

LE GÉNÉRAL. Un si grand génie! législateur, conquérant, universel, sans tout le reste. C'était un aigle, c'était un homme à qui rien n'échappait, qui prévoyait les moindres choses. Il faut des siècles pour produire une âme de cette trempe-là.

MADAME DE GENNETINES. Avec quel feu vous en parlez!

LE GÉNÉRAL. J'avoue qu'à mes yeux c'était un dieu sur la terre. Aussi me suis-je battu pour lui jusqu'au dernier moment; mais enfin, je ne pouvais pas empêcher la restauration de revenir.

MADAME DE GENNETINES. Il est fort heureux que vous n'ayez pas pu l'empêcher.

LE GÉNÉRAL. A vrai dire, dans le premier moment, cela ne me plaisait que jusqu'à un certain point, je ne m'en cache pas, parce qu'on m'avait dit, comme tout le monde le croyait alors, que, par suite d'infirmités assez graves, Louis XVIII allait nous revenir avec un jupon. Diable! diable! un jupon! pensais-je en moi-même, un roi en jupon! j'ai peur que cela ne fasse un bien mauvais effet. Quand j'ai vu qu'il avait une culotte, j'ai trouvé qu'il pouvait faire un roi tout comme un autre. Et puis l'exil l'avait mûri; il avait médité sur le bonheur de la France; il me donnait de l'avancement. Qu'est-ce que je veux, moi, avant tout? servir mon pays.

MADAME DE GENNETINES. Prenez-y garde, général; si vous croyez ne devoir servir que votre pays, vous êtes républicain ; vous ne vous regardez plus comme le sujet de personne.

LE GÉNÉRAL. Pardonnez-moi, pardonnez-moi.

MADAME DE GENNETINES. Quoi! vous vous regardez sujet de ceci, comme vous vous regardiez sujet des rois légitimes?

LE GÉNÉRAL. Je suis militaire, je suis passif; je suis sujet à être mis à la retraite par ceci, comme j'y étais sujet sous autre chose; je ne puis donc pas faire autrement que de me regarder comme sujet. Tout ce qui est employé par un gouvernement, tout ce qui reçoit de l'argent de lui aurait mauvaise grâce à venir dire qu'il n'est pas sujet. Ce sont les véritables sujets; les autres ne le sont qu'autant qu'ils le veulent.

MADAME DE GENNETINES. Je ne sais que vous répondre. J'ai d'excellents sentiments; mais je ne suis pas forte pour raisonner; et puis, ce que vous me dites ne me paraît pas très-clair.

LE GÉNÉRAL. Parce que vous oubliez que je suis passif.

MADAME DE GENNETINES. C'est ce qui m'embrouille.

LE GÉNÉRAL. Cependant cela explique tout; et c'est tellement ma règle de conduite, que lorsque mon fils m'a écrit en me donnant les raisons qu'il avait pour quitter le service, je lui ai répondu courrier par courrier : « Puisque vous raisonnez, vous faites bien de renoncer à l'état militaire. » Ainsi, vous voyez que je suis conséquent. J'écoute à présent tout ce qu'il me dit, il n'est plus sujet; je lui laisse même la liberté de me blâmer.

MADAME DE GENNETINES. Dans ce que je puis entrevoir de votre système, il y a beaucoup de prudence.

LE GÉNÉRAL. Beaucoup.

MADAME DE GENNETINES. La prudence est une grande vertu. Vous deviez faire un excellent mari.

LE GÉNÉRAL. D'autant plus excellent que j'ai très-peu habité avec ma femme. Nous étions séparés de biens. Quand on est séparé de biens, le reste est si peu de chose!

MADAME DE GENNETINES. Général, vous me ferez taire aussitôt que vous trouverez mes questions indiscrètes.

LE GÉNÉRAL. Je ne me permettrais pas de vous imposer silence. D'ailleurs, on ne peut jamais me paraître indiscret; je suis toujours prêt à répondre à tout.

MADAME DE GENNETINES. Est-ce qu'à l'époque de votre mariage on craignait que vous ne fussiez dissipateur? Je sais pourquoi je vous demande cela.

LE GÉNÉRAL. Moi! non, je ne crois pas être dissipateur; mais on pensait peut-être que je pourrais dénaturer les biens de ma femme; et, pour des gens de province, des biens de famille, c'est l'arche sainte. Qu'ils rapportent ou qu'ils ne rapportent pas, c'est égal; ce sont des biens de famille. De quoi a-t-on besoin avant tout, cependant? de revenus, n'est-il pas vrai?

MADAME DE GENNETINES. De revenus, de revenus! vous avez raison. Je ne connais que cela, moi.

LE GÉNÉRAL. Dès lors vous voyez que je ne devais mettre aucun intérêt à avoir un enfant ou à ne pas en avoir.

MADAME DE GENNETINES. Étant séparé de biens, c'est vrai.

LE GÉNÉRAL. Il en est venu un cependant qui est beaucoup plus riche que moi aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES. Sa mère était-elle agréable?

LE GÉNÉRAL. De figure, peut-être que oui; mais femme d'ordre, femme de ménage, femme sérieuse, sédentaire, aimant la lecture, presque savante. C'est elle qui a commencé l'éducation de son fils.

MADAME DE GENNETINES. Si vous n'avez pas été amoureux d'elle, je vous le pardonne alors.

LE GÉNÉRAL. Dans tous mes commandements, soit en France, soit à l'étranger, j'ai connu tant de femmes charmantes!

MADAME DE GENNETINES. Il est sûr que quand on revient après cela auprès d'une femme comme madame Delorme, par exemple.

LE GÉNÉRAL. Tenez, je cherchais à vous donner une idée de ma femme; vous l'avez trouvée.

MADAME DE GENNETINES. Une femme sans élégance ne me paraît même pas une femme.

LE GÉNÉRAL. Oui, oui, il faut qu'une femme soit gaie, tou-

jours de bonne humeur; sans cela, que voulez-vous qu'on lui dise?

MADAME DE GENNETINES. Quand on a un mari qui convient, qui est plein de franchise et de naturel, rien, ce me semble, ne doit coûter pour lui plaire. Ç'a toujours été mon système. Malheureusement je n'ai jamais pu l'appliquer.

LE GÉNÉRAL. Vous êtes veuve pourtant.

MADAME DE GENNETINES. Oui. Il était entré beaucoup plus de convenances que d'affection dans les nœuds que j'avais formés. A vous parler franchement, mon cœur n'a jamais été complétement satisfait.

LE GÉNÉRAL. C'est si rare dans le mariage!

MADAME DE GENNETINES. Ne dites donc pas cela, général. Aimante comme je suis, un mari aurait été le plus heureux des hommes avec moi, s'il avait pu me comprendre.

LE GÉNÉRAL. Est-ce que vous êtes gaie?

MADAME DE GENNETINES. Parfois jusqu'à la folie.

LE GÉNÉRAL. C'est drôle! je ne l'aurais pas cru. Vous avez pourtant des opinions politiques. Vous aviez l'air de me reprocher d'être en activité.

MADAME DE GENNETINES. J'avais l'air.

LE GÉNÉRAL. Pourquoi donc renoncer à un traitement?

MADAME DE GENNETINES. Ce serait de la démence.

LE GÉNÉRAL. C'est qu'il y a à présent un tas de petites femmes qui ont la rage de vous apprendre ce que vous auriez dû faire pour rester pur, pour rester fidèle.

MADAME DE GENNETINES (faisant l'agréable). Et je crois que cela n'a jamais été votre fort.

LE GÉNÉRAL. Ah! c'est à double entente, ce que vous me dites là. Mais dame! quand on n'a plus rien à attendre d'une femme ou d'un gouvernement.....

MADAME DE GENNETINES. C'est juste.

LE GÉNÉRAL. Que les gouvernements se maintiennent, on leur restera dévoué. Ils vous demandent d'être passifs, et ils veulent que vous ayez des opinions qui leur survivent : arrangez cela.

MADAME DE GENNETINES. Votre fils tient bon pourtant?

LE GÉNÉRAL. Mon fils! lui, sa lubie c'est de ne se battre

que contre des étrangers. Comme il n'y voyait pas de chance, il a donné sa démission. À présent, j'écrirais sa vie d'avance: il épousera votre nièce.

MADAME DE GENNETINES. Monsieur Fernand?

LE GÉNÉRAL. Je le crois du moins. On ne vous en a pas parlé?

MADAME DE GENNETINES. Pas un mot.

LE GÉNÉRAL. Ni à moi non plus. Mais c'est le secret de Polichinelle.

MADAME DE GENNETINES. Voilà qui achève de peindre ma sœur. Je suis outrée.

LE GÉNÉRAL. Si j'avais prévu cela, je n'aurais rien dit.

MADAME DE GENNETINES. Est-ce que vous donnerez votre consentement à ce mariage?

LE GÉNÉRAL. En fait de consentement, je donne tout ce qu'on veut.

MADAME DE GENNETINES. Se cacher d'un père, c'est pourtant bien fort.

LE GÉNÉRAL. Mais non. Si je voulais me le rappeler, ma femme m'en a étourdi plus de cent fois. Il lui était agréable de voir après sa mort la terre de madame votre sœur et celle de mon fils n'en faire qu'une. Grand bien lui fasse!

MADAME DE GENNETINES. Ces raisons-là peuvent être bonnes pour vous, général; mais elles ne le sont pas pour moi. Le ciel m'est témoin que j'étais venue chez madame Delorme dans l'intention de donner beaucoup mieux qu'un consentement au mariage de sa fille. Je suis généreuse; mon entraînement pouvait aller loin; mais je puis bien vous jurer que c'est fini.

LE GÉNÉRAL. Vous êtes trop susceptible.

MADAME DE GENNETINES. Non, non, général. Tout ce qui est manque d'égards, défaut de confiance, tout ce qui blesse mon cœur, me rendrait cruelle si je pouvais l'être. On vient de ce côté; donnez-moi le bras, je vous prie: nous allons faire un tour de jardin. Il me serait impossible, pour le moment, de me trouver en face d'aucun de ces visages-là.

(Elle sort avec le général.)

SCÈNE XVII.

MADAME DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE.

M. DE NORMONT. Je parierais que madame de Gennetines ne quitte le salon que pour me laisser le champ libre.

MADAME DELORME. Je vous assure, monsieur de Normont, que je n'ai rien à vous répondre.

M. DE NORMONT. Laissez-moi vous dire au moins que mon neveu est un des plus jolis cavaliers de France, et qu'une fois l'ordre revenu, il est destiné à aller à tout.

MADAME DELORME. Avec de tels avantages, comment êtes-vous si embarrassé?

M. DE NORMONT. Je ne suis pas embarrassé. Lié avec madame de Gennetines, et sachant combien elle désire ce mariage...

MADAME DELORME. Elle ne m'en a pas parlé.

M. DE NORMONT. J'ai ses pleins pouvoirs. Un mot de consentement de votre part, et vous serez étonnée de ce qu'elle prétend faire pour sa nièce.

MADAME DELORME. Nous ne lui demandons rien.

M. DE NORMONT. Elle le sait de reste ; mais lui feriez-vous la guerre parce qu'elle voudrait se comporter en bonne parente? Je connais son cœur comme le mien ; elle me l'a expliqué tant de fois! Madame de Gennetines serait la personne du monde la plus généreuse, si elle ne craignait pas autant de faire des ingrats. Je l'ai vue au moment de se laisser aller à des extravagances d'abandon. « Attendez un peu, lui disais-je, il faut voir. » Elle a la plus grande confiance en moi, elle a attendu, elle s'en est bien trouvée.

MADAME DELORME. Je suis tout à fait de votre avis ; on ne doit jamais s'abandonner à des extravagances.

M. DE NORMONT. Madame de Gennetines est une personne qu'on n'apprécie pas assez. Excepté moi, elle a à se plaindre de tous les gens qu'elle connaît ; enfin, vous la jugerez par le mariage de votre fille.

MADAME DELORME. Avec votre neveu?

M. DE NORMONT. Rien ne lui coûterait pour le voir réussir.

MADAME DELORME. Si j'avais des engagements d'un autre côté?

M. DE NORMONT. Il faudrait les rompre, madame Delorme.

SCÈNE XVIII.

MADAME DELORME, M. DE NORMONT, LÉONIDE, FERNAND.

MADAME DELORME. Voici Fernand, il est comme de la famille; je l'ai presque élevé; nous allons lui demander son avis.

M. DE NORMONT. Si c'est avec lui que vous avez des engagements pour mademoiselle Léonide, assurément il ne sera pas d'avis de les rompre.

FERNAND (gaîment). Il n'y a rien à rompre entre mademoiselle Léonide et moi.

M. DE NORMONT (à Léonide). Est-il vrai, ma belle enfant? C'était ma seule crainte.

LÉONIDE. Vous devez être rassuré.

M. DE NORMONT. Aucun rival ne m'effraie plus.

FERNAND. Vous me regardiez donc comme le plus redoutable?

M. DE NORMONT. Mais oui, mais oui. La marquise avait raison de se moquer de moi; elle a un tact parfait. Eh bien! monsieur Fernand, soyez mon auxiliaire.

FERNAND. De tout mon cœur.

MADAME DELORME. Fernand, en voilà assez.

M. DE NORMONT. Vous vous en êtes rapportée à lui, tant pis pour vous.

FERNAND (à madame Delorme). Que pouvez-vous répondre à cela?

M. DE NORMONT. Si j'ai tort, il condamnera. Monsieur Fernand, j'offre pour gendre à madame Delorme un jeune homme de bonne famille, très-répandu, ayant les manières de la meilleure compagnie.

FERNAND. Comment refuser un jeune homme qui a des manières?

M. DE NORMONT. De l'avenir le plus brillant! Ma démarche est autorisée par madame de Gennetines, qui promet de faire au-delà de ce qu'on peut imaginer. Elle prendra le jeune ménage chez elle; vous avez pu voir combien elle est facile à vivre; elle le comblera de présents de toute espèce; ce sera sa famille, ses enfants. On passera six mois à Paris, et les six autres dans cette terre que madame Delorme continuera d'habiter et de régir comme par le passé; ce qui ne dérangera en rien son existence. Seulement, elle sera privée une partie de l'année du plaisir de voir mademoiselle Léonide; mais comme à chaque voyage nous la lui ramènerons plus formée, plus parfaite, il y aura compensation.

FERNAND. Et au-delà.

MADAME DELORME. Monsieur de Normont, si vous faisiez bien, vous suivriez mon exemple, et vous laisseriez là ce mauvais sujet de Fernand.

(Elle prend le bras de sa fille et sort en faisant par signes de légers reproches à Fernand.)

SCÈNE XIX.

M. DE NORMONT, FERNAND.

M. DE NORMONT. Madame Delorme n'est pas mal entêtée, à ce qu'il paraît.

FERNAND. C'est moi qui ai eu tort de prolonger plus longtemps une mauvaise plaisanterie; je vous en demande pardon. A présent que nous sommes seuls, je dois vous avouer que le choix de son gendre n'est plus en son pouvoir, qu'il est fait depuis longtemps, et qu'il est irrévocable.

M. DE NORMONT. Quoi! sans l'aveu de sa sœur?

FERNAND. Jamais madame de Gennetines n'est intervenue en rien dans les arrangements de madame Delorme.

M. DE NORMONT. Ce n'est pas ce qu'elle m'avait fait entendre. Alors, monsieur, que serais-je donc venu faire ici?

FERNAND. Vous seriez venu faire la connaissance d'une

personne très-respectable qui, dans le peu de temps qu'elle a eu l'honneur de vous voir, a pris pour vous la plus sincère estime.

M. DE NORMONT. J'en suis fort reconnaissant ; mais le mariage de mon neveu étant impossible, je ne sais plus comment m'excuser de m'être présenté sans motif dans une maison où je n'avais pas été invité.

FERNAND. Si toutes les personnes que l'on reçoit étaient d'une société aussi agréable que la vôtre, monsieur...

M. DE NORMONT. J'ai l'air de n'être venu à la suite de madame de Gennetines que par désœuvrement, faute de mieux. Je n'ai pas l'habitude de laisser disposer de moi aussi légèrement, et je veux m'expliquer avec elle.

FERNAND. Vous allez brouiller ensemble deux sœurs qui peuvent finir par se rapprocher un jour.

M. DE NORMONT. Vous connaissez bien madame de Gennetines. Madame de Gennetines ne se rapprochera jamais de qui que ce soit, à moins qu'elle n'ait besoin de se rapprocher, et seulement pour le temps qu'elle en aura besoin. Elle va voir que je ne suis pas tout à fait aussi ingénu qu'elle se l'était figuré. Elle rentre avec monsieur votre père ; laissez-moi, je vous prie, monsieur Fernand.

FERNAND. Pourquoi m'avez-vous forcé d'être indiscret?

M. DE NORMONT. Soyez tranquille, je n'en abuserai pas.

FERNAND. Laissez passer ce premier moment d'humeur.

M. DE NORMONT. Non, je me connais ; si je laissais passer le premier moment, je n'en trouverais pas un second ; je retomberais encore sous le joug ; il faut que cela finisse. La voici ; nous allons voir.

SCÈNE XX.

MADAME DE GENNETINES, LE GÉNÉRAL ; M. DE NORMONT et FERNAND dans le fond du théâtre.

MADAME DE GENNETINES (sans voir Fernand ni M. de Normont). J'ai pourtant dans l'idée que cette personne vous aurait convenu.

LE GÉNÉRAL. D'après ce que vous me faites l'honneur de me dire, c'est encore une personne qui voudrait conserver l'administration de sa fortune; ce serait toujours la même chose. Ma foi, je veux prendre le temps de respirer avant de rentrer dans le mariage; j'en sors.

MADAME DE GENNETINES. Vraiment, général, vous répondez comme si on cherchait à vous faire violence; mais la personne dont je vous parle n'est peut-être pas plus pressée que vous.

LE GÉNÉRAL. Oh! alors, c'est fort bien, nous pourrons nous retrouver plus tard. (Apercevant son fils et M. de Normont.) Vous êtes là, mon fils? Il est temps de regagner nos pénates. Remerciez madame qui voulait vous donner une belle-mère.

MADAME DE GENNETINES. Je ne voulais rien du tout. Notre conversation a pris cette direction; j'en aurais autant aimé une autre; il s'agissait de passer le temps de la promenade.

LE GÉNÉRAL. Permettez-moi donc un peu de me vanter devant mon fils; il doit croire que je suis tout à fait hors de rang à mon âge! Eh bien! messieurs, il n'en est pas moins vrai que j'avais à ma disposition une très-aimable dame, riche, charmante de tous points, et que j'ai fait le cruel. (Il rit.) Je n'en suis pas moins reconnaissant, madame, de vos offres généreuses, et si je venais à me raviser, je vous prierais de vouloir bien me continuer vos bontés auprès de votre amie.

(Il sort avec son fils.)

SCÈNE XXI.

MADAME DE GENNETINES, MONSIEUR DE NORMONT.

MADAME DE GENNETINES. Vieux fat! qui croit refuser un mariage que j'avais improvisé, faute de savoir que lui dire.

M. DE NORMONT. Ah! vous n'êtes pas embarrassée pour improviser des mariages, ou plutôt des mystifications.

MADAME DE GENNETINES. Eh! mon Dieu! à qui en avez-vous?

M. DE NORMONT. Que suis-je venu faire ici, madame?

MADAME DE GENNETINES. Vous devez le savoir mieux que moi.

M. DE NORMONT. Et mon neveu?

MADAME DE GENNETINES. Il est à Paris.

M. DE NORMONT. Vous m'aviez vanté votre influence sur le mariage de votre nièce, et votre nièce est aux trois quarts mariée sans que vous en sachiez un mot.

MADAME DE GENNETINES. Que m'importe le mariage de ma nièce!

M. DE NORMONT. Il me semble que le mariage de votre nièce doit vous importer autant que celui du général.

MADAME DE GENNETINES. Est-ce une scène que vous voulez me faire?

M. DE NORMONT. Je vous avoue, madame, que j'ai de l'humeur, beaucoup d'humeur.

MADAME DE GENNETINES. Tant pis pour vous. Croyez-vous que je n'en ai pas, moi?

M. DE NORMONT. Je ne suis venu dans cette maison que sur les promesses que vous m'aviez faites.

MADAME DE GENNETINES. Taisez-vous donc, monsieur de Normont.... Laissez-moi croire que, dans votre voyage, il entrait bien quelque peu de complaisance pour moi.

M. DE NORMONT. La complaisance a ses conditions, madame. Même en ne venant ici que par complaisance, fallait-il au moins que madame votre sœur fût prévenue.

MADAME DE GENNETINES. Ma sœur s'embarrasse bien de ces délicatesses-là! Est-ce qu'elle connaît rien aux usages du monde?

M. DE NORMONT. Enfin elle pense quelque chose.

MADAME DE GENNETINES. C'est tout au plus.

M. DE NORMONT. Venir ainsi impromptu à votre suite! C'est tout ce que ferait un amant qui ne pourrait pas se passer de vous un instant.

MADAME DE GENNETINES. Je ne vois pas le tort que cela vous ferait.

M. DE NORMONT. Le tort!.... le tort!.... Enfin, madame, comme ce n'est pas là mon motif....

MADAME DE GENNETINES. Que c'est grossier ce que vous dites là ! fi !

M. DE NORMONT. Mais, madame.....

MADAME DE GENNETINES. Allons, allons, ne continuez pas, ou je croirai que l'air de ce pays-ci vous a rendu maussade comme tout ce qui approche ma sœur. Je vais être de bonne foi : je voulais un compagnon de voyage; vous hésitiez; j'ai pensé à Léonide, à votre neveu; j'ai amalgamé tout cela tant bien que mal, sans savoir ce que je faisais. Vous êtes venu avec moi, et nous nous en irons ensemble.

M. DE NORMONT. Je ne crois pas, car je compte partir dès aujourd'hui.

MADAME DE GENNETINES. Remettons cela à demain.

M. DE NORMONT. Je ne plaisante pas, madame, je ne puis plus rester ici.

MADAME DE GENNETINES. Ni moi non plus. Que voulez-vous que j'y fasse? Vous me connaissez depuis longtemps; vous savez combien je suis facile à me laisser séduire par de bons procédés. Si ma sœur, si sa fille, eussent eu l'ombre du sens commun, elles auraient fait de moi tout ce qu'elles auraient voulu. Mais leur ingratitude est trop manifeste; je ne puis plus les regarder comme de ma famille; ce sont des ennemies. Non-seulement j'ai à me défendre contre leur animosité, mais elles ont encore trouvé moyen de l'inculquer à toutes les personnes que je rencontre chez elles. Cela vous gagnerait vous-même, si je vous laissais faire, vous qui avez toute ma confiance, et qui ne pouvez me reprocher, quoi donc? qu'une ruse bien innocente que l'amitié que j'ai pour vous pouvait seule me suggérer. Voyez ce que je deviendrais dans ce moment si je n'avais pas avec moi un ami à qui je puisse parler à cœur ouvert. J'étoufferais.

M. DE NORMONT. Je crois que vous mettez les choses au pis.

MADAME DE GENNETINES. Vous êtes trop candide, monsieur de Normont. Quelque sotte que l'on soit, on se rend involontairement justice, et ma sœur a été offusquée de la supériorité que j'ai sur elle. Alors elle a décidé de me garder comme en prison, de me cacher à tous les yeux; ou, si elle

me laissait voir quelqu'un, de prévenir tellement ce quelqu'un contre moi, que je ne pusse rien faire pour me réhabiliter.

M. DE NORMONT. Elle m'a toujours parlé de vous dans d'excellents termes.

MADAME DE GENNETINES. Je le crois bien. Sans avoir d'esprit, on peut avoir de la finesse, surtout de cette sorte de finesse-là. Elle devait bien penser que, vous amenant avec moi, mon choix avait été décidé par un sentiment quelconque.

M. DE NORMONT. Je sais à présent ce que c'est que le sentiment qui vous a décidée.

MADAME DE GENNETINES. Êtes-vous bien sûr de le savoir?

M. DE NORMONT. Vous venez de me le dire tout à l'heure. Vous vouliez avoir un compagnon de voyage ; voilà tout votre sentiment.

MADAME DE GENNETINES. C'est bien ; je ne dois pas vous en dire davantage.

M. DE NORMONT. N'est-ce pas la vérité?

MADAME DE GENNETINES. Parmi toutes mes connaissances, je n'en aurais pas trouvé un autre que vous, si je n'eusse voulu qu'un compagnon de voyage? Dans vos idées, je l'aurais choisi à croix ou pile, à ce qu'il paraît. Vous n'êtes guère avantageux, monsieur de Normont; (avec intention.) vous ne l'êtes même pas assez.

M. DE NORMONT. Quoi ! vraiment !... Mais vous plaisantez encore.

MADAME DE GENNETINES. D'après l'essai que je viens de faire, il est prouvé que je n'ai plus de famille; mais ce n'est pas une raison pour rester éternellement isolée. Je bénis le ciel d'avoir rendu impossibles les projets de mariage que nous avions formés; nous nous en serions repentis tous les deux, soyez-en sûr. Je me serais dépouillée, je me serais lié les mains. Quels regrets je me serais préparés ! Nous aurions été alliés ensemble, il est vrai; mais ne nous reste-t-il pas un moyen de l'être plus intimement?

M. DE NORMONT. Je n'ose pas vous écouter; ce n'est peut-être encore qu'un jeu.

MADAME DE GENNETINES. Je ne vous dis pas que ce soit un engagement formel, mais je sens qu'il faut m'attacher un

ami. L'existence que je mène est fatigante ; l'âge des coquetteries et des légèretés commence à se passer pour moi ; je l'avais senti en cherchant à me rapprocher de ma sœur ; elle s'est éloignée, ce n'est pas ma faute : il est tout naturel que je fasse de nouvelles combinaisons.

M. DE NORMONT. Parlez-vous sérieusement ?

MADAME DE GENNETINES. Au surplus, je serai bien vengée. Madame Delorme, avec toute sa perspicacité, ne se doute pas du choix qu'elle a fait pour sa fille.

M. DE NORMONT. Vous le connaissez donc ?

MADAME DE GENNETINES. Nous ne l'avez pas deviné ? C'est ce jeune homme qui est toujours fourré ici, ce petit Fernand.

M. DE NORMONT. Ah ! bah !

MADAME DE GENNETINES. Je me garderais bien de lui dire ce que j'en sais. Malgré son air de Caton, il les mènera bon train ; vous pouvez compter là-dessus.

M. DE NORMONT. Si vous en étiez bien persuadée cependant....

MADAME DE GENNETINES. J'avertirais ma sœur ? Elle ne m'écouterait pas. Pensons à nous, monsieur de Normont ; c'est bien assez. Donnez des ordres, faites préparer tout ce qu'il faut pour notre départ, et laissons madame Delorme s'arranger comme elle l'entendra. Allez donner des ordres ; allez donc. A quoi réfléchissez-vous ?

M. DE NORMONT. Pauvre petite Léonide ! elle n'est pas coupable, elle.

MADAME DE GENNETINES. Elle ne sera pas malheureuse ; elle n'a pas assez d'esprit pour cela. Allez donc, allez donc : je voudrais déjà être à cent lieues d'ici.

M. DE NORMONT. Je vais.

(Il sort.)

SCÈNE XXII.

MADAME DE GENNETINES, seule.

Le pauvre homme me ramènera comme il m'a amenée. Je ne lui avais jamais trouvé la tête si vive. Dans tout autre

moment, je l'aurais poussé à bout pour voir une fois monsieur de Normont vraiment en colère; mais je ne voulais pas m'en aller seule : il fallait en finir. Je ne respirerai que quand je serai sur la grand'route. Ce général, son fils, ma sœur, tout ce qui est ici m'est odieux. Je serais laide et vieille comme le temps, que ces gens-là ne me traiteraient pas avec moins d'égards. J'ai un titre, j'ai de la fortune; partout ailleurs c'est une recommandation. J'ai de l'esprit, j'ai de bonnes manières; enfin, pour tout le monde, je suis une femme très-aimable : pour eux, c'est à croire que je suis une folle, une ridicule. S'ils veulent bien rire de quelques saillies qui m'échappent, c'est comme on ferait pour un enfant, un être sans conséquence. Je n'ai jamais été aussi humiliée.

SCÈNE XXIII.

MADAME DE GENNETINES, MADAME DELORME.

MADAME DELORME. Vous nous quittez déjà, ma sœur?

MADAME DE GENNETINES. Oui, ma sœur. Je croyais ne faire qu'une saison aux eaux; mais mon médecin, à qui j'ai écrit l'état de ma santé, m'ordonne impérativement, dans sa lettre de ce matin, de partir tout de suite.

MADAME DELORME. Je ne savais pas que vous dussiez prendre les eaux.

MADAME DE GENNETINES. Je ne parle jamais de ces choses-là qu'à la dernière extrémité : aux indifférents, c'est tout simple, et aux personnes qui ont quelque amitié pour moi, dans la crainte de leur causer de l'inquiétude.

MADAME DELORME. Vous n'avez pas d'autre motif pour quitter ma maison?

MADAME DE GENNETINES. Quel autre motif pourrais-je avoir, ma sœur? Ne m'avez-vous pas comblée de soins et d'attentions de toute espèce? Croyez que j'en suis très-reconnaissante; mais vous savez que rien n'est impérieux comme une mauvaise santé.

MADAME DELORME. J'étais loin de penser que vous fussiez malade.

MADAME DE GENNETINES. Horriblement, ma sœur. Telle que vous me voyez, je suis si souffrante que je vais me coucher, essayer de dormir; et comme il serait possible que je ne me levasse demain que pour monter en voiture, et que je pars à cinq heures du matin, dans le cas où je n'aurais pas le plaisir de vous voir, je vous fais mes adieux.

MADAME DELORME. Mais, ma sœur....

MADAME DE GENNETINES. Non, non. Adieu, adieu.

(Elle s'en va.)

SCÈNE XXIV.

MADAME DELORME, LÉONIDE et MADELAINE un peu après.

MADAME DELORME. Je savais bien que cela finirait ainsi; mais je ne croyais pas que cela finirait si vite.

LÉONIDE. Maman, est-ce vrai ce que me dit ma bonne? Ma tante part demain?

MADELAINE. Madame ne le sait peut-être pas; mais comme on charge déjà la voiture de madame la marquise....

MADAME DELORME. Elle vient de me faire ses adieux.

LÉONIDE. C'est donc cela que monsieur de Normont a voulu me faire entendre il n'y a qu'un instant. Il regrettera toujours de m'avoir connue en pensant que je vais me marier à un dissipateur. Quel dissipateur!

MADAME DELORME. C'est ta faute. Tu avais recommandé à Fernand de déplaire à ta tante. Ta tante a beaucoup d'ordre; il s'est donné le défaut contraire, et lui a avoué franchement qu'il ne pouvait pas vivre à moins de cent mille francs de rentes.

LÉONIDE. Si ma tante l'a cru, vous m'avouerez, maman...

MADAME DELORME. Paix. Elle va s'en aller; ce n'est pas le moment de parler d'elle.

LÉONIDE. Ce n'était pas le moment avant son arrivée; ce n'était pas le moment tant qu'elle était avec nous; ce n'est pas le moment quand elle s'en va. Ce ne sera donc jamais le moment?

MADAME DELORME. Qu'est-ce que cela te fait? N'avons-nous pas autre chose à dire.

LEONIDE. Vous permettez au moins que j'écrive à Fernand?

MADAME DELORME. Si tu veux.

(Elles sortent.)

MADELAINE (seule). Qu'elle s'en aille, mon Dieu! qu'elle s'en aille; c'est un fier débarras. Je ne sais pas ce qu'en pense madame; quant à moi, je dis :

BONNE JOURNÉE FAIT, QUI DE FOU SE DÉLIVRE.





GAUTHIER.

LE SUBSTITUT

OU

COMME L'ABBÉ CHANTE LE MOINE RÉPOND.

PERSONNAGES :

PROSPER, substitut.
MADAME DUTILLEUL, mère de Prosper.
GAUTHIER, MARIE-JEANNE, domestiques de Mme Dutilleul.
ARMAND, ami de Prosper.
UN PRÉSIDENT.
M. BULARD.
MADAME BRACHET.

La scène se passe en province, dans le cabinet du substitut.

SCÈNE I.

MADAME DUTILLEUL, et successivement MARIE-JEANNE et GAUTHIER.

MADAME DUTILLEUL. Cette pièce sent encore un peu l'humide ; mais en ayant soin de lui donner de l'air, d'ici à quelques jours il n'y paraîtra plus, et ce sera un cabinet très-honnête pour un magistrat.

MARIE-JEANNE (apportant des flambeaux). Madame où faut-il mettre ça ?

MADAME DUTILLEUL. Sur la cheminée, de chaque côté du buste du roi.

MARIE-JEANNE. C'est joli, tout de même. Ces pots de fleurs, ces chandeliers avec des bougies toutes neuves, et ce buste du roi au milieu, ça a quasi l'air d'un reposoir.

MADAME DUTILLEUL. Ça a l'air que ça doit avoir, Marie-

Jeanne; ça indique que mon fils vient d'être nommé substitut.

GAUTHIER (apportant une gravure). Madame, v'là le tableau. C'est-il le moment de le placer?

MADAME DUTILLEUL. Je crois qu'on ne risque plus rien à cette heure. Accroche-le au clou que j'ai fait mettre au-dessus du bureau. Accroche-le bien au moins, de manière à ce qu'il ne tombe pas.

GAUTHIER. Ah! pardine, n'ayez pas peur. (Il monte sur une chaise pour placer la gravure, et reste quelque temps à la considérer.) Madame, quoi que ça veut donc dire c'te image-là?

MADAME DUTILLEUL. Image! imbécile; c'est au contraire une gravure magnifique que mon frère a envoyée de Paris à mon fils, en même temps que sa nomination de substitut de monsieur le procureur du roi. Il faut toujours, à ce qu'il paraît, qu'un magistrat ait cela dans son cabinet. C'est le crime qui poursuit la justice.

GAUTHIER. Le crime qui poursuit la justice?

MADAME DUTILLEUL. Est-ce que j'ai dit comme cela?

GAUTHIER et MARIE-JEANNE. Oui, madame.

MADAME DUTILLEUL. Eh bien! j'ai mal dit. Je voulais dire la justice qui poursuit le crime. Regardez : voyez-vous comme il cherche à se cacher? mais il a beau faire, rien ne peut échapper à la justice; elle voit tout, non-seulement ce qu'on fait, mais encore ce qu'on pense; elle descend au fond des cœurs. Et la justice, mes enfants, vous savez que ce sont les magistrats, comme qui dirait les substituts, par exemple.

MARIE-JEANNE. Quoi, madame, monsieur Prosper descendra au fond des cœurs à présent?

MADAME DUTILLEUL. Il n'y a pas de doute, Marie-Jeanne.

MARIE-JEANNE. O mon Dieu! Dis donc, Gauthier.

GAUTHIER. Bast! bast! est-ce que ça peut lui être venu tout de suite comme ça?

MADAME DUTILLEUL. Ne t'y fie pas trop, Gauthier.

GAUTHIER. Je m'en moque, je ne crains rien. Il peut descendre quand ça lui fera plaisir. Pas moins, je parierais que mamzelle, qui n'est pas substitut, sait plus de méchancetés

sur tout le monde que son frère n'en mettra jamais dans ses réquisitoires.

MADAME DUTILLEUL. Ce n'est pas ce qui est mal qu'il s'agit de savoir, c'est ce qu'il faut punir.

GAUTHIER. Oh! si vous le prenez comme ça, mamzelle trouverait que tout est punissable; elle en veut à toute la ville.

MADAME DUTILLEUL. Veux-tu bien te taire!

GAUTHIER. C'est pas sa faute : les filles qui ont longtemps cherché à se marier et qui ne l'ont pas trouvé, sont toutes à peu près comme ça.

MADAME DUTILLEUL. Tu es si bête que tu ne peux pas savoir combien tu es grossier. Va-t'en à ton ouvrage et tâche de tenir ta langue; je ne te dis que cela.

GAUTHIER (à Marie-Jeanne). Viens donc aussi, toi. T'as l'air de ne plus savoir sur quel pied danser.

MARIE-JEANNE. Dame!

GAUTHIER (bas). De qui as-tu peur? Est-ce que tu crois toutes leurs frimes? Monsieur Prosper qui en saurait plus parce qu'il a une place que quand il n'avait pas de place, est-ce que c'est possible?

(Ils sortent.)

MADAME DUTILLEUL. C'est un beau rêve que nous a fait faire mon frère. Il est vrai que son amour-propre y trouve bien son compte. Au lieu d'être l'oncle d'un petit avocat sans cause, le voilà l'oncle d'un magistrat, d'un homme du roi. Cela relève furieusement une famille.

SCÈNE II.

MADAME DUTILLEUL, MADAME BRACHET.

MADAME BRACHET. Bonjour, madame Dutilleul.

MADAME DUTILLEUL. C'est vous, madame Brachet! Vous devenez rare comme les beaux jours. Qu'est-ce qui fait donc qu'on ne vous voit plus?

MADAME BRACHET. J'ai eu comme une espèce de rhumatisme.

MADAME DUTILLEUL. Je n'en ai rien su. Il est vrai que de-

puis quelque temps j'ai été si occupée. Auriez-vous reconnu cette pièce-ci ?

MADAME BRACHET. C'était votre garde-meuble.

MADAME DUTILLEUL. Je l'ai fait débarrasser pour servir de cabinet à Prosper. Vous savez que son oncle l'a fait nommer substitut de monsieur le procureur du roi ?

MADAME BRACHET. On me l'a dit.

MADAME DUTILLEUL. J'ai mieux aimé le mettre par bas. Il va recevoir tant de monde qu'on m'aurait abîmé mon escalier. Et puis il sera de plain-pied avec le jardin. Prosper a besoin de beaucoup de mouvement quand il travaille ; les idées ne lui viennent pas sans cela. Il ira de son cabinet dans le jardin, du jardin dans son cabinet ; il écrira une phrase. Il recommencera ensuite sa promenade, et viendra récrire une autre phrase. Un réquisitoire est une affaire d'imagination ; quand on n'a d'imagination qu'en faisant de l'exercice, il faut faire de l'exercice, il n'y a pas à dire.

MADAME BRACHET. Vous allez me demander de quoi je me mêle ; mais moi, à votre place, madame Dutilleul, je crois que je l'aurais laissé avocat.

MADAME DUTILLEUL. Vous savez comme il a toujours été malingre, ma chère madame Brachet ; il n'y a guère plus de deux ans qu'il a pris un peu le dessus, de sorte que ses premières études ont été bien pauvres. Qu'est-ce qu'il a plaidé de causes ? Trois ou quatre, et il les a perdues.

MADAME BRACHET. Vous croyez donc qu'il réussira mieux comme substitut ?

MADAME DURAND. Il a toujours aimé à accuser. Vous rappelez-vous combien de fois nous l'avons grondé pour cela dans son enfance ? Je ne me doutais guère qu'un jour il s'en ferait un état ; ce qui prouve bien que, dans des temps comme ceux-ci, on ne devrait jamais rien dire aux enfants ; leurs défauts les servent souvent beaucoup mieux que les qualités qu'on voudrait leur donner.

MADAME BRACHET. C'est triste, mais c'est vrai. Les gouvernements ne cherchent que les gens sans conscience, sans honneur.

MADAME DUTILLEUL. Qu'est-ce que vous dites donc, madame Brachet?

MADAME BRACHET. Je ne pense pas à Prosper; je parle en général.

MADAME DUTILLEUL. Prosper est magistrat; on lui dit de poursuivre, il poursuit. C'est son devoir, cela ne le regarde pas.

MADAME BRACHET. Quand on a un bon cœur, cependant...

MADAME DUTILLEUL. Il ne faut pas de cœur pour cela. Il y a longtemps que, sans s'attendre à rien, il s'amusait déjà à faire des actes d'accusation à propos de crimes qu'il inventait lui-même; tout était supposé, les pièces de conviction, les témoins à décharge : il n'y manquait que le coupable.

MADAME BRACHET. C'est ce qui manque à bien des procès. Dans les temps de révolution, les plus honnêtes gens sont presque toujours les plus persécutés; et j'ai grand'peur que la nouvelle position de votre fils n'éloigne de vous beaucoup de vos amis.

MADAME DUTILLEUL. Ne craignez donc pas cela. Je vous montrerai la lettre de mon frère; vous y verrez que c'est un ministère de confiance qui mène à tout ceux qui l'exercent.

MADAME BRACHET. Je n'ai pas voulu vous faire de peine. Vous savez comme nous nous parlons sans façon entre nous deux.

MADAME DUTILLEUL. Je vous en remercie, et je serais bien fâchée qu'il en fût autrement.

MADAME BRACHET. Au revoir.

(Elle sort.)

MADAME DUTILLEUL. C'est une brave femme que cette madame Brachet. Je n'avais pas attendu ce qu'elle vient de me dire pour en faire la réflexion. Mon frère est ambitieux; il s'imagine que pour faire son chemin il suffit d'avoir le pied dans l'étrier; il faut encore du talent, et Prosper en a si peu! Après tout, il y en a peut-être beaucoup qui n'en ont pas plus que lui et qui réussissent. La Providence est si grande!

SCÈNE III.

MADAME DUTILLEUL, PROSPER.

PROSPER. Ah ! maman, que j'ai donc le cœur gai ! Je viens enfin de voir monsieur le procureur du roi. Il est curieux à entendre ; sa conversation est si instructive ! Il m'a bien dit de ne pas me faire un hydre de tout cela : c'est le pont aux ânes.

MADAME DUTILLEUL. Tant mieux pour toi, mon enfant.

PROSPER. D'abord, tout ce qui n'est que crime ordinaire, comme vol, incendie, assassinat, on peut traiter cela comme on veut, à sa fantaisie, sans se fatiguer ; c'est de très-peu d'importance, personne n'y prend garde. Il n'y a donc réellement que les délits politiques qui demandent du soin. Vous allez croire que c'est la mer à boire, eh bien ! pour les délits politiques, on a des protocoles tout faits.

MADAME DUTILLEUL. Je disais aussi : Mais tous ces accusateurs publics ont l'air de dire la même chose.

PROSPER. Maman, il ne faut pas nous appeler accusateurs publics ; c'est révolutionnaire.

MADAME DUTILLEUL. Il est vrai que beaucoup de gens s'imaginent encore qu'il faut avoir un cœur de tigre pour faire ce métier-là.

PROSPER. Un procureur du roi comme le nôtre, par exemple, qui ne vit que de lait !

MADAME DUTILLEUL. Ah ! c'est drôle.

PROSPER. Aussi est-il doux comme un agneau ; mais jusqu'à son dernier soupir il défendra la monarchie actuelle, comme il a défendu l'autre. Il n'y a pas de lois, il n'y a pas de charte qui puissent l'arrêter. Il m'a dit là-dessus un mot sans réplique que je lui ai demandé la permission d'écrire pour ne pas l'oublier. C'est une révélation tout entière. (Il tire un papier de sa poche). Tenez, le voici :

« Le pouvoir ne peut pas rester désarmé en présence des
» factions qui conspirent sa perte. »

MADAME DUTILLEUL. T'en serviras-tu ?

PROSPER. Je le crois bien ; je le mettrai partout. Je l'ai déjà lu à ma sœur.

MADAME DUTILLEUL. Comment le trouve-t-elle?

PROSPER. Elle ne m'en a pas paru aussi enthousiasmée que je l'aurais cru. Cela tient peut-être à ce qu'elle est malade. C'est dommage dans ce moment-ci, car vous ne savez pas tout : je suis chargé de poursuivre notre journal légitimiste.

MADAME DUTILLEUL. Déjà !

PROSPER. Oui, maman. Je vous dis que monsieur le procureur du roi veut me combler. Pour mon début, un procès d'opinion!

MADAME DUTILLEUL. Tu ne crains pas que ce ne soit bien fort pour commencer?

PROSPER. Du tout, du tout; n'ayez donc pas peur. Monsieur le procureur du roi me donnera des conseils; et ma sœur, qui a tant de verve quand elle veut, m'a promis de s'en mêler aussi.

MADAME DUTILLEUL. S'il ne s'agissait pas de politique.....

PROSPER. On peut tout faire entrer dans un procès politique aujourd'hui.

MADAME DUTILLEUL. On ne peut pas faire entrer des commérages.

PROSPER. Voyez donc à Paris; ils ne font pas autrechos e. Je vous promets d'obtenir une bonne condamnation.

MADAME DUTILLEUL. Ne te flatte pas trop d'avance.

PROSPER. Cela me ferait tant d'honneur!

MADAME DUTILLEUL. J'entends bien; mais si par hasard les accusés étaient absous, je te connais, tu n'es pas fort, cela serait capable de te rendre malade.

PROSPER. Ils ne peuvent pas être absous, maman.

MADAME DUTILLEUL. Ils peuvent être condamnés à peu de chose.

PROSPER. J'appellerais *à minimâ*.

MADAME DUTILLEUL. Qu'est-ce que c'est qu'*à minimâ?*

PROSPER. Vous ne savez pas ce que veut dire *à minimâ?* C'est appeler d'une petite peine à une plus considérable.

MADAME DUTILLEUL. Ah ! fi donc ; c'est de l'acharnement, ce me semble.

PROSPER. Fi donc *à minimâ!* Vous vous y connaissez ! Il n'y a rien au contraire qui vous recommande davantage. Quand il est question d'avancement, c'est toujours par les substituts qui ont appelé *à minimâ* qu'on commence.

MADAME DUTILLEUL. En tout je n'aime pas que l'on fasse plus que son devoir.

PROSPER. Pensez-vous que ce sera encore Justin que j'aurai pour adversaire, lui qui a gagné contre moi les trois seuls procès que j'aie plaidés ! A coup sûr, je ferai du pire que je pourrai pour me venger d'un journal qui a eu l'audace de le prendre pour défenseur.

MADAME DUTILLEUL. C'est ici le seul qui ait des moyens.

PROSPER. Allons, maman, vous allez faire son éloge parce que je le déteste à la mort. En définitive, ce n'est qu'un avocat.

MADAME DUTILLEUL. Un avocat de talent au moins.

PROSPER. Bien obligé !

MADAME DUTILLEUL. Ah çà ! est-ce que je ne pourrai plus parler chez moi ? il ne manquerait que cela ! Oui, je dis que Justin a du talent, et qu'il ne te suffira pas de le vouloir pour le faire condamner. J'ai bien le droit de dire ce que je pense.

PROSPER. Je n'en vois pas la nécessité.

MADAME DUTILLEUL. Je m'en vas. Encore un peu, je crois que tu m'interdirais la parole.

(Elle sort.)

PROSPER. Que c'est ennuyeux, les familles, pour un homme public ! Comment ! je sortirai d'un tribunal où j'aurai fait prononcer une peine capitale peut-être, pour venir me remettre en tutèle auprès de ma mère ! C'est insoutenable, c'est faux, c'est ridicule. Un magistrat doit être indépendant, n'obéir qu'à sa conscience et aux ordres qu'il reçoit de ses supérieurs.

SCÈNE IV.

MARIE-JEANNE, PROSPER.

MARIE-JEANNE (à la porte). Monsieur Prosper, comment faut-il vous remettre une lettre à présent?

PROSPER. Il faut me la remettre sans m'appeler monsieur Prosper, et dire : « Monsieur, voici une lettre pour monsieur. »

MARIE-JEANNE. Monsieur, voici une lettre pour monsieur.

PROSPER. Il faut avancer.

MARIE-JEANNE. Je n'ose.

PROSPER. Comment, tu noses!

MARIE-JEANNE. Madame Dutilleul dit qu'il faut se méfier de vous.

PROSPER. Est-ce que tu as parlé de quelque chose à ma mère?

MARIE-JEANNE. Je m'en serais bien gardée. Elle n'aurait eu qu'à le répéter à Gauthier, il en aurait cru plus qu'il n'y en a : j'aimerais mieux mourir.

PROSPER. Ah! dame, Marie-Jeanne, c'est que je suis magistrat à l'heure qu'il est; et un magistrat, ce n'est plus comme un autre homme.

MARIE-JEANNE. Bah!

PROSPER. Non, Marie-Jeanne. Un magistrat doit cacher tout ce qu'il fait, afin d'être irréprochable.

MARIE-JEANNE. Irréprochable!

PROSPER. C'est-à-dire qu'il doit prendre encore plus de précautions que quand il n'était qu'avocat. Un avocat qui embrasse la servante de sa mère, on ne fait qu'en rire; mais quand c'est un magistrat, on dit : Ah! ah!... Tu conçois la différence.

MARIE-JEANNE. Ça fait que vous ne me tourmenterez plus.

PROSPER. Seulement il ne faudra plus que tu te défendes ni que tu cries comme tu le faisais autrefois.

MARIE-JEANNE. Je crierai plus fort, au contraire.

PROSPER (élevant la voix). Et moi je redeviendrai magis-

trat, entends-tu? et je te demanderai pourquoi tu cries; et cela devant tout le monde, en t'accusant de vouloir exciter du scandale.

MARIE-JEANNE. Du scandale!

PROSPER. Il ne faut plus badiner avec moi.

MARIE-JEANNE. Je ne demande pas mieux.

PROSPER. Tu me verras au tribunal, c'est là que je serai imposant. Il n'y a pas à dire, j'ai la première place, je parle tant que je veux; personne n'a le droit de m'interrompre, on est forcé de m'écouter comme un oracle. Une pauvre fille comme toi, si je me le mettais bien dans la tête, pourrait passer un bien mauvais quart d'heure, crois-moi.

MARIE-JEANNE. Quand on n'est pas coupable.....

PROSPER. Est-ce que tu t'y connais, toi? Il n'y a que les magistrats qui puissent distinguer ce qui est coupable de ce qui ne l'est pas.

MARIE-JEANNE. Ne m'asticotez pas toujours; ce n'est pas moi qui irai vous chercher. Vous voulez me mettre à mal; et si je me regimbe pour rester honnête fille, vous me ferez passer un mauvais quart d'heure! Si c'est là votre justice, elle est belle!

PROSPER. Parce que tu es une sotte. Ne devrais-tu pas être reconnaissante de voir que, malgré mes dignités, je veuille bien jouer encore avec toi comme un simple particulier? Laisse là ton Gauthier qui n'est qu'un butor, et sois gentille. Tu es bien jeune encore; tu ne sais pas ce qui peut t'arriver; il est toujours bon d'avoir un magistrat dans sa manche.

MARIE-JEANNE. Ah çà! qu'est-ce que vous dites donc là, monsieur? Un magistrat dans ma manche! Est-ce qu'on doit tenir des propos comme ça vis-à-vis d'une fille qui a de l'honneur?

PROSPER. Que tu es niaise!

MARIE-JEANNE. Pas si niaise que vous le voudriez bien. C'est vrai que je me suis laissé embrasser par vous plus que je n'aurais dû; mais je croyais toujours que c'était pour la dernière fois. A présent que je vois que vous voulez que ça

recommence comme de plus belle, je vous dis que non. C'est fini, bien fini, parce que ça ne m'a jamais fait plaisir.

PROSPER. Ça te fait plus plaisir avec ton Gauthier apparemment?

MARIE-JEANNE. Il n'y a pas de comparaison, et pourtant il ne m'a encore embrassée que par gage, à la main chaude, quand j'étais condamnée à ça par tout le monde. Il n'oserait pas en cachette.

PROSPER. C'est bon.

MARIE-JEANNE. Est-ce que vous allez lui en vouloir à son tour?

PROSPER. C'est bon, te dis-je.

SCÈNE V.

PROSPER, MARIE-JEANNE, GAUTHIER.

MARIE-JEANNE. Viens donc, Gauthier. V'là-t-il pas monsieur Prosper qui est en train de t'en vouloir!

GAUTHIER. Eh bien! qu'il m'en veuille; je ne peux pas l'empêcher.

PROSPER. Prenez garde, Gauthier, à mesurer un peu plus vos paroles quand vous comparaissez devant moi.

GAUTHIER. Je ne comparais pas; je viens vous dire que votre sœur vous demande.

PROSPER. Vous ne pouvez pas dire : Mademoiselle votre sœur?

GAUTHIER. Ça allonge.

PROSPER. Comment, maraud, ça allonge!

GAUTHIER. Maraud! vous m'appelez maraud! C'est donc pour rire?

MARIE-JEANNE. Il m'en a dit bien d'autres à moi.

GAUTHIER. N'allez pas prendre ces habitudes-là, monsieur Prosper; ce n'est pas comme il faut. Vous étiez bon enfant, restez bon enfant. Moi qui vous mettais toujours en gaîté, moi que vous poussiez continuellement à des bêtises pour vous faire rire, à quoi ça ressemble-t-il de m'appeler maraud?

PROSPER. Gauthier, je vous réitère l'ordre d'être plus respectueux à l'avenir.

GAUTHIER. Dès que c'est comme ça, tant pis pour vous ; ça me reposera. Il y avait bien des choses que je faisais par amitié, et qu'à coup sûr je ne ferai plus par respect. On ne manque pas d'apothicaires pour mettre des sangsues ; on trouve aussi des garde-malade dont le métier est de passer des nuits ; je serais bien sot de m'exténuer. Je vous respecterai, monsieur Prosper ; ne craignez rien, je vous respecterai, mais je ne ferai ensuite que ce qui me regarde.

PROSPER. Vous ferez ce qu'on vous dira de faire.

GAUTHIER. Tant que ça me conviendra ; et si ça ne me convient pas, je quitterai la maison, et de plus j'emmènerai Marie-Jeanne, et vous tomberez dans les domestiques nouveaux, et vous verrez ce que c'est.

PROSPER. Mais, imbécile que tu es, tu ne veux donc pas comprendre que je suis devenu magistrat?

GAUTHIER. Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi que vous soyez devenu magistrat? Tous les magistrats, avec la meilleure envie du monde, ne pourraient pas m'ôter un cheveu de la tête. Magistrat! magistrat! Ça serait beau si les magistrats pouvaient faire tout ce qu'ils voudraient!

PROSPER. Gauthier, prenez garde d'ajouter un mot de plus.

MARIE-JEANNE. Mon Dieu! Gauthier, n'ajoute pas un mot de plus.

GAUTHIER. Laisse-moi donc tranquille. Pardine! la maison irait joliment si on se mettait à trembler comme toi. Mon père disait bien : « Donnez un bâton à un enfant pour se défendre des chiens enragés, il battra tout le monde. » Avec leurs places, ils sont de même.

PROSPER. Il est impossible que ce drôle-là ne soit pas de quelque association secrète.

GAUTHIER. Association secrète!

PROSPER. Je finirai par le découvrir ; et alors gare à vous, Gauthier!

GAUTHIER. Vous me parlez peut-être le patois des tribunaux ; je n'y comprends rien. Mais si vous êtes vraiment devenu aussi méchant que vous voulez en avoir l'air, je vous dis que

je ne vous crains point. Mon cousin, qui était chez le préfet, a été renvoyé sans rime ni raison ; on voulait encore lui retenir ses gages. Il n'a pas été par quatre chemins : sans faire ni une ni deux, il s'est adressé à monsieur Justin, qui a bâclé un papier par lequel le préfet a bien été obligé de payer, tout préfet qu'il est ; parce qu'on a beau faire, il y a encore des lois.

PROSPER (à part en s'en allant). C'est bien là le malheur ; la légalité nous tue.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

GAUTHIER, MARIE-JEANNE.

MARIE-JEANNE. Je tremble, Gauthier.

GAUTHIER. Parce que tu le veux bien.

MARIE-JEANNE. On ne change pas comme monsieur Prosper sans vouloir aller loin.

GAUTHIER. Qu'il aille au diable s'il le veut ; qu'est-ce que ça te fait ?

MARIE-JEANNE. Ça fait toujours. Quelqu'un qu'on connaît depuis si longtemps.

GAUTHIER. A présent, moi, c'est comme si je ne l'avais jamais connu. Il se moque de nous. Drôle ! maraud ! est-ce que c'est là comme il devrait me parler ? J'aimerais encore mieux être un maraud qu'un douillet comme lui ; à la moindre chose qu'il a, on dirait d'un enfant. Que je voudrais lui revoir ses douleurs d'entrailles ! il aurait beau m'appeler, monsieur le substitut, du diantre si je bougeais.

MARIE-JEANNE. Tu ne le laisserais pas là, Gauthier.

GAUTHIER. Je le laisserais là. T'es bonne, toi ; puisqu'il est aussi ingrat, ma foi, qu'il se soigne tout seul.

MARIE-JEANNE. Alors j'aimerais mieux quitter la maison, vois-tu ? parce que de l'entendre souffrir sans secours, je sens que ça me ferait encore de la peine.

GAUTHIER (avec ironie). Quand on est si sensible, on y va soi-même.

MARIE-JEANNE. Oh bien ! oui ; à présent moins que jamais : car je ne t'ai jamais avoué une chose, Gauthier.

GAUTHIER. Qu'est-ce que c'est donc ?

MARIE-JEANNE. Tu ne te fâcheras pas ?

GAUTHIER. Dis toujours.

MARIE-JEANNE. Tu vas te fâcher, j'en suis sûre.

GAUTHIER. Allons, voyons, parle.

MARIE-JEANNE. Eh ben ! depuis queuque temps il m'embrassait.

GAUTHIER. Qui ? monsieur Prosper ?

MARIE-JEANNE. Oui, Gauthier; mais malgré moi, bien malgré moi, je t'assure. La preuve, c'est que je criais. Mais ne v'là-t-il pas une autre histoire ? A présent il veut toujours continuer à m'embrasser ; mais comme il est magistrat, il ne veut plus que je crie, ou sans ça il me fera passer un mauvais quart d'heure.

GAUTHIER. Ah çà ! mais ça devient trop fort ! Et pourquoi me dis-tu ça si tard ?

MARIE-JEANNE. Parce que vous étiez bien ensemble, et que j'avais peur de vous brouiller.

GAUTHIER. Il n'y a plus à barguigner, Marie-Jeanne ; nous ne pouvons pas rester dans cette maison. Je dirai bien le pourquoi à madame, elle ne pourra pas trouver que nous avons tort. Dès que monsieur Prosper t'embrasse, il est capable de tout.

SCÈNE VII.

GAUTHIER, MARIE-JEANNE, ARMAND.

ARMAND. Bonjour, mes enfants ; où est donc votre maître ?

GAUTHIER. Chez sa sœur, monsieur Armand.

ARMAND. Voyez si je puis lui parler.

GAUTHIER. Oui, monsieur Armand.

(Il sort avec Marie-Jeanne.)

ARMAND. Prosper substitut ! Il en a déjà le cabinet, le buste obligé, la gravure du tableau de Prudhon : rien n'y manque. Quelle dérision ! Parce que ce gaillard-là a un oncle

intrigant à Paris, il faut qu'il devienne magistrat ici! Je ne sais pas de quoi je m'étonne; tout ne se fait-il comme cela à présent? (Il aperçoit la lettre que Marie-Jeanne a apportée.) Voici notre lettre; monsieur le substitut n'est guère curieux; elle n'est pas encore décachetée. Ma démarche est toute d'intérêt pour lui. Pauvre diable, il ne sait pas où il va!

SCÈNE VIII.

ARMAND, PROSPER.

PROSPER. Bonjour, mon cher Armand.

ARMAND. J'ai l'honneur de présenter mes très-respectueux hommages à monsieur le substitut de monsieur le procureur du roi.

PROSPER. C'est drôle, n'est-ce pas?

ARMAND. Tu n'as pas encore ouvert notre lettre?

PROSPER. Notre lettre!

ARMAND. La lettre que voilà.

PROSPER. Qui donc me l'a écrite?

ARMAND. Nous tous tes anciens camarades.

PROSPER. C'est une lettre collective?

ARMAND. Tu as l'air d'avoir peur. Rassure-toi, ce n'est point un cartel.

PROSPER. Cartel ou non, je ne reçois pas de lettres collectives.

ARMAND. En ce cas, je vais la reprendre, et nous t'en enverrons chacun une copie.

PROSPER. Je ne devine pas ce que vous pouvez me vouloir.

ARMAND. Comme tu vas attaquer la liberté de la presse, nous te rendons les serments que tu nous as faits de la soutenir avec nous.

PROSPER. Je n'attaque qu'un journal légitimiste.

ARMAND. Malin! Et demain quand on te dira de tomber sur les libéraux?

PROSPER. Je verrai ce que j'aurai à faire.

ARMAND. Comment donc! mais te voilà au grand complet. Moi, simple que j'étais, j'avais sottement cru pouvoir t'ouvrir

les yeux sur ce premier pas où tu t'engages, te faire voir l'inconvénient d'attacher ton nom à une aussi triste époque que la nôtre; je suis fâché de m'être trompé. Heureusement j'en aurai bientôt porté mon deuil.

PROSPER. C'est donc un bien grand crime que d'accepter des fonctions de substitut?

ARMAND. Pour toi il ne peut pas y en avoir de plus grand, car c'est une apostasie.

PROSPER. Monsieur, je suis magistrat; je ne puis pas écouter un pareil langage.

ARMAND. Ce langage, il n'y pas quinze jours, était encore le tien. Crois-tu que ce soit pour t'irriter que je te le rappelle? C'est pour dissiper ton aveuglement, c'est par pure amitié. Tu n'as pas un assez grand mérite pour que ta désertion nous paraisse une calamité; nous t'aimons même mieux pour persécuteur que qui que ce soit. Mais nous sommes tous du même âge, nous vieillirons ensemble : pourquoi élever à jamais une barrière entre nous?

PROSPER. A jamais! parce que j'aurai prêté mon ministère à un gouvernement établi, à un gouvernement reconnu, à un gouvernement qui a l'assentiment de la France entière?

ARMAND. La France entière veut avant tout les libertés qu'elle a conquises.

PROSPER. Le pouvoir ne peut pas non plus rester désarmé en présence des factions qui conspirent sa perte.

ARMAND. Pauvre pouvoir en effet qui n'a pour se défendre que l'armée, le budget, la nomination à toutes les places, à tout ce qu'on appelle honneurs et dignités; et de plus une police qui résume en elle seule les roueries de tous les régimes! C'est un pouvoir bien à plaindre.

PROSPER. Qu'est-ce que tout cela sans l'opinion publique?

ARMAND (riant). Un gouvernement qui a l'assentiment général, sauf l'opinion publique! Ah! je t'en prie, Prosper, tâche donc de faire entrer cela dans ton réquisitoire.

PROSPER. Avec vos journaux, vos pamphlets et vos caricatures, vous démoliriez le monde. Je défie aucun gouvernement de résister à la législation que nous avons.

ARMAND. Tu vas au plus court; il faut mettre la loi hors la loi.

PROSPER. Tu ne peux pas te figurer combien tes plaisanteries me paraissent de mauvais goût.

ARMAND. C'est la grâce qui opère; il ne faut pas t'en plaindre. Tu dois désormais trouver ridicule toutes les personnes qui ont des convictions.

PROSPER. Est-ce à dire que je n'en ai pas, moi?

ARMAND. Tu n'as rien, mon cher, tu ne sais rien, tu ne t'es jamais douté de rien. Te voilà lancé par ton procureur du roi, et déjà tu brûles de t'attaquer à deux des plus honnêtes gens du pays, auxquels tu dois également des égards : le premier, l'auteur de l'article, parce que c'est un de nos anciens professeurs; et l'autre...

PROSPER. Il n'y en a pas d'autre.

ARMAND. Vois comme tu es bien instruit! Tu n'as qu'à triompher, par hasard, dans ton réquisitoire de début, faire condamner ton adversaire à l'amende la plus forte possible, tu seras bien content : qui crois-tu qui la paiera? Ton beau-père futur, monsieur Bulard, qui est le plus fort actionnaire du journal qu'on t'a donné mission de pulvériser. Arrange-toi à présent, je m'en moque.

(Il sort.)

PROSPER. Quelle singulière engeance que ces libéraux! Au lieu d'être enchantés de voir s'élever un des leurs, ce qui est tout naturel, ils ont l'air de me porter envie. Je n'y conçois rien. Il est toujours honorable d'être investi de la confiance d'un gouvernement; d'ailleurs j'aime celui-ci. Que peut-on lui reprocher? qu'a-t-il fait depuis qu'il est là? Rien que de chercher à s'établir envers et contre tous. S'il s'est fourvoyé, cela le regarde. Pourquoi donc se déchaîner contre lui? Les factions sont vraiment bien sottes.

SCÈNE IX.

PROSPER, MADAME DUTILLEUL, LE PRÉSIDENT.

MADAME DUTILLEUL. Prosper, dis-moi donc un peu où tu as envoyé Marie-Jeanne et Gauthier?

PROSPER. Nulle part, maman.

MADAME DUTILLEUL. Voici pourtant monsieur le président qui s'est donné la peine de monter en haut, faute d'avoir trouvé quelqu'un pour lui indiquer ton nouveau cabinet.

LE PRÉSIDENT. J'étais à la campagne, mon cher Prosper, quand vous êtes passé chez moi ; c'est ce qui m'a privé du plaisir de vous voir. Je viens me féliciter avec vous des relations que nous allons avoir ensemble.

MADAME DUTILLEUL. Je ne sais pas si nous devons nous en féliciter, nous, monsieur le président ; ce qu'il y a de certain, c'est que ça fait bien du remue-ménage dans une maison.

PROSPER. Maman, monsieur le président n'a pas besoin de savoir...

MADAME DUTILLEUL. Bast ! bast ! je connaissais monsieur le président avant que tu fusses au monde. C'était l'ami de ton père ; je ne me gêne pas avec lui.

PROSPER. Maman, c'est pour moi que monsieur le président a eu la bonté de se déranger.

LE PRÉSIDENT. Eh bien ! mon cher ami, au lieu d'un plaisir j'en ai deux. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour madame votre mère.

MADAME DUTILLEUL. Dites-lui donc, monsieur le président, qu'il n'est pas sorti de la côte d'Adam non plus. Il est infatué de sa susbstituerie au point de croire qu'il peut faire la leçon à tout le monde.

PROSPER. Je demande à monsieur le président s'il me sera jamais possible de me regarder comme un magistrat tant que ma mère continuera de me traiter comme un petit garçon ?

MADAME DUTILLEUL. Mais tu serais pape que tu serais toujours mon fils. Au surplus, ta sœur ne veut pas se mêler de ce que tu sais bien, elle a raison. C'est une indignité que de vouloir faire condamner des gens parce qu'ils disent ce qu'ils pensent ; cela ne s'est jamais vu.

LE PRÉSIDENT. Je n'en jurerais pas.

MADAME DUTILLEUL. Tant pis alors pour ceux qui s'y prêtent.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

LE PRÉSIDENT, PROSPER.

PROSPER. Auprès de vous, monsieur le président, je n'ai pas besoin d'excuser ma mère; vous savez combien elle est tranchante dans ses décisions.

LE PRÉSIDENT. Vous tenez donc beaucoup à faire condamner ce pauvre journal?

PROSPER. Je tiens à avoir un début brillant; c'est bien le moins : quand ce ne serait que par égard pour mon oncle.

LE PRÉSIDENT. Il y aurait quelques réflexions à faire.

PROSPER. Aussi je ne réfléchis qu'aux moyens que j'emploierai pour réussir.

LE PRÉSIDENT. Ce journal est en général assez sagement rédigé; sa discussion ne sort pas d'une polémique décente.

PROSPER. C'est égal, monsieur le président, dès qu'il discute, il est coupable. S'il n'y avait pas de jury!

LE PRÉSIDENT. Dans les causes politiques, il nous tire souvent d'un grand embarras.

PROSPER. Je ne vois pas d'embarras. Le ministère public accuse, le tribunal condamne : il n'y a rien de plus simple. Le jury n'est qu'une superfétation.

LE PRÉSIDENT. Je ne vous croyais pas aussi avancé.

PROSPER. Comment! monsieur le président, des gens qui demandent à quoi nous a servi de faire une révolution pour voir la capitale entourée de bastions prêts à la foudroyer! Où sont-ils ces bastions? où sont-ils? Que quelqu'un me fasse le plaisir de me dire où ils sont. Avant d'accuser le pouvoir de viser à la tyrannie, encore faudrait-il que cette tyrannie fût manifeste; qu'une partie de la capitale eût été réduite en cendres; que toutes les garanties sur lesquelles le pays a droit de compter lui eussent été enlevées par la ruse ou par la violence. Y a-t-il quelque chose de cela? Certainement si la terreur était organisée, s'il n'y avait plus moyen de se faire entendre, je ne trouverais rien à blâmer dans les récriminations de la presse, je serais des premiers à lui applaudir, à

l'encourager, à la stimuler même, car j'aime la liberté de la presse. Mais quand elle évoque des fantômes, quand elle feint des craintes ridicules pour alarmer le pays, je dis que ses reproches sont des injures, ses prévisions des crimes.

LE PRÉSIDENT. Mon cher monsieur Dutilleul, j'étais très-lié avec monsieur votre père, c'était un homme de sens; permettez-vous que je vous parle comme je suppose qu'il vous aurait parlé?

PROSPER. Est-ce que vous trouvez quelque chose à redire à la tirade que je viens d'improviser?

LE PRÉSIDENT. Je suis un peu blasé en fait de tirades. Ce que j'estime avant tout, c'est l'équité. Je ne dis pas la justice, et vous me comprenez sans doute. Dans les temps de parti, la justice est variable; l'équité du magistrat raffermit la société. Un réquisitoire, après tout, ne doit pas absolument ressembler à un accès d'épilepsie. Blâmez si vous trouvez à blâmer; mais ne vous acharnez pas. Il faut prendre garde de vous attacher un grelot qui ferait fuir les gens à votre approche.

PROSPER. Si ce grelot pouvait se faire entendre jusqu'à Paris!... D'abord je déclare que je ne veux pas mourir substitut.

LE PRÉSIDENT. Attendez au moins une occasion plus honorable de gagner vos éperons.

PROSPER. Tout le monde sait bien, monsieur le président, que vous êtes légitimiste.

LE PRÉSIDENT. Ah! je suis légitimiste!

PROSPER. Prenez bien garde, monsieur le président, que je suis loin de vous en faire un crime.

LE PRÉSIDENT. Je vous en sais beaucoup de gré; mais si vous ne m'en faites pas un crime, pourquoi en faites-vous un crime à ce journal?

PROSPER. Parce que monsieur le procureur du roi dit qu'un journal a des abonnés, et que ce n'est pas comme un individu.

LE PRÉSIDENT. Tant que la liberté de la presse existera, monsieur le procureur du roi n'oserait pas dire cela dans un réquisitoire.

PROSPER. Qu'est-ce donc qu'on peut dire alors?

LE PRÉSIDENT. Dans l'affaire dont vous êtes chargé, je n'en sais rien ; je vous parle comme à mon fils ; je serais fâché de vous voir copier tous les bavardages dont nous a assommés le ministère public depuis vingt ans.

PROSPER. Est-ce que les réquisitoires de la restauration pourraient me servir ? Ce serait bien avantageux. Il y avait tant d'habiles gens à cette époque !

LE PRÉSIDENT. Fort habiles en effet, s'ils ont voulu amener ce que nous avons vu. Quand on cède à toutes les fantaisies d'un gouvernement, quand rien ne lui résiste plus en apparence, il se croit fort ; c'est le moment où il tombe.

PROSPER. Le pouvoir ne peut pourtant pas rester désarmé en présence des factions qui conspirent sa perte.

LE PRÉSIDENT. Je n'ai rien à vous répondre. J'ai fait en mémoire de votre père ce que ma conscience me dictait. Votre serviteur.

PROSPER. Mais, monsieur le président...

LE PRÉSIDENT. Adieu, adieu.

(Il sort.)

PROSPER. (Il reste quelque temps pensif.) La tête me fend, je ne sais où j'en suis. Son équité ! sa conscience ! Parbleu, sa conscience ! si j'étais président, j'en aurais peut-être autant que lui. Avec sa conscience, il n'en cherche pas moins à me circonvenir, à m'attirer dans sa faction. Qu'il compte là-dessus ! Je ne suis ni pour le passé ni pour l'avenir ; c'est le présent tel qu'on le fera qui me convient. Les légitimistes, les anarchistes, me sont également odieux, et je compte bien m'expliquer là-dessus de manière à faire reculer le sieur Justin. En parlant de cela, comment qualifierai-je son client ? Il a beau avoir été mon professeur, aujourd'hui c'est mon justiciable. L'appellerai-je le sieur un tel, le prévenu un tel, l'accusé un tel, ou tout simplement un tel ? On ne peut m'appeler, moi, que monsieur le substitut ; plus je rabaisserai mon adversaire, plus je m'élèverai ; c'est une espèce de fleur de rhétorique. Je parle au nom du roi, je peux tout me permettre. Qu'est-ce que c'est que de misérables écrivailleurs vis-à-vis d'un magistrat du roi ? Des sycophantes. (Il s'arrête). Ah ! sycophantes ! il faut que j'écrive ce mot-là, il est sonore,

et peut trouver place quelque part. Cherchons auparavant dans le dictionnaire, pour savoir au juste ce qu'il veut dire. (Il ouvre un dictionnaire.) SYCOPHANTE, mot emprunté du grec, qui signifie *fourbe*, *menteur*, *fripon*, *délateur*, *coquin*. Bravo ! c'est cela. Ah ! monsieur Justin, vous ne l'éviterez certainement pas. Fourbe, menteur, fripon, délateur, coquin ! la belle langue que le grec !

(Il se met à écrire.)

SCÈNE XI.

PROSPER, M. BULARD.

M. BULARD. C'est moi, monsieur Prosper.

PROSPER. Entrez, monsieur Bulard ; je travaillais.

M. BULARD. Je ne vous tiendrai pas longtemps ; mais j'ai cru que nous devions avoir une explication ensemble si vous le permettiez.

PROSPER. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, monsieur Bulard. Vous allez sans doute me reprocher d'avoir été longtemps sans me présenter chez vous ; les fonctions dont je suis honoré ne m'ont pas laissé un moment de libre.

M. BULARD. C'est justement de ces fonctions que je voulais vous entretenir.

PROSPER. Mademoiselle Sophie se porte toujours bien ?

M. BULARD. Ah ! ma fille vous en veut. Qu'est-ce que c'est donc ? Comment ! accepter d'être substitut sans nous en rien dire, sans seulement nous écrire un mot pour nous demander si cela nous convenait !

PROSPER. Il me semblait si naturel que cela vous convînt.

M. BULARD. Mais c'est que pas du tout. Un gendre avocat, c'est très-honorable ; il n'a pas de causes, eh bien ! il n'a pas de causes ; apparemment il ne veut pas en avoir, cela ne regarde personne. Ce n'est pas moi qui vous aurais chicané là-dessus, bien sûr.

PROSPER. Sur quoi donc voulez-vous me chicaner ?

M. BULARD. Vous nous conveniez à ma femme et à moi ; Sophie disait bien de temps en temps que vous n'étiez pas

d'une trop bonne santé, mais sans que cela lui fît autrement de peine. Elle est si innocente qu'elle ne sait pas la conséquence des choses.

PROSPER. A cause de cela, elle ne voudrait donc pas d'un mari substitut?

M. BULARD. Je vous en demande bien pardon, monsieur Prosper ; mais cela ne nous paraît pas un état naturel, surtout les substituts politiques. Si vous ne l'étiez que contre des voleurs, contre des assassins, et encore contre des assassins véritables, car aujourd'hui on joue avec tout, on se donnerait peut-être le temps de réfléchir. Mais s'attaquer à des journaux, à des journaux respectables!

PROSPER. Oh! oh! des journaux respectables! Vous êtes prodigues de grands mots, monsieur Bulard.

M. BULARD. Après ma religion, je ne trouve rien de plus respectable que de défendre la cause qu'on a dans le cœur, au risque de ce qui pourra en arriver.

PROSPER. Pardon, pardon ; la mémoire me revient. N'avez-vous pas des fonds dans notre feuille légitimiste?

M. BULARD. Quand cela serait?

PROSPER. Diable! c'est qu'ils pourraient bien être un peu aventurés.

M. BULARD. Tenez, ma parole d'honneur! rien ne me contrarie plus que de vous voir faire le fanfaron pour une pauvre petite place de substitut qu'on vous a donnée. Vous n'avez pas vécu autant que moi, vous n'avez pas vu tout ce que j'ai vu, de sorte que vous pouvez croire qu'il n'y a jamais rien eu de plus beau que ce que vous voyez. Il s'en faut bien que cela me fasse le même effet, à moi. Vous êtes jeune, attendez un peu ; vous avez du temps devant vous. Laissez passer ce gouvernement-ci, laissez-en passer un autre, si c'est nécessaire ; à la fin des fins, peut-être en viendra-t-il un raisonnable ; qui sait?

PROSPER. Oui ; mais pendant que je laisserai passer les gouvernements, le temps passera aussi pour moi. Ce n'est pas là mon affaire.

M. BULARD. Je vous ai connu ne croyant pas que ceci pourrait tenir.

PROSPER. Soyez substitut seulement un jour ou deux, vous serez étonné de ne plus croire un mot de ce que vous aviez cru jusque-là. C'est magique : j'en suis étonné moi-même.

M. BULARD. Mais enfin quels sont vos sentiments ?

PROSPER. Je suis au gouvernement.

M. BULARD. A un gouvernement que vous savez pourtant bien être corrupteur.

PROSPER. La belle nouvelle! Sans doute il est corrupteur; tous les gouvernements doivent l'être. Vous imaginez-vous que ceux qui l'avaient précédé ne l'étaient pas?

M. BULARD. Dites-moi alors à quoi cela leur a servi?

PROSPER (se frottant les mains). Cela a servi aux gens qu'ils avaient corrompus à se trouver tout prêts pour entourer leurs successeurs. Voilà l'essentiel.

M. BULARD. A la bonne heure, parlez-moi de ce ton-là. Je vous avais pris d'abord au sérieux, et je ne savais plus que penser de vous.

PROSPER. Je ne badine pas. Il n'y a pas de bons gouvernements sans corruption : plus ils sont corrupteurs, plus on gagne à les servir. Tout le monde sait cela aujourd'hui.

M. BULARD. Quel monde! A coup sûr ce n'est pas le monde des honnêtes gens.

PROSPER. Honnêtes gens est un mot. Écoutez, monsieur Bulard : nous n'allons faire qu'une même famille; mes intérêts vont donc devenir les vôtres. Monsieur le procureur du roi m'a initié aux grands mystères; un gouvernement ne dût-il durer que six mois, il faut se donner à lui comme on se donne au diable. C'est une porte ouverte pour toute la vie.

M. BULARD. Si c'est là votre résolution, j'en suis fâché, mais vous perdez une bonne femme.

PROSPER. Pourquoi la perdrais-je?

M. BULARD. Parce que nous ne pourrions plus nous entendre. Vous étiez libéral; on peut être libéral sans se faire du tort, il est censé qu'on n'aime pas les monarchies. On n'est pas maître de cela. Mais vous voir aimer celle-ci de préférence à l'autre, je me demande la raison; et non-seulement l'aimer, mais aller jusqu'à vous compromettre pour elle, et

justement dans les choses que vous reprochiez le plus à l'autre !

PROSPER. Il est une vérité incontestable, monsieur Bulard : c'est que le pouvoir ne peut pas rester désarmé.....

M. BULARD. N'achevez pas; j'ai cette phrase-là dans ma poche. Vous l'avez dite à monsieur Armand, qui l'a déjà fait courir dans toute la ville. Si c'est là votre grand cheval de bataille, il ne vous conduira pas loin, je vous en avertis. Envoyez-moi donc promener tout cela, monsieur Prosper. Il vous faudra faire bien des effronteries avant d'arriver à la position où nous vous mettions tout de suite. Ce n'est pas pour nous que je vous parle; nous ne sommes pas embarrassés de notre Sophie; on vient encore nous la demander tous les jours, quoiqu'on sache bien que je vous l'ai promise.

PROSPER. Je parierais que ce sont ceux qui viennent vous la demander qui vous ont monté la tête contre moi.

M. BULARD. Sur mon âme je vous réponds que non. Mais qu'est-ce que cela fait? Dites-moi votre dernier mot; plaidez-vous contre nous?

PROSPER. Il y va de mon honneur, monsieur Bulard.

M. BULARD. C'est là votre dernier mot? J'en suis fâché; le mien est : Adieu, monsieur Prosper.

(Il sort.)

PROSPER (d'un air triomphant). Je deviens redoutable; j'ai des ennemis, et des ennemis qui descendent jusqu'à se donner la peine d'endoctriner ce pauvre monsieur Bulard. Il n'avait pas mal retenu sa leçon, le cher homme. Qu'il garde sa fille, et parbleu! qu'il garde sa fille. Mon avenir n'en vaudra que mieux. Il ne me convient plus de m'allier à la petite bourgeoisie; cela est au-dessous de moi. Il est si dur d'avoir à rougir de sa femme !

SCÈNE XII.

PROSPER, MADAME DUTILLEUL, MADAME BRACHET.

MADAME DUTILLEUL. Qu'est-ce donc, Prosper? Monsieur Bulard vient de m'apprendre que tout était rompu !

PROSPER. Eh bien! je ne serai pas le gendre d'un ancien épicier. J'en prends mon parti.

MADAME DUTILLEUL. Vous l'entendez, madame Brachet? J'en prends mon parti. Depuis que monsieur s'imagine être devenu un personnage, voilà comme il répond à tout : j'en prend mon parti! Ton gouvernement te paiera donc bien cher? Refuser un mariage comme celui-là!

PROSPER. Ah! maman, si vous allez recommencer....

MADAME DUTILLEUL. Je recommencerai tant que je voudrai. Monte donc un peu chez ta sœur, qui a reçu l'impossible de monde aujourd'hui, tu verras comme elle rabattra ton caquet. Un procès politique dans une ville comme celle-ci!

MADAME BRACHET. Une ville qu'on avait laissée tranquille, même pendant la grande terreur!

MADAME DUTILLEUL. Je vous dis qu'ils ne savent de quoi s'ingérer à Paris. Est-ce qu'ici jamais personne se serait douté qu'on pût faire autant d'embarras pour un article de journal? On te donnera un charivari, tu peux compter là-dessus.

MADAME BRACHET. Voyez alors où tout cela peut nous mener.

MADAME DUTILLEUL. Ah! mon Dieu, à une émeute, peut-être bien à l'état de siége; ils ne rêvent que cela. Tout ce que je sais, c'est que je vais partir pour la campagne; je ne veux pas me rendre responsable de l'entêtement de monsieur mon fils.

PROSPER. Vous écoutez des caillettes.

MADAME DUTILLEUL. Caillettes que vous trouviez bien spirituelles quand elles applaudissaient à tout ce que vous disiez. Au surplus, demandez à madame Brachet ce qu'elle a entendu de son côté.

MADAME BRACHET. En vérité, mon cher monsieur Prosper, on vous regarde comme la dupe de monsieur le procureur du roi. Il paraît qu'il sentait bien que cette affaire lui ferait du tort, et c'est pour cela qu'il a cherché à s'en débarrasser sur vous.

PROSPER. Propos de petite ville que tout cela.

MADAME DUTILLEUL. Propos ou non, c'est un dechaîne-

ment général. Enfin Gauthier et Marie-Jeanne ne restent à mon service que parce que je leur ai dit que je partais pour la campagne, et que je les emmènerais tous les deux avec moi.

PROSPER (d'un ton goguenard). Est-ce comme légitimistes ou comme libéraux que le sieur Gauthier et la demoiselle Marie-Jeanne songent à quitter la ville?

MADAME DUTILLEUL. C'est parce qu'ils ne vous reconnaissent plus ; et je le crois bien, puisque je ne vous reconnais plus moi-même. Vous avez bonne grâce à parler des libéraux, vraiment! Ne dirait-on pas que vous n'avez jamais été de leur bord? Qui m'a donné les opinions que j'ai? n'est-ce pas vous? De moi-même, j'aurais regretté la restauration, comme madame Brachet, comme bien d'autres. Vous m'avez tant et tant répété que si les ordonnances eussent réussi, on aurait ôté à la France toutes ses libertés ; que les prisons auraient été encombrées ; qu'on aurait ressuscité les commissions militaires pour se venger plus vite des gens à qui on en aurait voulu ; il a bien fallu me rendre. Mais tout ce dont vous me faisiez peur, ne l'avons-nous pas vu depuis?

MADAME BRACHET. Et notez, s'il vous plaît, que pour le voir ça nous coûte beaucoup plus cher que ça ne nous aurait coûté sous la vraie dynastie. On prétend que leur budget actuel, avec toutes les herbes de la Saint-Jean qu'ils y font entrer, ne s'élève pas à moins de quatorze ou quinze cent millions.

PROSPER (ricanant). Si c'est nécessaire pour empêcher le pillage.

MADAME DUTILLEUL. Pillage pour pillage, que nous importe! Tenez, laissons-le, madame Brachet; car je crois, en vérité, qu'en leur donnant leurs places, on leur fait prendre quelque drogue qui leur ôte le sens commun.

MADAME BRACHET. Que non, que non, madame Dutilleul; ne vous imaginez pas cela. Monsieur Prosper sait bien qu'il se moque en disant ce qu'il dit. Il n'ignore pas que son gouvernement n'a pas le droit de faire tout le mal qu'il fait. Quand c'est de Dieu lui-même qu'on tient la couronne, c'est autre chose.

MADAME DUTILLEUL. Je pars demain, monsieur mon fils;

je ne reviendrai que quand votre beau chef-d'œuvre sera consommé; et alors nous nous occuperons de compter ensemble, et vous verrez à vous établir autre part que chez moi. Je ne prétends pas me mettre à dos toute la ville.

PROSPER. Ma sœur va-t-elle avec vous?

MADAME DUTILLEUL. Ah! je crois bien.

PROSPER. Je voulais seulement le savoir.

MADAME DUTILLEUL. Venez, madame Brachet. Que vous êtes heureuse de ne pas avoir d'enfants!

(Elle sort avec madame Brachet.)

PROSPER (seul). Allez, allez; c'est bien, c'est bien; laissez-moi seul; c'est ce que je désirais. Mon ministère est un sacerdoce; je dois vivre dans le renoncement de toutes les affections humaines, et ne tenir qu'à la grande famille des gens en place. C'est la bonne. Des sœurs, des mères, à quoi cela sert-il? à vous attiédir Et des beaux-pères, et des amis, et des présidents, et des libéraux, et des légitimistes; on ne sait auquel entendre. J'ai mon gouvernement, il ne m'en faut pas davantage. Qu'avec cela monsieur le procureur du roi me tienne au courant des opinions que je dois avoir, parce que de soi-même on pourrait faire des bévues, et je suis bien sûr qu'on sera content de moi. Ma règle de conduite est toute tracée :

COMME L'ABBÉ CHANTE LE MOINE RÉPOND.



MME BUDGER.

[illegible] VOUS ÊTES LE MEILLEUR DES MARIS

LES ESSAIS

OU

QUI RUSE S'ABUSE.

PERSONNAGES :

M. LUDGER.	MADAME DORVILLE.
MADAME LUDGER.	FANNY, femme de chambre.
M. DOTTI.	HUGUET, domestique.

La scene se passe à Paris.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

FANNY, seule d'abord, ensuite HUGUET.

FANNY (assise sur une chaise basse devant une cheminée). Je ne sais pas ce que cette cafetière a dans l'âme, elle ne veut pas filtrer.

HUGUET (une serviette sous le bras). Mademoiselle Fanny, ils demandent le café.

FANNY. Ah ! ma foi, qu'ils attendent. Causent-ils ?

HUGUET. Pas plus qu'à déjeuner.

FANNY. Qu'est-ce qu'ils ont donc depuis quelques jours ?

HUGUET. Ils ont, ils ont, parbleu ! i's ont que voilà bientôt un an qu'ils sont mariés, et qu'au bout d'un an des gens mariés n'ont plus rien à se dire apparemment.

FANNY. Bast, bast ! ne vous fourrez donc pas cela dans la tête.

HUGUET. C'est bien sûr. Ce pauvre monsieur, il n'a plus

que Jacquot pour ressource. Il ne s'est occupé que de lui pendant tout le dîner. Je voyais madame qui le regardait de temps en temps en dessous, en riant d'un air comme si monsieur était un imbécile, et qu'elle elle eût tout l'esprit du monde.

FANNY. Mettez-vous à la place de madame ; n'est-ce pas humiliant?

HUGUET. Que ne fait-elle la conversation? Un perroquet qui parle vaut mieux qu'une femme qui ne dit rien.

FANNY. La belle comparaison !

HUGUET. Tout ce que je sais, c'est que quand je vois le mariage de près, je cherche à quoi ça sert.

FANNY. Ça sert à être heureux quand on sait s'en servir. Parce que madame a été élevée dans le couvent le plus en vogue de Paris, qu'on lui a appris à se mettre à part tant qu'elle pourrait, afin de ne pas ressembler à tout le monde, vous vous imaginez qu'on doit rester garçon. Il y a femme et femme. Nous n'avons pas été toutes élevées au couvent, Dieu merci !

HUGUET. Tenez, quand ce n'est pas cela, c'est autre chose.

FANNY. Votre café est prêt, allez-vous-en. (Huguet prend le café et s'en va.) Avec des domestiques comme Huguet, l'exemple des maîtres est capable de tout gâter. Monsieur et madame, qui n'ont rien à faire, peuvent s'amuser à se bouder ; mais Huguet et moi, supposition que nous soyons mariés, n'aurions-nous pas notre besogne pendant la journée? Ce n'est pas la nuit qu'on se boude. Qu'est-ce donc qu'il a à craindre, cet imbécile-là?

(En voyant M. et Mme Ludger, elle sort.)

SCÈNE II.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER, ensuite HUGUET.

(Madame Ludger entre nonchalamment, et après avoir avancé un fauteuil près de la cheminée, elle s'assied, arrange son châle, croise les bras et regarde le feu. — M. Ludger fait quelques tours dans le salon en ayant l'air de remettre les meubles en place ; il regarde ses ongles, chante entre ses dents ; puis,

avec tous les signes d'une humeur concentrée, il s'approche d'une bougie, prend une brochure dont il coupe les feuillets, et finit par s'asseoir près d'une table en posant sa tête entre ses deux mains comme une personne qui lit avec une grande attention. Madame Ludger sonne; son mari la regarde un instant et se remet à lire.)

HUGUET. Madame a sonné?

MADAME LUDGER. Mettez du bois.

(Huguet sort.)

M. LUDGER. Est-ce qu'il n'y a pas assez de feu?

MADAME LUDGER. Non.

M. LUDGER. Je trouve qu'on étouffe ici.

MADAME LUDGER. Moi, je gèle. (Huguet apporte du bois et arrange le feu.) Vous passerez le petit paravent, et vous direz en bas qu'on ne laisse monter personne.

HUGUET. Oui, madame.

M. LUDGER. A moins que ce ne soit pour moi, Huguet.

HUGUET. Oui, monsieur.

MADAME LUDGER. Alors vous ferez du feu dans ma chambre.

HUGUET. Oui, madame.

M. LUDGER. Non, non, Huguet; faites-en plutôt dans mon cabinet.

HUGUET. Oui, monsieur.

(Il sort.)

M. LUDGER (à demi-voix, avec un geste d'impatience). C'est insoutenable!

SCÈNE III.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER, MONSIEUR DOTTI.

HUGUET (annonçant). M. Dotti! (Bas à madame Ludger en posant le paravent derrière elle.) Je n'avais pas encore eu le temps de donner les ordres de madame.

(Il sort.)

M. DOTTI. Bonsoir. Comment se porte-t-on? Vous êtes étonnés de me voir d'aussi bonne heure; mais, comme mon cuisinier était malade, j'ai dîné près de chez vous, au café Desmares.

M. LUDGER. Il fallait venir dîner ici.

M. DOTTI. J'y avais pensé d'abord, et puis je me suis dit : « Bast, ils n'y seront peut-être pas. » Depuis que je ne vous ai vus, j'ai acheté cette terre dont je vous avais parlé. Oh! mon Dieu, oui, c'est fini. Je ne m'en repens pas encore.

MADAME LUDGER. Que ferez-vous d'une terre, monsieur Dotti?

M. DOTTI. Que peut-on faire de son argent? La Bourse est un cul-de-sac aujourd'hui. A moins d'être dans les secrets du télégraphe, on court de trop grands risques, et ma foi! pour être dans le secret du télégraphe, il faut voir si mauvaise compagnie que j'ai préféré me retirer de tout cela. Jouer à coup sûr comme font tous ces messieurs, c'est tricher, il n'y a plus de plaisir.

M. LUDGER. Pour le temps où nous vivons, vous êtes trop délicat.

M. DOTTI. Quand on a à peu près ce qu'il faut, on fait bien de se tenir tranquille. Ma terre, c'est cent mille écus de placés, je suis seigneur châtelain. Vous viendrez me voir, n'est-il pas vrai? Cela a bonne mine.

M. LUDGER. Et cela vous rapporte?

M. DOTTI. Personne pourrait-il le dire? Ce n'est pas que mon vendeur m'en ait fait un secret; car, selon lui, c'est de l'argent placé à plus de cinq pour cent.

MADAME LUDGER. Cinq pour cent! Et nous achetons à Paris des maisons qui ne rapportent pas quatre.

M. LUDGER. Mais demandez à M. Dotti s'il croit ce que lui a dit son vendeur.

M. DOTTI. Oh bien oui! Je voulais avoir un coin pour me reposer. Songez donc que voilà plus de vingt-cinq ans que je suis dans les affaires. Il faut laisser la place à d'autres. Grâces au ciel, je n'ai pas trop à me plaindre. Il y en a de plus malheureux. Je vais apprendre à chasser, je m'accoutumerai à lire, à faire enfin ce qu'on fait à la campagne; et puis, si je m'ennuie, écoutez donc, ce n'est qu'à quinze lieues de Paris.

MADAME LUDGER. Savez-vous auprès de qui vous êtes, quels sont vos voisins?

M. DOTTI. Je ne m'en suis seulement pas informé. Je ne veux

pas de société d'obligation, je ferai venir la mienne. Il y en a qui me conseillent de me marier. A quarante-cinq ans, ce serait une folie : qu'en pensez-vous?

MADAME LUDGER. Pour les hommes ce n'est jamais une folie. Comme cela ne les engage à rien...

M. DOTTI. Qu'avez-vous donc, ma petite dame? Vous avez l'air souffrant.

M. LUDGER. Puisque madame Ludger n'est pas seule, je vais profiter de cela pour prendre l'air.

M. DOTTI. Sortez, sortez; nous nous passerons bien de vous.

M. LUDGER. Au revoir.

(M. Ludger sort.)

SCÈNE IV.

MADAME LUDGER, M. DOTTI.

M. DOTTI. Où va-t-il comme cela?

MADAME LUDGER. Est-ce que je le sais?

M. DOTTI. Comment! il ne vous dit pas tout?

MADAME LUDGER. A moi!

M. DOTTI. Je le croyais bonnement. Ah! ce cher mari a des secrets pour vous!

MADAME LUDGER. C'est peut-être prudent.

M. DOTTI. Pour le coup, je répondrais bien de lui. Est-ce qu'il y a de la brouille dans le ménage?

MADAME LUDGER. Quand une femme s'est imposé la plus grande résignation, il ne peut pas y avoir de brouille, monsieur Dotti.

M. DOTTI. C'est donc plus sérieux que je ne pensais? Parlez-moi un peu : je suis un ancien ami de la maison. Pauvre petite femme! Eh bien! qu'est-ce que vous avez dans l'idée? Je connais Henri de toute éternité; il me paraît difficile qu'il ait de bien grands torts; mais cependant...

MADAME LUDGER. Je ne lui reproche rien. Une femme est si peu de chose : à peine lui doit-on des égards. D'ailleurs j'ai été élevée dans un couvent, vous comprenez que je suis pétrie de préjugés.

M. DOTTI. Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME LUDGER. J'ai le tort de n'aimer que les personnes qui me conviennent ; il se trouve que ce sont précisément celles qui plaisent le moins à monsieur Ludger.

M. DOTTI. Cela est très-commun dans les ménages.

MADAME LUDGER. Je ne veux aussi aller qu'à un seul théâtre, à l'Opéra-Bouffe ; il s'imagine que c'est pour le contrarier, il répète sans cesse que je veux faire sentir en tout l'aristocratie de mon éducation ; que j'aurais dû épouser un sot.

M. DOTTI. Quelle folie ! Mais, moi, je n'aime aussi que l'Opéra-Bouffe ; la preuve c'est que je viens de m'assurer d'une loge pour la saison. Pourquoi ? Parce que c'est le théâtre dont on parle le plus, et que c'est comme une obligation d'y être abonné. Qu'il lise donc mon journal, il verra le cas qu'il doit faire du vaudeville, et de ces insipides comédies à ariettes, et des flons flons et des ponts-neufs qui font la désolation de tous les gens de goût.

MADAME LUDGER. Je ne proscris rien pour les autres ; mais j'ai une règle de conduite pour moi, cela devrait m'être permis, ce me semble. Que ceux qui ne voient aucune différence entre les comédiens aillent indifféremment partout où ils voudront, je ne les en empêche pas. Chacun a sa manière d'envisager les choses.

M. DOTTI. Oui, sans doute ; quand on aime la bonne compagnie, il n'y a que les Bouffes ; vous avez raison. Les femmes y sont plus en évidence, la salle est mieux éclairée, les hommes y ont une meilleure tenue ; il y fait chaud ; ça commence plus tard ; on a le temps de dîner ; on en sort bien ; le vestibule est commode : voilà le grand charme.

MADAME LUDGER. Ce n'est pas trop que de demander à avoir mon libre arbitre là-dessus.

M. DOTTI. Comment donc ! mais c'est trop juste.

MADAME LUDGER. Vous êtes heureux, vous autres hommes.

M. DOTTI. Je n'aime pas qu'une femme dise cela.

MADAME LUDGER. Vous faites tout ce que vous voulez.

M. DOTTI. Pas toujours.

MADAME LUDGER. Aussi je ne conçois pas pourquoi vous

vous mariez. C'est donc le plaisir de tourmenter une femme?

M. DOTTI. Voilà la petite tête qui se monte.

MADAME LUDGER. Ah! je vous réponds bien que si j'eusse été ma maîtresse, je me serais faite religieuse de bien bon cœur.

M. DOTTI (se rapprochant d'elle en lui prenant la main). C'eût été conscience.

MADAME LUDGER. Dans le mariage, qu'elles sont nos compensations?

M. DOTTI. Diable! Cependant, à voir Henri... Il y a malheureusement des questions qu'on ne peut pas faire. Un jeune homme comme lui, dans la force de l'âge... Mais moi enfin qui ai quarante-cinq ans...

(Il rit.)

MADAME LUDGER. Je ne sais pas ce qui vous fait rire.

M. DOTTI. Il devrait être amoureux comme un fou.

MADAME LUDGER. Amoureux! Qu'est-ce que c'est que l'amour? Ce n'est pas l'amour comme les hommes l'entendent qui lui manque.

M. DOTTI. A la bonne heure donc.

MADAME LUDGER. Mais aucun rapport entre nous, aucune sympathie. La frivolité l'entraîne. Ce serait tous les jours des fêtes si je voulais.

M. DOTTI (d'un ton patelin). Ah! que c'est triste!

MADAME LUDGER. Par mon éducation, par mon caractère, je suis assez sérieuse.

M. DOTTI. Qualité bien rare aujourd'hui chez les femmes.

MADAME LUDGER. J'ai besoin de confiance, d'épanchements.

M. DOTTI. Je l'aurais juré.

MADAME LUDGER. Voilà comme je concevais le mariage.

M. DOTTI. Moi aussi.

MADAME LUDGER. Vous!

M. DOTTI. Mais certainement.

MADAME LUDGER. Vous n'avez jamais pensé à vous marier.

M. DOTTI. Vous croyez cela?

MADAME LUDGER. A quelle époque donc?

M. DOTTI. Il n'y a pas longtemps. Ce traître de Henri ne l'a pas voulu.

MADAME LUDGER. Monsieur Ludger ?

M. DOTTI. Il m'a enlevé la seule femme qui aurait pu me convenir.

MADAME LUDGER. Je suis si peu faite aux plaisanteries, que je ne concevais pas celle-là d'abord.

M. DOTTI. En quoi trouvez-vous que ce soit une plaisanterie ?

MADAME LUDGER. Quelle question !

M. DOTTI. Est-ce parce que j'ai quinze ans de plus que Ludger?

MADAME LUDGER. Parlons sérieusement, je vous prie, monsieur Dotti.

M. DOTTI. Je ne suis pas brillant, je me rends justice ; mais je n'en sais pas moins apprécier les qualités d'une femme aimable. Si j'étais assez heureux pour en rencontrer une qui réunît votre esprit, votre raison, et qu'elle me permît de lui adresser mes hommages, il n'y aurait jamais eu sur la terre un esclave plus soumis que moi. Juste ciel ! causer le moindre déplaisir à une femme aussi parfaite ! (Il s'approche encore plus près). Continuez à me confier vos peines. Je vous trouve un ange.

MADAME LUDGER. Monsieur Dotti, si le ton que vous prenez avec moi n'est qu'un badinage, il se prolonge beaucoup ; si c'est autre chose, je ne sais pas le nom qu'il faut lui donner.

M. DOTTI. Qu'importe ! Je déteste les maris tyrans ; j'ai toujours été défenseur des dames. Vous ne connaissez pas mon cœur. Une femme aimable doit-elle être éternellement victime?

MADAME LUDGER. Aimable ou non, c'est notre sort.

M. DOTTI. Il faut vous y soustraire. Henri, je le vois, n'est pas capable de vous rendre justice. Délaissée ! à votre âge ! non : c'est un crime. Il vous faut un ami, un véritable ami, un confident. Voulez-vous que je le sois ? Dites. Vous n'aurez rien à craindre de ma discrétion. Répondez.

MADAME LUDGER. N'a-t-il pas inventé tout nouvellement de faire le jaloux ?

M. DOTTI. Et de qui? serait-ce de moi, par hasard?

MADAME LUDGER. C'est bien plus ridicule; c'est du frère d'Eulalie, de monsieur Léopold.

M. DOTTI. Léopold de Lémon?

MADAME LUDGER. Oui.

M. DOTTI. Il n'a pas vingt-cinq ans!

MADAME LUDGER. Que voulez-vous? c'est comme cela. Je crois qu'on lui trouve une jolie figure; quelques personnes prétendent qu'il a ce qu'on est convenu d'appeler de bonnes manières : c'est peut-être cela que monsieur Ludger s'imagine que j'aurai remarqué...

M. DOTTI. Il est fou.

MADAME LUDGER. Je ne cache pas que la conversation de monsieur Léopold me paraît plus agréable que celle de bien d'autres; mais ce n'est pas un crime.

M. DOTTI. Quand il n'y a que cela.

MADAME LUDGER. Il chante aussi passablement. Vous nous avez quelquefois entendus chanter ensemble; j'y ai renoncé. Avoir des bouderies pour une romance!

M. DOTTI. Ce n'est pas la peine.

MADAME LUDGER. Par exemple, il dessine assez bien; ce n'est pas que son crayon soit très-savant, c'est plutôt un crayon spirituel et gracieux. J'aurais aimé à avoir quelque chose de lui dans mon cabinet, impossible. Chaque fois seulement qu'il vient ici avec sa sœur et que monsieur Ludger est là, je suis sur les épines.

M. DOTTI. A votre place, je lui ferais entendre qu'il ne devrait plus revenir.

MADAME LUDGER. Je vous demande alors qui je verrais.

M. DOTTI (gaîment). Moi.

MADAME LUDGER. Ah! sans doute. Mais soyez de bonne foi, monsieur Dotti : n'est-il pas bien cruel de rompre avec toute une famille qui est pour ainsi dire devenue la mienne, et cela sans autre excuse qu'une bizarrerie de monsieur Ludger? Si je fais une impertinence à monsieur Léopold, sa sœur n'aura-t-elle pas le droit de s'en fâcher? Leur mère, qui a eu

tant de bontés pour moi dans mon enfance, m'accusera de légèreté, d'inconséquence...

M. DOTTI. Je me charge de vous excuser auprès d'elle.

MADAME LUDGER. Non, non, il y a des concessions que je ne dois pas faire, mes principes sont connus. Soyez persuadé qu'il ne viendra jamais à la pensée de qui que ce soit qu'une jeune femme, élevée, comme je l'ai été, par des personnes de la plus haute distinction et d'un mérite incontestable, se laisse aller à aucune espèce de séduction. Congédier monsieur Léopold serait de ma part comme un aveu tacite du danger que j'aurais trouvé à le recevoir plus longtemps; il ne faut pas donner de pareilles armes contre soi : la malignité est déjà assez grande. Je ne changerai rien à ma manière d'être à l'égard de monsieur Léopold.

M. DOTTI. Je conçois à peu près votre raisonnement; mais, dans la position où vous êtes, je voudrais vous voir un ami sûr, un ami dévoué, un ami comme moi enfin, qui me charge de vous tenir compagnie autant que vous le voudrez, et avec grand plaisir assurément.

MADAME LUDGER. Vous êtes si bon !

M. DOTTI. Puisque vous ne tenez qu'à ne pas être isolée, un homme de mon âge impose bien davantage aux mauvaises langues. Quand au contraire on voit un trop jeune homme aller souvent dans une maison, on s'imagine tout de suite que cela plaît à la maîtresse de cette maison.

MADAME LUDGER. Vous voilà comme mon mari. A ce compte-là il ne faudrait donc voir que des gens qui déplairaient?

M. DOTTI. Est-ce que je vous déplais, moi ?

MADAME LUDGER. Vous changez la question.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, HUGUET.

HUGUET (remettant une lettre à madame Ludger). Madame, c'est de la part de madame Dorville ; on attend la réponse.

MADAME LUDGER (prenant la lettre). Ah! d'Eulalie. Voyons. (A M. Dotti, après avoir lu.) Elle m'envoie un coupon de deux

places pour les Bouffes. Monsieur Ludger est sorti ; voulez-vous y venir avec moi ?

M. DOTTI. Ce serait bien volontiers ; mais...

MADAME LUDGER. Allez-vous déjà vous dédire? Il n'y a qu'un instant que vous m'offriez de me tenir compagnie autant que je voudrais.

M. DOTTI. J'accepte.

MADAME LUDGER (avec enjouement). Il faut toujours que les hommes se fassent prier. (A Huguet.) Dites que c'est bon. Il n'y a pas d'autre réponse. J'irai.

(Huguet sort.)

SCÈNE VI.

M. DOTTI, MADAME LUDGER.

M. DOTTI. Réellement j'avais promis...

MADAME LUDGER. Je ne vous écoute pas. Aurais-je été aux Bouffes sans vous?

M. DOTTI. Vous me charmez.

MADAME LUDGER. N'ayant à Paris ni frère ni parents, il n'y a que vous avec qui je puisse me montrer décemment.

M. DOTTI (avec un mouvement de joie). Vous en convenez donc ?

MADAME LUDGER. D'autant que madame Dorville me marque que son frère sera là.

M. DOTTI (déconcerté). Ah ! monsieur Léopold sera là?

MADAME LUDGER. Avec les chimères que monsieur Ludger s'est forgées, ne me faut-il pas une caution ?

M. DOTTI. Et je serai la caution.

MADAME LUDGER. Si vous ne vous fussiez pas trouvé ici, je me voyais condamnée à rester au coin de mon feu, moi qui aime tant la bonne musique !

M. DOTTI. La meilleure musique est toujours quelque chose de bien fugitif.

MADAME LUDGER. Ne dites pas cela : pour des âmes sensibles comme la nôtre, c'est un des plus grands charmes de la vie.

M. DOTTI. Je vous avouerai...

MADAME LUDGER. Voulez-vous me faire le plaisir de sonner ma femme de chambre?

M. DOTTI. Ce diable de Henri n'a qu'à se fâcher!

MADAME LUDGER (feignant de ne pas le comprendre). De ce que vous auriez sonné ma femme de chambre?

M. DOTTI. Je ne le croyais pas si chatouilleux.

MADAME LUDGER. Je vais vous tirer d'embarras.

(Elle sonne.)

M. DOTTI. La paix dans le ménage...

MADAME LUDGER (à Fanny qui paraît à la porte). Apportez tout ce qu'il faut pour arranger mes cheveux.

FANNY. Oui, madame.

(Elle sort.)

M. DOTTI. Si vous vouliez m'en croire...

MADAME LUDGER. Chut! voici ma femme de chambre qui revient.

M. DOTTI. A quoi vous décidez-vous?

MADAME LUDGER (bas). Prenez donc garde à cette fille.

M. DOTTI (bas). Vous persévérez donc?

MADAME LUDGER. J'ai fait répondre que j'acceptais.

M. DOTTI. Tout comme il vous plaira. Je vais alors vous quitter un instant pour porter une carte ici près. Je serai revenu avant la fin de votre toilette.

MADAME LUDGER. Ne vous faites pas attendre, au moins.

M. DOTTI. Non, non. J'ai ma voiture en bas.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

MADAME LUDGER, FANNY.

MADAME LUDGER. N'arrangez que le devant des mes cheveux; je mettrai un bonnet.

FANNY. Lequel madame mettra-t-elle?

MADAME LUDGER. Cela m'est fort indifférent, celui que vous voudrez; le dernier que j'ai fait faire. C'est le plus joli; ne le trouvez-vous pas?

FANNY. A mon goût, celui qui a des rubans roses me paraît aller mieux à madame.

MADAME LUDGER. Apportez-le, si cela vous fait plaisir. (Fanny sort.) J'ai vu le moment où le beau zèle de monsieur Dotti n'irait pas jusqu'à m'accompagner aux Bouffes. (Elle rit.) Il aurait préféré rester ici à m'ennuyer.

FANNY (revenant avec un bonnet.) Madame changera-t-elle de robe?

MADAME LUDGER. Celle que j'ai est fort bien ; vous me donnerez seulement mon châle gris de lin, mon boa et des gants.

SCÈNE VIII.

MADAME LUDGER, MADAME DORVILLE, FANNY.

HUGUET (annonçant). Madame Dorville!

(Il sort avec Fanny.)

MADAME DORVILLE. J'ai forcé ta consigne. On ne voulait pas me laisser monter.

MADAME LUDGER. Je ne comptais pas sur ta visite. Quand monsieur Ludger n'est pas ici, j'ai assez l'habitude de faire fermer ma porte.

MADAME DORVILLE. Est-ce que ton mari ne vient pas avec nous?

MADAME LUDGER. Il était déjà sorti quand j'ai reçu ton billet. Monsieur Dotti prendra sa place.

MADAME DORVILLE. J'en suis fâchée. Tu sais que j'ai un faible pour monsieur Ludger.

MADAME LUDGER. C'est que tu aimes les personnes qui ne ressemblent pas à tout le monde.

MADAME DORVILLE. Te voilà encore.

MADAME LUDGER. Je n'en dis pas de mal.

MADAME DORVILLE. Je t'en défierais bien : c'est un homme parfait. Mais tu as quelquefois, en parlant de lui, des réticences, des sourires ironiques que je n'ai jamais pu comprendre. Le fait est que beaucoup de personnes m'ont déjà demandé si

vous faisiez bon ménage. Certainement ce n'était pas d'après monsieur Ludger qu'on me faisait ces questions-là.

MADAME LUDGER. Je crois que tu me grondes.

MADAME DORVILLE. Tu aimes ton mari?

MADAME LUDGER (souriant). C'est mon devoir.

MADAME DORVILLE. Tu ne me réponds pas sérieusement.

MADAME LUDGER. Comment faut-il que je te réponde?

MADAME DORVILLE. Je t'assure que sans s'en apercevoir on s'accoutume à se plaindre, à se trouver malheureuse; on prend des habitudes de victime qu'on serait fort embarrassée de justifier, et on est tout étonnée, un beau jour, que quelque sot qui a pris cela au pied de la lettre s'en autorise pour vous offrir des consolations. Vois quelle serait ta surprise si cela t'arrivait par hasard.

MADAME LUDGER. Dieux! que tu sais de choses!

MADAME DORVILLE. J'avais bien peur que mon billet ne te trouvât pas chez toi. C'est qu'aujourd'hui ce n'est pas seulement pour le spectacle que nous allons aux Bouffes.

MADAME LUDGER. Qu'y a-t-il encore?

MADAME DORVILLE. Une belle-sœur que nous voulons te montrer, et qui sera dans la loge à côté de la nôtre.

MADAME LUDGER. Une belle-sœur! Tu n'as qu'un frère, et il n'est pas marié.

MADAME DORVILLE. Aussi est-ce par anticipation que je dis ma belle-sœur; mais il y a tout lieu de croire qu'elle le sera. Tu dois la connaître : c'est mademoiselle Valrin.

MADAME LUDGER. Je crois bien en avoir entendu parler; voilà tout : elle n'est pas de ma société.

MADAME DORVILLE. Tu nous diras ce que tu en penses.

MADAME LUDGER. On ne peut guère juger quelqu'un au spectacle. Au surplus, si elle plaît à monsieur Léopold, ce doit être une perfection.

MADAME DORVILLE. Ce n'est pas qu'elle soit très-jolie.

MADAME LUDGER. Cela m'étonne. A l'entendre, il ne devait épouser qu'une beauté achevée. C'est donc l'esprit, les grâces qui l'ont séduit?

MADAME DORVILLE. Et le caractère, qu'elle a des plus

aimables. Nous n'avons vu personne qui ne nous ait fait son éloge.

MADAME LUDGER. Quand on veut marier quelqu'un...

MADAME DORVILLE. C'est Léopold lui-même qui l'a choisie. Il y a six mois que cela l'occupait; mais il ne nous en a parlé que quand il a été bien sûr que sa demande ne serait pas refusée.

MADAME LUDGER. Six mois! C'est comme un roman.

MADAME DORVILLE. Le mariage était une chose si importante aux yeux de mon frère! Il a beau être galant, empressé, il ne faut pas s'y fier, rien ne lui échappe : il voit tout, jusqu'aux plus petits ridicules.

MADAME LUDGER. D'où on peut conclure que l'objet de ses préférences n'en a aucun sans doute.

MADAME DORVILLE. Il ne dit pas cela. Il faut croire seulement qu'elle en a le moins qu'on puisse avoir.

MADAME LUDGER. Je lui en fais mon compliment.

MADAME DORVILLE. A présent que je suis assurée que tu viendras, je vais aller chercher Léopold, qui doit m'attendre avec impatience. Mais si tu es prête, je puis t'emmener.

MADAME LUDGER. Et monsieur Dotti qui doit venir me prendre!

MADAME DORVILLE. Je l'avais oublié. Aie bien soin de te couvrir : la sortie des spectacles est mortelle dans cette saison-ci.

MADAME LUDGER (la reconduisant). Tu es la prudence même.

SCÈNE IX.

MADAME LUDGER, seule, ensuite FANNY.

MADAME LUDGER. Monsieur Léopold est passablement dissimulé. Après tout, il ne me devait pas de confidences. C'est moi qui ai eu trop de franchise avec lui, je lui parlais comme à un frère. Trop de franchise! Est-ce bien le mot? Eulalie a deviné juste : j'aime assez à me plaindre. C'est un tort; et monsieur Dotti m'a donné ce soir une bonne leçon sans s'en douter.

FANNY. Madame, voici le châle et le boa que madame m'avait demandés; mais madame Dorville, en sortant, m'a recommandé de vous faire prendre aussi un manteau.

MADAME LUDGER. C'est bon. Laissez tout cela sur le canapé. (Fanny sort.) Pour monsieur Léopold cependant, ne pas me parler de son mariage, c'est très-singulier. S'il se pique de tout voir, peut-être aura-t-il vu que je n'étais pas digne de recevoir d'aussi hautes communications. Fiez-vous donc après cela à l'intimité! Que les hommes sont faux!

SCÈNE X.

MADAME LUDGER, MONSIEUR DOTTI.

M. DOTTI. A-t-on fini? a-t-on encore un châle, un mouchoir, des gants à chercher? Me voilà.

MADAME LUDGER. Monsieur Dotti, j'ai réfléchi aux observations que vous m'avez faites; elles m'ont paru si justes, si raisonnables, que j'ai bien envie de vous laisser aller seul.

M. DOTTI. Comment donc! comment donc! Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Moi qui vous avais apporté un bouquet.

(Il lui présente des fleurs qu'il avait tenues cachées.)

MADAME LUDGER (prenant le bouquet). Il est charmant, je vous en remercie de tout mon cœur; mais risquer de donner de l'humeur à monsieur Ludger pour quelques heures de musique...

M. DOTTI. Puisque je veux bien vous servir de caution.

MADAME LUDGER. J'aime mieux ne pas en avoir besoin.

M. DOTTI. Il ne faudrait rien vous dire. Avec votre rigorisme, vous portez tout à l'extrême. Je sors de chez un de mes amis à qui j'ai parlé de vous depuis bien longtemps; il va aller ce soir au Théâtre-Italien rien que pour vous voir.

MADAME LUDGER. Que voulez-vous? il ne m'y verra pas.

M. DOTTI. C'est désolant!

MADAME LUDGER. Ce qui serait pire que cela, ce serait d'avoir reçu d'aussi sages conseils que ceux que vous m'avez donnés, sans en tenir aucun compte.

M. DOTTI. Je suis un pédant, un sot ; je ne suis que cela. Depuis que mes cheveux grisonnent, je m'en vais toujours faisant le mentor comme un imbécile, je me vieillis à plaisir : la belle avance ! les femmes m'écoutent comme un père, elles ne veulent plus m'écouter autrement.

MADAME LUDGER. Plaignez-vous. Un père ! Y a-t-il rien de plus respectable ?

M. DOTTI. Je me soucie bien de ces respects-là !

MADAME LUDGER. Je ne veux pas vous priver du spectacle.

M. DOTTI. Vous croyez que j'irai ?

MADAME LUDGER. Pour cela, certainement.

M. DOTTI. Oh bien ! moi, je ne le crois pas.

MADAME LUDGER. Vous aimez tant les Bouffes !

M. DOTTI. Je les aime comme on les aime, avec une société qui m'est agréable. Madame Dorville est peut-être la seule personne qui aille là pour la musique ; encore, à ce qu'elle dit. C'est plutôt un air qu'elle se donne, je crois bien. Comme c'est divertissant ! on ne peut pas causer. Et puis cet ami qui va se tuer à regarder avec qui je serai, et qui prendra sans doute madame Dorville pour vous.

MADAME LUDGER (riant). Je veux bien en courir les risques.

M. DOTTI. Tout considéré, je reste ici.

MADAME LUDGER. C'est impossible !

M. DOTTI. Comment est-ce impossible ?

MADAME LUDGER. Que penseraient ces dames ? Elles nous attendent, elles auraient de l'inquiétude. Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, ne fût-ce qu'un instant. C'est un service que je vous demande, monsieur Dotti.

M. DOTTI. Qu'est-ce que je leur dirai ?

MADAME LUDGER. Que j'ai eu une espèce d'étourdissement.

M. DOTTI. Vous étourdie ! comme c'est croyable !

MADAME LUDGER. Vous ajouterez que c'est peu de chose, mais que j'ai cru plus prudent de ne pas sortir.

M. DOTTI. La rigidité de principes n'exclut pas les petits mensonges, à ce qu'il paraît.

MADAME LUDGER. Si vous appelez cela mentir !

M. DOTTI. Pardon, pardon. Tout en maudissant votre opiniâtreté, je ne puis pas m'empêcher de trouver votre conduite

sublime. Quitte à m'y ennuyer, je vais aller à ces Bouffes pour vous obéir, afin de faire quelque chose pour vous, d'après vos ordres. Et que ce petit drôle de Henri ne connaisse pas son bonheur ! (Il lui baise la main.) Vous n'avez pas de plus sincère admirateur que moi.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

MADAME LUDGER, seule.

Ma conduite sublime ! Il est bien habile de pouvoir lui donner un nom. Je devais aller à ce spectacle, y porter un air dégagé, trouver mademoiselle Valrin charmante, féliciter monsieur Léopold sur le bonheur de son choix... Mais non ; il fallait y aller tout bonnement, ne dire que ce que j'aurais trouvé raisonnable de dire. Est-ce que j'aimais monsieur Léopold ? Pas du tout. Que me fait son mariage ? A force de vouloir occuper de moi, je me suis perdue dans un labyrinthe dont je ne sais plus comment sortir. Faute de pouvoir me deviner, et je l'en aurais bien défié, monsieur Ludger me délaisse ; monsieur Léopold m'écoutait, et voilà tout. Si j'ai réussi à quelque chose, c'est donc à faire illusion à monsieur Dotti ; cela en valait bien la peine ! Qu'il eût été plus sage d'être naturelle, et que m'en aurait-il coûté avec un mari comme le mien !

SCÈNE XII.

MONSIEUR LUDGER, MADAME LUDGER.

M. LUDGER. Ma bonne amie, donnez-moi la main.

MADAME LUDGER (regardant son mari avec inquiétude). La voici ; mais pourquoi ?

M. LUDGER. Vous ne souffrez pas ?

MADAME LUDGER. Non.

M. LUDGER. Sérieusement ?

MADAME LUDGER. Très-sérieusement.

M. LUDGER. Alors je ne comprends rien aux confidences que Dotti vient de me faire, et je ne lui pardonne pas l'inquiétude qu'il m'a causée.

MADAME LUDGER. Je voulais me débarrasser de lui; j'ai prétexté une indisposition pour qu'il me laissât seule. Je n'aurais pas employé ce moyen si j'avais pu prévoir qu'il dût vous rencontrer. J'ai eu tort, je m'en repens.

M. LUDGER. Que vous êtes aimable quand vous le voulez!

MADAME LUDGER. Il y a un reproche dans ce compliment. Était-ce votre intention?

M. LUDGER. Tenez, ma bonne amie, parlons une fois à cœur ouvert, et qu'un moment de franchise dissipe pour jamais ce qu'il y a de pénible dans notre situation. A l'effroi que j'éprouvai en vous croyant souffrante, Dotti n'a pas pu s'empêcher d'entrer avec moi dans des détails d'où il résulterait que je suis jaloux. Moi, jaloux! monsieur Léopold me paraît un fort gentil garçon, il est aimable, il a de l'esprit. Peut-être vaut-il mieux que moi, mais il n'est pas votre mari, et cela suffit pour me tranquilliser. Vous ne m'avez pas cru jaloux, n'est-ce pas? (Madame Ludger sourit.) A la bonne heure. Quoique je vous étudie souvent, je ne puis pas toujours deviner le but de vos petites combinaisons.

MADAME LUDGER. Comment! des combinaisons!

M. LUDGER. Oui, oui. De temps en temps vous faites des essais pour acquérir de l'empire sur moi et vous élever dans mon esprit par un rigorisme d'emprunt.

MADAME LUDGER. Ne dites pas d'emprunt.

M. LUDGER. Si fait, si fait, ma bonne amie; d'emprunt. Pour être parfaite, il vous suffirait de vous confier à votre caractère; mais l'éducation que vous avez reçue vous a mis dans la tête des idées bizarres qui vous ont inspiré le désir d'é onner. Qu'arrive-t-il de là? qu'un mari qui n'a pas la patience d'attendre que cette échafaudage de faux semblants soit tombé, va chercher à se distraire ailleurs.

MADAME LUDGER. Aux Bouffes ce soir, par exemple.

M. LUDGER. Partout. Cela ne vaut-il pas mieux que de tourmenter une pauvre petite femme qui souffre déjà assez du mal qu'elle se fait à elle-même?

MADAME LUDGER. Si vous aviez la conviction de ce que vous dites, que ne me parliez-vous plus tôt?

M. LUDGER. Je n'ai fait que cela de cent manières différentes; mais vous preniez alors un air qui m'était insupportable.

MADAME LUDGER. Insupportable!

M. LUDGER. Insupportable est peut-être trop fort. Mais pour nous autres hommes, occupés d'affaires sérieuses, vous ne pouvez pas savoir combien il nous en coûte pour nous soumettre aux caprices mêmes de la femme que nous aimons le mieux. Des idées transportées d'un monde chimérique dans le monde réel et toujours positif ne nous paraissent pas assez importantes pour y subordonner notre conduite. Vous-même, ma bonne amie, je suis sûr que vous en êtes souvent embarrassée.

MADAME LUDGER. Je ne sais pas à quoi vous voyez cela.

M. LUDGER. Essayez de me faire croire que vous mettez une grande différence entre des comédiens excommuniés et d'autres qui, à ce qu'on dit, ne le sont pas; à votre âge, dans ce temps-ci! Tenez, vous faites votre petite moue pour vous empêcher de rire. Je ne vous en demande pas davantage. C'est pourtant le sujet de notre querelle d'hier.

MADAME LUDGER. Vous ne voulez pas comprendre que dans ma société...

M. LUDGER. Je vous arrête encore là. Votre société! Qu'est-ce que c'est que votre société? Pouvez-vous dire que vous ayez une société? c'est un mot que vous avez appris, et malheureusement avec la grimace qui en est la suite obligée.

MADAME LUDGER. Je fais donc la grimace?

M. LUDGER. Remarquez par plaisir les femmes qui disent : Ma société; il n'y en a pas une qui n'accompagne cela d'une mine à faire entendre qu'elle ne voit que des gens à part pour le ton, pour les manières, pour la conduite. J'en hausse les épaules.

MADAME LUDGER. Qu'est-ce que cela vous fait?

M. LUDGER. Cela ne me fait rien pour ces belles dames-là; mais souvent, à les entendre, on s'imaginerait que leur mari ne fait pas partie de leur société. Moi qui vous aime tant!

MADAME LUDGER (d'un ton de plaisanterie). Aussi, monsieur Ludger, pouvez-vous être assuré que de toutes les personnes que je vois vous serez toujours celle que je recevrai avec le plus de considération.

M. LUDGER (gaîment). Puisque nous voilà d'accord sur ce point, nous le serons bientôt sur le reste.

MADAME LUDGER. Vous allez vite en conversion.

M. LUDGER. Je sème en si bon terrain ! Au lieu de me faire soupçonner d'une jalousie qui serait offensante pour vous, faites qu'on envie notre bonheur. Quelle coquetterie peut-on mettre à se faire plaindre? Avoir la prétention de se faire plaindre, c'est chercher à faire pitié.

MADAME LUDGER. Ce serait en effet une singulière ambition

M. LUDGER. Avouez-le.

MADAME LUDGER. Vous triomphez, je n'ai rien à répondre : la raison est de votre côté. Mais auriez-vous la même résignation que moi si je vous disais à mon tour ce que je pense de vous ?

M. LUDGER. Dites.

MADAME LUDGER. Ne vous troublez pas.

M. LUDGER. En vérité, je suis fort calme.

MADAME LUDGER. Et vous avez raison, car vous êtes le meilleur des maris, et moi la plus heureuse des femmes.

M. LUDGER (l'embrassant). Je vais faire avancer la voiture et vous conduire aux Bouffes pour tranquilliser vos amis et leur dire que vous êtes parfaite. Le voulez-vous?

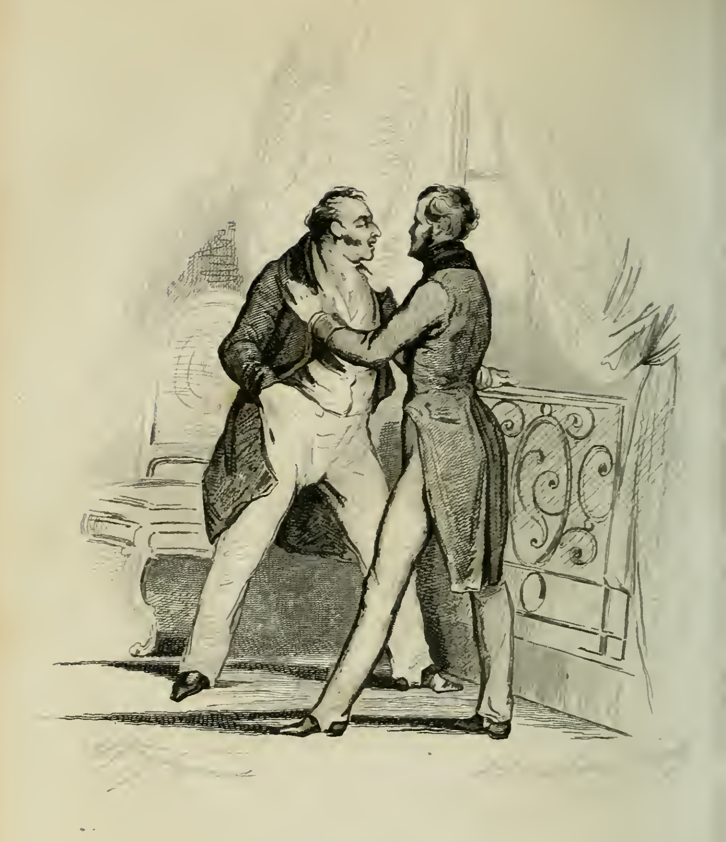
MADAME LUDGER. Je veux bien aller aux Bouffes, mais je ne veux pas que vous disiez à propos de rien que je suis parfaite. Vous auriez l'air de ne vous en être aperçu qu'aujourd'hui.

M. LUDGER. Eh bien! j'attendrai.

(Il l'embrasse encore et s'en va.)

MADAME LUDGER (seule). Il est plus clairvoyant que je ne croyais, c'est fort heureux pour moi ; car, avec ce qu'il appelle mes petites combinaisons, il est certain que je ne savais plus où donner de la tête :

QUI RUSE S'ABUSE.



LE SOUS PRÉFET.

NON NON JE VOUS EN CONJURE

LE SOUS-PRÉFET

OU

N'EST PAS BIEN ÉCHAPPÉ QUI TRAINE SON LIEN.

PERSONNAGES :

LE SOUS-PRÉFET.
CHARLES, JULES, RICHARD, amis du sous-préfet.
MADAME BLONDEAU, tante du sous-préfet.
UN DÉPUTÉ.
UN CURÉ.
M. LOUCHET, commis.
CONSTANCE, FRANÇOIS, domestiques du sous-préfet.

La scène se passe en province, dans le cabinet du sous-préfet.

SCÈNE I.

LE CURÉ, CONSTANCE.

CONSTANCE. Vous pouvez entrer, monsieur le curé; monsieur le sous-préfet a dit qu'il serait à vos ordres dans un moment.

LE CURÉ. Est-ce que vous ne vous trouvez pas un peu dépaysée dans une maison comme celle-ci, ma chère Constance?

CONSTANCE. Pas trop, monsieur le curé, parce que monsieur le sous-préfet, tout sous-préfet qu'il est, ne peut toujours être pour moi que le petit Auguste que j'ai porté dans mes bras, vous entendez bien.

LE CURÉ. Il est vrai que vous êtes comme sa nourrice.

CONSTANCE. Il a perdu si brusquement son père et sa mère,

le pauvre enfant! Eh bien! ça a eu beau grandir, c'est toujours resté le meilleur garçon du monde.

LE CURÉ. Un peu étourdi.

CONSTANCE. Qui est-ce qui n'a pas été un peu étourdi?

LE CURÉ. Il y a pourtant une certaine gravité indispensable dans un homme en place.

CONSTANCE. Ah! vraiment, s'il a une place, on peut bien dire que ce n'est pas sa faute. Il est assez riche pour se passer de cela. Mais son tuteur, qui est si fier d'être député, a trouvé superbe d'en faire un sous-préfet pour montrer le crédit dont il jouit à Paris. Monsieur Auguste s'est laissé faire, voilà tout.

LE CURÉ. De manière ou d'autre, ma chère Constance, il devrait sentir que cela lui impose des devoirs.

CONSTANCE. Eh! mon Dieu, qui donc pourrait se plaindre de lui? Jamais on n'a été plus tranquille ici que depuis sa nomination. Les autres étaient si taquins! Comme il dit souvent lui-même, ce n'est pas un sous-préfet qui empêchera les choses.

LE CURÉ. Certainement ce n'est pas un sous-préfet qui empêchera les choses de s'accomplir. Mais vous, Constance, qui avez de bons sentiments, ne devriez-vous pas lui faire entendre qu'il devrait donner un meilleur exemple?

CONSTANCE. Vous ne le connaissez guère, monsieur le curé : si j'allais lui parler d'aller à la messe, il verrait bien que ça ne vient pas de moi, et il n'en ferait que rire.

LE CURÉ. Il y a cependant, même dans ce temps-ci, des gens qui ont éprouvé que c'était une chose assez sérieuse.

CONSTANCE. Dites-le-lui vous-même, c'est votre état; peut-être vous écoutera-t-il. Quant à moi, je puis vous répondre qu'il n'y a pas sur terre un homme plus charitable, ni qui donne plus que lui.

LE CURÉ. A qui donne-t-il? à des réfugiés, à des condamnés. Ce n'est plus de la charité, Constance, c'est de l'esprit de parti.

CONSTANCE. Le grand malheur! N'est-ce pas aussi par esprit de parti que d'autres donnent à d'autres? De cette façon-là tous ceux qui souffrent sont soulagés.

LE CURÉ. Assez, Constance, assez. Il me paraît que monsieur le sous-préfet est occupé : je reviendrai.

CONSTANCE. Non, monsieur le curé ; il a reçu quelques amis, aujourd'hui, voilà pourquoi le dîner se prolonge ; mais ils finissaient quand je l'ai fait avertir que vous étiez ici. Et, tenez, je les entends qui quittent la table. Votre servante, monsieur le curé.

(Elle sort.)

LE CURÉ (seul). Ce petit gaillard-là est incompréhensible ! il a l'air de ne mettre d'importance à rien, pas même à sa place. On ne sait comment le saisir.

(On chante dans la coulisse :)

En avant, marchons
Contre leurs canons,
A travers le fer, le feu des bataillons,
Courons à la victoire,
Courons à la victoire !

A merveille, messieurs, donnez-vous-en bien ; c'est votre tour. Patience ! le nôtre reviendra.

SCÈNE II.

LE CURÉ, Le SOUS-PRÉFET.

LE SOUS-PRÉFET. Pardon, monsieur le curé ; vous savez qu'on n'est pas maître chez soi quand on traite ses amis. Il fallait venir nous trouver ; vous auriez bu un verre de vin de Champagne avec nous.

LE CURÉ Je ne l'aurais pas pu ; c'est aujourd'hui vendredi.

LE SOUS-PRÉFET. C'est juste, c'est juste ! Jour de jeûne, jour d'abstinence, jour ennemi du vin de Champagne. Prenez que je n'ai rien dit.

LE CURÉ. Oh ! que si madame votre mère vivait encore ! elle serait étonnée d'avoir un fils comme vous !

LE SOUS-PRÉFET. C'est selon, monsieur le curé. Les mères, même les plus dévotes, quand elles ont de l'esprit, ne haïssent pas trop un fils mauvais sujet. C'est pour elles une occasion de coqueter afin de le ramener dans le bonne voie ; sans

compter qu'elles s'attirent de temps en temps de ces confidences qui, tout rigide qu'on soit, ne laissent pas que d'être assez amusantes. Dans vos confessionnaux, vous devez éprouver cela mieux que personne.

LE CURÉ. Parlons d'autre chose. Vous savez que j'ai dit une messe le jour de Saint-Michel?

LE SOUS-PRÉFET. Est-ce que vous ne dites pas votre messe tous les jours?

LE CURÉ. Pardonnez-moi; mais celle-là m'avait été demandée.

LE SOUS-PRÉFET. Raison de plus pour la dire.

LE CURÉ. Ce n'est ni une raison de plus ni une de moins. Seulement, comme le 29 septembre est en même temps fête de Saint-Michel et date de naissance...

LE SOUS-PRÉFET. D'un haut et très-puissant petit prince.

LE CURÉ. Vous vous rappelez donc cela?

LE SOUS-PRÉFET. Eh bien, après?

LE CURÉ. Je vous avouerai que je crains les interprétations.

LE SOUS-PRÉFET. Les personnes qui vous avaient demandé cette messe croyaient sans doute que cela ferait du bien à leur protégé.

LE CURÉ. A leur protégé! Y pensez-vous?

LE SOUS-PRÉFET. A leur quoi? Dites-moi le nom qu'il faut lui donner. En vérité, je n'y mets pas de malice. Enfin ces personnes avaient dans l'idée de bien faire? Je ne me suis pas chargé d'empêcher le bien, moi.

LE CURÉ. Vous n'avez pas reçu de plainte?

LE SOUS-PRÉFET. Aucune.

LE CURÉ. On pouvait craindre à cause de la majorité...

LE SOUS-PRÉFET. De la chambre des députés?

LE CURÉ. Vous me comprenez de reste, j'en suis sûr. Vous savez aussi bien que moi que la Saint-Michel, ou le 29 septembre dernier, était l'époque de la majorité de cet auguste enfant.

LE SOUS-PRÉFET. Je vois au moins qu'il y avait plus d'un mystère dans votre messe. Eh bien! est-ce que cela a occasionné du mouvement dans la ville?

LE CURÉ. Hélas! bien peu, je suis forcé d'en convenir.

LE SOUS-PRÉFET. Je ne devine pas alors ce qui pourrait vous donner de l'inquiétude. Pour moi, tant qu'on se bornera à des prières, je trouverai que c'est le mieux du monde.

LE CURÉ. C'est qu'il y a encore une chose : le *Domine salcum* n'a pas été chanté ; mais ce n'était qu'une messe basse.

LE SOUS-PRÉFET. Et aux messes basses, on n'est pas obligé à cela ?

LE CURÉ. Vous faites l'ignorant.

LE SOUS-PRÉFET. Ma parole d'honneur, non.

LE CURÉ. On n'y est forcé qu'à la grand'messe.

LE SOUS-PRÉFET. Alors je ne connais pas de curé plus en règle que vous.

LE CURÉ. Il y a tant de gens toujours prêts à mal interpréter les choses !

LE SOUS-PRÉFET. On les laisse interpréter.

LE CURÉ. Je ne voudrais pourtant pas vous compromettre.

LE SOUS-PRÉFET. Ah ! parbleu, vous n'avez pas besoin de vous en mêler ; je me compromets bien tout seul.

LE CURÉ. Une messe pour le prince légitime, le jour de sa majorité, sans prières pour l'ordre actuel ; on ne peut pas se le dissimuler, c'est assez grave !

LE SOUS-PRÉFET. Voyons, voyons un peu, monsieur le curé ; est-ce que vous auriez besoin d'une petite persécution pour relever vos affaires ? Dites-le-moi : nous arrangerons cela le mieux possible.

LE CURÉ. Si vous plaisantez...

LE SOUS-PRÉFET. Non ; je parle très-sérieusement. On invente bien des horribles attentats pour effrayer les chambres ; on remet la statue de Bonaparte sur sa base pour éveiller des sympathies populaires ; qu'y aurait-il d'étonnant à ce que, de votre côté, vous eussiez besoin aussi de quelque véhicule dans ce genre-là ? Il ne faut pas en faire le fin avec moi. Vous êtes bien sûr que les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.

LE CURÉ. Vous êtes désolant.

LE SOUS-PRÉFET. Écoutez, monsieur le curé ; eussiez-vous des craintes réelles, je vous donne ma parole que jamais je ne me ferai exécuteur des hautes œuvres d'aucun gouvernement. Ainsi dites vos messes, faites vos prières comme vous l'en-

tendrez, aux heures qui vous conviendront le mieux, les jours qui vous paraîtront le plus favorables ; ne m'en parlez pas, je ne vous en ouvrirai jamais la bouche.

LE CURÉ. Je suis persuadé que vous êtes la droiture même ; cependant on a des idées quelquefois, et une de mes idées, c'est qu'il ne serait pas impossible qu'on vous eût donné des instructions pour nous laisser nos coudées un peu plus franches. Hein !

LE SOUS-PRÉFET. Si vous saviez le cas que je fais des instructions ! Mais il ne faut pas être sorcier pour deviner que le pouvoir aimerait assez à se rapprocher de vous, afin de profiter de votre clientèle et se donner un petit air d'autrefois ; mais si j'étais prêtre, je ne m'y fierais pas.

LE CURÉ. Vous ne vous y fieriez pas ?

LE SOUS-PRÉFET. Je ne m'y fierais pas du tout.

LE CURÉ. C'était encore une de mes idées.

LE SOUS-PRÉFET. Elle était bonne.

LE CURÉ. Il faut avouer que vous êtes un sous-préfet comme il n'y en a jamais eu. Si vous aviez un peu de religion !...

LE SOUS-PRÉFET. J'ai déjà celle de l'honneur ; ce n'est pas mal pour commencer.

LE CURÉ. Voulez-vous me permettre de venir vous voir de temps en temps ?

LE SOUS-PRÉFET. Vous êtes bien bon, monsieur le curé ; mais je suis rarement seul, et je ne voudrais pas vous exposer à vous trouver souvent en mauvaise compagnie.

LE CURÉ. Il a peur de se convertir.

LE SOUS-PRÉFET. C'est bien mieux, je me trouve parfait.

LE CURÉ. Ah ! jeune homme, jeune homme ! vous êtes fier de votre jeunesse. Cela passe bien vite. Dieu vous fasse miséricorde ! Je vous souhaite le bonsoir.

(Il sort ; le sous-préfet le reconduit.)

LE SOUS-PRÉFET (seul). Si on ne devinait pas avec les prêtres, on ne saurait jamais ce qu'ils vous veulent. Ce brave curé n'aurait pas été fâché d'être un tant soit peu martyr. Il s'adressait bien ! (A la cantonade.) Vous ne venez pas, vous autres ?

SCÈNE III.

LE SOUS-PRÉFET, CHARLES, JULES, RICHARD.

CHARLES. Nous te croyions encore avec ton curé.

LE SOUS-PRÉFET. Il est parti.

JULES. Qu'est-ce donc qu'il te voulait?

LE SOUS-PRÉFET. Se dénoncer.

CHARLES. Comment! se dénoncer!

LE SOUS-PEÉFET. Pour une messe qu'il craint de voir interpréter comme sé litieuse.

JULES. Tu l'as bien rassuré, j'espère.

LE SOUS-PRÉFET. Est-ce que je me mêle de messes!

CHARLES. Tu as eu tort; tu pourras t'en repentir. Il y a dans les hauts lieux des gens qui n'ont ni foi ni loi et qui n'hésiteraient pas à te destituer, comme n'ayant pas de convenances religieuses.

JULES. Au fait, tu comptes déjà parmi les anciens sous-préfets.

CHARLES. Il y a près d'un an qu'il est en place.

JULES. Ils l'auront oublié.

CHARLES. Tant que son tuteur sera député, je regarde Auguste comme inamovible.

JULES. A propos de son tuteur, on dit qu'il doit arriver aujourd'hui.

LE SOUS-PRÉFET. En voici la première nouvelle.

CHARLES. Comment! il se cacherait même de toi!

JULES. Quand ces messieurs-là ne sont plus en masse, ils deviennent très-prudents.

RICHARD. Messieurs, messieurs, pas de mauvaises plaisanteries.

JULES. A qui donc en a-t-il Richard?

RICHARD. Vous êtes toujours prêts à blâmer ceux qui défendent le système actuel. Concevez-vous un système que personne ne défendrait? On vous a dit cent fois qu'il y avait des gens qui étaient nés pour commander; il faut bien alors qu'il y ait des gens qui soient nés pour servir. D'ailleurs le pou-

voir, dans ce moment-ci, est encore bien jeune; il a les fantaisies de son âge : quand on lui passerait quelque chose! Il n'est pas obstiné; il se dédit tant qu'on veut. Il n'y a donc pas de quoi se désespérer, attendons. Que diable! attendons.

CHARLES et JULES (en riant). Oui, oui, attendons.

LE SOUS PRÉFET (affectant un air solennel). Paix, messieurs! Il me semble que vous oubliez un peu trop que vous êtes dans le cabinet particulier de monsieur le sous-préfet.

CHARLES, JULES et RICHARD (embrassant le sous-préfet). Ah! notre bon sous-préfet! Ah! le meilleur des sous-préfets!

LE SOUS-PRÉFET (cherchant à se débarrasser). Ils vont tout à l'heure étouffer leur meilleur des sous-préfets.

CHARLES. Vive notre sous-préfet!

JULES et RICHARD. Vive notre sous-préfet!

LE SOUS-PRÉFET. Voulez-vous bien vous taire! On va croire que je suis entouré d'agents de police.

JULES. Non, cher ami! Pour cette fois, c'est bien le cœur qui parle.

LE SOUS-PRÉFET. Et un peu le vin de Champagne. Mais silence, voici le chef de mes bureaux, il faut se méfier de lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, M. LOUCHET.

LE SOUS-PRÉFET. Qu'est-ce que vous m'apportez là, monsieur Louchet?

M. LOUCHET. Monsieur le sous-préfet peut se donner la peine de lire.

(Pendant que le sous-préfet est occupé à lire, monsieur Louchet regarde les jeunes gens en dessous.)

CHARLES (bas à Jules). Vois donc la vilaine mine qu'il nous fait.

JULES. Je le défierais bien d'en faire une belle.

LE SOUS-PRÉFET (après avoir lu). C'est bon; vous n'avez qu'à me laisser cela.

M. LOUCHET. Monsieur le sous-préfet ne signe pas tout de suite?

LE SOUS-PRÉFET. Non.

M. LOUCHET. Il me semblait qu'il y avait urgence.

LE SOUS-PRÉFET. Il vous semblait mal. Je puis vous assurer que cette lettre est inutile.

M. LOUCHET. Inutile, si l'on veut que le scandale ait lieu; mais si l'on a l'intention de le réprimer.....

LE SOUS-PRÉFET. Monsieur Louchet, il me semble que ma décision suffit.

M. LOUCHET. Aussi, monsieur, n'est-ce que par le désir de vous conserver le plus longtemps possible que je crains de vous voir compromettre votre responsabilité. Je suis persuadé que monsieur le sous-préfet a d'excellentes intentions; mais la connexité de ses opinions avec les opinions...

RICHARD. Achevez, monsieur Louchet; avec les opinions de gens qui pensent mal. N'est-ce pas cela que vous voulez dire?

M. LOUCHET. Je ne suis pas républicain, moi, messieurs; je le déclare hautement. J'ai horreur des gouvernements qui tuent.

CHARLES. Fi donc, tuer! c'est comme les tyrans. Il vaut mieux faire mourir en prison; c'est plus naturel.

LE SOUS-PRÉFET. Charles, je ne permets pas les applications détournées.

CHARLES. Je suis sûr que monsieur Louchet avait déjà fait cette réflexion-là.

M. LOUCHET. Monsieur, du moment qu'on mange le pain d'un gouvernement, on ne doit plus réfléchir.

JULES. Voilà un axiome que tu ne ferais pas mal de méditer, Auguste.

M. LOUCHET. C'est singulier, messieurs, vous êtes tous amis de monsieur le sous-préfet, et je ne puis pas dire un mot dans son intérêt sans que vous ayez l'air de me tourner en ridicule.

RICHARD. Mais distinguez-vous bien ce qui est dans son intérêt?

M. LOUCHET. C'est de conserver sa position, je suppose.

RICHARD. Et s'il lui était indifférent de la perdre?

M. LOUCHET. Ah! mon Dieu!

LE SOUS-PRÉFET. Ne les écoutez pas, monsieur Louchet.

M. LOUCHET. Indifférent de perdre une place! Cela ne s'est jamais vu, à moins qu'on ne soit sûr qu'un autre gouvernement vous en récompensera.

CHARLES. C'est ce qui vous reste à deviner.

M. LOUCHET (avec inquiétude). Le gouvernement actuel existe toujours?

LE SOUS-PRÉFET (de l'air le plus grave). Plaît-il, monsieur Louchet?

M. LOUCHET. C'est qu'à entendre ces messieurs...

LE SOUS-PRÉFET. Mes amis peuvent tout se permettre devant moi, surtout en sortant de table; je connais le fond de leur cœur comme le mien. Mais vous, monsieur Louchet, je ne vous aurais jamais cru capable de mettre en doute si le gouvernement actuel existait encore.

M. LOUCHET. Monsieur le sous-préfet me rendra la justice de croire...

LE SOUS-PRÉFET. Quand vous serviez le Directoire, vous aviez confiance dans sa durée, n'est-il pas vrai?

M. LOUCHET. Comment croire qu'un gouvernement qui se renouvelait par cinquième ne fût pas éternel!

LE SOUS-PRÉFET. Quand vous serviez l'Empire, pensiez-vous que vous assisteriez à sa chute?

M. LOUCHET. Avec tant de gloire, cela était impossible.

LE SOUS-PRÉFET. Quand vous serviez la Restauration, vous aviez foi dans son avenir?

M. LOUCHET. Quatorze siècles de légitimité, monsieur le sous-préfet!

LE SOUS-PRÉFET. Eh bien! monsieur, de votre aveu, vous avez cru à la durée de tous les gouvernements qui vous ont employé, et vous mettez en doute si le gouvernement actuel existe encore! Je ne veux pas vous embarrasser, mais comprenez-vous les inductions que je pourrais tirer de vos paroles? J'aime à croire que vous n'en avez pas pesé la valeur, et je

vous promets de les oublier. Laissez-moi ces papiers, je les examinerai.

(M. Louchet sort en arrière et toujours en saluant.)

SCÈNE V.

LE SOUS-PRÉFET, RICHARD, JULES, CHARLES, un peu après, FRANÇOIS.

JULES. Il te menaçait, ton monsieur Louchet.

LE SOUS-PRÉFET. Le voilà remis à l'ordre pour quelque temps.

RICHARD. Tu es admirable! Citer à un homme la kyrielle des gouvernements qu'il a vus tomber, pour lui prouver l'infaillible stabilité du gouvernement qui leur succède! Quand tu serais doctrinaire tu ne ferais pas mieux.

FRANÇOIS. Madame Blondeau demande si monsieur est visible.

LE SOUS-PRÉFET. Pour ma tante, toujours. Vous apporterez de la lumière.

(François sort.)

CHARLES. Nous te laissons. Viendras-tu ce soir au spectacle?

LE SOUS-PRÉFET. Si vous me promettez qu'on ne sifflera pas la petite Estelle.

RICHARD. Elle est si minaudière!

LE SOUS-PRÉFET. Ce n'est pas l'avis du capitaine de gendarmerie. Messieurs, respect aux autorités.

TOUS ENSEMBLE. A ce soir, à ce soir!

SCÈNE VI.

LE SOUS-PRÉFET, MADAME BLONDEAU.

(Le domestique annonce madame Blondeau, et pose deux bougies sur une table.)

LE SOUS-PRÉFET. Bonsoir, ma petite tante; qu'avez-vous donc de si pressé à me dire?

MADAME BLONDEAU. Imagine-toi que ton tuteur vient de m'envoyer une lettre dans laquelle il me dit qu'il est à une lieue d'ici, dans une ferme; qu'il a l'intention de venir chez moi à la brune, et d'y passer la nuit.

LE SOUS-PRÉFET. Pourquoi chez vous? n'a-t-il pas sa maison à la ville?

MADAME BLONDEAU. Tu dis juste ce que je me suis dit; car enfin, quoiqu'il soit ton tuteur et que je sois ta tante, nous n'avons jamais été liés ensemble.

LE SOUS-PRÉFET. Savez-vous bien que sa démarche pourrait en faire douter? Il y a peut-être quelque petite chose que j'ignore.

MADAME BLONDEAU. Ne badine donc pas, Auguste, quand je te parle raison. Certainement il y a beaucoup de députés qui feraient bien de se cacher; mais si ton tuteur doit avoir un charivari, j'aime encore mieux qu'il l'ait chez lui que chez moi; c'est plus dans l'ordre. De penser qu'on jetterait des pierres dans mes vitres, comme on dit que c'est l'usage, tu juges si je serais contente. Je ne m'occupe pas de politique; c'est bien le moins qu'on respecte mon domicile.

LE SOUS-PRÉFET (à part). Je commence à deviner, et la lettre que monsieur Louchet m'apportait à signer pourrait bien ne pas être sans motif.

MADAME BLONDEAU. J'ai pris mon parti tout de suite. J'ai recacheté le billet de ton tuteur, comme si je ne l'avais pas lu; je l'ai donné à Félicité qui lui dira que suis à la campagne et qu'elle n'a les clefs de rien. Monsieur le député deviendra ce qu'il pourra. Tu trouves que j'ai tort?

LE SOUS-PRÉFET. Moi, ma petite tante, pas du tout; mais je crois qu'on aura mal interprété ce qui se passe. Un des collègues de mon tuteur est en effet arrivé ce matin; il dîne en grande compagnie ici près. J'ai entendu parler d'une aubade qu'on voulait lui donner; pour le charivari, il n'en est pas question.

MADAME BLONDEAU. Te voilà absolument comme les autres; parce que tu es en place, tu crois tout savoir. Et quand il serait question de charivari?

LE SOUS-PRÉFET. Pourvu qu'il ne fût pas chez vous, n'est-ce pas ?

MADAME BLONDEAU. C'est épouvantable qu'un gouvernement force ses députés à se compromettre aussi indignement.

LE SOUS-PRÉFET. Mais, ma bonne petite tante, les députés ne sont pas les députés du gouvernement ; ils sont les députés de la France.

MADAME BLONDEAU. De la France! j'aime bien ça. Tais-toi donc. S'ils étaient les députés de la France, est-ce que la France leur donnerait des charivaris? Dis plutôt que tout se fait à rebours du bon sens aujourd'hui. Je ne veux pas te fâcher; mais que tu sois un homme d'État, n'y a-t-il pas de quoi rire? Conviens-en.

LE SOUS-PRÉFET. J'en conviendrais si je ne connaissais pas les autres. Un sous-préfet, d'ailleurs, n'est pas un homme d'État.

MADAME BLONDEAU. Tu deviendras peut-être préfet un jour?

LE SOUS-PRÉFET. Je ne crois pas. Mais un préfet n'est pas non plus un homme d'Etat. Nous sommes tous commis de gens qu'on appelle ministres, parce qu'ils consentent à être les très-humbles serviteurs d'une volonté qui, en définitive, est obligée d'obéir à tout le monde. Voyez s'il y a là de quoi être bien glorieux.

MADAME BLONDEAU. Malgré cela, tu pourrais faire beaucoup de mal si tu voulais.

LE SOUS-PRÉFET. C'est un pouvoir qui ne manque à personne.

MADAME BLONDEAU. Et cependant, mon cher ami, je sais que tu fais du bien.

LE SOUS-PRÉFET. Ceux qui vous disent cela vous trompent, ma tante. La vérité est que je ne fais rien du tout.

MADAME BLONDEAU. Et ces deux personnes dernièrement que tu avais reçu l'ordre de faire arrêter, et que tu as laissées évader?

LE SOUS-PRÉFET. Il ne faut pas dire que je les ai laissées évader; je me suis seulement trompé. On s'est présenté trop tard pour les saisir; c'est un bonheur pour elles.

MADAME BLONDEAU. Tu es gentil, va. Embrasse-moi et fais toujours de même.

LE SOUS-PRÉFET. On ne peut pas promettre de se tromper toujours.

MADAME BLONDEAU (riant). Tu as raison ; mais, sans rien promettre, quand on a un bon cœur, on a les honnêtes gens pour soi. Ces deux pauvres proscrits! si tu avais pu les entendre! Veux-tu que je te dise où ils se sont réfugiés?

LE SOUS-PRÉFET. Chez vous.

MADAME BLONDEAU. Tu le savais?

LE SOUS-PRÉFET. Et ce n'était pas les premiers que vous cachiez.

MADAME BLONDEAU. Oh bien! puisque c'est comme cela, je ne veux plus avoir de secrets pour toi.

LE SOUS-PRÉFET. Pour Dieu, ma tante, pas de confidences. Souvenez-vous que vous ne vous mêlez pas de politique.

MADAME BLONDEAU. Je ne m'en mêle que pour la bonne cause.

LE SOUS-PRÉFET. Comme tout le monde.

MADAME BLONDEAU. Allons, allons, tu as ta manière, je ne te contrarierai pas. Te voilà averti. Je quitte la ville. Ton tuteur se réfugiera peut-être chez toi ; prends tes mesures en conséquence. Mais ne te compromets pas trop pour lui. Après tout, il n'a jamais été que le tuteur de ta fortune, et il est bien facile de voir que ce n'est pas lui qui t'a élevé, mon bon Auguste. Adieu, mon ami.

LE SOUS-PRÉFET. Adieu, ma bonne tante.

SCÈNE VII.

LE SOUS-PRÉFET, seul, ensuite FRANÇOIS, puis CONSTANCE.

LE SOUS-PRÉFET. Il faut avouer que c'est une belle chose que d'être vrai, naturel, d'agir sans arrière-pensée. Voilà mes amis qui se méfient de moi, et qui préparent en cachette un charivari à mon tuteur. Car enfin, s'il n'était question de rien, monsieur Louchet m'aurait-il apporté à signer l'ordre

de mettre la force publique sous les armes? Comment ce tuteur lui-même aurait-il su à Paris la réception qui l'attendait à son retour, au point de n'oser descendre dans son domicile? Certainement il y a correspondance entre lui et monsieur Louchet. Pourquoi pas? Cet homme lui sert peut-être d'espion auprès de moi. Ce serait une infamie bien digne du régime de police sous lequel nous avons le bonheur de vivre. Quoi qu'il en soit, jamais député ne me forcera à faire couler le sang pour sauver son amour-propre. Que les gouvernements n'hésitent pas en pareille circonstance, à la bonne heure; ils ont les chambres pour les absoudre; mais moi, j'ai ma conscience qui est un peu plus difficile. (Il sonne. A François qui entre.) Vous allez atteler la calèche.

FRANÇOIS. La calèche fermée?

LE SOUS-PRÉFET. Oui, la calèche fermée. Vous la laisserez sous la remise, et vous vous tiendrez à la tête de vos chevaux, sans les quitter un seul instant.

FRANÇOIS. Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE SOUS-PRÉFET. Non. Dites à Constance que je voudrais lui parler.

FRANÇOIS. Justement la voici.

(Il sort.)

LE SOUS-PRÉFET. Constance, j'écarte exprès François, parce que je ne veux pas qu'il entende ce que j'ai à vous dire. Il viendra peut-être quelqu'un me demander. Je vous prie de vous tenir sur la porte cochère, mais sans affectation. Si on se nomme, ou si vous reconnaissez la personne, vous l'amènerez ici. Dans le cas contraire, vous agirez de même, sans lui faire la moindre question.

CONSTANCE. C'est monsieur que monsieur attend. La tante de monsieur m'a tout raconté.

LE SOUS-PRÉFET. Peste soit de ma bonne tante!

CONSTANCE. Avec moi, monsieur, il n'y a pas de danger.

LE SOUS-PRÉFET. Elle a peut-être été en faire autant dans trois ou quatre maisons avant de quitter la ville, sans réfléchir à quoi elle m'exposait.

CONSTANCE. Est-ce qu'on oserait donner un charivari à

monsieur sous les fenêtres du sous-préfet? C'est impossible; vos amis ne le souffriraient pas.

LE SOUS-PRÉFET. C'est bien, ma chère Constance; faites exactement ce que je vous ai dit. Je ne vous recommande pas d'être discrète.

CONSTANCE. Ah! pour ça...

LE SOUS-PRÉFET. Tant que je serai seul, on laissera entrer quiconque me demandera. Si la visite que je crains m'arrive, porte fermée pour tout le monde.

CONSTANCE. Soyez sans inquiétude.

(Elle sort.)

LE SOUS-PRÉFET (seul). Excellente fille qui croit que mes amis ne souffriraient pas qu'on insultât ma maison! Mes amis! qui peut se vanter d'en avoir dans les temps politiques? On n'a que des complices. Dès qu'ils se sont cachés de moi, c'est qu'ils sont décidés à se satisfaire à tout prix. Allons, c'est encore une expérience que je devrai au poste que j'occupe; mais celle-ci me paraît bien dure. Du courage! Mes dispositions sont faites pour tout événement. Le diable s'en mêlera, ou je saurai éviter le charivari sans donner à personne le droit de se plaindre, ni, ce qui serait pire, le droit de se moquer de moi.

SCÈNE VIII.

LE SOUS-PRÉFET, RICHARD.

LE SOUS-PRÉFET. Richard, je suis bien aise de te voir.

RICHARD. De la manière que tu me le dis, on pourrait en douter.

LE SOUS-PRÉFET. Vous n'avez donc pas été au spectacle?

RICHARD. J'y étais, mais ne te voyant pas venir, et inquiet du bruit qui se répand qu'on va battre le rappel...

LE SOUS-PRÉFET. Le rappel!

RICHARD. Si l'aubade que nous voulons donner au député qui est descendu chez monsieur Lelong te déplaisait, il fallait nous le dire franchement.

LE SOUS-PRÉFET. Donnez vingt aubades à qui vous vou-

drez, si cela vous amuse, qu'est-ce que cela me fait à moi? Ce qui est inconcevable, c'est que vous ayez pu me confondre avec ces valets du pouvoir qui ne cherchent qu'à dresser des embûches pour signaler leur zèle. Moi, faire battre le rappel contre de la musique !

RICHARD. Aussi n'y concevions-nous rien ; car ce député est vraiment un honnête homme.

LE SOUS-PRÉFET. Va te promener avec tes honnêtes gens. Des honnêtes gens qui laissent faire le mal, et qui se croient honnêtes gens parce qu'ils vous disent à l'oreille qu'ils sont bien loin de l'approuver !

RICHARD. Voilà ta tête partie.

LE SOUS-PRÉFET. Est-ce un quoique? est-ce un parce que? La belle distinction pour donner aux uns des aubades, aux autres des charivaris ! C'est à faire pitié.

RICHARD. Si tu ne veux pas m'écouter...

LE SOUS-PRÉFET. Ils vont diviniser un homme qu'il ne connaissent pas; et moi qui ne les ai jamais quittés, qui suis leur camarade, leur ami, sur un propos les voilà qui me regardent comme un sournois, sans que cela leur en coûte le moins du monde.

RICHARD. Mets-toi à notre place. Vingt personnes nous disent qu'on va convoquer la force publique; il n'y a que toi ici qui puisse savoir pourquoi.

LE SOUS-PRÉFET. J'ai la certitude qu'on a le projet de donner un charivari à mon tuteur, et on s'est caché de moi.

RICHARD. C'est donc contre le charivari que tu veux faire battre le rappel ?

LE SOUS-PRÉFET. Tu m'impatientes avec ton rappel ; je ne sais pas ce que tu veux dire.

RICHARD. De notre côté, je te jure que nous n'aurions jamais formé un pareil projet sans te consulter. Là, mon bon Auguste, as-tu pu croire que nous aurions risqué de te compromettre sans ton consentement ? Nous savons bien que tu ne tiens pas à ta sous-préfecture...

LE SOUS-PRÉFET. J'en ai cent pieds par-dessus la tête.

RICHARD. Mais enfin nous, nous tenons à toi ; nous y te-

nons tellement que, pour peu que cela te fasse plaisir, ton tuteur aura sa part de notre aubade.

LE SOUS-PRÉFET. Donne-moi la main, et pardonnons-nous réciproquement de nous être soupçonnés.

RICHARD. Il y a de ton monsieur Louchet dans tout ce tripotage-là.

LE SOUS-PRÉFET. Juge dans quelle position je pouvais me trouver. Mon tuteur arrive, peut-être même est-il arrivé au moment que je te parle; il n'ose pas descendre chez lui; l'asile sur lequel il comptait lui sera refusé; c'est probablement chez moi qu'il se réfugiera; c'est donc chez moi que des clameurs viendraient l'accueillir. Ce serait à me déshonorer.

RICHARD. Pauvre garçon! Et comment t'en débarrasseras-tu?

LE SOUS-PRÉFET. A présent que je ne vous crains plus, je suis sûr d'avoir raison contre lui. Je ne doute pas qu'il ne vienne dans de très-mauvaises dispositions; peut-être même a-t-il ma destitution dans sa poche.

RICHARD. Quel plaisir ce serait cependant de lui donner une bonne leçon?

LE SOUS-PRÉFET. Sans le respect humain, parbleu! je le crois bien.

RICHARD. Un faux libéral dont nous avons tous été dupes.

LE SOUS-PRÉFET. Tu vas m'apprendre cela.

RICHARD. On s'arracherait les cheveux de dépit en pensant qu'on s'est laissé prendre aux simagrées d'indépendance dont il faisait parade.

LE SOUS-PRÉFET. Il y aurait tant d'autres raisons pour s'arracher les cheveux!

RICHARD. C'est égal, s'il te destitue, nous saurons le retrouver.

LE SOUS-PRÉFET. Sa frayeur me paraît tellement exagérée, que je serais tenté de croire que c'est encore un jeu, et qu'il a besoin de rehausser ses actions auprès des ministres, comme ce bon curé de tantôt qui me demandait aussi sa petite persécution. Nous le trahissons peut-être en lui refusant les honneurs du martyre.

RICHARD. Tout est double dans ce temps-ci. A ta place, je le laisserais courir les rues à ses risques et périls.

LE SOUS-PRÉFET. Ce n'est pas possible.

RICHARD. Tu n'as qu'à venir chez moi sans donner d'ordres pour le recevoir.

LE SOUS-PRÉFET. Je tiens à mettre les procédés de mon côté.

RICHARD. Ainsi te voilà prisonnier. En vérité, tu es trop bon. Je reçois tous nos amis après l'aubade ; tu nous manqueras.

LE SOUS-PRÉFET. Si je puis disposer de moi, j'irai vous rejoindre.

RICHARD. Et si tu nous arrives destitué...

LE SOUS-PRÉFET. Nous porterons vingt toasts à l'indépendance. N'est-ce pas la fiche de consolation en pareil cas?

SCÈNE IX.

Le SOUS-PRÉFET, RICHARD, CONSTANCE.

CONSTANCE. Monsieur !

LE SOUS-PRÉFET. Quoi ?

CONSTANCE. Monsieur sait bien ?

LE SOUS-PRÉFET. Oui.

CONSTANCE. Eh bien ! monsieur, il est là.

LE SOUS-PRÉFET. Faites-le monter tout de suite, ma chère Constance.

CONSTANCE. Bon.

(Elle sort.)

LE SOUS-PRÉFET. Et toi, Richard, passe par l'autre escalier, à moins que tu ne tiennes au bonheur insigne d'embrasser le premier mon très-honorable tuteur.

RICHARD. Je n'y tiens pas du tout, et je me sauve. Tâche de nous revenir.

SCÈNE X.

LE SOUS-PRÉFET, et un peu après, LE DÉPUTÉ.

LE SOUS-PRÉFET. Je m'attends à un orage.

(Il rit.)

LE DÉPUTÉ (enveloppé d'un manteau qu'il jette sur un siége, ainsi que son chapeau). Voyez, monsieur, à quelles précautions je suis obligé de descendre pour rentrer dans ma ville natale, dans une ville où ma famille a toujours joui de la plus haute considération, dans une ville siége de l'administration que je vous ai fait donner. J'en suis humilié pour vous.

LE SOUS-PRÉFET. Je ne suis pas coupable de votre excès de prudence. Vous auriez pu rentrer en toute sûreté dans votre maison, si le bruit de votre arrivée et de vos craintes ne s'était pas répandu par des moyens que j'ignore, mais qui ont peut-être donné l'idée d'un projet auquel personne ne pensait.

LE DÉPUTÉ. Vous convenez donc que le projet existe?

LE SOUS-PRÉFET. Il m'a suffi de témoigner que cela me désobligeait pour acquérir la certitude qu'il n'aurait pas d'exécution.

LE DÉPUTÉ. Je ne vous croyais pas autant d'ascendant.

LE SOUS-PRÉFET. C'est la faute de vos correspondances.

LE DÉPUTÉ. Ainsi vous n'avez pris aucune mesure comme fonctionnaire?

LE SOUS-PRÉFET. Mesures contre quoi, puisqu'il n'était question de rien?

LE DÉPUTÉ. C'est égal, monsieur, vous deviez commencer comme on commence partout, et déployer d'abord un appareil imposant. Ce n'est pas que je ne devine très-bien votre intention : vous avez voulu jouer le rôle de protecteur vis-à-vis de moi, et que je fusse bien persuadé que c'était à vous personnellement que je devais de ne pas être insulté à mon retour. Tant de présomption ne justifie que trop les reproches qu'on vous fait sur le parti auquel vous vous êtes lié.

LE SOUS-PRÉFET. Qu'importe, si dans ce moment vous n'avez pas à vous en plaindre?

LE DÉPUTÉ. Est-ce que le scandale peut m'atteindre, monsieur? Croyez-vous que c'était pour moi que je le redoutais? C'est sur vous, sur vous seul qu'il serait retombé. Que prouvent les charivaris, les ovations, les aubades, les banquets? l'opinion d'une foule insensée qui est incapable de comprendre la marche loyale de notre gouvernement. Dans des temps

comme ceux-ci, un homme raisonnable ne doit désirer qu'une chose : être impopulaire.

LE SOUS-PRÉFET. Je ne vois pas alors ce qui vous empêchait de rentrer chez vous.

LE DÉPUTÉ. Tant que j'ai pu croire qu'il y avait du danger.....

LE SOUS-PRÉFET. Danger d'être reçu comme un homme impopulaire ; c'est votre ambition.

LE DÉPUTÉ. Mon courage n'est pas aveugle, ce n'est pas celui d'un fou. Il a des bornes. Certainement si la force publique eût été convoquée.....

LE SOUS-PRÉFET. Nous n'avons pas de garnison dans ce moment, et la garde nationale ne se montre guère en pareille circonstance.

LE DÉPUTÉ. Et pourtant vous n'hésitiez pas à me pousser hors de votre maison.

LE SOUS-PRÉFET. Tenez, monsieur, nous ne nous entendrons jamais, parce que nous nous cachons réciproquement les pensées qui nous occupent. Nous ferions mieux de nous parler à cœur ouvert.

LE DÉPUTÉ. Qu'avez-vous à me reprocher?

LE SOUS-PRÉFET. C'était la question que j'allais vous faire pour mon compte.

LE DÉPUTÉ. N'est-ce pas à moi que vous devez votre place?

LE SOUS-PRÉFET. Loin de le nier, je vous en ai toujours accusé.

LE DÉPUTÉ. Accusé ! L'expression est heureuse. Je suis donc bien coupable à vos yeux d'avoir voulu vous sauver de la dissipation dans laquelle l'oisiveté vous aurait nécessairement fait tomber? Quelque bien assise que soit une fortune, elle n'est pas inépuisable.

LE SOUS-PRÉFET. L'amour de l'indépendance m'aurait préservé des folies qu'il vous plaisait de craindre pour moi.

LE DÉPUTÉ. L'indépendance ! quand on peut servir son pays. Vous avez beau rire, monsieur, un homme en place est plus utile qu'un indépendant ; c'est pourquoi je mettais de l'intérêt à ce que vous apprissiez l'administration.

LE SOUS-PRÉFET. En cela vous avez parfaitement réussi ;

j'en sais tout ce qu'on peut en savoir, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'administration.

LE DÉPUTÉ. De mieux en mieux! Il ne faut plus s'étonner si votre préfet se plaint que vous ne répondiez pas même à ses lettres.

LE SOUS-PRÉFET. C'est par prévoyance. Sur deux lettres qu'il m'écrit, il y en a toujours une pour m'engager à ne pas tenir compte de la précédente.

LE DÉPUTÉ. Est-ce sa faute si lui-même reçoit continuellement de pareils contre-ordres? Mais au moins il répond.

LE SOUS-PRÉFET. Il a plus de commis que moi.

LE DÉPUTÉ. Et avec soumission.

LE SOUS-PRÉFET. Cela tient au caractère.

LE DÉPUTÉ. Que de fois j'ai arrêté votre destitution !

LE SOUS-PRÉFET. Je vous en remercie bien sincèrement, car je ne veux pas être destitué.

LE DÉPUTÉ. Vous ne le voulez pas!

LE SOUS-PRÉFET. Non. Un homme qui a subi une place jusqu'à sa destitution ne peut pas réclamer une grande confiance pour la franchise de ses opinions. On lui suppose toujours du dépit, et cela pourrait me nuire par la suite.

LE DÉPUTÉ. Je ne vous comprends pas.

LE SOUS-PRÉFET. Si je me présentais comme candidat au conseil du département, par exemple.

LE DÉPUTÉ. Ou pour la députation.

LE SOUS-PRÉFET. Dans le cas où la chambre serait dissoute, pourquoi pas?

LE DÉPUTÉ. J'aurais joué un joli jeu. Je ne vous avais fait nommer sous-préfet que pour assurer ma réélection ; il se trouve que c'est un rival que je me suis donné.

LE SOUS-PRÉFET. Un rival ! c'est me faire trop d'honneur ; un concurrent tout au plus.

LE DÉPUTÉ. En attendant, voyez en moi un juge, monsieur. J'ai votre destitution toute prête. Le ministre m'avait laissé la faculté de l'anéantir ou de l'envoyer à votre préfet si je vous trouvais indigne d'indulgence. D'après notre conversation, puis-je hésiter ?

LE SOUS-PRÉFET. N'hésitez que le temps qui m'est nécessaire pour lui faire remettre ma démission.

LE DÉPUTÉ. Ah! ah! vous demandez des faveurs, grand politique futur! Il ne fallait pas me confier que vos projets ambitieux reposaient sur la gloire d'avoir répudié le gouvernement.

LE SOUS-PRÉFET. Vous avez raison : c'est une faute que j'ai faite.

LE DÉPUTÉ. Destitué! destitué!

LE SOUS-PRÉFET. Mais, monsieur...

LE DÉPUTÉ. Pas de grâce. Destitué!

(On entend de la musique au dehors. Le député s'arrête, écoute avec attention; et à mesure que l'aubade continue, il laisse apercevoir l'émotion la plus vive.)

LE SOUS-PRÉFET (qui n'a rien perdu de cette scène, dit à part :) Dieu me pardonne! il prend cela pour lui.

LE DÉPUTÉ (d'un ton très-radouci). Auguste, qu'est-ce donc?

AUGUSTE. Ce n'est pas un charivari.

LE DÉPUTÉ. J'entends bien. On dirait d'une aubade.

LE SOUS-PRÉFET. Ce n'est pas autre chose.

LE DÉPUTÉ. Tu n'as pas l'air étonné. Tu t'y attendais donc?

LE SOUS-PRÉFET. Rien ne se fait ici sans que j'en sois prévenu.

LE DÉPUTÉ. Je n'ose pas te demander à qui tu la crois destinée.

LE SOUS-PRÉFET. Eh! parbleu! à un député.

LE DÉPUTÉ. C'est singulier; sous tes fenêtres!

LE SOUS-PRÉFET. Cela ne peut pas vous déplaire.

LE DÉPUTÉ. Comment!..... Quoi!..... Ce serait!..... C'est impossible! Mais qu'avait donc ce monsieur Louchet? C'est un monstre que monsieur Louchet! Il nous trompait tous les deux.

LE SOUS-PRÉFET. Il ne m'a jamais trompé.

LE DÉPUTÉ. Mauvais sujet, qui t'amusais à te laisser faire une scène ridicule!

LE SOUS-PRÉFET. Destitué! destitué!

LE DÉPUTÉ. Cette musique est vraiment délicieuse ! Je t'avoue que je suis confus. Que de générosité dans tes amis ! Car enfin, à vos yeux, mes enfants, je ne dois pas mériter tant d'honneurs. Vous m'accuseriez de faiblesse, que je n'aurais rien à vous répondre. Mais je te jure, Auguste, qu'on ne peut me reprocher que cela. Pour le reste, tu me connais assez... Tu es bien persuadé... Je ne le crois même pas des autres. Nous sommes dans cette chambre comme dans une machine pneumatique ; on nous fait l'air ou le vide à volonté. Quand on voit un pouvoir qui pleure, un pouvoir qui craint, un pouvoir qui vous prie de le sauver, on se laisse aller sans savoir ce qu'on fait. C'est une fantasmagorie perpétuelle. Viens donc m'embrasser.

(Il se laisse tomber dans un fauteuil.)

LE SOUS-PRÉFET. Non, non, destitué !

LE DÉPUTÉ. Ah ! de grâce ! sois plus généreux ; ne reviens pas là-dessus... Il faut que je me montre à ces jeunes gens, que je les remercie. C'est bien le moins que je leur doive.

(Il va pour se lever.)

LE SOUS-PRÉFET (le forçant doucement à se rasseoir). Ne faites pas cela.

LE DÉPUTÉ. Je ne serais pourtant pas fâché de leur faire entendre que si nous laissons passer bien des choses avec trop de facilité, c'est que nous comptons intérieurement, pour les rectifier, sur l'opinion publique, sur cette bonne jeunesse si intelligente, et qu'on ne persécute que parce qu'elle ne veut pas se laisser tromper. Voilà tout le secret.

LE SOUS-PRÉFET. Ils le savent aussi bien que vous.

LE DÉPUTÉ. Quand je pense à toute la peine que se donne ce pauvre pouvoir pour obtenir de loin à loin des ovations si mesquines, et que moi, sans m'en douter, sans avoir rien fait pour cela... tu le sais mieux que personne, Auguste ; tu es témoin que je n'ai rien fait pour cela. C'est une grande satisfaction. (Il se lève précipitamment et se dirige vers une croisée.) Je n'y tiens pas ; je veux absolument les remercier.

LE SOUS-PRÉFET (l'arrêtant). Non, non, je vous en conjure.

LE DÉPUTÉ. Mais vraiment, mon cher Auguste, tu es...

LE SOUS-PRÉFET. Destitué, destitué !

LE DÉPUTÉ (tirant un papier de sa poche). Que tu m'impatientes avec ta destitution! Veux-tu voir le cas que j'en fais?

LE SOUS-PRÉFET. Monsieur, ne la déchirez pas.

LE DÉPUTÉ. Tiens, la voilà.

(Il la met en morceaux qu'il jette aux pieds du sous-préfet.)

LE SOUS-PRÉFET. Je suis désolé. On croira que j'ai employé la séduction...

LE DÉPUTÉ. On ne croira rien; c'est moi qui l'avais sollicitée.

LE SOUS-PRÉFET. Bah!

LE DÉPUTÉ. Sans doute. Je suis très-influent au ministère. Pour cette raison-là je ne voudrais pas que cette aubade fût mise dans les journaux; je connais les ministres, il n'en faudrait pas davantage pour leur mettre la tête à l'envers sur mon compte. Tâchons que ceci se passe en famille, entre nous.

LE SOUS-PRÉFET. Vous êtes influent, et vous avez peur!

LE DÉPUTÉ. Nos relations sont basées là-dessus. J'ai cinq députés qui ne votent que d'après moi; aussi ne me refuse-t-on rien. Ne pense pas à la députation, ça ne conviendrait pas à ton caractère. Laisse-moi faire tes petites affaires comme je l'entendrai, et tu verras. (Il se retourne du côté de la croisée, le sous-préfet l'arrête encore.) Je ne conçois rien à ta conduite. Que diable as-tu donc? Comme virtuoses, ces jeunes gens mériteraient mes applaudissements, quand même cette musique n'aurait pas été faite pour moi.

LE SOUS-PRÉFET. C'est qu'en effet elle n'est pas pour vous.

LE DÉPUTÉ (stupéfait). Hein!

LE SOUS-PRÉFET. Vous avez pris feu si vite que je n'ai pas eu le temps de vous ôter votre illusion.

LE DÉPUTÉ. Ne m'avez-vous pas dit vous-même...

LE SOUS-PRÉFET. Que c'était une aubade; que c'était pour un député: qu'on la donnait sous mes fenêtres, et que je savais d'avance qu'elle aurait lieu. Je n'ai pas menti d'un mot. Mais ce que vous ne m'avez pas laissé le courage d'ajouter, c'est qu'elle s'adressait à un de vos collègues qui a dîné dans la maison à côté, chez monsieur Lelong.

LE DÉPUTÉ. Je veux sortir d'ici. J'étouffe.

LE SOUS-PRÉFET. Calmez-vous.

LE DÉPUTÉ. Dussé-je être mis en pièces par vos jacobins, je veux sortir.

LE SOUS-PRÉFET. A tout hasard j'avais fait atteler ma calèche : elle est à vos ordres.

LE DÉPUTÉ. Je n'ai pas d'autre moyen de m'éloigner ; c'est par force majeure que je l'accepte ; mais sachez que désormais tout est rompu entre nous.

LE SOUS-PRÉFET. Laissez-moi vous accompagner.

LE DÉPUTÉ. Vous ! Est-ce pour prolonger cette odieuse mystification ! Faites avancer votre voiture.

LE SOUS-PRÉFET. Tout comme il vous plaira ! (Il sonne : Constance paraît.) Constance, dites à François qu'il avance.

CONSTANCE. Oui, monsieur.

LE DÉPUTÉ. Je descends avec elle ; j'ai trop besoin de respirer.

LE SOUS-PRÉFET. Attendez qu'on vous avertisse.

(Le député sort sans répondre.)

SCÈNE XI.

LE SOUS-PRÉFET, seul.

Pauvre marionnette, c'est pourtant un dévoué ! Quel appui pour un gouvernement ! Grâce à un heureux hasard, j'ai triomphé de sa malveillance, et je suis à la fois débarrassé de sa protection et de son hypocrisie. C'est tout bénéfice. Ne perdons pas de temps pour rédiger ma démission. (Il se met à écrire.) Je veux que le préfet la reçoive demain à son réveil. Mais quelles clameurs se font entendre dans la rue? (Il se lève.) Y aurait-il danger pour le fugitif? (Il écoute avec inquiétude.) Non, c'est en mon honneur ; la méprise est complète ; on crie : Vive le sous-préfet ! (Revenant à son bureau.) Dépêchez-vous, mes braves administrés ; vous n'avez que le temps tout juste. A présent, un mot pour le journal du département, afin que l'honneur de mon abdication ne puisse

être mise en doute par personne. Il sera plaisant de faire porter ces deux lettres par l'estimable monsieur Louchet, sans qu'il sache ce qu'elles contiennent. (Il quitte son bureau.) Je suis libre, bien libre ; je puis rejoindre mes amis ! Mon cœur se dilate. Je pouvais remettre cela à demain, à après-demain, j'avais du temps devant moi ! mais je n'aurais pas été aussi tranquille.

N'EST PAS BIEN ÉCHAPPÉ QUI TRAINE SON LIEN.





Mme DALAIN.

QU'EST-CE QUE CELA SIGNIFIE

Le Rapprochement

LE

RAPPROCHEMENT

OU

IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.

PERSONNAGES :

M. DALAIN.
MADAME DALAIN.
MADAME BLONDEAU, mère de madame Dalain.
LE DOCTEUR.
PÉLAGIE, femme de chambre de madame Dalain.

La scène se passe à Paris dans la chambre à coucher de madame Dalain.

SCÈNE I.

MADAME BLONDEAU, MADAME DALAIN.

MADAME BLONDEAU. De tout ce que tu me dis, ma chère enfant, je conclus que tu es une petite personne fort ennuyée.

MADAME DALAIN. Que ne dites-vous tout de suite fort ennuyeuse, maman ?

MADAME BLONDEAU. Non. Quand tu te trouves avec des gens qui te paraissent en valoir la peine, ta conversation ne manque pas de vivacité. Je ne suis pas à même de juger si, par ci par là, il ne t'échappe pas quelques inconséquences ; mais j'ai remarqué que cela arrive souvent, pour peu qu'on veuille faire des frais extraordinaires.

MADAME DALAIN. Vous m'arrangez bien.

MADAME BLONDEAU. Tu ne lis plus?

MADAME DALAIN. Quoi lire? Tout ce qui paraît est assommant.

MADAME BLONDEAU. Lis des ouvrages anciens.

MADAME DALAIN. Des vieilleries!

MADAME BLONDEAU. Et ta musique?

MADAME DALAIN. Mon piano est dans le salon; me déranger pour aller jouer pendant dix minutes, cela n'en vaut pas la peine.

MADAME BLONDEAU. Fais-le mettre ici.

MADAME DALAIN. Ma chambre n'est déjà pas assez encombrée?

MADAME BLONDEAU. Que ne brodes-tu? Que ne fais-tu de la tapisserie?

MADAME DALAIN. On trouve de tout cela chez les marchands, et bien mieux fait que tout ce qu'on peut faire soi-même.

MADAME BLONDEAU. Quand ce ne serait que pour te désennuyer.

MADAME DALAIN. Vous en revenez toujours là. Où voyez-vous que je m'ennuie?

MADAME BLONDEAU. Tu bâilles sans cesse.

MADAME DALAIN. Moi!

MADAME BLONDEAU. Tu bâilles au spectacle.

MADAME DALAIN. C'est la chaleur.

MADAME BLONDEAU. A la promenade.

MADAME DALAIN. C'est le grand air.

MADAME BLONDEAU. Dans les concerts, au milieu des plus beaux morceaux de musique.

MADAME DALAIN. Le bruit, quelque harmonieux qu'il soit, me fait toujours cet effet-là.

MADAME BLONDEAU. Et au bal.

MADAME DALAIN. C'est la fatigue.

MADAME BLONDEAU. Mais enfin, dans le monde?

MADAME DALAIN. Il est si agréable le monde d'aujourd'hui, si amusant surtout!

MADAME BLONDEAU. Tiens, tiens, si tu ne te retenais pas, je te vois au moment...

MADAME DALAIN. Ah! mais, maman, il ne faut pas m'en vouloir; cela vient de l'estomac.

MADAME BLONDEAU. Tu es trop heureuse.

MADAME DALAIN. C'est là le mot.

MADAME BLONDEAU. Si tu avais passé ta jeunesse comme moi, à poste fixe, dans un magasin de draps ouvert à tous les vents...

MADAME DALAIN. Vous aviez au moins un mari qui vous convenait.

MADAME BLONDEAU. Tu vas recommencer ! Qui est-ce qui a voulu avoir le mari que tu as? N'est-ce pas toi qui l'as choisi? Il ne faut pas être injuste. Rappelle-toi donc combien de fois tu m'as répété : Je n'épouserai que le frère d'Eulalie; si on ne me donne pas le frère d'Eulalie, je resterai fille.

MADAME DALAIN. C'est vrai que j'aimais beaucoup Eulalie dans ce temps-là ; mais je ne la vois plus.

MADAME BLONDEAU. Dame! que veux-tu que j'y fasse?

MADAME DALAIN. J'étais si jeune! c'était de l'enfantillage; vous n'auriez pas dû m'écouter.

MADAME BLONDEAU. C'est indigne ce que tu me dis là. Une pauvre mère qui n'a qu'une fille unique qui la tourmente sans cesse, qui ne lui laisse pas de répit pour faire un mariage très-sortable au bout du compte...

MADAME DALAIN. Du côté de l'argent.

MADAME BLONDEAU. Du côté de la famille, du côté de l'éducation.

MADAME DALAIN. Je ne sais pas.

MADAME BLONDEAU. Comment! tu ne sais pas? Enfin tu sais que ton mari est un honnête homme.

MADAME DALAIN. Je suis sûre que c'est un homme de bourse; un homme de hausse, un homme de baisse; un homme qui achète à prime, qui vend à terme; un homme qui se met à découvert à la moindre fluctuation; en un mot, un agioteur, titre qui n'a jamais été très-respectable dans aucun temps.

MADAME BLONDEAU. Véritablement, ma fille, tu me désoles.

MADAME DALAIN. Vous êtes bien bonne, maman, puisque j'ai pris mon parti, et monsieur Dalain aussi.

MADAME BLONDEAU. Cela ne suffit pas dans un ménage. Qu'est-ce que tu peux désirer? Tu as une voiture, tu as des loges au spectacle, cette habitation-ci qui est charmante, une maison de campagne.

MADAME DALAIN. Voilà tout.

MADAME BLONDEAU. Voilà tout, dit-elle!

MADAME DALAIN. Sans doute. Je voudrais changer mon argenterie, par exemple.

MADAME BLONDEAU. Il n'y a que trois ans que tu l'as ; je te l'ai donnée le jour même de ton mariage.

MADAME DALAIN. Trois ans de mariage, ça vieillit bien. Je voudrais aussi changer mon mobilier.. Je voudrais... Tenez. maman, je voudrais changer mon mari.

MADAME BLONDEAU. Allez, ma fille, vous vous moquez. C'est me punir cruellement de la faiblesse que j'ai eue pour vous.

MADAME DALAIN. Fâchez-vous contre moi à présent; il ne manque plus que cela.

MADAME BLONDEAU. Je ne me fâche pas, mon enfant, je ne me fâche pas; mais vois donc dans quelle perplexité tu me mets.

MADAME DALAIN. Croyez-vous que je sois plus heureuse?

MADAME BLONDEAU. Je ne dis pas; mais raisonnons un peu. Tu prétends que tu veux changer ton mari ; eh bien! change-le.

MADAME DALAIN (avec vivacité). Comment dites-vous, maman?

MADAME BLONDEAU. Essaie d'avoir de meilleurs procédés pour lui.

MADAME DALAIN. C'est là tout le conseil que vous vouliez me donner?

MADAME BLONDEAU. Il n'est pas mauvais, ce me semble.

MADAME DALAIN. Non; mais il suppose que jusqu'ici je n'ai eu que de mauvais procédés.

MADAME BLONDEAU. Tu ne me comprends pas. Tout ce que je désirerais, moi, ce serait un rapprochement. Ce n'est pas

vivre que d'être ainsi. Il y a des gens qui sont à cent lieues l'un de l'autre, et qui ne sont pas aussi séparés que vous l'êtes dans la même maison, dans le même appartement.

MADAME DALAIN. Qu'est-ce que cela fait?

MADAME BLONDEAU. Si vous aviez un enfant!

MADAME DALAIN (riant). Ah! ah! ah!

MADAME BLONDEAU. Un seul enfant. Je ne suis pas bien ambitieuse.

MADAME DALAIN. Vous croyez?

MADAME BLONDEAU. Tu verrais. Cela changerait toute son existence. Tu t'intéresserais à quelque chose du moins; tu aimerais quelque chose.

MADAME DALAIN (prenant la main de sa mère). Est-ce que je ne vous ai pas? Est-ce que je ne m'intéresse pas à vous? Est-ce que je ne vous aime pas de tout mon cœur?

MADAME BLONDEAU. Tout cela est bel et bon, ma petite; mais il est bien rare qu'on aime sa mère comme on aime un enfant. Un enfant à soi, un enfant qui vous doit l'existence, que vous avez porté dans votre sein, qui se développe sous vos yeux, que vous voyez grandir, se perfectionner, c'est une jouissance toujours nouvelle. Tu ne peux pas sentir cela; c'est inexplicable. Et la preuve, c'est que, malgré les chagrins que tu me donnes, méchante fille, je ne ne peux pas prendre sur moi de te faire un reproche.

MADAME DALAIN (souriant). Je n'aurais pas cru que cela vous coûtât autant.

MADAME BLONDEAU. Ne vas-tu pas dire que je te gronde?

MADAME DALAIN. Si nous descendions dans le jardin.

MADAME BLONDEAU. Est-ce que nous ne sommes pas bien ici?

MADAME DALAIN. Ce serait pour changer de place.

MADAME BLONDEAU. Ou plutôt pour changer de conversation.

MADAME DALAIN. Malheureusement, celle que nous avons ne peut pas avoir de résultat.

MADAME BLONDEAU. Voilà déjà un mot qui est bon; malheureusement! Tu trouves donc toi-même que c'est un malheur?

MADAME DALAIN. Ah! maman, vous ergotez.

MADAME BLONDEAU. Mais non. Si tu voulais, ce résultat ne

serait pas impossible. Qu'est-ce que je cherche à obtenir de toi? que tu sois un peu plus gentille avec ton mari. Sois seulement avec lui comme je te vois quelquefois ici avec des étrangers.

MADAME DALAIN. Ces étrangers sont aimables.

MADAME BLONDEAU. Le plus souvent je ne comprends pas un mot de ce qu'ils disent; mais comme tu leur souris d'un air d'approbation, je suppose que c'est moi qui ai tort.

MADAME DALAIN. Ce sont des jeunes gens qui vont beaucoup dans le monde.

MADAME BLONDEAU. Dans ce monde qui te fait bâiller pourtant. Tout ça, tout ça, mon enfant, c'est de la crème fouettée; le bonheur n'est pas là. Ce papillotage de pantins ne peut pas t'amuser longtemps; tu as trop d'esprit pour cela. Fais-toi un bon intérieur; envoie-moi promener cet essaim de petits freluquets qui donnent mauvais air à une maison; remplace-les par des gens raisonnables. En te rapprochant de ton mari, rien ne sera plus facile; car il faut un mari dans une maison. Sans mari, toute société que reçoit une jeune femme est équivoque.

MADAME DALAIN. J'y penserai, maman; je vous assure que j'y penserai; mais, je vous en prie, parlons d'autre chose.

MADAME BLONDEAU. Si tu me rendais grand'mère, je deviendrais folle.

MADAME DALAIN. C'est un terrible avertissement que vous me donnez-là.

MADAME BLONDEAU. Tu parles de changer tes meubles et ton argenterie; je te changerais tout ce que tu voudrais.

MADAME DALAIN. Chère maman!

MADAME BLONDEAU. N'est-ce pas, ma petite, que tu tâcheras?

MADAME DALAIN. Oui, oui, maman.

MADAME BLONDEAU. Je ne sais pas qui est-ce qui me parlait l'autre jour de ton mari, et qui m'en disait beaucoup de bien. C'est quelqu'un en état de le juger.

MADAME DALAIN. C'est rassurant. Ne froncez pas le sourcil. Plaisanterie à part, à condition que vous me laisserez descen-

dre au jardin, j'ai besoin d'air, je vous promets de réfléchir à mon nouveau rôle.

MADAME BLONDEAU. Mauvaise espiègle! Va prendre l'air. Je dîne avec toi aujourd'hui, et pendant que tu te promèneras, je vais m'amuser à lire le journal.

MADAME DALAIN. Vous êtes ici chez vous.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

MADAME BLONDEAU, seule.

Je l'ai trop gâtée. Le cœur est bon; mais quelle pauvre tête! Je n'ai jamais su faire la leçon. D'ailleurs, à quoi servent les leçons? Quand on a qu'un enfant, il est impossible de le tourmenter. Elle se plaint de son mari; ce n'est pas un phénix; cependant elle ne pourrait lui reprocher rien d'essentiel. C'est un mari qui gagne de l'argent, qui est enseveli dans ses spéculations; l'esprit n'est pas fort étendu. Si elle voulait, elle en aurait pour deux. J'ai toujours peur que le vague qu'elle a dans l'imagination ne lui fasse gaspiller sa vie. C'est un enfant qu'il lui faudrait; je crois qu'elle serait bonne mère, et ce sentiment-là préserve de tout.

SCÈNE III.

MADAME BLONDEAU, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR. Votre serviteur, madame. Je ne vois que la maman; où est donc la fille?

MADAME BLONDEAU. Elle fait un tour au jardin, docteur. Cela se trouve à merveille; je ne suis pas fachée de pouvoir vous parler tête à tête.

LE DOCTEUR. Je suis à vos ordres.

MADAME BLONDEAU. Nous venons encore d'avoir une crise.

LE DOCTEUR. Qui cela donc?

MADAME BLONDEAU. Entre madame Dalain et moi.

LE DOCTEUR Bien, bien; je comprends, je comprends.

MADAME BLONDEAU. Toujours ma même chanson.

LE DOCTEUR. Un rapprochement.

MADAME BLONDEAU. Eh! oui. Je ne désire que cela au monde.

LE DOCTEUR. A cause des suites.

MADAME BLONDEAU. Avouez que c'est bien naturel. N'avoir qu'une fille que je puis perdre, et rien après! Je ne parle pas de notre fortune, il se trouvera assez de gens pour se la partager; mais enfin il aurait été plus satisfaisant de la voir suivre une route directe.

LE DOCTEUR. Que dit-elle à cela?

MADAME BLONDEAU. Ce ne sont pas là les raisons que je lui donne, comme vous croyez bien; c'est trop vulgaire pour une cervelle vaporeuse comme la sienne. Je ne lui parle que du bonheur d'être mère, de la satisfaction d'avoir un enfant; satisfaction qui a bien ses chagrins, entre nous; mais je lui peins tout cela couleur de rose.

LE DOCTEUR. Et elle répond?....

MADAME BLONDEAU. Que son mari n'est pas aimable.

LE DOCTEUR. Il y a longtemps qu'elle répond cela.

MADAME BLONDEAU. Je lui ai glissé aussi quelques mots sur l'entourage qu'elle se donnait.

LE DOCTEUR. Vous avez bien raison.

MADAME BLONDEAU. On doit y tourner continuellement monsieur Dalain en ridicule.

LE DOCTEUR. A coup sûr.

MADAME BLONDEAU. Et madame Dalain s'en fortifie davantage dans son éloignement.

LE DOCTEUR. C'est l'usage.

MADAME BLONDEAU. Tout cela n'est-il pas pitoyable? Vous devriez bien lui parler, docteur.

LE DOCTEUR. Je ne demande pas mieux; mais que lui dire?

MADAME BLONDEAU. Lui remontrer le tort qu'elle se fait. Vous voyez tant de monde. Ne pourriez-vous pas supposer mille choses, des questions qu'on vous aurait faites, quelques médisances?

LE DOCTEUR. Ce ne serait pas toutes suppositions.

MADAME BLONDEAU (avec émotion). En vérité!

LE DOCTEUR. Calmez-vous, eh! mon Dieu, calmez-vous. Ne

connaissez-vous pas ce qu'on appelle la société, la bonne compagnie? Ne faut-il pas qu'elle se mêle de tout, qu'elle interprète tout? Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle ne vit que de commérages. Il faut bien qu'elle s'en crée quand elle n'en trouve pas de tout faits. Au surplus, cela ne tire pas à conséquence; elle ne croit pas à ce qu'elle dit; elle ne se soucie pas d'y croire; elle parle.

MADAME BLONDEAU. Je ne conçois pas que madame Dalain.....

LE DOCTEUR. Mais madame Dalain, comme vous, comme moi, comme eux tous sur chacun d'eux. On dirait que vous ne savez pas ce que c'est que des loges de portier; eh bien! la bonne compagnie, c'est la même chose, ni plus ni moins.

MADAME BLONDEAU. Oui, mais madame Dalain pourtant.....

LE DOCTEUR. Quel âge avez-vous?

MADAME BLONDEAU. La singulière question!

LE DOCTEUR. C'est que vous me paraissez d'une jeunesse, avec vos terreurs sur madame votre fille!...

MADAME BLONDEAU. Il faut pourtant convenir qu'il n'est pas agréable pour la mère d'une personne aussi pure.....

LE DOCTEUR. Est-ce que se sont les personnes pures qui s'occupent d'elle? C'est un tas de vieilles coquettes qui se réjouissent chaque fois qu'elles croient entrevoir du désordre quelque part.

MADAME BLONDEAU. Mon cher docteur, il n'y a pas un moment à perdre pour remettre mes enfants tout à fait bien ensemble; prêtez-moi secours, je vous en conjure par votre vieille amitié. Penser qu'on parle mal de ma fille, m'est une idée insupportable. Je me chargerais volontiers de monsieur Dalain; j'en répondrais presque. Sous son enveloppe d'argent, il aime sa femme. Elle n'est pas non plus si difficile à aimer; soyons de bonne foi. Elle est charmante et très-séduisante, quand elle le veut.

LE DOCTEUR. Quand elle le veut.

MADAME BLONDEAU. Je l'ai déjà fort ébranlée ce matin. Elle m'a promis de réfléchir.

LE DOCTEUR. Elle vous l'a promis?

MADAME BLONDEAU. Oui, et même assez positivement.

LE DOCTEUR. C'est du nouveau

MADAME BLONDEAU. Je vais vous l'envoyer. Vous verrez que le terrain n'est pas mal préparé. N'allez pas faire la grosse voix ; parlez-lui doucement. Elle a assez confiance en vous ; elle vous craint ; elle n'osera pas vous répondre par quolibets, comme elle en a pris l'habitude avec moi. Profitez de cela pour aller franchement au but. Que les mères sont impatientantes, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR. Qu'elles sont admirables !

MADAME BLONDEAU. Et les docteurs donc! Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

LE DOCTEUR, seul.

Je ne me fais pas une illusion aussi complète que cette bonne madame Blondeau. Sa fille est bien langoureuse! et toutes ces petites femmes langoureuses ne m'ont jamais beaucoup rassuré, surtout entourée comme est celle-là. Rien que des étourneaux, des poètes, des musiciens, des faiseurs de romans et de balivernes. Il n'y a qu'un monsieur Dalain qui puisse souffrir cela. Il faut qu'il soit aussi absorbé qu'il l'est dans ses chiffres pour ne pas s'apercevoir du ridicule qu'il se donne. Il en a peut-être pris son parti ; ça le débarrasse.

SCÈNE V.

LE DOCTEUR, MONSIEUR DALAIN.

M. DALAIN (entr'ouvrant la porte). Ma femme n'est pas là?

LE DOCTEUR. Non, non. N'ayez pas peur.

M. DALAIN. Bonjour, docteur. Je viens chercher un livre que sans doute elle aura pris dans mon cabinet. C'est assez son habitude. Justement, le voici.

LE DOCTEUR. Eh bien ! vous vous en allez déjà?

M. DALAIN. J'espère bien que vous me ferez le plaisir de passer un moment chez moi, avant de sortir de la maison.

LE DOCTEUR. Madame Dalain n'est pas près de remonter. Regardez par cette croisée; vous la verrez assise, qui cause avec sa mère.

M. DALAIN. Depuis des siècles, nous ne nous rencontrons plus qu'à table où nous causons si peu! Il est inutile qu'elle me trouve ici.

LE DOCTEUR. Je voulais vous dire que sa santé m'inquiète.

M. DALAIN (s'approchant de la fenêtre). Je vais me mettre ici, de manière à pouvoir m'en aller aussitôt qu'elle fera un mouvement pour se lever.

LE DOCTEUR. C'est de la terreur que cela.

M. DALAIN. Quand les choses sont établies, à quoi bon les rompre?

LE DOCTEUR. Quand elles sont mal établies, c'est une raison pour les changer.

M. DALAIN. Je n'ai pas envie de recommencer à faire le Céladon, comme dans les premiers temps de mon mariage; d'ailleurs cela ne réussirait plus. Madame Dalain a pris l'habitude d'avoir de l'esprit, de décider de tout à tort et à travers; comment diable voulez-vous que nous puissions nous entendre?

LE DOCTEUR. Si vous vous le mettiez bien dans la tête.

M. DALAIN. Il y a déjà assez de choses dans ma tête. Ma foi! non. Vous ne savez pas combien c'est cher aujourd'hui d'être galant pour sa femme; c'est ruineux; elles sont pires que des maîtresses. Ce que madame Dalain m'a coûté pendant notre soi-disant lune de miel est incroyable. Et notez qu'elle n'en paraissait pas beaucoup plus contente. Cela lui était dû, et j'étais trop heureux, selon elle, quand elle voulait bien sourire aux surprises que je lui faisais. Quand j'ai vu cela, je me suis tenu tranquille. N'ai-je pas bien fait?

LE DOCTEUR. Non.

M. DALAIN. Non!

LE DOCTEUR. Non. Vous êtes riche; vous gagnez encore de l'argent tous les jours; vous n'avez pas d'enfant; je ne crois pas que vous ayez de maîtresse en titre...

M. DALAIN. Après; quelle conclusion voulez-vous en tirer? Que je dois laisser carrière à l'imagination d'une femme qui

ne sait jamais ce qu'elle veut. Tenez, la vérité : entre nous madame Dalain n'était pas mon fait. J'aurais voulu quelque chose de remuant, quelque chose de gai, quelque chose qui allât tout seul, surtout quelque chose qui ne singeât pas la princesse. C'est la rage de toutes nos dames aujourd'hui. Je ne suis pas le seul qui s'en plaigne.

LE DOCTEUR. Pour être gaie, pour être remuante, pour être comme il faudrait qu'elle fût pour vous plaire, la première condition est une bonne santé.

M. DALAIN. Qu'est-ce qu'elle a donc?

LE DOCTEUR. Elle a..., elle a..., que sa poitrine est fort délicate.

M. DALAIN. Parbleu ! je crois bien ; elle n'en fait pas usage. Tant que la mode a été de crier, elle criait plus que personne ; ça exerçait sa poitrine, ça l'entretenait. A présent, il faut parler comme dans la chambre d'un malade, c'est bonne compagnie. Je sais cela de bric et de broc, par ouï-dire. Elles sont folles.

LE DOCTEUR. Enfin je vous répète qu'elle n'est pas bien portante.

M. DALAIN. Je lui ai donné une voiture, je lui ai donné une maison de campagne.

LE DOCTEUR. C'est un mari qu'il lui faudrait.

M. DALAIN. N'en a-t-elle pas un ?

LE DOCTEUR. Allons, allons, soyons de bonne foi.

M. DALAIN. Que voulez-vous que j'y fasse ?

LE DOCTEUR. Vous seriez fâché de la perdre ?

M. DALAIN. J'aime beaucoup sa mère.

LE DOCTEUR. Vous aimez aussi votre femme?

M. DALAIN. Madame Blondeau a été très-convenable, très-généreuse pour ce mariage. Elle est si riche !

LE DOCTEUR. Vous vous arrangez pour qu'elle le devienne davantage.

M. DALAIN. Comment cela?

LE DOCTEUR. Si elle perdait sa fille, tout ce qu'elle vous a donné lui reviendrait.

M. DALAIN. Je ne sais pourquoi vous voulez qu'elle perde sa fille.

LE DOCTEUR. Écoutez, monsieur Dalain, je ne suis pas un alarmiste.

M. DALAIN. S'il faut qu'elle aille aux eaux, vous n'avez qu'à le dire.

LE DOCTEUR. Les eaux n'y feraient rien.

M. DALAIN. Votre autre idée est une idée de médecin. Ils sont toujours à conseiller la même chose. J'ai une cousine qui a neuf enfants et qui n'a jamais été bien portante.

LE DOCTEUR. Je ne vous parle pas de neuf enfants.

M. DALAIN. Pour avoir des enfants, il faut qu'il y ait de l'union dans un ménage. Quand le père est d'un côté, la mère de l'autre, il s'ensuit des éducations détestables.

LE DOCTEUR. J'entends que le père et la mère aillent du même côté.

M. DALAIN. Un enfant ne me déplairait pas.

LE DOCTEUR. C'est une sécurité.

M. DALAIN. J'en aurais deux, que cela me ferait grand plaisir.

LE DOCTEUR. Alors on est tout à fait sans inquiétude. Sur deux enfants, il en reste toujours un.

M. DALAIN. Il faut espérer que je les garderais tous les deux.

LE DOCTEUR. De rendre une dot, de mettre des hommes de loi dans le secret de vos opérations, de votre fortune...

M. DALAIN. Puisque j'aurais des enfants !

LE DOCTEUR. C'est ce que je vous dis.

M. DALAIN. Je n'ai pas d'éloignement pour ma femme, moi.

LE DOCTEUR. Soyez persuadé qu'elle n'en a pas non plus pour vous.

M. DALAIN. Tâchez de la faire expliquer. Si elle veut être raisonnable, ne plus avoir de fantaisies, je doublerais volontiers sa pension. Je préfère cela. Une fois que c'est dit, c'est dit.

LE DOCTEUR. Fort bien. Mais pour commencer par quelque chose, pour lui montrer les bonnes dispositions où vous êtes à son égard, ne trouveriez-vous pas à propos...

M. DALAIN. De quoi faire?

LE DOCTEUR. Une petite surprise.

M. DALAIN. Nous y voilà !

LE DOCTEUR. Ce sera la dernière. J'ai besoin d'un texte pour l'aider à sortir de son apathie.

M. DALAIN. Mais, pour Dieu! qu'elle n'aille pas en reprendre l'habitude!

LE DOCTEUR. Non, non.

M. DALAIN. Lui direz-vous que ce sera la dernière?

LE DOCTEUR. Oui, oui.

M. DALAIN. Quelle sera cette surprise?

LE DOCTEUR. Je n'en sais rien. Cherchez ce qui pourrait lui faire le plus de plaisir.

M. DALAIN. Ce sera ce qu'il y aura de plus extravagant, de plus cher.

LE DOCTEUR. Nous allons retomber dans la discussion.

M. DALAIN. Elle a depuis quelque temps une grosse réjouie de femme de chambre qui doit être au courant de ses fantaisies.

LE DOCTEUR. Consultez-la ; cela ne vous engage à rien.

M. DALAIN. L'avez-vous déjà vue? C'est une petite commère qui n'est, ma foi! pas mal. Elle me dira tout ce que je voudrai.

LE DOCTEUR. C'est au mieux.

M. DALAIN. A telle fin que de raison, je vais toujours la faire demander. Oh! oh! voilà madame Dalain qui quitte le jardin ; je me sauve. Voyez; essayez ; ne m'engagez pas trop, et venez ensuite me retrouver. J'y compte. Au revoir, au revoir, cher docteur.

SCÈNE VI.

LE DOCTEUR, seul.

Il n'est guère possible d'être plus à jour que cet homme-là. Il faut croire que la finesse qui sert dans les affaires de bourse est une finesse bien courte. Tudieu! avec quel promptitude il a changé de sentiments pour sa femme, aussitôt qu'il a eu des

craintes sur la dot ! Il se souciait fort peu que je me rappelasse ce qu'il venait de me dire ; il allait au plus pressé. Au fait, la spéculation que je lui offrais en valait la peine ; pour sa sûreté, il n'a pas de meilleur parti à prendre que de devenir le meilleur des maris et le plus tendre des pères. Ce n'est là que la moitié de ma besogne, malheureusement, et celle qui me reste est la plus difficile. (Il réfléchit.) La singulière idée!... Pourquoi?... Qui sait?... (Il rit.) Je ne connais pas la société de madame Dalain. Parmi tous ces jeunes gens si spirituels, si charmants, qu'elle reçoit, n'est-il pas permis de supposer qu'elle en aura distingué un plus spirituel, plus charmant que les autres ? Le bruit en a couru. Une femme délaissée a besoin de consolations. C'est bien scabreux les consolations ; ça peut mener loin, très-loin. La patience des anciens chevaliers est terriblement passée de mode ; on ne veut plus soupirer pendant dix ans, comme on prétend que cela se faisait autrefois ; les femmes elles-mêmes se moqueraient de pareils soupirs. Le siècle est si positif ! C'est une inspiration. Qu'est-ce que je risque?

SCÈNE VII.

LE DOCTEUR, MADAME DALAIN.

MADAME DALAIN. Pardon, monsieur le docteur ; je ne fais que d'apprendre à l'instant que vous étiez ici. C'est la dernière chose que maman m'ait dite. Elle est singulière, maman, avec son idée fixe ! Vous savez ce que c'est que son idée fixe?

LE DOCTEUR. C'est l'amour maternel.

MADAME DALAIN. Je le veux bien ; mais elle le traduit quelquefois d'une manière fatigante. Elle ne me prêche plus à présent que rapprochement avec monsieur Dalain. Je vous en fais juge.

LE DOCTEUR. Je me récuse. Jamais je ne me mêle d'intérieur de ménage, et, pour m'y soustraire, j'avertis d'avance que je donne toujours raison à celui qui me parle.

MADAME DALAIN. Si monsieur Dalain vous parlait, vous lui donneriez donc raison ?

LE DOCTEUR. Oui.

MADAME DALAIN. Et vous trouveriez que j'ai tort de me sentir de l'éloignement pour un homme qui n'a rien de ce qui plaît, rien qui puisse faire la moindre illusion?

LE DOCTEUR. Vous vous plaigniez de la conversation de madame votre mère, et vous allez nous y ramener.

MADAME DALAIN. C'est que je ne veux pas vous paraître ridicule.

LE DOCTEUR. C'est vous qui me parlez, je vous donne raison.

MADAME DALAIN. Et quand il vous parlera?

LE DOCTEUR. Il aura raison à son tour.

MADAME DALAIN. C'est une grande vertu d'être aussi impassible entre un homme qu'on connaît à peine, et une femme qu'on a vue venir au monde, et dont la mère est votre amie intime.

LE DOCTEUR. Vous voulez me piquer! c'est méchant.

MADAME DALAIN. J'ai commencé par vous dire que vous connaissiez peu monsieur Dalain; c'est votre excuse. Mais me croyez-vous assez fantasque pour avoir pris le parti que j'ai pris sans de bonnes raisons?

LE DOCTEUR. Votre extrême délicatesse, la susceptibilité de votre goût peuvent vous rendre trop exigeante. Que diriez-vous si vous aviez un mari qui eût dissipé votre fortune, par exemple?

MADAME DALAIN. Ah! c'est une des raisons de maman.

LE DOCTEUR. Qui affichât des maîtresses?

MADAME DALAIN. Je ne crains pas cela avec monsieur Dalain; il aurait peur de faire tort à son crédit.

LE DOCTEUR. Enfin, ce serait plus sérieux que ce que vous pouvez lui reprocher.

MADAME DALAIN. Je ne connais rien d'humiliant pour une femme comme d'avoir un mari gauche ou suffisant outre mesure, suivant les gens avec lesquels il se trouve; qui ne sait pas un mot de ce qui se dit dans le monde, et qui n'écoute de nouvelles que celles qu'on peut coter à la Bourse.

LE DOCTEUR. Voilà de l'exagération.

MADAME DALAIN. Il aura l'air d'avoir un avis sur un ballet

ou un opéra nouveau, si vous voulez ; il répétera tant bien que mal ce qu'il aura entendu dire de la première représentation d'un drame ou d'une comédie, mais par concession, sans savoir de quoi il parle, sans y mettre le moindre intérêt.

LE DOCTEUR. Est-il indispensable de se passionner dans de pareilles conversations ?

MADAME DALAIN. Non ; mais il prendra feu pour ou contre le bouleversement d'un pays, selon qu'il doit en résulter quelques centimes de hausse ou de baisse.

LE DOCTEUR. C'est un homme spécial.

MADAME DALAIN. Dans le temps que j'avais encore la patience de l'écouter, si vous saviez comme il me saboulait la politique pour l'adapter à la mesquinerie de ses calculs ! c'était à s'enfuir.

LE DOCTEUR. Voyons : je ne m'y connais pas trop ; mais pour une autre femme que vous aurait-il bonne mine ?

MADAME DALAIN. C'est selon le goût. S'il y a des femmes qui mettent du prix à un air de bonne santé, il est certain qu'il a cet air-là. Sa démarche n'est pas mauvaise ; il se met bien ; il a une espèce d'habitude des premiers mots dont on se sert pour aborder quelqu'un ; mais il ne faut pas qu'il aille plus loin. Oh ! dès qu'il essaie de voler de ses propres ailes, aussitôt qu'il veut faire l'agréable, c'est fini, on voit tout de suite le tuf.

LE DOCTEUR. D'où je conclus que s'il n'était jamais agréable, vous le trouveriez très-bien. Mais parlons de choses plus intéressantes. Comment va notre santé ?

MADAME DALAIN. Dans une situation d'esprit comme celle où je suis continuellement...

LE DOCTEUR. Ne remontons plus aux causes ; occuponsnous des effets. Avons-nous de l'appétit ?

MADAME DALAIN. Pas du tout.

LE DOCTEUR. Dormons-nous ?

MADAME DALAIN. Très-peu.

LE DOCTEUR. Je l'aurais deviné ; nous avons les yeux battus.

MADAME DALAIN (courant précipitamment à une glace). Les yeux ! je ne vois pas cela.

LE DOCTEUR. Je le vois, moi.

MADAME DALAIN. Mais regardez donc bien, docteur.

LE DOCTEUR. Si vous les ouvrez de force, si vous les excitez, ils vont me reparaître charmants ; mais ce ne sera qu'un éclair.

MADAME DALAIN. Pour vous les montrer, il faut bien que je les ouvre ; quant à les exciter, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

LE DOCTEUR. Ce n'est pas votre faute. Jamais une femme qui montre ses yeux ne les montre naturellement. Et votre teint, direz-vous qu'il n'est pas brouillé ?

MADAME DALAIN (retournant à la glace). Vous trouvez cela un teint brouillé ?

LE DOCTEUR. C'est que je ne m'y connais plus.

MADAME DALAIN. Je le crois.

LE DOCTEUR. Donnez-moi donc un peu ce bras, que je voie comment nous avons le pouls. (Madame Dalain lui tend le bras, qu'il a l'air de consulter avec la plus grande attention.) Je ne m'étonne plus. Je disais aussi : Que diable ! il n'est pas possible qu'il n'y ait pas quelque chose là-dessous.

MADAME DALAIN (intimidée). Qu'y a-t-il, docteur ?

LE DOCTEUR (tenant toujours la main de madame Dalain). C'est bien cela. Je ne reviens pas de ma bonhomie ! Voilà une heure qu'elle me tient à écouter toutes ses doléances sur monsieur Dalain ; j'aurais cru qu'il y avait un mur d'airain entre eux.

MADAME DALAIN. Qu'est-ce que cela signifie ?

LE DOCTEUR. Petite dissimulée !

MADAME DALAIN. Je n'ai rien à dissimuler.

LE DOCTEUR. Toutes les jeunes femmes sont de même ; elles n'avouent jamais les choses que lorsqu'il n'y a plus moyen de les cacher.

MADAME DALAIN. Je vous prie en grâce, docteur, expliquez-vous clairement.

LE DOCTEUR. Ou je n'entends rien à mon métier, ou vous pouvez annoncer dès à présent à votre mère et à votre mari la nouvelle qu'ils désirent le plus.

MADAME DALAIN. Je m'en garderai bien.

LE DOCTEUR. C'est d'une prudence extrême; vous craignez encore que je ne me trompe, et vous ne voulez pas leur donner une fausse joie.

MADAME DALAIN. Vraie ou fausse, je n'en ai pas à leur donner.

LE DOCTEUR. Je repasserai sous quelques jours; et quand nous aurons une certitude encore plus positive, vous en ferez ensuite l'usage que vous voudrez.

(Il va pour sortir.)

MADAME DALAIN (le retenant). Monsieur le docteur!

LE DOCTEUR. Quoi?

MADAME DALAIN. Vous ne verrez pas monsieur Dalain?

LE DOCTEUR. Pardonnez-moi. Il m'a fait promettre de lui aller dire un petit bonjour.

MADAME DALAIN. J'en suis désolée. Ne lui parlez de moi sous aucun prétexte, entendez-vous? Comme tous les gens qui n'ont pas d'esprit, monsieur Dalain est assez goguenard; si vous l'armiez une fois d'une mauvaise plaisanterie, il ne l'userait pas; dans dix ans elle lui servirait encore. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne lui direz rien qui ait rapport à moi.

LE DOCTEUR. Je ne dis jamais rien qu'on ne m'en ait donné la permission.

MADAME DALAIN. Je ne vous la donne pas; rappelez-vous bien que je ne vous donne pas cette permission.

LE DOCTEUR. Non, non, vous ne me la donnez pas; c'est convenu.

MADAME DALAIN (le suivant jusqu'à la porte). C'est on ne peut pas plus sérieux.

SCÈNE VIII.

MADAME DALAIN, seule; ensuite PÉLAGIE.

MADAME DALAIN (excessivement agitée, se laisse tomber sur un siége). Ce maudit docteur me trouble à un point!... il parle avec une assurance!... on ne sait que dire. (Elle se lève

et va consulter une glace.) Qu'est-ce donc qu'il trouve à mes yeux?... Il est sûr qu'ils ne sont pas comme à l'ordinaire... ni mon teint non plus. (Elle vient se rasseoir.) Quand il n'y aurait que les propos qu'il m'a tenus, ne serait-ce pas assez pour être tout sens dessus dessous? (Elle se tâte le pouls.) On ne peut pas se tâter le pouls soi-même; d'ailleurs je n'y connais rien. (Elle se lève lentement et va à la croisée.) Et ma mère qui lit bien tranquillement pendant ce temps-là! (Elle sonne.) Que faut-il faire? Je ne puis consulter personne. Pourvu que ce docteur n'aille pas parler! (Elle sonne encore.) Oh ! non, non, il me l'a bien promis. Ce serait abominable.

PÉLAGIE. Madame a sonné?

MADAME DALAIN. Il y a déjà une heure, mademoiselle; où étiez-vous donc?

PÉLAGIE. J'étais chez monsieur.

MADAME DALAIN. Pourquoi faire? à quel propos? que pouvait-il avoir à vous demander? Répondez donc. Le docteur était-il avec lui?

PÉLAGIE. Il y est venu un moment après.

MADAME DALAIN. De quoi ont-ils parlé?

PÉLAGIE. De rien, madame.

MADAME DALAIN. Ils n'ont donc pas parlé?

PÉLAGIE. Pardonnez-moi, madame.

MADAME DALAIN. Ils ont parlé sans rien dire?

PÉLAGIE. Monsieur a demandé à monsieur le docteur des nouvelles de madame?

MADAME DALAIN. Eh bien?

PÉLAGIE Monsieur le docteur a répondu que madame était comme il faut; monsieur a dit : Tant mieux! et puis ils ont baissé la voix; mais monsieur avait l'air bien content.

MADAME DALAIN. Il avait l'air content?

PÉLAGIE. Il se frottait les mains; je ne l'ai jamais vu si gai.

MADAME DALAIN. Vous n'en avez pas deviné la cause?

PÉLAGIE. Non, madame.

MADAME DALAIN. Vous mentez, mademoiselle.

PÉLAGIE. Mais je vous assure que non, madame.

MADAME DALAIN. Pourquoi vous a-t-on fait venir?

PÉLAGIE. Madame a sonné ; je n'ai pas pu le savoir.

MADAME DALAIN. Il y a du louche dans tout ceci. Je vous défends d'aller dorénavant chez monsieur.

PÉLAGIE. Cependant, quand monsieur me fait demander, je dois obéir.

MADAME DALAIN. Jusqu'à un certain point, mademoiselle.

(Elle retourne à sa glace et se regarde quelque temps.)

PÉLAGIE (à part). On dirait qu'elle est jalouse de moi. Elle n'aime pas son mari, qu'est-ce que cela lui ferait?

MADAME DALAIN. Vous restez là?

PÉLAGIE. J'attends les ordres de madame.

MADAME DALAIN. Est-ce que je ne vous en ai pas donné?

PÉLAGIE. Non, madame.

MADAME DALAIN. Alors c'est que j'aurai sonné machinalement. C'est bien ; allez-vous-en.

PÉLAGIE. Madame n'est pas malade?

MADAME DALAIN. Qu'est-ce que vous dites?

PÉLAGIE. Je demande à madame si madame n'est pas indisposée.

MADAME DALAIN. Mais c'est une persécution que cela !

PÉLAGIE (à part en s'en allant). Elle perd la tête.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

MADAME DALAIN, seule d'abord ; ensuite MONSIEUR DALAIN.

MADAME DALAIN. On ne peut jamais rien deviner à ce que disent ces créatures-là. Monsieur Dalain d'une gaîté folle! Voudrait-il faire un éclat? A quoi bon? Qu'y gagnerait-il? Et puis ce docteur qui est lié avec ma mère depuis plus de trente ans... Il se trame pourtant quelque chose. (A M. Dalain, avec effroi). C'est vous, monsieur!

M. DALAIN. Quel accueil vous me faites!

MADAME DALAIN. Que me voulez-vous?

M. DALAIN. Un peu de patience!

MADAME DALAIN. Il est si extraordinaire de vous voir chez moi.

M. DALAIN. A qui la faute?

MADAME DALAIN. Vous avez vu le docteur. Que vous a-t-il dit? Je vous préviens que le docteur extravague.

M. DALAIN. Je l'ai trouvé fort sensé.

MADAME DALAIN. Vous ne me dites pas la conversation que vous avez eue ensemble.

M. DALAIN. Vous ne m'en donnez pas le temps.

MADAME DALAIN. Eh bien! monsieur, parlez; je vous écoute. Mais s'il s'est permis d'injurieuses suppositions...

M. DALAIN. Il ne prêche que la concorde.

MADAME DALAIN. Vous ne me cachez rien?

M. DALAIN. Je ne conçois pas votre agitation. Qu'imaginez-vous donc qu'il aurait pu me dire?

MADAME DALAIN (à part). Dieu soit loué! il m'a tenu parole.

(Elle reprend un air plus rassuré.)

M. DALAIN. Le titre d'ami est un droit pour chercher à remettre l'union dans un ménage.

MADAME DALAIN. Comment donc, monsieur! on ferait une sentence de cela.

M. DALAIN. Je ne vous dissimulerai pas que je l'ai écouté avec intérêt. C'est si ennuyeux d'être marié comme si on ne l'était pas!

MADAME DALAIN. Vous avez mis du temps à faire cette réflexion.

M. DALAIN. Ce n'est pas la première fois que je la fais; mais la difficulté d'entamer ce sujet avec vous me retenait toujours. Sans ce brave homme de docteur, j'aurais encore différé.

MADAME DALAIN. Je dois lui avoir une grande obligation.

M. DALAIN. Badinez-vous, ou parlez-vous sérieusement?

MADAME DALAIN. Je crois que je parle sérieusement.

M. DALAIN. C'est étonnant ce qu'il vous trouve de qualités.

MADAME DALAIN. Étonnant est gracieux.

M. DALAIN. Vous n'espérez pas que je mesurerai toutes mes paroles.

MADAME DALAIN. Je plaisantais.

M. DALAIN. Il ne faudrait pas plaisanter. Vous paraissiez en vouloir au docteur ; je veux vous prouver que vous avez tort. Certainement, si vous étiez à marier, il n'y a pas d'homme qui ne désirerait vous épouser, sur le bien qu'il dit de vous.

MADAME DALAIN. Mais que vouliez-vous à Pélagie?

M. DALAIN. Je ne me rappelle plus.

MADAME DALAIN. Sans doute l'interroger sur mon compte?

M. DALAIN. Oh ! bien, oui, Pélagie ! Il n'y a rien à dire sur votre compte. Mais, dans tous les cas, ce ne serait pas à elle qu'il faudrait s'adresser. Elle vous est attachée comme si elle avait toujours été à votre service. Vous avez un beau talent pour vous faire aimer de tout le monde.

MADAME DALAIN. Excepté de vous.

M. DALAIN (à part). Tiens, tiens, comme elle devient douce! (Haut.) Moi, je suis rond en affaires. Je l'ai dit au docteur : pour peu que vous soyez aussi lasse que moi de la vie que nous menons, vous n'avez qu'à parler; je ferai tout ce que vous voudrez.

MADAME DALAIN. Vous apercevez-vous qu'il n'y a pas un mot de tendresse dans tout ce que vous me dites?

M. DALAIN. En conscience, si je vous reconnais? Quoi! vous tenez à de la tendresse?

MADAME DALAIN. Sans doute.

M. DALAIN. Moi qui m'attendais à des reproches, à une foule de récriminations qui me faisaient trembler d'avance, et pas du tout.

MADAME DALAIN. Vous avez de moi la plus fausse idée.

M. DALAIN. Ah çà ! c'est une gageure. Vous n'avez pas toujours été comme vous êtes dans ce moment-ci.

MADAME DALAIN. Toujours.

M. DALAIN. Vous ne me répondiez jamais qu'avec humeur ou avec ironie.

MADAME DALAIN. Moi, de l'ironie!

M. DALAIN. D'où vient que nous avions une maison en deux?

MADAME DALAIN. C'est à vous que je le demande.

M. DALAIN. Je rêve ; il n'est pas possible que je ne rêve pas. Nous recevions du monde dans le commencement de notre mariage ; tout à coup, vous n'avez plus voulu de cela.

MADAME DALAIN. Choisissez mieux vos griefs. Du monde! n'en reçois-je pas tous les jours ?

M. DALAIN. Vous les recevez ici, dans votre chambre; c'est un monde à part, c'est un monde à vous ; mais notre salon ne sert plus. Que voulez-vous que j'invite quand je ne puis pas compter sur ma femme pour faire les honneurs de chez moi? Tout ça tracasse, tout ça gêne, quoi qu'on en dise. Pour être entièrement à des opérations de finances, il faut n'avoir rien dans l'esprit.

MADAME DALAIN. Je pense de même.

M. DALAIN. Voyez donc pourtant, ma bonne amie, ce que c'est que de s'expliquer !

MADAME DALAIN. Tout est là.

M. DALAIN. Nous pouvons avoir une maison charmante; vous recevrez vos gens d'esprit, je recevrai mes gens de bourse.

MADAME DALAIN. Cela fera de la variété.

M. DALAIN. Tandis que vous causerez, nous jouerons; et lorsque viendront le thé et les glaces (Riant avec affectation), comme il n'y a qu'une manière de prendre des glaces et du thé...

MADAME DALAIN. Les deux sociétés n'en feront plus qu'une.

M. DALAIN. Cela vous convient donc?

MADAME DALAIN. Il faudrait que je fusse bien difficile pour que cela ne me convînt pas.

M. DALAIN. Sincèrement?

MADAME DALAIN. Vous êtes toujours en défiance.

M. DALAIN. C'est que vous avez un certain air qui n'est pas rassurant du tout. Je veux croire que vous êtes de bonne foi à cette heure; mais si vous pouviez voir votre figure, elle est absolument la même que quand vous vous moquez.

MADAME DALAIN. Apparemment je n'ai qu'une figure.

M. DALAIN. Votre mère serait si contente?

MADAME DALAIN. Il faut croire que nous le serons tous.

M. DALAIN. Elle désirait ce rapprochement avec bien de l'ardeur.

MADAME DALAIN. Rapprochement, dites-vous?

M. DALAIN. Mais oui. Vous vouliez de la tendresse; rapprochement est un mot tendre.

MADAME DALAIN. Si ce n'est qu'un mot.

M. DALAIN. Je suis tout prêt à vous donner des arrhes. Regardez autour de vous; voyez ce qui pourrait vous faire plaisir. Votre chambre, quoiqu'elle me paraisse toujours très-belle, n'a peut-être plus le même agrément pour vous qui l'occupez toujours; si nous la changions?

MADAME DALAIN. Monsieur Dalain, vous avez beau être fin, ceci est plus fin que vous. Je ne puis me persuader que vous ayez deviné si juste de prime abord, et je commence à me douter de ce que vous vouliez savoir de Pélagie.

M. DALAIN. Quand cela serait?

MADAME DALAIN. C'est fort délicat.

M. DALAIN. Ce qui m'embarrasse, c'est de savoir où vous coucherez pendant que les ouvriers seront ici. Je n'ai que ma chambre à vous offrir.

MADAME DALAIN. Je ne voudrais pas vous déranger.

M. DALAIN (d'un ton caressant). Il y aurait bien moyen de ne pas me déranger. Comprenez-vous, ma chère amie?

MADAME DALAIN (minaudant). Je le crois du moins.

M. DALAIN (avec plus d'empressement). Eh bien?

MADAME DALAIN. Si promptement!

M. DALAIN. Je renais; en vérité, c'est pour moi comme une nouvelle existence. Ma tête enfin va se trouver libre. Plus de trouble, plus de fâcheuses préoccupations, nous allons être comme tous les bons ménages. Embrassons-nous donc. (Il l'embrasse.) Voilà une excellente affaire conclue. Je vais retrouver ta mère; je veux être le premier à lui donner cette nouvelle; et je fais déménager tout de suite ton appartement, afin qu'il n'y ait plus moyen de se dédire.

MADAME DALAIN. Vous n'avez pas de crainte à avoir de mon côté.

M. DALAIN. Certes, il n'y a pas non plus à en avoir du mien.

(Il sort.)

MADAME DALAIN (seule). Il a raison d'aller avertir ma mère; c'est à elle que ce rapprochement fera le plus de plaisir. Quant à moi, c'était le meilleur parti que j'avais à prendre : à tout hasard,

IL FAUT FAIRE DE NÉCESSITÉ VERTU.





Mme URBAIN.

COMME TU AS CHAUD

LE

RENDEZ-VOUS MANQUÉ

OU

MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

PERSONNAGES :

M. URBAIN, tapissier.
MADAME URBAIN, sa femme.
M. FRIPPET, voisin.

(La scène se passe à Paris, dans la boutique du tapissier.)

SCÈNE I.

MADAME URBAIN, MONSIEUR FRIPPET.

(Au lever du rideau, madame Urbain est sur la porte de sa boutique, et tourne le dos aux spectateurs.)

M. FRIPPET (dans la rue, derrière le théâtre). Vous prenez l'air, ma voisine?

MADAME URBAIN. J'attends mon mari, monsieur Frippet. (Ils redescendent sur le théâtre).

M. FRIPPET. Il n'est pas encore rentré? à l'heure qu'il est? Il est pourtant plus de neuf heures. Je ne croyais pas qu'il rentrât aussi tard.

MADAME URBAIN. Il rentre quand il veut.

M. FRIPPET. Et vous ne le grondez pas?

MADAME URBAIN. Pourquoi le gronderais-je?

M. FRIPPET. Un tapissier n'a plus rien à faire à cette heure-ci.

MADAME URBAIN. Il est possible qu'on lui ait commandé quelque ouvrage pour demain, et qu'il cherche à s'assurer des ouvriers dont il aura besoin.

M. FRIPPET. C'est demain dimanche, on ne travaille pas.

MADAME URBAIN. On ne travaille pas, mais on danse. Il peut avoir une salle de bal à décorer.

M. FRIPPET. Dans ce cas-là, il devrait vous prévenir.

MADAME URBAIN. A quoi bon?

M. FRIPPET. Pour que vous ne soyez pas inquiète.

MADAME URBAIN. Mais je ne suis pas inquiète; je l'attends, voilà tout.

M. FRIPPET. Au fait, le mari d'une aussi jolie femme ne doit rester dehors qu'à son corps défendant. Si pourtant vous alliez faire un amoureux pendant ce temps-là?

MADAME URBAIN. Pour faire un amoureux, il faudrait deux conditions : qu'il fût aussi beau garçon qu'Urbain, ce qui est difficile, et que je l'aimasse autant, ce qui est impossible.

M. FRIPPET. La beauté, la beauté ne fait rien.

MADAME URBAIN. Ne dites donc pas ça; ça fait même pour les pratiques. Qu'est-ce qu'il y a que nous sommes établis! Deux ans et demi tout au plus; eh bien! rien que la bonne mine de mon mari, son air gai, accommodant, je parierais que ça nous a valu plus de la moitié des commandes qu'on nous a faites.

M. FRIPPET. Je ne vas pas à l'encontre.

MADAME URBAIN. Un homme a toujours raison d'être beau. Aussi n'ai-je jamais été de l'avis de ceux qui disent, pour consoler les mères qui ont un vilain petit garçon : Il sera toujours assez bien pour un homme. Ce n'est pas vrai.

M. FRIPPET. Vous ne m'avez pas laissé achever. Je voulais vous faire entendre que ça ne fait rien dans certains cas. Souvent une femme a un mari très-agréable, ce qui ne l'empêche pas de s'amouracher d'un magot. Moi, par exemple.....

MADAME URBAIN. Il ne faut plus revenir là-dessus, monsieur Frippet.

M. FRIPPET. Rentrer chez soi et trouver sa femme..... à ne pas pouvoir en douter.

MADAME URBAIN. Allons, allons.

M. FRIPPET. Et avec qui? Si vous l'aviez vu!

MADAME URBAIN. Je n'en ai jamais été bien persuadée, à vous parler franchement.

M. FRIPPET. Vous n'en avez jamais été bien persuadée! Mais moi qui l'ai vu! Quand je vous dis que je l'ai vu comme je vous vois.

MADAME URBAIN. Vous avez cru voir. D'abord votre mère ne pouvait pas souffrir votre femme.

M. FRIPPET. Ma mère n'était pour rien là-dedans.

MADAME URBAIN. On écoute des rapports, on se laisse monter la tête, et puis l'on finit par croire qu'on a vu les choses.

M. FRIPPET. Cela est trop fort. Je vous répète que je suis arrivé jusqu'à la porte. La Providence avait voulu qu'elle ne fût pas fermée.....

MADAME URBAIN..... La Providence a fait là un beau chef-d'œuvre.

M. FRIPPET. Que diable! j'ai des yeux! Et d'ailleurs d'où viendrait ce tremblement de bouche que ma femme a depuis ce temps-là?

MADAME URBAIN. Eh bien! voyons; je suppose que tout cela soit comme vous le dites; à quoi bon le répéter à tout bout de champ, puisque vous vous êtes remis avec elle?

M. FRIPPET. Ah! si je m'y suis remis, ce n'est pas par amitié, je vous assure. Sans la rente que j'étais obligé de lui faire...

MADAME URBAIN. Ne vous repentez pas; vous vous êtes conduit en galant homme. Il faut bien se passer quelques petits torts dans la vie.

M. FRIPPET. Vous appelez cela de petits torts?

MADAME URBAIN. Depuis que vous l'avez reprise, vous n'avez pas eu à vous en plaindre; elle est bien tranquille.

M. FRIPPET. Avec une mâchoire qui va comme une marionnette de plâtre, que voulez-vous qu'elle fasse? Les galants sont plus difficiles que cela.

MADAME URBAIN. Je n'ai pas de conseils à vous donner: mais puisque nous sommes là-dessus, vous étant remis ensemble, à votre place, je n'en soufflerais plus le mot.

M. FRIPPET. Il n'y a donc que moi qui n'en parlerais pas? Ç'a été le bruit de tout le quartier.

MADAME URBAIN. Les quartiers oublient si vite!

M. FRIPPET. C'est toujours un bien grand casse-cou dans la vie d'un homme, je vous en réponds. Si elle avait eu le moindre reproche à me faire ; si j'avais été de ces libertins comme il y en a... Un lampiste a tant de prétextes pour être à droite ou à gauche! En vérité, je m'en serais fait un cas de conscience. Je l'aimais.

MADAME URBAIN. Ça reviendra, monsieur Frippet; ça reviendra. Laissez faire le temps. Votre petite fille vous ressemble comme deux gouttes d'eau, déjà.

M. FRIPPET. Elle est venue dans la première année de notre mariage, ce serait bien le diable...

MADAME URBAIN. C'est l'essentiel. Voilà pourquoi je ne parlerais plus du passé. On ne se fait pas idée comme les enfants comprennent de bonne heure. Vous ne voudriez pas que votre petite ne fût pas comme elle doit être pour sa mère?

M. FRIPPET. Vraiment, ma voisine, vous êtes une femme à croquer! Que nous aurions été heureux ensemble!

MADAME URBAIN. Je ne suis pas malheureuse comme je suis.

M. FRIPPET. Je ne dis pas, mais du moins auriez-vous été bien sûre que je ne me serais jamais fait attendre.

MADAME URBAIN (en riant). Vous auriez peut-être eu tort.

M. FRIPPET. Je n'ai envié qu'un seul homme dans ma vie, c'est votre mari. Il ne serait pas pardonnable s'il vous donnait du chagrin.

MADAME URBAIN. Urbain me donner du chagrin! Il en mourrait.

M. FRIPPET. Vous comprenez! Je ne parle pas de grands chagrins; mais il est bien éveillé.

MADAME URBAIN. C'est un salpêtre.

M. FRIPPET. Le salpêtre s'enflamme facilement.

MADAME URBAIN. Il a beau être vif, mon mari est doux comme un mouton.

M. FRIPPET. Ainsi vous ne seriez pas jalouse?

MADAME URBAIN. Pardi! oui. Si j'allais me mettre martel en tête, avec tout ce que j'ai à faire dans la maison, il ne manquerait plus que cela. Je deviendrais triste, maussade, tourmentante, sans aboutir à rien qu'à mettre mon ménage à l'envers. Non, non, Urbain n'a pas d'aventures; mais il en aurait, je mettrais ma main au feu qu'il me préférera toujours à toutes les autres femmes. Que peut-on vouloir de plus?

M. FRIPPET. Il vous a joliment ensorcelée; je lui en fais mon compliment.

MADAME URBAIN. Vous pouvez lui en faire votre compliment; car il faut avoir du bon pour être sorcier comme lui, croyez-moi.

M. FRIPPET. Si j'avais été votre mari, par exemple?

MADAME URBAIN. Est-ce que je peux penser qu'un autre homme aurait pu être mon mari?

M. FRIPPET. Cependant...

MADAME URBAIN. Jamais cette idée-là ne m'était venue.

M. FRIPPET. Avec tout ça, il ne revient pas.

MADAME URBAIN. Il ne reviendra peut-être que dans une heure. Qui sait s'il n'a pas rencontré quelqu'un qui lui aura donné un billet de spectacle? ça lui arrive quelquefois. Pourvu qu'il s'amuse, je suis contente.

M. FRIPPET. Il ne craint donc pas que vous ne vous amusiez guère pendant ce temps-là?

MADAME URBAIN. Je ne m'ennuie jamais. Il me racontera les pièces qu'il aura vues; ça nous fera de la conversation.

M. FRIPPET (soupirant). Je soupire malgré moi.

MADAME URBAIN. A cause?

M. FRIPPET. Ah! mon Dieu, est-il possible!

MADAME URBAIN. Qu'est-ce que vous avez donc?

M. FRIPPET. J'admire votre confiance.

MADAME URBAIN. Je vous demande la permission d'aller voir

un peu à notre souper. Il pourrait bien brûler pendant que je m'amuse à faire la belle parleuse.

(Elle sort en chantant.)

SCÈNE II.

M. FRIPPET, seul.

Il n'y a rien à faire par là. C'est ferré à glace. J'aurais pourtant bien aimé lui mettre la puce à l'oreille sur le compte de son mari ; il y avait de quoi, mais elle ne veut rien entendre. Il faut qu'il soit de fer, ce petit gaillard-là ; car, malgré tout, il trouve encore moyen de fanatiser sa femme. Je ne sais pas comment il peut y résister. C'est égal ; je ne veux pas perdre cela de vue ; nous sommes porte à porte ; il peut venir un bon moment où elle se trouvera à plaindre... Enfin, enfin, on ne sait pas.

SCÈNE III.

M. FRIPPET, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN. Pardon, mon voisin. La servante est un peu malade ; je l'ai fait coucher de bonne heure, de sorte que je suis obligée de tout faire ce soir.

M. FRIPPET. Si je pouvais être bon à quelque chose?

MADAME URBAIN. Ce n'est pas de refus. Nous dînons bien dans notre chambre ; mais nous préférons souper ici. Si vous voulez m'aider à apporter cette table, vous m'obligerez.

M. FRIPPET. Très-volontiers.

(Ils placent une table au milieu du théâtre.)

MADAME URBAIN. A présent, je vais mettre mon couvert ; Urbain arrivera quand il voudra, tout sera prêt.

M. FRIPPET. Vous soupez donc ?

MADAME URBAIN (tout en mettant le couvert). Oui. C'est une habitude que mon mari a conservée de chez son père ; ce n'est pas mal ; je m'y suis faite tout de suite. Il n'y a plus d'ouvrières ; il n'y a plus de garçons ; la journée est finie ;

rien ne nous presse ; rien ne nous dérange ; on peut causer tant qu'on veut ; enfin, ça plaît à Urbain.

M. FRIPPET. Que pouvez-vous manger à cette heure-là ?

MADAME URBAIN. La plupart du temps, presque rien ; mais ce soir, oh ! ce soir, c'est différent.

M. FRIPPET. C'est donc un gala ?

MADAME URBAIN. A peu près. C'est demain ma fête, je m'appelle Julie ; Urbain n'y a pas pensé. C'est ma troisième fête depuis notre mariage ; il n'avait pas oublié les deux autres ; il sera désolé.

M. FRIPPET. C'est mal à lui.

MADAME URBAIN. Il a tant d'occupations !

M. FRIPPET. C'est égal.

MADAME URBAIN. Ça m'amuse plus que s'il y avait pensé, parce que je veux lui faire une surprise. J'ai un civet, j'ai un gâteau de Savoie, et jusqu'à des fraises. Je vous inviterais bien, mon voisin ; mais je ne sais pas si ça lui ferait plaisir.

M. FRIPPET. Vous êtes trop bonne, je ne pourrais pas accepter. Il faut que je sois demain de très-grand matin à Auteuil.

MADAME URBAIN. Je vous parle bien franchement, comme vous voyez.

M. FRIPPET. Ne vous excusez donc pas, c'est tout naturel. Bonsoir, ma voisine.

MADAME URBAIN. Bonsoir, mon voisin. Donnez-moi une poignée de main, comme on fait aujourd'hui.

M. FRIPPET (baisant la main que lui présente madame Urbain). Voilà comme je donne mes poignées de main.

MADAME URBAIN. C'est à l'ancienne mode.

(M. Frippet s'en va.)

SCÈNE IV.

MADAME URBAIN, seule, achevant de mettre son couvert.

Voilà un homme qui ne sera jamais heureux ; ce n'est plus possible. J'ai eu beau lui dire, je me mets bien à sa place. Avoir là toujours auprès de soi, sous ses yeux, quelqu'un qu'on ne peut plus aimer, qu'on ne peut plus estimer ; atten-

dre, chacun de son côté, le moment où on sera débarrassé l'un de l'autre, ça fait frissonner. De quoi peuvent-ils parler quand ils sont tête à tête? Ils ne doivent pas parler. Qu'il faut être folle pour se mettre dans ce cas-là! A quoi ça avance-t-il? A se rendre malheureuse. Et dire qu'on ne pense pas à ça avant... (A son mari, qui entre.) Te voilà donc, toi?

SCÈNE V.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

M. URBAIN. Mon enfant, fais-nous souper tout de suite.

MADAME URBAIN. Tu as faim?

M. URBAIN. Oui.

MADAME URBAIN. Tant mieux, ça se trouve à merveille; tu n'attendras pas longtemps. As-tu chaud? (Elle lui passe la main sur le front.) Mais oui. (Elle lui essuie la figure avec une serviette.) Bois un peu de vin pur. (Elle lui verse du vin dans un verre.) Je reviens.

M. URBAIN (tirant sa montre). Neuf heures et demie! J'ai encore une grande heure devant moi; c'est bon. Son mari est de garde aux Tuileries; il ne peut pas revenir.

MADAME URBAIN (apportant deux petits pains). As-tu été au spectacle?

M. URBAIN. Non. Mais qu'est-ce que c'est donc que ces jolis petits pains-là? C'est comme on en donne dans les cafés.

MADAME URBAIN (se pose devant lui en lui prenant les favoris). Regardez-moi dans les yeux, monsieur; mieux que cela. On dirait que tu n'oses pas me regarder.

M. URBAIN. Tu me tires trop la barbe.

MADAME URBAIN (se mettant les mains derrière le dos). A présent je ne vous la tire plus; regardez-moi.

M. URBAIN. Je te regarde.

MADAME URBAIN. N'avez-vous rien à vous reprocher?

M. URBAIN (déconcerté). A me reprocher!

MADAME URBAIN. Oui, mettez la main sur la conscience.

M. URBAIN. Je ne sais pas ce que tu veux dire.

MADAME URBAIN. Cherchez bien.

M. URBAIN. J'ai beau chercher...

MADAME URBAIN. Ah! monsieur Urbain, monsieur Urbain, on voit bien que nous ne sommes plus des nouveaux mariés.

M. URBAIN (avec un embarras toujours croissant). Je t'assure bien, ma bonne amie, que je ne te comprends pas du tout, mais pas du tout, du tout.

MADAME URBAIN. Ah! scélérat!

M. URBAIN. Est-ce qu'on t'aurait fait des contes sur moi, par hasard?

MADAME URBAIN. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse des contes.

M. URBAIN. Allons, explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN. Comment dites-vous?

M. URBAIN. Je te dis de t'expliquer.

MADAME URBAIN. Répétez comme vous aviez dit la première fois.

M. URBAIN. J'ai dit : explique-toi donc, Julie.

MADAME URBAIN. Julie! Ce nom-là ne vous rappelle rien?

M. URBAIN (se frappant le front). Ah! pardon, ma chère petite amour du bon Dieu. (Il l'embrasse.) Va, sois sûre que je te souhaite une bonne et excellente fête, et ça de tout mon cœur et de toute mon âme. Que je m'en veux! Je croyais que ta sainte ne venait que le mois prochain.

MADAME URBAIN. Non, monsieur; ma sainte vient toujours le vingt-deux mai, et elle n'a pas envie de changer tant qu'elle sera sainte. Marguerite, toute malade qu'elle est, ne l'avait pas oublié, elle. J'aurais voulu que tu pusses voir notre petit Julien avec le bouquet qu'elle lui avait mis dans sa petite menotte. C'est qu'il avait déjà l'air de savoir ce qu'il faisait!

M. URBAIN. Je te réponds bien que c'est la dernière fois que tu auras à me faire un pareil reproche.

MADAME URBAIN. Ecoute donc : il faut bien que je te cherche des querelles d'Allemand; je serais si embarrassée pour t'en faire d'autres!

(Elle sort.)

M. URBAIN (seul). Parbleu! elle m'a fait une belle frayeur. C'était faute de réflexion. Comment pourrait-elle se douter...

MADAME URBAIN (portant un plat). Qu'est-ce que vous croyez que j'apporte là-dedans, monsieur ? Un civet ; rien que cela.

M. URBAIN. Un civet !

MADAME URBAIN (faisant la révérence). De la façon de votre très-humble servante. J'espère bien que vous n'en aurez jamais mangé de meilleur.

M. URBAIN. Il te ressemblera donc ?

MADAME URBAIN. Câlin ! mettez-vous à table. Tu n'ôtes pas ton habit?

M. URBAIN. C'est inutile. Je me suis engagé bêtement à ressortir.

MADAME URBAIN. Ce soir ?

M. URBAIN. Eh ! mon Dieu, oui. Imagine-toi que j'ai eu la sottise de passer devant le poste de la mairie ; ils étaient là plusieurs camarades à prendre l'air ; ils m'ont entouré, et je n'ai pu m'en dépêtrer qu'en leur promettant de revenir leur faire un peu compagnie.

MADAME URBAIN (tristement). Ah !

M. URBAIN. C'est si long une nuit de garde !

MADAME URBAIN. Raison de plus pour n'en passer que quand on y est obligé.

M. URBAIN. Que veux-tu ? J'ai promis.

MADAME URBAIN. Tu n'as pas promis par-devant notaire ?

M. URBAIN. Certainement non.

MADAME URBAIN. Dame ! vois.

M. URBAIN. Et toi ?

MADAME URBAIN. Tu penses bien que ça ne peut pas me faire grand plaisir.

M. URBAIN. D'honneur ! je ne sais plus quel parti prendre. C'est comme un fait exprès ; tu me parais, ce soir, encore plus gentille qu'à l'ordinaire.

MADAME URBAIN. La belle avance ! tu vas t'en aller.

M. URBAIN. Veux-tu que je reste ? Dis.

MADAME URBAIN. On compte sur toi ; je crains que ce ne soit mal.

M. URBAIN. Ce sera ce que ça voudra ; tu n'as qu'à dire un mot. (Il lui tend la main ; elle lui donne la sienne.) Dis un

mot, Julie : veux-tu que je reste? Je t'avoue que ta fête me chiffonne ; ce n'est rien, et ça me donne des remords.

MADAME URBAIN. Des remords ?

M. URBAIN. C'est la vérité.

MADAME URBAIN. Et que leur diras-tu quand tu les rencontreras ?

M. URBAIN. Je dirai... je dirai que c'était ta fête.

MADAME URBAIN. Toutes réflexions faites, non ; vas-y. Il ne faut pas faire de confidence sur l'intérieur de notre ménage. La moitié de ces messieurs se moquerait de toi ; il n'y en a peut-être pas un qui aime sa femme comme tu m'aimes. Voyons ; tu ne manges plus à cause de cela? Monsieur Urbain, faites-moi donc au moins des compliments sur mon civet.

M. URBAIN. Il est délicieux.

MADAME URBAIN. Sens-tu qu'il n'est pas âcre comme ceux de Marguerite? Avant de m'aventurer, j'ai demandé des conseils. Tu ne m'écoutes pas.

M. URBAIN. Si fait, ma chère enfant.

MADAME URBAIN. Je t'ai parlé de ton rendez-vous bien innocemment, pour causer de quelque chose. Puisque tu en es si contrarié, ce sera une leçon pour une autre fois.

M. URBAIN. Je t'en réponds.

MADAME URBAIN. Tu ne resteras, d'ailleurs, que le temps que tu voudras. Crois-tu que ce soit tout notre souper?

M. URBAIN. Je n'en sais rien.

MADAME URBAIN. Tu vas voir, monsieur, tu vas voir.

(Elle sort.)

M. URBAIN (seul). Tromper une femme comme celle-là, c'est conscience !

MADAME URBAIN. Des fraises et un biscuit de Savoie avec notre chiffre.

M. URBAIN. Eh ! mais, eh ! mais !

MADAME URBAIN. Je te dis que c'est une noce.

M. URBAIN. Vous faites des cachotteries comme cela !

MADAME URBAIN. Les cachotteries, c'est mon fort. (Apercevant que son mari regarde à sa montre.) Pardi ! tu n'es pas à la minute. A peine s'il est dix heures.

M. URBAIN. C'est machinalement que je regardais ma montre. As-tu vu quelqu'un ce soir ?

MADAME URBAIN. Ce bon monsieur Frippet qui est toujours bien triste.

M. URBAIN (riant). L'imbécile !

MADAME URBAIN. Imbécile ! je ne vois pas en quoi. Avec tout l'esprit du monde, si votre femme n'est pas raisonnable...

M. URBAIN. Que veux-tu ? ça me paraît toujours plaisant.

MADAME URBAIN. Tu fais le fier comme ça ; je voudrais t'y voir, toi.

M. URBAIN. Ah ! quant à moi, ce serait différent.

MADAME URBAIN. C'est bien naturel, je pardonne ça. J'entends des femmes qui trouvent que les hommes sont bien heureux d'être hommes. Ces messieurs peuvent tout se permettre, disent-elles, et nous, ils nous font un crime de la moindre chose ; on voit bien que ce sont eux qui ont fait la loi. La loi de quoi ? Est-ce que les maris peuvent introduire des enfants de contrebande dans leur ménage? Comme c'est agréable pour un brave homme de s'échiner pour nourrir des enfants qui ne sont pas de lui.

M. URBAIN. Sais-tu que tu es rude !

MADAME URBAIN. Ce que je ne conçois pas, c'est que des hommes mariés, qui seraient comme des démons s'il leur arrivait malheur, ne se font pas scrupule d'aller porter le désordre dans les autres familles. N'ai-je pas raison ?

M. URBAIN. A la bonne heure ; mais tu t'échauffes, tu t'échauffes !

MADAME URBAIN. Moi, il me semble que si j'avais été homme, jamais je n'aurais fait un crime comme celui-là. Crois-tu ?

M. URBAIN. Comment veux-tu que je sache ce que tu aurais fait, si tu avais été homme?

MADAME URBAIN. C'est humiliant ; car, quelque courage qu'on ait, il n'en faut pas moins agir de ruse pour se cacher d'un mari. Quand il n'y aurait que cela.

M. URBAIN. Donne-moi des fraises.

MADAME URBAIN. Est-ce que tu te serais soucié d'une femme mariée, toi?

M. URBAIN. Il paraît que tu es bien économe le jour de ta fête ; à peine si tu m'as mis du sucre.

MADAME URBAIN. Tu ne t'en serais pas soucié, je suis sûre.

M. URBAIN (d'un ton d'impatience.) Quelle diantre de conversation as-tu été nous chercher là ?

MADAME URBAIN. Elle est venue je ne sais comment. Ce n'est pas l'embarras, il y a bien des ménages où elle ne serait guère de mise. Mais à nous d'eux, nous pouvons parler de tout, n'est-ce pas, petit doux-doux ? Le voilà comme une âme en peine ; il grille de s'en aller avec ses vilains camarades.

M. URBAIN. Tu crois cela !

MADAME URBAIN. Non. Je ne connais pas ta figure. (Elle se lève et va s'asseoir sur les genoux de son mari.) Quelle heure est-il ? (Elle lui tire sa montre..) Dix heures un quart. Ah ! il est temps de partir. Attends, attends encore un peu.

(Elle sort.)

M. URBAIN (seul). Me voici sans savoir ce que je dois faire.

MADAME URBAIN (un peigne à la main). Je veux t'arranger tes cheveux et tes favoris qui sont tout ébouriffés.

(Elle se rassied sur ses genoux et le coiffe.)

M. URBAIN (se défendant). Laisse donc.

MADAME URBAIN (continuant). Tu es le beau du quartier, il faut conserver ta réputation. Je veux que tu me fasses honneur.

M. URBAIN. Si tu savais comme tu me fais mal !

MADAME URBAIN. A peine si je te touche. Allez-vous-en, allez-vous-en. Mais tâche, mon petit, de ne pas trop boire de punch. Il paraît qu'il y en a toujours dans les soirées de corps de garde.

M. URBAIN. N'aie pas peur.

MADAME URBAIN. Je te donne jusqu'à minuit. C'est bien suffisant.

M. URBAIN. Je parierais que tu vas m'attendre.

MADAME URBAIN. Non, non. Seulement ferme bien la porte et ne perds pas la clef. Va, mon ami, et amuse-toi.

M. URBAIN. Je vais baisser la lampe, afin de retrouver de la lumière quand je rentrerai.

MADAME URBAIN. C'est bien.

M. URBAIN. A tantôt.

MADAME URBAIN. A tantôt.

(Elle entre dans sa chambre.)

SCÈNE VI.

MONSIEUR URBAIN, seul.

Comme c'est confiant une honnête femme! Elle ne cherche pas à faire la fine, ni à deviner le dessous des cartes; elle croit les choses tout bonnement comme je lui dis. Dieux! que c'est précieux! et on joue un pareil bonheur, contre quoi? je vous le demande un peu. Irai-je là-bas à présent? n'irai-je pas? Le diable m'emporte si j'en sais rien. L'autre sera furieuse. Cette porte qu'elle doit laisser entre-bâillée jusqu'à dix heures et demie... Quelle imprudence! Quand j'y songe! Des voisins, en passant, n'ont qu'à avoir remarqué cela et se tenir aux aguets! (Souriant.) Dans ces voisins, il y en a peut-être dix qui connaissent déjà le secret de la porte entre-bâillée; il y en a peut-être vingt... La vérité est que je n'ai pas un brin d'amour pour cette commère-là. Qu'est-ce que c'est donc? De la fatuité. Belle fatuité!

Julie n'est pas encore couchée; je l'entends qui marche dans sa chambre. Elle ne se couchera pas que je ne sois revenu; elle a toujours quelque chose à faire. Elle est si active! Pauvre petite femme! Et que sa fête tombe justement aujourd'hui! On a beau dire, c'est toujours une espèce de solennité; dans un bon ménage, ça doit marquer. Et j'irais justement... Ce n'est pas bien. (Se tournant du côté de la porte.) Cher ange! si tu savais combien je t'aime! Comme jolie femme, l'autre en est à cent lieues, malgré ses grands yeux noirs. Conçoit-on rien au cœur humain? J'ai là derrière cette porte une femme charmante, une femme parfaite qui ne vit que pour moi; je puis entrer chez elle sans précaution, sans crainte, bien sûr de lui faire grand plaisir, et j'hésite pour savoir si j'irai courir après une coquette qui ne m'a fait des avances que par habitude, qui pense peut-être déjà à celui

qui me succédera! Duperie, franche duperie! Va te promener le rendez-vous! (Il s'approche doucement de la porte de la chambre, et dit à voix basse :) Julie!

MADAME URBAIN (dans sa chambre). C'est toi? tu n'es pas encore parti?

M. URBAIN. Non. (Il entr'ouvre la porte). Qu'est-ce que tu fais donc-là?

SCÈNE VII.

MONSIEUR URBAIN, MADAME URBAIN.

MADAME URBAIN (en entrant sur la scène). Je te repassais un gilet et un pantalon pour demain; ce n'est pas un grand mal. Je n'ai pas envie de dormir.

M. URBAIN. Ni moi de sortir.

MADAME URBAIN (avec joie). En vérité?

M. URBAIN. A moins que ça ne te fasse de la peine.

MADAME URBAIN. Eh bien! je n'osais pas te le dire; mais tu prends le bon parti.

M. URBAIN. Je t'ai demandé conseil, pourquoi ne m'as-tu pas répondu?

MADAME URBAIN. Pourquoi? pourquoi?...

M. URBAIN. Tu n'avais qu'à me montrer un peu d'humeur, me faire une petite moue.

MADAME URBAIN. Beaux moyens! ça ne réussit qu'une fois; les hommes se blasent tout de suite là-dessus. Et puis tu voulais sortir pour un motif si innocent, que c'eût été conscience. Tu restes, parce que tu le veux bien, n'est-ce pas, Urbain?

M. URBAIN. Je le veux si bien, que je te résisterais quand tu m'ordonnerais le contraire.

MADAME URBAIN. Entre nous, qu'est-ce que c'était que cet arrangement que tu avais pris?

M. URBAIN. Ça se fait sans y penser, ça s'oublie aussi facilement.

MADAME URBAIN. Je gagerais que tes camarades ne s'en souviennent déjà plus.

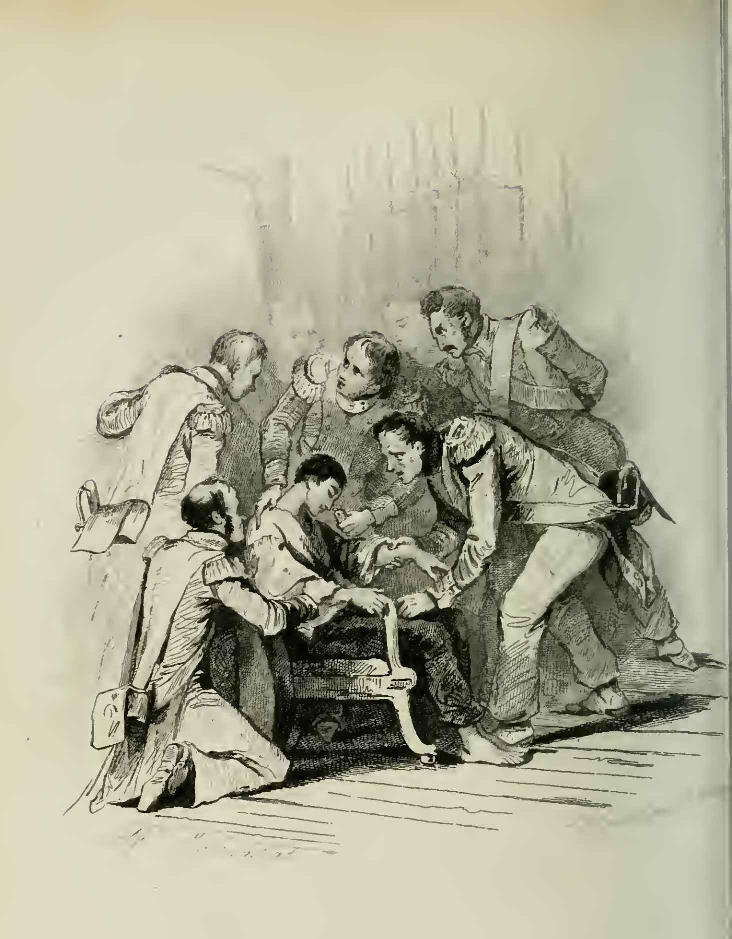
M. URBAIN. Ta, ta, ta, ta, vous êtes triomphante, petit despote.

MADAME URBAIN. Entrez, entrez dans votre chambre, monsieur.

M. URBAIN. Ne te fais pas attendre; la bonne rangera tout cela demain.

MADAME URBAIN (seule). Si je l'avais boudé, il serait peut-être bien loin ; je n'ai rien dit, il reste :

MIEUX VAUT DOUCEUR QUE VIOLENCE.



A FORCE DE VINAIGRE ET D'EAU FRAICHE

ON PARVINT A RANIMER FELIX

Félix ou le petit [illegible]

FÉLIX

OU

LE PETIT BLESSÉ DE JUILLET.

(NOUVELLE.)

Deux gardes nationaux, après avoir soupé ensemble, marchaient gaîment le long des quais, pour aller rejoindre le poste où ils devaient passer la nuit. Ils s'entretenaient de politique, mais comme s'en entretiennent de braves gens qui sortent de table et qui n'ambitionnent pas de devenir ministres.

— Pour notre argent, disait l'un, on devrait bien au moins nous apprendre quelque chose de ce qu'on veut faire.

— Pour nous l'apprendre, répondait l'autre, il faudrait au moins le savoir auparavant. De tous nos gens en place, il n'y en a pas un qui se doute où il va ; et ce qu'il y a de rassurant, c'est que ceux qui intriguent pour les remplacer ne pensent qu'à les remplacer, et ne voient pas plus loin.

Là-dessus tous d'eux se mirent à éclater de rire. Ce que c'est que d'avoir bien soupé.

Tout à coup la conversation fut interrompue. M. Lerouge, celui qui avait montré si peu de respect pour la science de nos hommes d'Etat, fit remarquer à son camarade, M. Duval,

quelqu'un qui avait l'air de vouloir escalader un bateau de blanchisseuses. A cette heure de la nuit, quel pouvait être son dessein? Sans réfléchir d'avantage, M. Duval, plus leste que M. Lerouge, se précipita dans un de ces petits escaliers qui conduisent sur le bord de la rivière, et bientôt il se trouva près de l'inconnu que cette apparition subite sembla troubler au dernier point. C'était un jeune homme de seize à dix-sept ans, pauvrement vêtu. Malgré l'obscurité, on pouvait supposer que sa figure était intéressante.

— Que faites-vous là, mon ami? lui demanda M. Duval.

— Monsieur, je n'ai pas de mauvaises intentions.

— Ce bateau vous appartient-il?

— Non, Monsieur.

— Alors que venez-vous y chercher à l'heure qu'il est?

Sur ces entrefaites arriva M. Lerouge.

— Eh bien! s'écria-t-il, ce drôle s'est-il expliqué?

Le jeune homme, étonné d'une interpellation aussi brusque, regarda celui qui venait de la proférer avec un sentiment de fierté et d'aigreur dont les deux amis furent également frappés. Cependant M. Lerouge, remis le premier de cette impression, n'en continua pas moins son interrogatoire sur le même ton de violence.

— As-tu quelques complices là-dedans? Parle, bon sujet. Est-ce là que se tient votre quartier général? Viens-tu rendre compte à l'un de tes chefs des vols que tu as faits ce soir?

Le pauvre garçon, dans un état d'angoisse inexprimable, aurait voulu dévorer les larmes qu'un traitement aussi cruel arrachait malgré lui de ses yeux. Incapable de répondre, il était prêt à suffoquer, lorsque M. Duval jugea à propos de venir à son secours.

— Emmenons-le au corps de garde, et ne le tourmentons pas davantage.

— Qu'il marche donc! répondit M. Lerouge, en saisissant le bras du jeune homme avec tant de force que celui-ci poussa un cri affreux. Tu es bien douillet, ce me semble.

— Monsieur, vous venez d'appuyer sur une blessure qui n'est pas encore bien guérie.

— Vous êtes blessé? reprit aussitôt M. Lerouge d'un ton

beaucoup plus doux. Pardon ! mais que diable ! quand on n'est pas coupable, on le dit tout de suite. Je ne vous en veux pas, moi ; et, avec votre silence, voyez pourtant ce qui peut arriver. Vous devez croire que je suis méchant ; je vous traite avec une dureté qui n'a pas le sens commun ; pourquoi ? parce que, à coup sûr, je me suis imaginé des choses qui ne sont pas. Est-ce votre veste qui est là, par terre?

— Je n'en ai plus besoin, monsieur.

— Il perd la tête, pensa M. Lerouge en relevant la veste et la mettant sous son bras. Si vous vouliez seulement nous dire un mot... Qu'est-ce que cela vous coûterait? Vous serez bien obligé de faire votre confession tout à l'heure à l'officier du poste. Que ne nous la faites-vous? Dans la garde nationale, officiers et soldats sont de la même farine. Il ne faut pas mettre d'orgueil à cela. Nous sommes des pères de famille, vous êtes un enfant, qu'y aurait-il d'extraordinaire à nous avouer franchement ce que vous alliez chercher dans ce bateau? Votre bonne amie, peut-être? ce n'est pas un crime. Est-ce que nous n'avons pas tous passé par là?

M. Lerouge avait beau entasser paroles sur paroles, comme cela arrive aux gens qui ont un bon cœur et qui cherchent à réparer une sottise qu'ils se reprochent, il ne put obtenir un seul mot du jeune homme. M. Duval, quoique ayant mieux débuté avec lui, essaya tout aussi vainement de lui faire rompre le silence. Il marchait tranquillement entre ses deux conducteurs, non avec cet air d'insouciance ironique qu'on remarque dans les criminels de profession, mais avec la résignation de quelqu'un qui n'a rien à craindre, et pour qui une arrestation n'est pas même un événement.

Aux éclats de rire bruyants qui se faisaient entendre à l'approche du corps de garde, il était clair que quelque plaisant s'était chargé, cette nuit-là, d'égayer ses camarades, et qu'il s'en acquittait avec le plus grand succès. L'arrivée de M. Lerouge, connu dans le quartier pour un bon vivant, semblait devoir ajouter encore à l'hilarité générale ; mais en découvrant à travers la fumée du poêle et des cigares la figure pâle et souffrante du jeune garçon qui le suivait, les idées prirent sur-le-champ une autre direction, et

chacun se pressa à l'envi autour de la table du capitaine pour savoir de quoi il allait être question.

— Capitaine, dit M. Lerouge, voyez si vous serez plus heureux que M. Duval et moi, et si vous réussirez à faire parler ce jeune homme que nous venons de trouver sur le bord de la rivière, près d'un bateau de blanchisseuses.

— C'était peut-être pour y mettre le feu, s'écria une voix.

— Sa figure serait bien trompeuse, répondit le capitaine; il n'a pas l'air d'un malfaiteur. En parlant ainsi, il fixait sur le pauvre garçon des regards où se peignait la plus tendre compassion. Dites-nous, mon bon ami, ce que vous pouviez aller faire à onze heures du soir dans un tel endroit.

— Me noyer, monsieur le capitaine.

Il y eut comme un mouvement électrique qui fit reculer tout le monde à la fois. Le capitaine était frappé de terreur. Pour le jeune homme, impassible au milieu de la consternation qu'il avait produite, on pouvait juger que sa résolution de quitter la vie lui paraissait si naturelle qu'il avait peine à comprendre l'effroi qu'elle venait de causer.

Alors un important (où ne s'en trouve-t-il pas?), un de ces gens pour qui le besoin de débiter des lieux communs est un besoin de première nécessité, crut l'occasion favorable pour donner carrière à son talent. Le capitaine le laissa faire quelque temps, faute de savoir lui-même comment reprendre un interrogatoire qui avait commencé d'une manière aussi imprévue. L'important s'en donnait donc tout à son aise. Mais son sermon était si choquant, son exaltation à froid si ridicule, que le bon capitaine, pour couper court, adressa au jeune homme la première question qui lui vint à l'idée.

— Comment vous nommez-vous, mon enfant?

— Félix, monsieur le capitaine.

— Tiens, Félix! remarqua le plaisant de cette-nuit-là, qui était déjà rentré dans son naturel; Félix veut dire heureux, je crois. C'est un singulier nom pour un garçon qui voulait se noyer.

S'il comptait produire de l'effet, il se trompa.

— Eh bien! Félix, reprit le capitaine, vous êtes avec des amis; parlez-nous comme à des amis. A votre âge, qui a pu

vous porter à une action aussi désespérée? Je suis vieux. Eh! mon Dieu, que de fois j'ai eu plus besoin de courage qu'il n'en faut pour renoncer à la vie! Un homme doit s'habituer de bonne heure à lutter contre l'infortune. Avez-vous des parents?

— Une mère à l'hôpital, et qui est peut-être morte dans ce moment-ci.

— C'est tout?

— C'est tout.

— Quel est votre état?

— Je n'en ai plus. J'avais un maître qui m'a renvoyé de chez lui.

— On trouve toujours à travailler.

— Regardez mes bras, monsieur le capitaine.

En parlant ainsi, le pauvre enfant avait retroussé les manches de sa chemise pour montrer d'horribles cicatrices à peine refermées.

— Bon Dieu! qu'est cela? Où avez-vous reçu ces blessures?

— Dans les journées de juillet.

M. Lerouge fit un bond.

— Pauvre petit héros! et moi qui le rudoyais. Par bonheur, je m'en suis repenti tout de suite. Un vainqueur de juillet! Capitaine, il ne faut pas que cela lui fasse tort dans votre esprit.

— Vous êtes fou, monsieur Lerouge, répondit le capitaine en souriant. Pourquoi tort? Parce qu'apparemment dans vos idées je suis carliste.

— Capitaine, nous vous avons choisi et nous vous choisirions encore, quoique vous ne disiez jamais comme nous.

— Laissons cela. Cet enfant ne peut plus se soutenir; prenez-le d'un côté et moi de l'autre, et plaçons-le dans un fauteuil.

— Il meurt de faim, peut-être.

— Est-il possible de mourir de faim à Paris? dit le plaisant qui gardait rancune à Félix du mauvais quolibet qu'il avait fait sur son nom, on voit tant de comédies de ce genre-là tous les jours!

— Mais regardez ses lèvres, comme elles sont décolorées. Il meurt de besoin, j'en suis sûr.

Ces mots n'était pas achevés que la table se couvrait déjà du peu de provisions qu'il y avait dans le corps de garde. C'était à qui apporterait quelque chose, le plaisant et même l'homme aux sermons comme les autres.

A force de vinaigre et d'eau fraîche, on parvint enfin à ranimer Félix. Chacun attendait ce moment comme s'il eût été question de son meilleur ami. Ce visage si jeune et si flétri par la souffrance, ces bras qu'il n'avait pas eu le temps de recouvrir et qui attestaient son courage; cette misère et cet abandon pour toute récompense; le retour qu'on fait involontairement sur soi-même quand on est témoin d'un malheur si complet; tout concourait à rendre Félix l'objet d'une bienveillance général. A cet empressement il ne pouvait répondre que par un triste sourire; mais, rencontrant la main du capitaine, il la baisa avec transport en répandant un torrent de larmes.

— C'est bon! c'est bon! criait M. Lerouge. Pleure, pleure, mon petit; cela détend. N'est-ce pas, capitaine, que cela détend? S'il pouvait manger à présent, je le regarderais comme sauvé. Dites, avez-vous faim, mon ami?

— Une faim terrible, monsieur.

— Eh bien! prenez seulement garde de vous faire du mal, et mangez tout ce qui est là-dessus.

Félix ne se le fit pas dire deux fois.

Cependant le factionnaire, qui n'avait été instruit qu'en gros de cette scène, et qui n'avait pas pu partager les émotions de ses camarades, tout en allant et venant devant le poste du corps de garde, avait fait une réflexion : Comment des blessures reçues en juillet n'étaient-elle pas encore complétement cicatrisées? Pour une personne qui craint d'être dupe, une idée comme celle-là est un tourment. Il entre donc, et prenant juste le temps d'adresser à Félix cette question dont il ne voulait pas perdre le mérite, il retourne aussitôt à son poste, laissant aux autres le soin de recueillir la réponse du jeune homme.

Mais c'est vrai, dit quelqu'un.

— La remarque est juste, répliqua un autre.

— Nous allons voir, ajouta un troisième.

Et déjà des groupes commençaient à se former.

Mais Félix, à qui la nourriture qu'il venait de prendre avait rendu des forces, répondit du ton le plus calme et le plus vrai : — Si vous voulez, messieurs, ne pas m'obliger à vous nommer mon maître, je suis prêt à ne vous rien cacher. Vous n'avez peut-être pas oublié qu'il était beaucoup question, dans un temps, de certaines ordonnances qui effrayaient tout le monde.

— Certainement non, nous ne l'avons pas oublié, et nous ne l'oublierons jamais! Telle fut l'exclamation générale.

— On ne parlait que de ça à la maison, continua Félix, et quand je sus qu'on se battait, je demandai à mon maître la permission d'y aller comme les autres. Il ne le voulut pas encore, je ne sais pourquoi. Mais quand il vit que l'affaire était bien engagée, il ne m'en empêcha plus ; au contraire même, il me donna un de ses pistolets. Oh ! le bon pistolet ! et la main du petit brave se serra comme s'il le tenait encore. Bientôt je pris le sabre d'un homme que j'avais tué ; un bon sabre aussi... je pus aller partout. On croirait que le courage est difficile; ah! mon Dieu, ça s'apprend tout de suite. Mais c'est cruel d'être trop blessé avant la fin. Il faut être juste, mon maître fut bien bon pour moi quand on me rapporta chez lui. Il y en avait qui parlaient d'hôpital. — Un héros comme lui ! disait-il devant tous ceux qui étaient là, c'est mon enfant, je l'adopte.

— Parbleu ! je crois bien, s'écria M. Lerouge avec l'expression d'attendrissement la plus singulière qu'ait jamais présentée figure humaine. Continuez, continuez, mon cher ami.

— Notre maison faisait plaisir à voir; madame, qui est une dame qui ne s'était jamais mêlée de rien, au lieu de se contenter de faire de la charpie dans sa chambre, comme faisaient beaucoup d'autres dames, avait préféré venir pour cela dans la loge de ma mère, qui était sa portière, afin, disait-elle, d'encourager les autres. Les femmes de chambre, les cuisinières, tout était là compère et compagnon ; et même

dans mon petit cabinet, monsieur amenait chaque personne qui venait chez lui. S'il faut tout dire.....

— Oui, oui, il faut tout dire.

On n'a pas besoin de faire observer que cette injonction venait de M. Lerouge; Félix lui semblait ne parler que pour lui. S'il avait jeté les yeux sur le capitaine, il aurait vu que l'intérêt qu'il portait au jeune homme, quoique moins bruyant que le sien, n'en était pas moins vif.

— Alors donc, s'il faut tout dire, au bout de quelque temps, ma mère vint me raconter qu'une dame du quartier assurait que je ne guérirais jamais, parce que le chirurgien qui me traitait, et que monsieur avait renvoyé, assurait qu'on ne faisait pas faire tout ce qu'il y avait à me faire faire.

— Que n'alliez-vous à Saint-Cloud ou dans un hospice quelconque? Il n'y en a pas un qui ne vous eût été ouvert.

— Oh bien oui! mon maître n'entendait pas de cette oreille-là. C'est comme pour les récompenses nationales, il disait qu'il fallait les laisser à ceux qui n'avaient pas autre chose; que pour moi je ne manquerais jamais de rien; c'était au point qu'il y avait du monde qui me trouvait déjà trop heureux. Sans me flatter, si j'avais voulu être glorieux, il y avait de quoi. Quand on me faisait venir autour de la table, après le dessert, les éloges qu'on me donnait ne peuvent pas se dire : bien mieux, monsieur poussait la chose jusqu'à me faire mettre à la fenêtre, à côté de lui, tout habillé en malade que j'étais, ma casquette sur la tête. Les voisins pouvaient nous voir. Il n'y avait que ma mère qui me répétait toujours : — Avec tout ça tu ne guéris pas. Ce n'est pas qu'elle crût que c'était parce que monsieur était fier de montrer mes blessures, et que, quand je serais guéri, il n'aurait plus rien à montrer; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'un beau jour il mit ma mère à la porte et moi ensuite.

— Sans plus de façons?

— Mon Dieu, non. Si c'est vrai que les gens qui sont venus en place par rapport aux journées de juillet se soient repentis, comme on le dit, de ce que nous avons fait, il est bien possible que monsieur ait réfléchi et qu'il se soit repenti comme les autres.

— Il y en a bien de cet acabit-là, qui ont eu la prétention de ne se servir de nous que comme d'instruments dont ils se déferaient quand ils ne leur seraient plus bons à rien.

Cette boutade s'élevait d'un lit de camp où était resté le seul garde national qui, en apparence, n'avait pris aucune part à ce qui s'était passé, mais qui n'avait cependant pas perdu un seul mot de tout le récit de Félix.

— Je parie que je connais son maître, continua-t-il en s'élevant un peu sur son coude.

— C'est bien possible, monsieur, mais ne le nommez pas, je vous en prie.

— N'avait-il pas eu une grande place dont il avait été destitué quelque temps avant les fameuses journées ?

— Oui, monsieur.

— Ce qui lui faisait bien de la peine.

— Comme de juste.

— Il criait en diable contre les ministres d'alors ?

— Depuis le matin jusqu'au soir, c'est vrai.

— Contre l'arbitraire?

— Que de fois j'ai entendu ce mot-là !

— Et n'a-t-il pas une place plus belle aujourd'hui ?

— Magnifique, à ce qu'on assure.

— Aussi ne veut-il plus qu'on parle des journées de juillet.

— Dans les derniers temps que j'étais chez lui, il trouvait seulement qu'on en parlait trop.

— Que croyez-vous, mon ami, qu'il répondrait à quelqu'un qui chercherait à vous être utile?

— Monsieur, n'y allez pas ; il vous répondrait que je suis un républicain. Ça lui est déjà arrivé. Je lui ai même écrit pour lui demander ce que c'était, mais il m'a menacé de me faire mettre en prison pour me l'apprendre.

— Ennemi de l'arbitraire ! c'est bien cela ; c'est cela même.

— Ce fut le coup de grâce pour ma mère; elle en tomba malade. Nous n'avions pas grand'chose; je me mis à la soigner ; vous jugez que ça ne me guérissait pas. Quand il fallut l'emmener à l'hôpital, ma foi ! je pensai que pour moi ça n'en valait pas la peine. Voilà pourquoi on m'a trouvé près du bateau.

— Camarades, c'est toujours à nous de réparer les sottises de ces messieurs; je suis sûr que vous êtes tous de mon avis : il faut faire une collecte pour ce garçon. Voici ma part. Quant à votre maître, mon cher ami, continua ce bon citoyen, rassurez-vous, je ne le connais pas; mais je connais tant de ses pareils qu'en vous faisant les questions que je vous ai adressées, je savais d'avance toutes vos réponses. Et il s'étendit de nouveau sur le lit de camp.

— Et moi, Félix, demanda alors le capitaine, regardez-moi bien; êtes-vous sûr de ne m'avoir jamais vu?

— C'est vrai, monsieur, j'en avais déjà eu l'idée. Vous êtes venu à la maison. N'est-ce pas vous qui aviez ce grand chien noir? Oui, je me le rappelle maintenant. Votre habit de garde national, et puis je n'osais pas trop fixer les yeux sur vous; c'est ce qui m'empêchait d'être sûr. Quel bonheur de voir un monsieur qui venait chez monsieur! Eh bien, mon capitaine, puisque c'est comme ça, qu'est-ce que vous allez faire de moi?

— Cela me regarde donc?

— Oui, mon capitaine, si vous avez cette bonté-là.

— C'est fort bien, dit M. Lerouge; mais en attendant, voici ce qui vous appartient, mon petit brave. Et il déposait sur la table une pile d'argent qu'il venait de recueillir.

— Cela m'appartient?

— Oui.

— Mon capitaine, qu'est-ce que c'est donc que cet argent?

— C'est un présent que vous font nos camarades.

— En vérité, ces messieurs sont bien bons; je suis bien sensible: mais je ne crois pas que je puisse accepter. Qu'en pensez-vous, mon capitaine?

— Quand ce ne serait que pour votre mère.

— Pauvre mère! C'est juste. Mais, mon capitaine, si vous vouliez le lui donner vous-même, ça lui paraîtrait moins louche. Sa tête est bien affaiblie depuis qu'elle est malade; elle n'aurait qu'à ne pas me comprendre du premier coup.

— Allons, je vois que je vais être chargé de toutes vos affaires.

— Oui, mon capitaine.

— J'y mets cependant une condition, c'est que vous ne vous battrez plus.

— Non, mon capitaine; mais vous me ferez engager dans un régiment?

— Vous n'êtes pas encore d'âge à être soldat.

— Comme tambour, mon capitaine.

— Commençons d'abord par vous faire guérir; nous verrons après.

— Oui, mon capitaine.

Félix est guéri; Félix est tambour. En partant de ce grade, on peut aller loin; le plus difficile est de ne pas oublier son origine.



Mr DÉSORMEAUX NE SE LASSAIT PAS DE

L'ADMIRER DANS CETTE ATTITUDE

Melle de Palezane

MADEMOISELLE

DE PALÉZANE.

(NOUVELLE.)

Les Désormeaux avaient toujours possédé dans leur province quelqu'une de ces charges qui donnaient autrefois le privilége de s'appeler des gens du roi ; privilége qui ne permettait pas, il est vrai, de marcher tout à fait de front avec la noblesse, mais qui laissait la faculté de se croire fort au-dessus de la bourgeoisie. Malgré cette précieuse origine, M. Charles-Jules-Richard Désormeaux ne se croyait au-dessus de rien. Seulement, par une habitude de famille, il avait sollicité et obtenu un assez bel emploi ; mais la preuve que ce n'était ni par intérêt ni par vanité qu'il l'avait désiré, c'est qu'à la mort de sa femme, il s'était hâté de s'en défaire pour aller habiter une terre qu'il possédait aux environs d'Angers. Là, après avoir placé sa fille dans un couvent, et envoyé son fils au collége de Vendôme, il se livrait à l'indolence de son caractère qu'il décorait du nom de philosophie. Il lisait peu, se promenait, faisait quelques visites et s'ennuyait beaucoup ; mais comme on s'ennuie à la campagne, à son aise, ce qui était bien quelque chose pour lui.

« Je n'ai que deux enfants, se disait-il ; en se mariant, ils

trouveront chacun dans la famille où ils entreront une fortune égale à celle que je leur laisserai ; cela doit leur suffire s'ils sont raisonnables ; s'ils ne le sont pas, je ne vois pas pourquoi je me gênerais pour eux. La modération seule assure le bonheur. »

Et cependant, quoique très-modéré, M. Désormeaux n'était pas heureux. Des regrets vagues, augmentés par la solitude où il vivait, lui faisaient penser que les fonctions qu'il avait quittées n'étaient pas bien fatigantes ; qu'en les conservant encore quelque temps, c'eût été un établissement honorable pour son fils, ou une dot qui aurait pu faciliter le mariage de sa fille. D'autres idées venaient encore se jeter à la traverse. Il craignait d'avoir trop compté sur ses forces ; il n'avait que quarante-deux ans ; le veuvage commençait à lui sembler pénible. Mais comment en sortir avec le genre de vie qu'il avait adopté ; et quelle femme voudrait s'associer au sort d'un ermite?

A l'extrémité de ses domaines se trouvait une assez jolie maison d'habitation qui lui appartenait. Une famille d'Angers l'avait louée fort longtemps ; mais depuis un an elle était vacante, et le notaire de M. Désormeaux pensait à la faire annoncer par des affiches, quand il reçut de Paris une lettre dans laquelle on le priait de chercher, aux environs d'Angers, une retraite décente pour une personne à qui l'air de ce pays avait été recommandé. On devine bien que la retraite décente fut tout de suite indiquée au correspondant de Paris, et voici de quelle manière il répondit à plusieurs questions que M. Désormeaux avait chargé son notaire de lui adresser :

« Mlle Olympe de Palézane doit avoir de vingt-six à vingt-huit ans. Je ne l'ai vuè qu'une fois chez un de ses parents ; elle m'a paru fort aimable. Les soins quelle a donnés à ce parent dans la dernière maladie qu'il a faite ; le chagrin de le voir dépérir chaque jour ; sa mort, enfin, dont elle a été le triste témoin, ont attaqué la santé déjà fort délicate de Mlle de Palézane, et ce motif, joint à la modicité de sa fortune, l'a déterminée à se retirer dans votre pays qu'on lui a beaucoup vanté. Ce sera pour le propriétaire un voisinage très-précieux, en ce que cette demoiselle n'entraîne aucune suite avec elle. »

Ce dernier mot fut celui qui résonna le plus agréablement à l'oreille de M. Désormeaux. Une demoiselle sans suite ! et une demoiselle de vingt-six à vingt-huit ans, et qu'on dit aimable, pour un reclus, quel événement !

Des réparations sont ordonnées aussitôt, afin de rendre la maison digne d'une pareille hôtesse ; Bazile, un vieux domestique, en a la surveillance. Après les réparations viennent les embellissements ; tout, jusqu'au jardin, prend un nouvel aspect. Dieu sait le mouvement que se donna M. Désormeaux ; aussi, les paysans étonnés concevaient-ils la plus haute idée d'une personne pour laquelle il sortait si visiblement de son caractère. Au bout de trois semaines d'attente, une voiture s'arrête dans la cour du château ; une femme en descend ; c'est Mlle Olympe de Palézane. Aux yeux d'observateurs un peu fins, cette première vue ne lui aurait pas été bien favorable ; mais les gens simples, que la curiosité a rassemblés autour d'elle, ne peuvent pas s'apercevoir de ce qu'il y a d'apprêté dans son maintien et dans sa marche.

Tandis que le châtelain, pris au dépourvu, se hâte de mettre un peu d'ensemble dans sa toilette, Bazile, qui fait les honneurs du salon à la nouvelle arrivée, ne néglige rien pour lui vanter la résidence dont elle vient prendre possession. « Les paysans sont doux ; l'eau est excellente ; il ne pleut juste que ce qu'il faut, et le soleil n'est jamais incommode. » Certes, il était impossible au zèle de ce brave homme d'aller plus loin ; aussi Mlle de Palézane en parut-elle touchée ; on assure même qu'un léger sourire vint effleurer ses lèvres.

Dans ce moment, M. Désormeaux fit son entrée. Tout en s'habillant, il avait préparé un compliment sur le patron de ceux qu'on faisait autrefois à une jolie femme ; mais l'air imposant dont on le reçut glaça tout à coup sa galanterie ; les formules de respect prirent la place des fadeurs, et il ne s'en serait jamais tiré si Mlle Olympe, contente de l'effet qu'elle avait produit, ne fût venue à son secours avec cet air d'aisance que donne toujours la vanité satisfaite.

— Monsieur, lui dit-elle du ton le plus gracieux, s'il faut en croire votre valet de chambre, ce pays doit être un paradis terrestre.

— Il le deviendra indubitablement, mademoiselle, si vous nous faites l'honneur de l'habiter.

Cette heureuse repartie fut suivie de quelques moments de silence; après quoi, M. Désormeaux, sentant bien qu'il lui serait difficile de soutenir la conversation sur un ton aussi élevé, offrit à la noble étrangère de la conduire à la maison qu'elle venait voir ; ce qui fut accepté avec empressement.

Quoique le trajet eût à peine duré un quart d'heure, M. Désormeaux savait déjà que le monde et ses illusions n'avaient plus aucun attrait pour Mlle de Palézane; elle avait sondé les profondeurs de la vie; sa seule ambition désormais était le calme et le repos. Il savait aussi que son âme se plaisait aux impressions douces, et que son cœur était compatissant. Tant de confiance enchantait le cher homme ; il n'avait plus qu'une crainte, celle de ne pouvoir fixer près de lui une femme aussi parfaite.

Ils avaient parcouru la maison dans le plus grand détail ; tout avait été examiné avec la plus scrupuleuse attention ; mais Mlle de Palézane avait gardé un sang-froid désespérant. Quelle anxiété ! M. Désormeaux n'osait plus interroger cette figure qu'il avait trouvée tant de fois immobile, et cependant il lui fallait connaître son sort.

Son sort ! dira-t-on. De quoi s'agit-il donc? Du loyer d'une chétive maison ! Si M. Désormeaux ne la loue pas à Mlle de Palézane, il la louera à un autre, sans doute ; mais depuis un mois il n'était occupé que de Mlle Palézane ; c'est pour elle, sur l'idée qu'il s'en était faite, qu'il s'est donné tant de soins ; la voilà ; elle est sous ses yeux ; la réalité surpasse de beaucoup les rêves de son imagination. Faudra-t-il renoncer tout à coup aux agréments qu'il s'était promis d'un si doux voisinage?

L'ennui a improvisé plus de passions qu'on ne croit. Non pas que Mlle Olympe fût entièrement dépourvue d'attraits ; sa figure, au contraire, ne manquait pas d'une certaine régularité ; sans le travail qu'elle lui faisait subir pour lui donner l'air imposant, on aurait même pu la trouver agréable ; mais ce travail trop visible gâtait tout. Doué de cette heureuse faculté qui fait prendre les gens pour ce qu'ils se donnent,

M. Désormeaux n'hésita pas à traiter la superbe étrangère comme une reine déchue, ou quelque divinité exilée des cieux, qui devait couvrir de gloire la contrée où elle daignerait fixer son séjour. Le moyen pour M[lle] de Palézane de ne pas se laisser fléchir à cet air de soumission !

— Monsieur Désormeaux, dit-elle enfin, à la peine que vous avez prise pour arranger cette maison, vous devez la trouver admirable ; c'est tout simple. Malheureusement je viens de quitter à Paris un logement qui était une perfection. Je vous avouerai que, sans m'attendre à rencontrer ici la même élégance, je m'étais figuré les choses un peu plus complètes.

— Que vous étiez-vous donc figuré, mademoiselle?

— Je m'étais figuré, par exemple, qu'il y aurait des persiennes à toutes les croisées, ou pour le moins à celles qui sont du côté du midi.

— Il est facile d'en mettre.

— Je m'étais figuré aussi que le salon et la chambre à coucher seraient en parquet.

— On peut les faire planchéier.

— Planchéier ! c'est mettre des planches les unes à côté des autres, je crois ; ce n'est pas cela que je m'étais figuré ; c'était du parquet, du vrai parquet. Vous savez bien ce que c'est que du parquet ?

— Parfaitement, mademoiselle.

— Je ne vous en demande que dans deux pièces ; à Paris, j'en avais partout ; je ne suis pas exigeante, comme vous voyez. Une chose encore que je devais tout naturellement me figurer, c'était des chambranles de cheminées plus modernes. Je suis sûre que vous n'y avez pas pensé ; mais à présent que je vous en ai fait l'observation, cela doit vous sauter aux yeux, n'est-il pas vrai ? Cependant, monsieur Désormeaux, si vous trouvez que je demande trop de choses, il faut me le dire ; je vous en prie en grâce. »

Tout cela était accompagné de minauderies si majestueuses, que le pauvre M. Désormeaux se serait regardé comme le plus grossier des hommes, s'il eût fait la moindre objection. Il aurait pu penser cependant que M[lle] de Palézane était descendue

dans son château, qui n'avait ni parquet ni chambranles très-modernes, où les poutres se montraient dans leur nudité native; château enfin comme on en trouve encore beaucoup en France, et auxquels il ne manque qu'un peu d'étendue et d'élévation pour avoir l'air d'une maison bourgeoise. Mais cette idée ne lui vint pas, tout occupé qu'il était de savoir où logerait Mlle Olympe, en attendant que la maison fût dans l'état où elle s'était figuré la trouver, et qu'elle eût écrit pour faire venir son mobilier. Lui proposer de passer ce temps-là chez lui, chez un homme seul, c'était s'exposer à un refus; mais la laisser retourner à Angers!

Pour elle, toujours princesse, il semblait que de pareils détails ne la regardaient pas; c'était à M. Désormeaux à s'en occuper. Un éventail à la main, elle mesurait nochalamment le salon, pour décider la place de ses meubles, quand la Providence, dont la mission spéciale, comme chacun sait, est de protéger les hauts personnages, suscita tout à coup Mme Berger, sœur du curé de l'endroit.

Mme Berger, veuve d'un huissier-priseur, s'était retirée auprès de son frère, aussitôt après la mort de M. Berger. C'était la meilleure personne du monde, d'une grande activité, d'une grande obligeance; se mêlant de tout, et, contre l'ordinaire des gens qui se mêlent de tout, finissant par arranger à peu près tout. On pense bien qu'elle ne fut pas avertie la dernière de l'arrivée de Mlle de Palézane; et un peu par curiosité, beaucoup par cet instinct de bonté qui lui faisait prévoir que sa visite pourrait bien être utile à une femme en voyage, elle se mit en chemin pour aller la trouver.

—Bonjour, monsieur Désormeaux, s'écria-t-elle en entrant. J'ai bien l'honneur d'être votre servante, mademoiselle. Mon frère, qui est le curé d'ici, est allé visiter un pauvre homme qui demeure assez loin et qui est bien malade; sans cela, je l'aurais amené avec moi pour lui faire connaître plus tôt l'aimable paroissienne dont vraisemblablement nous allons faire l'acquisition.

— J'ai affaire à un propriétaire si complaisant.

— A qui le dites-vous? M. Désormeaux est le roi des hommes. Vous verrez aussi ses enfants; ce sont les plus jolis

petits anges qu'on puisse connaître. Ah çà ! mademoiselle, est-ce que vous allez tout de suite rester ici?

— Je n'en sais vraiment rien. Monsieur Désormeaux, madame me demande si je vais rester tout de suite ici.

— Mais, balbutia M. Désormeaux, si j'osais vous l'offrir, mademoiselle, ma maison est à vos ordres jusqu'à ce que tout soit prêt dans la vôtre.

— Cette proposition me touche infiniment; mais, entre nous, monsieur Désormeaux, elle me semble inadmissible ; je m'en rapporte à madame.

— Ah ! reprit Mme Berger, à la rigueur, oui, j'entends bien ; mais M. Désormeaux est un papa.

M. Désormeaux ne fut pas très-content de la remarque.

— Faisons mieux, continua-t-elle, venez au presbytère; vous y resterez tant que vous voudrez ; ça ne nous gênera pas ; ça nous fera plaisir. Mon frère a beaucoup d'instruction ; vous pourrez causer avec lui ; nous avons trois chambres qui ne font rien ; si vous n'acceptez pas, vous aurez tort.

En présence de tant de bonhomie, il n'y a pas de dignité qui puisse tenir ; Mlle de Palézane était vaincue. Elle essaya bien encore de donner l'air d'une faveur à son consentement d'aller loger chez le curé ; ce fut peine perdue ; la bonne Mme Berger n'y vit que le plaisir d'avoir pu rendre un service. Elle emmena Mlle de Palézane au presbytère où M. Désormeaux dîna avec elles ; et le soir, quand il fallut s'en retourner, le pauvre homme s'imagina être triste, et se trouva plus seul qu'à l'ordinaire.

Ce fut Louison qui vient ouvrir à son maître. Louison était une grosse fille au service de M. Désormeaux ; on n'en a jamais su davantage ; seulement on avait remarqué que quand elle était de mauvaise humeur, M. Désormeaux ne lui imposait pas plus qu'un autre. Ce soir-là elle était de mauvaise humeur de l'avoir attendu plus tard qu'à l'ordinaire.

— J'ai fait coucher le père Bazile, lui dit-elle ; il ne faut pas non plus tuer les gens. Il a eu assez de mal, Dieu merci ! depuis un mois ; et on dit que cette demoiselle n'est pas contente, et qu'elle trouve qu'on n'en a pas encore assez fait. Qu'est-ce que c'est donc que cette demoiselle-là ? Faut croire

qu'elle descend du paradis, puisqu'elle est si difficile; elle aurait ben dû en amener une servante au moins. Qu'est-ce que ça veut dire de faire des embarras comme ça quand on n'a seulement pas une servante? Grâce au ciel! vous n'avez plus de maison à louer; car c'est un fier travail.

— Qu'est-ce que cela te fait à toi? Je te demande un peu la peine que cela t'a donnée.

— Quand je pense qu'il y a plus de six mois que je vous parle de faire recarreler la laiterie; et, pour cette demoiselle, rien ne vous coûte. Elle a déjà dit à Bazile que son jardin n'était pas assez grand. Il paraît que c'est de ces demoiselles qui demandent toujours.

— De quoi te mêles-tu?

— Si vous allez dépenser plus d'argent que ça ne vous rapportera, autant laisser la maison comme elle était.

Souvent des observations grossières, auxquelles on n'a pas l'air de prêter attention, vous font plus d'effet qu'on ne voudrait se l'avouer à soi-même. M. Désormeaux était un homme d'ordre, c'est peut-être pour cela qu'il s'ennuyait; car à quoi sert l'ordre quand on ne sait que faire de son temps? Ce qu'il avait accordé d'enthousiasme le matin, il le calculait de sang-froid à cette heure, et il ne pouvait s'empêcher de se trouver bien magnifique. Il n'avait pas encore de bail; Mlle de Palézane pouvait se dédire; d'ailleurs, qu'est-ce que c'était au juste que Mlle de Palézane? il n'y avait pas jusqu'à la remarque de Louison, sur ce qu'elle n'avait pas amené de femme de chambre avec elle, qui ne trouvât aussi sa place dans les réflexions qu'il faisait.

Ces idées l'occupaient encore le lendemain, en accompagnant au presbytère une petite voiture chargée des effets que sa nouvelle hôtesse, à son arrivée, avait déposés chez lui. Il avait pensé qu'après un voyage aussi long, elle serait trop fatiguée pour se lever de bonne heure, et qu'il aurait tout le temps de sonder Mme Berger sur les observations qu'elle aurait faites de son côté.

Mme Berger était sous le charme le plus complet; elle ne parlait de sa belle étrangère qu'avec admiration. Dans un long entretien qu'elles avaient eu ensemble, tout ce que celle-

ci avait laissé entrevoir de modestie, de simplicité, de résignation aux ordres de la Providence, avait jeté la bonne dame dans des ravissements dont elle avait peine à se ravoir.

— Ah ! monsieur Désormeaux, s'écriait-elle, quel bonheur pour nous que Dieu lui ait suggéré l'idée de venir habiter notre pays ! C'est un trésor pour les pauvres ! Elle a perdu de grands avantages de fortune, à ce qu'il paraît; mais son bon cœur trouvera moyen de suppléer à tout. Quand on a renoncé au luxe et aux vanités du monde...

— Cependant, permettez-moi un peu, madame Berger, dans les arrangements qu'elle m'a demandés hier, il y en a beaucoup qui ne sont guère de première nécessité.

— Je voulais vous en parler. Nous nous sommes occupées de vous, elle vous trouve trop facile, elle serait au désespoir d'avoir abusé de votre complaisance; elle doit même s'expliquer avec vous à ce sujet. Elle ne sait pas le prix des choses; mais si elle a été trop loin, vous pouvez le lui dire ; rien ne fait difficulté avec elle. Croiriez-vous qu'elle avait une femme de chambre...

— Elle avait une femme de chambre ? répéta M. Désormeaux.

— Qu'elle avait, pour ainsi dire, élevée ; qu'elle avait comblée de bienfaits. Au moment de partir avec sa maîtresse, cette fille lui a déclaré tout sèchement qu'elle ne pouvait pas quitter Paris. C'était une contrariété épouvantable, vous m'avouerez. Eh bien ! Mlle de Palézane, sans lui faire la moindre objection, lui a réglé ses comptes sur-le-champ, et, pour ne pas lui donner la satisfaction d'avoir retardé son voyage, elle s'est mise en route, comme si de rien n'était, et nous est arrivée toute seule. Je trouve cela parfait.

M. Désormeaux ne pouvait pas supposer que Mme Berger eût deviné une partie des préventions qui lui étaient passées par la tête ; il se sentit donc soulagé d'un grand poids en l'entendant parler ainsi. Mais que fut-ce quand Mlle de Palézane, bien belle, bien reposée, dans un négligé charmant, vint elle-même lui demander pardon de ses exigences de la veille ? Elle ne voulait plus rien que ce qui était ; elle s'étonnait d'avoir

montré tant de frivolité, elle dont le caractère était tout à fait opposé à ce défaut. Elle suppliait M. Désormeaux d'oublier ses enfantillages, et pour preuve que la maison lui convenait sans autres arrangements, elle espérait qu'il voudrait bien lui prêter quelques meubles pour qu'elle pût s'y établir tout de suite; ne voulant pas, ajouta-t-elle en prenant affectueusement la main de Mme Berger, être à charge plus longtemps à l'excellente amie qui lui avait donné l'hospitalité de si bonne grâce.

A ce nom d'excellente amie, Mme Berger, les yeux pleins de larmes, ne put s'empêcher de faire la révérence.

— Ah! restez, restez avec nous, ma chère demoiselle, tout le temps que vous voudrez. Si vous croyez que nous n'avons que notre cure, vous vous trompez; la Providence, grâces lui soient rendues! nous a mis en état de pouvoir être agréables de temps en temps aux personnes qui veulent bien nous honorer de leur amitié.

M. Désormeaux, comme par un acquit de conscience, insistait à son tour pour remplir tous les engagements qu'il avait pris.

— Soyez de bonne foi; vous ne saviez pas ce que vous faisiez, lui répondit-on d'un son de voix tout particulier.

— On perdrait la tête à moins, mademoiselle.

Au pincement de lèvres de Mlle de Palézane, il put craindre un instant que le trait n'eût paru un peu fort; mais ce ne fut qu'un nuage qui disparut presque aussitôt. On s'humanisa même jusqu'à accepter le dîner que le galant propriétaire offrait pour ce jour-là, à la condition cependant qu'il ferait tout son possible pour mettre la maison en état d'être habitée le surlendemain au plus tard.

Cette journée fut une véritable journée d'enchantement. Le curé ayant annoncé qu'il ne pourrait venir qu'au moment de se mettre à table, on eut toute la matinée pour parcourir les environs. Dans cette promenade champêtre, à l'aspect de ces terres si fertiles qu'on savait appartenir à M. Désormeaux, Mlle Olympe ne crut pas devoir cacher plus longtemps la passion qu'elle avait toujours eue pour ce qu'elle appelait la vie primitive; c'était sa vocation, son rêve habituel. Elle comp-

tait sur Mme Berger pour être initiée à tous les secrets de la véritable existence de campagne. Elle voulait une vache, elle voulait des poules, elle voulait se lever matin ; et pour donner une idée de la manière qu'elle s'affublerait pour aller visiter sa basse-cour, elle se couvrait la tête d'un superbe châle qu'elle ramenait ensuite sur sa poitrine, en croisant ses deux bras, comme une nymphe qui veut se garantir du froid. M. Désormeaux ne se lassait pas de l'admirer dans cette attitude.

Mais il fallut se retrouver le soir en présence de l'impitoyable Louison.

— Jésus, Maria ! lui dit-elle, que la figure de cette demoiselle-là doit être fatiguée à la fin de la journée ! Elle ne la laisse pas un instant tranquille. Qu'est-ce que je suis restée dans la salle à manger? rien que le temps d'aider Bazile à mettre les plats sur la table ; eh bien ! il ne m'en a pas fallu davantage pour m'apercevoir que M. le curé la trouve drôle. Je parierais qu'elle s'en doute bien, et que c'est pour cela qu'elle ne se soucie pas de rester plus longtemps au presbytère.

— Louison, je vous prierai de garder, à l'avenir, vos réflexions pour vous.

— Il n'y a pas de réflexions là-dedans; ça n'ôte rien à cette demoiselle. Je vous ai entendu plus de cent fois gronder votre fille pour ses grimaces; comment c'est-il mal pour mamzelle Marie et que c'est bien pour c'te demoiselle ?

— C'te demoiselle, c'te demoiselle, ne vous regarde pas. Laissez-moi.

Il faut que je prenne garde à Louison, continua-t-il quand il fut seul ; je l'ai laissée s'émanciper ; j'ai eu tort ; mais je n'avais qu'elle pour parler. Elle veut que le curé, qui ne connaît Mlle de Palézane que d'hier, ait déjà des préventions contre elle ; à peine a-t-il eu le temps de la voir. D'ailleurs, le curé ne serait pas une autorité pour moi. Est-ce qu'il se connaît en femme du grand monde? Je ne trouve rien de plus piquant, au contraire, que ce mélange de manières distinguées avec les goûts simples dont elle nous a fait tantôt un aveu si naïf. Ce qu'il y avait à craindre, c'est qu'elle ne pût

pas prendre nos habitudes; elle en avait le germe! C'est fort heureux pour elle et pour nous.

Malgré une sympathie aussi prononcée, quinze jours au moins se passèrent pendant lesquels M. Désormeaux ne vit que très-rarement M[lle] de Palézane. Elle lui avait fait entendre, par M[me] Berger, qu'une femme de son âge ne pouvait guère s'exposer à recevoir de trop fréquentes visites d'un homme encore loin d'être sans conséquence. Pour le consoler, ces dames promettaient d'aller le surprendre quelquefois chez lui. Petit à petit on se relâcha de cette sévérité; on trouva plus simple de se donner rendez-vous à moitié chemin; puis vinrent les correspondances pour convenir de ces rendez-vous; puis les fleurs que M. Désormeaux envoyait à M[lle] de Palézane; puis les fruits; puis mille autres bagatelles. D'abord on avait voulu se fâcher; mais on avait fini par laisser faire, et bientôt il parut plaisant de se parer le soir du bouquet qu'on avait reçu le matin.

Quelque insignifiant que fût ce badinage, M[lle] de Palézane mettait cependant la plus grande importance à ce qu'il ne fût connu que du seul M. Désormeaux; ce devait être un secret entre eux deux. De la part de tout autre, il y avait à craindre de malignes interprétations; avec lui, elle était tranquille, bien tranquille. Il fallait voir de quel air de candeur ce digne homme écoutait cela, et avec quelle bonne foi il promettait une discrétion à toute épreuve; il jurait par son âme de ne parler, sous quelque prétexte que ce fût, ni des bouquets, ni d'un gilet qu'on avait promis de lui broder, ni d'aucune autre confidence qu'on jugerait à propos de lui faire. Rassurée à cet égard, M[lle] Olympe ajoutait chaque jour quelque recommandation nouvelle, si bien que la plus grande peine de M. Désormeaux était de se souvenir de tout ce qu'il devait oublier.

Et quand on pense que ces précautions excessives n'étaient prises que contre M[me] Berger, la personne la plus disposée à rire de tout ce qu'on lui aurait dit en riant, on s'étonne que M. Désormeaux, malgré son ingénuité, n'ait pas été tenté de comparer cette discrétion dont on lui faisait une loi si rigoureuse avec la futilité des secrets qu'on lui donnait à garder.

Ces secrets étaient-ils plus sérieux qu'on ne voulait l'avouer? En se parant des fleurs qu'il lui donnait, Mlle de Palézane était-elle tout à fait innocente?

M. Désormeaux n'avait jamais été curieux ; le bonheur dont il jouissait lui paraissait suffisant; d'ailleurs, sans prendre plus de souci, il arrivait au même résultat. Sa conduite, pour un séducteur de profession, aurait été un chef-d'œuvre; elle forçait la fière Olympe, si elle désirait être devinée, de faire elle-même toutes les avances; que peut-on de mieux? Un jour on laissait entrevoir que si on était encore fille, ce n'était pas faute d'avoir eu de nombreux soupirants; mais on avait toujours été très-difficile. Plus tard, on esquissait le portrait du mari qu'on aimerait : doux, point avantageux, d'un âge rassurant; on aurait fui au bout du monde plutôt que d'épouser un de ces jeunes gens comme ils sont presque tous, fats, tranchants, beaux esprits, voulant toujours qu'on les admire. Pour le coup, ces aveux étaient si clairs que M. Désormeaux s'imagina que Mlle de Palézane n'en sentait pas toute la portée. Il en était embarrassé pour elle.

Les meubles étaient arrivés de Paris; c'était l'époque que Mlle de Palézane avait toujours fixée pour l'inauguration de sa maison. Le curé, sa sœur, M. Désormeaux, et deux ou trois de ces voisins qu'on néglige rarement, parce qu'ils font nombre et qu'on est toujours assuré de leur admiration, avaient été invités à une collation solennelle. Mlle Olympe, invisible depuis plusieurs jours, préparait ses magnificences; il lui fallait pour cela faire subir bien des répétitions à la servante que lui avait donnée Mme Berger. Rose était très-novice; pour lui rendre son rôle plus facile, on commença par lui en donner le costume. Une robe de Mlle de Palézane, recouverte d'un élégant tablier, ses cheveux coupés et frisés de la main de sa maîtresse elle-même, en avaient déjà fait une tout autre personne. Mais savoir donner à propos et ôter des assiettes, remplacer les gâteaux et les fruits par un énorme plateau chargé de tasses, sans écouter ce que diraient les convives, n'être occupée qu'à obéir aux moindres signes de Mlle Olympe, c'était la grande affaire. On mit et on ôta tant de fois des assiettes, on plaça tant de fois le plateau sur la table, on étu-

dia si sérieusement les différents signes qui servent à diriger un service, que Rose enfin crut pouvoir répondre d'elle.

La fête fut alors indiquée pour le dimanche suivant. Pour ajouter à la satisfaction que Mlle Palézane s'en promettait, il se trouva que ce jour-là était justement celui où Paul et Marie, les deux enfants de M. Désormeaux, entraient en vacances. Dès midi, au sortir de la messe, le père les lui amena. Malgré les éloges réitérés que Mme Berger en avaient faits, la surprise fut extrême de les trouver aussi accomplis. Marie surtout paraissait un prodige de grâces et de beauté; l'attrait qu'on se sentait pour elle était indicible, et malgré la disproportion d'âge, on parlait déjà de s'en faire une amie. M. Désormeaux, tout glorieux, ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour faire valoir à sa fille les avantages immenses d'une si précieuse conquête; il lui recommandait de s'en rendre toujours digne, et lorsque Mlle Olympe détacha une brillante écharpe qu'elle portait pour la passer au cou de Marie, peu s'en fallut qu'il ne fût attendri jusqu'aux larmes.

Cependant les paysans, en habits de fêtes, arrivaient de tous côtés. Le bruit répandu qu'à tel jour on devait danser devant la maison de Mlle de Palézane avait suffi pour les mettre tous en mouvement. Dans les pays de domaines, où, en général, les habitations sont assez éloignées les unes des autres, une réunion, quel qu'en soit le but, est toujours un grand sujet de plaisir. Qu'on juge des transports qu'ils firent éclater à l'aspect de quelques bancs rangés sur une place bien battue, bien préparée pour la danse, d'un orchestre composé de deux tonneaux supportant une planche recouverte d'un tapis, et de cette quantité de boules et de quilles, et d'autres divertissements qu'ils n'avaient jamais vus rassemblés en si grande profusion. On voulait se servir de tout à la fois; tous les jeux étaient essayés en même temps, et cette première fureur était à peine épuisée, que le ménétrier parut. Alors, oh! alors, il est impossible de décrire l'enthousiasme qui s'empara de toutes ces bonnes gens; et Mlle de Palézane, en choisissant ce moment pour se montrer à une croisée, sembla vouloir leur donner le coup de grâce.

Reines, qui vous étudiez à recevoir dignement les homma-

ges de vos peuples, que n'étiez-vous là pour contempler la savante pantomime de la noble étrangère! Quelle admirable pose! que de calcul dans son émotion! comme la majesté se décèle dans ses moindres mouvements! Faut-il que tant de talent se déploie devant des spectateurs incapables de les apprécier! Les mal appris! ils se demandaient ce qu'elle avait voulu dire en portant la main sur son cœur; ils la croyaient malade. C'était tant pis pour elle; ils ne s'en amuseraient pas moins pour cela.

Le beau monde arriva à son tour; ce fut pour Mlle Olympe une occasion de revêtir des formes nouvelles. La souveraine avait fait place à une maîtresse de maison de bonne compagnie, accueillant avec reconnaissance les personnes qui avaient bien voulu se déranger pour venir la voir, et n'ayant qu'une crainte, celle de ne pas les recevoir aussi bien qu'elle l'aurait désiré. Cette dernière phrase était de trop; elle était démentie par l'impatience qu'on montrait d'introduire les convives dans un salon qui devait les ébahir. Une fois introduits et ébahis, il n'aurait pas fallu non plus leur répéter sans cesse que tout cela n'était rien, qu'on n'avait fait venir de Paris que ce qu'on avait de plus simple, et qu'on s'était défait du reste, parce que, à la campagne, le luxe était inutile. Que signifiait ce dédain en présence d'un étalage de très-beaux bronzes, de riches porcelaines et d'une foule de ces colifichets qu'on appelle curiosités, et qui ne sont que des joujoux? Sans doute Mlle de Palézane se figurait donner par là une haute idée de sa grandeur passée; elle se trompait, car les gens à qui elle avait affaire, de peur d'être pris pour des oies qui n'avaient jamais rien vu, cessèrent d'admirer des objets qu'ils croyaient sans valeur. La vanité manque souvent son but.

Pour réparer cet échec, Mlle de Palézane essaya bien de ramener l'attention sur des instruments de musique dont, pour le coup, elle fit l'éloge le plus pompeux. C'étaient les meilleurs qu'on pût trouver; il n'y en avait pas de pareils en Europe. Peine inutile! Les facultés admiratives étaient épuisées, et les yeux se tournaient involontairement du côté de la porte par laquelle devait entrer le curé, qui seul retardait le moment de passer à la collation.

Une table, étincelante de cristaux et de fleurs, était chargée de tout ce que la saison offrait de plus beaux fruits, et de ce qu'on avait pu trouver de meilleur chez les confiseurs et les pâtissiers de la ville. Cette fois, rien n'avait besoin d'être vanté ; les choses parlaient d'elles-mêmes ; leur mérite était à la portée de tout le monde. Aussi, laissant de côté toute fausse modestie, la belle Olympe ne pensa plus qu'à être jeune, aimable, ravissante. Son orgueil satisfait lui laissait le loisir de s'occuper uniquement de ses convives, et d'avoir pour chacun d'eux des prévenances particulières. Doucement respectueuse avec le curé, elle riait le plus naturellement possible des saillies de la bonne Mme Berger, sa sœur. Quant à M. Désormeaux, les cajoleries qu'elle faisait à ses enfants semblaient devoir l'acquitter envers lui ; et, pour que les voisins qu'elle avait invités de surplus ne se regardassent pas comme étrangers à cette fête de famille, elle les engageait à mettre au pillage les friandises qu'ils avaient devant eux.

On sait toutes les ressources que possède une belle dame de Paris qui veut s'établir une réputation d'amabilité ; Mlle de Palézane n'oublia rien. C'était plaisir de la voir aussi simple, aussi gaie, aussi sans façon ; les plus timides étaient presque familiers avec elle. On parla d'aller se mêler à la danse des paysans ; elle y consentit tout de suite. Mais on voulait auparavant l'entendre sur le piano ; et comme elle n'était pas assez musicienne pour savoir combien elle l'était peu, elle se mit à chanter avec une assurance et des prodigalités de voix si incroyables, qu'à l'exception du curé, tout l'auditoire tomba en extase.

— Eh bien ! mon frère, s'écria Mme Berger, dites-nous un peu ce que vous pensez de cela ? Voilà de la musique, j'espère.

Le curé, sans répondre, fit un de ces signes que chacun peut interpréter comme il veut. Mais craignant sans doute une seconde épreuve, il salua la société et s'en alla. Pour dissimuler le dépit qu'elle ressentait de cette fuite, Mlle de Palézane crut devoir redoubler encore de folie et d'abandon, elle dansa avec qui voulut et tant qu'on voulut, même une ronde autour du feu de joie, pêle-mêle avec les paysans, qui trouvaient qu'elle en faisait beaucoup. Néanmoins chacun se

retira très-satisfait, et M. Désormeaux persuadé qu'il ne s'était jamais autant amusé.

Il fallut cette fois que Louison l'écoutât sans l'interrompre. Debout devant lui, les bras croisés, cette bonne fille le regardait avec inquiétude, comme pour deviner si, par hasard, Mlle Olympe ne lui aurait pas jeté un sort. Elle en avait rêvé toute la nuit; et le matin, en faisant son ouvrage, elle ne pouvait s'empêcher de dire tout bas : — Si cette demoiselle n'est pas sorcière, à coup sûr elle est fièrement adroite.

Ce fut bien autre chose quand Paul et Marie vinrent lui continuer les récits de leur père, Marie surtout, qui manquait à chaque instant d'expressions assez fortes pour rendre le plaisir qu'elle avait eu la veille, et qui ne connaissait personne qu'on pût comparer à Mlle de Palézane. Louison était au supplice.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu! s'écria-t-elle; taisez-vous donc, mademoiselle Marie; taisez-vous donc. Vous verrez où ça vous conduira. Rappelez-vous ce que je vous dis; allez, allez, je vois de loin. Sainte Vierge! est-il permis? Je ne m'en dédis pas; si cette demoiselle n'est pas sorcière, elle est fièrement adroite; mais elle est sorcière, bien sûr, elle est sorcière, ajouta-t-elle en s'enfuyant.

Paul avait coutume d'aller passer une partie de ses vacances à Tours, chez M. Dupuis, son oncle maternel. Il partit bientôt pour ce voyage, Marie resta auprès de son père, c'est-à-dire avec Mlle de Palézane, qui ne pouvait plus se passer d'elle. On dessinait, on faisait de la musique ensemble, ce qui n'empêchait pas les leçons de grâces d'aller leur train. Les progrès de la jeune fille étaient d'une rapidité étonnante ; en très-peu de temps, elle avait mis de côté tout ce qu'elle avait appris si consciencieusement dans sa pension pour y substituer ce que Mlle Olympe appelait les nouvelles méthodes. Déjà elle chantait presque aussi faux que sa maîtresse de goût; elle était devenue aussi maniérée, et perdait des heures entières à se friser et à s'ajuster comme elle. Mme Berger la trouvait moins bien; M. Désormeaux, au contraire, ne se sentait pas de joie de lui voir autant d'intelligence.

— Ma seule crainte, disait-il, c'est que Mlle de Palézane ne

se lasse des soins qu'elle donne à Marie. Quel dommage ce serait pour cette enfant, à présent qu'elle est en si bon chemin !

— Si bon chemin, mon bon monsieur, si bon chemin, tant que vous voudrez; mais si c'était ma fille, je ne voudrais pas qu'elle allât plus loin. C'est déjà bien assez comme cela, si ce n'est pas trop.

Pour toute réponse, M. Désormeaux, qui avait un grand fonds d'amitié pour Mme Berger, se contentait de sourire; mais il se dédommageait avec Marie; entre eux deux, les perfections de Mlle de Palézane étaient un sujet d'admiration continuelle. Marie, que le couvent ennuyait beaucoup, avait assez de finesse pour prévoir que c'était un moyen de n'y plus retourner. Dans cette idée, elle ne se faisait aucun scrupule d'exagérer auprès de son père l'opinion qu'elle avait de sa nouvelle institutrice. Cette tactique eut sa récompense. Mlle de Palézane, touchée d'un dévouement si sincère, promit solennellement de se consacrer tout entière à Marie; elle n'y mit qu'une condition, ce fut que Marie désormais ne l'appellerait plus que sa petite maman.

Quand on est dans un ébranlement de niaiseries, une niaiserie de plus suffit pour jeter hors des gonds; M. Désormeaux en était là. Ce sobriquet de petite maman lui avait tourné la tête; il voulait que Marie le regardât comme le plus grand bienfait qui eût jamais été octroyé; Marie ne demandait pas mieux. Être débarrassée du couvent; au lieu de surveillantes incommodes, ne dépendre que d'une personne qu'elle était sûre de captiver autant de temps que cela lui serait utile : voilà pour elle ce que petite maman voulait dire. La lettre suivante, qu'elle écrivit à son frère, qui était chez l'oncle de Tours, est la preuve qu'elle connaissait déjà la petite maman, comme les jeunes filles connaissent toujours les personnes auxquelles elles ont affaire.

« Je ne retournerai plus à mon couvent, mon cher Paul; c'est chose convenue entre papa et Mlle de Palézane. Il ne m'en coûtera que d'appeler Mlle de Palézane ma petite maman. Si tu voulais faire comme moi, tu pourrais bien aussi ne plus retourner au collége; penses-y. Il est vrai que

Mlle de Palézane, qui se charge de continuer mon éducation, ne serait peut-être pas en état de continuer la tienne; mais tu ferais comme moi; tu dirais que tu profites beaucoup, et papa le croirait, parce qu'il croit tout de Mlle de Palézane. Je passe mes journées avec elle. Elle est quelquefois drôle à voir de près. Tantôt elle me traite comme si j'étais encore un enfant, tantôt elle me parle comme à une personne de son âge; et c'est pour me dire que Mme Berger, qu'elle n'appelle pourtant que l'excellente Mme Berger, a l'esprit bien borné, ou que M. le curé est un homme inexplicable. Je ne sais pas ce qu'ils lui ont fait tous les deux; mais il est clair qu'elle ne les aime pas autant qu'elle voudrait le faire croire. Pour papa, c'est autre chose, elle ne se dément jamais; et j'ai dans l'idée que, s'il était plus jeune, elle le prendrait bien pour son amoureux.

» Ce qu'elle a de bon, c'est qu'elle est généreuse. Elle m'a donné dernièrement un collier de grenat qui est fort joli, et à Louison une croix d'or et un fichu, à cause des meubles que papa lui avait prêtés avant qu'elle eût reçu les siens de Paris, ce qui rend Louison toute sotte. Tu sais comme elle se gênait peu sur le compte de la belle locataire; mais il n'y a plus moyen de continuer, à présent qu'elle a accepté la croix d'or et le fichu. Je ne serais pas étonnée qu'un beau jour, elle ne les lui renvoyât pour pouvoir reprendre son franc-parler.

» Adieu. Quand tu reviendras, tu me trouveras coiffée tout autrement. Je t'embrasse, ainsi que mon oncle, auquel tu présenteras mes respects.

» Ta sœur MARIE. »

L'attachement de M. Dupuis pour les deux enfants de sa sœur était extrême. Connaissant le caractère faible de leur père, le peu qu'il avait entendu parler de Mlle de Palézane lui avait donné un commencement d'inquiétude, que Paul, sans s'en douter, avait encore accrue, et que la lettre de Marie confirma tout à fait. La petite maman ne lui parut plus qu'une adroite aventurière qui visait à remplacer la première Mme Désormeaux.

Sans rien dire à Paul de ses soupçons, il lui annonça qu'il

avait l'intention de le reconduire lui-même chez son père. Mlle de Palézane fut troublée à cette nouvelle. Elle n'ignorait pas que M. Dupuis avait vécu dans le monde, et qu'avec beaucoup de franchise et de bonté, il passait cependant pour un homme fin et spirituel; de plus, il était grand ami de ce curé qu'on trouvait inexplicable.

Pour parer à tant d'inconvénients, ne doutant pas que, pendant son séjour dans le pays, elle ne pourrait pas éviter de le recevoir, elle s'appliqua à faire disparaître tout ce qu'il y avait de trop mondain dans son entourage. Une grande partie des colifichets fut mise à l'ombre; les siéges se couvrirent de housses, et sur ces housses on voyait du linge bien plié, bien rangé, et qui semblait n'attendre que l'inspection de la maîtresse de la maison pour prendre place dans les armoires; des clayons chargés de fruits séchés au four, des plantes destinées à faire partie d'un herbier, et sur un superbe guéridon un filtre où s'épurait une liqueur souveraine pour les maux d'estomac.

Au milieu d'un théâtre aussi bien préparé, mademoiselle Olympe n'était pas embarrassée d'elle; mais Marie, dont elle avait fait un patron de modes, ne laissait pas que de l'inquiéter beaucoup. Au point où la jeune fille en était venue, lui conseiller plus de simplicité dans sa toilette pendant le séjour de son oncle, n'était-ce pas lui indiquer qu'on redoutait cet oncle? On prit un biais : ce fut d'aller trouver Mme Berger, et de s'affliger avec elle de l'essor que la petite Désormeaux avait donné à sa coquetterie.

Mme Berger ouvrit de grands yeux.

— Quoi! ma chère demoiselle, ce n'est donc pas vous qui la poussez à cela ?

— Vraiment non, madame Berger; j'en gémis tous les jours. Vous avez dû vous apercevoir que, faute d'autres moyens de la corriger, j'ai renoncé moi-même à me mettre comme j'avais l'habitude de le faire. Vous le voyez, je me suis réduite à la plus grande simplicité; rien n'y fait.

— Voulez-vous que je lui parle, mademoiselle Olympe? Elle m'écoute assez volontiers.

— Vous me ferez le plus grand plaisir, madame Berger,

pourvu qu'elle ne se doute pas que je sois pour quelque chose là-dedans.

— N'ayez pas peur.

— J'ai un si grand faible pour elle.

— Et moi donc, à qui sa pauvre mère, en mourant, l'avait tant recommandée! Il ne faut pas en faire une poupée, mademoiselle de Palézane; et, puisque nous sommes là-dessus, quoique ça enchante M. Désormeaux, ne la jetez pas à corps perdu dans la musique. En province, les filles trop habiles effarouchent les épouseurs. Moi, qui ne savais rien, je me suis mariée aussitôt que je l'ai voulu. Je chante faux, j'écris comme un chat, eh bien! ça enchantait M. Berger; mais, pour tout dire, d'un autre côté j'avais des qualités qui avaient bien leur mérite. Et puis, il faut penser à une chose, voici l'oncle qui va arriver; je suis sûre qu'il ne serait pas content de la voir aussi pimpante.

— Faites-lui entendre cela, si vous voulez; mais que l'oncle la trouve bien ou mal, pour moi c'est la moindre considération.

— Vous devez désirer pourtant que M. Dupuis, qui aime beaucoup Marie, n'ait pas de reproches à lui faire.

— Vous pensez à tout, madame Berger; vous êtes parfaite, c'est vrai. Oui, oui, vous avez raison; il est très-essentiel de conserver à cette petite l'amitié d'un oncle riche et célibataire. Parlez-lui; tâchez qu'elle vous obéisse. Si, malgré cela, M. Dupuis découvrait encore quelques imperfections dans sa nièce, vous pourriez bien attester qu'il n'y a pas de ma faute.

— Elle n'était pas mal au couvent.

— Jusqu'ici, à la bonne heure; mais elle a quinze ans; il faut qu'elle commence à connaître le monde. Croyez-vous qu'à nous deux nous ne valions pas mieux que des religieuses?

— Il y en a de bonnes dans le nombre.

— Bien peu, madame Berger, extrêmement peu. Je suis autorisée à parler comme cela; car tout ce que j'ai de ridicule, je l'ai pris au couvent.

Mme Berger sourit.

— Je suis née simple et naturelle, et on croirait par mo-

ment que je suis la fierté même. C'est dans les couvents qu'on vous donne ces airs-là ; Marie en a déjà quelque chose.

— En vérité, je croyais que c'était vous qu'elle voulait imiter.

— Juste ciel !

— Je vous parle franchement, comme vous voyez.

— Madame Berger, si vous saviez comme je suis en garde sur cela pour moi-même...

— Vous avez raison, mademoiselle de Palézane. Il est certain que quand on ne vous connaît pas, vous faites un singulier effet.

— Avertissez-moi ; c'est un service que vous me rendrez.

— Je n'oserai jamais.

— Pourquoi pas? j'ai toute confiance en vous.

— Il faut convenir que vous êtes bien aimable quand vous voulez... Je vous promets de voir Marie aujourd'hui même, et d'avoir avec elle un conversation dont vous serez contente.

Mlle Olympe s'en retourna ravie d'un succès qu'elle s'imaginait devoir tout entier à la supériorité de son esprit, et qu'elle ne devait réellement qu'à l'excellent caractère de Mme Berger. Il en serait de même de beaucoup de mystifications dont la gloire se réduirait à bien peu de chose, si celui qu'on croit dupe voulait dire toute sa pensée.

Marie joua bien son rôle; elle ne parut devant son oncle qu'avec le costume et le maintien le plus modeste ; c'était une autre espèce de coquetterie; elle en faisait l'essai avec plaisir. Mais quand vint le tour de la petite maman, c'est alors qu'elle put mesurer l'énorme distance qui la séparait encore d'un modèle aussi parfait ; les institutrices les plus sévères qu'elle avait pu avoir dans son couvent n'étaient que des évaporées en comparaison de Mlle de Palézane de ce jour-là. Il est vrai qu'une migraine qu'elle avait inventée le matin pouvait servir à la justifier vis-à-vis des personnes qui ne lui avaient jamais connu tant de réserve, tant de sérieux dans la conversation. Aucun mot jeté au hasard, rien de brillant ; de la pure et bonne raison à la portée de tout le monde. Mme Berger était presque confuse qu'une première entrevue avec M. Dupuis ne fût

pas plus saillante; elle cherchait sous main à exciter la verve de Mlle Olympe : soins inutiles ! Un certain tic à l'usage des femmes qui prétendent avoir la migraine ou des maux de nerfs, était tout ce qu'elle obtenait pour réponse.

On n'aime pas les observateurs, et on a raison. Supposez un autre homme que M. Dupuis, quelle idée n'aurait-il pas emportée d'une personne assez courageuse pour paraître encore aussi aimable malgré les douleurs atroces qu'elle souffrait? Mais M. Dupuis avait déjà vu souffrir tant de femmes bien portantes, qu'il s'était fait des signes de reconnaissance pour ne pas prodiguer en vain sa sensibilité. Il rendait justice au talent qu'avait déployé Mlle Olympe; c'était la perfection du genre; on paie tous les jours à la comédie pour voir moins bien jouer que cela ; malheureusement il pensait à sa nièce, et il voyait tout le danger qu'il y avait pour elle, avec les dispositions qu'il lui reconnaissait déjà, à être tombée dans de pareilles mains.

Le jour de cette visite, il n'y eut que quelques mots échangés entre les deux beaux-frères au sujet de Mlle de Palézane; ils craignaient également de se parler ; M. Désormeaux, parce qu'il redoutait ce qu'il appelait l'esprit caustique de M. Dupuis, et celui-ci parce qu'il avait la certitude de ne rien obtenir de M. Désormeaux. Ce dernier cependant, las de cette apparence de froideur sans cause, après s'être armé de pied en cap, vint le lendemain provoquer M. Dupuis.

— Vous ne m'avez pas encore dit au juste ce que vous pensiez de Mlle de Palézane, mon cher monsieur Dupuis.

— Si ma sœur vivait encore, monsieur Désormeaux, je vous dirais de cette demoiselle tout le bien que vous voudriez.

— Pourquoi, si votre sœur vivait encore?

— Parce que Marie aurait sa mère.

— Ne parlons pas par énigmes, je vous prie.

— Ma sœur avait l'esprit juste, et, dans l'âge où le caractère se forme, Marie n'aurait eu auprès d'elle que de bons modèles, elle n'aurait reçu que de bons conseils.

— Vous croyez donc que Mlle de Palézane lui en donne de mauvais. On voit bien que vous ne la connaissez pas.

— Vous la connaissez moins que moi.

— Celui-là est fort!

— Vous n'avez pas écrit à Paris, comme je l'ai fait, et probablement vous n'avez pas reçu une lettre comme celle que je puis vous montrer.

— Vous avez une lettre? balbutia M. Désormeaux en pâlissant.

— La voici, et si vous le désirez, je vais vous la lire.

— D'abord, si elle vient d'une personne malintentionnée...

— Je n'ai pas de correspondance avec des personnes malintentionnées.

— Mlle de Palézane a tant de qualités, qu'elle doit porter ombrage à bien des gens. Ici même cela commence à percer.

— Alors, ne parlons plus de rien.

— Non, non; lizez, lisez. J'ai assez de bon sens pour savoir à quoi m'en tenir.

— Prenez garde, monsieur Désormeaux; vous avez l'air de me supposer un singulier caractère.

— Si vous écoutez le curé, et sa bavarde de sœur...

Il s'arrêta avec effroi. Jamais il ne lui était arrivé de se prononcer aussi vivement contre personne, et, dans cette circonstance, il s'aperçut tout à coup que c'était moins son sentiment que celui de Mlle de Palézane qu'il venait de trahir. M. Dupuis n'eut pas l'air d'y faire attention.

— Entre parents, lui dit-il du plus grand sang-froid, on ne doit jamais supposer que de bonnes intentions. En apprenant que vous vouliez retirer Marie du couvent, parce que vous aviez dans votre voisinage une dame qui offrait de lui donner des soins, quoique persuadé que vous aviez trouvé pour Marie un grand avantage dans cet arrangement, je n'ai pas cru outre-passer la sollicitude d'un oncle, en demandant quelques renseignements sur cette dame. On me les a envoyés; j'offre de vous en faire part : il n'y a rien là que de fort simple.

— Aussi vous en suis-je fort obligé, monsieur Dupuis. Il serait si difficile de dire du mal de cette demoiselle.

— Ce n'est pas non plus du mal qu'on m'en a écrit. Écoutez :

« Mon cher ami, Mlle de Palézane est bien réellement

Mlle de Palézane, née en légitime mariage d'un M. de Palézane et d'une Mme de Palézane. »

— Est-ce que vous en doutiez?

— Je ne me rappelle plus ce que j'avais écrit là-dessus; mais enfin, avant ce que je viens de vous dire, auriez-vous pu jurer que ce ne fût pas un nom d'emprunt?

— A propos de quoi un nom d'emprunt? Vraiment le monde où vous avez vécu est un monde particulier; je ne me figurerais jamais pareille chose, moi. Après.

« Au commencement de la révolution, quand il n'était encore que du bel air d'émigrer, M. et Mme de Palézane, qui végétaient dans un coin du Languedoc, pour se donner quelque éclat et vieillir, en quinze jours que devait durer l'émigration, une noblesse d'assez fraîche date... »

— D'assez fraîche date! c'est une des plus anciennes familles de France!

— Cela ne vaut pas la peine d'interrompre.

« Prirent le parti d'abandonner leur domaine, comme faisaient les grands seigneurs de l'endroit, et d'aller à Coblentz ou à Bruxelles avec leur fille, très-jeune alors, et le peu d'argent dont ils avaient pu disposer. L'émigration dura plus de quinze jours, comme vous savez; le domaine fut vendu nationalement, et les pauvres Palézane, après avoir vécu plus ou moins de temps fort misérablement, moururent à très-peu de distance l'un de l'autre. Ici s'élèvent des brouillards au milieu desquels se perd la jeune orpheline; mais en se dissipant, ils la laissent reparaître installée à Paris chez un oncle ou parent à un autre degré, dont elle dirige la maison avec la dernière élégance. »

— Je savais cela; vous n'aviez qu'à me le demander, je vous aurais aussi bien répondu que votre ami. Est-ce tout?

— Non, et ce qui reste est plus rassurant.

— Voyons donc le plus rassurant.

« Ce parent lui a laissé par testament, outre un très-beau mobilier, une rente viagère de mille écus à peu près. Et comme il lui avait fait retrouver sur des biens non vendus en Languedoc à peu près la valeur de cinquante mille francs qu'il a placés pour elle, vous voyez que vous pouvez

être à peu près tranquille sur ses moyens d'existence. »

— Est-ce que vous étiez inquiet, vraiment? demanda M. Désormeaux avec une charmante bonhomie; je vous en sais gré; mais j'aurais pu vous tranquilliser là-dessus comme sur le reste. Au surplus, je ne suis pas mécontent de cette lettre; à quelques mauvaises plaisanteries près, elle dit assez la vérité. Je ne conçois pas, d'après cela, que vous prétendiez ne pas connaître Mlle de Palézane.

— Je le pretends encore. Quand il n'y aurait que ces brouillards dont on parle.

— Ce sont des brouillards comme il y en a dans la vie de tout le monde. On ne peut pas suivre un enfant comme un personnage historique. D'ailleurs, ce que votre ami ne sait pas, une autre personne doit le savoir, et si j'avais la moindre inquiétude à cet égard, je m'adresserais à Mlle Olympe elle-même; elle ne m'en ferait pas mystère; elle est plutôt indiscrète qu'autre chose.

M. Dupuis regarda fixement son beau-frère, comme pour chercher s'il n'avait pas voulu plaisanter en parlant ainsi. Mais n'apercevant sur sa figure que la plus stupide confiance :

— Accordez-moi du moins, lui dit-il, de laisser Marie sept ou huit mois de plus dans la maison où elle était.

— Et cela à cause des brouillards, reprit M. Désormeaux avec ce sourire moqueur dont les sots ont seuls le secret.

— Mais oui, monsieur Désormeaux, à cause des brouillards, et pour d'autres raisons encore.

— Par exemple, dans la crainte que Marie ne devienne plus savante qu'il ne convient à une demoiselle de province?

— Positivement.

— Et pourquoi n'avez-vous pas la même crainte pour son frère, que vous faites travailler en six semaines de vacances qu'il passe chez vous plus qu'il ne travaille tout le reste de l'année à son collége?

— Les leçons que je donne à Paul ne sont pas dangereuses pour lui; je ne pourrais pas dire la même chose de celles que

reçoit votre fille. Ecoutez, monsieur Désormeaux, la prudence permet toutes les suppositions ; sans deviner la cause première qui a pu déterminer Mlle de Palézane à venir s'établir ici, serait-il hors de vraisemblance de penser que, seule, isolée dans le monde, et voyant l'intérêt que prend à elle un homme riche, d'un caractère facile, l'idée lui soit venue de se faire épouser par cet homme?

— Où serait le crime ?

— Le crime serait de vouloir amener un pareil mariage par des ruses, des fascinations, des attachements simulés pour les enfants de cet homme.

— Marie n'est-elle pas assez aimable pour qu'on puisse l'aimer réellement?

— Laissez-moi poursuivre ma supposition. Admettons un instant que Mlle de Palézane n'ait attiré Marie que comme auxiliaire pour le plan qu'elle aurait formé, ne voyez-vous pas tout de suite l'indulgence qu'elle serait obligée d'avoir pour elle, toutes les flatteries dont elle l'accablerait; combien elle éviterait de la reprendre sur ses défauts, combien elle seconderait tous ses caprices? Que deviendrait alors cette éducation sur laquelle vous comptez?

— A quoi bon prendre tant de détours? Il me semble que si Mlle de Palézane avait les intentions que vous lui croyez, et que je ne lui crois pas, elle est dans une position à ne pas craindre d'être refusée.

— Vous ne la refuseriez donc pas, vous?

— Est-il bien nécessaire que je vous dise mon dernier mot là-dessus?

— Non; car vous ne diriez jamais ce dernier mot avant d'avoir éclairci ce qu'il y a de douteux dans l'existence d'une femme à laquelle vous voudriez donner votre nom.

— Nous connaissons sa naissance, nous connaissons sa fortune, il ne faut que la voir pour connaître ses agréments; je ne sais pas ce qu'on peut demander de plus?

— De plus? s'écria monsieur Dupuis perdant patience; eh! monsieur, quand ce ne serait que de savoir le degré de parenté qui existait entre elle et cet homme chez lequel elle

a demeuré si longtemps, et où étaient situés les biens qu'on lui a retrouvés si à propos.

— Monsieur Dupuis, monsieur Dupuis, finissons cette conversation, je vous en prie en grâce; c'est trop fort. Je ne vous accuse pas, vous; mais je puis vous dire que vous êtes sous une influence dont vous ne soupçonnez pas la perfidie. Il n'y a rien de sacré pour ces gens-là; Mlle de Palézane ne les avait que trop bien devinés. Qu'a-t-elle donc fait à ce prêtre? que lui veut-il?

L'exaltation de M. Désormeaux était si vive, que M. Dupuis crut nécessaire de le calmer par le ton le plus affectueux.

— En vérité, je ne vous reconnais pas, monsieur Désormeaux. Que signifie un prêtre dans tout ceci? Défaites-vous donc de l'habitude où vous êtes de croire qu'on ne parle jamais que d'après quelqu'un. Sans avoir écouté de prêtres, tout homme raisonnable fera la réflexion que je viens de faire.

— Cela se trame depuis longtemps, soyez-en sûr. Le fait est qu'il y a ici des gens qui s'imaginent que je leur appartiens; que je ne dois pas faire la moindre démarche sans leur permission; que je me suis émancipé en montrant à une nouvelle venue plus d'égards qu'ils n'auraient voulu peut-être. On n'ose pas s'en prendre ouvertement à moi; mais on se venge par des voies détournées sur Mlle de Palézane, on sème de mauvais bruits; on élève des doutes sur les choses les plus innocentes; on tracasse, on calomnie. Au surplus, je ne suis pas le seul qui me sois aperçu de cette manœuvre.

— Je vais plus loin, dit M. Dupuis en riant; soyez sûr que vous ne vous en seriez jamais aperçu si quelqu'un n'avait eu intérêt à vous en faire apercevoir.

J'en remercie ce quelqu'un-là; c'est un service, un très-grand service qu'on m'a rendu. Que diable! il me semble que je ne suis plus d'âge à être mené comme un enfant.

— Quand on a du caractère, il n'y a jamais d'âge pour cela.

— Vous voilà donc enfin de mon parti?

— Si vous voulez. Mais j'aimerais à voir Marie rester quelque temps encore dans son couvent.

— Prenez donc garde que j'aurais l'air de leur céder. Et puis, mettez-vous à ma place, que pourrais-je dire à Mlle de Palézane? ce n'est pas une personne qu'on puisse traiter légèrement. Je suis fâché que vous ne l'ayez vue que malade; non pas qu'elle ne fût encore très-bien : mais si elle eût été comme elle est quand elle ne souffre pas, vous conviendriez qu'il n'y pas deux femmes comme elle. Savez-vous d'où vient ce déchaînement? c'est qu'au lieu de se confesser au curé, elle préfère prendre ma voiture, et aller à Angers pour cela : elle arrange ses petites emplettes pour le même temps; cela fait d'une pierre deux coups : et du moins, de cette façon, votre bon ami le curé en est réduit aux conjectures. D'ailleurs, monsieur Dupuis, quoique votre bon ami le curé soit très-respectable, il n'en a pas moins fait son serment : c'est un prêtre constitutionnel. Il y a beaucoup de personnes qui prennent garde à cela.

Et là-dessus il sortit en relevant fièrement la tête en héros de tragédie. M. Dupuis retourna à Tours.

Comme tous les gens d'un caractère faible qui se sont armés malgré eux pour combattre, M. Désormeaux se trouva épuisé par la lutte qu'il venait de soutenir contre son beau-frère. Il s'étonnait surtout de s'être laissé entraîner jusqu'à déclarer la résolution où il était de prendre une seconde femme, résolution qu'il n'avait jamais osé s'avouer à lui-même, et qui, vraisemblablement, ne serait venue de longtemps à terme, si M. Dupuis ne l'avait pas mis dans la nécessité de se prononcer. Selon lui, un homme loyal comme son beau-frère n'aurait pas dû pousser les choses jusque-là, ou du moins devait-il lui donner le temps de revenir sur la déclaration qu'il lui avait faite. Par bonheur cette déclaration n'avait pas eu de témoins, il pouvait conserver l'espoir qu'elle ne serait pas divulguée. Et pour ne pas courir le risque d'une nouvelle indiscrétion, il évitait, autant que possible, de se trouver seul avec Mlle de Palézane.

Le curé et les autres voisins avaient cessé de le voir; il n'y avait plus que cette bonne Mme Berger qui ne pût pas prendre

sur elle de le délaisser tout à fait. Elle le plaignait intérieurement d'être tombé sous une maligne influence; c'était une épreuve par laquelle Dieu avait trouvé à propos de le faire passer; il devait en sortir victorieux, et revenir à ses amis avec plus d'abandon que jamais. M. Désormeaux devinait ce qu'il y avait de touchant dans cette confiance, et pour peu que Mme Berger l'eût mis sur la voie, il lui aurait fait probablement bon marché de l'engagement qu'il avait contracté devant son beau-frère.

Voilà donc un pauvre homme, au milieu de ses domaines, réduit à la triste existence d'un prisonnier d'Etat, ne pouvant communiquer que de loin à loin avec Mme Berger, et le reste du temps gardé à vue par Mlle de Palézane, qui avait juré de ne lui laisser ni paix ni trêve qu'elle ne fût instruite de ce qui s'était passé entre lui et M. Dupuis. C'était de cette fatale conversation que datait le refroidissement qu'elle avait cru remarquer dans M. Désormeaux : on juge quel intérêt elle devait mettre à le faire parler. Après s'y être essayée de toutes les façons, voyant qu'elle n'aboutissait à rien, elle imagina d'employer Marie pour savoir de Louison si son maître ne lui aurait pas fait quelques confidences. Soit ignorance, soit discrétion, Louison restant muette, Marie fut chargée de s'adresser directement à son père. Cette fois, M. Désormeaux, sombre et silencieux depuis si longtemps, donna enfin carrière à sa mauvaise humeur; et Marie, pour toute réponse, ne reçut qu'une leçon pleine d'amertume. Cette nouveauté fut pénible à la jeune fille; il ne lui en fallut pas davantage pour prendre Mlle de Palézane en déplaisance, et afin de se venger de la fausse démarche dans laquelle elle l'avait engagée, elle s'amusa à composer un récit tellement perfide, qu'il ne laissa à la petite maman d'autre ressource que de tomber malade.

— C'est comme un fait exprès, s'écria ingénument M. Désormeaux à la première nouvelle de cet événement. Jamais rien n'est arrivé aussi mal à propos.

Les visites qu'il allait être obligé de faire lui paraissaient fort embarrassantes. « Dans la disposition où je suis, pensait-il, je dois craindre de lui témoigner un intérêt trop vif. D'un autre côté, je me connais; si elle m'accable de ses souffrances, je

suis homme à m'engager plus que je ne voudrais. » Il passa ainsi tout un jour à peser le pour et le contre, et quoique les nouvelles devinssent de plus en plus alarmantes, il réfléchissait toujours, c'est-à-dire qu'il hésitait encore ; car pour M. Désormeaux, réfléchir, c'était hésiter. Mais un nouveau bruit courait que le médecin de l'endroit ne suffisant plus, Mlle de Palézane venait d'envoyer un exprès à Angers pour en faire venir un plus habile.

Pour le coup, Louison n'y tint pas ; toute paysanne qu'elle était, par le seul instinct de son antipathie, elle ne s'était jamais trompée sur le compte de Mlle Olympe. Tant qu'elle avait vu les choses n'aller que jusqu'à donner un peu plus de mouvement à son maître, elle s'était contentée de prendre son mal en patience ; ce dernier jeu lui parut trop fort, et au risque de déplaire à M. Désormeaux, elle crut de son devoir de chercher à le désabuser.

— De bonne foi, monsieur, lui dit-elle, pouvez-vous donner dans ces simagrées-là ? Vraiment ça me fait de la peine pour vous. Est-ce qu'une maladie n'a pas toujours un commencement ? Où celle-ci a-t-elle commencé ? Pas plus tard qu'avant-hier au soir, cette belle demoiselle piaillait encore à son piano qu'on l'entendait quasi d'ici, et le lendemain matin la v'là qui se meurt. Ça tombe-t-il sous le sens, là, je vous demande un peu ? Sainte Vierge ! Si j'avais voulu vous tourmenter aussi, dans le temps ! mais j'avais mon ouvrage qui était plus pressé. Il faut n'avoir rien à faire pour qu'il vous vienne des idées comme ça dans la tête, et surtout il ne faut pas aimer les gens.

A cette déclaration naïve, M. Désormeaux ne put s'empêcher de sourire ; ce qui mit Louison encore plus à son aise.

— Qu'est-ce qui vous embarrasse donc tant, continua-t-elle, de savoir si vous irez là, ou si vous resterez ici ? Je vais vous donner un bon moyen ; faites-vous malade comme elle, ce n'est pas dangereux, je vous en réponds. Vous enverrez savoir de ses nouvelles, elle enverra savoir des vôtres, vous serez quittes.

— Me faire malade ! objecta faiblement M. Désormeaux,

qui ne trouvait pas le conseil aussi mauvais qu'il voulait le faire croire, est-ce que cela convient à un homme?

— Ce n'est pas l'embarras, je crois ben que vous n'y seriez guère habile. Mais mieux que ça, allez la voir comme si de rien n'était; vous avez de l'esprit; dans la conversation donnez-lui à entendre que vous n'aimez que les femmes qui ont une bonne santé. Essayez. Je parie que vous la guérirez à vue d'œil. Elle n'a fait cette frime de maladie que pour voir ce qu'il en serait, rendez-lui frime pour frime, c'est permis; on ne va pas en enfer pour ça.

— Oui, mais tu peux te tromper; si ce n'est pas une frime?

— Ah! ben, dame, il est certain que si elle en meurt j'aurai eu tort. Mais, allez, allez, elle n'en mourra pas, c'est moi qui vous le dis.

Il faut croire qu'il y avait du bon dans ce discours, car M. Désormeaux prit tout à coup une autre physionomie. Il était clair qu'une révolution se préparait, et qu'il allait affronter cette redoutable visite.

Une décision, quelle qu'elle fût, était pour lui une chose si inusitée, qu'il en devint tout fier, et à mesure qu'il marchait, cette fierté, sans qu'il s'en doutât, avait presque tourné à l'arrogance. « Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle de Palézane se demandait-il à lui-même? Une étrangère à laquelle j'ai loué une maison. Si j'avais huit ou dix locataires comme elle, et qu'il leur prît à toutes la fantaisie d'être malades en même temps, je serais donc condamné à ne faire que courir de l'une à l'autre? En bonne santé Mlle de Palézane m'a déjà donné assez de tourments. N'est-ce pas elle qui m'a éloigné de toutes mes connaissances, et récemment d'un beau-frère dont je n'avais pas à me plaindre? »

C'est ainsi qu'il entretenait son courage, dans la crainte de le laisser refroidir; ce qui aurait bien pu arriver sans un miracle que le ciel accorda sans doute aux ferventes prières de Mme Berger.

Au moment d'entrer dans la maison, il crut reconnaître la voix de Mlle Olympe qui grondait sa femme de chambre. Les paroles ne venaient pas jusqu'à lui, mais la voix était des plus vigoureuses et ne ressemblait nullement à celle d'une per-

sonne qui va mourir ; en un mot, c'était une voix très-rassurante. Il attendit quelque temps avant de frapper, dans la crainte de ne pas être entendu au milieu de ce tapage, et lorsque Rose vint lui ouvrir, il s'aperçut que ses yeux étaient remplis de larmes.

Pour la première fois depuis qu'il était au monde, le bonhomme voulut essayer s'il ne pourrait pas jouer la comédie. Le conseil de Louison, de rendre frime pour frime, avait germé en route.

— Vous êtes donc bien souffrante, ma chère demoiselle? lui dit-il du ton le plus touchant; votre servante m'a paru tout affligée.

— Ah ! monsieur, bien souffrante et bien malheureuse ; personne ne s'intéresse plus à moi.

M. Désormeaux qui venait d'entendre la voix de tout à l'heure, trouva par trop ridicule l'air d'épuisement qu'elle affecta après avoir prononcé ce peu de paroles ; il baissait les yeux et se repentait dans le fond de son âme d'avoir provoqué cette pantomime. S'il avait su comment s'y prendre, il n'y a pas de doute qu'il ne l'eût avertie de ne pas continuer.

— Mon malheur, reprit-elle, un malheur qui semble devoir me poursuivre toute la vie, c'est de n'avoir jamais été appréciée. Mon organisation est trop subtile; elle doit échapper aux intelligences vulgaires.

— La plupart des intelligences sont vulgaires.

— Par pitié, monsieur Désormeaux, laissez-moi espérer qu'il finira par s'en rencontrer une qui me comprendra. Il serait par trop cruel de penser qu'une femme douce, sensible, aimante, qui n'a jamais cherché qu'à répandre le bonheur autour d'elle, sera éternellement condamnée à ne trouver que des ingrats. Et si ce n'étaient que des ingrats ! mais des gens acharnés à lui nuire, à lui enlever jusqu'à sa dernière consolation ! Enfin, vous-même, monsieur Désormeaux, vous qui avez tant de rapports avec moi, ne sont-ils pas parvenus à vous isoler !

— On n'est jamais isolé quand on a des enfants.

— Des enfants ne sont pas une société.

— Mais si.

— Mais non. Ils vous échapperont par des mariages, par des établissements quelconques, et vous vieillirez dans la solitude.

— Je vous répète qu'il n'y a pas de solitude, au moins par la pensée, quand on a des enfants.

Ces éternels enfants, dont évidemment M. Désormeaux voulait se faire un rempart, ne lui laissèrent pas douter que son esclave ne lui eût échappé. Combien alors elle dut trouver gênante cette maladie qu'elle avait inventée comme un chef-d'œuvre, et qui la privait d'une scène de dignité dont elle sentait si vivement le besoin ! Mais le moyen de faire de la dignité dans un lit ! Pour en finir, M Désormeaux lui annonça qu'il était forcé d'aller à Tours, appelé par son beau-frère, qui réclamait ses conseils.

— Sans doute dans l'intérêt de vos enfants ? car votre beau-frère et vos enfants, vos enfants et votre beau-frère semblent être aujourd'hui les seules personnes que vous ayez jamais connues.

M. Désormeaux se leva sans paraître avoir compris ce qu'il y avait de trop direct dans le reproche qu'elle venait de lui faire, et profitant de la verve où il était ce jour-là, il la pria de la meilleure grâce possible de vouloir bien user, pendant qu'il serait absent, et de sa maison, et de ses gens, et de sa voiture, et de tout ce qui pourrait lui être agréable ou nécessaire. Puis il se retira après une légère inclination de tête qu'il reçut pour tout remercîment.

Débarrassé de ce terrible adversaire, restait une autre difficulté ; c'était de décider Marie à retourner dans son couvent, au moins pour le temps que son père serait en voyage. Les hautes considérations qui avaient porté M. Désormeaux à agir envers Mlle de Palézane comme il venait de le faire, ne lui semblaient pas de nature à pouvoir être confiées à une jeune personne. Alors quelles raisons employer pour déterminer sa fille à se séparer d'un mentor, d'un guide, d'une amie, d'une petite maman dont il lui avait fait si souvent un éloge emphatique ? Marie fut d'une soumission parfaite. Elle connaissait tellement la petite maman, elle en était si lasse, que la proposition de son père lui parut une délivrance. M. Désormeaux se mit en route, émerveillé de voir comme

tout lui devenait facile à mesure qu'il prenait du caractère.

Un amant qui va rejoindre sa maîtresse n'a pas plus d'impatience qu'il n'en éprouvait en se rendant auprès de M. Dupuis; il jouissait d'avance de sa surprise en apprenant l'éclatante victoire qu'il allait lui annoncer, et cherchait même à se prémunir contre les éloges dont il ne manquerait pas d'être accablé pour la fermeté qu'il avait déployée dans cette circonstance. M. Dupuis, qui n'était pas dans le secret des nouvelles prétentions de son beau-frère, au lieu de paraître étonné, trouva sa conduite toute naturelle et n'en fit honneur qu'au bon sens de M. Désormeaux.

— Mon bon sens! s'écria ce dernier; c'est, parbleu! une grande force de résolution qu'il m'a fallu, une volonté bien déterminée.

— Vous n'aviez rien promis à cette demoiselle?

— Positivement promis, non; mais il est certain que j'avais reçu des confidences qu'un homme moins ferme que moi aurait pu prendre pour des engagements.

— Des confidences ne sont pas toujours des vérités, et quand elles seraient des vérités, elles n'engageraient encore qu'à la plus sévère discrétion. Mais, soyons francs, vous a-t-elle avoué ce dont j'ai acquis la certitude depuis notre dernière entrevue, qu'elle n'était pas la parente de l'homme dont elle a tenu si longtemps la maison?

— Vous en avez acquis la certitude! Là, voyez un peu!

— Vous a-t-elle dit tout le mal qu'elle s'était donné pour éloigner la famille de cet homme, dans l'espoir de s'en faire épouser? mariage qu'elle a manqué par l'excès des moyens qu'elle avait employés pour le faire réussir.

— C'est donc comme avec moi? Il paraît que cet homme avait aussi de la tête. Je ne serais pas étonné qu'elle s'imaginât encore qu'un de ces jours je reviendrai à elle, j'aimerais mieux ne jamais remettre les pieds chez moi.

— Vous ne demeurez pas ensemble.

— C'est égal. Tant qu'elle restera dans le pays...

— Voulez-vous qu'elle le quitte? vous en avez un moyen bien simple; voyez souvent le curé, sa sœur et tous ceux dont elle vous a éloigné.

— Et son bail?

— Vous le casserez loyalement; je prendrai la maison à mon compte, cela nous rapprochera quelques mois tous les ans.

— Mais les meubles qu'elle a fait venir?

— Si cela lui convient, je les achèterai au prix qu'elle voudra y mettre.

— Vous ne trouvez de difficultés à rien.

— A rien de ce qui est juste et qui peut s'arranger avec de l'argent.

M. Désormeaux n'avait pas grand'chose à objecter; il était convaincu et content, cependant il ne pressait pas son retour.

Il serait difficile de dire comment les délais qu'il prenait se trouvaient d'accord avec le courage dont il continuait à faire parade; ce qu'il y a de certain, c'est que Mlle de Palézane en profitait pour se faire conduire fort souvent à la ville dans la voiture qu'il avait mise à ses ordres. Chaque fois, l'infatigable Louison s'y rendait de son côté dans l'intention d'épier ses démarches, persuadée que cet excès de zèle faisait partie du dévouement qu'elle devait à M. Désormeaux. Elle ne perdit pas ses peines. A l'arrivée de son maître, elle était en mesure de lui donner la preuve que Mlle Olympe n'était pas sans connaissances à Angers; et comme elle avait toujours dit le contraire, Louison affirmait que ce n'était pas sans dessein et par hasard que la prévoyante étrangère avait choisi une retraite où pourraient s'exercer ses moyens de séduction. Louison savait encore que cette demoiselle s'était occupée de voir des logements.

En effet, peu de temps après le retour de M. Désormeaux, il fut décidé que l'air de la campagne, loin de faire à Mlle de Palézane le bien qu'elle en avait espéré, était tout à fait contraire à sa constitution. Les médecins, d'après les détails qu'elle leur donna, furent tous d'avis que jamais personne n'avait eu une complication de maux pareils à ceux dont elle se plaignait, d'où ils conclurent qu'elle seule pouvait en connaître le remède.

Elle vint donc s'établir à Angers au grand regret de M. Désormeaux, qui se confina plus que jamais dans sa terre pour

éviter de prolonger à la ville le scandale qu'avait fait naître une liaison pourtant bien innocente.

Dans les premiers jours de la restauration, Mlle de Palézane reprit la route de Paris avec le titre de comtesse, les opinions et les vertus qu'on exigeait alors, et tira bon parti des malheurs qu'elle avait éprouvés pendant l'émigration. Avec tous ces avantages, comme elle n'avait jamais compris que le mariage fût la chose du monde la plus banale, elle ne put amener à bien aucune des alliances qu'elle essaya de contracter, moins par la hauteur de ses prétentions que par les combinaisons qu'elle employait pour les réaliser. Elle se fit chanoinesse.

FIN DE LA 4e ET DERNIÈRE SÉRIE.

TABLE DES PROVERBES

CONTENUS DANS LA 4e ET DERNIÈRE SÉRIE.

FIN DE LA TABLE DES PROVERBES DE LA 4e ET DERNIÈRE SÉRIE.

TABLE GÉNÉRALE

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

DES PROVERBES CONTENUS DANS CET OUVRAGE.

(*N. B.* Le chiffre placé entre deux parenthèses indique la date de la première publication des Proverbes réunis en volume ou isolément dans la *Revue de Paris* ou l'*Artiste*.)

PREMIÈRE SÉRIE.

2e SÉRIE.

3e SÉRIE.

4e SÉRIE.

NOUVELLES.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE.

Saint-Denis. — Typ. de PREVOT et DROUARD

